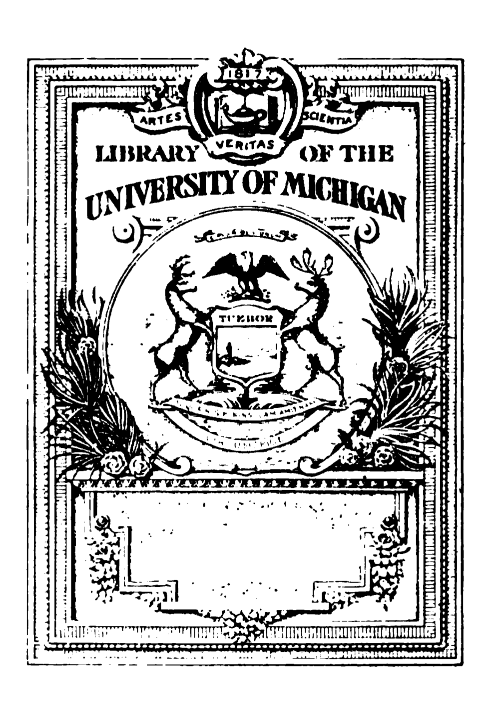



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

XCVIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE.

TOME LII



LAUSANNE
Bureaux de la Bibliothèque universelle,
2, RUE GRAND SAINT-JEAN, 2
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
EDW. STANFORD
26-27, Cockspur St., Charing Cross, S. W.
HACHETTE & Cie
18, King William Street, Strand.
LEIPZIG : A. TWIETMEYER, LIBRAIRE.
1891

LA GRAPHOLOGIE

Système de graphologie, l'art de connaître les hommes d'après leur écriture, par Jean-Hippolyte Michon. 9e édition. Paris, 1888. — *Méthode pratique de graphologie*, par le même. 4e édition. Paris, 1888. — *Traité pratique de graphologie*, par J. Crépieux-Jamin; *L'Ecriture et le Caractère*, par le même. 2e édition. Paris, 1889. — *Causerie sur la graphologie*, par Albert de Rougemont. Neuchâtel, 1889. — *La Graphologie*, journal mensuel, organe officiel de la Société de graphologie.

I

La graphologie est une science de date récente. Le terme même est nouveau, créé par l'abbé Michon il y a vingt ans, et Littré est le premier grammairien qui l'ait consigné dans un dictionnaire. Encore l'a-t-il fait avec une sorte de dédain et comme à regret : « La graphologie, dit-il dans son supplément, étude par laquelle on croit pouvoir parvenir à connaître l'état moral, les aptitudes et les dispositions d'une personne par la forme des lettres et des traits de son écriture. »

C'était en 1877 qu'il donnait cette définition de la graphologie ; nous croyons qu'aujourd'hui il ne lui refuse-

rait plus ce nom de science, auquel elle a droit au même titre que toute autre science contemporaine, étant basée, elle aussi, sur l'observation des faits et la méthode expérimentale.

Ses détracteurs, chaque jour moins nombreux, l'ont voulu comparer à l'oniromancie et à l'astrologie, qui ne sont pas des sciences au sens moderne du mot, parce que les rapports soumis à leurs règles n'ont aucune existence objective appréciable. La graphologie a un objet qui tombe sous le sens, l'écriture ; et l'écriture n'est pas un accident. Toute la graphologie, comme l'a fort bien montré M. Bridier, est basée sur une vérité indéniable, c'est qu'il existe autant de physionomies d'écritures qu'il y a de scripteurs. Cet axiome suffirait à lui seul pour légitimer l'existence d'une science graphologique ; et, par surcroît, l'hypnotisme est venu démontrer d'une façon irréfragable qu'aux variations dans la personnalité correspondent parallèlement des variations dans le graphisme. Les expériences faites à ce sujet par le Dr Héricourt et M. Charles Richet sont concluantes.

L'objet de la graphologie étant ainsi hors de conteste, on peut dire que la graphologie existe comme science, « après avoir subi dans les limbes de l'activité humaine une incubation de près de quinze cents ans et avoir passé pendant longtemps à l'état de simple virtualité, sans règles, sans collection d'idées et sans graphologues. »

« Jusqu'à ces dernières années, dit encore M. Bridier, la graphologie n'était pas sortie des tâtonnements scientifiques, malgré des tentatives parfois heureuses et malgré un rituel considérable. C'est qu'en effet, si d'après son objet la graphologie est toujours une science en regard de ses sujets, elle est toutes sortes de choses : œuvre de vérité, œuvre d'art, outil, gagne-pain, toquade, amusement et même science. L'énumération et



la critique de tous les aspects que la graphologie a pris dans l'histoire pourraient servir de thème à un livre qui n'a pas encore été fait. »

M. Bridier a raison : la graphologie est une science, mais une science qui a eu le malheur d'être exploitée et déconsidérée par les amateurs et par les charlatans.

N'en a-t-il pas été de même pour une autre science tout aussi nouvelle, l'hypnotisme ? On se rappelle le temps où sous le nom de magnétisme animal, aux mains des Mesmer et des Lafontaine, elle se faisait honnir par tous les savants. Les adeptes du magnétisme étaient accueillis par un haussement d'épaules ou un sourire de pitié. Pourtant au fond de leur art se cachait une science, qui est en train de renouveler sur plusieurs points la médecine, la chirurgie et même la philosophie. Qui eût cru, il y a vingt-cinq ans, que les « prétendus phénomènes » de suggestion mentale seraient un jour pris au sérieux par les facultés de médecine et reconnus pour des faits positifs ?

La graphologie a passé par les mêmes vicissitudes, précisément parce que, comme l'hypnotisme et tant d'autres sciences naturelles, elle s'appuie sur l'expérimentation, et que l'expérimentation est un art. Il ne faut pas être le premier venu pour réussir des expériences de physique ou de chimie ; elles exigent une intelligence cultivée, un don naturel, du goût, du talent, un esprit capable à la fois d'analyse et de synthèse, ce qu'on appelle un esprit philosophique. Pour arriver à réaliser les conditions favorables à une expérience, l'adresse et la sagacité sont des qualités indispensables. C'est ainsi que l'art s'unit à la science, et que tout savant véritable est un artiste aussi.

Considérée au point de vue subjectif, la graphologie

est un art, et un art difficile, que peu de personnes peuvent pratiquer avec succès. M. Crépieux-Jamin, le juge le plus compétent en cette matière, le dit nettement dans la série d'articles qu'il a consacrés au portrait graphologique :

« Les esprits superficiels n'y réussissent pas, quoiqu'ils se croient plus certains que d'autres de tout découvrir dans les écritures. Il est même dangereux de laisser supposer au grand public qu'il suffit, pour devenir graphologue, de savoir par cœur la signification de chaque trait de l'écriture. La perspective est vraiment trop séduisante pour ne pas tenter des esprits mal équilibrés.... S'il est vrai, comme le disait Lavater, que vingt qualités sont indispensables pour faire un bon physionomiste, il n'en faut certainement pas moins pour faire un bon graphologue. Et qu'on ne suppose pas qu'il suffise de posséder une intelligence ; le bon sens, la droiture et le goût de l'observation sont ici préférables à tous les agréments de l'esprit. Il ne suffit pas de se livrer ici à quelque aimable badinage ou de faire étinceler les richesses de notre langue, il s'agit de pénétrer dans l'âme d'autrui. A quelles erreurs ne sommes-nous pas exposés en jugeant des idées et des passions des autres, nous qui nous trompons déjà à propos de choses que nous pouvons toucher, peser et mesurer ? »

La science graphologique est encore à ses débuts, mais il est probable que ses origines ne sont guère postérieures à l'écriture elle-même. De tout temps les esprits attentifs ont dû être frappés de ce fait que chaque scripteur a son graphisme spécial, une écriture individuelle, d'ordinaire aisément reconnaissable, bien que tous les enfants d'un même pays apprennent à écrire d'après les mêmes modèles calligraphiques.

Il y aura quelque intérêt à faire, d'après nos auteurs, un exposé succinct des origines historiques de cette science nouveau-née.

A part une ou deux remarques de Suétone au sujet de

l'écriture de César Auguste, l'antiquité ne nous fournit rien ; il faut atteindre le dix-septième siècle pour trouver les premières traces d'une préoccupation graphologique de l'esprit humain. En 1622, un professeur de Bologne, Camillo Baldo, publia un petit volume intitulé : *Traité pour apprendre à connaître par une seule lettre-missive la nature et la qualité du scripteur.* L'auteur affirme qu'on peut parvenir à juger méthodiquement des mœurs et des qualités d'un écrivain par son écriture ; et il formule quelques règles assez justes.

Un professeur de chirurgie, Severino, qui vivait à Naples, avait préparé à peu près dans le même temps un traité *De la divination épistolaire* ; mais il mourut en 1656 avant d'avoir pu le publier.

Lavater eut le premier l'honneur d'indiquer la voie à suivre pour procéder méthodiquement. L'idée lui en vint, paraît-il, à la lecture d'une lettre dans laquelle son ami Gœthe lui disait, entre autres :

« ..... Que l'écriture ait des rapports avec le caractère et l'intelligence humaine, et qu'elle puisse donner au moins un pressentiment de la manière de sentir ou d'agir, il n'existe pas l'ombre d'un doute à ce sujet.... Comme je possède moi-même une collection considérable d'écritures et que j'ai souvent l'occasion de fixer mon attention sur ces sujets et de m'en rendre compte, il me semble que tout homme qui voudrait tourner ses idées sur ces matières pourrait faire quelques pas qui lui ouvriraient un point de vue sur un chemin à frayer. »

Selon le conseil de son ami, l'éminent physionomiste se mit à collectionner des autographes et à les étudier. Il apprit à distinguer la substance et la forme des lettres, leur hauteur, leur position, l'intervalle qui les sépare, l'espacement des lignes, et les différents caractères de l'écriture. Il fut le premier à faire cette remarque importante dont les graphologues n'ont pas tenu toujours



compte suffisamment, « que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur notre écriture. »

« Avec la même encre, avec la même plume et sur le même papier, ajoute-t-il, le même homme façonne tout autrement son écriture quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec son ami. N'est-il pas vrai que la forme et l'extérieur d'une lettre nous font juger souvent si elle a été écrite dans une situation tranquille ou inquiète, à la hâte ou à tête reposée, si son auteur est un homme solide ou léger, un esprit vif ou pesant ? »

Cependant Lavater n'eut pas l'idée ou le loisir de coordonner ses recherches ; son travail se borna à préparer les matériaux que devait mettre habilement en œuvre son éditeur, Moreau de la Sarthe, professeur à la faculté de médecine de Paris.

Les extraits qui nous sont donnés par M. Crépieux-Jamin montrent qu'on avait enfin compris dans quelle direction devaient se porter les recherches. Moreau étudie avec soin l'inclinaison des lettres et leur groupement dans les mots ; il se préoccupe de la signification à attribuer aux courbes et aux angles de l'écriture ; il parvient souvent à démêler la liaison entre les variations du graphisme et celles du caractère.

« L'écriture, dit-il quelque part, varie comme la physionomie, suivant les situations et la nature des sentiments de la personne qui écrit.

» L'écriture d'un billet à un ami est, sans doute, tout autre que l'écriture d'une lettre à un homme en place ; celle d'un extrait d'ouvrage, d'un morceau original, d'un manuscrit copié avec soin et d'un fragment écrit dans le moment de l'inspiration et d'un premier jet. Autres enfin doivent être l'écriture d'un auteur qui cherche péniblement, et dans une sorte de convulsion, quelques idées brillantes, et celle d'un écrivain qui compose facilement, avec la maturité de conception dont Buffon fait une loi de l'art d'écrire. »



Moreau paraît avoir eu le premier la pensée d'un travail vraiment scientifique ; il prit la peine de rassembler un grand nombre d'autographes, de les grouper par familles d'après la ressemblance de l'écriture, et de rechercher les rapports de caractère entre les scripteurs.

« En procédant de cette manière, dit-il, nous sommes arrivés à voir qu'il y avait dans les signes écrits, comme dans le caractère moral ou dans la pensée, un certain nombre de types susceptibles d'un grand nombre de modifications. »

Le professeur de la faculté de médecine écrivait ces lignes en 1806 ; on peut dire que la graphologie était fondée. En combinant les données fournies par Baldo avec les résultats positifs des recherches de Moreau de la Sarthe, on obtient un système graphologique qui, pour n'être pas complet, n'en renferme pas moins les éléments essentiels de la science, surtout si l'on y ajoute les douze signes types découverts par l'abbé Flandrin, et dont l'abbé Michon se servit comme point de départ pour formuler la science d'une manière plus précise.

On voit que celui-ci se vantait, lorsqu'il écrivait dans l'introduction à son *Système :*

« Lavater et le célèbre Gœthe, son ami, avaient compris qu'il fallait faire sortir cette science de cet état purement empirique et l'élever par des principes, par des règles précises, par une méthode, à l'état de vraie science. Ni l'un, ni l'autre de ces deux hommes illustres n'y put réussir. Ce que le génie allemand n'avait su produire a été découvert par le génie français, plus investigateur. J'ai eu la gloire de formuler un système complet de révélations de l'âme humaine par les traits graphiques.... Je suis donc forcé, dans l'intérêt rigoureux de la vérité, de dire que, si quelques petits recoins du voile ont été soulevés avant moi, il ne m'a été donné que des renseignements si incomplets, qu'il m'eût été bien difficile de produire

avec eux tout un système qui a ses principes, ses règles, sa classification. »

Nous ne saurions reconnaître à l'abbé Michon le titre de père ou de fondateur de la graphologie : il la réduisit en système, il lui donna des développements considérables, surtout il en fut l'habile vulgarisateur ; c'est déjà beaucoup pour la gloire d'un homme.

Dès 1830, on trouve en province une école graphologique dont faisaient partie M. Boudinet, évêque d'Amiens, le cardinal Regnier et l'abbé Flandrin. Des conférenciers parcouraient la France et la Belgique pour donner des consultations sur les écritures.

En 1866, le peintre J.-B. Delestre publia un *Traité de la physiognomonie*, dans lequel un chapitre important est consacré à la graphologie. Il y donne une classification générale des écritures conforme à son système des passions. D'après lui, l'écriture régulière aux lignes droites et équidistantes est un indice de calme intérieur ; l'écriture heurtée, désordonnée, sans alignement, une marque de surexcitation habituelle, de violence ; l'écriture molle accuse la faiblesse.

Enfin l'abbé Michon vint, et, le premier en France, formula la science et lui donna son nom. Né en 1806 à la Roche-Fressanges, en Corrèze, il mourut en 1881, dans son château de Montausier, après avoir publié plusieurs ouvrages, dont les deux plus importants sont le *Système* et la *Méthode*, créé un journal et fondé une société de graphologie.

Jean-Hippolyte Michon s'était voué de bonne heure à la vie ecclésiastique ; il fut un sulpicien distingué, donna le jour à une congrégation qui eut son heure de célébrité et tout à coup, en 1848, renonça aux dignités religieuses pour se consacrer à la science. C'était un homme

universel, à la fois historien, botaniste, géologue, archéologue, architecte, dessinateur, graveur même, doué d'une imagination ardente et enthousiaste, d'une activité dévorante, orateur et écrivain de mérite. Il parcourut pendant quelques années l'Orient et l'Europe, prêchant, faisant des conférences religieuses ou graphologiques ; puis il se mit à écrire. La bibliographie de ses œuvres comprend une quarantaine d'articles.

La graphologie finit par s'emparer de lui et par l'absorber tout entier. Pendant trente ans, il n'avait cessé de rassembler, de cataloguer et de comparer des autographes.

« Il puisa dans les livres et dans la tradition tous les signes graphiques déjà nombreux mais inégalement contrôlés qu'il put recueillir et les coula dans le creuset d'une expérimentation rigoureuse; ce travail d'épuration ne laissa subsister qu'une partie des acquisitions antérieures. Des milliers de spécimens divers passèrent sous ses yeux, livrant leur secret à l'analyste sagace; beaucoup de signes nouveaux s'ajoutèrent ainsi aux épaves des anciens et concoururent à la formation de l'alphabet graphologique. Il fallut les coordonner en les rattachant à une classification des facultés et des passions, induire leur raison d'être au double point de vue scientifique et spéculatif, compléter enfin les bases du système en présentant les règles qu'il faut observer pour analyser une écriture. Ce travail fait et formulé dans un livre spécial, la graphologie élémentaire était fondée.

» Il restait à produire une méthode pratique qui permettrait, à l'aide des éléments constitutifs du caractère d'un homme, de déduire ce caractère lui-même. A cet effet, il était nécessaire de trouver les lois générales suivant lesquelles ces éléments réagissent les uns sur les autres dans l'entendement, et d'exposer le procédé de combinaison de leurs signes correspondants pour tracer un portrait graphologique. La tâche était ardue, mais l'abbé Michon triompha des difficultés, et, un second livre s'ajoutant au premier, la science nouvelle y trouva le complément de sa partie didactique. »

Ce résumé de l'œuvre de Michon est tiré d'une étude sur les *Signes révélateurs du caractère*, publiée récemment par M. Léonce Vié, un graphologue de mérite que nous sommes bien aise de présenter ainsi à nos lecteurs. Ils trouveront également dans la *Graphologie* de l'an dernier un très intéressant historique des origines de la science graphologique dû à la plume bien taillée de M. Jules Depoin, administrateur-général de la Société.

Le premier congrès de graphologues eut lieu chez l'abbé Michon, dans son château de Montausier (Charente), en juillet 1880. Il dura trois jours. On était accouru de toutes les villes voisines à ce rendez-vous scientifique. Dans la première partie de chaque séance, l'abbé faisait à l'aide du tableau noir des démonstrations théoriques; la seconde partie était consacrée à l'application des principes.

L'année suivante, l'abbé Michon étant mort, M. Adrien Varinard fut solennellement reconnu comme le chef de l'école graphologique de France. C'est lui qui constitua définitivement la société. Il mourut peu après, en 1886, et la direction fut confiée à son fils, M. Pierre Varinard.

Le véritable continuateur de l'abbé Michon est un graphologue domicilié à Rouen, M. Crépieux-Jamin. Ses ouvrages, déjà traduits en allemand et en hollandais, lui ont promptement acquis une grande et légitime notoriété. Avec moins de génie peut-être que l'abbé Michon, il a plus de talent, plus de science, plus de méthode aussi.

Le système de l'abbé Michon repose sur une classification psychologique vraiment enfantine; ses ouvrages, écrits à la hâte, improvisés, — on le dirait du moins, — manquent d'ordre et de tenue. C'est un fouil-

lis où l'on a parfois de la peine à se reconnaître. Au surplus, très fort dans l'analyse, Michon n'avait absolument pas l'esprit synthétique; il excellait à disséquer un caractère, il n'arrivait pas à le reconstituer, à faire un véritable portrait.

M. Crépieux-Jamin a résumé et coordonné les *membra disjecta* du système de son devancier; il l'a corrigé sur plus d'un point. Michon avait dit : « C'est la fixité du signe qui est le point de départ de la graphologie. » M. Crépieux a démontré, au contraire, que les signes peuvent varier de signification, et il a fait, — avec raison, croyons-nous, — de cette théorie de la contingence et de la variabilité des signes graphologiques une des bases de sa méthode. Dans ses analyses, d'une admirable sagacité, il fait varier l'interprétation des signes selon le degré de l'harmonie générale de l'écriture analysée; ce qui est d'une importance considérable dans l'appréciation d'un caractère.

Michon, cependant, n'avait tort que dans la forme. Il vaut la peine de le montrer et de montrer par la même occasion que la grande querelle des deux éminents graphologues n'est en réalité qu'un malentendu.

Dans le chapitre du *Système* qui traite de la fixité des signes, Michon commence par démontrer que le signe suit le mouvement de l'âme, demeure immobile avec lui, change avec lui. C'est-à-dire qu'il commence par établir que le rapport du signe avec la chose signifiée demeure constamment le même. Un magistrat, homme calme et raisonnable, aura toujours, ou du moins habituellement, les mêmes signes dans son graphisme. Un homme extravagant, un exalté, aura un tout autre graphisme; mais ici encore les signes seront habituellement en rapport avec la chose signifiée. Tan-

dis que le magistrat avait l'écriture calme et sobre, l'exalté l'aura très mouvementée, échevelée, excentrique.

C'est de là que part l'abbé Michon pour établir son axiome de la fixité des signes, au moment même où il vient de démontrer, — ce qui n'est point du tout la même chose, — la fixité des rapports entre le signe et la chose signifiée. Il a eu le malheur de se mal exprimer; et M. Crépieux-Jamin, au fond d'accord avec lui, l'a pris au mot.

C'est donc une querelle de mots, rien de plus.

Autre chose. Michon disait d'une manière absolue : Tel signe signifie telle chose. Et il appliquait son critère invariablement, quelles que fussent les circonstances. Or, pour M. Crépieux-Jamin un signe graphologique ne représente pas nécessairement un seul trait de caractère. Pour déterminer la valeur réelle d'un signe dans tel cas donné, il faut quelquefois tout un travail de comparaison et de contrôle.

« Par exemple, l'écriture montante, dit-il, signifie ardeur... mais cette mimique est également celle des ambitieux. Par concomitance certaine de l'écriture montante, ces hommes sont actifs, l'ardeur et l'ambition ne s'entendent point sans activité. Par concomitance probable, ils sont de bonne humeur, parce que rien n'est plus contraire à la tristesse que l'ardeur et l'activité. On doit aussi considérer l'espoir, la joie momentanée comme des significations possibles de l'écriture montante; car ces circonstances font naître une certaine ardeur, excitent l'esprit. Enfin, ce qui est de l'ambition chez un homme supérieur ne saurait être considéré chez un homme commun que comme de la vanité ridicule. L'*écriture montante* a donc deux significations principales, deux concomitantes et deux accessoires, indépendantes des premières. »

En second lieu, M. Crépieux a attiré l'attention sur ce fait capital, que la signification d'un trait de l'écri-

ture varie suivant le degré de supériorité ou d'infériorité générale de l'individu.

Par exemple, Michon se contentait de dire que l'écriture grossissante est le signe de la naïveté. Ce même signe, suivant M. Crépieux, voudra dire candeur, naïveté, crédulité, suivant le degré de moralité et de culture de l'individu, degré à déduire de l'ensemble de son graphisme.

De même, la ligne serpentine, signe de la diplomatie pour Michon, le sera aussi pour M. Crépieux, quand il s'agira d'un Talleyrand ; mais chez un homme d'intelligence et de culture moyennes, ce signe sera celui de la souplesse d'esprit ; de la bêtise et du mensonge dans une âme vulgaire.

On conçoit quel nouveau champ d'études, des plus délicates, M. Crépieux a de la sorte ouvert à la science, et combien ses jugements sont plus dignes de créance que ceux de l'abbé Michon. C'est évidemment dans le sens indiqué par lui que se développera désormais la science graphologique. Et, dès maintenant, on en a fini pour toujours avec ces jugements sommaires qui ne tenaient aucun compte de la diversité des situations et n'appliquaient jamais qu'une seule mesure à toutes les têtes.

Pour compléter la partie historique de notre travail, il nous reste à parler des travaux récents de deux physiologistes, dont l'influence sur la graphologie promet d'être considérable.

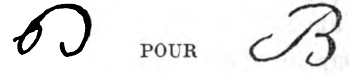
M. le Dr Héricourt a publié en 1887 dans le bulletin de la Société de psychologie physiologique un mémoire sur *Un caractère différentiel* des écritures, dont voici le résumé :

Après avoir rappelé que, dans l'acte calligraphique, il

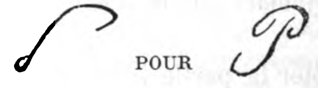
y a pour la main du scripteur quatre mouvements sibles : deux mouvements dextrogyres (de gauc droite), l'un centripète et l'autre centrifuge, et mouvements sinistrogyres (de droite à gauche), l'u tripète et l'autre centrifuge, le docteur Héricourt n que la tendance à des mouvements à droite ou à g se retrouve, plus ou moins accentuée et diverse, d écritures.

Dans un modèle calligraphique, les quatre vari courbes sont représentées en proportion à pe égale. Or, en étudiant des autographes à ce p vue, on constate que chaque scripteur a une prédi instinctive, et parfois très marquée, pour une se riété de ces mouvements.

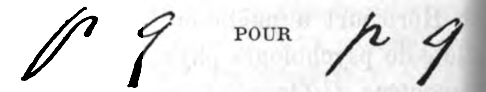
Les écrivains dextrogyres atténuent l'amplitu courbes sinistrogyres



Souvent même, ils les suppriment ou les rem par des courbes dextrogyres



Ils accentuent les courbes dextrogyres et en souvent à des traits droits qui n'en comportent



L'inverse a lieu chez les écrivains ayant une tion pour les mouvements sinistrogyres.

L'analyse de ces divers types de graphismes explique l'originalité de certaines écritures, et le caractère personnel de la plupart.

« On peut toujours y déceler, dit M. Héricourt, en dépit parfois de l'intention du scripteur de masquer son écriture ou d'en imiter quelque autre, le mouvement personnel dans une direction donnée qui en trahit l'auteur comme la véritable signature, aussi difficile à imiter qu'à supprimer. »

Allant plus loin, l'éminent physiologiste se demande si l'on peut donner une interprétation psychologique à ces tendances du mouvement scripteur.

La direction de notre écriture étant de gauche à droite, c'est-à-dire dextrogyre, il en conclut que les écritures allant de droite à gauche doivent être des écritures retardées. Au contraire, les mouvements dextrogyres, dans le sens même de la ligne, doivent être surtout les auxiliaires des pensées rapides, une marque d'activité et de précision dans la pensée.

Il est bien évident en effet que tout mouvement opposé au mouvement normal, qui entraîne la main vers la droite, doit avoir pour effet un retard dans l'activité du scripteur, retard qui équivaudrait physiologiquement à un ralentissement ou même à un arrêt du courant intellectuel.

« Si nous avions à résumer d'un mot l'ensemble de nos observations, ajoute M. Héricourt, nous dirions que les scripteurs dextrogyres nous ont paru d'une manière générale avoir des qualités psychiques supérieures à celles des scripteurs sinistrogyres. »

L'autre physiologiste dont nous avons à nous occuper, c'est M. Charles Henry, bibliothécaire à la Sorbonne. Ses recherches sur les réactions de l'être vivant pour arriver à la détermination absolue de l'être normal tou-

chent par un point à la graphologie. Il pose en principe que les excitations dynamogènes, c'est-à-dire productrices de force, produisent chez les scripteurs des mouvements à droite, tandis que les excitations inhibitoires, c'est-à-dire opposées à une production de force, produisent des mouvements à gauche.

Ainsi les mouvements vers la droite devraient être considérés comme liés aux signes de l'intelligence et de l'activité ; les mouvements contraires seraient liés aux signes de l'impuissance.

Ces résultats confirment ceux auxquels M. Héricourt était arrivé. Ils ouvrent à la graphologie de vastes perspectives. En combinant ces données nouvelles de la science avec les lois de la graphologie proprement dite, on arrivera peut-être à mesurer la valeur des personnalités considérées dans leur fond même, réputé jusqu'à ce jour inaccessible aux investigations.

II

La graphologie est la science des signes révélateurs du caractère dans l'écriture, une science d'observation ayant la physiologie pour base et la psychologie pour objet.

Qu'est-ce que l'écriture ? Un geste, c'est-à-dire une série de mouvements musculaires produits par les nerfs moteurs, sous l'influence des excitations cérébrales et en rapport d'intensité avec le sentiment qui en est la source. L'écriture enregistre non seulement la pensée de celui qui écrit, mais la qualité et le degré d'activité de sa pensée ; elle enregistre du même coup ses impressions et donne le degré de leur vivacité. « Le signe, a



dit l'abbé Michon, suit le mouvement de l'âme. C'est l'âme qui directement écrit et parle. »

Objectera-t-on que, si le geste de l'homme qui parle est libre, celui de l'homme qui écrit ne l'est pas, que l'écriture est un geste appris, un geste conventionnel, incapable comme tel d'obéir docilement aux impulsions de l'esprit ?

L'objection n'est fondée qu'en apparence. En réalité, cette manifestation de l'âme est aussi immédiate et aussi libre que la mimique du visage. Il est vrai que tous les enfants apprennent à écrire d'après les mêmes modèles, mais c'est précisément ce fait qui démontre la vérité de la science graphologique. Car, à peine ont-ils appris à enfermer l'expression de leurs pensées et de leurs sentiments dans des formes conventionnelles, qu'ils se hâtent de modifier ces formes, de les approprier à leur personnalité, de les façonner de mille façons à l'image de leur caractère.

L'autre jour, pour faire plaisir à une petite fille de six ans, je pris un morceau de craie et j'écrivis son nom sur ma planche noire. De la première à la dernière, mes lettres allaient en diminuant de hauteur. C'est là un signe de caractère, ce qu'on appelle l'écriture gladiolée, en forme de glaive,

Marianne

indice marqué de cette tendance à la dissimulation que donne l'expérience de la vie.

L'enfant prit à son tour la craie et, de ses doigts malhabiles, voulut copier ce nom qui était le sien. Elle y

parvint non sans peine ; et voilà que dans sa copie la proportion de hauteur des lettres était renversée, de la première, presque microscopique, à la dernière qui était énorme :

marianne

La petite fille avait inconsciemment suivi l'impulsion de sa nature naïve et franche qui la portait à se rendre aussi intelligible que possible. Dans quelques années il n'en sera plus de même probablement ; elle aura appris à égaliser ses lettres en même temps qu'à se bien tenir, moralement et physiquement. Plus tard encore, pour peu qu'elle ait de la finesse dans le jugement, son écriture prendra un aspect plus ou moins gladiolé. Peut-être sera-t-elle une rouée, habile à dissimuler ses sentiments, impénétrable à autrui. Alors son graphisme deviendra filiforme ; il sera presque impossible de lire les dernières lettres de son nom :

Marian

D'autre part, si sa sensibilité augmente, l'inclinaison de ses lettres augmentera pareillement ; si chez elle la raison finit par l'emporter sur le cœur, ses lettres se redresseront, deviendront presque verticales. On lui avait enseigné à l'école à mêler les angles aux courbes dans d'égales proportions ; elle supprimera peu à peu les angles, si la douceur prédomine dans son âme ; si elle avait le malheur de devenir acariâtre, il n'y aurait bientôt plus que des angles dans son écriture. Avare,



elle serrera les lettres, ira peut-être jusqu'à supprimer les marges ; prodigue, elle ne mettra plus que deux ou trois mots dans une ligne et lancera ses finales avec le geste de celui qui jette son argent par les fenêtres. Si Marianne est une fille prétentieuse, elle s'apprendra toute seule à enjoliver ses majuscules, à mettre des arabesques dans son graphisme ; si c'est une bonne fille, modeste et simple, elle trouvera moyen de réduire les lettres à leur plus simple expression. Son écriture sera devenue, selon l'heureuse expression de l'abbé Michon, le relief visible de sa pensée et de ses sentiments.

C'est ainsi que l'âme humaine s'approprie et façonne à son usage l'instrument calligraphique mis à sa disposition ; elle s'en sert pour se manifester au dehors. L'écriture, quand elle est bien l'écriture normale du scripteur, a la valeur d'une photographie de l'être moral. « Ecrire, dit excellemment M. Crépieux-Jamin, c'est fixer l'image du geste intellectuel ; c'est rendre visible et durable l'inspiration momentanée. »

Phénomène étrange et qui prouve combien l'homme est naturellement éloigné de se connaître lui-même, la plupart des personnes qui refusent créance à la graphologie le font parce qu'elles sont persuadées que leur écriture change continuellement.

C'est là une erreur bien caractérisée. L'écriture suit les mouvements de l'âme ; elle se modifie avec les impressions. Mais si les impressions sont changeantes, surtout dans une âme particulièrement mobile, le fond du caractère ne change pas ; et il en est de même pour l'écriture. Il faut toujours chercher à distinguer dans le graphisme qu'on étudie les manifestations passagères et fugitives de celles qui ne le sont point, et c'est pourquoi il importe, quand on veut faire un portrait grapho-

logique, d'avoir plusieurs autographes du sujet empruntés à des époques variées. On voit alors très nettement qu'il y a dans l'écriture des signes occasionnels et d'autres qui sont permanents.

Vous croyez que votre écriture change sans cesse ; mais vos amis ne s'y tromperont pas, ils la reconnaîtront toujours au premier coup d'œil, quelles que soient les circonstances spéciales dans lesquelles vous avez pris la plume, à moins que vous n'ayez volontairement déguisé votre écriture. Le cas alors serait très différent ; comment voulez-vous que je reconnaisse un visage couvert d'un masque ?

La prétendue objection est au contraire une des preuves les plus saisissantes de la vérité de la graphologie. Il peut arriver que, à la longue, le caractère d'un homme se modifie profondément ; des modifications également profondes s'accompliront dans son graphisme, n'en doutez nullement.

Nous venons de faire une étude approfondie du caractère de Mme de Warens, l'amie de J.-J. Rousseau, d'après une correspondance qu'elle soutint avec son neveu pendant un quart de siècle [1]. Rien de plus remarquable que les modifications apportées dans ce caractère par la grande crise de 1726.

Avant sa fuite au pays de Savoie et sa conversion au catholicisme, il y a dans l'écriture de Mme de Warens de la sobriété, de la retenue, de la force, aucune prétention. Mme de Warens est une maîtresse femme, d'un caractère viril, économe, indifférente aux grandeurs et d'une humilité marquée.

Immédiatement après sa fuite, son écriture change et l'altération est profonde : négligence dans le maintien,

[1] *La Graphologie*, numéro de mai 1891.

absence de dignité personnelle, esprit de mensonge. L'orgueil du nom s'est éveillé, et la hardiesse passe toutes les bornes. L'imagination s'est exaltée, la sensibilité est devenue morbide ; l'esprit d'économie a disparu. Enfin, symptôme grave, les défaillances de la volonté commencent à apparaître.

Dix ans plus tard, l'exaltation des premiers temps a fait place à un calme relatif, mais les défauts se sont accentués ; la prodigalité, l'oubli des convenances s'accusent nettement dans ce graphisme extravagant ; et la méfiance, causée par les filouteries dont la baronne a été la victime, se montre dans la signature. D'autre part, l'écriture monte follement dans un élan d'orgueil et d'ambition. Enfin elle est tout à fait lâchée ; Mme de Warens s'abandonne.

En 1749, la baronne est une vieille femme, fatiguée, mais toujours ardente et qu'aucun revers n'a pu décourager. Les yeux sont affaiblis ; la main, moins forte, appuie plus lourdement ; mais l'esprit est aussi vif que par le passé, et l'exaltation est devenue chronique. Il y a de l'aigreur dans les barres du *t* et dans les virgules ; pourtant la naïveté a persisté et l'imagination est plus désordonnée que jamais.

On connaît aujourd'hui dans ses moindres détails l'histoire de Mme de Warens par les ouvrages de MM. Metzger, Mugnier et de Montet. Lisez ces ouvrages et dites si les modifications successives du graphisme de Mme de Warens ne sont pas le reflet des variations de cette âme orageuse.

Les changements dans l'écriture, loin de fournir une objection contre la graphologie, apportent la preuve de sa vérité.

L'objection, souvent formulée, que chaque peuple a

son écriture est, elle aussi, un argument en faveur de la graphologie. Comment se pourrait-il que chaque race n'eût pas son graphisme spécial? Si les principes sur lesquels repose notre science sont justes, au génie national doit correspondre une écriture nationale; ce qui est le cas. Les races douces, paresseuses, au génie artistique, auront nécessairement une écriture douce, aux courbes arrondies et gracieuses. Les races fortes, résistantes, actives, auront l'écriture rapide et anguleuse. Comparez l'écriture anglaise ou allemande à l'écriture espagnole ou italienne, vous verrez la différence.

Au point de vue intellectuel, la différence est peut-être encore plus remarquable. Une des plus belles découvertes de l'abbé Michon se rapporte au caractère différentiel des écritures suivant la nature des facultés intellectuelles. L'homme qui a l'esprit purement intuitif, l'homme primesautier, rêveur, le poète, ne lie pas ses lettres dans le corps du mot. L'homme à l'esprit logique, raisonneur, pratique, a l'écriture liée. De même pour les races d'hommes. En Orient, surtout dans l'Orient antique, on isole les lettres en écrivant; en Occident, on les lie. L'Hébreu ne liait jamais; le Phénicien liait toujours. L'écriture sanscrite des anciens âges ne comportait que des lettres isolées; c'était le temps où l'Hindou créait sa cosmogonie grandiose, composait les Védas, bâtissait ses colossales et mystérieuses pagodes. L'Hindou moderne parle l'hindostani et lie toutes ses lettres; il est devenu pratique et sensé. C'est l'ère de l'industrie, de l'instruction populaire, du fonctionnarisme.

L'abbé Michon a, dans l'introduction de son *Système*, un chapitre des plus instructifs sous ce rapport: celui où il étudie les écritures nationales de l'Europe. Voici en



résumé ce qu'il dit de l'écriture anglaise et de l'écriture italienne.

L'écriture anglaise est surtout caractérisée par la prédominance de l'angle, ce qui signifie fermeté, rigidité, rudesse. On y rencontre fréquemment des traits en forme de massue, indice d'une résolution allant jusqu'à la brutalité, et aussi ce que l'abbé appelle le trait du procureur, ce trait de plume que les gens d'affaires mettent par prudence après les chiffres et à la fin des alinéas pour empêcher toute intercalation.

L'écriture anglaise a généralement le signe de la grande franchise, de la loyauté; les mots gladiolés s'y rencontrent rarement. L'Anglais est très droit, mais il manque de finesse. Enfin, la sensibilité n'est que très légèrement indiquée. « Dans cette forte race, ce sont les influences du cerveau qui dominent; le cœur est un serviteur très humble, que l'on a accoutumé à recevoir les ordres de la raison. » Il est rare aussi que le génie artistique se montre dans l'écriture anglaise. « Poésie et positivisme s'accouplent mal. L'angle exclut logiquement la courbe, et toute courbe est une génératrice artistique. »

Tout autre est la caractéristique de l'écriture italienne. Elle est remarquable par l'emploi fréquent de lettres artistiquement formées, pleines de grâce, aux traits arrondis, sans aucun rapport avec la forme anguleuse et sèche de l'écriture anglaise. On y rencontre tous les signes de l'imagination, et ceux de la finesse, de l'esprit diplomatique, avec moins de force et de persévérance.

L'écriture française tient le milieu entre ces deux graphismes si différents.

« Le caractère spécial de l'écriture française, dit l'abbé Michon, c'est sa mobilité. La versatilité, l'inconsistance, la légèreté françaises, devaient se traduire par la grande mobilité de forme dans l'écriture. Aussi est-il très difficile de donner des types bien nets d'écritures françaises. Voltaire, par exemple, a l'écriture éminemment française. Lamartine a l'écriture type de la grâce, de la légèreté, de l'inconsistance françaises. Lamennais a une écriture splendide ; mais l'opiniâtreté, la rigidité bretonnes viennent fortement la nuancer. L'écriture éminemment poétique et passionnelle de Victor Hugo est encore un type français. »

Et pour conclusion :

« Les écritures françaises se ressemblent moins entre elles que les écritures des autres peuples ne se ressemblent. J'en ai donné la raison. Nous sommes la race qui concentre en ellemême le monde occidental ; nous sommes le microcosme européen. »

Une dernière objection adressée à la graphologie, c'est qu'il serait au pouvoir de l'homme le plus dépravé de se faire une écriture vertueuse, du jour où il aurait appris à connaître les signes révélateurs du vice. Au fond, cette objection, que nous avons vu reproduire par plus d'un journal, n'en est pas une. D'abord, parce que s'il était vrai qu'on pût se faire une écriture vertueuse, ce phénomène n'infirmerait en rien les principes de la science. Ensuite, l'homme assez habile pour transformer ainsi les caractères généraux de son graphisme n'aurait réussi à prouver qu'une chose, c'est qu'il est au pouvoir de l'homme de se faire une écriture hypocrite comme on se fait un visage hypocrite. Encore en serait-il de l'écriture comme du visage : un masque est rarement si parfait qu'il ne laisse passer le bout de l'oreille. Nombre de gens parviennent à déguiser leur



écriture; mais une étude attentive montre que le déguisement n'est jamais que superficiel, et il suffit de quelques mots où l'hypocrite s'est oublié pour que la fourberie éclate au grand jour. M. Crépieux-Jamin, que nous consultions récemment à ce sujet et dont l'expérience est considérable, nous répondit que pas un des nombreux graphologues de sa connaissance n'avait l'écriture contrefaite, pas même Michon, qui, nous dit-il, avait une très mauvaise écriture. Preuve saisissante, n'est-il pas vrai? de la fatalité de cette corrélation que la graphologie découvre entre les mouvements de l'âme qui pense et ceux de la main qui écrit.

Avant de passer aux questions de méthode, quelques mots encore au sujet des limites naturelles de la graphologie.

L'écriture, avons-nous dit, est un geste, c'est-à-dire un mouvement physiologique destiné à traduire, à exprimer visiblement les énergies de l'être moral. Elle pourra nous renseigner sur les facultés intellectuelles et morales du scripteur, sur les qualités de sa pensée et de son cœur, en même temps que sur sa force de volonté. Tout ce qui appartient à la vie de l'âme est de son ressort : conscience, volonté, affections et passions.

Voilà le domaine de la graphologie, et dont elle ne devrait jamais sortir.

Certes son champ d'activité est assez vaste et l'objet de son étude assez important pour qu'elle s'en contente. Qu'elle s'interdise le domaine physique, dans lequel elle n'a rien à faire.

Tout au plus lui sera-t-il quelquefois permis de donner des renseignements sur l'âge du scripteur et sur

son sexe. Encore faudra-t-il qu'elle ne s'aventure sur ce terrain-là qu'avec beaucoup de réserve, attendu que les indications de ce genre sont de nature trompeuse.

L'âge, rien n'est plus arbitraire ; on pourrait presque dire qu'on a l'âge qu'on veut. Certains demeurent par l'intelligence des enfants toute leur vie ; d'autres sont de petits vieillards avant d'avoir quitté les bancs de l'école. Une écriture mal agencée et lente est le propre de l'enfant, mais on la rencontre aussi sous la plume des adultes sans instruction. Une écriture tremblotante est le fait de certains vieillards, — pas de tous, — elle caractérise aussi le scripteur dont les nerfs sont malades. Des indications de ce genre n'ont rien de certain ; leur valeur pourra toujours être contestée.

Nous en dirons autant de ce qui concerne le sexe de l'écrivain. A la vérité, on reconnaît généralement une écriture de femme à la finesse des traits, à leur légèreté, à la plus grande inclinaison des lettres, à une certaine grâce des courbes. L'homme a l'écriture plus anguleuse, plus redressée, plus appuyée aussi ; chez lui, les signes d'une volonté forte sont plus fréquents, et les lettres ont une hauteur moyenne plus grande. Mais que de femmes qui ont l'écriture masculine, et cela, pas en Angleterre seulement, quoiqu'il n'y ait en général rien de plus viril que le graphisme d'une jeune miss ! Que d'hommes dont l'écriture fine, menue, fortement inclinée, aérienne, sont femmes quand ils tiennent la plume, et sans doute aussi dans la pratique de la vie !

Il est telles écritures sur le sexe desquelles on se trompera toujours. Il est donc plus exact, plus conforme à la vérité de dire qu'en réalité l'écriture n'a pas de sexe. Si l'on voulait à toute force lui en attribuer un et

établir des règles à ce sujet, — comme le font tous les graphologues, — il y aurait presque autant d'exceptions que de cas conformes à la règle, puisque dans près de la moitié des ménages c'est la femme qui porte les culottes.

Quant à vouloir établir une relation quelconque entre le graphisme d'un homme et son apparence physique, il y faut décidément renoncer. Il n'y a peut-être pas de graphologue qui n'ait rêvé de faire le portrait physique de ses correspondants ; je n'en connais point qui ait réussi.

M. de Rougemont se berce de l'espoir que la graphologie en viendra un jour à pouvoir dire par les traits de l'écriture « si une personne est de grande ou de petite taille, brune ou blonde, belle ou laide, et ainsi de suite. » Il ne nous paraît pas possible que son espoir se réalise jamais ; et cela pour une raison bien simple, c'est qu'on ne peut établir un rapport qu'entre choses de même nature.

Qu'y a-t-il de commun entre la hauteur de la taille ou la couleur des cheveux et les traits de l'écriture ? Je connais de véritables hercules, hommes de six pieds et carrés d'épaules, dont le graphisme rappelle celui de la femme par sa finesse et sa légèreté ; et des écrivains de petite taille qui vous alignent des lettres minuscules d'un centimètre de hauteur.

Serait-ce alors la loi des contrastes ? Nullement, puisqu'il y a aussi des hommes de grande taille dont l'écriture est en rapport avec la taille, et des petits hommes à écriture ténue.

Il en va autrement peut-être pour la détermination du tempérament ; elle paraît possible dans certains cas

et jusqu'à un certain point. Que l'on me présente un autographe portant les signes de la mélancolie, d'une humeur chagrine, en un mot de l'hypocondrie, je serai tenté d'en conclure que le scripteur a le tempérament bilieux, le teint foncé et les yeux noirs ; et peut-être ne me tromperai-je pas. Mais encore ne sera-ce là qu'une conjecture ; et le graphologue doit se garder par-dessus tout de faire le métier de devin. Il serait tout aussi scientifique de prétendre que les signes de la méchanceté dans le graphisme révèlent le bossu, ou que telle jeune fille doit avoir le nez retroussé, parce que son écriture porte les marques de l'espièglerie.

Laissons de pareils jeux aux amateurs de charades et de curiosités ; ils n'ont rien de sérieux, parce qu'ils n'ont rien de vraiment scientifique.

Il paraîtrait plus légitime au premier abord de rechercher dans l'écriture la profession du scripteur ; mais cela aussi est une chimère. Tout au plus peut-on se permettre dans certains cas de hasarder une conjecture.

Michon reconnaissait l'écriture des prêtres à l'entrechoquement des lettres dans le corps du mot, les unes inclinées, les autres se redressant par un geste brusque ; mais c'est là une lutte de la raison avec la sensibilité qui n'est pas le fait des prêtres seulement et qui n'est pas toujours celui des prêtres. Nous en connaissons qui possèdent le graphisme régulier des natures calmes et des consciences pures.

Michon voyait encore dans l'emploi des majuscules de forme typographique un signe de sentiment artistique, — non sans raison, croyons-nous ; — toutefois, il est avéré que les géomètres, par habitude de la planche noire, donnent souvent cette forme à leurs majuscules, même

dans leur correspondance intime. Au surplus, nous connaissons nombre d'artistes qui n'usent pas de la majuscule typographique.

Les professeurs de grec font volontiers l'*a* minuscule en forme d'alpha et le *d* minuscule en forme de delta; mais nombre d'hommes cultivés, qui ne sont point professeurs de grec, en agissent de même.

Il paraît que les musiciens introduisent fréquemment dans leur écriture des lettres en forme de chiffres ; les mathématiciens aussi. Ces deux professions n'ont guère que cela de commun.

Un maître d'école se complaît dans les fioritures et la belle écriture calligraphique ; mais nous avons eu l'occasion d'observer le même penchant chez les lithographes ; de sorte qu'en analysant leur écriture, vous pouvez choisir.

Un horloger mettra d'ordinaire avec précision les points sur les *i*, virgules et accents à leur place. Il aura l'écriture ordonnée, minutieuse, petite, des gens habitués à donner beaucoup de soin à des objets petits et délicats. Mais encore on ne peut affirmer qu'il en soit ainsi pour tous les horlogers, tandis qu'une foule de gens très étrangers à cette profession écrivent de cette manière-là.

On pourrait se figurer *a priori* que les artistes doivent avoir tous une écriture artistique, élégante, ornée, à belles majuscules harmoniques, pleines de ces courbes gracieuses dans lesquelles Michon voyait le symbole même de l'art. Raphaël écrivait de la sorte ; Edouard Detaille, le célèbre peintre de l'armée française, a aussi ce graphisme-là. Mais nombre d'autres artistes distingués ont l'écriture aussi peu artistique que possible.

Nous pourrions passer ainsi en revue toute la série des professions, industrielles, libérales ou autres, sans aboutir davantage.

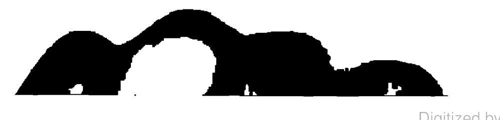
C'est que la profession est souvent le fait des circonstances, de la position sociale, du hasard ; et que, même relevât-elle immédiatement du goût naturel, d'un talent inné se développant en pleine liberté, il n'y a pas entre elle et le caractère de celui qui l'a adoptée de relation organique nécessaire.

L'écriture est une révélation du caractère, et le caractère n'a rien de commun avec la profession, même dans le cas d'un orateur ou d'un artiste.

Voici un peintre au tempérament nerveux, colérique, de caractère vif, emporté, ayant peut-être beaucoup d'imagination et de sensibilité, mais peu de cœur. Son écriture, mouvementée, heurtée, aux angles vifs, sera l'image de son caractère ; il est probable qu'elle ne nous dira rien ou pas grand'chose sur sa profession. Peut-être son goût naturel se manifestera-t-il dans les proportions harmonieuses des paragraphes, des interlignes, des en-tête et des marges. Mais il se pourrait que notre homme fût avare ou simplement très économe ; alors les marques de goût seraient probablement absentes : lignes serrées, et point de marges.

Le sens esthétique n'est pas une faculté simple, mais une résultante de plusieurs des forces de l'âme. Ce n'est donc pas par un signe spécial qu'il se manifeste, on l'obtiendra d'ordinaire par voie de résultante.

La question nous paraît tranchée : la graphologie révèle le caractère et les aptitudes, elle ne saurait fournir des données certaines au sujet de la profession. Or, pour inspirer confiance, elle ne doit procéder qu'à coup



sûr. Qu'elle demeure donc résolument dans son domaine qui est celui de la psycho-physiologie. Il n'y a pas de plus grande force que de savoir reconnaître les limites de la science ; il n'y a pas de moyen plus sûr d'éviter les erreurs. La réserve et la sobriété sont pour le graphologue, comme pour tout chercheur, le commencement de la sagesse.

AUG. GLARDON.

(*La suite prochainement.*)

DEUX FRÈRES

NOUVELLE

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

XVII

— Une lettre, mademoiselle Lydie !

Ce dimanche-là, de bonne heure, Lydie était descendue dans son jardin, fleuri de crocus, de jacinthes et de tulipes, et plein d'un joyeux bourdonnement d'abeilles.

La jeune fille prit la lettre que lui tendait la *facteuse*.

« C'est d'Emile, songea-t-elle. Voici combien de semaines que je ne lui ai écrit ! Que doit-il penser de mon silence? »

Elle déchira l'enveloppe, et dès les premiers mots son cœur se mit à battre avec violence. Les lignes dansaient devant ses yeux, le sang martelait ses tempes de coups pressés, ce morceau de papier lui brûlait les doigts.

La lecture achevée, Lydie alla tomber sur le banc, sous la tonnelle de cormier. L'émotion lui coupait les jambes. Elle avait besoin de se remettre. Sa première pensée fut une pensée d'amour pour Jean; la seconde

[1] Pour les cinq premières parties, voir les livraisons de mai à septembre.

un élan de reconnaissance vers Emile. Elle rouvrit l'enveloppe, relut la lettre :

« C'est un brave garçon tout de même, se dit-elle. Dieu le récompense ! »

Elle éprouvait un soulagement infini ; un poids énorme venait de lui être enlevé soudain, elle respirait mieux, elle trouvait l'air plus léger, autour d'elle toutes choses se paraient de grâce et de splendeur.

« Libre ! murmura-t-elle, je suis libre ! »

Et elle se sentait des ailes, comme ces hirondelles qui, revenues depuis quelques jours, voltigeaient en tous sens dans la limpidité bleue du ciel, et elle croyait revivre, et il lui semblait que jamais, sur la nature en train de renaître, n'avait rayonné plus clair soleil.

« Oh ! le beau jour, et que je n'oublierai de toute ma vie ! »

Et ce disant Lydie reprit sa promenade, transfigurée en une minute, les yeux étincelants, le front rasséréné, toute à l'unisson de cette ivresse printanière. Comme les jacinthes sentaient bon ! La jeune fille s'arrêta quelques instants devant la plate-bande. Il y en avait de jaunes, de blanches, de purpurines. Légèrement balancées par un rien de brise, elles s'épanouissaient à l'aise, exhalant leur âme odorante de fleurs.

« Elles sont comme moi, pensa Lydie, heureuses de vivre ! »

Et dans une sorte de respect attendri, elle laissa sur sa tige la branche rose qu'elle allait cueillir.

« Quelle délivrance ! Aller habiter Paris, moi ! Même si Emile avait eu la plus brillante position à m'offrir, je ne m'y serais jamais décidée. »

Et l'image de Jean s'offrait à elle, caressante et douce. Qu'il était beau, d'une beauté virile et saine, tendre avec

sa mère comme un petit enfant, respectueux et soumis avec son père, travailleur, vaillant comme pas un ! Assez longtemps elle avait lutté contre elle-même ; elle avait passé par assez d'hésitations, d'obscurités, d'angoisses ! Maintenant, la conscience en repos, le cœur épanoui comme une rose de juin, elle se rassasiait de penser à Jean, et ce nom, qu'elle prononçait tout haut, avait pour ses lèvres une saveur de miel.

La matinée s'écoula ainsi, sans qu'elle s'en aperçût, perdue qu'elle était dans ce divin songe. Midi sonna. Elle avait oublié le dîner. Eh ! que lui importait, le bonheur n'est-il pas une nourriture ?

« Jean doit avoir reçu la lettre de son frère ce matin, se disait-elle. Il viendra après-midi. »

Et, coquette pour la première fois de sa vie, elle fit un bout de toilette, lissa ses cheveux, revêtit une jolie robe en lainage gris, très simple, mais d'une coupe élégante, puis retourna s'installer au jardin, dans une attente ravie, guettant le bruit des pas et croyant à chaque instant voir apparaître son bien-aimé. Elle avait pris un livre, essayé de lire, mais quel roman aurait pu l'intéresser autant que celui qu'elle était en train de vivre ? Le jardin se chauffait au soleil. Les hirondelles gazouillaient à qui mieux mieux. L'odeur des jacinthes était pénétrante. Lydie avait le ciel dans l'âme et voguait en plein idéal.

Elle attendit jusqu'au soir ; personne ne vint.

« Que je suis sotte ! se dit-elle enfin. On ne porte pas les lettres aux *prises* le dimanche. Jean n'aura la sienne que demain.

Le lendemain s'écoula, et Jean n'apparut pas. Lydie, pour tromper son impatience, s'était mise au travail ;

elle avait achevé de bêcher le jardin, de faire ses semis. Le temps continuait à être magnifique, une vraie féerie d'azur calme et de vive lumière. Contre la maison, les abricotiers en espalier se couvraient de fleurs blanches; dans l'herbe du verger souriaient par milliers les violettes.

Maintenant Lydie se sentait reprise d'inquiétude et d'une vague tristesse. Cette splendeur du renouveau, qui lui avait semblé en harmonie avec celle de son amour, lui devenait indifférente, et elle trouvait les journées interminables.

« Aurais-je mal deviné? songeait-elle. Ne m'aime-t-il pas ? »

Et son cœur se serrait douloureusement.

Mais presque aussitôt elle se reprenait à espérer.

« Non, ce n'est pas possible. Il m'aime, je l'ai lu dans ses yeux, je l'ai deviné dans toute sa manière d'être avec moi ! Il ne m'en a pas dit un mot, mais, quoi qu'il fît pour en amortir l'éclat, ses regards parlaient pour lui ! Il a souffert, je le sais; il croyait que je ne serais jamais à lui !... Mais alors, à présent que ses scrupules sont levés, à présent qu'Emile lui-même nous a donnés l'un à l'autre, pourquoi ne vient-il pas, pourquoi tarder ainsi? Il doit y avoir une raison. Laquelle ? »

Deux jours se passèrent encore pendant lesquels elle reçut, à défaut de la visite espérée, celle de Pierre-Henri, endimanché, qui, en tortillant son chapeau, avec des phrases de roman, soufflées par Mme Justine, lui fit solennellement sa demande.

« S'il savait comme il tombe mal! » songeait Lydie en se retenant de rire à grand'peine.

Elle le remercia, exprimant sa surprise.

— Oh ! voici longtemps que je vous aime ! dit Pierre-Henri d'un ton pénétré... D'ailleurs, prenez du temps pour réfléchir, si cela est nécessaire.

Elle promit de réfléchir, en effet. Quelques heures après, Mme Justine vint à son tour, fit l'éloge de son garçon, promit à Lydie qu'elle serait la plus heureuse des femmes, la supplia de ne pas désespérer ce cœur sensible qu'était Pierre-Henri.

— C'est un grand honneur pour moi, certainement, dit Lydie ; croyez bien que j'en suis reconnaissante... Mais je m'y attendais si peu !... J'ai besoin d'y songer à loisir.

Elle ne songea qu'à une chose.

Sa première pensée, au matin, était :

« Jean viendra-t-il ? »

Elle attendait, dans une fièvre d'inquiétude, incapable de s'occuper, mangeant à peine, et chaque heure frappée à l'horloge tombant sur elle comme du plomb.

Et lorsque le soir arrivait sans avoir amené Jean, elle avait peine à retenir ses larmes.

Et toujours cette même question la harcelait :

« Pourquoi ? »

Au matin du troisième jour, la réponse se présenta à elle, nette, évidente, et rapide comme un éclair.

« C'est cela ! oui, je comprends... Si j'étais pauvre, il serait accouru tout de suite. Mais il est fier, et plutôt que de donner à croire qu'il en veut à ma fortune... Mais je l'aime, et puisqu'il ne vient pas, c'est moi qui irai à lui ! »

L'après-midi même elle montait à Vauroux.

Jean travaillait au jardin, en manches de chemise, sans chapeau. Le mince feuillage des arbres jetait sur son front des ombres mouvantes. Le cœur de Lydie



sauta dans sa poitrine quand elle l'aperçut. Lui avait pâli légèrement. Il jeta son outil et s'avança vers elle pour lui ouvrir le *clédar*.

— Bonjour, Jean, dit la jeune fille en lui tendant la main. Tout le monde va bien à la maison ?

— Oui, merci. Mais je suis seul. Mon père est à la foire de Saint-Aubin pour acheter des râteaux, et maman avait à faire chez le fermier de Châtillon. D'ailleurs, elle ne tardera pas à revenir, et, si tu veux attendre, elle sera contente de te voir.

— Oui, j'attendrai volontiers.

— As-tu soif, cousine? Je parviendrai bien à trouver la bouteille de sirop, et puis nous avons du vin.

— Merci, je n'ai besoin de quoi que ce soit. Faisons quelques pas, veux-tu ?

— Sans doute. Tu vois, je suis en train de préparer les carreaux. Nous sommes toujours d'une semaine en retard sur le village. Quel beau temps, n'est-ce pas ?

— Avez-vous des nouvelles d'Emile ? demanda Lydie sans répondre à la question de Jean.

— Ma mère a reçu une lettre dernièrement... Ah ! sa vie n'est pas couleur de rose ! Pauvre garçon, doit-il se mordre les doigts d'être parti !

Il y eut un moment de silence. Les jeunes gens marchaient le long des sentiers, parfois en plein soleil, parfois sous les branches, absorbés tous deux dans leurs pensées.

« Qu'elle est jolie, songeait le jeune homme, et comme je l'aime ! Dire pourtant que c'est le bonheur, là, à portée de la main !... Oh ! pourquoi a-t-elle fait cet héritage, pourquoi est-elle riche? Mais avoir l'air de la demander pour son argent, jamais! Mieux vaut garder cet amour secret et en souffrir toute ma vie. »

Lydie songeait :

« Il m'aime, il m'aime, son trouble me le dit assez ! Ah ! l'orgueilleux ! s'il savait combien je me soucie peu de cette fortune, et que je la donnerais toute pour entendre de sa bouche le mot que j'attends ! Mais il ne le prononcera pas, ce mot ! »

Elle releva la tête et le regarda :

— Je suis venue chercher un conseil, dit-elle.

— Un conseil, de moi ?

— Eh oui ! ne sommes-nous pas de vieux amis, et de plus un brin parents ? Je voulais aussi en parler à ta mère. On me demande en mariage, que faut-il faire ?

De nouveau le jeune homme avait pâli. Un instant il fut sur le point de crier à Lydie : « Non, non, je ne veux pas, refuse ! » La volonté triompha, et il crut n'avoir rien laissé transparaître de ce qui se passait en lui. Mais les clairs regards de la jeune fille étaient descendus dans son cœur.

— Que dois-je répondre ? interrogea-t-elle.

— Cela dépend du prétendant, dit Jean d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

— Tu le connais : Pierre-Henri Barret. Ça l'a pris tout à coup, paraît-il, car jusqu'au mois d'octobre il ne m'avait jamais dit que bonjour et bonsoir ! Pense donc, une pauvre fille comme moi, ce n'est pas sa mère qui lui aurait permis de me courtiser ! Mais tout est changé depuis que ma marraine m'a faite son héritière. Avec cet argent, j'ai acquis d'innombrables qualités, et on me fait des grâces tant et plus. Mme Justine est venue elle-même, l'autre jour, appuyer la démarche de son fils, et si tu avais entendu que de compliments et de chatteries ! D'ailleurs ce n'est pas mon seul amoureux ;



il y en a trois, quatre, à la douzaine, toujours depuis le dit événement.... C'est curieux, n'est-ce pas ?

— Curieux ?... mais non, cousine.

— Enfin, que me conseilles-tu ?

— Pierre-Henri est un gentil garçon, sa mère une brave femme, bien qu'elle aime trop les écus, tu entreras dans une famille respectable....

Lydie s'arrêta de marcher et, avec une feinte gravité :

— Alors, je dois accepter ?...

— Oui, si tu l'aimes... et j'espère que tu seras heureuse....

— Oh Jean, comme tu te donnes du mal pour cacher le fond de ta pensée !... Mais non, je ne l'aime pas, ce Pierre-Henri, et je n'ai aucune envie de l'épouser ! Lis ceci.

Elle tira de sa poche la lettre d'Emile et la lui mit sous les yeux. A mesure qu'il lisait, le papier tremblait dans ses mains, et à la dernière ligne, il le laissa tomber.

— Pourquoi ne pas me dire que ton frère t'a écrit ? demanda-t-elle en se rapprochant du jeune homme et en mettant dans sa voix toute sa tendresse longtemps contenue. D'ailleurs, va, ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'ai deviné. Et parce que j'ai quelques champs, quelques vignes, une maison, tu as pu hésiter à venir à moi ? Mais je maudirais cette richesse, si elle devait nous séparer ! Et je suis moins fière que toi, et je mets sans honte ma main dans la tienne, comme une honnête fille en a le droit dans certaines circonstances, et je te dis : « Jean, mon ami, veux-tu que je sois ta femme ?... » Oh ! je sais bien que cela ne se fait pas ainsi d'habitude !... C'est au garçon à parler le premier ; mais je suis sûre que tu n'aurais rien dit, et

assez de choses nous ont éloignés jusqu'ici, il est grand temps que nous nous comprenions !

Chacune de ces paroles avait résonné comme une musique céleste aux oreilles de Jean. Etait-ce bien Lydie qui était là devant lui ? Avait-il bien entendu, une si complète félicité pouvait-elle être réelle ?

— Tu ne réponds rien ? demanda la jeune fille. Est-ce que tu ne m'aimes pas ?

— Je t'aime de toute mon âme, mais c'est trop beau, je n'ose croire à mon bonheur.

— Crois-y, Jean, et que je suis ta fiancée.

Leurs mains s'unissent dans une muette étreinte, et ils restent ainsi, se contemplant l'un l'autre, comme transportés hors d'eux-mêmes, hors du monde, sur l'aile de ce sentiment divin.

O moment des premiers aveux, solennel, délicieux, inoubliable ! Moment si longtemps attendu, dont on ne goûte qu'une fois l'ineffable douceur ! Moment unique, tout de frissons, de mystère et d'extase, et court comme tout ce qui est pur et beau ici-bas ! Moment suprême, qui de deux cœurs ne fait plus qu'un, et, dans la pauvre existence humaine, vient mettre un coin de ciel et un rayon d'éternité !

...Nature, fais silence autour d'eux ; oiseaux, ne chantez pas, le plus doux chant palpite en leurs âmes confondues ; brises, taisez-vous ! Assez tôt la réalité reprendra ses droits ; que rien ne trouble leur recueillement. N'y eût-il que cette heure dans la vie, la vie vaudrait d'être vécue.

Lorsque Catherine revint de Châtillon, elle les trouva encore plongés dans cette extase.

Ils ne l'avaient pas entendue arriver et ne l'aperçurent que lorsqu'elle fut tout près d'eux.

— Cousine, déclara Lydie en l'embrassant, vous voyez devant vous deux joyeux fiancés. Vous m'acceptez pour bru, n'est-ce pas ?

Catherine restait sur place, figée de surprise.

— Expliquez-moi... je n'y comprends rien....

Ils lui racontèrent tout.

— Ah ! mes enfants, mes chers enfants, qui aurait cru cela !

Un moment plus tard le père arrivait à son tour de Saint-Aubin ; il fallut recommencer le même récit ; mais Lydie et Jean l'auraient répété mille fois sans en être las !

— Père, dit Jean pendant la soirée, il ne faut plus qu'une chose pour que nous soyons tous heureux. Ne voulez-vous pas qu'on écrive à Emile de revenir ? Je pense bien qu'il n'aura guère plus de goût qu'auparavant au travail de la campagne, mais il sera facile de trouver dans le pays quelque chose à sa convenance, une entreprise quelconque à laquelle il s'intéresserait... On lui fournirait l'argent nécessaire, il ne manque pas d'intelligence, je suis persuadé que cela marcherait.... Qu'en dites-vous ?

Oh ! le brillant regard de reconnaissance que Catherine lança à son aîné ! Comme il l'avait bien comprise, bien devinée !

— Nous verrons, répliqua Jérôme ; rien ne presse.

Mais le lendemain, au moment où l'on allait se mettre à table :

— Jean a raison, dit-il à sa femme, fais ce qu'il a

proposé.... Quand Emile sera ici, il expliquera ses préférences, et nous l'établirons comme il voudra. Et qu'il ne redoute pas les reproches, je ne lui en ferai point, j'oublierai tout.

Puis, allant à son bureau, lui qui était si économe, il y prit un billet de cent francs et, le tendant à Catherine :

— Envoie-lui ceci pour son voyage.

Catherine, aussitôt le dîner achevé et les ustensiles en ordre, se mit à écrire. Cette fois il n'y avait plus besoin de faire des cachettes ! Et la plume semblait légère aux doigts raidis de la vieille femme, et le papier se couvrait rapidement de sa grosse écriture paysanne :

« Mon cher enfant,

» Je suis bien heureuse. Lydie et Jean ont reçu tes lettres et ils sont fiancés depuis hier. Tu as eu raison, Lydie n'était pas faite pour toi et tu n'étais pas fait pour elle. Ils t'écriront eux-mêmes et te donneront de plus longs détails. Ce que je veux te dire, c'est que tous nous désirons ton retour. Mon cher enfant, tu as voulu voir le monde, tu sais maintenant que la vie n'y est pas facile! Malgré tout ce que tu as pu dire pour me rassurer, je devine ce que tu as souffert là-bas. Reviens auprès de nous, ton père le souhaite comme moi, c'est lui qui t'envoie les cent francs que je mettrai à la poste en même temps que ces lignes. Le séjour de Vauroux ne te plaira sans doute pas plus qu'autrefois ; mais tu n'auras qu'à dire, on te fournira les moyens de t'établir dans le voisinage, de commencer un petit commerce, n'importe quoi qui soit dans tes goûts.

» Reviens tout de suite et télégraphie l'heure de ton arrivée, afin qu'on aille te chercher. Ce sera un beau



jour pour toute la famille; et ne crains rien, il n'y aura pas de paroles pénibles, tu seras reçu comme un fils bien-aimé. Laisse là cette ville de perdition et de malheur, reprends le chemin du pays que tu n'aurais jamais dû quitter. On tuera le veau gras, et le père, je te le répète, sera le premier à te faire accueil.

» Au revoir, mon cher enfant,

» Ta mère qui t'aime. »

La lettre écrite, Catherine ne voulut confier à personne le soin de la mettre à la poste, bien que le domestique descendît au village pour faire ferrer les bœufs. Elle s'y rendit elle-même, et la course lui parut courte, et jamais elle n'avait marché d'un pas si alerte.

« Il recevra lettre et argent demain dans la journée, se disait-elle. C'est demain mercredi. Vendredi il peut être ici, et j'en aurai fini avec ces angoisses ! »

Et quand elle eut expédié le mandat, quand elle eut jeté sa lettre à la boîte, il lui sembla qu'elle était une autre femme, rajeunie de dix ans; c'était comme si elle eût déjà tenu son Emile devant elle, comme si elle l'eût déjà pressé contre son cœur.

Elle passa chez Lydie, lui conter sa joie.

— Certainement il ne tardera pas, dit la jeune fille. Et savez-vous, faisons-lui une surprise, allons tous ensemble l'attendre à Auvernier !

— Oui, c'est cela... en se serrant, on peut six sur notre voiture. Dès que j'aurai reçu un télégramme, je t'avertirai.

Et, toute souriante, elle remonta à Vauroux. Elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Mais c'était une douce insomnie, dont elle était loin de se plaindre. Après tant

de tribulations, une vie nouvelle allait commencer, calme, heureuse, ensoleillée. Aux jours de discorde succèderaient des jours de paix.

Et, faisant projet sur projet, Catherine suivait en pensée sa lettre de l'après-midi, cette lettre pénétrée de tendresse, cette lettre de mère, qui, au galop rapide de l'express, s'en allait vers Paris et vers son enfant.

XVIII

Hélas ! c'est sur un lit d'hôpital qu'Emile devait les lire, ces lignes toutes chaudes d'amour !

A peine installé rue Bonaparte, et le déjeuner avalé (avec quel appétit !) le jeune homme s'était mis à l'ouvrage, courageusement, résolu à faire son possible pour qu'on fût content de lui. A présent que Perriard était parti, il ne devait compter que sur soi-même ; mais à force de bonne volonté il espérait satisfaire la patronne et garder cette place, si modeste qu'elle fût.... Pour commencer, il s'agissait de nettoyer l'appartement occupé par les Américains et de le mettre en état de recevoir d'autres locataires. La patronne donna à Emile des indications détaillées, lui fit mille recommandations ; elle était minutieuse, en effet, semblait craindre la poussière comme une peste, et puis tenait à ses meubles, à ses tapis, à ses draperies, comme s'ils eussent été battant neufs. Emile écouta attentivement ses discours et promit de s'y conformer.

« Ce garçon a l'air honnête, pensa-t-elle ; ce n'est en tout cas pas un de ces prétentieux qui veulent tout faire à leur tête. Je me félicite de l'avoir engagé. »

Le soir venu, Emile s'étonna d'être si fatigué. Il ressentait une singulière lassitude, avait la tête lourde.



« Ce n'est pourtant pas ma besogne de l'après-midi qui en est cause, se dit-il. Combien de fois ai-je travaillé davantage sans m'en apercevoir ! »

Et les mêmes frissons qui l'avaient pris le matin en s'éveillant dans le Luxembourg mouillé continuaient à lui traverser le corps. Il pensa qu'une bonne nuit le remettrait, et se coucha sitôt qu'il put. La maison était relativement tranquille ; passé onze heures ou minuit la plupart des locataires étaient rentrés. Emile dormit donc, mais ce fut d'un sommeil agité et fiévreux, et au matin il se trouvait aussi las que la veille.

« C'est curieux, songea-t-il. Pourvu que je puisse faire mon ouvrage ! »

Et il s'efforça de ne rien laisser voir de cette indisposition. Mais, à mesure que s'écoulait la journée, il se trouvait moins bien, de vives douleurs lui déchiraient la poitrine par moments, il avait les mains glacées et la tête en feu.

« Est-ce que je vais tomber malade? se demanda-t-il avec anxiété. Il ne manquerait plus que ça ! »

Il se rappela que, parmi les menus objets glissés par Catherine dans sa malle, se trouvait une petite boîte contenant quelques herbes médicinales, camomilles, mauves et bourrache.

« Si je prenais une tasse de bourrache ! Mais que dira-t-on, avoir besoin de remèdes au lendemain de mon entrée ici ! La patronne me croira une mauvaise santé. Prenons patience. Cela passera comme autre chose. »

Cela ne passa point.

La nuit fut mauvaise. Emile s'agitait continuellement, dans une fièvre croissante ; il but toute une carafe d'eau sans réussir à calmer la soif qui le dévorait. Son front

était brûlant, et la poitrine lui faisait si mal que parfois il ne pouvait retenir des gémissements.

« Qu'est-ce qui me prend ? » se disait-il, sentant que c'était plus grave qu'il n'avait pensé au premier abord.

Au matin, lorsque l'heure du réveil eut sonné, il essaya en vain de se mettre debout. La tête lui tournait, il retomba sur son lit, mouillé de sueur et dans une inquiétude inexprimable.

« Je vais perdre encore cette place ! C'est pourtant trop de malechance. »

Cependant la patronne, n'entendant aucun bruit, s'était levée.

« Aurais-je mis la main sur un enragé dormeur ? » se demandait-elle.

Et elle alla frapper à la porte d'Emile.

— Eh bien ! à quoi songez-vous ?

— Je suis malade, madame.

— Malade ! Ah ! mon Dieu ! faut-il chercher le médecin ?

— Je crois que oui.

— Levez-vous au moins pour ouvrir, qu'on n'ait pas de dégâts à faire !

Et elle courut chez le docteur le plus voisin, en maugréant contre cette aventure.

« Voit-on ça, tomber malade en arrivant chez les gens ! Et une maladie contagieuse peut-être... »

Un quart d'heure après le médecin était au chevet d'Emile et le questionnait minutieusement.

— Vous avez fait quelque imprudence ?

— Non.... C'est-à-dire, j'ai été mouillé, et j'aurai pris froid !

— C'est cela... parce qu'on est jeune on se croit invulnérable....

Il écrivit une ordonnance et déclara qu'il repasserait le soir.

— Est-ce grave? demanda la patronne tout éplorée. Dois-je me mettre en quête d'un nouveau domestique ?

— Impossible de rien préciser pour le moment. Mais je crains des complications.

Emile passa la journée à se désoler.

« Pour sûr, je perdrai ma place.... Quelle idée avais-je aussi, de coucher à la belle étoile, à la fin de mars ! Sans doute que c'était une imprudence, et je risque de la payer cher ! »

Et le mal ne faisait qu'empirer.

Quand le docteur revint, vers la fin de l'après-midi, au premier regard qu'il lui jeta, Emile comprit que sa maladie était sérieuse.

— Comment le trouvez-vous ? fit la patronne.

— Pas bien, pas bien du tout : une bonne fluxion de poitrine.

— Une fluxion de poitrine ! Et que faire de ce jeune homme ? Je ne puis le garder ici, cela chasserait tous mes locataires !

— Vous n'avez pas de famille à Paris, pas d'amis qui puissent vous recevoir ? demanda le docteur à Emile.

— Personne.

— Dans ce cas, madame, il n'y a qu'un parti à prendre. Procurez-vous une voiture bien fermée et conduisez ce garçon à l'hôpital. Voici un mot qui le fera admettre d'urgence.

Une vaste salle où s'alignent douze lits à rideaux blancs. Sur les murs blanchis à la chaux, un crucifix ; par la fenêtre quelques cimes d'arbres qui verdissent ; et,

allant d'un malade à l'autre, une sœur en cornette blanche, au doux visage, au pas léger, pareille à ces anges de lumière qu'aux fresques de Florence fra Angelico promène sur les tapis de fleurs de ses paradis.

Emile est là, depuis deux jours, luttant contre la maladie, qui semble faire des progrès d'heure en heure et s'apprête à le terrasser. Par moments la fièvre est si forte qu'il se met à divaguer. Alors toutes les déceptions de son séjour à Paris lui reviennent, comme autant de cauchemars ; il se débat contre des ennemis imaginaires que le délire lui fait voir rangés en bataille autour de son lit. Puis suivent des heures d'accalmie, et ce sont mille souvenirs du passé qui défilent devant lui, comme une théorie de fantômes charmants. Il aperçoit Vauroux, la ferme au toit brun, le gros tilleul, le jardin, le verger, la prairie. Ce paysage autrefois dédaigné se pare maintenant d'une magie singulière. Emile songe qu'avec le printemps proche tout cela doit commencer à verdir. Il se rappelle mille détails des années heureuses. Car elles étaient heureuses, il le comprend à présent, et que rien ne valait cette existence monotone, mais paisible, qu'il a méprisée pour s'en venir courir le monde ! Il se remémore son départ, il revoit ce calme soir or et rose où les Alpes se reflétaient dans le lac comme en un miroir. Le beau pays, le doux pays ! Ah ! pourquoi n'y est-il pas resté ?

Et il pense à sa mère, à Jérôme.

« Pauvres parents, braves gens qui avez tant fait pour moi, vous en ai-je causé du chagrin, ai-je assez méconnu votre amour ! »

Ah ! ils connaissaient le monde mieux que lui, et ce ne sont pas leurs avertissements qui lui ont fait défaut.

Mais il n'a rien voulu entendre, et s'est précipité, tête baissée, dans quel tourbillon !

Les paroles de Jérôme retentissent encore à ses oreilles.

« Il avait raison !... Et je lui en ai voulu !... Et toi, mère, que de larmes versées à cause de moi ! »

La maison ! A cette heure, comme ce mot lui semble délicieux, comme il le répète avec attendrissement ! Les remords l'assaillent, d'avoir mis sous ses pieds tant de choses sublimes et douces.

« Ingrat ! murmure-t-il à voix basse, ingrat !... »

Deux fois la sœur s'est approchée de lui, compatissante, et lui a offert d'écrire à ses parents.

— Non, a-t-il répondu, à quoi bon les inquiéter ?

— Peut-être viendraient-ils vous voir ?

— Vous n'y pensez pas ! Ils habitent la Suisse.

— Cependant, ce serait bien de les avertir.

— Plus tard, si cela ne va pas mieux.

Et à part lui, il songe :

« Quel émoi à Vauroux, si on me savait malade, dans ce lit, à l'hôpital ! Ma pauvre mère, elle serait capable de se mettre tout de suite en route ! Et le père, que dirait-il ?... Prenons courage, peut-être serai-je bientôt rétabli. »

Il se soulève légèrement, tout joyeux à la pensée d'une guérison prochaine. Mais d'affreuses douleurs le rejettent bientôt sur son oreiller, la toux de plus en plus violente secoue son pauvre corps et lui déchire la poitrine, et cette lueur d'espoir s'efface pour faire place à une angoisse profonde. « Mourir, est-ce que je vais mourir, à vingt ans, loin de mon pays, loin de ma famille, parmi des étrangers ? Est-ce possible ? Est-ce juste ?

Qu'ai-je fait pour mériter cette punition ? N'est-ce point assez d'avoir tant souffert ? » Et le jeune homme se révolte. « Je ne veux pas ! a-t-il envie de crier, je ne veux pas ! » Les yeux fixés sur la porte, il lui semble qu'elle va s'ouvrir pour laisser entrer la terrible visiteuse. Comme la vie lui semble belle, à cette minute, comme il s'y cramponne éperdument ! Mourir, sans que personne de ses bien-aimés soit là, pour entendre ses dernières paroles, pour recevoir son dernier souffle ! Non, malgré tant de déceptions et de douleurs, il n'est pas lassé de vivre, à cette coupe il veut boire encore !... Est-il trop tard pour être heureux ? Et le voilà qui rêve d'une existence modeste et calme dans le coin natal, justement celle dont il n'a pas voulu, qu'à présent appellent tous ses désirs.

« Père, mère, vous me pardonnerez et, après vous avoir tant causé de peine, je tâcherai de vous donner un peu de joie. »

Et le temps marche, les secondes, les minutes, les heures s'écoulent, rien d'humain ne les saurait arrêter.... Dans la vaste salle, on n'entend que la respiration des malades et, de temps à autre, un gémissement, une plainte.... Nuit terrible, nuit d'épouvante ! Oh ! s'il pouvait se dire qu'il reposera dans le sol natal, moins dure lui serait l'approche de la mort. Sa pensée retourne à Bevaix, il revoit, un peu à l'écart, l'étroit cimetière, jardin de solitude et de silence, parmi d'autres jardins. Doux est le sommeil des trépassés dans ces humbles cimetières de village. Là, pas de monuments fastueux, mais quelle paix !.... Par-dessus la muraille de clôture, les arbres des vergers étendent leurs branches que le vent

remue et, au printemps, des fleurs blanches et roses pleuvent à chaque souffle. Suivant les saisons, on dirait un bosquet de citronnelles et de lilas, un parterre d'œillets et de roses, qui mêlent leurs senteurs à celles des sauges, des menthes et des serpolets. Nul bruit, sauf les bruits charmants de la campagne : vocalises des oiseaux, crécelles des grillons, l'aboi d'un chien dans quelque ferme, le beuglement d'un bœuf à quelque fontaine. Au matin des dimanches, la limpide sonnerie des cloches monte vers le ciel d'un clair azur ; par les vesprées retentit la flûte de cristal de quelque reinette, ou la cantilène naïve d'un jeune paysan passant le long des sentes fleuries ; à ceux qui reposent là, tous ces bruits sont familiers ; ils ont bercé leur vie entière, ils bercent encore leur dernier sommeil ; autour d'eux viennent se coucher parents et amis tour à tour, ils ne sont pas seuls, la nature les serre doucement sur son sein, le sol natal les reçoit avec amour, et de vivaces fleurs germent de leur dépouille.

Mais à plaindre sont les morts des grandes villes, qui, après les fatigues et les luttes de la vie, n'ont pas même le refuge du tombeau ! Autour d'eux le monde continue son tapage ; la place et le silence leur sont également mesurés ; ce sont des villes encore, les cimetières où on les couche, d'étranges cités funèbres où l'on construit, où l'on détruit, où les oiseaux ne se risquent guère, où les fleurs osent à peine fleurir. Les monuments s'y succèdent en froides lignes, de la pierre, du marbre, du bronze, des médaillons, des bustes, des statues, le deuil pompeux et solennel, l'orgueil et le néant levant encore la tête, prenant toute la place, et ne laissant que la fosse commune aux petits, aux pauvres, aux abandonnés....

Tout cela, Emile vient de l'entrevoir dans l'espace d'une seconde, et l'amertume noie son cœur.

Mais les prières des mères et des aïeules ne sont jamais perdues, et Catherine a trop prié pour qu'Emile reste sans consolation. Au plus fort de sa détresse, quand les grandes eaux du désespoir semblent prêtes à l'engloutir, une brise fraîche passe sur lui, un souffle « doux et subtil » venant des Hauts-Lieux. Du fond de sa mémoire, une parole de la Bible, entendue peut-être au catéchisme, ou pendant son instruction religieuse, lui revient tout à coup, message de paix. « La terre appartient au Seigneur. » Oui, toute la terre, l'humble champ d'asile des petits villages, comme les nécropoles immenses des cités ; et quand le clairon de l'archange sonnera aux quatre vents des cieux, où qu'elle repose, d'un pôle à l'autre, sur toute la surface du globe, la poussière humaine se réveillera ! Pas un tombeau ne gardera ses morts, pas un cercueil ne restera fermé; tout ce qui a vécu depuis que le monde est monde doit ressusciter à cet appel.

Et le jeune homme se sent consolé. Un rayon de confiance a lui de nouveau ; dans ces ténèbres qui l'environnaient une étoile s'est levée. « La terre appartient au Seigneur. » Douce parole, parole qui est une promesse et un gage. Il la serre sur son cœur ; il s'en repaît, le sombre passage perd ses épouvantements. *Quelqu'un* est venu au-devant de lui dans la funèbre vallée et l'a saisi par la main....

... C'est au matin de cette nuit de lutte qu'Emile reçut la lettre de sa mère, arrivée rue Bonaparte par le premier courrier et que la patronne avait eu la bonne pensée de lui envoyer tout de suite à l'hôpital.

Le jeune homme était trop mal pour en prendre connaissance lui-même.

Ce fut la sœur qui lui en fit lecture. Et, à mesure qu'elle lisait, la figure d'Emile s'illuminait, comme transfigurée.

— Recommencez, je vous prie, dit-il quand elle eut fini.

Elle sourit, et reprit la lettre, depuis la première ligne. Aux derniers mots, il laissa échapper un soupir, soupir de soulagement, de délivrance, et, s'emparant du papier que lui tendait la sœur, il y posa ses lèvres longuement.

— Eh bien ! maintenant, ne voulez-vous pas que j'écrive là-bas ?

Il fit signe que oui.

...La sœur expédia une dépêche. On était en train de dîner à Vauroux, lorsque le facteur du télégraphe entra dans la cuisine. Le sang ne fit qu'un tour dans les veines de Catherine, et elle se leva toute droite.

— C'est de Paris, dit-elle.... Emile est mort.

Et elle n'avait plus même la force d'étendre la main vers le terrible message. Ce fut Jean qui déchira l'enveloppe, qui lut la dépêche.

Puis, sans hésiter, le jeune homme déclara :

— Je partirai ce soir.

Et comme Catherine, retombée sur sa chaise, restait muette, les mains croisées sur ses genoux, le visage tragique, dans l'attitude même de la désolation :

— Et il guérira, mère ; je vous le ramènerai....

Le lendemain matin, Emile voyait son frère entrer dans la salle de l'hôpital. Il ne fut pas surpris, d'ailleurs ; il savait bien que Jean viendrait. Jusqu'au sixième jour, l'issue de la maladie resta incertaine ; chaque

soir une lettre de Jean partait pour Vauroux, apportant des nouvelles où le jeune homme s'efforçait de laisser place à l'espérance. Le septième jour, un mieux marqué se décida, qui devait aller en s'affermissant. Jean passait la plus grande partie de la journée auprès de son frère ; le reste du temps il errait par la ville, comme une âme en peine, perdu dans cette multitude.

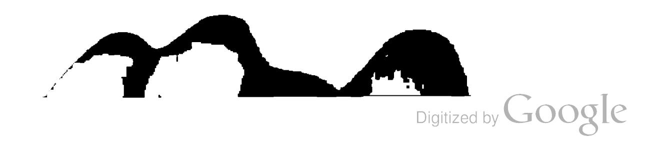
Au bout d'une quinzaine, Emile se trouvait assez bien pour pouvoir supporter le voyage.

Ce fut un heureux moment, lorsque, appuyé au bras de son frère, il sortit de l'hôpital. Le temps d'emballer ses effets, rue Bonaparte, de prendre congé de la patronne, et, rue Vavin, du complaisant mastroquet, et le soir même les deux jeunes gens s'embarquaient gare de Lyon dans l'express de nuit....

... Emile a dormi comme un enfant, étendu sur la banquette. L'aube se lève, une aube claire et souriante ; lentement le soleil monte dans un ciel azuré, prairies et forêts défilent rapides, le Jura montre ses sapinières, Emile a respiré l'air du pays !

Comme son cœur bat lorsque, Pontarlier et les Verrières dépassés, le train commence à descendre le Val de Travers ! Les tunnels se succèdent et, à la sortie de chacun d'eux, c'est la même vision de fraîcheur et de printemps. Au fond de la vallée se traîne un peu de brume ; la rivière, comme un ruban d'émeraude, coule entre les peupliers ; de chaque côté, les pentes sont vertes, çà et là crénelées d'un reste de neige. Bientôt les gorges de l'Areuse apparaissent, le Pré des Clées avec son chalet brun, le lac, les Alpes, tout ce paysage qu'Emile a cru ne jamais revoir !

Bien avant l'arrivée à Auvernier il met la tête à la



portière. Il sait que sa mère sera là, et les minutes lui semblent longues !

— Emile, mon enfant !

Catherine n'en peut dire davantage. Et le jeune homme, lui aussi, sent les paroles comme nouées dans sa gorge. Mais il y a des silences plus éloquents que toutes les paroles.

Lydie, à son tour, s'avance vers Emile ; ils se serrent la main, échangent un regard loyal, sans arrière-pensée, et Emile, dans un rapide examen de lui-même, comprend que le passé est bien véritablement aboli, et qu'il ne regrettera jamais son sacrifice.

Hup ! hup ! Comme il trotte bien sur la route blanche, le vieux cheval qui déjà flaire l'avoine au logis ! Catherine ne perd pas des yeux son fils. Qu'il est pâle et maigre, que d'épreuves et de désillusions inscrites sur son visage ! Mais à présent tout cela est en arrière, elle aura bientôt fait de le guérir, et s'il plaît à Dieu, la leçon profitera.

— Et le père ? demande Emile timidement.

Depuis son arrivée, il a cette question sur les lèvres. Avec sa mère il savait bien que le revoir serait facile, fait tout entier de pardon et d'amour. Mais Jérôme ?

— Il garde la maison, répond Catherine.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est que, par un reste de dépit et d'orgueil, Jérôme a refusé de l'accompagner à Auvernier. Pourtant, malgré tout, Catherine est tranquille et son sourire rassure Emile. Et voilà qu'on traverse Boudry, voilà les peupliers de la Place d'Armes, voilà les premières maisons de Bevaix, la rapide montée de la Rochette, tous ces lieux familiers que le jeune homme contemple avec une émotion croissante, et qui semblent, dans leur parure d'avril, lui souhaiter un joyeux retour.

A l'entrée de la forêt, une forme noire se dessine. C'est Jérôme, debout sur le talus qui borde la route. Sa fierté a tenu bon jusqu'au dernier instant. Mais en sentant la voiture si près qui lui ramène Emile, Jérôme n'a pu se tenir d'aller à sa rencontre.

Le cheval marche au pas ; Emile saute à terre, et court au-devant de Jérôme, qui s'avance, lui aussi. Les voilà face à face : encore une seconde d'hésitation, puis, d'un mouvement irrésistible, le père attire l'enfant prodigue sur sa poitrine, tous deux sentent leurs yeux se mouiller, et la réconciliation s'accomplit dans cette brusque rosée de larmes...

XIX

Quelques jours plus tard, sous le soleil, Jérôme, Jean et le domestique achevaient de semer le *froment de Pâques*. Jamais on n'avait été si en retard, et les hommes de se hâter.

La matinée était radieuse. Le lac brillait comme une lame d'argent et les Alpes étincelaient, bleues et roses. C'était de nouveau le printemps, dans toute sa fraîcheur, dans toute sa gloire, jetant ses trésors sur le domaine de Vauroux. Comme de coutume, Jérôme suivait la herse, écrasant du talon les mottes de terre oubliées, et Jean marchait en avant, le sac noué autour des reins, répandant d'un geste ample le grain doré où s'acharnaient les moineaux et les bergeronnettes. Tête levée, aspirant à larges bouffées le vent parfumé, il semblait personnifier la jeunesse heureuse et libre. Ses yeux brillaient d'une flamme d'intelligence, ses lèvres souriaient, toute sa figure était rayonnante, et d'une beauté plus expressive, plus humaine, plus virile

aussi, depuis que la douleur y avait mis son empreinte. Que d'événements dans le cours d'une année ! Le jeune homme les repassait dans sa mémoire et il avait peine à croire que tout cela fût réel ! Ah ! qu'il avait souffert ! Mais maintenant nulle ombre ne pouvait altérer sa joie, il n'apercevait que du bonheur devant lui, une paix inaltérable, une félicité sans nom.

Emile était de retour. Chaque matin le retrouvait plus fort, le rose de la santé remontant à ses joues. Bientôt on pourrait voir à le caser selon son goût. Et quand le cadet serait fixé et satisfait, on s'occuperait du mariage de l'aîné.... Jean s'imaginait rêver : Lydie allait être sienne, les terres et les vignes de Mme Augustine remises à un fermier, les amoureux feraient leur nid sous le toit paisible de Vauroux. Où trouver un plus beau décor, pour leur idylle, que cette solitude au milieu des bois ? Tous deux chérissaient la nature ; elle les envelopperait de sa douceur, de son mystère, de sa sérénité ; elle mettrait entre eux et le monde le rempart de ses forêts profondes, elle les bercerait de sa musique et les griserait de ses parfums.

Lydie ! Lydie ! à ce seul nom, Jean sentait son cœur se gonfler d'orgueil et de tendresse. Oh ! comme la vie lui semblait belle, aussi pure, aussi étincelante, aussi radieuse que cette matinée humide de rosée ; il la voyait se dérouler devant lui, route fleurie, où marchait l'espérance, des roses et des lis dans les mains....

Et Jean reprenait son travail, lançant avec plus d'entrain le froment qui retombait en pluie d'or, tandis que très haut, points noirs dans le ciel de perle, les alouettes enivrées semblaient lui chanter l'hymne nuptial.

ADOLPHE RIBAUX.

LES DÉVELOPPEMENTS
DE LA
NAVIGATION TRANSATLANTIQUE

Die neueren Schnelldampfer der Handels- und Kriegsmarine, par C. Busley, professeur à l'Ecole de marine de Kiel. — Kiel, 1891.

C'est aux Américains que revient l'honneur d'avoir, les premiers, mis à flot des vapeurs méritant, à tous égards, le nom de rapides. Dès l'année 1830, alors que les voies ferrées étaient encore dans l'enfance, des steamers gigantesques pour l'époque sillonnaient déjà l'Hudson avec la vitesse, inouïe alors, de 17 à 18 nœuds[1], c'est-à-dire avec une vitesse deux fois supérieure à celle des vapeurs à aubes de la ligne Cunard qui, en 1840, osèrent pour la première fois franchir l'océan.

Mais ces bateaux américains, destinés, il est vrai, à la navigation fluviale, ne trouvèrent pas d'imitateurs en Europe et, jusqu'à ces dernières années, on se contenta de vitesses bien inférieures. Douze ou treize nœuds, tel était le maximum auquel on osait prétendre, et les trois petits yachts dont le sultan Abdul Aziz s'était donné le

[1] Les marins persistent à évaluer les distances en nœuds ou milles marins de 1852 mètres, ce qui ne facilite ère la comparaison avec les voies ferrées.

luxe, et qui arrivaient à dix-huit nœuds, ne firent point école. L'ère de la vitesse à outrance, des courses au clocher à travers l'océan, n'était point encore venue. Elle ne date guère que de l'an 1881, où l'on vit prendre leur vol tour à tour à l'*Elbe* du Lloyd allemand, à la *Servia* de la ligne Cunard, à la *City of Rome* de l'Anchor Line, et à l'*Alaska* de la ligne Guion.

Mais ceci n'était qu'un prélude à la lutte dont nous avons été témoins ces derniers temps, lutte dont on n'entrevoit pas encore le terme. Les navires que nous venons de citer étaient rapides, sans doute, en comparaison de leurs devanciers, mais ils sont dès aujourd'hui énormément dépassés par les coureurs proprement dits, les *lévriers de l'océan*, les steamers que l'on peut comparer, à juste titre, aux locomotives express des voies ferrées. Il existe en ce moment onze vapeurs qui méritent ce nom. Ce sont l'*Augusta Victoria*, la *Columbia*, la *Normannia* et le *Fürst Bismarck* de la Compagnie hambourgeoise, la *Sprée* et la *Havel* du Lloyd allemand, les steamers anglais *Teutonic*, *Majestic*, *City of New-York* et *City of Paris*, enfin un tout nouveau-né, la *Touraine*, de la Compagnie générale transatlantique du Havre. Tous ces navires sont construits en vue de l'échange de voyageurs entre l'Europe et New-York, et c'est par exception seulement qu'on leur a donné d'autres destinations. Les derniers sont aménagés de façon à pouvoir faire, en cas de guerre, le service d'avisos ou de transports.

Ces onze steamers mettent en moyenne six jours pour faire la traversée de Queenstown à Sandy Hook, à moins de tempêtes ou de vents constamment contraires. Cela fait 19 nœuds ou 35 kilomètres, c'est-à-dire la vitesse moyenne d'un train omnibus s'arrêtant fréquemment, et à peu près la moitié de la vitesse des express des prin-

cipales lignes. En moyenne, disons-nous, car il y a des différences assez notables entre les traversées de l'est à l'ouest et celles en sens inverse, puis entre celles d'été et d'hiver. D'Europe en Amérique, les steamers vont avec le soleil, ce qui prolonge leur journée de 43 minutes ; au retour, en revanche, leur jour n'est que de 11 heures 17 minutes. En été, le cours des vapeurs est plus septentrional, et la traversée en est abrégée d'environ cent milles ; en hiver, à cause des icebergs, ils choisissent une route plus longue mais plus sûre.

Il n'est pas sans intérêt de comparer ces vitesses avec celles des croiseurs et des torpilleurs les plus récents des marines de guerre. Pour le moment, le croiseur le plus rapide est probablement le *Piemonte*, de la marine italienne, qui a dépassé 22 nœuds ; mais l'Angleterre vient de lancer le *Blake* et le *Blenheim*, la France le *Dupuy de Lôme*, l'Allemagne la corvette *H*, et les Etats-Unis un croiseur non encore baptisé qui dépasseront peut-être le navire italien. Quant aux torpilleurs, ils sont, pour ainsi dire, hors concours, et ces petits bâtiments, où la machine occupe les deux tiers de l'espace disponible, ne pourront jamais être atteints par de gros navires pour la raison fort simple que ceux-ci ne sauraient tout sacrifier à la machine. Le plus rapide est actuellement l'*Adler*, construit par Schichau, à Elbing, pour la Russie. Il a atteint 27,4 nœuds ; puis vient l'*Ariete*, des chantiers de Thornycroft, qui a fait 26 nœuds.

Il va sans dire que les torpilleurs ne peuvent fournir de pareilles vitesses que pendant quelques heures, et que les croiseurs se verraient réduits à l'inaction au bout de deux ou trois jours, faute de charbon, s'ils s'avisaient de rivaliser avec les torpilleurs. Aucun ne pourrait

suivre les grands steamers express de New-York en Europe ou vice versa.

Ces différences entre les navires de commerce et les navires de guerre sont inhérentes à leur nature. Les premiers ont à parcourir une certaine distance avec la plus grande vitesse possible et à toute vapeur ; même en temps de guerre les seconds se contentent, bon gré mal gré, — il s'agit d'économiser le charbon, — d'une vitesse de 10 à 12 nœuds ; leurs machines n'ont à donner de vrais coups de collier que lorsqu'il s'agit de poursuivre un ennemi ou de l'éviter. Quant aux torpilleurs, ils ne sauraient s'aventurer au loin, et leur provision de combustible ne leur permet pas de longues traversées, même à des vitesses moyennes.

Un fait bien connu, c'est que, pour obtenir de grandes vitesses, il faut un navire de fortes dimensions. Les torpilleurs, il est vrai, tout exigus qu'ils sont, font preuve d'une rapidité qui n'a encore été atteinte ni par les croiseurs rapides des marines militaires, ni par les steamers transatlantiques. Mais ces bâtiments sont placés dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Ils portent une machine relativement beaucoup plus puissante que les croiseurs ou les paquebots, une machine qui occupe au moins les deux tiers de l'espace compris entre l'avant et l'arrière, de sorte qu'il ne reste de place que pour les tubes lance-torpilles et un très faible équipage. Installer à bord d'un navire au long cours des engins de pareilles proportions, ce serait renoncer au transport des voyageurs ou d'un nombreux équipage. La machine et le charbon envahiraient tout.

On s'est donc vu contraint, ces dernières années, d'augmenter peu à peu les dimensions des paquebots, sans pourtant tomber dans l'excès du *Great Eastern*, de

funeste mémoire. Il fallait à ce monstrueux navire de 27 400 tonnes, pour faire ses frais, 4000 voyageurs et 6000 tonnes de marchandises. Jamais on n'aurait pu réunir alors autant de monde, et, de plus, le chargement et le déchargement du fret prenaient beaucoup trop de temps. En outre, le *Great Eastern* ne trouvait presque nulle part de port assez grand et assez profond pour le recevoir, sa longueur étant de 207 mètres.

On en est donc revenu aujourd'hui à des dimensions plus modestes, et malgré cela les grands paquebots actuels en sont réduits à suspendre une partie de leur service en hiver, les voyageurs faisant défaut. De plus, c'est à grand'peine qu'ils trouvent place dans les docks, ceux-ci n'ayant pas été calculés pour des navires de ce tonnage.

Voici la longueur, à la ligne de flottaison, de quelques-uns des steamers à grande vitesse lancés ces dernières années :

		Mètres.
Teutonic et *Majestic*	(anglais) .	172
City of Rome	» .	165
City of New-York et *City of Paris*	» .	161
Fürst Bismarck . (allemand)		159
Augusta Victoria »		140
Sprée et *Havel*. . »		141
Normannia. . . »		152
La Touraine (français)		157

Il nous semble qu'on fera sagement de ne pas dépasser ces dimensions, pour les motifs invoqués plus haut, et pour d'autres encore, parmi lesquels nous rangerons la difficulté de gouverner ces immenses machines, et les capitaux énormes qu'elles absorbent.

Tant qu'on n'aura pas beaucoup perfectionné les ma-

chines à vapeur, ou trouvé de nouveaux moteurs, les compagnies transatlantiques feront bien aussi de ne pas forcer davantage la vitesse, de s'en tenir au maximum de 20 nœuds, et cela dans l'intérêt de leurs finances, aussi bien que de la sécurité des voyageurs. Il est des limites à tout, et l'expérience a prouvé depuis longtemps que la consommation du charbon augmente en proportion géométrique avec la vitesse. Pour faire 20 nœuds, on brûle non pas deux fois autant de combustible que pour en faire dix, mais quatre ou cinq fois. Sous ce rapport, rien de plus frappant que les courses d'essai du *Fürst Bismarck*. Lorsque les machines indiquaient 12 200 chevaux-vapeur, le loch a marqué 19,08 nœuds ; avec 16 400 chevaux, c'est-à-dire une force d'un tiers supérieure, on n'a obtenu que 20,65 nœuds à l'heure, soit environ 2800 mètres de plus. Le jeu ne vaut pas la chandelle, et l'on arriverait en forçant encore la vitesse à des frais si énormes qu'il faudrait doubler ou tripler le prix du passage. Ce serait rendre la traversée d'Amérique impossible à la grande majorité des voyageurs.

Il nous semble du reste que, si les compagnies s'avisaient de vouloir dépasser encore les vitesses obtenues jusqu'ici, dans la puérile intention de gagner quelques heures sur une traversée de six jours, les gouvernements auraient le droit et le devoir d'intervenir, comme ils l'ont fait pour les voies ferrées. Ces immenses paquebots modernes, qui parcourent jour et nuit l'océan à des vitesses de 35 kilomètres à l'heure, constituent en effet un danger extrême, pour eux-mêmes d'abord, puisqu'ils suivent à peu près tous la même route, et qu'ils sont exposés en outre à la rencontre de montagnes de glace, puis surtout pour les autres navires moins rapides qui fréquentent les mêmes parages. Comment arrêter à

temps un immense bâtiment qui dévore 600 mètres à la minute et dont la force d'inertie est incalculable ? A quoi bon les fanaux, les signaux de brume, si, par la force des choses, on les aperçoit trop tard pour prendre ses mesures ? Le mal est signalé depuis longtemps, et l'on a proposé, à plusieurs reprises déjà, des moyens pour réprimer la fougue des transatlantiques. Malheureusement il faudrait, pour les appliquer, une entente internationale, des conventions entre l'Allemagne et la France d'une part, l'Angleterre et les Etats-Unis de l'autre, c'est-à-dire avec deux pays où règne trop encore le régime du laisser-aller. Aussi s'est-on borné jusqu'ici à prescrire un ralentissement de la marche en cas de brouillards ou dans le voisinage d'icebergs. Cette prescription est-elle toujours observée ? Nous craignons que ce ne soit pas trop souvent le cas.

Parmi les progrès réalisés ces dernières années dans la construction des grands paquebots, il convient d'indiquer ceux qui ont pour but d'augmenter leur stabilité. C'est avec satisfaction que nous pouvons constater, particulièrement dans les derniers vapeurs hambourgeois, une proportion plus juste entre la longueur et le bau ou largeur. Ce sont les plus larges d'entre les paquebots à grande vitesse. En conséquence ils ne s'inclinent que fort peu lorsque le vent les prend par le travers, et il faut une mer littéralement démontée pour leur imprimer de violents mouvements de roulis ou de tangage. Les voyageurs apprécient fort ces qualités, que le *Teutonic* et le *Majestic* par exemple ne possèdent qu'à un degré moindre. Le *Fürst Bismarck* est aussi large que les derniers steamers, mais ils le dépassent en longueur de 13 mètres. Cette stabilité supérieure des paquebots modernes est due en partie à l'immense provision de

charbon qu'ils emportent à chaque voyage. Malheureusement ce lest va chaque jour diminuant. Aussi est-on contraint de le remplacer au fur et à mesure par de l'eau qu'on laisse entrer dans des compartiments *ad hoc* de la coque.

On a apporté aussi des améliorations dans la construction des coques. Le progrès le plus marquant, dans cette sphère, c'est la substitution de l'acier au fer, métal sensiblement moins résistant et qui ne supporterait guère les efforts de tension énormes auxquels sont exposés les grands navires par une mer agitée. Voici, d'après M. Busley, les principes qui dirigent aujourd'hui les constructeurs, lorsqu'il s'agit de calculer les résistances des coques de navires. On suppose le bâtiment flottant dans une mer dont les vagues ont la même longueur que la coque, au moment où le centre du navire est sur la crête de la vague, tandis que les deux extrémités portent à faux, c'est-à-dire ne sont pas soutenues. La coque peut donc se comparer à une poutre métallique supportée par un pivot central, ou, si l'on veut, à un grand pont tournant. Il en résulte que ce sont les parties supérieures qui subissent les plus grands efforts, et les tensions y varient entre 550 et 650 kilogrammes par centimètre carré. Or l'acier seul est capable de supporter de pareilles tensions, et encore faut-il pour cela un système de poutres longitudinales, parallèles à la quille, qui s'étendent de l'avant à l'arrière. De la sorte on est parvenu à rendre absolument rigides les plus grands navires, et c'est à peine si l'on observe de flexion, même après plusieurs années de service, tandis que les vaisseaux de bois ne tardent pas à se déformer.

Un progrès qui intéresse encore davantage les voyageurs, c'est celui des compartiments étanches, qui assu-

rent la *flottabilité* d'un paquebot, même en cas d'avaries très graves. Il en est de deux espèces. Les coques sont aujourd'hui presque toujours doubles, et l'espace que laissent entre elles les doubles fonds est divisé au moyen de cloisons en une infinité de cellules imperméables. Que la coque extérieure vienne à être endommagée par un accident quelconque, le pis qui puisse arriver, c'est qu'une ou deux de ces cellules se remplissent d'eau, ce qui est sans importance.

Mais il fallait prévoir le cas d'avaries plus graves, celui par exemple d'un abordage qui endommagerait à la fois les deux coques, ou d'une explosion de chaudières. Les grands steamers de guerre et de commerce sont tous munis, pour prévenir les suites de ces accidents, d'un certain nombre de cloisons absolument étanches, qui vont de la cale au pont principal, c'est-à-dire bien au-dessus de la ligne de flottaison. On en compte jusqu'à seize, et l'espace compris entre elles est calculé de telle sorte que deux compartiments peuvent se remplir d'eau sans que la sécurité du navire soit compromise. De plus, les deux machines sont séparées par une cloison longitudinale qui réduit de moitié le cube du plus grand compartiment, celui du milieu. C'est à cette précaution que la *City of Paris* a dû dernièrement son salut. Ensuite de l'explosion d'un des cylindres de la machine de tribord, non seulement les deux bords extérieurs, mais la cloison longitudinale avaient été défoncés. Néanmoins le steamer ne coula point et parvint à gagner un port voisin, dès qu'on eut réparé la cloison, heureusement peu endommagée, et fait marcher la machine de babord.

Les cloisons sont calculées de façon à résister à la poussée énorme de l'eau qui remplit le compartiment,

poussée que viennent accroître les mouvements du navire. Elles n'ont aucune ouverture au-dessous de la ligne de flottaison, sauf pourtant la cloison longitudinale des machines, qui en a une pour les besoins du service. En cas de danger, un système de déclanchement électrique, qu'on peut actionner de certains points du navire, ferme instantanément la porte étanche qui fait communiquer les deux chambres des machines.

Dans les vaisseaux de guerre construits récemment, la cloison longitudinale s'étend de l'avant à l'arrière, et l'on y a même installé parfois plusieurs cloisons de ce type. Mais on paraît avoir renoncé à imiter ce système sur les paquebots, probablement dans l'intérêt du service intérieur, que les cloisons gênent beaucoup. Du reste, ces navires sont naturellement bien moins exposés que les vaisseaux de guerre.

Malheureusement, d'autre part, les constructeurs semblent s'être appliqués à rendre les abordages plus terribles encore que par le passé. A l'étrave élancée du bon vieux temps, on a substitué presque partout une étrave absolument perpendiculaire, qui est moins lourde, et offre moins de prise à la lame. En revanche l'avant pénètre, en cas de rencontre, comme une hache dans la coque du navire abordé et y pratique une déchirure qui descend bien au-dessous de la ligne de flottaison. L'étrave élancée ancien modèle faisait une large trouée dans les bordages supérieurs seulement, et la vitesse de l'abordeur se trouvait déjà amortie ou singulièrement réduite au moment où les deux lignes de flottaison entraient en contact. On a des exemples de petits bâtiments littéralement coupés en deux par l'étrave perpendiculaire d'un grand paquebot.

En revanche on a beaucoup perfectionné, depuis quel-

ques années, les installations destinées d'un côté à épuiser l'eau qui peut pénétrer dans le navire, et de l'autre à éteindre les incendies. Les pompes d'épuisement, actionnées par la vapeur, sont d'une telle puissance, qu'en une heure elles peuvent souvent rejeter cinq ou six fois le déplacement du navire, c'est-à-dire de 50 à 60 000 tonnes d'eau pour un bâtiment pesant 10 000 tonnes. En cas d'incendie, les pompes agissent en sens contraire. Du reste, les dangers résultant du feu ont sensiblement diminué depuis l'adoption de la lumière électrique.

Les grands paquebots modernes n'ont plus qu'un gréement rudimentaire. Jusqu'à ces dernières années, on leur donnait une voilure plus ou moins complète de trois-mâts, dans la pensée qu'ils pourraient, grâce au vent, gagner le port le plus proche en cas de bris de l'hélice ou d'avarie grave de la machine. Mais on s'est convaincu aujourd'hui que la mâture offre trop de prise au vent, et que les voiles, quelle que soit leur superficie, ne permettent guère que de fuir vent arrière. En outre, et c'est là le principal argument contre les hautes mâtures du temps jadis, le système des doubles machines et des hélices jumelles pare aux conséquences de la mise hors service de l'un des moteurs.

Toujours afin de réduire la prise du vent, on donne aussi maintenant aux cheminées la forme d'un ovale très aplati.

La partie la plus faible de l'équipement des grands paquebots actuels, ce sont les appareils de sauvetage. Au complet, ces navires transportent de douze à quinze cents personnes. Il est clair qu'on ne saurait arrimer à bord assez de chaloupes de sauvetage pour y recueillir tout ce monde. Elles encombreraient les ponts et, de

plus, en cas de perte imminente du navire, il serait peu probable qu'on eût le temps de les mettre à l'eau et d'y embarquer les passagers et l'équipage, surtout par une grosse mer. On a bien cherché à obvier au premier de ces inconvénients au moyen des chaloupes pliables et démontables de Berthon, de Shepherd et d'autres constructeurs, mais ce n'est qu'un palliatif, et, du reste, ces chaloupes n'enlèvent rien aux difficultés de la mise à l'eau et de l'embarquement. Au contraire, elles les augmentent de tout le temps nécessaire pour monter un bateau Berthon. Peut-être fait-on bien de se fier davantage aux ceintures de sauvetage ; aussi chaque voyageur en a-t-il une à son chevet. Si les passagers ne perdent pas la tête et ont soin, en cas de danger, de mettre immédiatement leurs ceintures, elles peuvent rendre de grands services en maintenant les naufragés à la surface de l'eau jusqu'au moment où on les recueille. Mais, l'expérience l'a démontré, il ne faut pas avoir trop de confiance en ces expédients. Ce qui importe le plus, ce sont toujours les mesures qu'on prend pour parer aux suites d'un abordage, d'un incendie, ou de l'échouement du navire.

Parmi ces mesures, il faut ranger avant tout, outre l'effet des compartiments étanches et des doubles coques, l'excellent système, aujourd'hui universellement adopté, des hélices et des machines jumelles. L'accident de la *City of Paris,* dont nous venons de parler, a prouvé, mieux que ne pourraient le faire les plus belles théories, que les machines jumelles constituent un appareil de sauvetage de premier ordre. Autrefois, en cas d'avaries graves de la machine, de rupture de l'arbre de l'hélice ou de l'hélice elle-même, un paquebot était absolument désemparé, surtout quand la mer était grosse. Il ne lui restait, pour faire route et surtout pour ne plus prêter le

flanc aux lames, que sa voilure, et nous avons vu qu'en général celle-ci était de peu ou point d'utilité. Actuellement, la mise hors service de l'un des appareils propulseurs n'a de conséquences graves que pour la bourse des actionnaires et pour les gens très pressés. Le paquebot continue sa route à l'aide de la machine intacte, quitte à corriger, au moyen du gouvernail, la déviation qui provient de la perte de l'équilibre. La réduction de vitesse qui en résulte est moins grande qu'on ne pourrait le supposer. Elle varie entre un quart et un tiers. Un paquebot rapide dont l'un des appareils propulseurs refuse le service fait donc toujours ses 14 ou 15 milles à l'heure, ce qui n'est pas à dédaigner. Les machines et les hélices jumelles sont naturellement plus coûteuses et exigent un personnel plus nombreux. Mais ces inconvénients ne pèsent guère en présence des avantages énormes qui résultent de la division de la force motrice.

Les marins sont les plus conservateurs des hommes. Aussi se sont-ils fortement opposés, au début, à cette division. Ils alléguaient entre autres raisons qu'avec les hélices jumelles on a de la peine à entrer dans les docks, à aborder aux quais, et que de ce fait les avaries des hélices sont fréquentes. On a répondu à cette objection en entourant les hélices d'une galerie qui les met à l'abri des chocs, et ce système a fait ses preuves par exemple dans les bâtiments à double hélice de la marine de guerre allemande. La division de la force motrice présente enfin un avantage qui, à lui seul, devrait faire adopter partout le type des machines jumelles. Les vapeurs équipés de la sorte manœuvrent avec beaucoup plus de facilité, décrivent au besoin un cercle d'un diamètre bien moindre que les autres, et peuvent même se passer quelque temps de gouvernail, si cet organe important a subi quelque



avarie majeure. Il suffit pour cela de faire travailler inégalement les deux machines ou de stopper momentanément l'une d'elles. Le paquebot à deux hélices est dans la même situation qu'un bateau à rames, que l'on peut faire évoluer à volonté, sans gouvernail, à l'aide des rames seules.

Sur certains cuirassés, comme la *Sardegna*, le *Re Umberto*, dont les constructeurs sont demeurés fidèles à l'hélice unique, on a pallié, en quelque mesure, aux inconvénients de ce système en divisant les machines, en installant deux moteurs qui actionnent de concert l'arbre de couche. Au besoin, on peut désembrayer la machine de l'avant, de sorte qu'un seul des deux moteurs travaille. En cas d'accident, cette ressource est précieuse. Elle l'est aussi par le fait que les navires de guerre n'ont pas en général à déployer une grande vitesse. En croisière, on ne met en mouvement que la machine d'arrière, et l'on économise ainsi beaucoup de de charbon.

Ce sont des considérations d'ordre analogue qui ont conduit récemment les constructeurs au système des triples machines et des triples hélices, dont l'une est installée comme d'habitude et les deux autres à la place des propulseurs des steamers à hélice double, mais un peu en retraite, de sorte que les trois hélices ne travaillent pas dans le même plan. Ce système a du bon, mais seulement pour les croiseurs de la marine de guerre et les remorqueurs, c'est-à-dire pour les bâtiments dont la vitesse ou le déploiement de forces varient beaucoup. En temps ordinaire un croiseur marche à petite vitesse, à l'aide de l'hélice médiane. Pour le service d'aviso, il stoppe cette hélice et met en branle les deux propulseurs latéraux. S'agit-il de poursuivre un ennemi ou de lui

échapper, il fait feu de toutes ses chaudières. Pour les paquebots qui marchent toujours à grande vitesse, les trois hélices ne présentent aucun avantage, car l'expérience a prouvé qu'elles ne sont pas plus efficaces que deux.

Du reste le système des hélices multiples est plus vieux qu'on ne pense. Durant la guerre de sécession, les Nordistes lancèrent sur le Mississippi plusieurs vapeurs à quatre hélices, mais sans grand succès. Elles n'en ont pas eu davantage, les fameuses *popowkas*, ces navires russes forme turbot inventés par l'amiral Popoff. Au début, elles avaient même six hélices ; plus tard on démonta les deux extérieures, qui ne faisaient qu'entraver la marche, mais sans que pour cela les popowkas aient jamais dépassé sept nœuds. Elles doivent pourrir dans quelque port de la Baltique. En revanche, le yacht impérial *Livadia* atteignit presque à seize nœuds avec ses trois hélices et ses machines de 12 350 chevaux.

Quant à l'appareil moteur des grands paquebots modernes, il importe tout d'abord de souligner la différence fondamentale qu'il offre avec celui des navires de guerre. La première condition pour celui-ci est d'être autant que possible à l'abri du feu de l'ennemi. C'est pourquoi on le construit aussi bas que possible, afin qu'il trouve place dans l'espace restreint au-dessous de la ligne de flottaison et sous le pont cuirassé qui s'étend de l'avant à l'arrière. Ce qu'on perd en hauteur, on cherche à le regagner en longueur. En outre, on installe les soutes à houille des deux côtés de la chaufferie et de la chambre des machines, afin que l'épaisse couche de charbon qu'elles renferment arrête les projectiles qui pourraient percer la coque.

Dans les paquebots de commerce, au contraire, où l'on

n'a pas à se préoccuper de la défense, les machines se développent librement en hauteur et atteignent des proportions colossales. M. Busley donne dans l'ouvrage cité la coupe, à la même échelle, des moteurs de la *Sprée* et d'une maison de trois étages, y compris le rez-de-chaussée. La machine la remplirait entièrement jusqu'au toit. Cette disposition en hauteur présente plusieurs avantages, entre autres celui d'assurer l'aérage de la chambre des machines. En outre, on y gagne de la place pour les voyageurs, car il serait impossible d'installer des cabines au-dessus des moteurs. Le bruit et la température élevée rendraient ces cabines inhabitables.

Les machines des paquebots sont toutes aujourd'hui du type dit *pilon*, c'est-à-dire que les cylindres, installés au-dessus de l'arbre de couche, agissent de haut en bas sur cet arbre, au moyen de leurs pistons et de leurs bielles, à peu près comme les grands marteaux-pilons des forges, d'où leur nom. Le système de la triple expansion règne en maître; chaque machine a trois cylindres installés les uns à côté des autres ; la vapeur des chaudières pénètre d'abord dans le cylindre de petit diamètre, celui de la haute pression ; puis elle passe dans le cylindre de la pression moyenne, qui est un peu plus grand, pour arriver enfin dans le cylindre de basse pression. Après avoir servi de la sorte trois fois, la vapeur est envoyée aux condenseurs qui la transforment en eau. On n'en est du reste pas demeuré à la triple expansion. Il y a déjà une cinquantaine de paquebots à quadruple expansion, qui ont par conséquent quatre cylindres, et il est fort probable que ce système finira par prévaloir, bien qu'il complique beaucoup le mécanisme. Cela dépendra en partie d'améliorations à introduire dans la construction des chaudières. Celles-ci travaillent

aujourd'hui en général à la pression de 14 kilogrammes par centimètre carré, et la vapeur atteint la température de 200 degrés. Si l'on arrive à la pression de 20 kilogrammes, il faudra pour en tirer parti avoir recours à la quadruple expansion.

Les deux grandes machines que nous venons de décrire aussi rapidement que possible n'ont d'autre fonction que d'actionner les hélices. Pour tous les autres travaux à bord, il y a ce qu'on appelle des *petits chevaux*, c'est-à-dire des machines auxiliaires, dont la puissance et le type varient beaucoup. La *Normannia*, de la Compagnie hambourgeoise, en a 71 avec 94 cylindres ! Huit d'entre elles desservent les moteurs principaux, renversent le mouvement, ferment ou ouvrent les soupapes d'admission de la vapeur, actionnent les machines principales dans les ports, lorsqu'il s'agit uniquement de leur faire donner quelques tours. D'autres desservent les condenseurs, les pompes d'alimentation des chaudières, les pompes d'épuisement et d'incendie. Quinze *petits chevaux* enlèvent les cendres et les escarbilles et sont chargés de l'aérage de la chaufferie. Enfin une partie d'entre eux fait fonctionner les machines électriques pour l'éclairage, les cabestans des ancres et les grues de chargement et de déchargement.

Dans les navires de guerre, le nombre des *petits chevaux* est plus considérable encore, la vapeur étant chargée aussi de monter les munitions, de comprimer l'air dans les tubes lance-torpilles et de mettre à l'eau les chaloupes.

La vapeur des chaudières sert enfin, dans les paquebots, à chauffer le bâtiment et l'eau des baignoires, et à cuire les aliments. Le *Fürst Bismarck* a même un moulin à café actionné par la vapeur.



Les conduites de vapeur des grands steamers modernes atteignent plusieurs mille mètres de longueur.

Ces détails donnent une idée de la responsabilité écrasante qui incombe au mécanicien en chef d'un grand paquebot. Il a sous ses ordres une équipe de 150 à 180 hommes, qu'il s'agit de surveiller avec la plus grande attention, la moindre négligence pouvant entraîner, sinon des avaries sérieuses, du moins une réduction de la vitesse et par conséquent une perte sensible pour la compagnie. Somme toute, le mécanicien en chef est presque plus important que le capitaine, du moins en temps ordinaire, c'est-à-dire lorsqu'aucun danger ne menace du côté de la mer.

Dans le domaine des chaudières et de leur alimentation, les progrès sont notables aussi. On n'est point encore parvenu, il est vrai, à dépasser en pratique, dans les générateurs, une pression de 14 kilogrammes par centimètre carré. En revanche on brûle aujourd'hui, sur une surface donnée de grille, une quantité de charbon bien plus grande qu'autrefois, ce qui a pour effet une production supérieure de vapeur. Ce résultat est dû en majeure partie au tirage forcé, à l'accélération du tirage par aspiration, c'est-à-dire par le moyen qui a triplé le rendement des locomotives. On applique par contre rarement aux paquebots le système qui constitue à insuffler dans les foyers de l'air comprimé, ce système fatiguant beaucoup le personnel et les chaudières, surtout quand on le met en œuvre d'une façon continue. A bord des navires de guerre, on n'en use que dans les moments de grande presse.

Les perfectionnements des chaudières ont réduit de beaucoup la quantité de charbon que brûle un transatlantique, et l'on peut dire que les traversées actuelles

seraient impossibles avec les générateurs du bon vieux temps, par la raison que le combustible occuperait la plus grande partie de l'espace réservé aux voyageurs et aux marchandises. Autrefois, les moteurs simples à basse pression absorbaient 1500 grammes de charbon par cheval et par heure ; dans les machines à triple expansion, seules employées aujourd'hui, on est descendu à 750 grammes, de sorte que la consommation de charbon se trouve réduite de moitié. Mais il faut encore pour cela un personnel hors ligne, qui ne se recrute pas facilement. Aussi fait-on bien de tabler sur 850 ou 900 grammes, ce qui est déjà fort beau. Peut-être les moteurs de l'avenir, ceux à quadruple expansion, permettront-ils de réduire encore la consommation de combustible.

Pour donner une idée des quantités de charbon que dévore un grand paquebot moderne, les machines de la *Touraine* et du *Fürst Bismarck*, navires à peu près égaux en dimensions et en force motrice, consomment par heure environ 92 000 kilos de vapeur. Un kilo de charbon produisant en moyenne 8,75 kilogrammes de vapeur, il en résulte que les deux grands moteurs consomment journellement environ 252 tonnes de houille, auxquelles il faut ajouter huit tonnes pour les *petits chevaux*. Pour chaque traversée de huit à neuf jours, il faut donc en moyenne 2200 tonnes de charbon, soit la charge de cinq trains de 44 wagons chacun ! Ce stock de combustible occupe à bord un espace de 2500 mètres cubes.

L'eau qu'il s'agit de convertir en vapeur joue naturellement un rôle aussi important que le charbon. On ne saurait affecter à cet usage l'eau de mer, car le sel qu'elle renferme ne tarderait pas à mettre les chaudières hors de service. D'un autre côté ces chaudières consom-

ment, en 24 heures, dans les grands paquebots de 12 à 14 000 chevaux, environ 2000 tonnes d'eau. Cela ferait pour une traversée de neuf jours 18 000 tonnes, près de deux fois le déplacement du navire ! Heureusement on a trouvé moyen de condenser la vapeur, au lieu de la laisser échapper comme dans les locomotives, de sorte que, l'eau traversant six fois par jour les générateurs, on se tire d'affaire avec une provision d'environ 350 tonnes. En théorie du moins ; en pratique il s'en faut passablement qu'on recouvre toute l'eau évaporée, et les pertes ne sont point négligeables. Aussi est-on contraint de rétablir l'équilibre en distillant de l'eau de mer, ou mieux en faisant des emprunts aux réservoirs de *water-ballast*. A cet effet les paquebots express hambourgeois emportent, outre le stock des condenseurs, 180 tonnes d'eau douce par jour de voyage. Il va sans dire que c'est trop, mais il faut parer à toutes les éventualités, surtout en l'absence d'un appareil distillateur. Et puis ce *water-ballast* maintient la stabilité du navire, stabilité qui tend à diminuer vers la fin de la traversée, par suite de l'allègement des soutes à charbon.

Le progrès le plus marquant réalisé enfin dans l'aménagement intérieur des paquebots, c'est celui de l'éclairage électrique qui a remplacé les fumeuses lampes à huile et ajouté beaucoup à la sécurité des traversées. Les voyageurs ont à volonté de la lumière toute la nuit dans leurs cabines et certaines parties du navire sont éclairées en permanence, tandis qu'autrefois à 10 heures il fallait éteindre tous les feux, sauf naturellement dans la chaufferie et la chambre des pilotes.

L'éclairage de la *Touraine*, pour ne citer qu'un exemple, se divise en trois catégories : l'éclairage permanent pour les locaux où la lumière du jour ne pénètre guère

ou pas du tout, comme les cales, la chaufferie, les compartiments des machines ; l'éclairage de soir et de nuit, qui comprend les lampes des salons, des couloirs et des cabines; enfin l'éclairage de soirée, qui complète le second et fournit aux voyageurs, jusqu'à minuit, un surcroît de lumière partout où ils vivent en commun.

Il y a, à bord de la *Touraine*, 300 lampes à incandescence de 16 bougies et 572 de 10 bougies, donnant ensemble une lumière égale à celle que produiraient 10 520 bougies. L'électricité est appliquée également aux feux de position de tête et de côté, c'est-à-dire aux trois fanaux blanc, vert et rouge que tout vapeur doit arborer dès la nuit tombante.

Dans les paquebots modernes, les ponts supérieurs et plus spécialement l'espace en avant des machines sont réservés aux premières, parce qu'on y souffre moins de la chaleur et du bruit. C'est le contraire de ce qui se pratiquait dans les navires à voiles, où l'arrière est la place d'honneur. Il a fallu bien des années pour qu'on arrivât à comprendre la différence fondamentale qui existe à cet égard entre les vapeurs et les voiliers, et nous voyons aujourd'hui encore bien des steamers, particulièrement sur les fleuves ou les lacs de l'Europe, où les voyageurs qui paient le plus sont relégués aux plus mauvaises places. Telle est la force du préjugé.

Dans la *Touraine*, entre autres, la grande salle à manger est installée au-dessus des machines, c'est-à-dire au centre du bâtiment. On allègue, en faveur de ce système, que c'est la place où le tangage se fait le moins sentir. C'est juste. En revanche on y est exposé au roulis, plus désagréable encore, tout autant qu'à l'arrière ou à l'avant, et l'on a en plus la chaleur des machines. Mais, à tout prendre, cette chaleur est moins désagréa-

ble dans un vaste salon que dans une étroite cabine, et si l'on mettait la salle à manger ailleurs, il faudrait, pour utiliser la place, loger une partie des voyageurs à proximité immédiate des chaudières.

Pour complaire aux Américains, qui constituent une clientèle importante, on est arrivé peu à peu, surtout dans les steamers allemands, à un luxe d'installations qui dépasse toutes les bornes et qui, à notre sens, rend les premières places aussi peu confortables que possible. C'est au point que certains habitués des traversées de l'Atlantique en sont venus à ne plus voyager qu'en seconde, bien que leur situation de fortune leur permette de prendre les premières. Ils ne se sentent pas à leur aise dans cette débauche de tentures, de capitonnages, de meubles sculptés, de vaisselles princières, et ils ont pendant toute la traversée le sentiment dont on ne peut se défendre en visitant un palais : C'est magnifique, mais inhabitable.

Même observation au sujet des repas plantureux qu'on fait faire aux voyageurs. Nous en connaissons qui, au bout de deux jours, absolument écœurés, en viennent à se faire servir, malgré la défense expresse du bord et à l'aide de pourboires habilement distribués, l'ordinaire bourgeois réservé à l'équipage ou au personnel subalterne. Ce sont ces mêmes gens qui, sur le continent, évitant comme le feu les grands caravansérails à cinq étages, se réfugient dans les auberges de troisième ordre. Nous ne pouvons que les approuver.

G. van Muyden.

A TRAVERS LE CAUCASE

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN BOTANISTE

SIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Non loin de là, dans les broussailles, nous trouvâmes des fraises, des groseilles de deux espèces et des framboises si bonnes qu'elles faillirent nous coûter un fusil, voici comment. Nous avions consciencieusement dépouillé le dessus du panier, et marché en avant, sans autrement nous occuper de nos hommes, qui avaient continué à grapiller, pour ne nous rattraper qu'à quelques verstes d'Ipar. Yessoba, ce guide modèle, sut s'arranger de manière à laisser toujours une bonne distance entre nous et lui, et ce n'est qu'en arrivant à notre gîte de nuit que Gosto tout à coup s'aperçut que l'Imérétien était désarmé. Yessoba, si fier d'abord de porter un fusil à deux coups, joua le désespoir, fouilla sa tignasse noire à pleines mains et en tira la conclusion que l'arme devait être restée, quelques centaines de pas en arrière, à un endroit qu'il se faisait fort de retrouver les yeux fermés. « Eh bien, mon fils, allez-y ! » Il ramassa aussitôt les pans de sa robe, remonta en courant les zigzags

[1] Pour les cinq premières parties, voir les livraisons de mai à septembre.

escarpés qui descendent sur Ipar, disparut, et reparut après une petite demi-heure, les mains vides. C'est que les framboises étaient à 8 verstes au moins, et 16 verstes ne se font pas en 30 minutes. Nous n'avons eu de nouvelles de notre fusil qu'aujourd'hui ; il a été retrouvé à côté du chemin par le facteur à cheval, et nous l'aurons demain. Comme Yessoba ne l'a pas caché, il n'est pas admissible qu'il y ait eu intention de vol ; ceci dit à la décharge de notre creveur de bourdiouk. A propos, son cheval est à peu près déteint à présent ; il ne lui reste qu'une lueur lilas tendre, comme une vieille tache d'encre d'aniline en train de se décolorer.

A quelque distance des framboisiers, nous avisons, sur la berge graveleuse, un petit garçon porteur de six truites pendues à un fil, évidemment de première fraîcheur. Stéphen aussitôt entre en négociation avec le mioche, — jugez ! de jolies truites de rivière, mouchetées de rouge, quelle séduction ! — mais les paroles ne lui sont de nul secours, tandis que le langage des kopecks visibles et tangibles est d'une clarté parfaite. Au vingtième kopeck, le jeune pêcheur nous tend les poissons qui, roulés dans des feuilles vertes et du papier à mousses, passent dans ma boîte à herboriser. Dix centimes la truite, c'est moins cher qu'un franc deux gorgées de lait à Khaldekhi. Il ne manquait maintenant au menu de notre souper qu'une plombière.

Le sentier rentre sous bois ; nous revoyons enfin le sapin de Nordmann garnissant une longue côte à nombreux angles rentrants, où le sentier serpente en s'élevant toujours. La pente, à droite et à gauche, est à 45 degrés ; la végétation frutescente, par places, déploie une puissance extraordinaire ; c'est ici que nous mesurons l'énorme saule mentionné précédemment. Nous passons

un talus entièrement déboisé, qui tombe à pic dans la rivière, et transformé en glissoire ; des troncs abattus gisent encore de-ci de-là ; on n'a pas pris la peine de leur donner la dernière chiquenaude. Mais ce n'est qu'une petite trouée dans le rideau vert qui couvre encore à perte de vue les berges de l'Ingour.

Les haltes pour plantes se font plus rares ; nous évitons de nous attarder aux espèces connues et souvent prises. Je n'ai à vous citer de ce trajet qu'un joli trèfle jaune, qui a donné son nom à la section *rytidosemium ;* la gesse rose ; le chèvre-feuille du Caucase ; des églantiers glabres et glanduleux, déjà tout en fruits et fort encombrants dans nos boîtes ; la valériane des rochers (*saxicola*) ; une bizarre *silène* aux calices ventrus ; enfin le lycopode à feuilles de genévrier (*annotinum*), vieil ami d'Europe que nous n'avions pas encore rencontré ailleurs.

Malgré tous nos retards, nous arrivons en vue d'Ipar à 5 $^1/_2$ heures, ayant fait environ 3 $^1/_2$ verstes à l'heure, et les jarrets aussi frais qu'au départ. Les marcheurs de la trempe de M. Cockin seraient scandalisés d'une pareille lenteur ; mais, en botanique, on ne gagne rien à trop vouloir se hâter.

A un tournant du sentier, la civilisation reparaît à nos yeux sous la forme d'une casquette blanche, ombrageant un petit cavalier barbu en tcherkesska grise. A peine nous a-t-il aperçus, qu'il s'empresse de mettre pied à terre, nous secoue les mains comme s'il nous connaissait de longue date et rebrousse chemin, menant son cheval par la bride, afin de nous faire en personne les honneurs d'Ipar et de sa canzellaria toute neuve. En très bon russe, il se présente à Stéphen comme le pizar ou chancelier de la préfecture de Betcho, depuis long-

temps informé de notre arrivée par les soins du vice-gouverneur, et charmé de pouvoir nous être utile. Nous n'avons appris qu'aujourd'hui à quel intéressant personnage nous avions affaire. Ce monsieur, aux façons parfaites, n'est point russe, mais libre svanète pur sang; mieux que cela, l'unique libre Svanète *littéraire* (non blasonné), actuellement existant. C'est à M. Gavriel Sémionoff Nijaradzé qu'écherra l'honneur d'ouvrir la première école dont les historiographes svanes inscriront en lettres d'or la fondation en l'an de grâce 1891.

Le petit district d'Ipar comprend deux villages: Ipar, perché sur une colline au midi, et Bagrèche, situé au débouché de la vallée qui descend du glacier du Tetnould. C'est le long de cette vallée que nous avions vu, la veille, entre les deux mers de glace, se promener et remonter à nous une trombe d'eau, sillonnée d'éclairs. Les abords de Bagrèche, où se trouve la canzellaria, sont défendus par un torrent assez large que tout le monde, même le petit pizar aux courtes jambes, saute avec une désinvolture que j'admire. Je saute à mon tour, et j'aborde, pareil à Guillaume le Conquérant, en embrassant le sol. Bagrèche est une place forte, ceinte de murailles à créneaux et hérissée de hautes tours où, comme partout en Svanétie, on ne pénètre que par une échelle que le propriétaire ou l'assiégé retire après lui. On voudrait interroger ces murailles et ces donjons, zébrés de lézardes qui n'ont pas l'air d'avoir été produites seulement par le temps ; leurs meurtrières raconteraient peut-être de singulières et sanglantes histoires, matière à inspirer un poète épique.

La canzellaria est toute neuve en effet, tellement neuve qu'il n'y a encore que des trous béants à la place des portes et des fenêtres, et, comme les nuits ont été

froides à Kalà, où nous couchions pourtant à huis clos, nous établissons des barricades de planches et, les planches épuisées, nous clouons aux rebords des fenêtres nos pièces de feutre renforcées des mackintoshs. Des filets d'air continuent néanmoins à siffler gaiement à travers les interstices ; tant mieux, ils nous donneront un avant-goût de la réconfortante fraîcheur que nous trouverons près des glaciers. D'ailleurs il y a un foyer excellent, où Gosto est déjà en train de caler le pot-au-feu ; les truites vont y bouillir fraternellement à côté d'un malheureux coq que je crois entendre chanter encore, et la douce chaleur de la braise tiendra bien jusqu'à 3 ou 4 heures du matin.

Ainsi armés contre l'adversité, et parfaitement contents de notre sort, nous allons, au crépuscule, pousser une reconnaissance à travers le village. Ah ! les noires masures ! Kalà était mort, pétrifié ; ici, la vie préhistorique palpite, grouille, s'ébat en chair et en os. Dans d'effroyables carrefours, où tout menace ruine sous la crasse antédiluvienne, où il faut enjamber des flaques de matières innommables et des monceaux d'ordures remontant au temps de la reine Tamara, un peuple de cochons hérissés, d'hommes, de femmes et d'enfants en guenilles va et vient, travaille, flâne davantage et trouve le moyen d'être heureux. Car cette misère chante ! Une bande de petites filles, dont les loques rouges et les jambes nues font tache sur le mur lépreux d'une espèce de cour de *ghetto*, joue aux petits jeux, tourne en rond, et psalmodie une cantilène qui s'interrompt brusquement à notre approche. Les fillettes nous regardent comme on regarderait, à la foire d'Avenches, un couple de Fidjiens apparaissant en caleçons de coquillages ; un rire homérique, irrésistible s'empare d'elles et, quand

elles nous voient rire aussi par contagion, elles fuient de tous côtés, comme éparpillées par un coup de vent. Dans les cours, nous voyons de minuscules enclos de tabac et de chanvre de belle venue ; en revanche rien, absolument rien qui ressemble à un jardin potager. A quoi nous serviraient d'ailleurs les plus belles têtes de laitue ? Nous ne trouverions ni huile ni vinaigre pour les assaisonner.

Le starchina nous est recommandé comme l'un des meilleurs de la vallée ; il met un véritable zèle à écarter de la canzellaria les curieux qui l'assiègent, mais ses efforts n'aboutissent qu'à un succès relatif. Pareils à des essaims de moustiques, les marmots des deux sexes s'abattent aux abords de la galerie, en escaladent les appuis, se faufilent entre nos jambes et jusque dans la chambre pour assister à l'extraordinaire spectacle de notre installation ; la grosse voix du starchina et le bâton qu'il brandit les font fuir, mais, après peu de minutes, ils reviennent à l'assaut, infatigables. Quant aux adultes, ils ne se dérangent pas ; leur curiosité est grave, presque scientifique ; ils l'exercent comme une fonction d'état, discutant entre eux nos moindres faits et gestes, se faisant expliquer par Ghigo ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre par eux-mêmes. Notre cornac est visiblement fier de nous avoir ; il nous exhibe sur toutes nos faces, nous fait manger devant le peuple, et débite un boniment où il est dit sans doute que le « pélican » est un animal bipède qui, entre autres drôles d'habitudes a celle de se laver les pattes avec du savon et de boire de l'eau chaude après dîner.

Nous nous couchons relativement de bonne heure. Aimablement, avant que nous appuyions la dernière planche contre le trou de la porte, quelques-uns de nos

admirateurs viennent nous serrer les mains ; ce sont les gros bonnets de l'endroit sans doute ; la représentation, gratuite s'il en fut jamais, a été de leur goût. Excellente nuit. Nos clôtures ont fait merveille. A 6 heures du matin, malgré les 8 degrés centigrades que marque le thermomètre, aucun de nous ne se souvient d'avoir eu des frissons. Nos ablutions, sur la galerie, retrouvent le studieux public de la veille au grand complet ; c'est, comme toujours, le groom Ivan qui verse sur nos mains et nos éponges l'eau trouble du ruisseau voisin, qu'il exprime du bourdiouk transformé en cornemuse de toilette. Un murmure de satisfaction s'élève du parterre quand nous passons au second acte, qui consiste à brosser nos dents avec une poudre blanche. Le starchina lui-même la flaire, la déguste, et peu s'en faut qu'il ne nous emprunte une de nos brosses à dents pour l'essayer sur les siennes.

Tel voyageur, enclin aux généralisations hâtives, conclurait de cette scène que les libres Svanètes sont des sauvages à peine dégrossis et qu'à chercher bien, on trouverait parmi eux des mangeurs d'hommes ; à d'autant plus forte raison que, jusqu'à la conquête russe, ils pratiquaient l'infanticide systématique, supprimant inexorablement les bouches inutiles du sexe féminin. Ce serait aller trop vite en besogne. L'exemple du petit pizar montre au moins qu'ils sont éducables, que leurs sutures crâniennes ne s'ossifient pas avant l'adolescence. Voici mieux encore : depuis un quart d'heure, tandis qu'à terre je pliais et roulais mes vêtements de nuit, un indigène, jeune encore et un peu intimidé, essayait de m'adresser la parole. Ses compagnons le poussaient en avant, et, tout en me demandant ce que signifiait ce manège, je finis par entendre quelques mots qui, pour sûr,



n'étaient pas du svanète. « — Ah ça, est-ce que ce gaillard parlerait français ? — Oui, monsieur, un peu. — Prodige ! c'est lui qui l'a dit ; il va me débiter le récit de Théramène. De grâce, mon garçon, expliquez-vous ! — J'ai appris à Kvirila. » Le jeune homme avait été employé aux mines de manganèse de Kvirila, exploitées par des Français, et il en avait rapporté un petit choix de vocables qui lui servaient aujourd'hui pour la première fois. Je n'eus malheureusement pas le temps de pousser plus avant ce dialogue, instructif de part et d'autre, car on venait de lier ma valise sur le cheval et tout était prêt pour le départ.

L'étape de dimanche, 10 août, jusqu'à Mestiya, n'était que de 14 verstes, mais se compliquait de la traversée d'un col d'environ 2000 mètres au nord d'Ipar. Il était sage de ne pas attendre le soleil droit pour nous engager sur ces zigzags, très dénudés dans leur partie inférieure. Vous avez déjà deviné que nous quittions la vallée de l'Ingour pour franchir le dernier contrefort qui nous séparait du bassin de la Moulkhra. Le petit col en question porte, sur la carte 5 verstes, le nom de mont Eldasourould ; nos hommes l'appellent Oughiri ; d'après une troisième version, inscrite dans nos carnets, ce serait le « pas de Khalmon. » Entre les trois, nos cœurs balancent. Nous apprécions de plus en plus la grande carte russe ; on y découvre des noms que les gens du pays ignorent et vice versa.

La montée, très raide au début, s'adoucit après une heure ; la petite route, assez intelligemment tracée, serpente sur un haut plateau accidenté qui se décompose en une décevante succession de buttes ou d'étages, émergeant l'un derrière l'autre et cachant obstinément l'horizon au nord. Quand, en revanche, nous nous retour-

nons vers le midi, le coup d'œil devient de plus en plus beau ; la chaîne de la Laïla, avec ses croupes neigeuses, grandit à mesure que nous montons et prend un aspect des plus respectables, à rappeler certains points de vue des Alpes bernoises. Après avoir décrit un grand crochet vers l'est pour franchir la chaîne à son point le plus bas, nous sommes revenus presque exactement sur le méridien de Lentekhi. En effet, on nous montre, dans les neiges, la dépression par où passe le sentier de Lassili, la plus courte voie de communication entre Lentekhi et Ipar, mais aussi la plus difficile, et accessible seulement à des piétons résolus.

Les hauteurs où nous marchons sont recouvertes de broussailles et de bouquets d'arbres isolés ; le sentier passe entre des frênes, des haies de viornes et de rosiers sauvages, qui délimitent des prairies sillonnées de petits filets d'eau. Dans une de ces prairies, j'aperçois de loin des taches d'un jaune d'or à ras du sol ; j'y cours et je retrouve, à ma joie, le beau crocus de Scharojan. Avec Stéphen, nous en déracinons de quoi combler nos herbiers et ceux de nos amis, car l'espèce est noble, et mériterait d'être cultivée au même titre que ces crocus ventrus qui ornent nos appartements en hiver. Les divisions du périgone se terminent en pointe et sont d'un éclat incomparable ; un seul échantillon qui, du reste, ne différait en rien des autres, était d'une teinte soufrée pâle.

Gosto a pris les devants, et ce n'est qu'une demi-heure plus loin, sur une terrasse couverte d'arbres clairsemés, que sa présence nous est signalée par un feu plus nourri qu'à l'ordinaire. Nous le rejoignons très affairé et triomphant ; ses poches sont toutes en relief ; elles contiennent une demi-douzaine de geais grassouillets,

qu'il a abattus en six coups, dont un blanc, et un double. Le cri désagréable de ce joli oiseau, méprisé chez nous, a retenti plusieurs fois sur nos têtes, mais nulle part nous n'en avons vu voler autant dans les cimes des arbres. Le geai du Caucase a à peu près la taille du ramier et ne lui est pas de beaucoup inférieur comme goût; sa chair bouillie est tendre et appétissante. Nous n'avons d'ailleurs pas de préventions, et le bouillon de geai vous a un petit fumet qui laisse bien loin derrière lui l'eau de réglisse de M. Liebig.

Vers 10 $^1/_2$ heures, nous atteignons finalement une crête où l'horizon se découvre un peu vers le nord et nous voyons émerger la longue croupe neigeuse de la Gvalda, massif très étendu qui occupe le centre d'un immense hémicyle, dont le Tetnould, à notre droite, forme le rempart oriental, et que dominent, à l'occident, les deux pointes hardies de l'Oujba. Salut au grand Caucase! Maintenant la barrière géante entre cette partie de l'Asie et l'Europe surgit devant nous dans son ensemble, les cimes en face à une distance linéaire de 10 verstes mesurées sur la carte, et, plus nous avançons vers le rebord septentrional du haut plateau, plus les flancs de la chaîne centrale se dégagent. Paix, mes enfants! Rien n'est plus loin de ma pensée que de vous assommer de la minutieuse énumération des pointes, pyramides, aiguilles, dos d'ânes, croupes, encognures, cols, etc., dont la ligne se développe devant nos yeux émerveillés ; j'ai toujours estimé que ces savantes descriptions, hérissées de noms très précis, — que les alpinistes me le pardonnent! — ne font rien voir du tout, et que, si la parole est d'argent, la... photographie est d'or. Pour mon bonheur et le vôtre, la plupart de ces petits et grands pics n'ont pas encore de nom, et

c'est à peine si je puis vous affirmer que le massif du milieu, là, devant nous, s'appelle réellement la Gvalda.

Encore une courte marche sur une série d'étages embroussaillés du versant nord, et nous débouchons tout à coup devant un de ces panoramas dont même la photographie ne saurait rendre la saisissante beauté. C'est la vallée enchantée des mille et une tours ; une jolie rivière y dessine ses méandres blancs au milieu des moissons jaunes; des villages, des hameaux, des cases isolées s'élèvent à perte de vue ; autant de maisons autant de tours. A nos pieds et jusqu'à une distance qui se perd dans le hâle, c'est, d'un village à l'autre, un éparpillement de petites forteresses et de donjons qui rappelle l'aspect des villas florentines, vues du rond-point de San Miniato. Tout cela noyé dans une belle lumière d'été, et encadré d'un paysage alpin qui dépasse en majesté tout ce qu'on peut imaginer.

Stéphen, pendant que j'admire bouche béante, a déjà pris une vue photographique ; il s'en repent un quart d'heure après, quand, plus bas, nous arrivons à une sorte de belvédère où les détails ressortent mieux, plus proches, moins vaporeux ; mais l'heure est trop avancée pour déballer l'appareil une seconde fois, et nous hâtons le pas sur la descente pierreuse.

A midi trois quarts, nous arrivons à Yamiche (la carte écrit faussement Jamiche), premier gros bourg du district de Moujal, où se trouve une canzellaria, et nous y faisons une halte de deux heures. Vers la fin de notre déjeuner, la petite salle et la galerie sont envahies par 17 spectateurs, dont 3 femmes. Des têtes de jeunes filles sont collées aux fenêtres avec des yeux hagards de curiosité ; quelques-unes de ces têtes sont passables, une même jolie. Les femmes cachent leurs cheveux sous



une pièce de toile blanche (qui n'a rien de napolitain), et couvrent leur bouche, comme honteuses, quand nos yeux se fixent sur elles ; c'est à croire que Mahomet a passé par là. Elles sont, du reste, très peu vêtues de camisoles rouges et de jupes tombant en loques, grises, rouges, bleues. Les hommes portent la calotte de feutre blanc grossier, la robe à cartouchières, les mocassins à pointe, rembourrés d'herbe. Il y a un goîtreux. Le starchina est un vieux barbu, à la voix forte ; signe distinctif : une chaîne dorée sur la poitrine, mais il n'y a pas de montre au bout. Tous ces messieurs seraient du dernier comme il faut quant à la curiosité (elle est plus contenue que celle des Bagrèchois), s'ils ne fumaient un tabac pestilentiel et ne crachaient de tous côtés, absolument comme s'ils étaient dans un wagon de première en Italie.

Le va-et-vient aux abords du village, les arbàs chargées que nous voyons passer, les troupeaux de porcs et de moutons qui rentrent et sortent, les costumes délabrés des femmes et des hommes, qu'aucun ornement ne rehausse, rien de tout cela ne semble indiquer que les habitants de Yamiche soient de très scrupuleux observateurs du repos dominical ; mais il est si difficile de savoir quand un Svanète travaille et quand il flâne, et le contenu précis de son christianisme est encore entouré de telles obscurités pour les ethnographes eux-mêmes, qu'il serait hasardeux de baser un jugement sur ces simples apparences. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, jusqu'à ce jour, tout en y faisant attention, nous n'avons jamais vu ni Yessoba ni nos quatre Svanètes donner un signe ou prendre une attitude ayant la moindre ressemblance avec un acte de dévotion.

Il y a un nuage noir au ciel de Svanétie ; l'esprit de



révolte s'est emparé de notre équipage. Aussi qu'attendre de pareils païens ? Comme Yessoba perçoit un rouble par jour en sa qualité d'interprète et un autre rouble pour le cheval blanc qu'il a fallu charger de l'excédent de nos paquets de plantes, Ghigo, malgré les stipulations formelles, conclues en présence du pristaf de Tzaghéri, exige une augmentation de paie pour lui et ses trois hommes. Brusquement, d'un jour à l'autre, ils ont découvert en eux-mêmes un grand fonds d'indignation à l'idée de ne recevoir qu'un rouble par tête. Les relations sont tendues ; Ghigo et Yessoba se boudent, se font des yeux tragiques. A force de tranquillité et de bons procédés, Stéphen obtient du Cyclope un sursis jusqu'à Betcho, où de nouveaux arrangements seront pris, — sous l'œil des autorités, ajoutons-nous à part nous. Jusque-là il faut, à tout prix, éviter une grève désastreuse. Quant à la fuite, nous ne la craignons pas ; aucun de nos hommes n'est encore payé ; on ne leur a remis que des acomptes (soigneusement notés), pour leurs petites acquisitions de victuailles dans les villages.

Il nous reste à parcourir une distance de 7 à 8 kilomètres pour atteindre Mestiya, où le petit pizar nous a prévenus que nous trouverions une canzellaria excellente et où il nous rejoindra lui-même ce soir après sa tournée d'office. Notre dernière étape, de Mestiya à Betcho, nous a-t-il dit, ne sera que de 17 verstes, et nous espérons les franchir aisément en une petite journée ; mais il nous tarde d'y être.

Pas grand'chose à dire de cette marche d'un après-midi en pays cultivé et découvert, sinon que le soleil était rude, un soleil dont devraient tâter un peu les géographes qui placent la libre Svanétie à un niveau supérieur de 200 mètres à celui de l'Engadine, et que je

souhaiterais de grand cœur aux Engadinois eux-mêmes. Que ne feraient-ils pas mûrir sous ce soleil, eux qui ont trouvé la pierre philosophale, c'est-à-dire le moyen de transformer le fer liquide en or, et de se faire du bon sang à l'aide de celui qui manque à leurs hôtes ! Si vous vous imaginiez que, pendant ces quatre heures, nous avons marché en plaine, sur une bonne route sablée, vous feriez erreur ; le fond plat de la vallée est barré, entre Moujal et Mestiya, de plusieurs accidents de terrain qui ne sont pas, à proprement parler, des montagnes, quand on a le Tetnould dans le dos et la Gvalda à sa droite, mais qu'il faut quand même franchir à grands renforts de kilogrammètres et en écrasant beaucoup de cailloux sous ses semelles. Nous avons eu l'héroïsme de récolter, sur ce trajet, toute une collection de roses, onze numéros, dont les souvenirs agrémentent encore aujourd'hui les pointes de nos doigts. Il est vrai qu'il n'y avait guère autre chose à glaner ; je donne cependant une mention honorable, très honorable, à un lin (*L. hypericifolium*), espèce rare, dont les grandes fleurs et les riches touffes d'un mètre de haut vont faire plaisir à plus d'un « jardineur, » si nos graines arrivent à bon port.

Le Caucase est le pays des rencontres inattendues et des autorités voyageuses. A une heure de Mestiya, nous déracinions justement je ne sais quel épinard-fraise à côté du chemin, lorsque nous entendîmes un piétinement de chevaux et des voix. Une brillante cavalcade apparaît ; la tête du cortège est tenue par un personnage galonné, à la tournure martiale ; il est suivi de deux amazones en costume européen, charmantes l'une et l'autre, et de tout un état-major de Tcherkesses, dont un particulièrement remarquable par sa haute taille, ses armes lui-

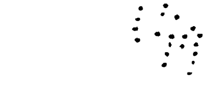
santes et sa longue barbe grise. Nous secouons vite la terre de nos mains, nous boutonnons nos cols de chemise et essayons de nous mettre au port d'armes, mais, avant que nous ayons enlevé nos chapeaux, le monsieur galonné, que nous prenons au moins pour un général, ainsi que les Tcherkesses, sont descendus de cheval avec un ensemble et une précision toutes militaires, et nous avons l'honneur de serrer la main du préfet de Betcho qui se présente à nous le premier et sait parfaitement qui nous sommes. Il emmène madame la pristafe et sa belle-sœur en tournée administrative à Moujal, nous promet de faire activement rechercher le fusil perdu, et nous dit au revoir le surlendemain à Betcho. La troupe se remet en selle avec le même ensemble parfait, défile devant nous en saluant, et longtemps nous suivons des yeux le pittoresque cortège.

Nous arrivons en vue de Mestiya à 6 heures ; il y a une côte à descendre, une petite rivière à traverser sur un pont et une autre côte à remonter en face. La canzellaria est construite sur des terrains vagues un peu en avant du gros village dont les nombreuses tours sont décidément plus belles de loin que de près. Ce qui nous intéresse davantage, c'est un va-et-vient, autour de la canzellaria, d'uniformes gris de cosaques ; ils annoncent la présence d'un officier topographe russe qui, à notre arrivée, sort en bras de chemise et nous souhaite la bienvenue. Il est établi dans l'unique « pièce noble » de la maison ; l'autre, plus modeste, est occupée par les cosaques. Des barrières en bois, qui divisent la pièce en deux compartiments, indiquent que messieurs de la justice y siègent, — sans beaucoup plaider probablement. La couchette de l'ingénieur est montée dans un coin et il nous offre hospitalièrement les trois autres coins,

ainsi que ses provisions, composées de laitages et de soukharis. En voyant le magnifique relevé topographique auquel M. Roudakoff (de Tiflis) est en train de travailler, nous regrettons de n'être pas venus quelques années plus tard, pour l'avoir en poche, au lieu de la carte 5 verstes. Nous apprenons, à cette occasion, que nous sommes à Lantchiaouli, nom absent sur notre carte, et que celui de Mestiya est générique, c'est-à-dire s'applique à tout le district, qui embrasse plusieurs villages.

Nos hommes devaient nous suivre de près, mais rien n'apparaît de l'autre côté du pont. A 7 heures, les neiges de la Laïla, belle comme la Jungfrau, s'illuminent de teintes roses, et deviennent incandescentes ; l'incandescence peu à peu pâlit et nos chevaux n'arrivent pas. L'idée que notre tente, nos lits de camp et nos provisions sont peut-être en train d'escalader en sens inverse le mont Eldasourould par des couloirs de contrebandiers, et que notre papier buvard, avec les plantes du Latpari, va être détaillé aux épiciers du Letchkhoum sous la raison commerciale : Ghigo-Yessoba, cette idée nous paraît d'abord très drôle ; mais elle prend du corps à mesure que le crépuscule s'accentue, et de légers frissons de terreur nous courent dans le dos. Gosto n'y tient plus ; il va se poster près du pont et nous fait des signaux chaque fois que des êtres vivants apparaissent au haut de la berge en face. Des chevaux ! les voilà ! — Non, ils ne sont que quatre ; les nôtres sont six, en comptant la bête achetée par Ghigo sur le Latpari. — Encore dix minutes d'attente anxieuse ; cette fois, c'est le petit chancelier en casquette blanche qui arrive. O joie ! il est suivi de près par notre train ; le coup de sifflet de Gosto nous le signale avec certitude.

Ghigo dédaigne de nous expliquer le retard. Nous





devinons que la compagnie a eu chaud et qu'elle a préféré marcher après le coucher du soleil, en s'entretenant, aussi prolixement que possible, de l'affaire d'état qui pend sur nos têtes comme une épée de Damoclès.

Malgré les amabilités de M. Roudakoff et les renseignements très intéressants qu'il nous donne sur les libres Svanètes, notre dîner, pour la première fois, est un peu soucieux ; Stéphen, fort de son droit, est résolu à ne pas transiger.

Quant à nos six geais, nous avons essayé d'en offrir la moitié aux mutins, en guise de rameau d'olivier ou d'arc-en-ciel de paix, mais nous avons été repoussés avec perte. Quand on est tant soit peu Svanète ou fier de l'être tout à fait, on ne touche pas à une chair qui croasse comme le corbeau.

Une furieuse averse tombe pendant la nuit, toujours à point nommé pour ne pas nous mouiller. Cette courtoisie constante du ciel me fait faire des rêves couleur de rose. Je vois Ghigo vider une chope de bière d'une seule lampée, avec son bras droit accroché à celui de Yessoba qui en fait autant de son côté ; ils jurent de s'aimer comme des frères et de se dire tu le reste de leurs jours. Adonis, coiffé d'une toque tricolore et armé d'une rapière, tape sur une longue table à coups redoublés et fait jaillir dans mes yeux de l'écume de bière qui m'aveugle. Au moment où Groom et le Pouilleux entonnent le *Gaudeamus*, je me réveille, — le dernier, comme toujours. Je salue le ciel radieux et, tout en passant la main sur ma vénérable calvitie, je termine le refrain : *juvenes dum sumus*. — La suite à demain, s'il pleut.



Betcho, 14 août 1890.

Voici la pluie, donc je continue.

Plus on avance vers l'ouest de la libre Svanétie, plus les accidents de terrain se multiplient. Après Moujal, on laisse derrière soi le fond plat de la vallée pour marcher de plus en plus à mi-côte. La rivière, avant d'atteindre l'extrémité coupée de la petite chaîne qu'elle contourne à Latal pour se jeter dans l'Ingour, a dû se creuser un lit de plus en plus profond, surmonté de berges escarpées, et les villages, serrés et nombreux dans cette région, occupent des terrasses ou des étages échelonnés à diverses hauteurs sur la rive droite du torrent. Le sentier principal, qui est l'unique « grande route » de la Svanétie, passe d'un village à l'autre, escalade de temps en temps un rempart transversal, descend dans des érosions de torrents, remonte de l'autre côté, suit d'étroites crêtes rocheuses, et se déroule tantôt entre les cultures, tantôt sur des pentes couvertes de broussailles et de taillis. Des sentiers en sous-ordre, étroits couloirs pierreux, souvent transformés en ruisseaux, relient entre eux les hameaux éparpillés des deux côtés de la route, croisent celle-ci et vont se perdre dans la profondeur à gauche, où surgissent encore des maisons et des tours isolées. A chaque contrefort, à chaque coude du chemin, la libre Svanétie se présente sous des aspects nouveaux, et dix fois par heure on est tenté de déballer l'appareil photographique pour emporter la collection complète de ces panoramas, l'un plus pittoresque que l'autre. Mais Stéphen résiste à la tentation, car un redoutable concurrent, M. Victor Sella, a déjà passé par ici et y passera encore cette année même ;

or, vous avez vu, à Florence, la grandeur des plaques de M. Sella et l'art consommé avec lequel il sait choisir ses points de vue. Le peu que nous connaissons de ses grandes vues photographiques de 1889, — impossible de s'en faire une idée d'après les exécrables reproductions de l'*Annuaire du club alpin italien*,— dépasse en beauté et en perfection tout ce qui a été rapporté du Caucase par d'autres voyageurs, et nous espérons voir annoncée, à notre retour, une riche série de ces tableaux de la libre Svanétie qui se déroulent maintenant sous nos yeux dans leur admirable cadre de cimes neigeuses faisant le tour de l'horizon.

L'étape de lundi matin, 11 août, de Mestiya à Latal, nous a fait traverser cette zone populeuse et presque partout cultivée, sauf sur le court trajet entre Sol, dernier hameau du district de Lentcher, et Lamuy, premier de celui de Latal. Ce trajet se fait le long d'une côte embroussaillée, où le sentier, tortueux et pierreux, est coupé en plein taillis de chênes et bordé de rosiers aux fortes épines dont les fruits sont déjà rouges. La plupart de ces églantiers appartiennent au *rosa glutinosa* d'Orient, en formes multiples, et remarquable par les glandes stipitées de ses feuilles. A notre étonnement, nous retrouvons, à côté du chemin, une ombellifère de l'Adjarie et des terrains sablonneux de Tiflis, le *daucus pulcherrimus*, dont le nom est aussi noble en latin qu'il est ridicule en français : très belle carotte. Ce qui ne nous étonne pas moins, c'est de constater, à notre arrivée à Enache, second et principal village du district de Latal, que la carte 5 verstes intervertit les deux noms de Lamuy et d'Enache et met à l'occident celui des deux villages qui est situé à l'orient. C'est du moins ce qui résulte de nos informations, prises auprès des gens du

pays et du pizar de la canzellaria d'Enache. Ce personnage, à l'air grave et rébarbatif, est attablé devant des paperasses qu'il est en train d'annoter au milieu d'une légion de mouches domestiques ; les pages et la table en sont noircies, elles tapissent les murs et les bancs de la petite pièce en nombre phénoménal, le visage du pizar en est couvert ; mais rien ne démonte ce stoïcien, dont les nerfs sont réfractaires au chatouillement. Il dépasse, sous ce rapport, Stéphen lui-même, qui ne déteste pas de sentir sur son épiderme la caresse des pattes de mouche ; ici, il déclare la position intenable, et nous nous réfugions sur la galerie, où nous procédons aussitôt à l'ouverture et à l'aérage de tous nos paquets en souffrance. La chaleur, qui a été très tolérable le matin, commence à monter : 26° à l'ombre à 10 1/2 heures (nous sommes à une altitude de 1350 mètres), et nos hommes refusent net de faire marcher leurs chevaux au soleil de midi ; c'est un arrêt d'au moins quatre heures qu'ils nous imposent et dont il faut profiter. Enache abonde moins en indigènes importuns qu'Ipar ; ils se tiennent à distance et nous voyons leurs groupes clairsemés, mêlés de femmes en jupes rouges, arrêtés sous un énorme frêne dont l'ombre se projette jusqu'aux abords de la canzellaria. C'est ici que M. de Déchy, dont la brochure nous accompagne[1], a fait halte deux années de suite sous un superbe noyer. Le noyer a disparu sans laisser de trace, même dans les souvenirs des indigènes ; il a été métamorphosé en frêne, comme il résulte sans conteste de l'examen d'une branche qu'Adonis va nous casser. Que les transformistes en prennent bonne note.

L'arrangement de nos plantes, coupé par un plantu-

[1] *La Svanétie libre* ; extrait du *Bulletin de la Société de géographie hongroise.* Budapest, 1886.



reux déjeuner (omelette au lard, geais considérablement faisandés, lait caillé au sucre) est terminé vers 2 heures, mais nos hommes n'ont pas envie de démarrer, et il faut un acte d'autorité pour secouer leur torpeur. L'humeur de Ghigo est noire comme sa bourka, et les éclairs jaunes que lance son œil semblent imprégnés de pigment biliaire. Pendant qu'on charge les chevaux, nous nous accordons un quart d'heure de flânerie à travers le village et voyons, devant plusieurs maisons, étalées d'assez malpropres planches couvertes de grains d'orge humides et de mouches en quantité égale, sinon supérieure. On nous explique que cette orge est destinée à la préparation de l'eau-de-vie ou vodka du pays, liqueur âcre, nauséabonde et délétère, que nous soupçonnons de ne pas être étrangère à l'extraordinaire fréquence de l'épilepsie parmi les Svanètes, et qui, à ce titre, mériterait plutôt l'appellation d'eau-de-mort. D'après les relevés domiciliaires du docteur Oldaroghi, psychiâtre, qui s'en est entretenu avec M. Roudakoff (notre aimable topographe de Mestiya), presque chaque famille libre svanète compterait un épileptique et un goîtreux. Mettons que M. Oldaroghi ait vu un peu en noir, — c'est notre impression, — il n'en est pas moins certain que les libres Svanètes sont sur une pente mauvaise et que le philanthrope qui importera chez eux le thé et le café aura bien mérité de ce peuple, déjà en sensible décroissance et peut-être appelé à disparaître comme les Maoris et les Tasmaniens, si l'on n'y prend garde. Je dois à la vérité de dire que, dans notre voyage, trop rapide sans doute, il ne nous est jamais arrivé de rencontrer un Svanète ivre ni même en goguette, et que les rasades de vodka avalées par nos hommes n'ont pas eu une



seule fois pour effet d'augmenter leur loquacité naturelle ou de faire tort à leur équilibre.

A 3 heures enfin nous nous remettons en marche, le cap dirigé sur Betcho. Au sortir de Latal, la route s'infléchit vers le nord, où se présente le dernier accident de terrain,— disons une haute montagne, puisque même M. de Déchy ne lui refuse pas ce titre, — à franchir avant notre descente dans ce que nous nous représentons comme une sorte d'Eldorado, de Capoue, de lieu enchanteur hanté par de fringantes amazones. La montée est rude, mais belle ; une haute forêt, d'essences variées, nous accueille sous son ombre et, de quart d'heure en quart d'heure, Stéphen me rappelle à l'ordre quand je m'attarde aux cryptogames. Les halliers recèlent de beaux restes de phanérogames, entre autres les grandes feuilles en cœur, élégamment veinées de blanc, d'une borraginée (*symphytum ?*) dont nous ne parvenons pas à trouver un seul échantillon en fleurs ou en fruits ; nous revoyons le fusain aux tiges ailées, déjà cueilli le long du Rion, ainsi que l'érable de Trautvetter, remarquable espèce dont les fruits garance portent deux très longues ailes, rappelant un peu les diptérocarpées des tropiques.

A 4 heures 20, nous atteignons le périval ou point culminant du passage (hauteur : 1700 mètres environ) et, chapeaux bas, nous saluons sa majesté l'Oujba qui, enfin, se découvre à nous dans toute sa gloire. Le coup d'œil est si étonnant, et nos chemises sont si trempées que, d'un commun accord, nous nous étalons sur l'herbe pour reprendre notre souffle et fumer ce que nous nommons la « cigarette contemplative. » Elle a l'heureuse propriété d'apaiser les battements du cœur et d'ajouter à la

jouissance des yeux un régal des sens inférieurs, qui sont, aux premiers, ce que la cuisine est à l'oratoire. L'Oujba, dont les deux têtes surgissent maintenant au-dessus des nôtres à l'extrémité supérieure du vallon de Betcho, où s'étale un large glacier sinueux, a été comparé à tort au mont Cervin ; le colosse caucasien n'a rien d'une aiguille. Représentez-vous plutôt un Stockhorn aux dimensions géantes, robustement planté sur un piédestal de granit, de glace et de neiges éternelles, et dressant à 5027 mètres (16500 pieds, d'après M. Freshfield) ses deux mamelons aux parois à pic, où la neige n'adhère que par places. Voilà comme nous est apparu l'Oujba ce premier soir et derechef pendant quelques heures, le lendemain de notre arrivée à Betcho. C'est que sa majesté n'est pas toujours visible ; elle se dévoile seulement aux élus et à ses heures de coquetterie ; le reste du temps, elle boude derrière un épais rideau de nuages, à plus forte raison quand il pleut, comme aujourd'hui.

Il y a, sur le haut du col, un entrecroisement de petits chemins qui déroute nos hommes, et ce n'est qu'après une grande discussion et des recherches qui durent une demi-heure que Ghigo se décide pour celui des sentiers qui paraît le plus battu. Une fois engagés sur les zigzags, nous avançons ou plutôt dégringolons au pas accéléré, toujours à travers bois, et sans plus rien voir des hauteurs qui nous environnent.

J'essaie, une fois ou deux, d'attraper au passage une mousse ou un lichen qui me tantalise, mais le cortège court si vite, et les intersections de sentiers sont si embrouillées, que je renonce à ma contrebande, jugeant dangereux de rester en arrière plus de quelques minutes. Cependant, après une heure de course enragée, et déjà presque au fond de la vallée, — les amazones décidé-

ment nous donnaient des ailes, — je ne résiste pas à la tentation de m'arrêter devant un buisson de rhododendrons jaunes dont les feuilles me paraissent d'un glauque insolite, et je me demande si j'ai découvert une espèce nouvelle. Mon intérêt va croissant quand je trouve, sur un autre buisson, le singulier champignon *exobasidium*, déjà vu sur le rhododendron jaune à Trébizonde, en Adjarie et le long de l'Hippus. Ici ce sont de monstrueux paquets, agglutinant toutes les feuilles à l'extrémité des rameaux, de véritables nids d'un jaune rougeâtre qui, par leur poids, font plier les branches et donnent au buisson un aspect des plus bizarres, celui d'un arbre de Noël chargé de champignons au lieu de noix dorées. Je pousse une pointe dans le taillis pour retrouver le rhododendron glauque ; au lieu de cela, j'aperçois des mousses splendidement fructifiées, des *Neckera* aux frondes luisantes, une hépatique avec capsules mûres (*Porella*) ; impossible de m'en détacher. Je fais mes petits cornets, d'abord en grande hâte, puis en toute tranquillité, brûlant mes vaisseaux. Revenu sur le sentier, je pousse un triple hou ! hou ! hou ! pour savoir où sont passés mes compagnons, car justement, à quelques pas des rosages, se trouve une éclaircie, sorte de carrefour, où le sentier ne se distingue plus du tout. Il y a des issues à droite et à gauche, vers le haut et vers le bas : laquelle est la bonne ? Aucun signal ne répond aux miens. Je m'engage dans l'issue de droite qui, d'après la carte, me semble conduire dans la direction de Betcho. Je marche un quart d'heure, vingt minutes, criant, sifflant de temps en temps ; le sentier monte et se met à serpenter en zigzag ; ce n'est pas cela. Rien à faire qu'à revenir au carrefour. C'est à peine si, dans ce dédale, je le reconnais. L'envie de ramasser

des mousses m'a passé tout à fait ; je préfère chanter à haute voix : « Dans un corps de sapeurs..., » afin de montrer aux sapins de Nordmann que moi je n'ai pas peur.

J'enfile un second simulacre de sentier qui, après deux cents pas, se perd dans un fourré impénétrable. Hum ! le sapeur aurait-il peur tout de même ? Il est certain qu'il s'est fourvoyé, et qu'il n'a pas en poche la moindre tablette de chocolat, pour passer au besoin la nuit dans la forêt vierge, ou l'offrir à maître Martin, s'il venait faire sa ronde.

Revenu à l'éclaircie, je roule une cigarette, je pose Jeannette à côté de moi sur une pierre moussue et je réfléchis. Un faucon plane sur les cimes des arbres, et, dans les branches, derrière et à côté de moi, éclatent de temps en temps des craquements suspects qui me font brusquement tourner la tête. *Euréka !* me dis-je tout à coup. J'embrasse de l'œil la surface de la clairière, j'y trace mentalement un système d'abscisses et de coordonnées, et me mets à l'arpenter à pas lents, les yeux à terre, à l'instar de Chingakook ou de Bas-de-cuir. Je finis par découvrir, vers la gauche et dans le bas, une empreinte de fer à cheval qui me paraît fraîche ; un peu plus loin, j'avise un petit tas de poussière, entamé par la moitié d'une semelle de botte. Victoire ! ce sont les clous de Gosto ; je les reconnaîtrais entre mille. La pointe de la botte est dirigée vers le sud-ouest, juste à l'opposite de la direction que je croyais la bonne. J'avance triomphant ; un bout de sentier, invisible d'en haut, s'ouvre entre les arbres. Nouveaux documents, irréfragables pour le coup. Nos chevaux, nourris au vert, ont semé la route d'indicateurs parlants, de plastiques coprosphères, où des essaims d'industrieux insectes

sont gloutonnement attablés. Je chante maintenant : « Dans la gendarmerie, quand un gendarme rit... » et, après un quart d'heure, entre les arbres qui s'espacent de plus en plus, je vois surgir, dans le bas, le faîte d'un long toit brun. C'est la canzellaria de Betcho. Au pas de course, je dévale sur la grande prairie et tombe dans les bras de Stéphen qui me croyait perdu. Depuis trois quarts d'heure, nos Svanètes et toute une escouade de Betchoans battaient les halliers pour retrouver mes ossements. Gosto, rappelé par un concert de sifflets, redescend le premier et s'écrie en me voyant : *Ah! meno male!* Touché de tant de sollicitude et plus honteux encore de mon ineptie, je m'excuse et promets, la pioche sur le cœur, de ne plus me laisser ensorceler par Loreley peignant sa chevelure de mousse, le fît-elle avec un peigne d'or et en chantant du Schumann comme une sirène.

15 août, soir.

Fervet opus! Mes chers, je dois me résumer, car, demain, nous nous élançons vers l'inconnu, et nous n'avons pas trop de toute notre soirée pour finir de boucler nos valises, remercier nos excellents hôtes russes qui nous ont comblés d'amabilités, et aller faire nos révérences à mesdames les amazones, dont nous emportons les photographies... point n'est besoin de le dire.

Le passé est heureusement liquidé. Toutes nos plantes ramassées entre Tzaghéri et Betcho, sur un parcours de 124 kilomètres[1], sont sèches ; elles remplissent deux

[1] Plus haut, j'ai faussement évalué à 160 kilomètres la largeur de la libre Svanétie, mesurée sur le parallèle de Betcho. C'est 81 kilomètres qu'il faut lire. La plus grande largeur de la libre Svanétie se trouve un peu plus au midi, sur une parallèle passant entre Kala et Jpar ; elle y est d'environ 103 kilomètres.



caisses de bois que nous avons fabriquées de nos mains, avec des morceaux de planches empruntées un peu partout. La collection comprend plus de 2200 portions d'herbier, dont 450 parts de cryptogames. Or, amener une pareille masse à siccité en trois jours, et par la pluie encore, n'a pas été une petite affaire ; aussi les efforts que ce travail nous a coûtés s'escomptent-ils en nobles courbatures, que la marche, espérons-nous, ne tardera pas à guérir. Stéphen a engagé un cheval et un exprès qui, moyennant finances (10 roubles), transportera nos trésors à Tzaghéri, d'où M. Bakradzié les dirigera sur Koutaïs. Quand les y retrouverons-nous ? Nous l'ignorons ; pas avant six semaines assurément.

Autre liquidation importante : celle de notre quatuor svanète. Cette affaire s'est terminée, contre toute attente, à notre entière satisfaction. Le paysage de Betcho, embelli par la casquette galonnée d'un pristaf qui ne plaisante pas, ainsi que par le veston de cuir du procureur-général de la libre Svanétie, M. Traveler, grand chasseur devant l'Eternel, surtout l'olympienne sérénité de Stéphen, sortant une liasse de banknotes russes et faisant son addition en conformité des clauses et stipulations de Tzaghéri, ont éteint comme par enchantement les éclairs jaunes de l'œil de Ghigo. Il est redevenu le doux Cyclope du campement de Latpari, et a empoché ses roubles sans réclamer, ce qui a eu pour conséquence naturelle l'adjonction d'une autre banknote, à titre de gratification extraordinaire. La scène, présidée par le pizar, qui avait pris sa pose la plus solennelle, a eu un dénouement touchant ; l'un après l'autre, nos hommes sont venus nous baiser la main. Même le Pouilleux paraissait ému et s'est jeté au cou de Gosto, l'embrassant à pleine



bouche, malgré un mouvement de terreur involontaire du Toscan.

Et voilà comment ces « affreux païens » sont rentrés dans notre estime. Ils ont du cœur, mieux que cela, de l'affection pour qui leur en témoigne un brin, ce qui fait pardonner beaucoup de choses. Honnêtes par-dessus le marché, car jamais ils ne nous ont dérobé un fil ; point quémandeurs ; assistant, indifférents, à nos déballages de victuailles exotiques et se contentant, comme le prêchait certain capucin aux soudards de Wallenstein, de leur pain aigre arrosé d'eau :

Contenti estote ;
Begnügt euch mit eurem Kommisbrote ;

avec cela, sachant reconnaître les petites avances qui cimentent l'amitié ; pleins de gratitude pour le moindre supplément de vivres : carcasses de poulets, œufs, fonds de marmite, relavures de thé ; ne risquant que le bonnet à la main, et rarement, une timide demande de tabac et se courbant jusqu'à terre quand, prévenant leur désir, nous bourrions leurs pipes après les rudes journées de marche au soleil. Au total, de bons diables, *good fellows*, bien supérieurs à la réputation que leur a faite la littérature courante sur le Caucase. Je ne voudrais pas désobliger les voyageurs qui ont dit d'eux pis que pendre, mais j'ai l'idée, et Sommier la partage, qu'ils auront trouvé les Svanètes d'autant plus sauvages et d'autant plus voleurs qu'eux-mêmes se seront peut-être montrés plus raides, plus méfiants, plus prodigues des marques de cet inénarrable mépris que l'Européen, infatué de sa civilisation et de son christianisme à fleur de peau, n'est que trop enclin à témoigner aux hommes simples d'une autre race, jugée inférieure. Il serait,

sans doute, charmant de *s'aimer les uns les autres*, si nous étions des demi-dieux, nettoyés et décrassés de nos derniers restes d'orgueil bête, d'égoïsme, d'intolérance, et si l'amour se commandait. Mais je crains que, pour fort longtemps encore, il ne soit plus facile à l'homme blanc d'aimer son chien que son « prochain, » si ce prochain sent le beurre rance et adore un autre Dieu que lui, ou l'adore à sa façon, ou n'en adore point. Sans prétendre que nous allions jusqu'à l'amour, et moins encore à l'amour de nos ennemis, qui suppose des perfections célestes, voici un précepte plus terre à terre et plus pratique en même temps : Soyons bons ! Soyons bons avec les humbles. Ce précepte si simple, si profitable à qui le met en action, est encore, en fin de compte, le meilleur revolver dont on puisse s'armer pour voyager, en Svanétie, agréablement et en sûreté.

C'étaient, du reste, nos adieux. Dès notre arrivée, on nous avait prévenus que les petits chevaux de Ghigo n'étaient pas de force à affronter les terribles pentes de la route d'Abkhasie, et qu'il nous fallait de robustes mulets. Revenu de Moujal avant-hier, avec son escorte, le préfet a donc immédiatement envoyé à Tchoubikhévi un homme requérir à notre intention une troupe de mulets d'élite, et la nouvelle s'en est répandue. Ghigo, jaloux de sa dignité, a voulu prévenir son licenciement et s'est licencié lui-même le premier, ce qui nous arrangeait à merveille. Bien lestés de vivres frais et de roubles en quantité probablement insolite, nos quatre Svanètes ont enfourché leurs montures et sont partis mercredi matin. Yessoba nous reste, lui et son cheval. Nous nous sommes habitués à ses petits services et, quoique ses fonctions d'interprète se réduisent à presque rien, puisqu'il ne sait ni l'abkhase ni le karatchaï, et à peine

un peu de svanète, nous ne saurions nous passer de lui, car il s'entend avec deux des hommes de notre nouvelle escouade, Bouba, le grand chef, qui parle aussi le karatchaï, et Ismaïl, notre futur gardien armé. Yessoba établira donc le contact, le pont intellectuel entre nous et les six hommes qui vont partager notre bonne et mauvaise fortune jusqu'à l'autre versant du Caucase. Ils sont arrivés dans la soirée d'hier, en escadron, et, cet après-midi, en présence du pristaf, du procureur et du pizar, siégeant en grande pompe, ils ont entendu, debout et tête nue, la lecture du contrat qui spécifie leurs obligations envers nos personnes et nos biens, et les nôtres quant au salaire. Le contrat est rédigé en russe et en svanète. Eu égard aux difficultés du voyage, les prix ont monté ; chaque homme, accompagné de son mulet, recevra 1 rouble 80 kopecks par jour (5 fr. 40 c. de notre monnaie). Multipliez ce chiffre par 6 et ajoutez les 2 roubles de Yessoba, cela fait, comme vous voyez, une somme assez rondelette. En revanche, nous n'aurons pas à payer leur voyage de retour.

Quant à notre nouvelle demeure, après Kalà, Ipar et Mestiya, elle nous a paru une féerie. Nous sommes, à la lettre, débordés de civilisation. La chambre contiguë à la nôtre héberge un aimable confrère, le docteur Ségal, de Koutaïs, arrivé à Betcho deux jours après nous, en compagnie de Mme Ségal, de M. Traveler, d'un avocat, et d'un homme à cheval qui nous rapportait notre fusil avec un chien cassé. Ces messieurs se réunissent ici en cour de justice et auront à expédier diverses affaires de coups et de blessures, dont une, suivie de mort, remontant à l'année dernière. Elle procurera au docteur l'agrément d'aller déterrer le cadavre à Pari, commune située à quelques verstes de Betcho et que

nous traverserons demain. Je suis enfin sorti de mon rôle de comparse muet, et Stéphen est aux anges de n'avoir plus à me traduire, du matin au soir, ce qui se dit autour de nous, tout ce monde, excepté l'avocat, parlant couramment le français, Mme Ségal avec le petit gazouillement russe, M. Traveler avec l'accent genevois, car il a fait son gymnase dans la cité de Calvin. Mme Ségal nous invite à ses *five o'clock teas*, et il faut voir avec quelle coquetterie elle sait orner sa table, chargée de bonbons et de pots de confiture, apportés de Koutaïs à dos de cheval. Ce luxe « asiatique » nous éblouit d'autant plus que, dans cette grande baraque, où logent encore quantité d'autres gens en costume tcherkesse, il n'y a ni foyer pour cuire, ni cuvette pour se laver, ni lit pour y dormir, ni... rien enfin. On campe comme on peut ;— nos lits de sangle arrachent-ils assez de soupirs à nos voisins !— Gosto fait sa popote en plein vent, sur la prairie, et on se débarbouille dans le ruisseau. Il y a une guérite à vingt pas, au milieu des armoises.

A propos de débarbouillage (de linge), nous avons eu un incident dramatique. Gosto trimant et suant près du poêle pour sécher notre papier, c'est Yessoba qui, une fois, par exception, s'était chargé de la grande lessive (dont le besoin se faisait rudement sentir), ainsi que du séchage. Quant au repassage, il n'y fallait pas songer. A la tombée de la nuit, revenant d'une visite chez le préfet, nous voyons de loin Gosto, les deux poings levés, en train de déverser sur la tête de Yessoba un cyclone d'anathèmes italiens, dont le fracas nous arrive répercuté par les échos de l'Oujba. Nous accourons, l'épouvante au cœur, et apprenons ceci : l'Imérétien, ayant étalé les chemises, bas, camisoles humides sur

une haie basse, avait simplement... détalé ; les cochons étaient venus et avaient mangé notre linge. Sans le Toscan et ses pierres, lancées à temps, il ne restait pas la queue d'un fil. Yessoba se faisait tout petit, se courbait en S, miaulait d'humbles excuses ; Gosto, les yeux hors des orbites, agitait sous son nez une chemise transformée en écumoire et lui en demandait raison comme d'une injure : « Mange le reste, maintenant ! » tonnait-il. Et il la lui aurait fait avaler de vive force, comme on gave les oies de Strasbourg, si nous n'étions intervenus.

M. Gobaroff, le pristaf à la tournure martiale, est ossète et ne parle ni français ni allemand ; Mme Gobaroff et sa sœur ont le beau type sérieux des Circassiennes. Fringantes à cheval, elles sont, à la maison, d'une simplicité d'allures et de costume qui rappelle la poétique *Hausfrau* allemande des temps légendaires, oiseau devenu rare depuis l'envahissement des tournures hottentotes et du « nervosisme » américain. Ces dames n'ont pas paru au dîner de gala que le préfet a donné dans son chalet hier, en l'honneur de la compagnie polyglotte réunie à Betcho. Elles auront, je suppose, présidé à la confection des gourmandises variées qu'un sommelier sans gants blancs, mais armé d'un imposant kindjal, déposait sur la table à intervalles espacés, et que les convives se passaient à la bonne franquette. J'ai noté le menu, qui vous intéressera peut-être : bouilli de mouton, potage aux œufs brouillés, rôti de mouton flanqué d'exquises croquettes de viande, poulets, crème aigre aux beignets doux, vin rouge d'Imérétie à flots. — Lucullus après Job à ses jours maigres.

Nous avions pour commensal un vieux prêtre svanète de Pari, vêtu en pope. Ses cheveux nattés, sa grande barbe moitié brune, moitié grise, descendant jusqu'à la

ceinture, et son nez écrasé par le milieu lui donnaient l'air d'un *icone* vivant, auquel il ne manquait qu'un fond d'or mat.

On a bu à la santé de tous les convives à tour de rôle, de droite à gauche, sans chanter. De notre côté, au bout de la table, la conversation roulait en français ; à l'autre bout, où siégeait le pristaf, on parlait russe, géorgien et svanète. Ces messieurs nous donnèrent d'intéressants renseignements sur la population libre svanète, que l'on estime aujourd'hui à environ 15 000 têtes. Elle fournit à l'armée russe *huit* hommes par an ; c'est dire que, pour le moment, elle est encore affranchie du service militaire. Les recrues, toutefois, vont augmenter d'année en année, au fur et à mesure que la russification fera des progrès. De leurs deux princes féodaux, Dadisch-Kilian, l'un est musulman, l'autre chrétien, marié à une princesse d'Imérétie. On les dit modérément riches, ne prélevant sur leurs paysans que l'impôt en nature : environ la moitié des récoltes, comme en Toscane. Le prince Atar Dadisch-Kilian, qui a sa résidence non loin de Betcho, est connu pour être un demi-Européen, parlant le français et accueillant hospitalièrement les voyageurs étrangers. Mais, attifés comme nous le sommes, à court de temps, et sans lettre d'introduction, nous renonçons à toute idée d'irruption chez ce haut personnage.

Après le dessert, Mme Gobaroff et sa sœur, dans leurs plus modestes atours et coiffées en madones, nous font la gracieuseté de s'asseoir sous la véranda, le gros œil rond d'un monstre à trois béquilles braqué sur elles, et de se laisser photographier de face et de profil. Stéphen promet d'envoyer des copies tirées à Florence, mais prévient honnêtement qu'à Ipar le cheval qui portait la



machine s'est roulé sur l'herbe et, hélas ! aussi sur la valise photographique ; il en est résulté, malgré le triple rembourrage, une petite avarie de la chambre obscure qui peut-être n'est plus étanche à la lumière et produira des images voilées.

A 6 heures on sert le thé, avec tranches de citron. L'odeur de cette pomme hespéride, que nous n'avons pas sentie depuis un temps qui me semble immémorial, a agi, par voie réflexe, sur mes centres visuels et affectifs. Mes pensées s'envolent vers l'Italie et, de l'Italie, vers le lac Léman, où vous êtes encore, je suppose. Je vous quitte, mes adorés, pour au moins trois semaines, car, d'ici au pays des Karatchaïs, je ne sache pas qu'il y ait de boîtes à lettres ni de poste ambulante, à moins que... une famille d'ours éclairés n'ait organisé un service tout récent. De rapides chamois feraient mieux mon affaire. Soyez sans inquiétude ; nous sommes dix ; Bouba est l'homme le plus fort de la libre Svanétie ; sept quadrupèdes nous accompagnent, et nous emportons des vivres qui suffiraient à la traversée du désert de Gobi. Autre consolation : notre gardien Ismaïl, à la large face barbue, n'est pas seulement gendarme, mais aussi boulanger, nous assure-t-on. C'est lui qui, dans les solitudes abkhases, pétrira notre pain quotidien. Ainsi soit-il. Encore à vous, de tout cœur !

EMILE LEVIER.



POÈTES ANGLAIS CONTEMPORAINS

ROBERT BUCHANAN

Le point de vue de la critique littéraire a changé, nous ne dirons pas depuis un quart de siècle, nous dirons depuis cinq ans. L'évolution s'est faite presque instantanément. Sans doute, le mouvement avait été préparé : pour ne parler que des poètes, il l'était, en Amérique, par Walt Whitman et par Whittier ; en France, par Sully-Prudhomme et par Coppée ; en Angleterre, par Rossetti, Browning et Robert Buchanan ; les poètes de l'école décadente n'avaient pas laissé d'y mettre la main ; les prosateurs y avaient eu leur grande part ; M. Zola l'avait, pour la sienne, précipité, après Flaubert, après Balzac ; de toutes façons, la critique avait sous la main des matériaux plus neufs ; devant elle, un terrain moins battu : à nouvelles moissons, nouveaux ouvriers.

En France, ces ouvriers s'appellent surtout Filon, Faguet, Brunetière et Lemaître, le plus jeune en même temps que le plus nouveau de tous. On reste étonné de l'aisance et de l'entrain, autant que de l'esprit d'ordre

et de la force d'analyse avec lesquels ces modernes critiques soulèvent et triturent l'énorme masse d'idées jetées dans la circulation. Esprits essentiellement hospitaliers, ils admettent tout, mais non par scepticisme, car ils ont des règles, puisées moins dans les traditions de la littérature que dans leur jeune et vigoureux bon sens : des traditions, nul aujourd'hui ne se soucie ; tout le monde, même les maîtres, rit au nez des vieux « aristarques ; » ce n'est pas du nouveau qu'on demande, — seuls les ignorants croient qu'il en est sous le soleil, — mais c'est une plus grande universalité d'idées. Les grands critiques ont compris ce besoin : ils s'en sont faits les interprètes ; plus que cela, les zélés initiateurs. Ils ont laissé là les étroites chicanes littéraires de leurs devanciers, et, par leur exemple, plus encore que par leur largeur de doctrine, ont, dans le domaine de la critique, travaillé à satisfaire les aspirations, infinies en tous genres, de ce siècle ambitieux. Remueurs d'idées et filtreurs d'idées par profession, ils sont eux-mêmes de grands producteurs d'idées, et ils ont renouvelé l'œuvre de la critique, élargi ses voies, non seulement parce qu'ils avaient à mettre en œuvre, dans l'abondante production intellectuelle du temps, une matière première plus riche et plus fraîche, mais parce que, eux aussi, sont les enfants de ces temps féconds.

Des idées, des idées ! des idées fraîches, sinon des idées neuves, voilà ce que le goût de notre époque réclame, ce qui seul peut apaiser, sans l'éteindre, la soif ardente des lecteurs ! Ils en veulent de vraies et de fausses, de nobles et de basses, de belles et d'horribles ; ils en réclament l'abondance beaucoup plus que la qualité. La science de la nature, — ce qu'on appelle simplement « la science, » — encore à ses débuts, a, comme un enfant

dans ses premiers jeux, renversé les opinions établies, les croyances acquises en toutes choses. En attendant qu'elle en étaie d'autres, — si tant est que ce soit jamais son lot, — tout gît, pêle-mêle, à terre. Chacun ramasse dans le tas et construit de nouveaux édifices, fait « des palais d'idées, » comme Thomas de Quincey en voyait en rêve, dans la douce ivresse de l'opium.

Cette activité merveilleusement croissante de la pensée humaine, et en même temps ce bouleversement de toutes les idées acquises, a changé le poète contemporain de milieu, et la poésie de conditions. Toutes les conventions prétendues poétiques, dont elle vivait chez nos pères, tous les masques et tous les oripeaux dont elle se couvrait sont tombés à ses pieds ; elle reste debout, nue comme la vérité. « La poésie est morte, » s'est un jour écrié M. Renan. Il n'y a jamais eu plus grande erreur : la poésie s'est transformée parce que tout se transforme, et qu'elle est, selon la définition lumineuse et profonde de Victor Hugo, « le côté intime de toutes choses ; » mais elle vit comme vivent aujourd'hui l'homme et la société, d'une vie plus intense que jamais.

De même que la poésie est le côté intime de toutes choses, le poète, lui, est l'écho vibrant de tout sentiment et de toute pensée. A un siècle comme le nôtre, qui a tant pensé, tant senti, tant appris, tant travaillé, il semblait qu'un poète géant dût être donné. Il n'en a rien été : aucun, pas même Hugo, n'a été mesuré par la Providence à la taille des nouvelles générations. Cela tient peut-être à ce que nous vivons dans un milieu démocratique où les forces sociales sont accrues mais disséminées ; en ce cas, il en serait de même de la force intellectuelle et de la puissance d'expression : on aurait un nombre de poètes, nous ne dirons certes pas vul-



gaires, mais qui conserveraient entre eux un niveau commun ; on n'aurait pas un géant solitaire. Peut-être est-ce, après tout, une des faveurs du destin ; peut-être n'est-il pas bon qu'un seul représente le peuple, et faut-il, dans l'ordre littéraire comme dans l'ordre politique, demander à la représentation multiple la plus grande somme de génie et de sagesse ?

I

C'est du nouveau point de vue qu'il faut partir pour apprécier avec justesse l'œuvre poétique de M. Buchanan. Robert Buchanan est certainement, en Europe, un des douze ou quinze hommes qui représentent le mieux la phase dans laquelle la poésie est entrée : en Angleterre, il est un des quatre ou cinq premiers poètes vivants, puisque Robert Browning, qui était peut-être le plus étonnant de tous, est entré aujourd'hui dans l'éternité. M. Buchanan est un vrai poète de temps démocratiques : par plusieurs côtés, il rappelle l'Américain Whitman, le penseur démocrate par excellence. Ce qui fait qu'il est bien dans son rôle, c'est sa tendance à poétiser de préférence les sujets que la vieille poétique considérait comme vides de poésie et indignes d'être traités en vers. Il y a quelque vingt ans, le critique anglais Stedman faisait un reproche à M. Buchanan de « versifier tout ce qu'il pensait, d'appliquer le rythme du langage à toutes les idées. » Nous doutons que, si M. Stedman écrivait aujourd'hui, il osât répéter ce reproche. Nous avons découvert depuis que la poésie ne réside pas hors de nous mais en nous, et que c'est la façon dont les objets nous affectent qui les rend poétiques ; que les plus petites choses ont leur grandeur si

elles nous émeuvent, et qu'un auditoire populaire, autrement dit une société démocratique, est susceptible de recevoir des impressions plus nombreuses et plus variées qu'un cercle de lecteurs homogène, c'est-à-dire qu'une société aristocratique. De là l'évolution qu'a faite le poète vers l'universalité. « Je n'exclus rien, a dit Whitman, de mon domaine et du domaine des autres hommes, qui sont tous des poètes, mes frères ; le passé est bon ; le petit est grand ; le grand est petit, et tout est bon. » Dans son langage heurté et bizarre, Whitman dit des vérités ; il exprime surtout et il réalise dans son œuvre la tendance de la démocratie. Robert Buchanan, pour l'exprimer avec moins de force, ne l'en réalise pas moins dans la sienne. Il n'a pas, comme Whitman, rompu avec les traditions littéraires : littérateur et poète, il respecte jusqu'à un certain point les lois de la littérature et de la poétique ; mais il sent, comme le chef d'école américain, que le temps est venu de dégager des choses, en apparence vulgaires, leur sens intime, leur poésie, et que pour le vrai poète « tout est bon. »

M. Buchanan n'a pas fait cette découverte dès le premier jour. Les *Demi-tons*, — *Undertones*, — pour traduire plus exactement, les *chants en sourdine*, sont les tâtonnements d'un jeune homme, encore sous l'influence des études classiques ; tout jeune, presque encore un enfant, il avait donné sa première note dans des pastorales où l'esprit de Wordsworth se faisait sentir ; mais à vingt-trois ans, frais émoulu de Glasgow, il fut entraîné, par le milieu, à enfermer sa pensée dans les mythes antiques de Pan et de Protée, de Polyphème et de Vénus, des naïades et des satyres. Ce genre, quoique encore à la mode en 1864, était absolument contraire à son tempérament poétique ; aussi cette seconde série de

poèmes, qui comprend une vingtaine de pièces, est-elle, de beaucoup, le plus pâle de ses ouvrages. L'année 1865 fut témoin d'un retour heureux vers la pastorale ; c'est celle qui vit éclore les *Idylles et les légendes d'Inverburn.* Là, M. Buchanan n'est pas encore tout à fait dans le rôle qu'il devait se créer plus tard, et qui lui assure une place parmi les poètes véritablement nouveaux, — les *later-day singers*, comme on dit en Angleterre. — Mais il est dans celui que la nature assigne d'avance à un véritable enfant de l'Ecosse. Dans la patrie d'Ossian et de Burns, la poésie idyllique est éternelle, parce qu'elle n'est pas artificielle, parce qu'elle est inhérente à ce beau pays et à l'âme des vrais Ecossais. Ce n'est point à cause de ses montagnes et de ses lacs, c'est à cause du tour naturel d'esprit qu'elle donne à ses fils, que l'Ecosse n'exprime jamais mieux son génie que dans la ballade champêtre ou guerrière. On ne concevrait pas un poète écossais qui ne fût point un barde, dans la vieille et fidèle acception du mot. M. Buchanan n'a point failli à cette loi patriotique ; seulement, au lieu de chanter les combats, et les morts des champs de bataille, il a, comme Burns, chanté les luttes douloureuses du travail et les vaincus de la vie. Il n'a pas cru devoir les travestir pour leur prêter une fausse grandeur ; cette grandeur, il a su la dégager de leur simplicité même, et ses *Idylles d'Inverburn* sont touchantes comme l'est toujours la vérité.

Y a-t-il par exemple rien de plus délicieux que cette histoire d'un petit enfant enseveli par les neiges, intitulée *Willie Baird*? les redoutables tempêtes du nord encadrant une image de la faiblesse ? l'homme nu, pauvre et débile, accablé par cette nature terrible ? Rien de plus ingénieux que la manière dont l'intérêt est dédou-

blé, se portant à la fois sur le petit enfant et sur le maître d'école qui raconte son histoire. Traduisons ce joli récit en prose, pour ne pas risquer, en voulant essayer l'impossible, — verser du dialecte écossais dans le moule de la poésie française, — de trahir trop outrageusement notre auteur.

WILLIE BAIRD

An old man's tale, a tale for men grey-hair'd,
Who wear, thro' second childhood, to the Lord.

(WILLIE BAIRD. — C'est ici un conte pour les pauvres vieillards en cheveux blancs, qui, à travers une seconde enfance, s'en vont, en s'éteignant, vers le Seigneur).

Cette épigraphe n'est-elle pas en elle-même déjà touchante ?

« Voilà trente-deux étés que je suis venu pour faire l'école aux petits garçons d'Inverburn. Mon père était berger ; il était vieux et pauvre ; sa vie s'était passée sur les hauts sommets du nord, où l'on erre dans les nuages ; il avait pour tous biens son plaid de tartan et son grand chien, toujours à ses côtés ; son visage était rouge et brûlé par les vents qui, des mers polaires, arrivent sur nous en sifflant. Je suivais ses pas quand j'étais petit ; je savais par cœur nos montagnes. Mais quelqu'un — je ne sais pas qui ! — me prit un jour et me conduisit, pour me faire apprendre, dans la grande ville d'Edimbourg. Le murmure des rues, les hommes pressés les uns contre les autres, tout cela me parut un songe. En dedans de moi-même, je ne vis longtemps que nos montagnes, que les nuages courant sur la lune ; je n'entendis que le sifflement du vent dans les pins ; mais enfin le temps s'écoula, les images et les sons s'affaiblirent : tout s'éteignit.

» Oh ! Willie, Willie, dormez-vous, mon enfant ? ne sentez-vous pas la pierre que j'ai posée sur vous ? Etes-vous réellement mort, enfant de mon cœur ? ou bien voyez-vous encore la main lumineuse qui déchire les nuages, la main bienfaisante qui nourrit les petits oiseaux ? Hélas, je suis fou ! mais j'aimais cet enfant ! Il était le meilleur d'entre tous mes élèves ; et, de



cet écolier, je prenais des leçons! des leçons d'innocence et d'amour!

» Je vois encore le jour où sa mère m'amena son pauvre petit tout tremblant, son pauvre petit aux cheveux jaunes, son pauvre petit presque nu. Il n'avait que six ans. Elle s'en fut tristement, en le laissant assis sur un banc élevé, devant mon pupitre. Il ne pleurait pas, attendait en silence; ses petits pieds nus pendaient sans toucher terre et ses yeux étonnés regardaient les murailles, les livres, les tableaux et les cartes, toutes choses nouvelles, jusqu'à ce qu'ils se fixassent sur une araignée monstre qui préparait sa toile traîtresse. « — Appro- » chez, mon enfant. » Timide et doux comme un agneau, il se laissa couler de son siège. « — Comment vous appelle-t-on ? — » Willie. » Je posai ma main sur sa tête et la caressai doucement. « — Voyez, Willie, cette sonnette ; agitez-la pour rappe- » ler vos camarades à la classe. » Il se dirigea vers l'objet que je lui montrais, se baissa pour m'obéir, puis eut peur, comme si la sonnette pouvait le mordre, mais enfin il la prit avec courage, au premier son poussa un faible cri, ensuite prêta l'oreille avec délice et parut s'inonder de musique avec joie.

» Quand la classe fut finie, grands et petits partirent. Willie seul ne savait que faire et restait immobile. Je l'assis sur mes genoux, caressant ses cheveux. Tout à coup, il piqua les oreilles : un grattement à la porte s'était fait entendre. « — Donald! » Donald! c'est Donald qui vient me prendre! » Je me levai et trouvai un gros chien couché en travers de la porte, son noir museau entre ses pattes allongées. Il entra et, à la vue de Willie, se répandit en bonds et en cris joyeux, en me regardant tout le temps comme pour apprendre à me connaître. « C'est Donald! répétait Willie me regardant aussi avec inquiétude, c'est Donald, il est venu me chercher! »

Une année se passe ; l'enfant avait un peu grandi, et tous les jours le chien fidèle venait à l'heure où la classe ferme chercher son jeune maître et le ramener à sa pauvre maison. Pendant ce temps, un lien divin d'amour s'était formé entre le marmot faible et frêle et le grand maître d'école aux grosses bottes et au bonnet de laine gris.

« Je ne sais quel lien mystérieux me paraissait relier son enfance à la mienne. Je ne le voyais pas sans me croire transporté, faible et petit comme lui, dans la région des nuages, auprès de mon grand-père, sur les montagnes calédoniennes. Il me donnait le sentiment de la faiblesse, en même temps que celui de la religion. Je lisais moins Euclide et plus souvent ma Bible. Moi qui, comme tant d'autres, plus savants et meilleurs, avais été moitié croyant, moitié sceptique, je commençais à revenir à la piété de mon enfance, à songer à mes aïeux, à leur foi vive, à leurs vertus. Quand je posais ma main sur la tête de Willie, il me semblait qu'une lumière sortait de sa chevelure jaune et rayonnait dans mon cœur. Quand je plongeais mes yeux dans ses yeux innocents, je croyais que mon être se dissolvait dans l'éther du ciel ; et quand sa petite voix m'interrogeait, elle me faisait l'effet de venir de très loin, comme ces bruits que répercutent les sommets des montagnes dans ces régions aériennes où le grand soleil rouge se couche seul avec Dieu. »

Nous avons plutôt condensé que traduit : traduire cette langue imagée, fraîche et naïve de l'Ecosse serait pour nous un inutile effort.

Il n'est pas possible de rendre d'une façon plus touchante le saint et sanctifiant amour de l'enfance, cet amour que le culte chrétien nous propose sans cesse dans le mystère de la Nativité. Le reste de l'histoire est une élégie. Un soir l'enfant est surpris sur la route par un tourbillon de neige ; le chien fidèle revient désespéré et par ses aboiements avertit le maître d'école, dont un pressentiment serrait déjà le cœur : simple scène du mont Saint-Bernard ; le pauvre petit Willie est mort ; et, pendant de longues années, le vieux Donald et le vieux maître le pleurent ensemble tous les soirs :

« C'est ici un conte pour les pauvres vieillards qui, à travers une seconde enfance, s'en vont, en s'éteignant, vers le Seigneur. »



Les *Idylles et légendes d'Inverburn*, au nombre d'une vingtaine de pièces, ont peut-être contribué pour la meilleure part à la célébrité de leur auteur. Les Anglais ont vivement applaudi ces chants, précisément à cause de leur caractère, que nous appellerons classiquement écossais. Ils ont aussi beaucoup goûté *The English huswife's gossip :*

A ploughman's english wife, bright-eyed, sharp-speech'd',
Plump as a pillow, fresh as clothes new-bleach'd,
The fire-light dancing ruddy on her cheeks,
Irons Tom's Sunday linen, as she speaks.

Ces tableaux champêtres ont vite plu parce qu'ils ne dérangeaient pas les habitudes littéraires acquises et qu'on n'était alors qu'en 1864. Nous croyons, nous, que les *London Poems*, qui n'ont pas obtenu un succès aussi prompt, en auront un plus durable. Les *Légendes d'Inverburn* ne faisaient que continuer une tradition poétique aussi ancienne que l'Ecosse et que l'Angleterre ; les *Poèmes de Londres*, au contraire, contribuent à en fonder une nouvelle, qui sera la vraie tradition de nos temps démocratiques et humanitaires. Loin de nous associer au jugement du critique Stedman, qui paraît regretter que Robert Buchanan ne soit pas resté un poète purement écossais, nous sommes convaincu que c'est sur des poèmes comme *Nell* et comme *Liz* que la postérité le jugera.

Nell est la plainte d'une pauvre fille sur son lit d'agonie. Maigre et pâle, comme l'ont faite la douleur et la faim, elle vient de mettre au monde un enfant mort-né ; une voisine charitable lui a prêté son assistance et, entre les tortures de l'enfantement et les dernières convulsions de la mort, Nell parle ainsi :

« Oh ! regardez, Nan ! sa petite figure a l'air d'être contractée par l'effroi ! Voyez, Nan ! ses petits poings sont crispés ! Oh ! il ne remue pas ! Est-ce qu'il est mort ? Eh bien, tant mieux ! Il ne souffrira pas ! Quand on pense à ce qui l'a tué, oh oui ! mieux vaut qu'il soit mort ! Embrassez-le pour moi, Nan ! Grâces à Dieu, il ne verra pas ce soleil qui a regardé son père suspendu au gibet ! O mon cher petit ange, oui, dors, dors pour toujours ! C'est l'angoisse de ta mère qui t'a fait mourir, c'est sa honte, ce sont ses larmes ! Elle n'a jamais aimé un autre homme que ton père, elle lui est restée fidèle, même quand il a mal fait ! Vous le savez, vous, Nan ; j'ai aimé jusqu'à la fin et j'aime encore celui qui m'avait aimée.

» Vous êtes bonne, Nan ; vous êtes charitable et sincère ; Dieu récompensera les bonnes gens comme vous. Vous l'avez connu, mon Ned, n'est-ce pas ? il n'y a jamais eu meilleur homme sur la terre. Nous n'étions pas mariés à l'église, comme le sont ceux qui l'ont fait mourir ; nous étions trop pauvres pour cela, mais nous étions fidèles l'un à l'autre. Mon Ned était doux comme un agneau ; mais il perdait la tête pour une goutte de trop ! C'est le gin qui a tout fait ; le gin le rendait fou quand on le mettait en colère. Il était pauvre et, à cause de cela, ils ont été méchants pour lui ! O Nan, quelle nuit ! Je le vois encore ! J'étais là, tenez, sur cette chaise, et je l'attendais. J'entends encore son pas dans l'escalier. Oh ! comme il était pâle ! Je cours à lui, il me repousse, et barricade en dedans la porte ; puis il tombe par terre comme mort ; il pleurait dans son ivresse et il s'arrachait les cheveux. Tout à coup la lampe donne un peu de lumière ; je vois ses mains rouges de sang ! Je crie ; il se relève : « — Tais-toi, Nell, ou je te tue ! Ils sont à » ma poursuite, te dis-je ! J'ai tué un homme d'un coup de cou» teau, il est mort, il est mort, entends-tu ? » Comme il disait cela, je vis tout tourner et je crus que mon enfant mourait dans mon sein.

» Jusqu'au matin, nous n'avons plus dit un mot. Je me tenais serrée contre lui, sans pouvoir pleurer. O mon Ned ! comme il était froid ! On aurait dit qu'il était mort ; sa poitrine râlait. La lampe s'était éteinte ; j'avais peur d'être avec lui ; mais j'avais plus peur encore de ceux qui allaient venir. Les voilà ! J'entends leurs pas ! Je serre ses genoux dans mes bras ! Le

jour commençait à entrer dans la chambre et à éclairer son visage. Oh ! comme Ned avait changé ! Il était devenu vieux ! Sauve-toi, Ned ! cache-toi ! Il me regarda, les yeux pleins de sang ; tout le reste n'a été qu'un songe !

La pauvre fille raconte ensuite qu'elle tomba dans le délire, qu'il lui sembla qu'une grande mer noire s'étendait sous eux et qu'ils y flottaient ensemble. Quand elle revint à elle, l'espérance rentra dans son cœur. « Dieu lui viendra en aide, pensait-elle, ce n'est pas Ned, c'est le gin qui a fait le mal. » Cependant le jour vient où elle l'embrasse pour la dernière fois dans sa prison :

« Je l'embrassais, je le tenais serré dans mes bras ; ceux qui étaient là me tirèrent et me forcèrent de m'écarter. O mon Ned ! que Dieu le bénisse, quoiqu'il soit mort de cette manière ! Ils ont versé tout leur fiel sur sa tête ! et lui, il a tout souffert bravement ! Tenez, Nan, voyez ! voilà, suspendus à ce clou, son chapeau et son habit ! »

Le récit de la terrible matinée pendant laquelle elle erre autour de Tyburn, sous une pluie diluvienne, et où des gens passent à côté d'elle en faisant des réflexions cruelles sur l'exécution qui se prépare, serre le cœur et donne le frisson :

« Un coq chanta quelque part, pour appeler ceux qui tuent ! Il y avait là des gens qui me regardaient, je ne savais pourquoi ; c'est sans doute que je faisais peur à voir. Je suivais la foule en me glissant le long des murs, et j'approchais de cet horrible lieu. Mais je ne pus aller plus loin, et je m'assis sur le pas d'une porte. Je regardais les gouttes d'eau tomber de mes cheveux ; j'entendais le bruit sourd de la foule, et la grosse cloche qui sonnait ! O mon Dieu ! mon Dieu ! comment ne suis-je pas morte ? Je ne pouvais ni crier ni pleurer ! J'écoutais ! J'écoutais ! J'écoutais ! Le jour se leva. O Nan ! son temps était venu ! L'horloge de Saint-Paul sonna huit heures ! Il me sembla que je tombais dans le feu, et je restai sans connaissance. »

Comme nous le disions un jour dans une autre Revue[1], en donnant l'analyse de ce poème touchant, nous n'avons jamais rien lu d'aussi inoubliable que la plainte de Nell : cette plainte qui n'est pas une plainte, mais plutôt une complainte, car la pauvre fille ne se plaint pas, tant la souffrance lui paraît chose naturelle, tant elle est habituée à souffrir. Si la croyance en la vertu de la peine de mort continue de subsister dans l'esprit de ceux qui auront lu *Nell*, c'est que la chose la plus difficile qu'il y ait au monde est d'effacer de la mémoire des hommes une idée qui y a régné pendant des milliers d'années, qui est certainement antérieure aux temps historiques, et qui, de plus, plonge ses racines dans les instincts primordiaux de l'humanité.

C'est au point qu'on se demande si, en écrivant son poème, M. Buchanan entendait bien, réellement, et aussi délibérément que Victor Hugo, donner son coup de pioche dans l'édifice de notre législation pénale. On en est convaincu en lisant *Nell ;* on commence à en douter quand on ouvre un autre des *London Poems*, intitulé : *The Last of the Hangmen.* — Le dernier bourreau. — Toutes les raisons invoquées en faveur du maintien de la peine de mort y sont rappelées, sans contradiction. Il est vrai qu'elles sont mises dans la bouche d'un bourreau ; que ce bourreau nous est représenté comme le plus infortuné des hommes, et que, de plus, la pièce porte pour sous-titre : *Un grotesque*. Le « Grand Inconnu, » comme le poète l'appelle, se plaint amèrement de l'injustice des hommes, qui le méprisent, lui, qui « fait marcher la machine sociale, » et du gouvernement, qui paie mal un personnage « plus néces-

[1] La *Revue politique et littéraire.*



saire qu'un premier ministre. » Il est certain que les rois d'Annam, qui choyaient le bourreau, lui donnaient une villa très agréable, et le tenaient près de leur personne, étaient plus conséquents avec eux-mêmes que ne le sont les Européens, lorsqu'ils n'éprouvent qu'éloignement et répulsion pour un fonctionnaire placé pourtant au sommet de leur législation pénale. Laissant de côté l'idée qui s'en dégage, idée dont l'évidence est, selon nous, trop peu claire, *The Last of the Hangmen* a le mérite de la simplicité et de la justesse des images. Les divertissements populaires qui rassemblent le dimanche, dans les faubourgs de Londres, le peuple des bouges et des prisons, l'aspect que présentent ces foules de misérables sont admirablement peints. La muse de M. Buchanan, s'est, sans cesser pour cela d'être muse, résolument enrôlée sous la bannière du réalisme.

Meg Blane est le premier, et, selon nous, le plus remarquable des *North-Coast and other Poems*, publiés pendant les deux années 1867-1868. Il est le premier en date, et le premier en excellence. Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il restera un des plus beaux fleurons de la couronne poétique de son auteur. La scène se passe en Ecosse, sur les bords de la sombre mer du Nord ; le poète est là chez lui. La couleur locale abonde, les descriptions sont amples et belles : voilà pour le milieu. Quant au récit, il est digne de la grandeur du cadre, et tiré du tréfond des entrailles humaines. Y a-t-il rien de plus beau qu'une femme ignorante, simple, grossière, qui ne connaît rien de ce monde que l'amour et la fidélité ? Telle est la robuste batelière Meg. Elle a aimé un pêcheur, dont ses bras musculeux partageaient les travaux ; elle l'a aimé simplement, naturellement,

sans même lui demander le mariage, parce qu'il lui semblait, dans ses ténèbres intellectuelles, que l'amour en lui-même est d'essence éternelle. Mais un jour est venu où l'homme a été embarqué comme matelot. Deux ans, quatre ans, dix ans se passent, et Meg attend toujours ! Dix ans encore, aucune nouvelle ! L'enfant de son amour a grandi près d'elle dans un état d'idiotie. L'attachement instinctif de ces deux êtres l'un pour l'autre est saisissant. C'est l'ours et son ourson, perdus, seuls, au milieu des neiges, dans le silence glacé de la nature.

La tempête mugit ; il fait nuit noire. « Un navire à la côte ! » crie le veilleur. Personne ne bouge : le danger est trop grand. Mais les bras robustes de Meg détachent les amarres d'une barque, elle saute dedans, son exemple entraîne quelques hommes, et l'on se porte au secours des naufragés.

Il y a là un morceau de *bravura* poétique que nous renonçons d'avance à traduire d'une façon présentable au lecteur; c'est l'éternelle description de la tempête, rajeunie, renouvelée, agrandie, rendue plus vivante et plus terrible :

...Black was the oozy lift,
Black was the sea and land, etc.

Deux corps sont ramenés à terre et déposés dans la cabane du veilleur. Un des deux, qui conservait encore un souffle de vie, est ranimé par les soins de cet homme, pendant que Meg, trempée d'eau glacée, se retire dans sa propre demeure, avec une réserve de femme et un calme apparent d'héroïne. Mais un pressentiment la tourmente, et avant le retour du jour elle revient, sa lampe à la main, pour regarder les traits du noyé. Inca-

pable de contenir le sentiment qui l'opprime, Meg, pâle comme une criminelle, tremblante, avance, recule, avance encore, pendant que l'idiot, son enfant, la saisit par sa robe et la tire en arrière. Elle veut voir ce visage : le vertige de l'abîme l'a saisie, de l'abîme en effet, dans lequel son reste de vie va s'engloutir.

On devine le reste. Le père de son enfant s'est marié, il y a de cela longtemps ; déjà d'autres enfants lui sont nés ; il l'avoue simplement, avec un peu de honte et de tristesse. « — Il est trop tard ! Meg, tout est fini ! » Pas un mot, pas un reproche ne sort des lèvres de la pauvre vieille fille. Bien plus, quand il part, en lui disant adieu, avec calme et presque sans remords, elle sent son amour s'éteindre : son amour, mais aussi sa vie !

Lord, with how small a thing,
Thou canst prop up the heart against the grave !
A little glimmering
Is all we crave !
The lustre of a love
That hath no being,
The pale point of a little star above
Flashing and fleeing,
Contents our seeing.
The house that never will be built ; the gold
That never will be told;
The task we leave undone when we are cold ;
The dear face that returns not, but is lying,
Lick'd by the leopard, in an indian cave ;
The coming rest that comest not, till, sighing,
We turn our tremulous gaze upon the grave.
And, Lord, how should we dare
Thither in peace to fall,
But for a feeble glimmering even *there* —
Falsest, some sigh, of all ?

We are as children in Thy hands indeed,
And Thou hath easy confort for our need, —
The shining of a lamp, the tinkling of a bell,
Contents us well.

. . . .

. . . oft, one little thing that *looks* divine
Is all some strong soul seeks on mortal ground;
There are no more to shine
When that one thing is found.
If it be worthless, then what shall suffice?
The lean hand grips a speck that was a spark,
The heart is turned to ice,
And all the world is dark.
Hard are Thy ways, when that one thing is sought,
Found, touch'd and proven nought.
Far off, it is a mighty magic, strong'
To lead a life along.
But, lo! it shootesh thitherward, and now
Droppeth, a rayless stone, upon the sod —
The world is lost: perchance not even Thou
Survivest it, Lord God!

Seigneur, qu'il te faut peu de chose
Pour soutenir notre cœur dans la vie!
La plus petite lueur qui séduit nos regards,
L'illusion d'un amour sans nulle réalité,
Le pâle scintillement d'une étoile,
Ne brillant que pour disparaître,
Suffit, pour l'heure, à nos désirs.

La maison qu'on ne bâtira pas;
L'or qu'on ne possédera pas;
La tâche qu'on n'accomplira pas;
Le cher visage qu'on ne reverra pas,
Et que dévore peut-être en ce moment le léopard,
Au fond d'une caverne de l'Inde;
Le repos attendu qui jamais ne viendra,
Nous conduisent jusqu'à la tombe.

Et comment, ô mon Dieu ! oserait-on y descendre
Si tu n'y avais encore déposé l'Espérance, —
Quelques-uns disent en soupirant, —
La dernière et suprême de tes déceptions ?

Nous sommes des enfants dans tes mains,
Et tu sais contenter nos besoins.
Qu'une lampe s'allume, qu'une clochette tinte,
Et nous voilà tout souriants !

. . . .

. . . souvent, une petite chose *qui a l'air divine,*
La vue d'une ombre, qui lui parle de *Toi*,
Apaise et remplit une grande âme.
De ce moment, rien plus ne l'intéresse,
Elle a son Tout, sur cette terre.
Si ce Tout n'était rien, où s'abreuverait-elle ?
La faible main, hélas, n'étreint que le néant ;
Le faible cœur se tourne en glace ;
Et le monde rentre dans les ténèbres !
Que tes voies sont cruelles, quand la chose cherchée,
Trouvée, touchée, se dissout, s'évapore !
De loin, c'était une force magique
Pour nous conduire dans la vie ;
Mais vois ! elle s'éloigne, s'éloigne encore !
Notre espoir tombe par terre comme une pierre sans vertu,
Ce monde est tout entier perdu ;
Et toi, Seigneur, vis-tu ?

La poésie de M. Buchanan est très belle, et notre traduction, elle, est assez plate et mauvaise ; mais le sens suffira à l'intelligence du lecteur. Il verra combien nous avions raison de dire en commençant que, si le poète avait en quelque chose suivi les traces de Walt Whitman, il se ressentait également de l'influence impressionniste et philosophique de M. Sully-Prudhomme. Il ne faudrait pas conclure de ces points d'interrogation que Robert Buchanan est un sceptique ou un athée.



C'est, au contraire, une âme hautement religieuse, une âme de véritable Ecossais, qui cherche, dans son indépendance, à la façon d'un Knox ou d'un Chalmers, Dieu, le bien et le vrai. Sans doute, cette libre recherche lui fait mettre en question bien des idées reçues ; mais comme, chez lui, le sentiment de l'existence et de la présence de Dieu n'est jamais absent, comme les explorations les plus hardies de sa pensée se terminent toujours par une invocation d'un caractère absolument chrétien, on peut dire qu'en cela encore M. Buchanan est un enfant de notre siècle ; de ce siècle dont la ferveur semble changer d'objet, mais reste entière, et qui, on le verra bien, n'aura secoué les bases de la philosophie religieuse que pour les relever de sa main.

Pour faire connaître notre poète à ses meilleurs moments, c'est-à-dire quand il est le plus animé du souffle chrétien, nous voudrions donner ici dans son entier le petit poème intitulé : *The modern Warrior*, — le guerrier moderne,— qui est tout simplement une image de saint, et peut-être celle, plus auguste encore, du Christ lui-même. Mais il faut nous borner dans nos citations.

Nous ne pouvons, nous autres Français, nous séparer de Robert Buchanan sans lui avoir payé un tribut de reconnaissance, nous souvenant qu'il a été en 1870-71 un des rares Anglais qui ont su aimer et honorer la France vaincue. M. Buchanan a montré dans cette circonstance une vraie noblesse de sentiment. Du reste, nous le disons avec sincérité : si les rôles eussent été renversés et que cet hommage au malheur se fût adressé à une Allemagne trahie par le sort des armes, il ne nous en semblerait pas moins digne d'un cœur de poète. *Les*



Chants de l'année terrible, au nombre de dix, avaient été d'abord déparés par deux pièces qui, comme esprit, comme facture, étaient fort au-dessous de l'auteur. Mais, dans les éditions postérieures des œuvres complètes, on n'en a conservé qu'un fragment, de sorte que la collection telle qu'elle existe aujourd'hui n'a plus droit qu'à des éloges. Parmi ces chants datés de 1870-71, il faut distinguer surtout *l'Esprit d'Auguste Comte*, l'*Ode devant Paris* et le *Dialogue dans la neige pendant le siège*. Nous doutons que celui qui est intitulé : *Les deux voix* ait beaucoup plu en Angleterre, et qu'il y ait contribué à la popularité de son auteur. Mais M. Buchanan est aussi courageux de caractère que généreux d'esprit, montrant ainsi qu'il est un vrai poète, en même temps qu'un véritable Ecossais.

Au point de vue purement littéraire, il faut convenir qu'il est fort inégal, et fait souvent de méchants vers, — Victor Hugo n'en faisait-il pas ?— Mais, au point de vue du sentiment, il est presque toujours digne de lui-même. Nous sommes surpris qu'un poète qui possède, à ce point, l'intelligence du temps et l'amour des faibles ne soit pas plus universellement connu. La raison en est, peut-être, que Robert Buchanan n'eût pas dû naître en Angleterre : *il n'a pas les passions de son peuple ;* et comme un écrivain ne devient célèbre à l'étranger qu'à la condition d'être d'avance populaire dans son pays, la réserve avec laquelle l'opinion anglaise l'accueille a fait tort à sa renommée. S'il eût eu la fortune de naître en France, Robert Buchanan s'y fût tout de suite trouvé de plain-pied avec son public, et il eût accéléré le mouvement généreux qui, dans tous les siècles, et sous toutes les formes, même au milieu des plus

grandes erreurs, emporte toujours la nation française. Dans ses méditations ardentes sur la distinction du bien et du mal ; dans son incessante poursuite de la justice sociale ; dans sa tendre pitié pour la faiblesse, il eût trouvé un auditoire tout préparé, une opinion prête à le suivre et il n'eût peut-être pas écrit, quand il livrait ses vers à la publicité, ces paroles mélancoliques, dans lesquelles il y a plus de doute que de confiance :

« Allez, pain jeté sur l'eau ! Revenez à moi si le flot vous repousse ; ou plutôt, puissiez-vous ne jamais revenir, et toucher au rivage lointain ! »

LÉO QUESNEL.



FLEUR DE MAUVE

NOUVELLE

L'autre jour, en feuilletant ma Bible, j'y ai trouvé une fleur de mauve.

Elle était sèche et pleine de poussière; ses pétales, transparents comme des ailes de libellule, laissaient voir leurs nervures fines, et, sur le papier, ils avaient déposé de ces petites taches jaunes que les amateurs de bouquins désignent sous le nom de piqûres.

Alors, j'ai saisi cette fleur, et, comme le soir tombait, que la brume d'hiver se nuançait de violet et que le feu flambait plus clair dans la chambre assombrie, j'ai songé au temps heureux où j'étais un insouciant qui s'en allait par la vie et par les routes en chantant des chansons et en cueillant des fleurs.

Et voici, je me suis rappelé une foule d'anciennes choses, très fraîches et très lointaines, qui m'ont apporté comme une bouffée de printemps.

C'était en juillet. Je traversais à une heure, après mon déjeuner, la rue du village désert pour gagner un petit bois que je connais, plein d'ombre et d'un bruit

d'eau. Il y a là, sous un bouquet de frênes, un banc où l'on est délicieusement par les grosses chaleurs de midi. J'avais mon Ronsard à la main et je me promettais tout un après-midi de flânerie, de rêver vautré sur l'herbe et de ne penser qu'à rimer, qu'à lire, qu'à fumer ma pipe en écoutant le babil des oiseaux et en suivant le vol des papillons. La terre se fendillait sous le soleil, les grillons se taisaient, un grand silence s'étendait partout ; les murs chauffés à blanc réverbéraient des deux côtés de la rue de grosses bouffées de chaleur.

Sur le pas de sa porte, assise sous l'auvent du toit, j'avisai la mère Simonne. Je lui dis :

— Bonjour, mère Simonne !

Elle me répondit :

— Adieu, valet !

Elle est très vieille ; elle a quatre-vingts ans d'âge pour le moins, et avec ça droite comme un jonc et rigide comme le devoir. Quand les enfants sont désobéissants, les mamans disent pour les effrayer : « Attends, attends, je m'en vais chercher la mère Simonne ! » Et de même les faibles, pour se venger des forts qui les battent, leur jettent cette menace : « Ça sera dit à la mère Simonne ! »

Je l'aime bien, moi. Elle m'a porté tout petit le long des routes ; plus tard, elle m'a conduit aux champs par la main ; elle m'a appris à connaître les arbres, les herbes, les oiseaux, toutes les choses de la campagne ; elle m'a gâté encore, ayant toujours au fond de sa poche quelque friandise à mon intention, une prune, ou un morceau d'*épogne* quand on faisait au four chez eux ; elle m'a éduqué enfin, m'enseignant, par exemple, à ne pas devenir un rapporteur, et je me souviens toujours qu'elle me troussa une fois près d'un mur et me fouetta

de la belle sorte avec des orties *pour m'apprendre* : on se souvient toujours de ces choses-là. Oui, je l'aime bien : c'est d'elle que je tiens que le bonheur n'est point notre dû dans ce bas-monde, et que le mieux que nous y puissions faire, c'est de travailler, sans raisonner davantage ; c'est en pensant à elle que j'ai pu avaler certaines drogues amères que prodigue la vie. De son côté, elle me veut du bien. Elle, qui ne parle guère, consent volontiers à me raconter des histoires et à me donner son avis. Elle sait que j'étudie et s'intéresse à mes études, prend plaisir quand j'ai conquis un grade ou remporté un petit succès ; et, à me voir ainsi, toujours un livre à la main, elle s'imagine que j'ai la science infuse et me consulte maintenant sur les points les plus divers. Pauvre mère Simonne ! Comme si l'on apprenait quelque chose dans les livres, et comme si vous n'en saviez pas plus long qu'un écolier jeunet et folâtre, vous qui êtes vieille et vous qui êtes sage ; mais il en est ainsi, la sagesse aime parfois prendre avis du savoir et se figurer dans sa modestie qu'elle et lui ne font qu'un.

Je me suis assis aux pieds de la vieille paysanne et ai lié conversation avec elle. Elle effeuille des mauves qu'elle veut faire sécher ; elle les a cueillies le matin, dans la rosée, en revenant de porter la soupe aux hommes. Une grosse gerbe en est jetée là, sur le pavé, déjà toute flétrie sous le rayon du soleil ; la mère Simonne prend chaque plante l'une après l'autre, en détache les fleurs, les nettoie et les lance doucement sur un van d'osier placé devant elle. Aux jours de neige et de rhumes, elle en fera des tisanes émollientes et salutaires, dont les aromes rempliront d'un parfum de plante la chambre où il y a la cheminée et l'armoire de noyer. Comme les bergers de la montagne, la mère



Simonne connaît les simples et les paroles d'enchantement.

Je regarde la mère Simonne. Elle accomplit son travail sans hâte, méthodiquement. Depuis que je la connais, elle n'a point changé, sa figure impassible semble un masque ; impossible de deviner ce qui se passe sous ces traits taillés à l'emporte-pièce, derrière ce front étroit et têtu qu'encadrent deux bandeaux clairsemés de fils d'argent et que serre toujours la même éternelle coiffe noire ; seulement, dans le regard d'une extrême acuité malgré l'âge, on sent je ne sais quoi de calme et de bon. Toute sa personne est noueuse comme un sarment; les muscles saillants de son cou semblent des cordes ; on voit d'emblée qu'elle a beaucoup peiné dans la vie, on le voit surtout à ses pauvres mains usées, gercées par la terre, qui n'ont jamais reculé devant la besogne et qui peu à peu se sont toutes déformées, limées, amoindries comme l'alliance d'or, brillant encore à l'un des doigts et ne paraissant plus qu'un fil.

A côté d'elle, posée sur le banc, il y a sa Bible.

Elle me parle lentement, d'une voix adoucie et un peu basse, comme on parle aux enfants et comme on parle aux savants. Pour elle, au fond, je suis un être hybride, à plusieurs faces, d'un abord difficile pour la simplicité de son intelligence et de son cœur ; elle ne sait trop : je suis le polisson qu'elle fouettait de verges d'orties et je suis l'homme de la ville qui porte une chaîne d'or à son gilet, aussi joint-elle dans le son de sa voix toute la tendresse due au petit garçon d'autrefois et toute la révérence due au grand jeune homme d'aujourd'hui. Puis peu à peu, dans le cours de la causerie, elle oublie le temps présent pour ne plus se rappeler que l'époque lointaine où elle me cueillait des gaules dans les haies

et me régalait de primeurs ; ma dignité factice tombe ; je demeure son petit, son *valet*, comme les paysans disent d'un mot si joli ; elle me gronde. J'écoute son langage, tout fleuri de proverbes et de versets, pittoresque et sensé comme la langue du peuple.

Il fait si chaud que de l'autre côté de la rue, au fond du verger entr'aperçu à travers une claire-voie, on voit l'air, comme une buée légère, à peine notable, qui monte, descend, remonte. La terre se repose dans le lourd sommeil de midi ; aucun souffle n'agite les arbres brillants de soleil et vides de chansons d'oiseaux. Pas un murmure, pas un bruit d'ailes, toutes les portes, tous les volets sont hermétiquement clos ; c'est à peine si, le long des murs, le sol est marqué d'une mince bande d'ombre. Les hommes sont aux champs, ils abattent le blé mûr dont les épis craquent sous la faux. En face, sur un fumier, des poules dorment.

Elle me dit :

— Pourquoi ne vas-tu pas à l'église, mon garçon ? Vois-tu, tu es un monsieur, tu apprends professeur, tu veux devenir savant parce que l'escient et la capacité ne te manquent pas, bien sûr; moi, je ne suis qu'une pauvre campagnarde, mais, crois-moi, ça me fait chagrin de t'apercevoir ainsi rêvassant le long des chemins et batifolant au bord des mares quand le sermon sonne, le dimanche. Aujourd'hui, les hommes n'ont plus de religion, ce sont des égoïstes qui n'aiment plus qu'eux-mêmes et, le jour du repos, ils préféreront jouer la partie à l'auberge plutôt que de se repentir et de tâcher à se faire pardonner leurs offenses. Et voilà, l'herbe pousse sur le chemin du cimetière que c'est une honte. Tout ça nous vaudra du malheur. Quand le bon Dieu s'aperçoit qu'on ne l'aime plus, il se venge parce qu'il



est en colère. Il se vengera sur nous, et alors, adieu Luc! N'y a-t-il pas assez de misère par le monde sans que nous l'augmentions encore par notre propre malice? Vois-tu, quand je regarde à cette heure ceux qui geignent, qui se lamentent que rien n'aille plus et qui restent bras croisés devant l'ouvrage parce qu'ils n'y ont plus le cœur, je me dis que c'est leur punition qui commence, que s'ils sont inconsolables, c'est qu'ils sont des gentils et qu'ils ne veulent point être consolés : voilà tout. Il faut bien aimer le Seigneur notre Dieu, mon enfant. Moi qui te parle, je l'ai toujours bien aimé et révéré dans son temple : aussi, sa grâce ne m'a point abandonnée. Et maintenant que je suis une vieille femme, si je n'ai pas trop d'infirmités, ni de misères, si j'attends d'un œil tranquille le moment prochain où je m'en irai sous la terre, c'est que le Seigneur m'a bénie, parce que je l'en ai toujours prié, je te le dis.

Oui, elle a toujours prié le bon Dieu, la mère Simonne, et elle le prie encore. Depuis cinquante ans, chaque dimanche, on la voit franchir le seuil de sa porte et s'acheminer à pas tranquilles vers le vieux temple délaissé. Elle porte en pointe sur le dos son châle de faux cachemire et tient en ses mains croisées sur l'estomac et gantées de fil d'écosse son mouchoir à dentelles et son psautier. Elle passe le long des rues, digne et droite, comme un reproche vivant ; à l'église, elle s'assied toujours à la même place, sur le même banc ; chante de la même voix grêle ; écoute sans être jamais distraite, en hiver par les flocons de neige qui s'amassent sur les tilleuls de la cour, en été par les gazouillis d'oiseaux qui pépient contre les vitres, la même parole immuable commentée par des hommes divers. Puis, le sermon terminé, elle regagne avec du sourire dans les



yeux sa demeure où l'on mange ce jour-là le même pot-au-feu et où personne ne travaille, ni les bêtes, ni les gens, alors même qu'on est au temps des gros ouvrages et que le tonnerre gronde, — depuis cinquante ans.

J'ai pris la Bible sur le banc et j'en tourne les pages d'un doigt distrait. Je pense à ce livre des livres qui a séché tant de larmes, qui a bandé tant de plaies, qui a inspiré tant d'héroïsmes ; je pense à toutes les vies qui ont vécu de lui et qu'il a illuminées d'un éclat paisible ; je pense aux guerres des hommes et aux luttes des idées dont il a été le prétexte ou la raison. Je me dis que cette parole est bien éternelle puisque, comme Dieu la proclama du haut du Sinaï au peuple des bergers et comme les apôtres s'en allèrent la répandre par le monde aux péagers et aux pêcheurs, on la prêche encore en ce jour, et je me dis qu'elle est bien divine puisqu'elle est si belle que chacun la comprend, qu'elle console, qu'elle fortifie, qu'elle charme tout le monde, les pauvres et les riches, les fous et les sages, les rois et les bergers, et la vieille paysanne en coiffe noire qui effeuille des mauves un après-midi d'été. Et, à tenir tant de choses dans le creux de ma main, je sens un frisson qui agite mes doigts ; un respect me pénètre, et je jette le bout de cigarette que je grillais entre mes lèvres.

C'est la Bible in-folio d'Osterwald publiée par les soins des pasteurs neuchâtelois et dont chaque chapitre est accompagné de leçons et de remarques si naïves ; elle est imprimée sur du beau vélin, le titre en capitales rouges, le texte en vieux caractères enjolivés et charmants : il y a des *o* à la place des *a*, des *s* qui ressemblent aux *f*, des *et* contournés en arabesques, des gravures sur bois, des cartes de géographie, le portrait

d'Osterwald très digne dans sa perruque du grand siècle. Sur les pages de garde, la mère Simonne a inscrit les événements importants de sa vie en une vieille écriture qui rappelle les minutes jaunies des notaires :

« Aujourd'hui, jour de la Saint-Jean, à trois heures de l'après-dîner, de par la grâce de Dieu est né heureusement et à terme mon fils Jean-François-Marie. Que notre Seigneur l'ait en sa sainte garde !

» Aujourd'hui, dimanche des Rameaux, à deux heures et demie du matin, de par la grâce de Dieu est né heureusement et à terme mon fils Luc-Emmanuel-Philibert. Que notre Seigneur l'ait en sa sainte garde !

» Aujourd'hui.... »

Il y a ainsi douze inscriptions qui se suivent, signalant également la naissance de douze garçons tous bien venus dans le monde et tous salués de la même parole pieuse, depuis l'aîné Jean-François-Marie jusqu'au cadet, Benjamin.

La mère Simonne me regarde et, tout en jetant une mauve dans le van d'osier :

— Si tu me faisais un bout de lecture, hein, valet ?

Je me mets à lire au hasard. Seulement, comme la mère Simonne est un peu dure d'oreille, je dois hausser la voix, et ma voix claire et forte qui monte vers le ciel résonne d'une façon étrange dans le silence de la campagne endormie que troublent parfois le marteau lointain de la forge ou le remuement d'une bête dans une étable close :

« Il arriva au temps que les Juges jugeoient, qu'il y eut une famine au Païs. Et un homme de Bethléhem s'en alla, lui et sa femme, et ses deux fils, au Païs de Moab afin d'y habiter. Et le nom de cet homme-là étoit Elimelec, et le nom de sa femme Nahomi, et les noms de ses deux fils Mahlon et Kiljon ; ils

étoient Ephratiens, de Bethléhem de Juda ; et ils vinrent au Païs de Moab et ils y demeurèrent. »

Je suis tombé sur le livre de Ruth. Je me rappelle que c'est justement le temps de la moisson. Là-bas, dans les champs qui se déroulent à perte de vue, les hommes courbés sur la terre fauchent ; et sur les épis fauchés, et sur la terre grise et poussiéreuse où, comme des cheveux qui se hérissent, se dressent en tous sens les tronçons des tiges coupées, les sauterelles s'entrecroisant, se pourchassant, avec un bruit sec, dansent. Parfois un moissonneur se relève et, dessinant son torse sur le ciel, la chemise entr'ouverte, il demeure ainsi une minute : il essuie du revers de sa manche son front ruisselant de sueur, ou de sa molette repasse le fil de sa faux. Puis il se rebaisse et reprend sans un mot son pas lent et rythmé de faucheur. Sur la marge des champs, ici et là, à l'ombre d'un aubépin ou d'un prunellier, il y a des paniers couverts d'un linge et d'où sort le cou d'une bouteille de cidre. Quand ils le boivent, les hommes le laissent de haut tomber tout droit dans leur corps qui brûle, sans un mouvement de la gorge. Et le soleil implacable resplendit.

Sans doute, depuis Booz, les choses ont changé ; on ne coupe plus les épis du blé comme à Bethléhem, on conçoit d'une façon diverse la culture des champs, mais je me figure que la poésie de la moisson est demeurée la même, que si les hommes et les instruments qu'ils inventent dans leur industrie se transforment, la terre reste immuable, qu'elle donne toujours à ceux qui vivent courbés sur elle un peu de son apaisement, et que du livre de Ruth comme d'un champ où l'on moissonne, il se dégage la même sensation lumineuse de grandeur et de simplicité.

A la nuit tombante, les travailleurs reviendront en

longs cortèges, la faux sur l'épaule et le chapeau en arrière ; ils suivront, mêlés aux femmes qui leur ont porté le goûter de quatre heures, le char couvert de lourdes gerbes, traîné lentement par les bœufs ; ils chanteront leurs chansons de moissonneurs dont les notes tenues se traînent sur le sol, où entre toute la musique de la terre, le cri saccadé des grillons, le murmure du vent qui courbe en automne les cimes des peupliers, et qui sont légendes pleines d'histoires d'amour et de filles de princes. Et le soir, en larges tablées devant les portes, ils verseront des cruches le vin clair pour repartir le lendemain matin dans l'aube pâle.

Je continue à lire. Les belles paroles de la Bible s'enchaînent les unes aux autres, emplissent le silence et montent au ciel, d'un vol lent.

« C'est ainsi que Nahomi s'en retourna avec Ruth la Moabite, sa belle-fille, qui étoit venue du Païs de Moab ; et elles entrèrent dans Bethléhem au commencement de la moisson des orges.

» Or le mari de Nahomi avoit un parent qui étoit un homme puissant et riche, de la famille d'Elimelec, qui s'appeloit Booz.

» Et Ruth la Moabite dit à Nahomi : Je te prie que j'aille aux champs et je glanerai quelques épis après celui devant lequel j'aurai trouvé grâce. Et elle lui répondit : Va, ma fille.

» Elle s'en alla donc et entra dans un champ, et glana après les moissonneurs. Et il arriva qu'elle se trouva dans un champ qui appartenoit à Booz, qui étoit de la famille d'Elimelec.

» En même temps Booz vint de Bethléhem, qui dit aux moissonneurs : Que l'Eternel soit avec vous ; et ils lui répondirent : Que l'Eternel te bénisse.

» Puis Booz dit à son serviteur qui étoit commis sur les moissonneurs : A qui est cette jeune fille ?

» Et le serviteur qui étoit commis sur les moissonneurs, ré-



pondit et dit: C'est une jeune femme Moabite, qui est revenue avec Nahomi du Païs de Moab. »

La Bible de la mère Simonne est bien usée. Depuis le jour de sa première communion, où son pasteur la lui donna, on voit qu'elle l'a souvent lue pendant les veilles d'hiver, au coin de l'âtre où flambait un feu de racines, pendant les après-midi de dimanche, au son de la pluie qui tombait sur les toits : il s'en exhale la douce odeur du vieux bouquin. Elle m'écoute, sérieuse, ne discontinuant point sa besogne, branlant un peu le chef comme par acquiescement au bout d'un verset, ou quand je m'arrête pour reprendre mon souffle.

Et, tout en lisant, je songe combien ce livre est nécessaire aux existences simples, bourgeoises, obscures, ne disposant de rien pour les distraire et les élever au-dessus du train quotidien de la vie. Nous autres, gens de la ville, nous avons constamment devant les yeux un au-delà quelconque, un désir, art ou idée, qui nous sort de nous-mêmes, groupe et absorbe toutes nos forces, dans la réalisation duquel nous mettons toutes nos espérances. Il tient nos regards élevés et nous fait traverser le monde sans trop d'ennui, ni de rancœur ; il nous octroie le droit de vie, il nous explique la raison de notre être. Quand on pense à lui, on sourit parce qu'on s'échappe. Il luit devant nous comme une percée d'horizon où il y a du bleu. Or, cette portion d'idéal nécessaire à la vie de l'âme comme le pain est nécessaire à la vie du corps, les humbles, les simples, les illettrés, les malheureux la trouvent dans la religion. C'est surtout le cas de la paysanne ; il n'est pas en effet d'existence plus platement uniforme que la sienne. Le campagnard, lui, s'occupe des travaux des champs qui varient avec



les saisons diverses ; tour à tour, il plante, il sème, il fauche, il bat en grange, il tourne le pressoir ; le souci de son art, la multiplicité de ses besognes le tient constamment en éveil. Elle, n'a rien de tout ça. Sa vie s'écoule entre quatre murs, toujours la même, hiver comme été, printemps comme automne, toujours remplie des mêmes soins matériels, des mêmes labeurs qui ne varient jamais. Que le soleil brille ou que la neige tombe, elle doit pareillement mettre l'eau bouillir, écumer la soupe, débarbouiller les enfants, repriser le linge, voilà tout ; c'est à peine si aux jours de grande presse elle va aux champs donner un coup de main aux hommes ; et cela a toujours été ainsi depuis son mariage, et cela sera toujours ainsi jusqu'à sa mort. Aussi a-t-elle besoin d'autre chose, d'un rêve quelconque qui remplisse ses heures monotones, ses longues stations taciturnes aux mêmes places, qui l'aide à envisager sans désespoir sa longue route désespérément égale. Alors elle lit la Bible. Elle se plaît à ses histoires naïves qui la charment comme elles ont charmé les paysans de la Judée et qu'elle comprend pour les mêmes raisons ; elle y apprend que le sacrifice est une vertu, et que les pauvres et les simples d'esprit comme elle auront un jour le royaume des cieux ; elle s'oublie, elle s'élève, elle s'épure ; par une route autre que celle des hommes, elle arrive à la même compréhension des choses ; et quand elle est triste et dégoûtée de cette éternelle répétition des jours, elle pense à un beau paradis qu'elle se forge à sa guise, tout rempli de fleurs, d'oiseaux, de fruits, où elle retrouvera ceux qu'elle a perdus vêtus de robes bigarrées, et parmi les anges, les chérubins et les apôtres, le bon Dieu avec une grande barbe d'argent.

Voilà pourquoi la mère Simonne, par cet après-midi

torride de juillet où elle effeuillait des mauves, avait mis sa Bible à côté d'elle, sur le banc.

« Alors Booz dit à Ruth : Ecoute, ma fille, ne va point glaner dans un autre champ et même ne sors point d'ici ; et ne pars pas d'ici, d'auprès de mes servantes.

» Regarde le champ où l'on moissonnera, et va après elles. N'ai-je pas défendu à mes garçons de te toucher ? Et si tu as soëf, va aux vaisseaux et bois de ce que les garçons auront puisé.

» Alors elle tomba le visage contre terre, et se prosterna, et lui dit : Comment ai-je trouvé grâce devant toi, que tu me connaisses, moi qui suis étrangère ? »

Plus qu'aucune autre, la mère Simonne a eu besoin de ce confort de la religion. Je vois en pensée sa pauvre et longue vie qu'elle m'a souvent contée sans se plaindre, et où j'ai deviné tant de souffrances qu'elle ne savait, qu'elle ne voulait pas dire.

On l'a trouvée une nuit de Noël dans la rue, délaissée sur la marche d'une porte où elle grelottait de froid. Elle ne sut jamais ce que furent ses parents, où elle était née, comment elle s'appelait, ni pourquoi sa mère l'avait mise au monde puisque c'était pour l'y abandonner. L'hôpital qui la recueillit la nomma Simonne, Simonne Noël à cause du jour de fête où quelqu'un la ramassa. Et puis on la confia à des paysans, qui par ce besoin d'argent liquide qu'ont les campagnards se chargent volontiers d'élever avec les leurs les enfants des autres : un de plus, un de moins, ce n'est pas une affaire, et au bout du mois on s'y retrouve toujours. Elle grandit là, au milieu de ces gens qui n'avaient point le cœur mauvais, mais qui n'étaient pas sa famille. Elle ne connut jamais la caresse d'une mère, ce sourire attendri qui s'attarde sur une tête blonde et l'enveloppe d'une atmosphère d'amour,

cette attention continuellement éveillée, que tous, pauvres et riches, simples et spirituels, nous avons pour nos enfants. On ne la tourmentait point certes, on continuait à l'abandonner ; si elle s'était donné de la peine pour bien faire, personne ne la récompensait d'une petite tape sur la joue. Que leur importait à ces gens que cette enfant devînt brave ou tournât mal : est-ce qu'elle était à eux ? Le matin, quand la mère appelait ses gamins pour les peigner et les approprier avant de les envoyer à l'école, elle jasait avec eux, les baisait, les cajolait et s'appliquait à leur faire la raie et à bien boucler leurs cheveux : elle, on l'appelait la dernière et on la peignait en silence, en deux temps trois mouvements. Les enfants de la maison recevaient toujours à Noël, aux anniversaires de naissance, quelque petite étrenne, une poupée, un bonnet en peau de lapin, des bas de laine rouge dont ils s'amusaient ou s'ornaient les dimanches ; elle ne reçut jamais de cadeaux semblables, elle, jamais. Savait-on seulement quand elle était née ? En outre les enfants, qui sont cruels parce qu'ils sont bornés, sentaient bien inconsciemment qu'ils avaient affaire à une créature inférieure, sur qui pesait une réprobation muette et qui ne vivait point selon l'ordre régulier des choses, chez elle, avec son papa et sa maman. Ils lui demandaient parfois : « Comment est-ce qu'il s'appelle, ton papa ? » Et voyant qu'elle n'avait point de papa pour la protéger, ni de grand frère, ni de cousin, ni personne, ils la houspillaient et lui jetaient des pierres. S'ils avaient commis une frasque, c'était elle qui était battue. Les enfants se ressentent toujours de l'indifférence où ils ont été laissés dans leur âge le plus tendre et le plus délicat : il faut du soleil aux plantes pour qu'elles s'entr'ouvrent il faut du sourire aux hommes pour qu'ils s'épanouissent, et les



hommes qui ont vécu sans sourire et les plantes qui ont poussé sans soleil en gardent toujours quelque chose de triste ou de contraint.

Et puis, à treize ans, elle était allée fille de ferme, ayant toujours gagné sa vie depuis lors. Comme elle était déjà forte, brave et vaillante à l'ouvrage, on l'acceptait volontiers dans les grosses maisons où il ne manque jamais de travail pour tous les bras et pour tous les âges. Elle se levait avant l'aube, portait à manger aux pourceaux, récurait la vaisselle, vivait dans le graillon, accomplissait sans se lasser mille petites besognes répugnantes et qui devaient être accomplies ; seulement, lorsqu'elle avait peiné toute la journée, cherchant à se rendre utile et à complaire en tout à ses maîtres, c'était comme autrefois, personne ne prononçait un mot aimable à son égard, personne ne lui disait : « C'est bien, ma fille. » Elle se couchait la dernière, et dans la caisse garnie de paille et couverte d'un drap qui lui servait de lit, elle n'avait pour leur confier ses misères et ses joies que les étoiles qu'elle voyait luire entre les tuiles, dans le ciel.

Un jour, elle avait quinze ans déjà, un garçon d'écurie, enfant trouvé comme elle, l'embrassa derrière un sureau et lui dit : « Simonne, veux-tu être ma femme ? » Elle répondit : « Je veux bien. » Et dès lors sa vie changea. De tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, elle se mit à aimer le pauvre être qui le premier lui avait donné un signe d'affection dans ce bas monde, comme elle un déshérité ; il devint pour elle tout ce qui lui avait manqué jusqu'alors, et le bras du père, et le sourire de la mère, et la tiédeur de la famille, et le conseil de l'ami. Elle connut alors cette jouissance bien commune, mais qui lui avait été partout refusée, de pen-

ser aux heures tristes et solitaires que quelqu'un pense peut-être à vous et vous accompagne du regard.

Comme ils n'étaient pas riches à eux deux et qu'il faut de l'argent pour se mettre en ménage, ils travaillèrent double, acceptant la moindre besogne, s'ingéniant, s'acharnant à la tâche, s'encourageant l'un l'autre, quatre fois plus forts puisqu'ils étaient deux et qu'ils n'avaient plus qu'une idée : se marier. Ils gagnèrent ainsi de quoi acheter une maison avec autour un lopin de champ ; et un matin de mars où les primevères étaient fleuries, la cloche de l'église sonna pour leurs épousailles. En rentrant chez eux, le soir, ils se mirent à rire parce qu'ils comptèrent leur fortune et que, la noce et leur maison payées, il ne restait dans le tiroir de la commode que cinq sols dix deniers. Hé quoi, n'avaient-ils pas bon pied, bon œil et ce bien suprême qui vaut mieux encore que la jeunesse et que la santé, la confiance?

PHILIPPE MONNIER.

(*La fin prochainement.*)

VARIÉTÉS

POÉSIE ET RÉVOLUTION

La Révolution, par Marc Amanieux. — Paris, 1889.

Notre époque n'est pas féconde en grandes œuvres poétiques. On n'en trouverait guère à citer qui soient assurées de vivre. Il est vrai qu'elles sont rares en tout temps. Il faut pour les faire naître, indépendamment du génie qui ne se présente pas toujours à point nommé, un concours de circonstances favorables d'autant plus difficile à réaliser que la bonne volonté n'y suffit pas. Pendant combien de temps la France n'a-t-elle pas réclamé un poème épique, trompée par l'ardeur de son désir jusqu'à applaudir la *Henriade !* Même maintenant, il est permis de se demander si elle en a un, — je ne parle pas des chansons de geste, mais de la littérature née de la Renaissance. — Que restera-t-il de la *Légende des siècles ?* Moins peut-être qu'on ne croit et pour des raisons que nous ne savons pas. Ce sera l'affaire de les déduire aux professeurs de littérature du vingt et unième siècle, s'il y en a encore.

Il est significatif que cette rareté du succès ne décourage pas les poètes. Cela prouve tout au moins que la poésie est naturelle à l'homme, ou pour ne rien dire de trop, à certaines espèces d'hommes, comme de chanter à certaines espèces d'oiseaux. On entend souvent dire que la poésie se meurt ; c'est une sottise. La poésie ne peut pas mourir. Il se publie de nos jours

autant et plus de vers que jamais ; et si les poètes se plaignent de l'indifférence du public, ils ne le faisaient pas moins au bon vieux temps. Parmi eux, il y en a qui ont de hautes ambitions et un réel talent. Avec cela, ils cherchent et ne trouvent pas. Je ne ferai pas exception pour M. Amanieux, dont la *Révolution* a réuni cependant de chauds admirateurs. Je regrette de tromper leur espérance, puisque ce sont eux (ou l'un d'eux, pour dire juste) qui ont désiré que je rendisse compte de ce volume ; mais il m'est impossible d'y voir mieux qu'une œuvre intéressante, écrite par un vrai poète, encore que disciple. Un chef-d'œuvre, je ne saurais.

La *Révolution* est une sorte de drame épique, qui n'est pas sans rappeler par quelques côtés, et peut-être par l'inspiration, le *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo. Il y a dans cette époque de l'histoire de quoi saisir l'imagination des poètes. Quelque opinion qu'on en ait, on ne saurait en méconnaître la grandeur. Une mystérieuse fatalité semble la dominer tout entière. Elle a la sublimité d'une tempête. L'individu humain y paraît petit comme en face d'un élément déchaîné. On ne sait plus où s'arrête l'héroïsme et où commence la folie. L'ennemi est sur toutes les frontières ; on n'a qu'une pensée : sauver la République. Mais ce n'est pas tout de décréter la victoire ; l'ennemi a des alliés au dedans. A mort donc les aristocrates ! A mort les suspects ! Et dans la fureur du sang toute supériorité devient suspecte, à part celle du crime. Encore ne reste-t-elle pas longtemps une sauvegarde et les égorgeurs finissent-ils par s'envoyer les uns les autres à la guillotine.

Mais la Révolution n'a pas seulement la grandeur d'une époque historique. Quoiqu'un siècle à peine nous en sépare, la piété populaire a créé autour d'elle une légende. A tort ou à raison (beaucoup plus à raison qu'à tort, me paraît-il), elle y voit le commencement d'une vie nouvelle et fait dater d'elle l'ère de la liberté. Il lui semble impie qu'on y touche avec un esprit dégagé de préjugés, et toute restriction a pour elle quelque chose de sacrilège. Cette religion, car c'en est une, s'affirmait encore récemment dans l'interdiction de *Thermidor*, et c'est elle qui a fait choisir aux Français l'anniversaire de la prise de la Bastille pour jour de fête nationale. M. Jules Lemaître, qui n'est pas seulement un fin lettré et un

dilettante, mais une intelligence largement humaine, écrivait dans le feuilleton des *Débats*, à propos du dernier 14 juillet, quelques lignes qu'on me permettra de citer parce qu'elles marquent aussi le point de vue auquel il faut se placer pour juger une œuvre comme celle de M. Amanieux :

« Ce que le peuple fête officiellement, dit-il, il est évident que ce n'est point la Révolution telle qu'elle fut, mais telle qu'il la rêve. Ce qu'il célèbre, ce sont les bienfaits qu'il lui attribue, et ce qu'il glorifie dans ses hommes ce sont les vertus qu'il leur prête. Malgré nous, en dépit de la critique historique, dont vous savez combien les résultats ont été jusqu'ici incertains et contradictoires, l'histoire de la Révolution est en train de devenir purement symbolique et légendaire.

» Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Je dis plus, cela n'est-il pas excellent? Pourquoi ne pas laisser cette transformation de l'histoire s'achever spontanément dans l'imagination de la foule? Pourquoi même ne pas y aider?.....

» Laissons le peuple se représenter les hommes de la Révolution comme des héros, c'est-à-dire les voir extrêmement différents de ce qu'ils ont été. Intervenons plutôt pour blanchir ceux d'entre eux qui furent les moins atroces; faisons peser uniquement la responsabilité des violences sur ceux qui furent d'authentiques scélérats ; mais, quant à ceux qui sont à la rigueur défendables, transfigurons-les bravement et osons nier leurs mauvaises actions, afin d'empêcher le peuple, qui aime ces hommes en bloc, de vénérer des crimes. »

M. Amanieux réalise à peu près ce programme, avec deux différences cependant: l'une est qu'il n'entre dans son cas aucune complaisance. Il est lui-même un des fervents de la religion révolutionnaire. En second lieu, s'il transfigure à plaisir, quoiqu'inconsciemment, il ne s'arrête pas dans sa glorification aux hommes et aux actes « à la rigueur défendables, » et il ne croit pas que rien ni personne ait besoin d'être blanchi. Il accepte, selon la formule récente, la Révolution en bloc. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point.

Grâce à cette légende qui est en train de se former autour d'elle, la Révolution peut être plus qu'aucune autre époque de l'histoire, à l'exception des époques primitives, une admirable matière de poésie. La légende, au fond, n'est pas autre chose



qu'une poésie ; c'est, sinon toujours une idéalisation, du moins l'histoire refaite par la conscience ou la fantaisie des hommes, quelquefois supérieure au réel, en beauté et en moralité, souvent aussi moins grande, rapetissant la vérité mal comprise, la faisant paraître diminuée sous des ornements d'emprunt.

Mais si la légende est une poésie, c'est une poésie collective et inconsciente. Elle peut bien créer des personnages, comme sans doute celui de Guillaume Tell, mais par une élaboration lente et mystérieuse, semblable à celles de la nature. Elle ne les fait pas surgir tout d'une pièce, et surtout elle les crée tels que leur existence ne choque ni seulement ne contrarie les idées générales. Un poète, dans un sujet connu, ne saurait trouver ces conditions. C'est pourquoi les éléments qu'il introduit dans l'histoire ou dans la légende nous paraissent presque toujours fausser celles-ci, principalement lorsqu'il s'agit d'individus auxquels ils prêtent un rôle prépondérant, comme c'est le cas de M. Amanieux avec le héros de son poème.

Carville, en effet, c'est le nom du personnage, est non seulement le ressort et le centre du poème, il nous est donné comme le ressort et le centre des événements historiques qui constituent la Révolution. Il incarne en lui l'esprit de la Montagne, ou pour parler avec le poète,

> Carville, cœur de flamme et visage de pierre,
> Incarna seul Danton, Carnot et Robespierre.

M. Amanieux dit ailleurs :

> Il fut pendant quatre ans l'âme de notre terre.

C'est lui le vrai chef du mouvement ; c'est lui qui fait décréter la victoire ; lui qui fait condamner Louis XVI et Danton. Il est le maître de la vie et de la mort, et plane mystérieusement au-dessus du tribunal révolutionnaire.

Ce Carville, le poète n'entend pas cependant en faire une abstraction, et il a peut-être tort. Il lui met au cœur un sentiment doux et tendre pour Arachné, sa fille adoptive, et pour Luc Jordan, le poète, son disciple. Mais il en fait surtout une âme stoïque et austère, qui ne veut aimer qu'un être, la patrie, à laquelle il sacrifie toute autre affection. C'est une sorte de



vieil Horace révolutionnaire, un Brutus rigide qui se défend de la pitié comme d'un crime,

Et qui n'a plus d'amis pour ne pas être lâche.

J'ai dit sa puissance et qu'il ne dépendrait que de lui d'arrêter la guillotine. Mais il ne prononcera pas la parole de clémence. S'il envoie Danton à l'échafaud, c'est pour avoir crié : « Trop de sang ! » Car l'œuvre n'est pas encore accomplie ; « les rois ne sont pas terrassés. » Cet arrêt, et tous les autres, il les rend d'un cœur tranquille. Il rougit ses mains sans remords, comme un sacrificateur des antiques hécatombes.

Je suppose qu'en créant ce personnage, M. Amanieux a cru dramatiser l'histoire. C'était, au contraire, en faire implicitement la critique, puisque tout ce qu'il y ajoute, il avoue par là même que cela y manque. L'âme vraiment héroïque, le chef austère et sublime n'était donc pas dans la réalité, qu'il ait fallu inventer un Carville ?

Me faudra-t-il prendre la défense de la Révolution contre M. Amanieux ? Me faudra-t-il dire que l'histoire, ou la légende démocratique me paraît bien supérieure à sa légende à lui ? A l'obscure volonté collective qui semble régir cette tempête humaine, je ne sens nullement le besoin de substituer une volonté claire et personnelle ; la grandeur de la Révolution vient justement en partie de ce que les événements y sont plus forts que les hommes, et c'est cette grandeur que me semble méconnaître le césarisme poétique de M. Amanieux.

D'autre part, nous savons trop bien que Carville n'a pas existé. Ce personnage inventé nous déroute au milieu des autres, historiques la plupart, surtout étant mis au premier plan. De là tout le long du poème quelque chose qui sonne faux, un vice qu'on sent irrémédiable. Les combats qui se livrent dans son âme ne peuvent nous intéresser. Cet homme ne vit pas pour nous. Il n'y a pas jusqu'à ce nom de Carville qui ne contribue à lui donner l'air d'un mannequin se mouvant au milieu de personnages en chair et en os. On le croirait tiré d'une comédie de l'époque, et l'on attend un Dorval ou un Mondor pour lui donner la réplique.

Le poème de M. Amanieux éveille encore quelques scrupu-

les d'un autre genre. Nous voulons bien qu'on glorifie la Révolution, nous consentons à oublier ce qu'elle eut d'atroce pour ne plus songer qu'à ce qu'elle eut de noble et de généreux ; ses crimes, nous irons jusqu'à les oublier, ou à n'y voir que des erreurs. Mais qu'on les propose à notre admiration comme des actes méritoires, voire même héroïques, cela nous ne pouvons l'accepter. Peu nous importe qu'il s'agisse ici d'une œuvre de poésie et non d'une œuvre historique. Cette poésie a un sens; elle suppose une philosophie. Les plus beaux vers choqueront toute âme droite, s'ils veulent nous faire prendre pour « des Jésus » les pourvoyeurs de la guillotine. S'il y a des cas où l'on peut admirer l'expression d'idées même hostiles, il faut tout au moins que ces idées ne nous révoltent pas. Il est impossible de voir autre chose qu'une aberration du fanatisme dans le regret prêté au spectre de Danton de s'être arrêté au milieu de « l'œuvre trois fois sainte, » périphrase ingénieuse pour désigner le coupage des têtes.

J'ai laissé le dégoût du sang me désarmer ;
J'ai violé trop tôt mon mandat de colère ;
. . . .
Et c'est pourquoi je traîne un vide dans mon âme ;
Il y manque un triomphe, il y manque une flamme,
Il manque ce lever d'aurore caressant
Que tu m'avais chargé de faire avec du sang
Et qui devait finir en or pur sur la terre.

Encore moins souffrirons-nous d'entendre appeler Thermidor « un naufrage, » ni qu'on nous montre Marat assis « au ciel, près des grands vents, » dans une espèce d'apothéose. Celui-là est bien indéfendable, et si l'on ne veut pas saluer en lui un « authentique scélérat, » je n'y vois qu'un moyen, c'est de dire qu'il fut un fou.

Ce qui ne déconcerte pas moins le lecteur, c'est que cette religion révolutionnaire s'allie à un spiritisme très marqué et très affiché. Au premier abord, en voyant Carville évoquer les âmes des morts, causer avec Danton, lutter avec les esprits mauvais, « les guerriers d'Arhiman, » vous croirez peut-être à un artifice littéraire destiné à remplacer le merveilleux des anciennes épopées. Ce serait faire tort à la sincérité du poète, qui est parfaite. Pour lui, les âmes des morts, dégagées de l'enveloppe



terrestre, mais vêtues cependant d'un corps qui peut devenir visible, restent flottantes dans les airs et continuent à s'intéresser aux choses humaines. Elles entrent même parfois en communication avec certains vivants favorisés. Carville est de ceux-ci.

Tous les maîtres récents, tous les saints précurseurs,
Morts aimés, l'inspiraient comme des âmes sœurs :
Montesquieu, Diderot, et Jean-Jacque, et Voltaire,
Lui parlaient, dans ses nuits, de l'œuvre humanitaire.

Je me suis laissé dire que le poète partageait ce privilège avec son héros. Mais, quoique je le lui envie fort, j'avoue avoir quelque peine à accepter l'emploi littéraire de ces apparitions et de ces entretiens. Si seulement ils m'étaient présentés comme des phénomènes purement psychiques, toute hypothèse sur leur réalité extérieure étant réservée, je m'en accommoderais peut-être plus facilement. Le malheur, c'est que, pour les goûter, ou seulement pour m'y intéresser, il me faudrait renoncer à ma raison et au témoignage de mon expérience. Ce n'est pas ma faute si les morts ne m'ont pas parlé ; et je ne crois pas me hasarder beaucoup en disant que la majorité des lecteurs de M. Amanieux n'ont pas eu plus de chance.

Toutes ces réserves sont graves; c'est pourquoi je devais y insister. Sans doute les fautes que je viens de signaler n'empêchent pas qu'il n'y ait dans le poème de la *Révolution* de réelles beautés ; mais elles les neutralisent en quelque sorte. Je ne voudrais pourtant pas quitter M. Amanieux sans avoir rendu justice à son grand talent. Il a des qualités de premier ordre, et des qualités de poète. On trouve dans son œuvre des pages fort belles, soit par la grâce de ses inventions, soit par la puissance du lyrisme. Telle est « la plainte du glaive » fatigué de l'œuvre sanglante, l'hymne à la terre du poète Luc Jordan. Je voudrais pouvoir citer ici l'une et l'autre; leur étendue m'oblige à me contenter d'un fragment que je coupe dans le second.

Terre, pendant que l'âme est obscure et perverse,
Tu brilles dans le givre et souris sous l'averse.
Tu ne te mêles pas au mal que nous faisons.
Il te suffit à toi d'avoir quatre saisons,



De songer aux raisins et de songer aux chênes.
Tu n'as d'autres soucis que les moissons prochaines,
Et tu mets ton orgueil muet dans leurs ampleurs.
Quand ruissellent sur toi notre sang et nos pleurs,
Comme si l'on versait dans un crible deux fleuves,
Tu conserves la paix des âmes toujours neuves.
Hier n'est plus, aujourd'hui se couche, et, nébuleux,
Demain court devant toi vêtu de voiles bleus.

Dans de tels vers, il n'y a rien à reprendre, sinon peut-être l'image des deux fleuves versés dans un crible. Il y a en revanche beaucoup à louer. Ce qui m'y frappe le plus, c'est le charme poétique, la douceur insinuante de l'expression. M. Amanieux ne parle pas toujours une langue très pure. Il lui échappe de dire :

J'abaisserai les grands et croîtrai les petits.

Mais parmi les poètes modernes je n'en sais pas beaucoup qui manient leur instrument avec tant d'aisance, qui possèdent à un tel degré le souffle poétique, qui sachent envelopper leur pensée de si délicates images et de rythmes si harmonieux. Il a quelque chose de l'abondance d'Hugo, dont il est l'incontestable disciple, mais aussi de la grâce antique de Chénier.

HENRI WARNERY.

LES FEMMES EN POLITIQUE

L'Espagne après la paix d'Utrecht (1713-1715), par le marquis de Courcy. 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1891.

Darius donna un jour un festin immense et magnifique aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces de son royaume. Lorsqu'il les eut congédiés, il s'étendit sur sa couche et s'endormit. Alors les trois jeunes gardes du corps qui veillaient auprès de Darius firent une gageure :

— Voyons, dirent-ils, lequel d'entre nous l'emportera sur



les deux autres par la sagesse de ses maximes.... Allons, écrivons chacun nos pensées, et plaçons-les au chevet du roi : à son réveil il lira et jugera.

Le premier écrivit : « Le vin est fort ; » le second écrivit : « Le roi est plus fort que le vin ; » le troisième écrivit : « La femme est plus forte que le vin et que le roi ; mais la vérité est plus forte que tout. » Ayant lu ce qu'ils avaient écrit, Darius convoqua tous les magistrats de la Perse et de la Médie, et, quand ils furent venus, il dit :

— Appelez les trois jeunes hommes pour qu'ils expliquent leurs pensées.

Le premier parla ainsi :

— Voyez, seigneur, comme le vin est puissant ! Il domine l'intelligence et séduit le cœur ; il pervertit l'entendement du roi et du plus petit de ses sujets, de l'homme libre et de l'esclave, du pauvre et du riche. Il inspire la joie et la sécurité ;... il donne l'éloquence ; il arme le fils contre le père, le frère contre le frère ; il procure l'oubli bienfaisant des crimes et des folies qu'il a fait commettre.... Qui peut être plus fort que le vin ?

Ayant ainsi parlé, il garda le silence, et le second commença :

— O seigneur, est-ce que l'homme qui possède la terre et la mer n'est pas le dominateur souverain ? Le roi dit à ses sujets : Tuez, et ils tuent ; pardonnez, et ils pardonnent ; frappez, et ils frappent ; exterminez, et ils exterminent ; semez, et ils sèment ; plantez, et ils plantent. Son peuple et son armée lui obéissent et ne peuvent rien faire sans son commandement. Il se repose sur leur fidélité ; il boit, il s'endort, et ils le gardent pendant son sommeil. Qui peut égaler la puissance du roi ?

Après qu'il eut dit cela il se tut, et le troisième, qui avait nom Zorobabel, prit la parole à son tour :

— Seigneur, dit-il, n'est-ce pas le roi qui commande à la terre et à la mer, et n'est-ce pas de la femme que naît le roi ? N'est-ce pas la vigne qui produit le vin ? N'est-ce pas l'homme qui plante la vigne et n'est-ce pas la femme qui enfante l'homme ?.... L'homme s'unit à la femme et il oublie pour elle son père qui l'a nourri, sa mère et son pays. Il prend ses armes et il s'en va tuer et piller par les chemins.... Quand il a fait sa proie, il court, joyeux, l'offrir à sa bien-aimée. Le roi

est si grand que nous n'osons pas même toucher ses vêtements, et cependant j'ai vu Apemen, fille de Bysac, assise à sa droite : je l'ai vue enlever le diadème royal de sa main droite et le placer sur sa propre tête, pendant qu'elle frappait le roi de sa main gauche, et lui contemplait attentivement et tristement son visage, souriant à ses sourires, rougissant à ses reproches, jusqu'au moment où elle lui pardonna. O seigneur, la femme n'est-elle pas plus forte que le vin et que le roi ?

Darius et ses conseillers s'interrogent du regard.

Alors Zorobabel reprend la parole. Il célèbre le triomphe de la vérité qui est éternelle, immuable, souverainement grande,... qui est la source de toute justice, tandis que l'iniquité est dans le vin, dans le roi et dans la femme. Puis il adore Jéhova qui est le Dieu de la vérité. L'assemblée tout entière s'écrie : « La vérité est grande, c'est elle qui l'emporte. »

Darius dit :

— Tu as vaincu, choisis ta récompense.

— Souviens-toi, seigneur, répond Zorobabel, que tu as promis en montant sur le trône de rebâtir Jérusalem.

Le roi l'embrasse à la vue de tout son peuple, et il donne publiquement des ordres pour que ses promesses soient accomplies....

Les deux chapitres du troisième livre (apocryphe) d'Esdras que nous venons de citer, en les abrégeant un peu, et que le marquis de Courcy donne en manière de conclusion à son remarquable ouvrage sur l'*Espagne après la paix d'Utrecht*, s'appliquent directement à Philippe V. Les enseignements qu'ils contiennent seront d'ailleurs toujours opportuns. En tous temps, en tous lieux, à tous les degrés de l'échelle sociale, on a vu et on verra Apemen, la charmeuse, régner sur les cœurs fragiles que ne protège point une volonté ferme et constante.

Le livre de M. de Courcy s'ouvre au lendemain de la paix d'Utrecht avec la mission du marquis de Brancas, ambassadeur de France à Madrid en 1713. L'auteur nous initie aux dessous de la lutte impuissante du représentant de Louis XIV auprès de son petit-fils, contre la vieille princesse des Ursins, alors à l'apogée de son pouvoir.

Ce fut une bien étrange destinée que celle d'Anne-Marie de la

Trémoille. Née en 1635, elle était déjà âgée et deux fois veuve, lorsqu'elle devint en 1701 *camerera mayor* de la jeune reine d'Espagne Louise-Marie de Savoie, femme de Philippe V. Grâce à la trempe exceptionnelle de son caractère, elle ne tarda pas à prendre un si prodigieux ascendant sur le faible esprit du roi, qu'elle devint, de fait, la maîtresse de l'Espagne. Il est juste d'ailleurs de reconnaître qu'elle s'est rendue digne de sa situation par d'éminents services, en couvrant plus d'une fois les lamentables défaillances du jeune souverain. La mort de la reine, qui fut aimée, admirée et pleurée de toute l'Espagne, ne fit qu'affermir et affirmer davantage la prépondérance de la princesse des Ursins. La malignité publique, toujours en éveil dans les cours, et pour cause, s'exerça aux dépens du roi et de la grande caméριste. Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, laisse tout croire ou au moins tout soupçonner. Bientôt on ne douta pas que Mme des Ursins n'eût le projet d'épouser Philippe V. L'opinion s'en émut; Louis XIV s'en montra alarmé, et Mme de Maintenon, « qui n'avait jamais pu parvenir à être déclarée, après en avoir frisé de bien près le moment par deux fois, en fut poussée à bout de jalousie. » (Saint-Simon.) Quoi qu'il en soit, la couronne d'Espagne échappa à Mme des Ursins comme la principauté indépendante, — but non déguisé de son ambition, — qu'elle sollicita tour à tour de la France et de l'empire.

Cette femme extraordinaire venait de faire entrer au conseil du roi une de ses créatures, le financier Orry, parvenu de talent et sans scrupules, à l'aide duquel elle entreprit de réformer, de fond en comble, l'administration espagnole, en réduisant les prérogatives des grands et du clergé, ce qui ameuta bientôt toute la noblesse contre Orry et contre elle-même. Le marquis de Brancas ayant ouvertement pris parti contre la *camèrera mayor*, Philippe V demanda à Louis XIV de rappeler son ambassadeur et envoya en mission spéciale auprès de son aïeul le cardinal del Giudice, grand inquisiteur d'Espagne. En même temps, il avait été convenu entre le roi, Mme des Ursins et Orry qu'on profiterait de l'absence du grand inquisiteur pour frapper l'inquisition elle-même.

Parmi les mesures que projetait Philippe V et que lui avait inspirées le génie entreprenant de Mme des Ursins, il en est une particulièrement audacieuse et qu'on ne saurait trop ap-

prouver. Il avait résolu de réduire le pouvoir exorbitant de l'inquisition, d'émonder fortement, si ce n'est même d'extirper du sol de l'Espagne cet arbre formidable dont les racines se sont enchevêtrées avec les fibres du cœur de la nation, dont l'inextricable ramure l'enlaçait tout entier et dont le mystérieux ombrage a recélé tant d'œuvres de ténèbres.

Ce que l'inquisition a fait de l'Espagne, l'histoire impartiale nous l'apprend par d'irréfutables et lamentables récits. Voici quelques chiffres officiels : dans la péninsule seulement, ainsi que dans les Baléares et les Canaries, elle a brûlé 31 912 individus en personne et 17 659 en effigie ; elle en a puni 291 450 de peines rigoureuses et infamantes.... « En créant les *familiers du saint-office*, dit le marquis de Courcy, elle institue une armée nombreuse de délateurs privilégiés ;... elle a corrompu, abaissé, avili le caractère du peuple ;... elle a détruit la confiance mutuelle des amis, des parents, des frères, des époux ;... c'est ainsi que l'Espagne tout entière s'est faite sa complice ; c'est ainsi qu'elle a fait de l'Espagne la nation la plus pauvre, la plus méfiante, la plus dure, la plus fermée de l'Europe. »

« On a comparé parfois, continue M. de Courcy, l'inquisiteur au jacobin. L'un et l'autre ont tué l'individu pour protéger l'institution et sauver le dogme ; l'un et l'autre ont été des fanatiques ; l'un et l'autre ont établi et encouragé l'espionnage, honoré la délation, flétri et perverti le cœur du peuple, régné par la terreur.... » L'inquisiteur, à son avis, vaut cependant « mieux que le jacobin. » C'est affaire d'appréciation. « Il n'en a pas moins commis, dit-il, avant son imitateur et son émule, des forfaits abominables qui épouvantent la conscience humaine et dont elle ne se consolera jamais. » Voilà de nobles paroles et qui font honneur à celui qui les a écrites. La flétrissure portée par le marquis de Courcy est conforme au jugement de l'histoire.

Mais Mme des Ursins et Orry s'étaient attaqués à plus forts qu'eux. Le roi avait fait rédiger par un juriste habile, Macanaz, un mémoire qui affirmait l'indépendance absolue du pouvoir royal. Le saint-office condamna ces conclusions par un décret solennel. C'était braver le roi en face. Giudice alla plus loin : il fit afficher sur les murs de Marly le décret du saint-office,



après avoir apposé sa signature au bas de la sentence par laquelle un tribunal étranger frappait d'anathème les doctrines chères au cœur de Louis XIV et sur lesquelles reposait la souveraineté de sa couronne. Giudice provoquait ainsi à la fois le roi de France et le roi d'Espagne; mais Louis XIV prit la chose en homme d'esprit et affecta de n'attacher aucune importance à cette publication. Philippe V rappela le cardinal et l'envoya en exil à Bayonne. La mission du grand inquisiteur avait échoué sur tous les points. Cependant elle ne fut pas inutile. En contribuant « à rétablir, suivant l'expression de Mme des Ursins, l'intelligence entre le grand-père et le petit-fils, qui était fort désirable, » Giudice avait rendu aux deux couronnes un service important.

Les choses d'Espagne, *cosas de España*, sont d'essence dramatique : elles piquent la curiosité et stimulent l'imagination par leur imprévu et leur côté romanesque. La disgrâce de la princesse des Ursins devait être aussi éclatante qu'inopinée.

Dans un jour d'ennui, Philippe V avait laissé dédaigneusement tomber devant elle cette phrase impérieuse : « Cherchez-moi une femme; nos tête-à-tête scandalisent le peuple. » La grande camériste était alors âgée de soixante et dix-huit ans. Force lui fut de s'enquérir d'une nouvelle épouse pour le roi. L'opinion publique mit trois princesses sur les rangs : celles de Bavière, de Parme et de Portugal. Que serait la nouvelle reine? Dominerait-elle le roi par sa beauté et son esprit, tout en se laissant conduire par la *camerera mayor*, comme l'avait fait Louise de Savoie? Redoutable problème pour Mme des Ursins et qui la rendait fort perplexe. Le futur cardinal Alberoni, qui était alors chargé d'affaires du duc de Parme en Espagne, entreprit de la convaincre des mérites exceptionnels de la princesse Elisabeth Farnèse, fille de son maître, en particulier de la douceur et de la facilité de son caractère. Il y réussit et le mariage fut résolu.

Mariée par procuration, à Parme, en grande pompe, le 16 septembre 1714, Elisabeth Farnèse partit le 22 pour l'Espagne. Elle fit le voyage par terre depuis Gênes, quoique Philippe V lui eût annoncé l'arrivée de la flotte royale qui devait la conduire à Barcelone. Cet entêtement caractéristique, joint à quelques scènes d'une grande violence, qui marquèrent ce long

trajet, donna à penser à Mme des Ursins. Sentant gronder l'orage, elle alla au-devant d'Elisabeth. La rencontre eut lieu à Jadraque, le 23 décembre. Que se passa-t-il entre ces de femmes altières et ambitieuses, dont la volonté de fer ne sav pas plier? On ne le sait pas exactement. Il paraît qu'au lieu d'aborder la reine avec la déférence des courtisans, Mme des Ursins, voulant d'emblée user d'autorité, la sermonna gravement, comme un pédagogue. Elisabeth, qui, en arrivant en Espagne, était résolue à s'affranchir tôt ou tard d'une tutelle humiliante, saisit l'occasion qui s'offrait à elle. Elle exécrait déjà Mme des Ursins; aussi, donnant libre cours à sa colère, la fit-elle arrêter, mettre en voiture et conduire à la frontière; puis elle écrivit à Philippe V, qu'elle n'avait pas encore vu, pour l'informer de ce qu'elle avait fait.

Le roi fut atterré; mais il consentit à tout ce que voulait Elisabeth, et l'on rougit pour sa mémoire en lisant les explications qu'il donna à ce sujet à Louis XIV. Dès ce moment, Philippe V fut l'esclave de cette femme ardente, aux pass impitoyables et mesquines. On ne saurait trop admirer l'aisance avec laquelle l'auteur débrouille l'écheveau de toutes ces intrigues de cour. En un tour de main, la situation fut changée de fond en comble. Bientôt ce fut Alberoni qui médita, conçut et proposa, Elisabeth qui voulut et ordonna. Pendant ce temps, le roi murmurait souvent, se fâchait parfois, et finissait toujours par obéir.

Incessamment courbé sous le joug de la femme qui captivait ses sens ou qui dominait son esprit, le petit-fils de Louis XIV ne fut jusqu'à sa mort, — sauf sur les champs de bataille, où il se montra brave comme son aïeul Henri IV, — qu'un vain fantôme de roi.

Et en fermant le volume où M. de Courcy a tracé de main de maître le tableau de ces deux années du règne de Philippe V, on comprend que l'auteur ait donné comme conclusion à son livre les chapitres attribués à Esdras que nous avons cités au début de ces lignes.

C'est la morale de l'histoire.

ARTHUR DE CLAPARÈDE.

CHRONIQUE PARISIENNE

Entre hommes de lettres. Les suites d'une imprudence.— *Le Livre de la pitié et de la mort*, par Pierre Loti. — Quelques livres nouveaux.

Il est arrivé ce printemps à nos hommes de lettres une aventure que je trouve lamentable, bien qu'elle ait été du goût de bon nombre d'entre eux. Un reporter inventif, M. Jules Huret, de l'*Echo de Paris*, a entrepris une tournée de poètes, de romanciers et de critiques, en demandant à chacun ce qu'il pensait des différentes écoles littéraires en présence, de leurs rapports entre elles et avec leurs aînées, de leur avenir et de leurs héritières probables. Chaque *interview* était imprimée toute chaude dans l'*Echo de Paris*. L'effet produit sur le public a été désastreux, et la mauvaise impression augmente depuis que la collection a été réunie en volume sous ce titre : *Enquête sur l'évolution littéraire*.

Sauf quelques sages qui se sont dérobés et quelques philosophes qui ont traité les questions de haut et avec indulgence, les écrivains que M. Jules Huret avait choisis pour victimes ont profité de l'occasion pour dire ce qu'ils pensaient de leurs confrères, et ils en pensaient très souvent du mal. Ils ont aussi profité de l'occasion pour dire ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes, et ils en pensaient toujours du bien. Peu d'idées générales, beaucoup de personnalités malveillantes, tel est le bilan de ce volume où la vanité et l'envie s'étalent sans vergogne. Les jeunes gens ne peuvent se résigner à reconnaître le mérite de ceux qui les ont précédés dans la carrière. Les hommes mûrs ne se résignent pas davantage à avoir des successeurs. Et le lecteur est de l'avis de M. Jean Richepin, le poète des *Blasphèmes*, qui, après avoir lu le commencement de l'*Enquête*, a refusé d'y figurer par une lettre dont voici la fin :

« Pour le moment, votre enquête ne m'a pas appris grand' chose. Elle m'a seulement évoqué le tableau d'un marécage pestilent, aux eaux de fiel, où se dressent quelques taureaux et où ruminent quelques bœufs, tandis qu'entre leurs pieds s'enflent des tas de grenouilles coassant à tue-tête : « Moi, » moi, moi ! »

» C'est sans doute divertissant pour la galerie ; mais ce n'est pas gai pour ceux qui aiment les lettres.

» Et telle sera, hélas ! je le crains, la triste moralité de votre livre. »

Je le crains aussi. Passons aux exemples.

Voici d'abord M. Charles Morice, dit le Cerveau du Symbolisme, poète et critique, auteur de la *Littérature de tout à l'heure*. Nous avons rendu compte il y a quelques mois d'une pièce de lui, *Chérubin*, symbolique au premier chef. Après quelques théories littéraires, il fait à M. Jules Huret l'éloge de plusieurs écrivains de son groupe, et passe ensuite à ceux qui ne sont point de sa chapelle : « Disons à Zola : vous avez assez travaillé ! A Sully-Prudhomme : si vous étiez un poète ! A Richepin : vous faites l'Ecole normale buissonnière, normale tout de même ! A Daudet : Dickens a du génie, mais il écrit mal. A Maupassant : métier pour métier, que ne faites-vous de la Bourse plutôt que des lettres ? A Loti : continuez à débiter votre solde exotique de « rêves » à l'usage de bourgeois et caillettes. A quelques morts encore bruyants et pontifiants, Dumas, Sardou... : tenez-vous donc tranquilles ! Aux grands critiques : Sarcey, Wolff, Fouquier, Lemaître... ah ! ne leur disons rien. »

M. Jean Moréas, poète symboliste, est l'homme de génie de l'école, ainsi qu'il l'explique longuement à M. Jules Huret M. Moréas est convaincu que son volume, le *Pèlerin passionné*, fait beaucoup de bruit dans le monde et excite de grandes jalousies. Il travaille néanmoins à démolir les confrères : c'est toujours plus sûr ! D'après lui, M. Leconte de Lisle « est l'abbé Delille de notre temps, » M. Zola, « un bon gros romancier, comme Eugène Sue. » M. Daudet « est au-dessous de tout. » Au moment de parler de M. René Ghil, chef de l'école *évolutive-instrumentiste*, M. Moréas s'interrompt et dit aimablement : « Je ne m'occupe que de littérature. »

M. René Ghil riposte vertement. Le *Pèlerin passionné ?* « Des vers de mirliton écrits par un grammairien. » Et quel grammairien ! Il vous écrit de ces choses avec lesquelles « on est un ignorant pas même digne d'être le premier à l'école primaire, ou un mystificateur. »

Il est juste de donner au lecteur au moins un échantillon de ce fameux *Pèlerin passionné*, la gloire de la jeune école, d'après son auteur. Voici les premiers vers d'une *Elégie* qui passe, je crois, pour l'une des plus belles pièces du volume :

Ce ne fut, quand, des Pléiades, le déclin pluvieux
Moleste le bois dénu.
Alors Zéphyre éventait les jeux
Des Grâces; alors des linots tintait le sermon menu;
Et l'épice, alors, abondait, et la rosée, soulas
Des jardins : lorsque ainsi tu parlas : etc., etc.

M. Zola aussi riposte : « Il y a bientôt dix ans que des amis communs me disent : « Le plus grand poète de ces temps-ci, » c'est Charles Morice ! Vous verrez, vous verrez. » J'ai attendu, je n'ai rien vu ; j'ai lu de lui un volume de critique, la *Littérature de tout à l'heure*, qui est une œuvre de rhéteur ingénieuse, mais pleine de partis pris ridicules... A présent, on parle de Moréas... Qu'est-ce que c'est que Moréas ? Qu'est-ce qu'il a donc fait, mon Dieu ! pour avoir un toupet aussi énorme ? Victor Hugo et moi, moi et Victor Hugo ! A-t-on idée de cela ? N'est-ce pas de la démence ? Il a écrit trois ou quatre petites chansons quelconques, à la Béranger, ni plus ni moins ; le reste est l'œuvre d'un grammairien affolé : tortillée, inepte, sans rien de jeune. C'est de la poésie de bocal ! »

Après cette exécution de M. Moréas, M. Zola exécute en masse toute la bande des *jeunes*, qu'il compare à une « bande de requins. » Du reste, il ne leur en veut pas de leurs attaques, car elles n'ont pas fait baisser le tirage de ses romans : « Mes livres, dit-il à M. Huret, se vendent mieux que jamais. » Le ciel soit loué !

M. de Maupassant n'est pas rancunier. Il ne demande qu'une chose, c'est qu'on le laisse tranquille et qu'on ne lui parle pas littérature : « Tenez, monsieur, la preuve que je ne vous mens pas, c'est qu'on est venu il n'y a pas si longtemps m'offrir l'Académie... on m'a apporté vingt-huit noms sûrs, j'ai re-



fusé, et les croix, et tout cela; non vraiment je ne m'intéresse pas... n'en parlons plus, monsieur, je vous en prie. » C'est tout. Impossible de tirer de M. de Maupassant le moindre petit éreintement d'un camarade, bien que beaucoup de *jeunes* le traitent avec dédain de « conteur pour salons. » Les gens de son humeur sont la plaie des pauvres reporters, qui ne font pas leurs frais avec eux.

M. Leconte de Lisle *rend* mieux. Il ne se fait pas prier pour déclarer à M. Huret que les *jeunes* lui font l'effet de cerveaux détraqués : « Tenez, prenez un chapeau, mettez-y des adverbes, des conjonctions, des prépositions, des substantifs, des adjectifs, tirez au hasard et écrivez : vous aurez du symbolisme, du décadentisme, de l'instrumentisme et de tous les galimatias qui en dérivent. »

Entre temps, M. Leconte de Lisle règle un vieux compte qu'il avait avec M. Anatole France, et en termes tels, que cette interview-là eut un succès exceptionnel; elle faillit amener un duel.

M. Gustave Kahn, poète symboliste, belge de nation je crois, et israélite d'origine, tombe impartialement sur les vieux et les jeunes, les adversaires et les camarades : « Moréas n'a pas de talent, mais encore il en a plus que les autres... Charles Morice... n'a aucun talent... Henri de Régnier n'a aucune espèce de talent. » Ainsi de suite.

Pour ne pas laisser le lecteur sur une impression pénible, j'ai gardé pour la fin les deux perles du volume, l'interview de Paul Verlaine, le poète bohème que tous les jeunes saluent comme leur maître; et l'interview de M. Renan.

M. Huret trouva Verlaine où on le trouve généralement, au café, et lui demanda une définition du symbolisme. Le poète répondit : « Vous savez, moi, j'ai du bon sens; je n'ai peut-être que cela, mais j'en ai. Le symbolisme ?... comprends pas... Ça doit être un mot allemand... hein ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Moi, d'ailleurs, je m'en fiche. Quand je souffre, quand je jouis ou quand je pleure, je sais bien que ça n'est pas du symbole. » Ici, Verlaine entame une digression. M. Huret essaie de le ramener au symbolisme. Verlaine s'emporte, et donne de tels coups de poing sur la table, que son absinthe en tremble. Puis, après avoir bien tonné, il dit : « Je suis un

oiseau, moi (comme Zola est un bœuf, d'ailleurs), et il y a des mauvaises langues qui disent que j'ai fait école de serins. »

Il se met à rire, d'un rire si bonhomme et si gai, que son interlocuteur en fait autant, et l'entretien s'achève au milieu d'éclats de rire.

Chez M. Renan. Il est dans son cabinet du Collège de France, tout entouré de gros volumes « où se détachent sur les couvertures et sur les dos le mot *Religions.* » M. Huret lui expose le but de sa visite, et M. Renan a vraiment l'air dévoré de regrets d'être trop ignorant pour lui répondre. Dès que son histoire des origines du peuple hébreu sera finie, il s'occupera de la littérature contemporaine : « Oui, tenez, j'aimerais beaucoup, par exemple, lire des romans... je n'en connais aucun, je m'amuserais volontiers à cela... » Tout à coup, M. Renan pose ses deux mains à plat sur ses genoux, du geste que nous connaissons tous, et sa véritable pensée lui échappe : « Les modes littéraires, c'est puéril, c'est enfantin. Ce n'est pas intéressant, non vraiment.... La littérature elle-même, voyez-vous, c'est une préoccupation médiocre... »

M. Huret fait une dernière tentative et prononce les mots « symbolistes, psychologues, naturalistes. » A quoi M. Renan répond : « Ce sont des enfants qui se sucent le pouce. »

Arrêtons-nous sur ce mot spirituel et sans méchanceté d'un grand esprit qui ne croit qu'à la science. Nous n'ajouterons qu'une remarque. A part quelques exceptions, plus les écrivains consultés par M. Huret avaient de talent, plus ils étaient modestes pour eux-mêmes et bienveillants pour les autres. Ainsi de MM. Stéphane Mallarmé, Vacquerie, Cherbuliez, Catulle Mendès, Sully-Prudhomme, Maupassant et d'autres encore. C'est consolant à constater, mais les écrivains hargneux et agressifs auraient mieux fait de se taire que de se donner ainsi en spectacle. J'entends dire de tous les côtés : Voilà donc comment vous êtes, vous autres gens de lettres ? Voilà comment vous vous traitez entre vous, ce que vous pensez les uns des autres ? Franchement, vous avez une vilaine âme. — C'est dur à entendre, mais c'est mérité.

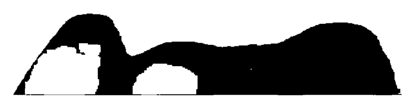
— Les avis sont très partagés sur le dernier volume de Pierre Loti : *Le livre de la pitié et de la mort* (Calmann Lévy). Les uns y voient l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, à



cause du doux parfum de sympathie et de tendresse qui s'exhale de ces petits récits. Les autres blâment dans le livre précisément ce que les premiers en aiment et l'accusent d'un soupçon de mièvrerie; en quoi ils n'ont pas tout à fait tort, mais cela n'empêche pas le livre d'être charmant.

Des onze fragments, sans lien entre eux, dont se compose le recueil, deux seulement ont un certain développement : *Vie de deux chattes* et *Tante Claire nous quitte*. Tante Claire, c'est la propre tante de Pierre Loti, la bonne créature qui l'aidait à faire ses pensums quand il était petit et dont les talents de jardinière faisaient à leur vieille maison de province une cour fleurie et délicieuse, dans un temps où la famille n'avait pas de quoi acheter des plantes. Heureux temps, malgré tout : « C'est une chose vraiment exquise que d'avoir été pauvre; je bénis cette pauvreté inattendue, qui nous arriva un beau jour, au lendemain de mon enfance trop heureuse, et nous dura près de dix années; elle a resserré nos liens, elle m'a fait adorer davantage les deux chères gardiennes de mon foyer; elle a donné du prix à mille souvenirs; elle a beaucoup jeté de charme sur ma vie; je ne puis assez dire tout ce qu'elle m'a appris et tout ce que je lui dois. Certainement il manque quelque chose à ceux qui n'ont jamais été pauvres; un côté attachant de ce monde leur reste inconnu. »

Pierre Loti n'a jamais rien écrit d'aussi vrai que ces dix lignes. Il n'y manque qu'une seule réserve. La pauvreté est tout ce qu'il dit, et davantage encore. Elle oblige l'homme à se rendre enfin justice et à mettre en œuvre les forces vives qui dormaient au dedans de lui. Combien d'existences ont été élargies et ennoblies, sont devenues intéressantes, méritantes et beaucoup plus agréables, parce que la pauvreté, tant redoutée de tous, était venue inopinément s'asseoir à un foyer qui ne l'attendait pas ! Mais c'est à la condition d'écheoir à des natures capables de la supporter. Beaucoup ne le peuvent pas. Beaucoup demeurent anéantis sous le choc, s'abandonnent sans essayer de lutter et tournent à l'aigreur ou au désespoir. A ceux-là la pauvreté est malsaine. Elle raccornit leur esprit et leur cœur au lieu de les épanouir. Il en est d'elle comme de tous les remèdes violents, qui ne sont supportés que par les constitutions robustes.



Tante Claire est morte. Ses nièces procèdent à la toilette funèbre. Elles lui refont « pour la dernière fois ses vénérables boucles blanches dont elle était si soigneuse pendant sa vie. » Le visage de la morte a pris « une expression de paix suprême, une distinction tranquille avec un vague sourire très doux, un air de planer au-dessus de toutes choses et de nous-mêmes. » Les heures passent, le moment de la mise en bière approche : « Et l'expression de paix et de triomphe, le mystérieux sourire doux, restent toujours identiquement les mêmes, comme décisifs et éternels. »

Je m'arrête; il faudrait tout citer. A citer aussi d'un bout à l'autre *Une bête galeuse* et *Viande de boucherie*, deux petites merveilles de quelques pages seulement. Le plus simple est que vous achetiez le volume et que vous le lisiez. Il peut se donner même aux enfants, sauf quelques histoires trop fantastiques, qui pourraient les troubler, ou trop tristes, qui les feraient trop pleurer.

Je vais hasarder ici un blasphème. Il est impossible de pousser l'art de la description plus loin que Pierre Loti. Cet art consommé, prodigieux, n'est-il pas déjà, un peu, de l'art de décadence? Voilà un siècle qu'il a eu son point de départ dans les *Etudes de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre. Devenu sous ses successeurs l'un des principaux genres littéraires du dix-neuvième siècle, il semblait qu'il eût atteint la perfection avec les deux volumes d'Eugène Fromentin : *Une année dans le Sahel* et *Un été dans le Sahara*. Pierre Loti l'a encore poussé plus loin; il l'a encore compliqué et affiné. N'est-ce pas un peu trop? N'en est-il pas de certaines descriptions de *Pêcheur d'Islande*, par exemple, comme de certain gothique flamboyant, qui n'est plus du *classique* tout en étant merveilleux?

C'est en hésitant que je pose la question, et uniquement pour les imitateurs du maître. Tant que Pierre Loti tiendra la plume, nous n'aurons rien à craindre; mais le moment me paraît venu de faire remarquer aux jeunes gens qui le prennent pour modèle que jamais aucun art n'a pu se développer indéfiniment dans un sens donné. On arrive toujours, en peinture, en musique, en architecture, comme en littérature, à un point culminant après lequel il n'y a plus que les défauts qui puis-

sent continuer à se développer. Et alors, on redescend. J'ai peur que l'art descriptif n'en soit là et qu'il n'ait plus qu'à perdre.

— En histoire, nous n'avons à signaler ce mois-ci que des ouvrages qui sont proprement des matériaux. Dans *Nicolas Ier et Napoléon III* (1 vol. in-8°, Calmann Lévy), M. L. Thouvenel offre aux diplomates de profession et aux hommes politiques de très utiles enseignements sur les incidents qui ont précédé la guerre de Crimée. La consciencieuse biographie de *Changarnier* (1 vol. in-8°, Plon et Nourrit), par M. le comte d'Antioche, contient aussi une foule de détails précieux, dont les auteurs d'histoires générales feront certainement leur profit.

— Il n'est pas possible de mettre J.-J. Rousseau dans les mains de la jeunesse. D'autre part, il n'est guère possible de laisser ignorer aux écoliers des deux sexes l'œuvre de l'illustre Genevois. M. Rocheblave, professeur de rhétorique dans un de nos grands lycées, a concilié toutes les convenances en publiant un volume de *Lectures choisies de Jean-Jacques Rousseau* (Paris, Armand Colin) que l'on pourra mettre dans toutes les mains. Il a placé en tête une biographie dans laquelle il a fait entrer autant de fragments des *Confessions* qu'il a pu le faire sans inconvénients.

— Parmi les romans, une œuvre de début (je le crois du moins) mérite d'être placée hors pair. MM. R. Minhar (de son vrai nom, Raoul Dumon) et Alfred Vallette ont raconté dans *A l'écart* (Perrin) un drame intérieur très poignant et très curieux, et ils l'ont fait avec une puissance d'analyse et une sobriété d'expression des plus remarquables. Le récit est à la première personne. C'est le héros, l'inoffensif Mauchat, qui raconte son aventure. Il débute en ces termes : « Il ne remuait plus : je desserrai les mains, et lourdement il s'abattit. La furieuse lutte, si brève, me laissait dans un état d'hébétude presque complète. Je restai là immobile, haletant, l'œil sur la masse inerte barrant le trottoir, avec seulement des impressions, un monde d'impressions fugaces que dominait le sentiment de l'irrémédiable. » Mauchat « le couard, » Mauchat « le

faible » et « le débonnaire » vient de tuer un homme. Il a été insulté au milieu de la nuit, dans une rue de Paris, par un individu armé. Ils se sont colletés, et voilà le résultat : « Je l'avais étranglé net, comme un lapin, avant qu'il eût le temps de se mettre en garde. » Que faire maintenant ?

Le plus simple aurait été d'aller se dénoncer au commissaire de police. Il y pense et n'en a pas le courage. Alors commence une phase d'angoisses et de terreurs. Le triste Mauchat est sans cesse au moment de se trahir. Il lui semble que ses amis, son portier, les passants, lisent *la chose* sur sa figure. Le sentiment de *n'être plus comme tout le monde* le poursuit partout et ne lui laisse plus un moment de repos. Il cherche inutilement à s'étourdir en allant dans le monde ou en voyageant. Le souvenir de *la chose* l'obsède et ne le quitte plus. Enfin il raconte tout à une espèce de fou, appelé Malone, qu'il rencontre à Tunis. Confidence pour confidence. Malone est aussi un criminel; il se le figure du moins. Il a détruit des portraits de famille qui le suppliaient de les épargner, « car les portraits vivent comme nous, et comme nous redoutent la mort. » Depuis ce jour néfaste, le pauvre halluciné est hanté par le remords, et les voilà tous les deux, Malone et Mauchat, qui associent leurs épouvantes et tâchent de s'aider mutuellement à porter le poids d'une vie devenue insupportable. Mais Malone est déjà trop malade. Sa folie augmente et il se tue, tandis que son ami, chez qui le cerveau est resté sain, finit par trouver l'apaisement dans une étude innocente. Il s'adonne à la botanique et recouvre peu à peu le calme : « La *chose* s'estompait graduellement dans ma mémoire, se voilait d'un brouillard toujours plus dense.... J'étais des semaines sans seulement y songer : *elle ne m'intéressait plus.* »

A l'écart est un des romans les plus originaux qui me soient passés depuis longtemps par les mains.

CHRONIQUE ALLEMANDE

L'histoire de la guerre franco-allemande par Moltke; son caractère impersonnel; Bazaine et Gambetta; un bilan de triomphe. — Projets pour le monument national de Guillaume Ier. — Deux jubilés : Helmholz et Meyerbeer. — La crise économique. — Une exposition à Berlin.

Le major comte Guillaume de Moltke, adjudant personnel de l'empereur, a entrepris la publication des écrits et souvenirs de son oncle. Il fera paraître huit volumes touchant aux sujets les plus variés. Le premier doit être une sorte d'autobiographie intime. Le second pourrait être intitulé : *Ecrits sur l'histoire et la politique* ; il renfermera une étude sur les rapports de la Belgique avec la Hollande, depuis leur séparation, sous Philippe II et leur réunion sous Guillaume Ier ; — une analyse des conditions d'ordre intérieur et d'ordre social du défunt royaume de Pologne ; — un travail sur la frontière occidentale de l'empire allemand ; etc. C'est le troisième volume qui a déjà paru ; il forme une histoire abrégée de la guerre de 1870-1871. Dans le quatrième, nous trouvons un recueil de lettres de Moltke classées d'après les périodes et les destinataires : d'abord celles à ses proches, puis celles à ses amis, avec des notes explicatives. Ensuite viendront, dans un tome cinquième, les discours et allocutions du pair de Prusse, du député au Reichstag et du général. Enfin, les derniers volumes seront formés par les souvenirs de ceux qui vécurent dans l'intimité du grand homme.

C'est donc tout un monument littéraire que la piété d'un neveu élève à celui qui illustra le nom de Moltke. A part le récit de la campagne franco-allemande, les écrits militaires et les études techniques du maréchal sont laissés de côté. Ils sont déposés sans doute dans les cartons du ministère de la guerre. Et puis, comme le fait observer la préface, « s'il appartient à la famille Moltke d'honorer l'homme en le faisant mieux connaître au peuple allemand, c'est plutôt au grand état-

major royal qu'incombe la tâche d'exalter les mérites du stratégiste. »

Je vous annonçais déjà dans le post-scriptum de ma dernière chronique la publication du troisième volume. Depuis on en a beaucoup parlé. Des extraits nombreux de ce livre ont paru dans les journaux quotidiens de toute langue. Mais il reste, me semble-t-il, bien des traits à glaner derrière ces moissonneurs hâtifs.

Ce qui frappe surtout, c'est le caractère impersonnel de l'œuvre. Jamais général vainqueur ne parut aussi dépréoccupé de son propre rôle. Son nom ne figure presque jamais dans le récit. Quand il parle de lui, c'est à la troisième personne, en se désignant comme « le chef d'état-major. » Il a fallu mille peines pour déterminer le vainqueur de Sedan à entreprendre ce travail. « Je l'avais déjà à plusieurs reprises, sans succès, prié de mettre à profit ses vacances à Kreisau pour puiser un récit de la guerre dans le riche trésor de ses souvenirs, raconte le major de Moltke. Il me repoussait toujours dans les mêmes termes : « Tout ce que j'ai écrit sur les faits et tout ce qui est » digne d'attention, répondait-il, se trouve aux archives de » l'état-major général. Il vaut mieux que ce qui m'est personnel » soit enseveli avec moi. » Il professait un insurmontable éloignement pour les mémoires. Selon lui, ils ne servent qu'à satisfaire la vanité de leur auteur ; ils ont le plus souvent pour résultat de déformer les grands faits historiques en les montrant d'un point de vue personnel mesquin. Facilement, par la confidence de souvenirs intimes, la figure d'un homme, qui sans cela eût paru pure et élevée à l'histoire, est déplaisamment obscurcie et le nimbe idéal qui l'entourait aux yeux de la postérité s'évanouit. Très caractéristiques pour montrer l'élévation des vues du défunt, sont les paroles qu'il me dit un jour dans une de ces conversations, et que je notai sur-le-champ : « Ce » qu'on publie dans une histoire de la guerre est toujours » ramené au succès ; mais c'est un devoir de piété et de patrio- » tisme de ne pas toucher au prestige dont les victoires de notre » armée ont entouré certaines personnalités. »

Au printemps 1887 seulement, le vieux soldat se laissa fléchir. Il consentit à faire un abrégé de l'histoire monumentale du grand état-major. Son neveu plaça cette œuvre sur sa table



de travail. Et dès lors, chaque matin il consacra deux ou trois heures à ce résumé, qui prit sous sa plume une netteté, une autorité frappantes.

C'est un livre limpide. Tout y est d'une rédaction claire et achevée comme celle des ordres de marche ou de combat, dans lesquels chaque mot est pesé, car la moindre équivoque pourrait amener un désastre. A chaque pas perce le mépris de tout ce qui n'est pas l'action, de tout ce qui est gloriole, sentiment ou vanité, de tout ce qui ne conduit pas au but assigné. On n'y trouverait pas un effort de rhétorique. Le style est aussi dépouillé qu'il est clair. Mais les faits retracés sont si grands, les jugements portés si catégoriques dans leur tranchante modération, qu'il est difficile de se soustraire au charme de cette œuvre nue. Tout le monde peut la lire avec fruit et se faire ainsi une idée nette des grands événements qui, pour être à vingt ans de nous, dominent encore la situation présente.

On y chercherait en vain des révélations. Nous avons vu déjà que le maréchal s'interdisait comme un devoir de dégonfler la réputation surfaite de tel ou tel de ses frères d'armes. Sur les adversaires, il n'a naturellement rien à raconter d'inédit. Mais son jugement pèsera d'un grand poids dans la balance pour tel ou tel général ou homme d'état français. C'est ce côté de l'œuvre qui a surtout frappé dès le premier jour.

Le plus à plaindre à cet égard est, selon moi, l'ex-maréchal Bazaine. Moltke donne à la sentence du conseil de guerre de Versailles une consécration probablement définitive. « Bazaine n'a pas été un traître, » mais il ne s'est pas laissé guider uniquement par des motifs militaires; il a obéi aussi à des considérations politiques. Son attitude au cours des batailles de Metz montrait le désir de ne pas se laisser séparer de cette place. Il voulut y garder jusqu'au moment par lui prévu une armée aussi intacte que possible. A la tête de la seule armée non encore dispersée de la France, il comptait disposer alors d'une force sans rivale dans le pays. Sans doute ses troupes devaient d'abord rompre les liens qui les enchaînaient. Mais se frayer un chemin par la force, même en cas de succès, eût coûté de grands sacrifices. Il est permis de penser que, comme la plus forte autorité du pays, le maréchal espérait pouvoir offrir des compensations de nature à engager l'ennemi à lui laisser la



voie libre... » Il n'est pas établi qu'en cas de succès de son plan, Bazaine eût agi contrairement aux intérêts de la France, dit plus loin le maréchal de Moltke. Mais cela importe peu. Comme les juges de Versailles, qui n'ont jamais vu en Bazaine un vendu, M. de Moltke témoigne que le commandant de l'armée de Metz avait des arrière-pensées politiques et personnelles, et aurait agi autrement si son but exclusif avait été de soutenir les armées qui combattaient sur d'autres points du territoire et de battre les ennemis de la France. Cela suffit.

Le vainqueur sait rendre pleine justice à la vaillance des vaincus. Il traite de « glorieux sacrifice » la mémorable charge de Galliffet à Sedan. Il loue la ténacité et la valeur de Chanzy pendant les combats qui suivirent la prise d'Orléans par Frédéric-Charles. Plus encore peut-être, il admire la défense de Châteaudun et de Belfort. Enfin, il sort de sa froideur habituelle pour dire la rare énergie, l'enthousiasme patriotique de Gambetta, le feu qu'il sut insuffler à ses armées improvisées. Mais il ajoute : « Sans leur laisser le temps de s'aguerrir, Gambetta les lança, insuffisamment équipées, dans des entreprises mal liées entre elles, contre un ennemi dont l'inébranlable attitude devait briser leur bravoure et leur abnégation. Il prolongea la lutte avec beaucoup de sacrifices des deux côtés, sans que la fortune revînt à la France. »

Le livre ne se termine pas par un chant de triomphe, mais par ces constatations qui ont l'éloquence sobre et précise d'un bilan.

« La guerre, conduite des deux côtés avec des forces considérables, et sans répit, était terminée dans le court espace de sept mois. Déjà au cours des quatre premières semaines, huit batailles avaient été livrées, à la suite desquelles l'empire français s'était effondré et l'armée française avait disparu. Des levées en masse, de moindre valeur, avaient, depuis, fait perdre aux Allemands la supériorité numérique qu'ils possédaient au début. Il fallut douze nouvelles batailles pour assurer le siège décisif de la capitale ennemie. Vingt places fortes ont été prises, et pas un jour ne s'est écoulé sans quelque engagement grand ou petit.

» La guerre a coûté aux Allemands de lourds sacrifices. Ils ont perdu 6247 officiers, 123 453 hommes, 1 drapeau, 6 canons.



Les pertes totales des Français échappent au calcul. Mais en prisonniers seulement, on trouvait :

En Allemagne......	11 860	officiers	371 981	hommes.
A Paris............	7 456	»	241 686	»
Désarmés en Suisse,	2 192	»	88 381	»
	21 508	officiers.	702 047	hommes.

» Avaient été enlevés : 107 drapeaux et aigles, 1915 pièces de campagne, 5526 pièces de forteresse.

» Strasbourg et Metz, devenues étrangères aux temps de la faiblesse de la patrie, étaient reconquises, et l'empire allemand avait surgi de nouveau. »

Voilà certes un livre qui échappe aux écueils des mémoires, tel que les signalait M. de Moltke. Il est de nature, par son équité et sa simplicité, à imposer le respect aux adversaires, et s'il laisse tels quels la popularité et le prestige du maréchal en Allemagne, c'est que ni l'une ni l'autre ne peuvent grandir. Le nom du célèbre stratège est le seul peut-être sur lequel tous les partis soient d'accord. Si le prince Bismarck avait su observer la même objectivité, il n'aurait pas mis en pièces le haut piédestal sur lequel l'opinion allemande l'admirait naguère.

— On a beaucoup discuté depuis quelques semaines sur le monument de Guillaume Ier. Le Reichstag avait voté une forte somme pour le concours universel ouvert à tous les architectes et sculpteurs. Afin de laisser à ceux-ci les mains plus libres et de permettre à leur inspiration de chevaucher sans mors ni rênes, on s'est abstenu de limiter la dépense prévue. Un premier appel aux artistes était demeuré sans résultat, parce que les projets primés avaient en vue la Königsplatz, devant la porte de Brandenbourg, celle où le nouveau palais du parlement doit ouvrir ses portes en octobre 1894. Entre temps, l'empereur avait changé d'avis. Il avait décidé que le monument de son grand-père devait se dresser devant le palais royal, sur la place aux perspectives élargies par la Schlossfreiheit, et un nouveau concours dut être ouvert. Quatre artistes ont exposé des projets : l'architecte Bruno Schmitz, le professeur Schilling, MM. Karl Hilgers et Reinhold Begas. Tous brillent ou pèchent,



— je n'ose choisir, — par l'abondance des motifs allégoriques et autres. La statue équestre du souverain devient presque un détail dans le fouillis des colonnes, des mosaïques, des Génies, des cariatides et des Victoires.

Les deux projets qui se partagent les préférences du public sont ceux de MM. Bruno Schmitz et Reinhold Begas.

Le premier représente l'empereur, déjà vieux, sur un cheval au repos. Une colonnade semi-circulaire l'entoure, formée à droite et à gauche de quatre paires de colonnes ioniques. L'espace entre ces colonnes doit être occupé par les statues des principaux généraux et des principaux hommes d'état du règne. De chaque côté, la colonnade se termine par une tour puissante au pied de laquelle des figures colossales doivent trouver place. Derrière le monument, la colonnade est interrompue par un grand arc de triomphe. Des Victoires tiennent la couronne impériale.

Le monument projeté par Reinhold Begas est moins simple encore. Il est entouré aussi d'une colonnade reliée par deux ponts grandioses à la rive gauche de la Sprée. La statue est placée sur une haute plate-forme circulaire, à laquelle on accède par un grand escalier à deux paliers, que quatre socles puissants divisent en autant de parties égales. Sur chaque socle est assis un superbe lion, tenant dans ses griffes des écussons, des drapeaux et des trophées guerriers. Deux femmes plus grandes que nature reposent aux pieds du socle quadrangulaire de la statue de Guillaume Ier ; celle de devant représente la guerre ; celle de derrière, l'histoire. Sur les deux côtés, des quadriges : l'un porte l'empereur Frédéric, l'autre le prince Frédéric-Charles. Moltke et Bismarck marchent à côté. Quant au souverain, il monte, dans une attitude un peu théâtrale, en uniforme de général, manteau flottant et casque en tête, un coursier qui caracole et écume et dont une Victoire tient les rênes. Les quatre côtés du socle sont également pourvus de Victoires debout sur des boulets. Cette description bien incomplète vous donne cependant une idée des proportions qu'on entend donner à ce monument national.

Plusieurs journaux prétendent que cette fois encore le concours n'aboutira pas, que le vent a tourné de nouveau, que

l'empereur en revient à la Königsplatz. Ces hésitations et ces volte-face causent dans le monde des artistes pressés un mécontentement fort explicable.

— L'Allemagne, suivant l'usage répandu, a fêté, le 31 août, le soixante-dixième anniversaire du grand physicien Helmholz, qui fait partie, avec les professeurs Du Bois-Reymond, d'origine neuchâteloise, et Virchow, de ce qu'on appelle le grand triumvirat scientifique.

Le jubilaire, actuellement en villégiature en Italie, a reçu des dépêches de sympathie des quatre coins du monde. Plusieurs villes, Potsdam entre autres, lui ont conféré la bourgeoisie d'honneur. Quarante-cinq mille marcs ont déjà été souscrits pour une fondation Helmholz. L'académie des sciences en fixera définitivement l'emploi. L'idée dominante est de consacrer les intérêts à frapper une « médaille Helmholz, » qui tous les deux ou trois ans serait accordée aux savants qui se seraient distingués par leurs découvertes. Le premier titulaire de cet ordre nouveau doit être naturellement Helmholz lui-même. Les statuts seraient calqués sur ceux de la médaille Copley en Angleterre.

Helmholz doit rentrer à Berlin au mois de novembre. La fête sera complétée alors par un grand banquet et un *commers* solennel.

Quant aux articles de journaux, ils ont été d'un lyrisme débordant : Helmholz a été déclaré à la fois le premier physicien et le premier physiologiste vivant. Sans discuter sur cette vaine question de rang, il est certain que l'humanité tout entière doit à Helmholz des progrès scientifiques féconds, ne fût-ce que l'invention de l'ophtalmoscope.

Vous vous rappelez peut-être que l'illustre savant avait représenté l'université de Berlin aux fêtes de Montpellier et en a rapporté la grand-croix de la légion d'honneur. C'était l'époque, hélas fugitive, où quelques manifestations semblaient devoir faciliter entre l'Allemagne et la France un rapprochement aujourd'hui relégué parmi les utopies.

— Un autre jubilé, — très posthume celui-là, — a été le centième anniversaire de la naissance de Meyerbeer. On l'a fêté par une représentation solennelle à l'opéra. Mais l'étoile



de l'auteur des *Huguenots* baisse devant l'adoration de plus en plus absorbante et exclusive de Wagner. On ne lui assigne plus ici qu'une place secondaire. Et c'est hors d'Allemagne qu'il faut chercher ceux qui font encore bonne garde autour de sa gloire. Au cimetière israélite de la Schœnhaus-Allée, la tombe du grand compositeur est comme celle des plus obscurs agioteurs, ses coreligionnaires. Une plaque de marbre portant l'inscription *Giacomo Meyerbeer*, avec l'année de la naissance et de la mort, indique seule que là repose le grand musicien.

— Je vous parlais dans ma dernière chronique des inquiétudes soulevées par la question du pain. Elles ne sont pas dissipées ; au contraire, un chiffre éloquent montre l'intensité de la crise. De janvier à juillet 1891, 71 691 émigrants allemands se sont embarqués, dans les ports de l'empire, à Anvers, Rotterdam et Amsterdam. Dans la période correspondante de l'année dernière, ce chiffre était de 55 623 !

On a accueilli avec une très vive satisfaction le décret levant l'interdiction d'importer les porcs et la viande de porc d'Amérique. La trichinose n'avait été qu'un prétexte en cette affaire, et le protectionnisme agraire avait été le vrai auteur de la prohibition. On est d'autant plus heureux de la voir tomber ; mais les partisans du libre-échange ne se tiennent point encore pour satisfaits et poussent avec vigueur leur campagne contre les droits sur les céréales.

— Le projet d'une grande exposition à Berlin n'est pas abandonné. Mais quelle en sera la date et qui doit-on y convier ? Ce sont questions sur lesquelles subsistent de graves divergences.

Le bureau du congrès commercial allemand s'est adressé pour les résoudre à toutes les chambres de commerce de l'empire. Les réponses de celles-ci lui sont parvenues, mais je doute qu'il y voie plus clair.

Une majorité semble se dessiner contre l'idée d'une exposition universelle et voudrait une entreprise purement allemande. Quelques-uns voudraient faire une seule invitation, celle de l'Autriche-Hongrie. Plusieurs places importantes, ainsi Danzig, Dresde, Elberfeld, Gœttingue, Hanovre, Kiel, Leipzig, etc., voudraient marcher sur les traces de Paris et convoquer toutes les nations dans la capitale allemande.

Quant à la date, le congrès commercial proposait 1895. Mais de nombreuses réponses demandent l'ajournemeut à 1896 et même à 1898, tandis que d'autres voudraient déjà exposer en 1894.

Vous voyez qu'on est loin de s'entendre et que l'exposition de Berlin est encore voilée par bien des nuages.

CHRONIQUE ANGLAISE

Congrès ouvrier. — Les courses. — Vie du Dr Tait, archevêque de Cantorbéry. — Les livres, contenant et contenu.

Parmi les nombreux meetings de cet automne, le congrès des sociétés ouvrières a particulièrement attiré l'attention. Si les cinq cents et quelques délégués qui y ont assisté représentaient réellement les classes travailleuses de notre pays, leurs décisions auraient été de très grande importance : mais d'abord les délégués ne prétendaient pas représenter directement plus de deux millions d'ouvriers, c'est-à-dire un chiffre bien inférieur à celui de l'ensemble des classes ouvrières, et, si leurs mandats avaient été vérifiés, il est probable que ce chiffre n'aurait même pas été atteint; en second lieu chaque délégué avait droit à une voix, sans que ses titres fussent examinés, de sorte que le représentant d'une société toute jeune et encore peu nombreuse avait autant de poids dans les votations que ceux des sociétés de mineurs ou de tisseurs, qui comptent des millions de membres. De cette façon il est impossible de se rendre compte de la valeur exacte des résolutions qui ont été votées.

C'est la question de la journée de huit heures qui a donné lieu à la plus longue discussion, et le congrès a eu de la peine à se mettre d'accord. Il a d'abord décidé que la journée devait avoir une limite légale, tout en laissant chaque industrie libre de l'adopter ou non, et en fixant pour son adoption la majorité des deux tiers des voix. Mais en fin de compte il a déclaré



cette limite obligatoire, sauf pour toute industrie qui refuserait, après votation, de se l'appliquer à elle-même. En somme le congrès a renoncé à réclamer comme l'année passée la journée de huit heures obligatoire pour tout le monde, se réservant le droit de la modifier d'une façon ou de l'autre. La discussion a été chaude et parfois un peu aigre, bien que le président, M. Burt, un ancien mineur aujourd'hui membre du parlement, ait su maintenir l'ordre par sa fermeté et son esprit conciliateur. Il ne semble pas que la divergence de vues entre « vieux-unionistes » ou individualistes et « nouveaux-unionistes » ou socialistes soit près de s'effacer : bien au contraire.

— Cette année, dans les trois courses classiques pour chevaux de trois ans, les « Deux mille guinées » à Newmarket, le « Derby » à Epsom et le « Saint-Léger » à Doncaster, c'est le même cheval, *Common*, qui a remporté le prix. Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive, et, bien que *Common* ne semble pas être un cheval aussi merveilleux que pourraient le faire supposer ses exploits, mais seulement le meilleur cheval d'une mauvaise année, il s'est vendu 15000 guinées (393750 francs), le plus haut prix qui ait jamais été payé pour un cheval. L'acquéreur est associé d'une immense maison de meubles et tapisseries, à Londres, et membre du parlement. Il a acheté en même temps un poulain d'un an pour 6000 guinées. C'est aussi le plus haut prix qu'on ait jamais vu, car l'achat d'un cheval de cet âge est toujours plus ou moins une loterie. Le même éleveur a vendu quatre poulains d'un an, dont le moins beau lui a été payé 1000 guinées. Allez dire après cela que les temps sont durs et l'argent rare ! J'ai entendu dire que, pour pouvoir élever des pur-sang, il faut les vendre en moyenne au moins 300 guinées, tant les frais d'élevage sont considérables. Il est probable du reste que peu d'éleveurs trouvent le métier bon, car la moindre tare exclut un cheval des courses ou du moins empêche de le vendre à un prix rémunérateur.

— La *Vie du docteur Tait, dernier archevêque de Cantorbéry*, vient d'être publiée par le docteur Davidson, évêque de Rochester, et par le rév. W. Benham. Parlant du docteur Tait peu après sa mort, en 1882, le feu prince Léopold disait : « Il est probable que pendant bien des générations encore, lorsque



nous voudrons nous faire un idéal d'un archevêque de Cantorbéry, nous penserons involontairement au docteur Tait. » Etant donnée la position importante qu'occupe encore de nos jours le successeur d'Augustin, de Thomas à Becket et de Cranmer dans nos affaires publiques, je pense que mes lecteurs ne seront pas fâchés d'apprendre à connaître ce livre, bien qu'une grande partie en soit consacrée à des questions ecclésiastiques intérieures qui n'ont d'intérêt que pour les Anglais ou pour les théologiens. Dans ces questions, d'ailleurs, il peut être considéré comme faisant autorité. Mais on a souvent dit du docteur Tait qu'il était l'évêque des laïques; sa tournure d'esprit était plutôt d'un homme d'état ou d'un juge que d'un ecclésiastique. En effet, si ses idées n'étaient pas souvent combattues par la masse du clergé, elles étaient presque toujours chaudement appuyées par le public laïque. Il occupait une place éminente à la chambre des lords et il était toujours écouté avec grande attention; mais, bien qu'il prît un vif intérêt aux affaires du pays, et spécialement à la politique extérieure, se tenant au courant de tout, il réservait son activité presque entière pour les questions ecclésiastiques ou religieuses, sur lesquelles sa situation l'obligeait à donner son avis.

Sous une constitution qui force les hommes politiques de se rattacher à un parti et d'en partager les préjugés, au moins dans une certaine mesure, il est intéressant de voir l'attitude que sut garder un homme que sa haute position mettait chaque jour en rapport intime avec le ministère, en lui laissant voir le dessous des cartes. Il resta en effet en dehors de toute attache de parti, bien qu'il s'intitulât libéral. Ce fut sous le ministère libéral de Palmerston qu'il fut nommé évêque de Londres, mais c'est au ministère conservateur de Disraéli qu'il dut sa nomination de primat du royaume. Ce fut un des derniers actes officiels de Disraéli avant de laisser la place, en 1868, à M. Gladstone qui arrivait soutenu par une imposante majorité de partisans de la suppression de l'église d'Irlande.

Dans cette question, qui touchait aux principes fondamentaux de l'église et de l'état, l'archevêque de Cantorbéry eut à jouer un rôle important et délicat. Son opposition à la mesure de la suppression fut franche et décidée; mais, voyant qu'elle était inévitable, il prit spontanément et résolument la position

qui souvent depuis devait être la sienne, celle de médiateur entre les partis extrêmes, de façon à obtenir les meilleures conditions possibles et à éviter un désastre. La reine elle-même avait pris la question très à cœur, et le présent volume contient un certain nombre de lettres importantes échangées entre elle et les chefs du parti conservateur et publiées pour la première fois. Le récit d'une entrevue qui eut lieu entre l'archevêque et le premier ministre à cette occasion est tout à fait caractéristique. Ce dernier avait exprimé l'intention de venir voir l'archevêque à Lambeth Palace. Le Dr Tait, ayant noté dans son esprit un certain nombre de points qu'il jugeait essentiels à une entente équitable, et ne sachant pas quelle forme prendrait sa conversation avec le premier ministre, les fixa par écrit. Mais il paraît que la loquacité de M. Gladstone ne lui laissa pas le temps de s'expliquer, car le mémorandum porte au dos cette remarque « qu'il n'a pas été lu parce que l'entrevue a dégénéré en exposition complète du programme de M. Gladstone, que j'interrompais de temps en temps pour placer un des articles notés sur mon mémorandum.» M. Gladstone saisit en effet l'occasion de sa visite à l'archevêque pour faire une répétition du grand discours dans lequel, dix jours plus tard, il développa ses plans à la chambre des communes d'une façon magistrale, maintenant pendant trois heures et demie l'attention de son auditoire sur un sujet plein de détails compliqués.

Les débats passionnés qui eurent lieu et les divergences qui se firent jour dans les chambres à la suite de ce discours sont du domaine de l'histoire. Il est hors de doute que c'est surtout aux efforts de l'archevêque et de la reine qu'on dut de pouvoir faire accepter un compromis. Ce chapitre du livre montre quelle était la force de travail de Tait et sa valeur comme homme d'état; les services qu'il rendit dans cette occasion lui attirèrent la reconnaissance de tous les partis. Mais il est évident que sa défiance à l'égard de M. Gladstone et de ses partisans ne fit que croître depuis lors. La discussion sur les rites prit un temps et une place tout à fait disproportionnés, selon l'archevêque, à l'importance du sujet, et bien des gens sans doute seront tentés de sauter les chapitres qui s'y rapportent. Cependant ceux qui les liront avec attention pourront se faire une bien meilleure idée du caractère de chacune des parties en cause. Comme toutes les

personnes tolérantes, Tait fut dénoncé et malmené de la façon la plus brutale par les esprits violents des deux partis, bien que son désir manifeste fût d'obtenir la paix intérieure pour l'église et l'union de toutes ses forces pour combattre l'incrédulité. Il fut toujours ferme, digne et sage, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer sa charité et sa bonté dans ses rapports avec tout le monde, même quand il avait à blâmer et à reprendre. Prompt à reconnaître toute conviction sérieuse et à respecter même l'opinion de ses adversaires, pourvu qu'elle fût sincère et honnête, il n'avait pas assez de mépris et de sévérité pour l'hypocrisie, la tromperie et l'arrogance, où qu'il les rencontrât, et il ne se gênait pas de le montrer.

Nulle part la force de caractère du docteur Tait ne se faisait mieux voir que lorsqu'il présidait de grandes et importantes assemblées, comme nos évêques et surtout notre archevêque ont souvent à le faire. Sa fermeté, sa courtoisie et son esprit de conciliation vis-à-vis de tous les partis s'associaient à un bon sens infaillible et à un tact parfait ; lorsqu'il se levait pour parler, son air digne et son sens pratique ajoutaient à l'autorité que lui donnait sa situation. Nous en avons eu un exemple remarquable lors du dernier synode pananglican, où il présidait sur 100 évêques venus de toutes les parties de l'empire britannique, des Etats-Unis et des missions étrangères. L'église anglicane a fait de grands progrès depuis quelque trente ans dans les colonies, et c'est en grande partie au docteur Tait que revient l'honneur d'avoir déterminé les rapports qui doivent exister entre les églises des colonies et celle de la mère-patrie ; bien que l'archevêque de Cantorbéry n'ait pas autorité de patriarche, à chaque instant on a recours à lui pour des questions ecclésiastiques concernant les colonies ou les missions. Pour donner une idée de son activité, il me suffira de dire que les casiers de sa correspondance renfermaient 62 500 lettres !

Un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage est celui dans lequel le docteur Davidson — autrefois chapelain et secrétaire de Tait, et plus tard son gendre, — nous décrit sa manière de travailler : il avait, paraît-il, l'habitude de donner une forme à ses pensées en se promenant en long et en large dans la chambre ou dehors ; quelquefois même il dictait des lettres importantes à cheval, attendant que son chapelain, qui était



également monté, eût écrit ce qu'il lui disait. Ce ne devait pas être très commode, surtout quand il faisait du vent.

Je n'ai pas assez de place pour parler longuement de son épiscopat à Londres, où ses efforts tendirent toujours à faire de l'église anglicane l'église du peuple. On le voyait souvent prêcher en plein air aux ouvriers, soit à East End pendant la nuit, soit dans le quartier des affaires à midi. Il paya aussi de sa personne lors de l'épidémie de choléra qui visita le quartier pauvre de Bethnal Green; lui et sa femme allaient voir les malades dans leurs demeures ou à l'hôpital, leur prodiguant les secours matériels aussi bien que spirituels.

La jeunesse de Tait intéressera sans doute bien des gens plus que sa carrière ecclésiastique. Il est en effet étrange de voir un garçon écossais, fils de parents presbytériens de bonne famille mais ruinés, finir comme archevêque de Cantorbéry. De même que son fameux contemporain Shaftesbury, Tait disait devoir beaucoup aux soins de sa vieille nourrice, Betty Morton, bien qu'il eût une sœur aînée qui lui tint lieu de mère et qui lui a survécu. C'est elle qui a fourni à l'auteur maints traits charmants sur l'enfance de son frère. Les talents de celui-ci se montrèrent de bonne heure et lui valurent une bourse à Oxford, fondée pour des Ecossais. Là il sut tirer parti de tous les avantages qui lui étaient offerts et il se fit des amis qu'il garda pendant toute sa vie, alors même que leurs opinions et leurs occupations différaient des siennes. A trente ans, il était déjà un des professeurs les plus distingués de l'université, et quand Arnold, le célèbre directeur de Rugby, mourut, ce fut lui qu'on choisit pour le remplacer. Mais au bout de peu d'années il fut atteint d'une maladie qui l'affaiblit à tel point qu'il donna sa démission et se retira dans le doyenné de Carlisle. Bientôt il recouvra toute son énergie, et les services qu'il rendit lors de la réforme des universités et des chapitres de cathédrales le désignèrent pour une plus large sphère d'activité. C'est à Carlisle qu'il eut le cruel chagrin de perdre cinq filles de la fièvre scarlatine. Il a raconté lui-même ce douloureux événement dans le livre bien connu qu'il a publié peu de temps avant sa mort en mémoire de sa femme et de son fils unique, *Catharine and Crawford Tait*. Ce livre restera comme l'expression parfaite de ces sentiments pieux et profonds qui sont

à la fois si rares et si touchants. On s'étonne d'abord qu'un homme ait pu consentir ainsi à « mettre son cœur à nu pour le donner en pâture aux corbeaux, » puis on comprend quelle consolation les affligés ont pu tirer de son livre en voyant la force et la sagesse avec lesquelles il se maîtrisait lui-même pour consoler les autres.

La biographie du docteur Tait renferme malheureusement trop peu de détails sur sa vie domestique et privée ; aussi bien il devait être difficile de la peindre de manière à donner à des étrangers une idée exacte du bonheur si calme qui régnait dans ce cercle de famille.

— C'est la mode maintenant dans la littérature de luxe de ne pas rogner les bords des pages, sauf celui d'en haut, qui est doré, mode très peu confortable à mon avis et qui risque fort de détourner l'attention du lecteur du contenu sur le contenant. Il y a quelque temps j'ai eu la chance de tomber sur les œuvres d'un jeune poète, un petit volume dont les quelques pages étaient délicatement rosées, tandis qu'entre chacune d'elles se trouvait une légère gaze vert pomme ; les bords étaient tout ce qu'il y a de moins rognés, et les précieux vers savamment espacés. Il me vint aussitôt à l'esprit que tout cela pouvait bien n'être qu'un emblème indiquant à quel point les vers étaient raboteux et les idées ténues. Je ne me rappelle pas si la lecture du poème a confirmé ou non mon hypothèse ; je crois que le sujet était très nouveau : amour, jeunesse et infériorité du monde en général ; mais ce que je me rappelle fort bien, c'est que la forme du livre attirait l'attention, et c'est sans contredit un grand élément de succès.

Il s'agissait là évidemment d'une œuvre sérieuse. Dans le livre bizarre de Jérôme K. Jérôme intitulé *Conte après souper*, l'étrangeté de la forme et de l'impression fait partie intégrante de l'ouvrage. C'est la parodie d'une histoire de revenants. Couverture rouge, caractères de taille à être lus dans le train le plus cahotant, encre bleue, une ou plusieurs illustrations à chaque page, sans légende, et souvent du plus haut comique, tout cela est bien en harmonie avec l'idée d'un revenant qui fume en racontant au gentleman auquel il est apparu un soir de Noël que l'esprit de tout le tabac qu'un homme fume pendant sa vie lui apparaît au moment de sa mort. Le revenant

cause agréablement avec le dit gentleman (qui a bien soupé et surtout bu pas mal de punch au whiskey) et prétend en se rengorgeant que peu d'esprits de la classe moyenne peuvent se vanter d'avoir une existence aussi bien remplie que la sienne. Son activité, à lui, consiste à empoisonner tranquillement des musiciens ambulants et des joueurs d'orgue italiens. Puis suit une description fantastique des victimes que fait le tabac: jeunes gens, tempérants qui ne boivent que de l'eau, etc.

Je ne sais pas ce que penseraient de cet esprit moderne les esprits des barons en armures brillantes et des blanches dames brandissant un poignard; quant à moi il m'a paru être une charge amusante,— sauf pour les musiciens et les tempérants.

CHRONIQUE RUSSE

La Russie et la France. Démonstrations populaires réciproques. — Expositions. — L'université de Saint-Pétersbourg. — Romans nouveaux. — La famine, le change.

La littérature a peu produit en Russie pendant le trimestre qui vient de s'écouler. En revanche, les faits qui s'y sont accomplis ont parlé, et parlé de manière à être entendus de l'Europe et du monde. L'Europe étouffait sous la prépotence de la triple alliance appuyée de la bienveillance de l'Angleterre. La triple alliance a maintenant son contre-poids, l'équilibre est rétabli, les états secondaires peuvent respirer à l'aise. La politique m'est interdite, je n'ai pas l'intention d'empiéter sur ce terrain: on me permettra cependant de faire ressortir, en dehors du domaine politique, le côté populaire du rapprochement qui vient de se manifester entre les gouvernements de la Russie et de la France.

Le peuple russe, pris dans son ensemble, a deux antipathies: le juif, qui exploite son insouciance de l'avenir et sa bonté d'âme, et l'Allemand, qui cherche à s'établir en maître chez lui; l'un qui lui soutire subtilement son argent, l'autre qui

s'empare subtilement de toutes les carrières et entrave son libre développement. Le Français n'a aucune de ces tendances, il n'a ni morgue ni prétentions exagérées. Il peut être ambitieux, mais il n'est, généralement, ni intolérant, ni envieux, ni cupide; il est volontiers bon enfant et fraternise tout de suite. En temps de guerre, — la remarque a été souvent faite, — le soldat russe et le pioupiou français se sentent camarades. La bataille finie, ils vont boire ensemble après s'être tiré des coups de fusil. Ils parlent des langues totalement différentes, et s'entendent cependant par leur instinct commun de sociabilité. Les Français ont bien plus souvent guerroyé en Russie que les Allemands, et, malgré cela, les Français sont aussi populaires en Russie que les Allemands le sont peu. Malgré l'éloignement, malgré la différence des gouvernements, la Russie et la France n'ont pas cessé de se sourire à travers l'Allemagne. On sait la vogue sans égale qu'ont obtenue en France les romans russes dans ces dernières années. Dès que la politique ne les divise plus, les deux nations se sentent sœurs et s'élancent l'une vers l'autre, comme des amies longtemps séparées, qui se reconnaissent et s'embrassent. Dans la classe supérieure, on songe peut-être à la différence du principe des gouvernements; le peuple russe, dans ses couches inférieures et aussi dans sa masse, fait complètement abstraction de la politique. En se rapprochant du Français, il obéit simplement à son instinct. On a longtemps cherché à lui faire aimer l'Allemand, on a peu réussi; pour le Français il a suffi qu'on ne lui interdise pas de l'aimer.

Le monde officiel n'a pu se mettre dès l'abord à ce point de vue. Mais le gouvernement français s'abstient complètement de propagande. La république actuelle est solidement établie, le gouvernement que la France s'est donné a duré plus longtemps qu'aucun de ceux qui l'ont précédé depuis cent ans, et rien, absolument rien ne fait prévoir sa chute prochaine; la France est aujourd'hui plus puissante et plus prospère qu'elle ne l'a jamais été, et son amitié n'est pas à dédaigner. Le pape l'a compris, non dans l'intérêt de son pouvoir temporel, que la France, naturellement, n'a aucune envie de lui rendre, mais dans l'intérêt du catholicisme dont il est le chef. La Russie et la France ne sont nulle part en rivalité et elles ont des intérêts

communs. Le rapprochement est donc tout naturel. Il s'est fait d'une manière éclatante. L'empereur de Russie a écouté avec respect le chant de la *Marseillaise*, comme les Français écoutent le *Bâjé Tsaria Khrani !* Les drapeaux des deux nations, — qui sont les mêmes par parenthèse, bleu, blanc et rouge et ne diffèrent que par la disposition des couleurs, — ont fraternisé, et la foule, une foule immense, de toutes les classes, accourue de partout, qui n'attendait que la manifestation de haut lieu, a montré une joie qui touchait au délire ! Des cris, des bouquets, des fêtes officielles et populaires ; des scènes comiques et touchantes mêlées aux scènes d'enthousiasme, les cochers eux-mêmes refusant le prix de la course quand ils reconnaissaient des Français, etc., et cela à Moscou comme à Saint-Pétersbourg.

A Cherbourg, où un vaisseau russe se trouvait en rade, démonstrations analogues de la part des Français. Là aussi fêtes officielles et fêtes dans les rues, foule accourue de toutes parts, cris enthousiastes, illuminations, inscriptions, festins, les marins russes dansant la *trépokà*, — danse russe très animée, — dans les rues. Les Russes, du reste, sont depuis longtemps populaires à Cherbourg, où ils ont le plaisir de lire des enseignes en leur langue. De part et d'autre la sympathie est complète, en dehors même de l'intérêt politique.

— L'exposition française de Moscou a profité aussi de cette faveur. Quelques maladresses l'avaient compromise au début. Ces maladresses ont été réparées en grande partie, maints objets restés en retard sont arrivés enfin. La visite officielle de l'empereur et de l'impératrice a imposé silence aux jalousies de métier. L'exposition est incomplète, sans doute, mais certaines industries sont très brillamment représentées : l'orfèvrerie, les bronzes surtout ont obtenu un grand succès de vente. Le nombre des entrées dépasse déjà 600 000, et l'on espère arriver au million. On prépare, pour l'année prochaine, une exposition de produits russes à Paris.

En attendant, on organise à Saint-Pétersbourg une exposition qui promet d'être très curieuse et où les Français figureront aussi. On sait les progrès immenses qu'a réalisés depuis quelques années l'étude de l'électricité. Sous la main de homme, l'électricité accomplit des prodiges, transmettant



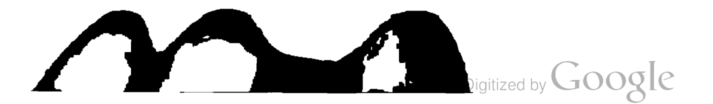
instantanément nos messages d'un bout du monde à l'autre, transportant à distance la force d'une chute d'eau, enregistrant, pour des siècles, le son de nos paroles, nous permettant d'assister chez nous à un spectacle, à une cérémonie dont nous sommes loin, en entendant les paroles et en voyant les gestes des personnages, etc. Des expériences récentes ont même renouvelé le miracle d'Elie et provoqué une pluie abondante en temps de sécheresse. Il s'agit de faire connaître aux Pétersbourgeois les derniers actes d'obéissance obtenus par l'homme de la puissance qui produit la foudre. L'emplacement est préparé. On construit un chemin de fer, dont les wagons seront mus aussi par l'électricité, pour conduire les curieux du centre de la ville à cette exposition. Ils y trouveront également ces fontaines lumineuses qui ont eu tant de succès à Paris en 1889, et qui figurent maintenant à l'exposition de Moscou.

Pendant les fêtes russes-françaises, la France était représentée en Russie par M. de Laboulaye, fils du savant professeur et piquant écrivain de ce nom. Les fêtes terminées, M. de Laboulaye a considéré sa mission comme accomplie et s'est retiré, au grand regret de ceux qui ont eu occasion de le connaître. Il sera remplacé par M. de Montebello, qui représentait la France à Constantinople.

— Dans une chanson que j'ai entendue autrefois, on peignait les hirondelles revenant au printemps à leurs nids accoutumés et se comptant avant d'en prendre possession. Nombre d'entre elles n'étaient pas revenues. Il en est souvent ainsi des amis qui se sont séparés. En rentrant pour recommencer leurs cours, les professeurs de l'université ont constaté l'absence d'un d'entre eux qu'ils avaient laissé joyeux et bien portant. N. Vrédine, professeur d'économie politique, est mort pendant l'été après une courte maladie. C'est la troisième perte que fait depuis le printemps le corps des professeurs. Vrédine laisse plusieurs ouvrages, entre autres un *Cours d'économie politique* plus d'une fois réimprimé.

— Les publications de l'université viennent de s'enrichir de deux ouvrages.

M. Schiapkine a consacré un gros volume, — 560 pages, — à la vie de *Saint Dmitryi de Rostov*, un saint tout moderne, un



contemporain des premières luttes soulevées par le schisme qui a séparé et sépare encore les orthodoxes en deux sectes : les vieux et les nouveaux croyants, en désaccord sur la manière dont il faut faire le signe de la croix, formuler quelques prières et accomplir certaines cérémonies rituelles. Il intervint aussi activement contre le catholicisme latin, qui avait fait de grands progrès dans la Petite-Russie, où des Polonais l'avaient prêché. Né en 1651 en Petite-Russie, il mourut en 1709, après avoir été successivement moine, supérieur de plusieurs couvents, évêque en Lithuanie et enfin évêque de Rostov. L'objet des luttes auxquelles il prit part nous semble quelque peu futile, mais ce qui est intéressant, c'est la passion déployée de part et d'autre, l'animation du combat et aussi la leçon de tolérance que nous en pouvons retirer. Un critique a trouvé quelques lacunes dans cet ouvrage. Cela ne l'empêche pas d'être le fruit de recherches laborieuses et approfondies et une œuvre aussi consciencieuse qu'utile à l'histoire religieuse de la Russie.

Le travail de M. Ernstädt est de pure érudition. On sait que toutes les œuvres de la « comédie nouvelle » à Athènes ont péri. Il nous est parvenu à peine quelques fragments dans des citations, dans des feuillets épars, quelquefois recouverts d'une autre écriture et qu'on fait revivre à l'aide de réactifs chimiques. Les fragments dont M. Ernstädt nous entretient ont été retrouvés en Egypte, associés à des papyrus en caractères démotiques et contemporains probablement de la culture alexandrine. Un érudit défunt, Porphyre Ouspenskii, les avait étudiés, mais son travail était resté imparfait. M. Ernstädt l'a repris et complété ; il nous a raconté l'histoire de la découverte, nous a donné des fac-similés des fragments, en ajoutant de nombreux éclaircissements. C'est un travail très estimable, mais qui ne s'adresse naturellement qu'à un public restreint.

— Les ouvrages dont il me reste à parler figurent ou ont figuré dans quelques-unes de nos nombreuses Revues.

Nous ne connaissons encore que trois des quatre parties que comprendra le roman de Mme Marie Krestovskaia, *Une femme artiste*. Ce livre présente le tableau fidèlement mis en relief de l'existence d'une actrice en Russie. On sait que les artistes dramatiques n'ont pas ici pour se préparer les secours

qu'ils trouvent ailleurs. L'Ecole des théâtres ne donne qu'un enseignement élémentaire et sert surtout à former des danseuses. Quelques leçons sommaires de déclamation et de tenue, voilà tout ce qu'on y trouve. Les artistes sont obligés de se former eux-mêmes. Ceux qui ont la vocation parviennent quelquefois à se faire une originalité que le métier aurait pu étouffer, mais le cas est rare. Dans le roman que nous avons sous les yeux, Olga Leontiéva nous fait assister à toutes ces luttes de jalousie, de séductions, d'amours, qui remplissent la vie théâtrale. La partie la plus curieuse et la plus poignante est la confession de sa vie faite par elle à un homme dont elle s'est éprise.

— Un personnage qui a joué un grand rôle dans le gouvernement et dans le monde, mort récemment presque dans l'indigence, le comte Valouiev, a laissé un roman manuscrit, *La comtesse Tatiana*, dont une Revue publie le commencement sans nous dire si l'ouvrage a été achevé par l'auteur. Ce roman posthume n'est pas le début du comte. Il avait publié de son vivant un roman mondain intitulé *Lorine*. Ce que nous connaissons de la *Comtesse Tatiana* ne vaut pas *Lorine*, et *Lorine* n'était qu'un pâle reflet des spirituelles causeries de l'auteur.

— Les romanciers russes ont toujours un faible pour les détraqués. Les personnages de Dostoïevskii, par exemple, le sont presque tous, et nous transportent dans un monde étrange où nos principes ordinaires de raisonnement n'ont pas accès. Il en est de même de beaucoup de personnages du comte Léon Tolstoï, surtout dans sa seconde manière. Mais ces détraqués ne nous sont pas donnés pour tels. C'est au contraire un échappé d'un hôpital de fous que M. Letniev a pris pour protagoniste de son *Fléau invisible*. L'héroïne, déshéritée par son père, obligée de se faire institutrice, puis rentrée en possession de l'héritage paternel, rencontre dans le monde un homme aimable, spirituel, d'une intelligence supérieure, à ce qu'il lui semble du moins, et l'épouse. Quelque temps après, sans cause connue, le mari est saisi d'un accès de démence furieuse. Il brise tout, il fait du scandale. On apprend alors que ce Stanitsine avait été enfermé dans une maison d'aliénés et qu'il s'en est évadé. On engage la jeune femme à le réintégrer dans l'établissement; elle

s'y refuse, elle le gardera près d'elle, veillera sur lui, elle le guérira, elle l'espère du moins. Quel sera le succès de ce généreux dévouement? Nous ne le saurons que dans une prochaine livraison.

Trois autres romans, qui ne sont pas sans mérite pour les détails : *La Poténova et les Yaroslatsev*, de Mme Vinnitskaïa, *Le Professeur ordinaire*, de M. Yassinskii, l'*Histoire d'un mariage*, de M. Michel Maïkov, nous racontent aussi des aventures de névrosés. Sont-ce aussi des détraqués que les personnages d'*Un trésor*, de M. Bajine? Ils sont détraqués tout au moins au moral. Enrichis par un vol qu'ils ont opéré dans une banque, nous les voyons occupés uniquement d'échapper aux conséquences de leur vol, multipliant les ruses pour n'être pas découverts, puis jouissant paisiblement de leurs richesses mal acquises, sans éprouver l'ombre d'un remords. L'auteur croit avoir assez fait en faveur de la morale publique en les montrant brouillés, et se séparant violemment après des querelles retentissantes.

Ces personnages ne sont au fond que de vulgaires coquins sans grande originalité. L'*Amateur des beaux-arts* que M. Nazorieva a dépeint est plus original et a le mérite d'avoir été étudié sur nature. Deux générations très rapprochées par le temps, complètement opposées par l'idéal, sont mises en présence. Elle n'est pas bien loin encore, cette époque où la jeunesse russe des deux sexes se passionnait pour quelque but grandiose : la patrie, l'humanité, où elle voyait déjà le monde se transformer sous son initiative. On raillait alors cet enthousiasme généreux, qui, à la vérité, n'était pas toujours éclairé, mais qui avait sa grandeur. La jeunesse actuelle, une certaine fraction de la jeunesse du moins, a passé à l'autre extrême. Les études pour lesquelles on se passionnait sont devenues une corvée, l'idéal n'est plus de se dévouer à une grande œuvre, mais de jouir joyeusement de la vie. La mère de Paul Kraiev fut une de ces exaltées qui aspirèrent à transformer le monde ou tout au moins la Russie, qui allèrent dans le peuple, comme on disait. Les faits avaient trompé ses généreuses intentions; elle s'était mise au travail, s'épuisant pour donner une brillante éducation à son fils, dans l'espoir qu'il ferait par un autre chemin ce qu'elle n'avait pu faire elle-même. Mais Paul ne

l'entendait pas ainsi. Il étudia avec dégoût; comme il était très intelligent, il passa pourtant assez heureusement ses examens, mais il refusa d'entrer dans une carrière qui lui aurait demandé du travail. Il disait assez bien le monologue, les salons l'accueillirent, il joua de petites pièces en société, puis il débuta sur une scène publique, figurant sans beaucoup de succès dans de petits rôles, attendant « un rôle à sa taille, et exploitant sans pitié sa pauvre mère qui s'épuisait de travail pour suffire aux dépenses de sa vanité. » Ce roman est inachevé comme les précédents.

— La moisson n'est pas riche, comme on voit, en fait d'œuvres d'imagination. La moisson naturelle n'est pas plus riche, malheureusement, cette année. L'hiver dernier s'est montré relativement bénin en Russie, mais il a commencé de bonne heure et s'est prolongé au delà des limites ordinaires. La neige surtout s'est fait attendre et n'a pu défendre d'un froid plus intense les terres ensemencées. L'été n'a pu réparer les injustices de l'hiver, de sorte que la Russie, qui joue ordinairement le rôle de fournisseuse de l'Europe en fait de céréales, est menacée de famine. La récolte de froment n'est pas mauvaise, mais le pain de froment est un pain de luxe même pour les classes supérieures. Le blé par excellence pour la Russie est le seigle. Les Russes voyageurs se font même fabriquer du pain de seigle dans les pays étrangers. Et c'est la moisson de seigle qui a manqué : elle a été presque nulle dans les gouvernements de l'ouest et du centre. L'état et les particuliers prennent d'actives mesures pour suppléer à ce déficit. Une des premières a été la défense de l'exportation de la précieuse céréale. Les Allemands s'en sont formalisés, ils ont vu là une mesure politique vexatoire pour leur pays, parce que l'usage du pain de seigle est à peu près aussi commun en Allemagne qu'en Russie. Malheureusement la politique n'y est pour rien.

Est-ce par mesure de représailles qu'ils s'emploient à faire baisser la valeur du rouble? Car c'est de Berlin que nos banquiers reçoivent la loi. Pendant plusieurs mois, la valeur du rouble est allée grandissant et se rapprochant de la valeur nominale : 4 francs, ou 3 marcs 20 pfennigs. Brusquement cette valeur s'est mise à reculer et la baisse semble se dessiner avec constance. Disons en passant que les chiffres officiels de la

Bourse de Pétersbourg sont de nature à induire en erreur les non-initiés. Quand la valeur du rouble diminue, quand il faut plus de copecks par exemple pour équivaloir à un franc, la cote officielle annonce une hausse, tandis qu'elle devrait annoncer une baisse puisque la valeur de la monnaie russe va s'amoindrissant sur le marché européen.

— On propose en ce moment au ministère de l'instruction publique une loi ayant pour but de rendre l'instruction primaire obligatoire dans tout l'empire.

CHRONIQUE SUISSE

Un témoin de la révolution helvétique. — A propos de fleurs. — La poésie décadente en Suisse française.

Tout récemment, les mémoires du grand baillif de Rivaz nous ramenaient à l'époque de la République helvétique et de l'invasion française. C'est à la même période de notre histoire que se rapporte le journal du professeur Pichard, publié par M. Eugène Mottaz, instituteur à Yverdon [1]. Nous avons eu déjà l'occasion de mentionner ici (Chronique d'octobre 1890) cet ouvrage, dont M. Mottaz venait de publier quelques fragments, lus dans une réunion de la Société d'histoire de la Suisse romande. L'accueil fait à cette publication partielle l'a engagé à nous donner, sinon le texte complet du journal, au moins tout ce qu'il contient de neuf et d'intéressant. Il a reproduit en tête du volume un morceau intitulé : *Considérations générales sur les causes de la révolution,* qui paraît être l'esquisse d'une histoire de la révolution vaudoise que Pichard avait eu un instant l'intention d'écrire. Il y renonça, mais il continua à consigner au jour le jour, depuis la fin de 1797 jusqu'au milieu de 1800, les événements qui se produisaient et à noter consciencieusement l'état de l'opinion publique : il observe avec soin

[1] *Journal du professeur Pichard sur la révolution helvétique.* In-8°, Lausanne, Mignot.



les variations de ce baromètre, et c'est par là surtout, plus encore que par le récit des faits, que son journal mérite l'attention. Il n'y faudrait pas chercher un récit très dramatique, ni même l'expression très vivante des sentiments personnels de l'auteur; il est moins un narrateur pittoresque qu'un observateur très calme et très sensé.

Né vers 1753, Pichard avait été consacré au ministère en 1777 et nommé diacre de Lausanne en 1788. Il avait environ quarante-cinq ans lorsqu'il commença son journal. Il siégea dans le Conseil d'éducation du canton du Léman, devint professeur de théologie à l'Académie de Lausanne en 1800, et mourut le 5 décembre 1809. Il avait épousé une sœur du landamman Pidou.

Pour la première partie de son journal, dont l'intérêt se concentre sur le Pays de Vaud, M. Mottaz suit l'ordre chronologique, mais il y renonce lorsque le sujet devient plus complexe et groupe sous différents chefs les renseignements fournis par le journal, en les reliant par un commentaire très sobre. On ne peut qu'approuver ce plan très raisonnable; nous regrettons seulement un peu que l'éditeur du journal se soit borné à indiquer, pour chaque extrait, le jour et le mois, sans noter le millésime, de sorte qu'on ne distingue pas toujours aisément dans quelle année se passent les faits racontés.

Il nous semble bien que la partie la plus attachante du journal est celle qui raconte l'émancipation du pays de Vaud, l'entrée des troupes françaises, et qui reflète l'état des esprits à Lausanne. On y était revenu bien vite de l'enthousiasme des premiers jours, et les allures des « bons amis et fidèles alliés » les Français n'étaient point faites pour le ranimer. Les clubs, il est vrai, s'y employaient de leur mieux. Pichard décrit les agissements de ces associations, en particulier des « Amis de la liberté, » qui singeaient assez pesamment les extravagances des clubs parisiens et déclamaient, avec l'accent du cru, contre les modérés et les aristocrates. Nous assistons aux assemblées tenues dans le temple de Saint-Laurent, « décoré d'une statue de Guillaume Tell. » (Qu'est devenu cet objet d'art? Il pourrait encore servir.) Pichard raconte aussi la fête célébrée à Lausanne en mémoire de Jean-Jacques Rousseau, lequel n'eût

guère espéré cet honneur quand, jeune aventurier, il s'improvisait chef d'orchestre chez M. de Treytorrens:

« A six heures du soir, une procession très nombreuse s'est déroulée dans les rues de la ville. Elle se composait de jeunes filles, — accompagnées de leurs mères, — vêtues de blanc et parées d'écharpes et de rubans verts, et de jeunes garçons décorés de rubans verts. Elle était précédée par la musique et suivie par la Société des Amis de la liberté, et par les officiers et soldats des différents corps de l'armée vaudoise qui se trouvaient en ville. Le cortège, sur deux rangs, a promené dans la ville le buste de J.-J. Rousseau, porté par quatre hommes, pendant qu'un autel était porté par des jeunes filles. »

L'avidité et les exactions des commissaires français, en particulier du fameux Rapinat, si bien nommé, les projets d'annexion prêtés à la France par l'opinion anxieuse, les revendications des paysans et leur opposition au gouvernement nouveau, fournissent à Pichard nombre de pages qui complètent et illustrent ce que nous savions déjà de cette époque troublée.

« Le mécontentement, dit-il, est général. Il se manifeste par les plaintes que l'on fait sur le présent et par les craintes que l'on témoigne ouvertement pour l'avenir. Les plus zélés partisans de la République disent eux-mêmes qu'ils ont été trompés.... Les citoyens François et Reymond, les membres les plus actifs du Club de Saint-Laurent, sont les seuls qui prônent encore les avantages de la révolution... On croit que ces deux hommes ne sont que des instruments que quelque main habile, qui se cache, fait agir. »

Le Directoire helvétique s'efforce de dissiper ces craintes et se porte garant du gouvernement français, dans le style boursouflé de l'époque :

« On veut vous persuader que, parce qu'il peut tout, il veut tout ce qu'il peut. Non, citoyens, il n'y a que des détracteurs de la générosité du premier peuple du monde qui cherchent à vous inspirer de telles alarmes; c'est parce qu'il peut tout qu'il ne voudra que ce qui est juste. Il vous a promis de vous rendre heureux; vous vous êtes montrés dignes du bonheur qu'il vous promettait. De son aveu, vous placez ce bonheur dans l'espé-

rance de vivre libres et de mourir Suisses. Vos vœux seront accomplis. Nous vous le promettons au nom de la loyauté française. »

Ce langage suffirait à montrer à quel point le Directoire manquait de force et de prestige. Il bat le chien devant le lion. Le désarroi des esprits est général en Suisse. Les alarmes, un instant calmées, renaissent; elles redoublent lorsque les Autrichiens et les Russes envahissent la Suisse. Les passions politiques déchirent le pays et divisent le Directoire, dont la majorité unitaire va être destituée par le coup d'état du 7 janvier 1800. Pichard constate en ces termes l'état de l'opinion autour de lui :

« On applaudit aux mesures qui viennent d'être prises, et cela parce que la très grande majorité des habitants de ce canton ou méprisait, ou haïssait, ou craignait la Harpe, et redoutait son ambition, son esprit de domination, et était persuadée que, s'il n'était pas l'auteur de nos maux, ils n'auraient fait qu'empirer pendant qu'il aurait été en règne. On plaint et on blâme Secretan de ce qu'il s'était attelé à son char. »

Mais, toujours équilibré, Pichard ajoute:

« Les observateurs qui ne se passionnent pas, tout en voyant avec plaisir que la Harpe et ses amis ont eu le dessous, ne se dissimulent pas qu'au fond le triomphe de ses adversaires a été une affaire de parti plus que de justice. Ils attendent, pour se réjouir, que l'événement ait appris quelles seront les vues de ceux qui sont maintenant au pouvoir. D'ailleurs, disent-ils, quand ils voudraient faire le bien, le pourraient-ils? »

Pichard, ne l'oublions pas, était pasteur, et comme tel, prenait un intérêt particulier à tout ce qui, pendant ces jours de crise violente, concernait le clergé. Ce pauvre clergé n'avait pas à se louer beaucoup de la sollicitude des pouvoirs publics, et les plaintes abondent sous la plume du diacre de Lausanne. Les soldats français vont et viennent bruyamment dans le temple pendant la prédication; le jour du repos est profané: on assemble les milices sur Montbenon à l'heure du sermon; le tambour bat dans les rues « avec une espèce d'affectation » au moment même où sonnent les cloches, et de jeunes militaires vaudois parcourent la ville « ayant à leur tête un violon qui joue des airs patriotiques. » Le Préfet national fait un grief



aux pasteurs de « s'être apitoyés le jour du jeûne sur les malheurs des temps. » Le ministre Borgeaud a même été dénoncé au préfet et cité à son audience parce que, — voyez le crime! — « il ne portait point de cocarde tricolore à son chapeau. » Le ministre a répondu « ne pas être obligé de porter ce signe de civisme lorsqu'il est en costume ecclésiastique. Le sous-préfet lui a alors déclaré qu'il informerait de son refus le Corps législatif et le Directoire. Dès le lendemain, il a été dénoncé au Conseil d'éducation et signalé pour son incivisme. »

Nous avons omis de mentionner, au mois de mai 1800, un épisode mémorable, le passage de Bonaparte à Lausanne. Le premier consul était en route pour Marengo.... Nous le voyons passer l'inspection de ses troupes à Saint-Sulpice : il leur adresse une harangue dont Pichard aurait bien dû nous conserver les termes, et rentre à Lausanne, chevauchant à la fin de la colonne, au milieu de son état-major. Le préfet donna un bal en son honneur : on avait préparé « une danse figurée, espèce de ballet emblématique; » mais le général ne vint pas, et ne donna pas même audience aux autorités, qui se présentèrent quatre fois à sa porte.

— Quelques jours plus tard, le 21 mai, Bonaparte, franchissant le Saint-Bernard, s'arrêtait pour déjeuner dans l'unique auberge du village de Bourg-Saint-Pierre. Le souvenir de ce repas du premier consul s'est perpétué dans la localité, dont l'auberge porte aujourd'hui le nom d'*Hôtel du déjeuner de Napoléon Ier*. C'est là que fut inauguré, le 21 juillet 1889, le jardin botanique créé par la Société *Linnæa*.

Nous n'avons encore jamais mentionné, — et c'est un tort que nous confessons, — cette entreprise très intéressante, et jusqu'ici très prospère, que patronnent les clubs alpins et quelques sociétés savantes. L'occasion d'en parler nous est offerte par une charmante brochure de notre collaborateur M. Arthur de Claparède, qui récemment entretenait de la *Linnœa* le Congrès géographique de Berne et obtenait un vote en sa faveur [1]. M. de Claparède rappelle le mot amusant d'Alphonse Karr : « La botanique est l'art de sécher les fleurs dans du pa-

[1] *La Linnœa, un jardin botanique à la haute montagne*, In-8°. Berne, Stæmpfli et Cie.



pier gris, pour les injurier avec des noms latins. » Telle n'est pas la botanique de la *Linnœa* : loin de tuer les fleurs, elle les fait vivre, les conserve et les protège. On sait à quel pillage sont en proie nos plantes alpines, devenues un objet de commerce et d'exportation. Quatre mille pieds d'edelweiss ont été, en une seule saison, expédiés d'une vallée des Grisons en Amérique. Ailleurs, c'est le sabot de Vénus ou la dent de chien qui est victime de cette folle manie d'arrachage. Folle, car bien peu survivent de ces plantes transportées loin du sol natal, dans des terrains et des conditions climatériques où elles ne peuvent reprendre. Aussi, dès 1883, voyons-nous naître l'Association pour la protection des plantes, puis surgir l'idée d'un jardin botanique placé à une altitude suffisante pour que les fleurs alpines s'y perpétuent à l'abri des injures du commerce. Des essais ont été faits à l'hôtel du Weisshorn; puis la Murithienne, société des botanistes valaisans, a créé à son tour, à des altitudes diverses, trois jardins auxquels le gouvernement du Valais a accordé des subventions. Enfin, sur l'initiative de l'Association pour la protection des plantes, et de son président, M. Henri Correvon, et avec l'appui d'alpinistes et de botanistes étrangers, fut établi à Bourg-Saint-Pierre, à 1693 mètres au-dessus de la mer, le jardin que décrit *con amore* M. de Claparède. Il est le président du « Comité international, » qui a pris le nom de *Linnœa*.

Ce nom, l'avouerai-je, ne me plaît qu'à moitié : il sent un peu l'école. N'aurait-on pu trouver une dénomination moins.... botanique? Mais le nom importe moins que la chose. D'une superficie de près d'un hectare, le jardin est situé sur un mamelon à gauche de la route, au sortir du bourg. Il s'ouvre aux profanes moyennant une finance de 50 centimes. Les visiteurs n'y verront pas des plantes classées par familles, mais disposées en plates-bandes régionales, ce qui est bien plus intelligent : une terrasse est consacrée aux plantes des Alpes; d'autres emplacements ont été affectés à celles du Tyrol, des Pyrénées, des Sierras espagnoles, des Carpathes, du Caucase. Vingt-cinq espèces de gentianes y sont éparses. D'autres fleurs plus rares s'y rencontrent : l'adonis des Pyrénées; le rhododendron du Kamtschatka, la primevère, l'androsace et l'edelweiss de l'Himalaya.



L'entreprise de la *Linnæa* est encore récente; on ne peut préjuger à coup sûr son succès; mais elle est en bonnes mains, et si elle devait échouer, c'est décidément qu'elle serait impossible.

— Une plante exotique qui risque de ne pas réussir chez nous, c'est la poésie décadente. Les lecteurs suisses tiennent beaucoup à comprendre ce qu'ils lisent, même quand ils lisent des vers, heureux encore quand ils ne demandent pas ce que cela prouve et quel enseignement moral on en peut tirer. Cela leur importe infiniment plus que la forme et que l'art. Notre confrère M. Warnery, dans son article sur le bailli de Weiss, citait récemment ici de cet écrivain une « mirifique hérésie littéraire » : « La traduction, écrivait sans sourciller de Weiss, est la pierre de touche des bons écrits : le faux brillant s'éclipse; le solide reste. » Autant dire que le style n'est rien et que les livres peuvent s'en passer.

Je me demande ce qui resterait, à la traduction, des poésies de M. Marcel Biolley [1], et surtout comment s'y prendrait le malheureux condamné, sous peine de la vie, à les traduire en une langue quelconque, en français, par exemple. Toute poésie est intraduisible; celle qui n'offre aucun sens précis dans l'original est deux fois intraduisible.

M. Biolley est un tout jeune homme; il a le goût d'écrire, l'amour des lettres; ce n'est pas moi qui m'aviserai de lui jeter la pierre. Certains traits de sa poésie, certaines idées que j'y crois discerner à travers beaucoup de brume artistement accumulée, peuvent passer pour des promesses. Il n'aurait tenu qu'à l'auteur que nous fussions complètement rassurés à son endroit. On sent fort bien, en effet, qu'il est obscur de parti pris, par système, et non par impuissance à parler net. Il travaille délibérément dans le genre nébuleux, persuadé, avec toute une école, qu'il est souverainement antipoétique d'éclairer sa lanterne; que la poésie ne doit pas analyser ou décrire par des mots précis, mais se borner à suggérer des impressions et des sensations. Il faudrait être bien étroit pour contester qu'il y ait du vrai dans cette esthétique et qu'il n'en

[1] *De-ci, de-là. Poésies éparses*, de Marcel Biolley. — In-12. Neuchâtel, Borel, 1891.



puisse sortir une poésie rajeunie et renouvelée. Mais les prêtres de l'art nouveau, et à plus forte raison les jeunes desservants de ce culte plein de mystère, ne doivent pas s'étonner si nous autres vieux, — en attendant le chef-d'œuvre devant lequel on s'incline, qui consacre les théories, ou plutôt qui les rend inutiles, — nous hochons la tête et demeurons perplexes.

En tout cas, M. Biolley ne saurait nous en vouloir si nous disons que ses vers n'ont pas de sens, puisqu'il serait au contraire très affligé que nous leur en trouvassions un, le propre de la poésie nouvelle étant de n'en plus avoir. Il a très bien rempli ce programme dans des strophes comme celle-ci :

Monte, fumée, interroger
L'effluve, sève de hantise.
O l'attirance : déroger
A l'inlassable vaillantise !
O l'ineffable : proroger
L'heure de l'Ennui qu'on baptise !...
Monte, fumée, interroger
L'effluve, sève de hantise !

L'impropriété voulue des termes, l'incohérence préméditée des métaphores, la bizarrerie cherchée des alliances de mots sont poussées à leur comble par le jeune écrivain. Mais si l'on entre, par un sérieux effort de sympathie, dans sa manière de concevoir la poésie, il faut encore lui faire un reproche : la plupart de ses pièces ne sont pas aussi « suggestives » qu'elles voudraient l'être. Leur but est de suggérer au lecteur une sensation quelconque, et plusieurs ne suggèrent rien du tout, n'évoquent nul fantôme, si impalpable soit-il. Décidément, c'est trop peu, même pour la poésie de l'avenir. Je rencontre, en revanche, deux ou trois pièces (que l'auteur me pardonne !) où l'on peut suivre la marche et le contour d'une idée. *Vieille mélodie*, qui date, il est vrai, de 1889, est une pièce tout à fait intelligible, égarée, ô inadvertance ! parmi ces fleurs de ténèbres. Et voici, pour finir, un petit sonnet déjà moins clair, mais assez réussi, une fois le genre admis ; il rend avec une certaine saveur une impression assurément ressentie :



Lassitude.

Le soleil décline au ponant
Le cœur rempli de lassitude,
J'appète une ample solitude,
Hors de l'humain bruit dissonant.

Le ciel est bleu — par habitude —
De-ci, de-là, se cotonnant
En des nuages godronnant
A peine cette platitude...

Tout est pâle, terni, lavé.
En cette heure fastidieuse,
Long comme une oraison pieuse,

Monotone comme un « Avé, »
Le temps fuit, sans qu'il m'édifie
Sur ce devoir sacré : la vie !...

Dire que ces vers nous viennent de Neuchâtel, patrie du sage Osterwald et de la littérature raisonnable !... Il ne faut jurer de rien !

CHRONIQUE POLITIQUE

La température. — Agitations du mois. — Grandes manœuvres en France. — Deux présidents de république. — En Suisse : le referendum contre l'achat du Central. — La votation fédérale du 18 octobre. — Le congrès international des accidents du travail. — Une rectification.

Après l'été froid et humide que nous avons eu, la meilleure partie du mois de septembre a été une compensation magnifique, un peu partout en Europe, mais malheureusement trop tardive pour relever complètement les récoltes compromises par la température précédente. La Suisse est loin d'être la plus maltraitée, sauf peut-être pour la vigne, dont les produits ne peuvent plus être que faibles et de qualité mé-

diocre. Grâce à la chaleur et à une série de journées splendides, la saison des étrangers s'est grandement prolongée, et a été plus active que dans les mois précédents. Deux ou trois jours de pluie ont marqué l'équinoxe de l'automne et il en est résulté un rafraîchissement sensible de la température, qui a couronné de neige les Alpes encore vertes jusqu'alors, mais le beau temps a repris et il faut espérer qu'il donnera raison aux météorologues optimistes qui nous annoncent un automne lumineux et un hiver doux, d'autant plus désirables que si, sauf en Russie, l'Europe n'est nulle part menacée d'une famine, on ne saurait douter que la cherté règnera, et qu'elle serait grandement atténuée si le froid nous ménage ses visites, ou les suspend même entièrement.

— Les personnes qui aiment les émotions en politique ont été servies à souhait ces derniers temps. Depuis la chute du prince Bismarck, l'Europe n'avait pas été aussi agitée et craintive, ni disposée à voir tout en noir, et à accueillir par cela même des bruits invraisemblables simplement parce qu'ils répondaient à ses préoccupations. Il faut dire que ces appréhensions n'étaient pas complètement sans justification. L'union de la France et de la Russie, marquée d'une manière éclatante par les réceptions de Cronstadt et par beaucoup d'autres faits, était de nature à susciter des craintes de rupture. La chute à Constantinople d'un ministère favorable à l'Angleterre et à la triple alliance, et son remplacement par des hommes qu'on tenait, à tort probablement, pour acquis à la Russie et à la France, la remise en question de l'évacuation de l'Egypte par l'Angleterre, le passage par les Dardanelles d'un navire russe transportant des soldats, d'abord refusé puis concédé par la Sublime Porte, avaient inquiété l'opinion publique, qui se demandait s'il ne fallait pas y voir le prélude d'hostilités plus graves, capables de mener à la guerre générale tant redoutée et avec raison. Du côté de l'Allemagne aussi, il semblait que des nuages s'amoncelaient. Par deux fois, à des dîners militaires, Guillaume II avait prononcé des paroles graves, presque menaçantes, qui n'avaient passé inaperçues ni en France, ni dans le reste de l'Europe, et cela au moment où le gouvernement français réunissait pour de grandes manœuvres, sur le terrain

même où elle pourrait se rencontrer avec celles de l'Allemagne, une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'en a jamais été réuni pour des exercices semblables.

Il y avait là un concours de circonstances bien fait pour frapper les imaginations et les pousser au noir. Nous avons indiqué plus d'une fois, ici même, ces derniers mois, pourquoi une rupture n'était pas à craindre en ce moment, et les événements nous ont donné raison. A la fin des manœuvres françaises, le président Carnot, venu pour y assister, a profité d'un dîner offert aux officiers supérieurs de l'armée pour prononcer un discours où, tout en constatant les progrès accomplis et la force recouvrée par la France, il a affirmé avec beaucoup de force et de dignité la volonté de son pays de faire servir sa puissance au maintien de la paix. Le ministre de la guerre et président du conseil, M. de Freycinet, a parlé dans le même sens. Ces discours ont produit dans toute l'Europe une impression extraordinairement favorable, considérablement augmentée par un incident insignifiant en apparence, mais d'une grande portée politique. La direction de l'Opéra à Paris avait résolu de donner le *Lohengrin* de Wagner, dont les représentations, sur un autre théâtre, avaient dû être suspendues deux ou trois ans auparavant en présence de l'opposition manifestée par la populace parisienne enrégimentée par les boulangistes. La vermine politique qui avait remporté ce premier succès aspirait à le renouveler. Il s'agissait de savoir si le gouvernement aurait la volonté et la force de lui tenir tête et d'assurer l'ordre et la liberté. Lorsque les manifestations se sont produites, elles ont trouvé à qui parler. La police avait pris ses dispositions, et c'est elle qui a eu le dernier mot. A la seconde représentation, nouvelle tentative, plus timide, qui a également échoué. A la troisième, la défaite des boulangistes a été manifeste, et l'on peut croire qu'elle est définitive. De sorte que, sans le vouloir, tant s'en faut, ils ont de nouveau rendu un service signalé à la France en montrant que le gouvernement de la République est en mesure de maintenir l'ordre même contre ceux qui font appel aux passions populaires et qui s'appuient sur un faux patriotisme. Cette démonstration est arrivée au bon moment, et, nous le répétons, elle a été

d'une très grande importance. Si le gouvernement avait faibli, il aurait montré que la rue était la maîtresse en France, et que les assurances officielles de paix n'avaient aucun sens, puisque l'état aurait été à la merci des mouvements populaires.

Bien qu'on eût peu ou point de doutes sur la capacité du ministère français de venir à bout de ces mouvements, la preuve en a été accueillie partout avec une vive satisfaction. Et la détente qui avait suivi ces actes s'est accentuée et est devenue complète à la suite de la suppression par le gouvernement impérial allemand des passeports à l'entrée de l'Alsace-Lorraine, qui en a peut-être été une conséquence. On a remarqué plusieurs fois déjà que l'empereur Guillaume II a un tempérament impulsif et assez passionné, qui n'a pas été sans donner du souci en Allemagne même et en Europe, et contre lequel il serait désirable que ce souverain se tînt en garde, car il pourrait en résulter des choses très sérieuses. Mais ce qui est très honorable et en partie rassurant, c'est que l'empereur sait reconnaître ses imprudences et chercher à les réparer. Il ne nous paraît pas douteux que la mesure prise à l'égard de l'Alsace-Lorraine n'ait été le moyen saisi pour racheter les paroles d'Erfurt et aussi pour reconnaître les bons procédés du gouvernement français, car il est tout à fait conforme au caractère de Guillaume II. Non seulement cette mesure a été reçue avec joie dans les provinces annexées et en France, mais on l'a considérée partout et avec raison comme une grande amélioration à la situation et un gage de conservation de la paix. Pour le moment, on peut donc considérer celle-ci comme assurée et espérer qu'elle pourra l'être longtemps encore.

— Les manœuvres françaises dont nous parlions tout à l'heure ont été extrêmement remarquables par le fait que jamais encore un nombre de troupes aussi considérable n'avait été réuni pour de pareils exercices, et aussi parce que l'on a cherché à s'y rendre compte de l'effet que pourrait avoir dans la guerre véritable l'introduction des armes de petit calibre à longue portée et de la poudre sans fumée. Notre collaborateur, M. Abel Veuglaire, qui a pris une part active aux manœuvres comme officier, nous fera connaître prochainement son impression. Mais, en attendant, il ne sera pas hors de propos de dire que cette dernière question vient d'être tranchée d'une manière

décisive au Chili. On sait aujourd'hui que les congressistes, qui occupaient les provinces septentrionales de ce pays, y avaient levé une petite armée de 10 000 hommes, qu'ils firent instruire avec soin, l'armant du fusil Männlicher. Lorsqu'elle fut préparée, on la transporta par mer à Quintero, près de Valparaiso, où le président Balmaceda se mit en mesure de lui barrer le passage avec une armée très supérieure en nombre, qui avait en outre l'avantage d'occuper des positions très fortes. Pendant trois jours, les 24, 25 et 26 août, il y eut une série de combats indécis, puis le 30 août les congressistes, après avoir coupé le chemin de fer de Santiago, furent attaqués par l'armée entière de Balmaceda, qui ne put résister au feu terrible du fusil Männlicher. Une quantité d'officiers et de soldats furent tués ; les survivants, découragés, se débandèrent, plusieurs régiments passèrent à l'ennemi, et bientôt la déroute fut complète. Il est assez étrange que ce soit dans l'Amérique du sud que les armes nouvelles aient été expérimentées pour la première fois : la démonstration de leur puissance a été complète. Ce sera aux militaires d'étudier comment cela s'est fait. Les congressistes ont-ils attendu l'attaque de leurs adversaires en tirant sur eux pendant qu'ils avançaient ? Cela semble ressortir des termes employés pour décrire la bataille. Il en résulterait que les assaillants, à moins qu'ils ne puissent marcher à couvert, se trouvent dans un désavantage extraordinaire s'ils s'avancent contre une troupe quelque peu aguerrie et qui garde son sang-froid.

Quant au résultat politique de la bataille, il a été considérable. Balmaceda s'était sauvé, puis, ne voyant aucun moyen d'échapper, il se réfugia à Santiago chez le représentant de la République argentine, où il s'est suicidé, digne fin d'un homme qui a appelé sur son pays, jadis très prospère, des calamités et des ruines dont il aura peine à se relever. Son gouvernement, illégal au premier chef, a été basé sur la violence et la terreur. On lui reproche une quantité d'actes abominables qui avaient réduit au silence toutes les personnes qui étaient à sa portée. Aussi, immédiatement après sa chute, y a-t-il eu un déchaînement affreux de vengeance contre tous ceux qui lui tenaient de près par le sang ou par les relations sociales et politiques. Avec la déroute de son armée, son gouvernement a

croulé d'un seul coup et sans rémission. Les congressistes ont donc pu réorganiser immédiatement les pouvoirs publics et prendre toute une série de mesures qui, autant qu'on peut encore en juger de loin avec des renseignements incomplets, méritent l'approbation. On ne saurait trop les louer, en tout cas, du courage, de la persistance et de l'habileté avec lesquels ils ont combattu la tentative criminelle d'établir dans leur pays le pouvoir personnel et la tyrannie.

— Un autre ancien président de république, qui ne ressemblait en rien à Balmaceda, vient aussi de disparaître. M. Grévy est mort, après une courte maladie, à Mont-sous-Vaudrey. L'état lui a fait de magnifiques funérailles, auxquelles ont assisté plusieurs ministres et de nombreux hommes politiques. Ses derniers jours ont été tristes et délaissés. La France l'avait oublié. C'était peut-être ce qu'il y avait de mieux à faire.

— En Angleterre, l'opposition a ouvert la campagne en vue des prochaines élections générales, qui ne peuvent plus tarder bien longtemps, et dont elle voudrait hâter le jour. M. Gladstone a publié à ce sujet un article dans un *Magazine*, où, grâce à des calculs fantaisistes, il arrive à se trouver aux élections futures une majorité de plus de cent voix. La presse du continent, en général, admet que ces espérances sont fondées. Elle pense que les jours du cabinet Salisbury sont comptés. Nous en doutons beaucoup, pour notre part. Depuis bien des années, M. Gladstone et ses amis ont vécu d'illusions, que des échecs multipliés n'ont pu faire disparaître, et dont ils sont encore remplis. Sans doute, le ministère a contre lui le fait d'avoir occupé le pouvoir depuis longtemps, et d'y avoir commis quelques fautes, mais il a en sa faveur les succès remarquables de sa politique extérieure, et des grandes et utiles réformes qu'il a accomplies à l'intérieur. N'eût-il fait que pacifier l'Irlande et l'avoir remise sur le chemin de la prospérité et de l'ordre, qu'il aurait mérité la reconnaissance et la confiance du pays. Mais il a fait beaucoup d'autres choses excellentes dont les électeurs lui tiendront compte assurément, et d'autant plus peut-être que l'opposition, pour gagner des voix, va être contrainte de présenter des projets de réforme plus ou moins utopiques ou mal étudiés, qui devront passer

par le crible de la discussion, et dont il ne restera probablement pas grand'chose. Nous ne croyons donc pas, à moins d'un revirement de l'opinion anglaise produit par des événements imprévus, que M. Gladstone revienne jamais au pouvoir ; mais, comme chef de l'opposition, il sera très utile au gouvernement en maintenant l'accord entre les anciens tories et la fraction unioniste du parti libéral, accord qui pourrait devenir définitif, car, sous l'influence de cette dernière, les premiers se sont profondément modifiés, et ils ne sont plus séparés les uns des autres que sur des points secondaires et peu nombreux.

En Suisse, la politique a largement chômé pendant le mois, si bien que durant quelques jours il n'y a eu à Berne qu'un ou deux conseillers fédéraux, tous les autres étant en vacances ou en courses officielles. Mais, sans bruit, on signait les pétitions demandant le referendum contre le rachat du Central. Les groupes divers qui ont organisé cette demande étaient tellement sûrs du succès, c'est-à-dire de répondre au vœu public, qu'ils ne se sont nullement démenés, et qu'un grand nombre d'électeurs n'ont pas signé faute de savoir où ils pouvaient le faire. Il y avait si peu de bruit que plusieurs journaux partisans du rachat se sont imaginé que le pétitionnement n'aboutirait pas, ou n'aboutirait qu'à des résultats misérables, à peine les 30 000 signatures nécessaires, et ils se sont mis à railler agréablement les promoteurs du referendum, qui ne se sont pas donné la peine de répondre. Le triomphe des partisans du rachat a été de courte durée. Au moment où nous écrivons ces lignes, on ne connait pas encore le nombre exact des signatures recueillies, mais il se rapprochera de 90 000, s'il ne dépasse même ce chiffre, résultat d'autant plus remarquable que beaucoup de personnes n'ont pas signé, d'un côté parce qu'elles étaient sûres que leur signature ne serait pas nécessaire, de l'autre faute de savoir où il y avait des pétitions. Une aussi forte participation à la demande de referendum préjuge le résultat de ce dernier. Nous n'avons cessé, depuis des années et particulièrement depuis qu'il est question du rachat du Central, de soutenir que le mouvement en faveur de la nationalisation des chemins de fer était factice, sans ra-

cines dans le peuple, créé par un certain nombre de journaux, et, nous le savons aujourd'hui, par des influences financières fort peu intéressantes. Bientôt le peuple suisse rendra son verdict, et plus que jamais nous sommes persuadé que ce sera l'effondrement d'une politique à la fois dangereuse et détestable. Cette question du rachat a été l'occasion d'une polémique courte et violente entre la presse officieuse bernoise et vaudoise, qui a révélé des dissentiments profonds chez les hommes qui à Lausanne et à Berne ont préparé et accompli l'œuvre de la fusion entre les compagnies de la Suisse-Occidentale-Simplon et du Jura-Berne-Lucerne. La fusion n'a pas produit les résultats qu'on en attendait, surtout au point de vue du percement du Simplon. *Inde iræ.* Mais on aurait pu le prévoir d'avance. Cette œuvre n'est pas possible dans les conditions actuelles et sur la voie où l'on s'obstine à la chercher, malgré des échecs sans cesse répétés. La solution ne peut se trouver que dans une politique complètement différente. Seulement, les hommes qui ont charge de cette affaire sont incapables de la trouver et plus encore peut-être de la réaliser pratiquement.

— Avant de prononcer sur le rachat du Central, le peuple suisse sera appelé à trancher deux autres questions beaucoup moins importantes, mais qui ne laissent pas cependant d'être graves : le nouveau tarif des péages et le monopole de l'émission des billets de banque. La votation est fixée au 18 octobre, et n'a pas sorti le pays de son calme. L'approche de ce jour produira-t-elle quelque agitation ? Cela ne paraît pas très probable et ne pourrait avoir lieu qu'à propos du tarif douanier. Peut-être les amis comme les adversaires trouveront-ils prudent de ne pas entrer en campagne. Les négociations entre la Suisse et les états de la triple alliance n'ont pas encore été reprises. Il faut attendre que celles qui sont pendantes à Munich entre l'Allemagne et l'Autriche d'une part et l'Italie de l'autre soient terminées, ce qui ne paraît pas devoir se faire de si tôt. Il est donc probable qu'au 18 octobre la Suisse n'aura pas encore conclu ses nouveaux traités avec les deux premiers pays ; à plus forte raison avec l'Italie, où les négociations n'ont pas même commencé. Cette situation a ses bons et ses mauvais côtés. Si les principaux traités étaient conclus, la votation populaire n'aurait plus qu'un caractère académique : il s'agirait



simplement de savoir si le nouveau tarif prendra place dans le recueil des lois, sans être du reste appliqué effectivement pendant une douzaine d'années ou plus, les droits conventionnels réduits faisant seuls règle durant cette période. Mais, comme les négociations sont encore pendantes, le résultat de la votation pourra exercer une influence sur la conclusion finale. Déjà aujourd'hui les protectionnistes prétendent, surtout dans la Suisse orientale, que si le tarif est voté, le conseil fédéral n'aura plus le droit de faire des concessions pour conclure. On sait que le gouvernement fédéral a déclaré publiquement le contraire : au cours des négociations engagées à Vienne, il a fait publier, en effet, un communiqué portant que les trois gouvernements (Suisse, Allemagne et Autriche) se sont mis d'accord pour reconnaître que le mouvement de referendum contre le tarif et la votation populaire éventuelle ne devaient exercer aucune influence sur la marche des négociations. En conséquence, que les traités soient conclus avant ou après la votation du 18 octobre, cela reviendra exactement au même. Mais cela ne fait pas du tout l'affaire des protectionnistes. Comme nous l'avons fait ressortir à plusieurs reprises dans cette chronique, le nouveau tarif des péages a été voté à la faveur d'une duplicité d'intention. Les protectionnistes se sont dit que, quand ils tiendraient des droits plus élevés, ils sauraient bien empêcher qu'on ne les réduisît. Les partisans des tarifs de combat espéraient de leur côté obtenir des traités plus favorables en dépit des protectionnistes. Plus on ira de l'avant, plus ce manque de sincérité deviendra évident, et la ratification des traités courra un grand danger si le tarif est voté. A ce point de vue, il serait préférable qu'il fût repoussé. Mais ceci est la raison politique. Il y a d'autres raisons, économiques et sociales, qui doivent amener à l'écarter. Le nouveau tarif signifie le renchérissement de la vie surtout pour la masse du peuple, c'est-à-dire pour celle qui est le moins en état de le supporter. Si les effets du tarif venaient s'ajouter à ceux d'une année calamiteuse, les conséquences pourraient en être très sérieuses.

Quant au monopole de l'émission des billets de banque, il n'a guère de bonnes cartes dans son jeu. Le parti conservateur n'en est pas partisan, par principe. Les fédéralistes n'en veu-



lent pas non plus. Beaucoup de libéraux et de radicaux le repoussent pour d'autres motifs. Le peuple suisse est très indifférent à cette innovation.

On ne saurait donc douter du sort qui lui est réservé. Pour le tarif des péages, nous ne pouvons nous prononcer, parce que nous ignorons les progrès que les idées protectionnistes peuvent avoir faits dans la partie silencieuse du peuple, parmi les habitants des campagnes. Cependant nous inclinons à penser que le résultat sera aussi négatif. Car dans tout le pays on est extrêmement mécontent de la manière dont les affaires fédérales ont été dirigées ces dernières années, surtout au conseil national. La confiance n'existe plus, tout au contraire. Les députés semblent avoir perdu le sens de l'esprit national et flotter en dehors du courant, à l'aventure, sans lumière ni boussole. Dans ces conditions, le peuple est toujours disposé à profiter de toutes les occasions pour infliger un désaveu plus ou moins accentué à ses mandataires, comme il le fit, il y a quelques années, dans plusieurs votations retentissantes. C'est pour ce motif surtout que nous croyons que les électeurs répondront négativement le 18 octobre, et après, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu un changement dans la direction de la politique fédérale.

— La semaine dernière un congrès international des plus intéressants, celui des accidents du travail, a siégé à Berne, sous la présidence de M. le conseiller fédéral Droz. Les hommes les plus éminents d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Belgique, de France, d'Italie, de Suisse, etc., ont discuté d'une manière approfondie cette grande question sur laquelle nous aurons sans doute à revenir. Voici les résolutions qui ont été votées, à l'unanimité, à la fin du congrès :

« I. *Titre du congrès et du comité permanent.*

» Pour tenir compte de la connexité entre l'assurance contre les accidents et les autres assurances contre les maladies en général, l'invalidité et la vieillesse, et pour adopter un titre conforme à l'étendue forcée et réelle de leur programme,

» Le congrès et le comité permanent des accidents du travail s'appelleront désormais : CONGRÈS ET COMITÉ PERMANENT DES ACCIDENTS DU TRAVAIL ET DES ASSURANCES SOCIALES.

» II. *Prévention et réparation des accidents du travail.*

» C'est un devoir impérieux, à notre époque, de prévenir par tous les moyens possibles les accidents du travail et les maladies professionnelles et d'en réparer les conséquences.

» *a*) En ce qui concerne les mesures préventives, il est désirable de combiner l'action des initiatives individuelles avec celle des associations et de l'état.

» *b*) En ce qui concerne la réparation des conséquences, il convient, pour la garantir en tout état de cause, qu'elle soit l'objet d'assurances organisées dans chaque pays suivant le système qui s'adapte le mieux à ses conditions particulières.

» *c)* En organisant ces assurances, il paraît avantageux d'en détacher les accidents dont la conséquence est de courte durée pour les rattacher, autant que possible, à la même organisation que celle qui se rapporte aux maladies en général.

» *d)* L'attention des pays qui voudraient en outre organiser l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse est appelée sur la convenance de combiner, autant que possible, le réseau de cette assurance avec celui de l'assurance contre les accidents graves et les maladies professionnelles.

» III. *Statistique.*

» Convaincu de la nécessité d'asseoir les lois d'assurances sociales sur de bonnes statistiques et de l'utilité de les dresser pour chaque pays sur des bases qui facilitent les comparaisons internationales :

» *a)* Le congrès exprime le vœu que les divers gouvernements qui ne l'ont pas encore fait veuillent bien prendre les mesures nécessaires pour procéder à des relevés méthodiques et aussi détaillés que possible des accidents du travail, en les appuyant sur un bon recensement des professions.

» *b*) Le congrès confirme à son comité permanent le mandat de poursuivre l'étude des cadres d'une statistique internationale des accidents et l'invite à les soumettre au prochain congrès, après s'être concerté, s'il y a lieu, avec l'institut international de statistique, le comité international d'hygiène et de démographie et autres corps analogues, pour amener une entente internationale sur les éléments servant de base à cette

statistique, tels que la nomenclature des causes de décès et celle des professions.

» IV. *Prochain congrès.*

» Le prochain congrès des accidents et des assurances sociales aura lieu au plus tôt dans deux ans et au plus tard dans quatre ans.

» La date exacte et le lieu de sa réunion seront arrêtés par le comité permanent. »

Le congrès a reussi au delà de toute attente. Il a été remarquable par le sérieux des discussions et par le bon esprit qui n'a cessé de régner entre tous ses membres. Son œuvre ne sera pas vaine.

Lausanne, 28 septembre 1891.

— Nous recevons de notre excellent collaborateur M. H. Warnery la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

Neuchâtel, 25 septembre 1891.

Monsieur le directeur,

On me signale, dans mon article de la *Bibliothèque universelle* sur F.-R. de Weiss (*Un bailli philosophe*, livraison de septembre 1891), une erreur de fait qui demande à être redressée. Elle est relative à la naissance du général, qui ne fut nullement irrégulière, comme en témoigne un document privé qui n'est parvenu à ma connaissance que postérieurement à la publication de l'article en question.

Il va sans dire que ce n'est pas moi qui avais inventé cette allégation. Je l'ai trouvée dans un ouvrage que je pouvais croire bien renseigné, la *Biographie universelle*, de Michaud. (Voir l'article de Weiss, signé M—d j., Michaud junior.) Cette source, à laquelle je n'ai puisé d'ailleurs que quelques détails supplémentaires, ne m'a pas été heureuse. Je lui dois d'avoir à confesser une autre erreur, celle-ci de minime importance.

C'est à Coppet, non à Nyon, qu'est mort de Weiss. J'aurais dû ajouter peut-être que ce triste événement a eu pour cause un moment de surexcitation mentale, occasionné lui-même par des souffrances physiques intolérables et incurables.

Il faut dire que de Weiss n'a pas eu de chance devant l'histoire. J'ai cité sur lui quelques jugements contemporains, dont je me suis efforcé de montrer l'exagération. Monnard, dans sa continuation de Jean de Muller (tome XVII, page 90), le traite plus durement encore, s'il est possible, que Mallet et Rovéréaz. Cette sévérité est injuste, même si l'on ne considère en lui que le politique. J'ai fait ressortir sa bonne foi, ses intentions excellentes ; j'ai parlé de l'ouvrage qu'il fit paraître à Paris en 1793 et « où il cherchait à montrer aux Français l'utilité que présentait pour eux l'indépendance des Suisses. » Les *Mémoires de Dumouriez*, publiés l'année suivante, parlent de lui d'une façon très favorable. S'il en faut croire le général français, bien placé pour savoir la vérité des choses, l'attitude du colonel suisse n'aurait pas peu contribué à maintenir alors la paix entre les deux pays.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

HENRI WARNÉRY.



BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

Des Privilèges et des immunités des agents diplomatiques en pays de chrétienté, par *P.-G. Odier*. — 1 vol. in-8°. Paris, Rousseau, 1890.

Depuis Grotius, on a beaucoup écrit sur les privilèges des ambassadeurs et sur le fondement juridique de cette fiction de l'exterritorialité, poussée à l'excès de nos jours encore, et qui permet à la femme d'un attaché militaire d'exciper de sa situation officielle pour refuser de payer l'amazone achetée chez le couturier à la mode.

La bibliographie du sujet est vaste; on ne dira pas que le volume que nous annonçons vienne combler une lacune; l'auteur n'a du reste point cette prétention; c'est moins une œuvre de doctrine qu'il nous présente, qu'un exposé des principes admis aujourd'hui dans la pratique. Cette manière d'envisager la question a conduit l'auteur à des conclusions quelque peu timides; *medio tutissimus ibis :* il repousse la solution abolitionniste des écoles belge et italienne, mais il demande certaines restrictions aux immunités diplomatiques, sans cependant faire des propositions nettement formulées.

Bien que l'étude de la notion même de l'exterritorialité et de son origine soit un peu laissée au second plan, ce livre sera lu et consulté avec profit; il nous donne, en effet, un grand nombre de textes législatifs qu'il n'est pas toujours facile de rechercher dans l'arsenal juridique de tous pays et qu'on a l'avantage de trouver réunis; de nombreux exemples empruntés à la jurisprudence viennent illustrer l'application de ces textes.

Nous avons été étonné du peu de place laissée à la législation suisse et aux cas qui peuvent être cités dans notre pays; les rapports de gestion du conseil fédéral auraient fourni des indications utiles sur le point de vue soutenu par nos autorités dans certaines circonstances, spécialement sur les droits de mutation ensuite de décès.

Dans un appendice qui n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage, M. Odier traite des mariages diplomatiques et consulaires. Le droit de célébrer des mariages rentrerait plutôt dans les fonctions des agents diplomatiques que dans leurs immunités; ici encore le rapprochement des textes cités sera des plus utiles; mais nous renouvellerons notre observation : pourquoi la part de la Suisse est-elle si écourtée? Et, critique plus grave, l'auteur paraît croire qu'il n'existe pas d'ordonnance ou d'instruction sur les actes de l'état civil reçus par les consuls suisses. C'est une erreur : ces instructions existent; elles auraient pu donner lieu à une discussion intéressante, car elles autorisent le consul à marier non seulement deux ressortissants suisses, mais aussi un Suisse et une étrangère. Ensuite d'entente avec le gouvernement allemand, toute une catégorie de consuls allemands remplissent, en outre, les fonctions d'officiers de l'état civil pour nos ressortissants en Orient et en Amérique. Sur cette question des mariages diplomatiques, les rapports de gestion du département des affaires étrangères citent des espèces assez curieuses et qu'il aurait été intéressant de rappeler, en les comparant avec la jurisprudence étrangère. F.

LE NEVEU DE RAMEAU, par *Diderot*. — 1 vol. in-8° elzévir. Paris, Plon, 1891.

Rien n'est singulier comme la destinée de ce chef-d'œuvre de Diderot. Traduit en allemand par Gœthe en 1805, sur un manuscrit original, il ne parut en français qu'en 1821, retraduit de Gœthe. Depuis lors on n'en avait guère eu que des éditions fautives, faites sur des copies, et l'original autographe passait même pour perdu, quand M. Georges Monval le retrouva dans un volume de tragédies, relié entre un *Alcide et Déjanire* et un imprimé anglais sur l'Amérique. C'est la reproduction tex-

tuelle de ce manuscrit qu'il vient de donner au public. Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance et l'intérêt de cette publication. H. W.

Ma tante Giron, par *René Bazin*. — 1 vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, 1891.

Nous n'avons qu'une critique à faire à ce roman, et encore n'est-elle pas d'une gravité à effrayer l'auteur et les lecteurs : on a réuni en une seule trame deux intrigues qui auraient fourni deux nouvelles intéressantes, l'une optimiste, — les amours de Jacques de Lucé et de Marthe de Seigny, — l'autre, d'un sentiment exquis, mais bien triste, — la vocation religieuse et la fin tragique d'Annette. Du même coup, on aurait pu faire disparaître des personnages inutiles, comme ce comte Jules, par exemple, très brave garçon, mais dont on ne fait la connaissance au commencement du premier chapitre que pour lui adresser, quelques pages plus loin, un adieu éternel. Ceci observé, constatons que M. Bazin, qui n'en est pas à son coup d'essai, nous donne en *Ma tante Giron* un livre captivant, où abondent les descriptions fines et émues, les caractères bien dessinés, dont plusieurs sympathiques, un livre plein de vie et de cordialité. Tels chapitres, celui de la mort d'Annette, en particulier, sont de tous points remarquables. Le mélange, habilement opéré, du sourire et des larmes rend profondément humaine cette histoire du Craonnais, une contrée française que l'auteur aime et fait aimer. A.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE paraît à LAUSANNE au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANC DE PORT)

(LES ABONNEMENTS PARTENT DU COMMENCEMENT DE CHAQUE TRIMESTRE.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE	20 fr.	11 fr.
UNION POSTALE	25 fr.	14 fr.

1 livraison 2 fr. 50.

Mêmes prix pour les ARCHIVES DES SCIENCES.

Les payements peuvent se faire en espèces, en mandats de poste, ou en effets de commerce sur la Suisse ou sur Paris.

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET DES ARCHIVES

LAUSANNE, rue Grand St-Jean, 2. — **GENÈVE**, place de Hollande.

PARIS, chez **FIRMIN-DIDOT** et Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES, chez Edw. **STANFORD**, 26-27, Cockspur Street, S. W. et chez **HACHETTE** et Cie, 18 King William Street, Strand.

On reçoit aussi les abonnements dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche, et aux librairies suivantes :

GENÈVE, Cherbuliez, Burckhardt, Georg, Stapelmohr, Beroud.

NEUCHATEL, Delachaux & Niestlé, A.-G. Berthoud.

BERNE......... Jent et Gassmann. Schmid, Francke et Cie. Huber et Cie.

BALE.......... Georg. Louis Jenke.

ZURICH........ Orell, Füssli & Cie. Schulthess.

SAINT-GALL..... Huber et Cie.

AARAU.......... Sauerlænder.

FRANCE

PARIS............ Firmin-Didot & Cie, 56, rue Jacob.

ITALIE

ROME, TURIN .... Bocca frères.

GÊNES............ Beuf.

FLORENCE........ Vieusseux.

MILAN........... Dumolard. Henry Berger.

VENISE........... Munster.

HOLLANDE

AMSTERDAM... Feikema, Caarelsen et Cie. C. M. van Gogh. Nillson & Lamm.

ROTTERDAM.... Kramers & fils.

ANGLETERRE

LONDRES......... Edw Stanford. 26-27, Cockspur St., Charing Gross

— .... Hachette & Cie. 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

Agence pour toute l'Allemagne :

LEIPZIG... Librairie A. Twietmeyer.

On peut s'abonner chez tous les libraires, et aux bureaux des postes de l'Allemagne et de l'Autriche.

RUSSIE

ST-PÉTERSBOURG... Mellier & Cie.

SUÈDE

STOCKHOLM.... Librairie Fritze.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON D'OCTOBRE

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & C[ie].

LES MANŒUVRES D'ARMÉES

EN FRANCE

Cette année, pendant les trois premières semaines de septembre, ont eu lieu dans les plaines de la Champagne des rassemblements de troupes considérables. L'importance des effectifs, — plus de cent mille hommes, — et la nature des opérations, ainsi que l'organisation du commandement, méritent qu'on étudie de près cette expérience, de proportions grandioses et dont le caractère est inusité. On ne s'est pas contenté, en effet, d'opposer des corps d'armée à des corps d'armée : on a bel et bien groupé des corps, — deux par deux, — pour constituer des armées, et on a formé de même un groupe de deux armées pour le placer sous les ordres du général Saussier, gouverneur de Paris, qui est notoirement désigné pour prendre la direction suprême des forces militaires de la France en cas de mobilisation. On était curieux de voir à l'œuvre le généralissime éventuel de l'armée française : on n'était pas moins désireux de se rendre compte du fonctionnement des états-majors. Cent mille hommes ne se manient pas comme trente mille, et

il importait de savoir comment on viendrait à bout de faire vivre, de mouvoir, de réunir et de disloquer des effectifs aussi gros. Aussi toutes les grandes puissances ont-elles suivi de très près les opérations. Leurs attachés militaires y sont venus en grand nombre. Faut-il avouer qu'il leur a été impossible de pénétrer dans le détail, et qu'ils n'ont guère été à même que d'examiner la superficie des choses ? Assurément, pour un connaisseur, il suffit d'avoir les résultats sous les yeux, car il comprend les difficultés du problème, et il peut constater si la solution a été bonne. Ainsi le capitaine de Funcke a fait œuvre d'observateur perspicace en remarquant qu'il n'y a eu aucun « accroc » pour les préparatifs de la grande revue finale, bien que l'heure en eût été, au dernier moment, avancée d'une façon notable. Il faut être du métier pour apprécier qu'il a fallu réaliser un tour de force pour y arriver, ce dont beaucoup de journalistes ne se sont pas doutés, bien qu'ils eussent les coudées plus franches que les représentants officiels des puissances étrangères. Rien n'égale la légèreté avec laquelle les reporters se sont acquittés de leur tâche. Et c'est grand dommage, car ils 'répandent dans le public de dangereuses légendes : ils créent des réputations, ils sèment la popularité et, pour tout dire, ils font de la réclame... à moins pourtant qu'ils ne fassent tout juste le contraire, en interprétant de travers les faits dont ils sont témoins, et en critiquant, par incompétence, les mesures les plus justifiées aux yeux de ceux qui voient le dessous des cartes.

Sont-ce donc les officiers de troupe qui sont bien placés pour voir ? Pas le moins du monde. Ceux-ci aussi, en effet, se trouvent dans de mauvaises conditions pour être bien renseignés. Confinés dans un coin du champ

de bataille, ils ne peuvent embrasser l'ensemble de l'action. Leur regard ne va pas au delà de leur régiment ou de la brigade dont ils font partie. Ils ont bien connaissance des ordres de détail donnés à leur corps, mais le sens général de l'opération leur échappe. Ils ne sont pas au courant des intentions du commandement : réduits à les deviner, ils risquent de se tromper souvent. Les arbres leur masquent la forêt ; quoique compétents, quoiqu'étant au milieu des troupes, ils ont moins de liberté d'esprit que de simples spectateurs, tels que les attachés militaires ou les journalistes, et leurs regards portent moins loin. Mais ce sont les officiers des états-majors et surtout les arbitres qui ont été en posture de tout voir, libres de se déplacer, exempts de soucis et de préoccupations personnelles, voire de responsabilités immédiates.

J'ai eu la bonne fortune de pouvoir étudier de près et les ensembles et les détails, les plans généraux et les ordres de détail, la conception et l'exécution. C'est ce qui me permet de parler à mon tour de ces manœuvres dont on a pourtant déjà tant parlé. Je n'en retracerai pas les grandes lignes, je n'en évoquerai pas le côté anecdotique et pittoresque. Je me bornerai à noter les principales réflexions qu'elles m'ont suggérées.

I

Et d'abord elles ont confirmé une idée que j'ai maintes fois formulée ici même [1], à savoir qu'on ne tient pas dans la main des armées aussi considérables. On fait évoluer un régiment à la voix, au geste, au sifflet. Au

[1] Voir nos articles sur l'*Armée française* (livraison de juin 1888) et sur le *Feld-maréchal de Moltke* (juillet 1891).



besoin, on transmet les ordres à l'aide du tambour, du clairon, de la trompette. Mais déjà les malentendus sont à craindre : il se produit de la confusion. Combien plus n'a-t-on pas à en redouter lorsque le théâtre des opérations s'élargit et qu'il faut recourir à des moyens de communication différents : à des estafettes, qui peuvent se tromper de route, au télégraphe, dont la concision amène fréquemment des erreurs, au téléphone, dont le fil peut être coupé? Et d'ailleurs, qu'on se représente une armée engagée et dont le commandement suprême veut modifier la direction. Comment y parviendra-t-il? Mettons les choses au mieux et supposons que les ordres arrivent bien à destination, que tous les généraux les reçoivent, qu'ils les transmettent à leurs colonels, et qu'enfin les soldats en aient connaissance par la cascade naturelle de la voie hiérarchique. Que de temps cette transmission n'aura-t-elle pas exigé? Et quand, enfin, la volonté du généralissime sera connue de tous, peut-être sera-t-il trop tard pour agir, peut-être le moment ne sera-t-il plus opportun. Aussi certains chefs, usant de l'initiative que les règlements leur accordent sagement, hésiteront-ils alors à se conformer aux instructions reçues, ne les trouvant plus applicables aux circonstances présentes. D'autres, d'un esprit moins libre, se soumettront aveuglément à ces instructions, sans avoir égard à ce qu'il peut y avoir de changé dans la situation. Il n'y aura donc pas unité d'action, même si tout le monde est prévenu simultanément. Ce sera bien pire si les régiments ne reçoivent les ordres que successivement, ce qui est le cas le plus général. On l'a bien vu chaque fois que le directeur de la manœuvre a fait sonner : « Cessez le feu » ou l'*assemblée*. Tous les clairons, toutes les trompettes répètent cette sonnerie, qui doit marquer

sinon la fin de l'engagement, du moins un temps d'arrêt dans les opérations. Soit qu'on ne l'ait pas entendue, soit qu'on n'ait pas voulu en tenir compte afin d'achever ce qu'on avait commencé, toujours est-il que jamais le feu ne cessait complètement. Une batterie continuait à tirer ; l'infanterie adverse ripostait, faiblement d'abord, puis plus vivement. Les camarades qui s'étaient mis au repos, ayant honte de leur inaction, se mettaient à imiter les autres, et voici la fusillade qui reprend plus intense que jamais sur toute la ligne, au grand désespoir des arbitres qui partent au galop dans toutes les directions pour « arrêter les frais. »

Non seulement on n'est pas maître des détails, mais l'ensemble même échappe à la direction suprême. Nous l'avons vu dans presque toutes les batailles. Tout était réglé et concerté à l'avance, sans doute, pour aboutir à amener l'assaut en un point déterminé. Aussi ce point était-il occupé par une nombreuse galerie : les invités, les personnages de marque y avaient été mis comme aux premières loges. Une fois c'était au jeune roi de Serbie qu'on voulait faire les honneurs de la séance ; ou bien c'était au ministre de la guerre lui-même. Eh bien ! dans ces diverses occasions, le combat s'est éloigné des spectateurs au lieu de s'en rapprocher, et il a fallu, pour le ramener à leur portée, entasser invraisemblances sur invraisemblances. Encore n'y est-on pas toujours arrivé, parce que le commandement, après avoir lancé ses forces, n'a plus pu les ressaisir. Tel le sorcier qui, après avoir fait sortir la tempête de l'outre, est impuissant à l'y faire rentrer.

Notez qu'on est pourvu de toutes les ressources possibles et imaginables. Considérez, par exemple, la télégraphie. Le personnel n'a pas acquis la résistance à la

fatigue et l'expérience qu'il aurait à la fin d'une campagne, soit ; mais, par contre, il ne contient aucun des éléments médiocres, des auxiliaires improvisés qu'on serait obligé de lui donner pour combler les vides produits par la maladie et les fatigues. C'est un personnel technique excellent, trié sur le volet, et qui, depuis plusieurs semaines, se prépare à bien jouer son rôle. Il possède un matériel tout neuf, alors que, dans une vraie guerre, les appareils seraient plus ou moins disloqués et les câbles plus ou moins rafistolés, faits de pièces et de morceaux. Enfin, on opère sans autre appréhension que celle des critiques en cas d'insuccès ; si on est gêné parfois, c'est seulement par les curieux ; mais l'appréhension d'un *raid* serait autrement plus gênante. Il y a aux manœuvres des difficultés d'un ordre spécial qui ne se rencontreraient pas dans la réalité d'une campagne « pour tout de bon. » N'importe : les dangers de mort auxquels on est exposé dans ce dernier cas l'emportent de beaucoup sur les inconvénients que présentent les grandes manœuvres, et, si ces dernières ne s'exécutent pas correctement, on est fondé à penser qu'une vraie bataille ne marcherait pas mieux. On prétend pourtant que, dans un engagement réel, bien des obstacles s'aplaniraient. Il est évident, en effet, qu'alors la brutalité des événements dissipe toute incertitude : il se peut que les balles et les obus tracent aux combattants leur devoir ; la constatation de leurs effets meurtriers peut dicter des inspirations heureuses, tandis qu'avec le tir à blanc on ne sait jamais où on en est. Ceux qui sont en butte à ces coups... fictifs, se demandent si c'est à eux que l'ennemi s'adresse et s'il leur fait, oui ou non, du mal. Nous avons vu des troupes, de la cavalerie, de l'artillerie, passer (faut-il dire bravement ?) sous le feu — à blanc — de tout un

régiment, de toute une brigade d'infanterie à 2 ou 300 mètres de distance, et ces troupes se considéraient comme intactes, à moins que le hasard n'amenât à proximité un arbitre qui prît sur lui de rétablir la vraisemblance... Hélas ! on en a vu plus d'un contribuer, au contraire, à la dénaturer.

Car, avec l'envergure des opérations et le développement des fronts et le décousu de l'action, il était impossible qu'il y eût partout des arbitres, et même que chacun d'eux se rendît exactement compte, au point de vue où il se trouvait, de la situation générale. A moins de beaucoup galoper et de déployer une activité dévorante, les juges officiels du combat ne pouvaient guère suivre les péripéties de l'engagement. Ils étaient à peu près dans la même ignorance, à ce sujet, que les chefs de corps étroitement rivés à leur place de bataille. Si nous ajoutons que beaucoup d'officiers avaient brigué les fonctions d'arbitres pour se faire voir plutôt que pour voir, on comprendra que leur service ait laissé fort à désirer et que le directeur de la manœuvre, mal éclairé sur ce qui s'était passé, se soit trouvé dans l'impossibilité de faire la « critique » sur le terrain.

Cette « critique, » naguère encore considérée comme l'indispensable couronnement de toute séance d'instruction, soulevait pourtant, elle aussi, bien des... critiques. On a fait remarquer que, pendant que les officiers se réunissaient autour du directeur de la manœuvre pour discuter avec lui la façon dont ils avaient exécuté ses ordres, la troupe restait le plus souvent inactive et sans surveillance. Mais c'est là un détail. L'essentiel, c'est que les éléments d'appréciation faisaient généralement défaut au juge suprême. Il se prononçait alors au sentiment et superficiellement, dans la plupart des cas ; aussi

les assistants écoutaient-ils avec une respectueuse indifférence la leçon qui leur était faite. Il fallait que l'orateur eût une réelle autorité pour qu'on prêtât à ses paroles une attention suffisante. Le général de Galliffet à cet égard est un maître. Il s'est révélé dans les manœuvres spéciales de cavalerie, comme nous l'avons dit ici même dans l'étude que nous lui avons consacrée[1]. Très vert, très ardent, se portant partout où il se passait quelque chose, voyant par lui-même et voyant bien, avec un coup d'œil rapide et net, s'exprimant d'autre part avec chaleur et facilité, il motivait ses arrêts et les rendait de telle façon qu'il y avait fort peu à y reprendre. Mais lui-même, dans les combats de corps d'armée de cet automne, il s'est abstenu de réunir les officiers pour cette critique qu'il sait faire si bien. Et ceci ne tient pas seulement à ce que la grande tactique lui est moins familière que la tactique spéciale de son arme : s'il n'a pas fait de conférences sur les opérations qu'il dirigeait, c'est que, matériellement, il ne l'a pas pu.

Faut-il le regretter ? Pour notre part, nous pensons que non, et nous partageons sur ce point l'opinion tant soit peu paradoxale que professait le prince Frédéric-Charles. Voici, en effet, comment il s'exprimait dans son fameux *Mémoire militaire sur la façon de combattre les Français*, opuscule qu'il publia vers 1867 :

« Les exercices de troupes auxquels les Français se bornent nous paraissent très restreints et incomplets. (Il s'agit ici des manœuvres qui avaient lieu au camp de Châlons en présence de Napoléon III). Il s'y commet d'étonnantes bévues, sans que jamais personne articule à ce sujet un mot de blâme ou la moindre critique. Aussi le général qui a dirigé la manœuvre a-t-il beau être le plus sot du monde, rien ne l'empêche de s'en revenir plein du sentiment de ses hautes qualités, et avec la

[1] Livraison de septembre 1889.

conviction qu'il a remporté le succès ou... qu'il devait le remporter!

» L'officier français ne connaît donc pas cette sorte de timidité ou même d'appréhension que causent les supérieurs dans d'autres pays : il n'éprouve aucune gêne en leur présence. Aussi va-t-il à la guerre avec toute son originalité naturelle, avec toute sa spontanéité et toute sa fraîcheur. Peut-être même ces qualités sont-elles développées en lui et a-t-il acquis cette assurance, cette force que donne la confiance en soi, lors même (comme il arrive souvent) qu'elle n'est pas fondée. Il a ainsi une évidente supériorité sur les officiers qui redoutent les reproches plus encore que l'ennemi, et qui ne sont pas habitués à une responsabilité personnelle.

» Nos manœuvres à double action ont, sur d'autres points encore, une fâcheuse influence : l'élément moral, si important et si décisif à la guerre, ne s'y trouve mis en jeu que tout à fait exceptionnellement ; les éventualités et les circonstances qui s'y présentent n'ont rien que de normal. Il serait dangereux de transporter à la guerre réelle les idées qu'elles suggèrent : à la guerre, en effet, ce qui est décisif, c'est ce qu'il y a d'anormal, l'imprévu, les prouesses, l'audace. Nos manœuvres du temps de paix sont une école d'eau douce : si on n'a pas assez de force intellectuelle pour en oublier les leçons débilitantes, quand on sera sur un champ de bataille pour de vrai, on y agira mollement, autant dire sans gloire ni profit.

» Ces remarques s'appliquent tout particulièrement à la cavalerie, qui désapprend là à charger à fond [1], mais à laquelle je prédis les exploits les plus éclatants et l'avenir le plus glorieux,

[1] Le général Dragomirof a repris la même thèse avec non moins de vigueur, en s'élevant contre les simulacres de collision dont on doit se contenter sous peine d'occasionner de graves accidents. On supprime la mêlée, on arrête les troupes au moment où elles vont se lancer à l'attaque, on brise la charge avant qu'elle arrive au but. Contresens fatal ! Détestable apprentissage ! Car, au lieu de rendre complètement la main, comme il le faudrait pour se conformer aux bonnes règles de l'art, vos cavaliers sont obligés de tenir de près leurs chevaux, pour les empêcher d'aller écraser les escadrons qui figurent l'ennemi ou d'aller s'écraser sur eux. Au moment de l'abordage, vous faites sonner la halte ou le ralliement. A ce signal, tout le monde fait demi-tour et se retire. Vous aurez beau dire et répéter qu'il ne faudrait pas en agir de même si

si elle prend juste le contre-pied des habitudes qu'elle a contractées.

» A la vérité, il suffit de rappeler de temps en temps ces différences aux officiers et de mettre ceux-ci en garde contre les illusions qui en résultent, pour en neutraliser plus ou moins les mauvais effets. Avec de telles précautions, les grandes manœuvres ont du bon. Gardons-nous pourtant de leur attribuer une valeur exagérée; plus ou moins instructives pour les escarmouches et pour le commandement des faibles unités, elles ne le sont aucunement pour la conduite d'une brigade ou de masses plus considérables. Bien entendu, je parle de leur conduite effective, lorsque la partie est sérieusement engagée, « pour tout de bon. »

» Nos grandes manœuvres se réduisent à de simples exercices de détachements, même dans le cas où nous mettons deux corps d'armée en présence, et c'est à peine si, dans les grandes occasions, un général de brigade s'y trouverait à sa place. Je n'ai pas encore vu d'opérations où un général pût avoir à exercer un commandement digne de son grade et tel qu'il l'aurait en campagne. »

Jamais la justesse de ces remarques ne m'est apparue plus manifestement que cette année. Malgré tout ce qu'on en a pu dire, l'expérience que nous venons de faire n'a rien pu apprendre en haut lieu, pas plus qu'elle n'a pu nous donner la mesure des chefs éventuels de l'armée française. Nous avons déjà expliqué pourquoi les batailles ont été un inextricable tissu d'invraisemblances: l'étendue de la scène y était pour beaucoup. On voyait à une et deux lieues de distance des troupes dont il était impossible de discerner les uniformes et les formations. Etaient-ce des ennemis ou des amis ? On n'ar-

on se battait pour de bon, vous n'en aurez pas moins donné à vos hommes une leçon déplorable, car ils auront pris le pli de ralentir l'allure au moment de la collision, et peut-être cette fâcheuse habitude persistera-t-elle, paralysant leur élan et contenant leur ardeur, le jour où vous voudrez qu'ils donnent à fond et se lancent à bride abattue.



rivait pas à le démêler, et ceux mêmes qui étaient dans le secret des plans arrêtés pour la journée n'y parvenaient pas plus que les autres. Lorsqu'un engagement est bien dessiné, la configuration même des lignes permet d'en comprendre le sens. Mais nous n'avons jamais assisté à un combat dirigé d'après une unique idée maîtresse. Ce que nous avons eu sous les yeux, c'était une simple juxtaposition d'actions partielles, n'ayant presque aucun rapport les unes avec les autres et aussi distinctes que les affaires d'Iéna et d'Auerstædt. Dès lors, il était difficile de reconnaître les troupes qu'on avait devant soi, d'autant plus qu'on ignorait ce qu'elles pouvaient bien faire. Avec l'emploi de la poudre sans fumée, on ne peut discerner si une infanterie tire ou non. La lueur des canons indique bien si l'artillerie fait feu ; mais on ne saurait en conclure quel objectif elle a choisi, tandis que la forme du nuage de fumée, avec l'ancienne poudre, permettait de voir à peu près la direction dans laquelle étaient braquées les pièces. Il y a quelques années, en effet, même sans recevoir de balles ni d'obus, on pouvait, — avec de la loyauté, — se faire une idée du nombre de projectiles qu'on aurait reçus si les armes avaient été réellement chargées : la fumée permettait de se rendre compte de l'intensité de la mousqueterie, de l'étendue des lignes et de leur densité. Aujourd'hui, avec la meilleure volonté du monde, on ne s'en doute même pas. Une batterie défile, — et je répète que j'ai vu le fait se produire à maintes reprises, — sous le nez même d'une brigade qui fait un feu d'enfer, et elle n'en soupçonne même pas la présence ; aussi continue-t-elle sa route sans se soucier d'un adversaire invisible, le bruit des voitures couvrant, d'ailleurs, le crépitement de la fusillade. Il faudrait, pour atténuer les inconvé-

nients résultant de cette situation nouvelle, qu'un arbitre fût attaché à chaque régiment, à chaque bataillon, voire à chaque compagnie, et qu'il vînt, à tout changement d'objectif, annoncer à l'ennemi qu'il est en butte aux coups de telle troupe, ayant un effectif de tant, placée en tel point et tirant avec telle hausse. Mais alors il faudrait une nuée d'arbitres, et ceux-ci seraient réduits, par surcroît, à un rôle fort mesquin et ingrat....

II

Il n'est pas surprenant que les rencontres n'aient pas appris grand'chose d'intéressant au point de vue de la tactique de l'avenir : aussi bien ont-elles été peu nombreuses. On a exécuté plus de marches qu'on n'a livré de combats, sachant que les grandes manœuvres sont une meilleure école de stratégie que de tactique, et qu'on y peut mieux étudier le fonctionnement des états-majors et des services accessoires que les procédés d'attaque et de défense des unités combattantes. Et pourtant, là encore, on n'a recueilli que des enseignements insuffisants.

L'intendance avait préparé longtemps à l'avance ses approvisionnements et fixé ses centres de distribution. Le commandement se trouvait donc asservi aux services administratifs, ayant à tenir compte des dispositions prises et des préparatifs organisés. On n'a pas été sans se plaindre vivement d'un tel renversement des rôles. Les opérations militaires doivent passer avant tout. La préoccupation de nourrir ses troupes doit être la dernière qui hante l'esprit du généralissime. Assurément, il faut que ces troupes mangent et même qu'elles mangent le mieux possible ; mais c'est à l'intendance qu'il

appartient de régler ses convois d'après la situation de l'armée. Qu'autrefois la stratégie fût enchaînée par la nécessité de s'écarter peu de ses centres de ravitaillement, on ne le conteste pas ; mais encore Napoléon savait-il faire déplacer ses magasins à mesure qu'il se déplaçait lui-même, et il considérait les commissaires aux vivres comme subordonnés à ses généraux. A plus forte raison n'eût-il pas admis qu'à une époque comme la nôtre, avec des chemins de fer dont la capacité de transport est énorme, opérant dans une des contrées les plus riches de la France, on fût réduit à évoluer sous les murs des places où l'administration avait accumulé ses fourrages et ses manutentions. Il n'y a pas lieu de s'extasier, tout ayant été disposé pour cette fin, parce que les distributions se sont faites régulièrement, ni parce que les hommes et les chevaux ont été convenablement nourris pendant toute la durée des manœuvres. Il eût été extraordinaire qu'il en fût autrement, et on ne peut dire que le fonctionnement de l'intendance ait été sérieusement mis à l'épreuve.

Est-il utile de faire remarquer que les services médicaux n'ont pas eu davantage occasion de se montrer? Les brancardiers n'ont pas ramassé de blessés ; aucune épidémie n'a sévi. Les quelques malades isolés qu'il y a eu ont été facilement évacués sur les ambulances. A aucun moment ne s'est produit cet encombrement qui rend la tâche des médecins si pénible et si délicate en campagne ; on n'a pas eu à organiser de trains sanitaires, et si les hôpitaux ont cherché à sortir de leur désœuvrement, ç'a été en multipliant les paperasses et en faisant paraître de nombreuses circulaires : par exemple, sur la destination à donner aux isolés ou sur le versement de leurs armes et de leurs cartouches.

D'ailleurs, pendant toutes ces manœuvres, on a beaucoup écrit, copié, autographié ou imprimé. J'ai sur ma table toute une pile d'instructions et d'ordres, de notices et de circulaires émanant de toutes les autorités possibles et imaginables : honneurs à rendre, disposition des munitions dans les coffres, manière de se déployer et d'attaquer, installation des tentes et des bivouacs, confection des feuillées, que sais-je encore? tout a été réglementé, et voilà des documents à n'en plus finir qui tranchent ces diverses questions.

Au premier abord, il semblerait qu'elles dussent avoir été depuis longtemps réglées. Mais il ne faut pas oublier que, aux manœuvres, on se trouve dans le domaine de la fiction : les conditions n'y sont pas comparables à celles de la guerre ; les effectifs non plus. C'est ainsi que les batteries, au lieu de comprendre 22 ou 23 voitures, n'en comptaient qu'une dixaine au plus, et les sections de munitions d'infanterie avaient attelé sept ou huit caissons à peine alors que normalement elles en attellent une trentaine. Tout le reste était à l'avenant. Aussi a-t-il fallu modifier pour la circonstance les principes consacrés par les divers règlements, applicables en cas de mobilisation.

La réduction du nombre des véhicules a raccourci notablement les colonnes et facilité beaucoup la marche des convois. On s'est pourtant plaint de la façon dont ceux-ci ont été dirigés par le service prévôtal, confié à la gendarmerie. La conduite des convois est un art difficile, s'il n'est pas glorieux, et il exige comme tous les autres un apprentissage. La maréchaussée y est mal préparée. Absorbée par les exigences multiples et pénibles de son service régulier en temps de paix, elle n'a ni le temps, ni l'occasion d'étudier son rôle en cas de

guerre. Aussi s'est-il trouvé qu'elle a surmené les attelages qu'on lui avait donnés à garder et dont pourtant le métier devait être bien doux, puisqu'ils ne devaient jamais aller qu'au pas sur de bonnes routes. Mais, par ignorance des règles les plus élémentaires de la logistique, la prévôté a laissé se produire d'incessants à-coups. Après avoir perdu leurs distances, les conducteurs les reprenaient en trottant, si bien que, en arrivant au gîte, leurs chevaux étaient plus fatigués et parfois plus blessés que ceux qu'on avait menés aux allures vives au milieu des terres labourées ou par de mauvais chemins défoncés. L'insuffisance de la gendarmerie, son inaptitude à diriger des colonnes, ressortent clairement de l'expérience faite, et c'est assurément un des enseignements les plus nets que nous aient fournis les manœuvres.

Elles ont montré aussi que les états-majors n'ont pas toute la souplesse désirable, ni suffisamment de sens pratique, ni la connaissance approfondie des besoins de la troupe. Celle-ci réclame impérieusement d'être fixée de bonne heure sur les services qu'on attend d'elle. L'inquiétude est une cause de fatigue physique, aussi bien qu'une souffrance morale, et c'est pourquoi on a raison de dire qu'un homme averti en vaut deux. Les ordres du généralissime étaient communiqués de fort bonne heure, l'avant-veille de chaque affaire, aux commandants des armées. Ceux-ci avaient à régler en conséquence leurs dispositions et à les faire connaître à leurs subordonnés, lesquels, après avoir pareillement arrêté leurs instructions de détail, les faisaient parvenir aux généraux intéressés, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le monde fût prévenu. Eh bien, il n'était pas rare qu'on ne fût renseigné qu'au beau milieu de la nuit, ou au mo-

ment même de partir, alors que l'ordre du départ avait été reçu 48 heures auparavant au quartier-général. Mais celui-ci, au lieu de se presser d'arrêter les mesures d'exécution, avait tardé à les formuler, ne voulant rien faire qui ne fût parfait et absolument digne de la réputation de l'Ecole de guerre. Au lieu d'autographier les instructions, soit que les moyens matériels fissent défaut, soit qu'on obéît à des considérations d'ordre théorique, on en faisait des extraits pour chacun des corps ou des services intéressés. Et quand le général de division, après un travail analogue, avait fait connaître ses instructions aux généraux de brigade, que ceux-ci avaient fait connaître les leurs aux colonels, et ces derniers aux chefs de bataillon, il arrivait que les capitaines, après avoir attendu le plus longtemps possible et s'être couchés tard, étaient réveillés au plus profond de leur sommeil pour recevoir communication des dispositions arrêtées pour le lendemain matin. La lenteur de ces transmissions a provoqué de nombreuses et légitimes plaintes. Il est bien évident que les circonstances étaient particulièrement favorables et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'on éprouvât de tels retards. Les plans étaient arrêtés depuis longtemps, le personnel des états-majors était au complet : il n'y avait rien à improviser ni personne à mettre au courant. Il semblait que les choses dussent marcher « comme sur des roulettes. » On a été désagréablement surpris en constatant qu'il n'en était rien. Qu'eût-ce été donc, avec l'imprévu de la guerre, avec des bureaux formés au hasard et comprenant des nouveau venus et des inconnus, avec des installations incommodes dans un pays étranger, au milieu d'une population hostile ? L'impression générale a été pénible. L'Ecole supérieure de guerre n'est pas une école d'état-

major : on y apprend la grande tactique et la stratégie, mais non ce métier d'expéditionnaire militaire dans lequel excellait Berthier. On ne s'en est que trop aperçu : on nous prépare de bons généraux, mais à ces généraux il faut des bureaux également bons, et on néglige de les leur préparer. Preuve en soient les malentendus qui se sont produits, résultant de l'emploi de termes vagues ou incorrects. La langue militaire a son vocabulaire spécial qu'il faut connaître. Dire qu'on prendra telle route ou qu'on suivra telle vallée, ce n'est pas la même chose. Il y a des manières classiques de désigner les secteurs dans lesquels une armée doit se mouvoir. Faute d'être familiarisés avec ces manières de s'exprimer, les quartiers-généraux ont rédigé des ordres peu clairs ou ils ont mal compris ceux qu'ils recevaient. Ils ont aussi oublié telle ou telle fraction de troupe et négligé de songer à tel service de l'arrière qui serait resté en souffrance, s'il n'avait pris sur lui d'agir, de sa propre initiative. Et pourtant ils n'ont pas épargné leur peine : ils ont évidemment cherché à donner des instructions irréprochables, complètes et parfaites.

C'est même là un de leurs torts. Aux manœuvres et un peu aussi, d'ailleurs, à la guerre, chacun cherche à se faire valoir. Dans les programmes de concert, si l'orchestre n'est pas bien discipliné, chaque musicien réclame un morceau où il joue un solo, afin de faire briller sa virtuosité. Les états-majors se préoccupent plus, eux aussi, de faire des chefs-d'œuvre que d'aller au plus pressé. Cette préoccupation, — très louable, après tout, — se retrouve partout. Pour passer l'Aube, qu'on traverserait d'une enjambée, les pontonniers ont amené un matériel considérable, et, pour jeter trois malheureux bateaux, ils ont déployé un appareil aussi formidable que

s'il s'était agi de franchir un fleuve comme la Seine. Chacun a voulu se faire remarquer et y a réussi : la poste en ne distribuant pas les lettres très régulièrement, la trésorerie en faisant attendre les versements d'argent ; tous les services accessoires, en un mot, en se montrant préoccupés de se faire valoir et d'exiger l'accomplissement intégral de toutes les formalités réglementaires plutôt que de prêter un concours intelligent au commandement.

Nous sommes fort loin, s'il faut l'avouer, de le leur reprocher. Dans son premier message aux Etats-Unis, le général Ulysse Grant disait qu'il fallait avant tout appliquer les lois, dans toute leur rigueur, même celles que l'on regardait comme mauvaises, parce que c'était le seul moyen sûr qu'on eût de les faire modifier. Les règlements mauvais subsisteront tant qu'on les éludera. Il est possible qu'en temps de guerre on ne se conforme pas à ceux dont les prescriptions paraîtraient funestes. Mais, dans les exercices du temps de paix, pour mettre en évidence les dangers ou les inconvénients qu'ils présentent, on ne saurait trop servilement s'y soumettre et les suivre trop à la lettre. Les grandes manœuvres sont une expérience et une école : il importe de se mettre dans des conditions favorables pour en tirer tout le profit possible.

III

Car, après tout, il n'y a pas à regretter l'énorme rassemblement de troupes de cette année, ni les sommes considérables qu'il a coûté. S'il n'a pas eu le caractère qu'on a voulu lui attribuer, s'il n'a pas servi à fixer les nouvelles règles de la tactique, s'il ne nous a pas éclairés sur la valeur des cadres supérieurs de notre armée,

s'il a pu même fausser les idées de certains par suite de la disproportion qu'il y a eu entre l'effectif combattant et les services à l'arrière, il a provoqué de fort utiles remarques, du genre de celles que nous avons signalées. On a pu constater bien des défectuosités, — le soleil luimême, comme disait cet autre, n'a-t-il pas des taches? — et cette constatation a suggéré bien des projets de réforme encore vagues mais déjà féconds. On va travailler à améliorer tout ce qui a laissé à désirer.

Les armes combattantes, dont nous avons peu parlé, ont rapporté dans leurs garnisons un excellent souvenir des exercices auxquels elles ont pris part. Certains régiments, pour se rendre aux points de concentration et pour regagner leurs quartiers après la revue de Vitry, n'ont pas eu moins de trente journées de route à accomplir. Leur absence aura duré sept semaines. En un temps où l'on ne transporte plus périodiquement les corps de troupes d'un bout de la France à l'autre, comme on le faisait jusqu'en 1870, cette durée n'est point ordinaire. Les fatigues subies par les troupes ont été très diverses, très inégales. Il n'en va pas de même dans les évolutions habituelles: la marche d'une division est réglée dans des conditions telles qu'on exige de chacun un effort moyen. Même si le front exécute une conversion, l'aile marchante n'a pas à parcourir un espace considérable. Si, au contraire, c'est un ensemble de deux armées qui se déplace, comme on l'a vu à Beurey, pour le groupe commandé par le général de Galliffet, le pivot piétine sur place ou recule, mais, à l'autre bout, c'est un arc de cercle de plusieurs kilomètres, sinon de plusieurs lieues, qu'il faut décrire.

Par là, les manœuvres françaises de cette année se sont rapprochées de la guerre. Elles n'ont pas ressem-

blé à celles qui se faisaient jusqu'à présent et où on n'imposait aux troupes que des marches et des fatigues normales, comme le dit von der Goltz dans sa *Nation armée*. « Aussi, ajoute-t-il, nous nous habituons ainsi à considérer ces marches moyennes et ces efforts modérés comme étant seuls possibles, alors que c'est aux efforts extraordinaires, excessifs, que dans la réalité on doit les plus grands succès, sinon même tout succès. » Ces fatigues anormales, l'armée française vient d'y être soumise, et elle y a bien résisté. L'état sanitaire a été excellent. Dans les plus dures journées, par les plus fortes chaleurs, le nombre des traînards laissés sur les routes m'a paru insignifiant. Au surplus, c'est l'infanterie qui s'est le mieux comportée, bien qu'elle eût dans ses rangs une proportion considérable de réservistes. Mais elle était bien entraînée à la marche. Les troupes à cheval étaient moins bien préparées au service de route. La cavalerie et l'artillerie ont eu beaucoup de montures et d'attelages en fort mauvais état. A la queue des colonnes marchaient d'interminables files de chevaux indisponibles tenus en main ; dans les batteries, les harnachements étaient constitués de la façon la plus baroque et la plus irrégulière pour que le frottement de la selle ou des bricoles n'aggravât pas les blessures existantes. Mais Napoléon disait qu'il y a autant d'art, sinon plus, à réparer les fautes commises qu'à n'en pas commettre. Il y a du mérite à ne pas blesser les chevaux : il y en a aussi à guérir ceux qui le sont. Or, les régiments, éprouvés dans les premières journées par des étapes dont la longueur dépassait la moyenne accoutumée, ont fini par rentrer dans leurs garnisons avec un nombre extrêmement faible d'animaux indisponibles.

Les officiers subalternes ont donc pris là une excellente leçon. Ils ont eu l'occasion de parcourir des terrains variés; se trouvant aux prises avec des difficultés inattendues, il leur a fallu s'ingénier à trouver des expédients; leur caractère a acquis plus de souplesse et plus de fermeté à la fois. A la caserne, la vie est réglée avec une telle précision que les fautes peuvent être en quelque sorte tarifées. On adopte, suivant son caractère, une ligne de conduite déterminée, et on s'y tient. Avec l'imprévu de l'existence mouvementée qu'on mène aux manœuvres, surtout lorsqu'elles se prolongent, la discipline prend quelque chose de plus ondoyant. On a à tenir compte des fatigues exceptionnelles, ce qui dispose à l'indulgence. Mais on est aussi amené à redoubler de sévérité à certains moments pour réprimer certaines velléités de relâchement. L'égalité, à laquelle on tend habituellement, disparaît, et on se pique moins d'obéir à des règles fixes et rigides qu'à s'inspirer du sentiment de la situation.

Ajoutons que, dans cette dernière campagne, le soldat français a montré une fois de plus un excellent esprit au milieu des désagréments de toutes sortes qu'il a eu à subir. Je n'en veux citer qu'une preuve qui me paraît topique.

Les soldats libérables devaient être renvoyés dans leurs foyers au fur et à mesure de la rentrée de leurs régiments dans leurs garnisons respectives. Or, l'infanterie y fut ramenée par les voies ferrées (opération qui, soit dit en passant, fut conduite avec un ordre et une célérité qui font le plus grand honneur à la compagnie de l'Est). Dans ces corps, la « classe » put quitter la caserne dès le 23 septembre, Les troupes à cheval, rentrant par étapes, n'arrivèrent que beaucoup plus tard à

destination, et, dans certains régiments, les soldats libérables furent maintenus sous les drapeaux jusqu'au 10 octobre, soit quinze grands jours de plus. Il y avait là une inégalité choquante, et, surtout à la saison où on était, un préjudice considérable infligé aux moins favorisés. Eh bien, on a unanimement constaté qu'ils en ont pris gaiement leur parti. On n'a eu à réprimer aucun acte de mécontentement; on n'a surpris aucun signe de jalousie à l'égard des camarades privilégiés.

D'ailleurs, tout le monde a paru animé du meilleur esprit, et ce n'est pas le moindre profit qu'on ait retiré de cette expédition. Elle a été plus dure peut-être qu'une campagne réelle à cause de la continuité des efforts; en effet, en dehors des journées de repos laissées après chaque série de trois ou quatre jours de labeur fort pénibles, on n'a jamais eu de ces périodes d'accalmie que produit, au cours de la guerre, la lassitude générale des deux partis, ou l'indécision du commandement, ou telle circonstance spéciale. Au surplus, les journées de repos elles-mêmes étaient singulièrement remplies : on lavait son linge, on fourbissait ses armes, on nettoyait les voitures, on graissait les roues, on réparait le harnachement et la chaussure, on se ravitaillait en munitions. Et puis, on se préparait à recevoir la visite des généraux qui, profitant de la trêve, venaient inspecter les cantonnements; il fallait bien se tenir prêt, s'astiquer, rester sur le qui-vive... Bref, si le soldat français n'avait pas le tempérament vraiment « cocardier » et guerrier, s'il n'avait pas au fond du cœur un brin de chauvinisme, il eût été souvent en droit de se plaindre et de rechigner à la besogne.

Au contraire, tous les officiers sont unanimes à rendre justice à l'entrain qu'il a déployé, à sa bonne vo-

lonté, à la facilité avec laquelle il a supporté les fatigues et les privations (car le couchage bien souvent lui a manqué, et parfois même les vivres). Mais il savait s'amuser de tout, se félicitant, par exemple, d'avoir pour la première fois l'occasion de regarder à l'œuvre des pontonniers et des télégraphistes, des aérostiers et des agents du Trésor. Pour la première fois, il pouvait se rendre compte de l'immensité de cette armée dont il faisait partie. Il était fier de prendre part à ces manœuvres qui attiraient l'attention de l'Europe. Il était enchanté de voir ces attachés militaires aux uniformes bariolés, auxquels il donnait les sobriquets les plus pittoresques. Il était ravi de contempler de près tous ces généraux dont les noms sont populaires et dont il avait entendu parler si souvent dans la maison paternelle ou à la chambrée : les Galliffet, les Saussier, les Davout, les Miribel, les Négrier. Il les regardait avidement, étudiant leur aspect, imitant leurs gestes, s'amusant à saluer à la prussienne comme le général de Galliffet, ou à reproduire l'air de bonhomie du général Davout. Il distinguait les gras des maigres, ces derniers beaucoup moins nombreux. Sa malice « bon enfant » disséquait les bizarreries de leur toilette, s'amusait du col rabattu et de la canne, aussi peu « militaires » que possible, du général en chef, ou du képi placé sur l'oreille de tel autre. Quand on est jeune, il ne faut pas grand'chose pour s'égayer. On est heureux de voir du pays, heureux de se montrer, heureux de songer que tous ces gens sont venus de loin rien que pour vous, heureux de lire dans les journaux le récit des opérations auxquelles on a pris part, heureux de sentir qu'on est quelque chose, heureux d'éprouver la solidarité de tous les membres de l'armée et la sympathie de la population.

C'est, en effet, avec une chaude cordialité et une patriotique satisfaction que les habitants supportaient la charge, pourtant fort lourde, d'héberger les soldats. Villes et villages, bourgs et hameaux, toute la Champagne était en liesse : on ne se contentait pas d'accueillir ses hôtes, on se les disputait; chacun voulait avoir *son* soldat; on le retenait à souper; on l'aidait à brosser ses effets et à polir ses armes.

De telles relations affermissent les liens qui unissent la nation à l'armée; elles ont donc un effet moral, social et politique, que je crois supérieur et de beaucoup à leur influence militaire. La confiance se répand dans le pays, l'esprit de sacrifice dont les citoyens sont animés encourage officiers et soldats dans leur tâche ardue; l'entrain de la troupe, sa bonne attitude sont, de leur côté, la meilleure récompense que puisse ambitionner le citoyen. Nous avons repris conscience de ce que nous sommes, et l'étranger a éprouvé la répercussion de ce sentiment. M. de Freycinet, qu'il faut bien nommer ici, puisqu'il a été pour beaucoup dans le relèvement de la France, M. de Freycinet exprimait éloquemment l'autre jour ce que l'Europe a éprouvé, lorsque, après les fêtes de Cronstadt et la démonstration de Portsmouth, le spectacle des grandes manœuvres lui a été donné : « La paix n'est plus seulement entre les mains des autres, a-t-il dit; elle est aussi dans les nôtres et n'en est, par suite, que mieux assurée. »

Voilà certainement ce que percevaient confusément les milliers de Français qui assistaient à la revue de Vitry. On ne saurait imaginer rien de plus émouvant, rien de plus beau que la vue d'une division d'infanterie marchant massée par quatre régiments de front, comme une sorte de phalange colossale, hérissée de douze mille

baïonnettes. Ah ! si seulement il avait plu tant soit peu dans la matinée pour abattre la poussière et si, au moment du défilé, le soleil s'était levé, faisant étinceler ces douze mille lames d'acier ! Si l'or des uniformes, si les cuivres avaient jeté tout leur éclat ! Quel spectacle féerique et majestueux et poignant on aurait eu ! Déjà même à travers la poussière et sous la maussaderie d'un ciel gris, on était tout haletant d'une orgueilleuse joie patriotique en contemplant cette succession ininterrompue de colonnes à la fois épaisses et profondes, ce déploiement d'hommes, cette accumulation de matériel, et, à la tête de tout cela, tant de généraux dont l'Europe prononce le nom avec respect.

Et aucun sentiment bas ne se mêlait à notre fière satisfaction : aucun cri de haine ne s'est fait entendre. Personne n'a manqué aux convenances internationales, soit sur le terrain, soit plus tard dans la presse. Plus on s'est senti fort, plus on s'est montré courtois et correct; et, si on a admiré l'armée, si on a compris qu'on pouvait compter sur elle, il ne s'est trouvé personne pour conseiller au gouvernement d'en profiter pour se jeter dans les aventures. Sa politique calme et énergique inspire confiance, et les grandes manœuvres dont il nous a donné le spectacle, loin de troubler la paix, comme on le pouvait craindre, n'ont fait que contribuer à la consolider.

ABEL VEUGLAIRE.

HÉRITIERS NATURELS

NOUVELLE

— Qu'en pensez-vous, ma chère Yvonne ?

La « chère Yvonne, » qui venait de lire à haute voix deux lettres, timbrées d'endroits différents, sourit légèrement, d'un sourire énigmatique qui lui était habituel. Ce sourire voulait dire, en ce cas particulier : « Ce que j'en pense, chère madame, vous intéresse peut-être, car vous êtes très curieuse des pensées d'autrui, mais vous importe assez peu. Vous n'en ferez qu'à votre tête. Si vous consultez ainsi votre demoiselle de compagnie, c'est que vous désirez causer de l'affaire, et vous persuader que l'opinion publique, représentée par ma très humble personne, approuvera votre conduite quelle qu'elle soit. » A haute voix, Mlle Yvonne dit seulement :

— Mais, madame, ce sont vos parents, après tout.

— Parents... parents... tant que vous voudrez ! Maintenant, si vous croyez que c'est par affection qu'ils cherchent à se rapprocher de moi ....

— Je ne le pense en aucune façon.



— A la bonne heure ! Je croyais que vous alliez me servir une tartine sur la voix du sang.

— Je fais peu de tartines ; celles que je vous offre sont au moins assaisonnées à votre goût.

— C'est-à-dire ?....

— Saupoudrées de poivre de Cayenne. Donc, si Mme Pichon vous écrit quatre pages de sa petite écriture serrée...

— Vous l'avez remarquée, son écriture ? Elle en dit long sur cette nature de provinciale âpre, étroite d'esprit, têtue... pas bête avec cela !

— Si donc, poursuivit Mlle Yvonne, Mme Pichon vous décrit longuement les charmes de sa fille, vous entretient de ses inquiétudes de mère, de son désir de marier Mlle Berthe avantageusement, de la produire à Paris plutôt que dans la société de Nantes, c'est que Mlle Berthe, choyée par sa grand'tante, passant peut-être pour être son héritière, serait sans doute plus recherchée à Paris qu'à Nantes, où la grand'tante n'est pas connue, ou ne l'est qu'à l'état de légende assez incertaine. Dois-je donner des ordres pour la réception de ces dames ?

— Chez moi ? Vous n'y pensez pas !

— Dame ! C'est pourtant ce qu'espère Mme Pichon. Il est vrai qu'elle ne fait sa demande... qu'entre les lignes.

— Où nous la laisserons. Nous ne sommes pas forcées de comprendre. Puis, si je recevais mes nièces chez moi, les cousins Laborde se croiraient lésés. Mon appartement, heureusement, ne suffirait pas à loger tout ce monde-là, — bénis soient les architectes parisiens ! — C'est tout de même drôle que les deux lettres se soient rencontrées entre les mains du facteur. Cela prouve que l'histoire de ma dernière indisposition aura été connue en même temps à Nantes et à Bordeaux. Mes héritiers

naturels ont senti se réveiller à la même minute une affection engourdie par beaucoup d'années de séparation.

Mme Gervais jouait avec les deux lettres. C'était une vieille femme aux yeux malicieux, restés très vifs, aux cheveux abondants, d'une blancheur éblouissante, qui avait dû être fort belle, qui était encore agréable à voir dans sa vieillesse active, exempte d'infirmités. Toujours vêtue avec recherche, généralement d'une robe flottante de grosse soie noire, avec les plus fines dentelles au cou et jetées sur la tête, elle soignait tout ce qui l'entourait aussi bien que sa personne.

Le salon où elle se tenait de préférence était une merveille de goût et d'élégance, chaud de tons, fait pour l'intimité, dont chaque meuble, chaque bibelot avait été choisi en vue d'un confort absolu, en vue aussi de la joie des yeux et de l'esprit. Cependant, chez Mme Gervais, il n'y avait rien de cet encombrement qui, chez certaines Parisiennes éprises de bibelots rares, met à la torture les gens qui se sentent un peu maladroits, et dont un faux geste pourrait coûter cher. Sur les murs, quelques tableaux aux couleurs vives et franches, un tantinet impressionnistes peut-être, proclamaient le goût de Mme Gervais pour l'art moderne. C'était un peu sa prétention. Sachant que les vieux ont la réputation d'en rester à l'idéal de leur jeunesse, elle avait tenu à marcher avec son temps. Depuis quelques années elle courait avec son temps. Il en résultait un peu d'essoufflement peut-être ; mais quand on s'est imposé une règle, il ne faut pas se laisser arrêter par un détail. Peu à peu, des toiles qui avaient fait sa joie se trouvaient reléguées dans les autres pièces du bel appartement que Mme Gervais occupait aux environs du parc Monceau. Son bou-



doir prenait d'année en année un aspect ultra-moderne. Les sujets un peu scabreux ne lui faisaient pas peur ; les ébauches aux teintes heurtées ne l'effarouchaient nullement. Son goût en fait de littérature ne le cédait pas de beaucoup à son goût artistique.

Lorsqu'elle s'était décidée à prendre une demoiselle de compagnie, elle avait été longtemps avant d'en trouver une qui lui plût, et les visages se renouvelèrent pendant plusieurs années. Mlle Yvonne de Puysec lui convenait parfaitement. Elle était presque belle, grande, pâle, impassible ; elle appartenait à une vieille famille et elle était fort intelligente. Comme elle n'avait pas le sou, personne n'avait songé à l'épouser. Elle avait trente ans, et se trouvait auprès de Mme Gervais depuis plusieurs années déjà. La vieille femme ne la connaissait pas beaucoup plus intimement qu'après la première semaine. Cela aussi l'arrangeait. Elle ne voulait pas s'attacher outre mesure à cette jeune personne. Mme Gervais disait toujours qu'elle avait trouvé une perfection, lectrice incomparable, musicienne de premier ordre, sachant causer, sachant se taire, sachant surtout écouter. Au fond, tout au fond, elle avait un peu peur de cette « perfection ; » elle sentait que Mlle Yvonne, qui lisait si bien ses auteurs favoris, lisait aussi à livre ouvert dans son vieux cœur égoïste.

— Alors, fit Mme Gervais après un silence assez prolongé, vous me conseillez d'ouvrir mes bras à ma tendre famille ?

— Si j'avais à vous donner un conseil, madame, ce serait de ne pas vous priver d'un spectacle qui vaudra peut-être les dernières nouveautés de la Comédie-Française...



— Ce ne serait pas difficile.

— Et dont vous aurez les acteurs sous vos yeux, tant qu'il vous plaira de les avoir.

— Mais lorsque je voudrai m'en débarrasser ?

— Rien ne vous sera plus facile. Vous laisserez deviner vos intentions testamentaires. La toile tombera de soi, je vous en réponds.

— Jusque-là vous ne me trahirez pas ?

Yvonne ouvrit de grands yeux. Mais, au lieu de protester avec véhémence, elle dit tranquillement :

— Quel intérêt y aurais-je ? J'aime les spectacles autant que vous, madame ; plus même peut-être, moi, dont la curiosité est le seul mobile en cette vie. Puisque je suis vouée au rôle d'observatrice, au moins ce rôle-là, j'y tiens.

Lorsque la demoiselle de compagnie faisait allusion à la tristesse de sa destinée, c'était toujours sans la moindre amertume, tout simplement, comme elle eût dit que la nature l'avait faite blonde et grande. Elle ne s'était jamais battue contre l'inévitable, étant persuadée que dans les combats inégaux le plus sage est de déposer les armes tout de suite.

Les deux réponses partirent le même jour.

Mme et Mlle Pichon lurent celle qui leur était destinée avec des transports de joie. Berthe ne voyait pas si loin que sa mère. En vraie petite provinciale elle rêvait de Paris ; en jeune fille récemment délivrée des cours, des examens, des corvées de tout genre, hormis sa leçon de piano, — cette leçon-là, sa mère la lui imposait, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour la musique, — elle aspirait à danser, à « aller dans le monde, » à s'amuser enfin, elle qui s'était si souvent ennuyée ! Elle se doutait bien que sa mère chercherait à faire d'elle une héritière. Elle ne de-

mandait pas mieux, la petite Berthe, habituée à voir couper les sous en quatre, que de pouvoir dépenser largement, et d'être courtisée par des jeunes gens sérieux ; mais son premier bal lui tenait encore plus au cœur.

— Elle aurait très bien pu nous inviter à descendre chez elle ; je suis sûre qu'elle le pourrait. Mais elle parle de nous retenir des chambres dans un hôtel ! Cela va nous coûter les yeux de la tête... et puis, il nous faut des toilettes !

La joie de Mme Pichon n'allait jamais sans gémissements ; de là on peut augurer ce qu'était chez elle le chagrin. Berthe s'émut peu. Elle pensait, non sans raison, que depuis longtemps déjà sa mère rognait sur leurs assez maigres revenus pour pouvoir, un jour ou l'autre, faire bonne figure auprès de cette parente qui de tout temps avait pris dans les rêves de la petite le rôle de fée bienfaisante. Mme Gervais s'était pourtant très prudemment brouillée avec sa nièce ; la nièce n'avait jamais consenti à considérer la brouille comme sérieuse. Tous les premiers de l'an elle écrivait une petite lettre respectueuse à la vieille femme, qui y répondait par un billet fort court et un cadeau assez sérieux.

A Bordeaux, la réponse de Mme Gervais causa moins de joie folle qu'à Nantes. Les Laborde étaient des gens à leur aise, sans être riches. Laborde et Maillart, négociants en vins, exportaient beaucoup ; leur clientèle était surtout une clientèle de l'Amérique du Sud qui payait très cher des étiquettes aux noms sonores. Ce que cachait l'étiquette importait moins. Laborde et Maillart étaient fort estimés au delà des mers. Leurs compatriotes se pourvoyaient généralement ailleurs.

M. Laborde, cousin germain de Mme Gervais, un peu plus jeune qu'elle, avait fait en son honneur, quarante

ans auparavant, un sonnet amoureux, car le marchand de vins se sentit poète en se croyant amoureux. Le malheureux sonnet tomba entre les mains de feu Gervais, qui, n'aimant pas les poètes amateurs, avait mis l'auteur à la porte, à l'aide d'un vigoureux coup de pied. La belle Mme Gervais avait ri aux éclats à la lecture du sonnet, que son mari lui communiqua.

Le Don Juan avait maintenant pris du ventre ; il parlait haut et faisait trembler, même après trente ans de mariage, sa respectable moitié. Mme Laborde, une femme maigre et dolente, qui faisait vaguement penser à ces étoffes mauvais teint qui se décolorent à chaque lessive, avait peu de volonté et moins d'intelligence encore que de volonté. Elle avait apporté à son mari une jolie dot, qui avait fort aidé à fonder la maison Laborde et Maillart, et lui avait donné deux enfants, une fille mariée depuis plusieurs années et un fils, destiné à prendre plus tard la place de son père. Jean Laborde trouvait que sa femme avait rempli son rôle sur la terre, et généralement la laissait en paix. Mme Laborde se consolait de tout en faisant des patiences, qu'elle réussissait du reste fort rarement.

Le jeune Laborde, Albert, un beau matin déclara à l'auteur de ses jours que les bureaux paternels n'étaient pas son fait, qu'il ne se sentait aucune vocation pour la vente des belles étiquettes collées à des bouteilles remplies de vins fabriqués et frelatés, qu'il en avait assez de Bordeaux et qu'il voulait aller à Paris, où un ami s'engageait à le faire entrer dans une maison de commission. Le père Laborde cria, tempêta, jura. Puis, après avoir fait un enfer de sa maison pendant trois jours, il se calma comme par enchantement. Il avait appris que sa cousine, Mme Gervais, avait été sérieusement



indisposée. Il calcula. Elle avait soixante-quinze ans. Il réfléchit et fit comme Napoléon, auquel il croyait ressembler par l'énergie de son caractère. Comme le grand homme avait levé le camp de Boulogne, il l'imita et changea également sa tactique ; il vola à la victoire, du moins il ne douta pas que la victoire ne fût le prix de cette nouvelle campagne, pour lui comme pour son illustre modèle. Brusquement, il annonça à son monde un départ immédiat pour Paris. C'était en 1889, en pleine exposition universelle. Cette façon de manifester son mécontement surprit Albert. Il eût préféré aller seul procéder à sa nouvelle installation, mais puisque, tacitement, son père se résignait, il n'en demanda pas davantage. Seulement, il ne comprenait plus. Une phrase, jetée incidemment, lui fut un trait de lumière :

— Je tiens à te présenter moi-même à ma cousine. Puisque tu persistes à devenir parisien, mieux vaut que tu trouves au moins une maison ouverte où tu seras reçu comme un fils. Mme Gervais est très riche, sans enfants ; tâche de lui plaire.

Albert avait compris.

Sa sœur pleura de ne pouvoir être du voyage. Elle venait de mettre au monde un fils. Le moment était donc mal choisi.

Mme Gervais, depuis son veuvage, c'est-à-dire depuis une trentaine d'années, avait fort bien raisonné son cas. Elle en avait assez du mariage et ne songeait nullement à donner un successeur à son époux, ce qui lui eût été facile, malgré ses quarante-cinq ans bien sonnés, car elle était encore à ce moment fort belle, sans un cheveu gris et montrant, dans son rire fréquent, de jolies dents blanches et bien rangées. De plus, elle possédait au delà de cent mille livres de rente, ce qui ajoute

fort aux charmes des veuves quadragénaires. De ses nombreux admirateurs elle sut se faire des amis. Sa maison fut bientôt un centre très apprécié. Elle se fit présenter beaucoup de littérateurs, des artistes plus encore. Son cuisinier était célèbre, ses dîners du jeudi furent bientôt cités par les connaisseurs comme les meilleurs de tout Paris. Elle ne donnait jamais qu'un nombre limité de plats, ayant horreur des repas trop prolongés, mais chacun de ces plats était un poème culinaire. Elle faisait venir ses truffes d'une maison de confiance ; elles étaient très parfumées et servies avec une abondance royale. Chez elle, on mangeait les premières asperges et les derniers raisins de la saison. En fait de vins, elle n'offrait que de très grands crus, absolument authentiques. Est-il besoin d'ajouter que ses hôtes préférés étaient des hommes? Et qui ne sait que, chez l'homme, fût-il poète, le point sensible est l'estomac ?

A mesure que les années passaient, le cercle de Mme Gervais devenait un peu plus étroit peut-être, mais d'autant plus choisi, plus intéressant et plus intime. Une femme qui donne si bien à dîner, qui fait des réputations, et qui achète des œuvres d'art, a beau vieillir, elle reste très entourée, très adulée. Mme Gervais, qui s'était fait comme idéal de la vie de s'ennuyer le moins possible, pouvait se rendre cette justice qu'elle y avait réussi aussi bien qu'il était possible de réussir ce problème difficile. Etait-elle aimée? Cela, c'était une autre affaire. Elle ne tenait pas infiniment à l'affection de ses intimes, n'ayant elle-même que peu de tendresse à dépenser. A force de fuir l'ennui, de craindre la longueur du temps, elle en était arrivée à ne vouloir autour d'elle que des gens heureux, ou, au moins, des gens ayant pleinement

réussi en ce monde. Il n'y avait pas de place à son joli foyer pour les ratés. Les autres, par exemple, les hommes de talent, réputés tels par le grand public, étaient sûrs d'un accueil charmant. Ils étaient chez eux, s'y trouvaient bien, causaient volontiers avec la maîtresse de la maison, dont l'intelligence très vive s'était encore affinée au contact de ce monde d'élite; de plus, chez elle, outre l'attrait d'une maison admirablement aménagée et d'une table exquise, on était à peu près sûr de trouver, vers la fin de l'après-midi, des gens intéressants. Comme une de ses amies, un peu envieuse de cette popularité, lui en faisait compliment, Mme Gervais répondit en souriant :

— C'est un cercle artistique dont l'entrée est gratuite. C'est très précieux; songez donc!

Mais si elle se faisait peu d'illusions sur les sentiments de ses habitués, elle serait morte d'ennui s'il avait fallu fermer son « cercle. » Elle restait même à Paris dix mois de l'année, et pendant les grandes chaleurs transportait ses réceptions à Meudon. Elle était toujours heureuse des premières gelées, qui lui rendaient ses chères habitudes.

Depuis l'arrivée de Mlle de Puysec, les dîners du jeudi et les visites de cinq heures avaient pris une nouvelle animation. Yvonne, cependant, restait extrêmement réservée, se tenant à sa place avec une sorte de hautaine humilité. Mais on la sentait fort intelligente et elle était agréable à voir. Il était impossible de la traiter en demoiselle de compagnie ordinaire. Sa présence ajoutait un charme de jeunesse et de renouveau au salon de Mme Gervais, ce que celle-ci rendait dans son langage imagé :

— Depuis que vous êtes chez moi, Yvonne, cela ne

sent plus le moisi. Seulement, je vous en prie, ne jouez pas les Mlle de Lespinasse ; vous auriez la partie trop facile.

Cependant, tout en appréciant fort sa demoiselle de compagnie, en la traitant en fille de la maison, en la faisant habiller par une bonne couturière, la vieille dame ne songeait pas le moins du monde à adopter Yvonne, ni à l'aimer en mère. Leurs intelligences s'harmonisaient admirablement. C'était déjà beaucoup. Puis, Mme Gervais appréciait les natures un peu exceptionnelles. Yvonne l'intriguait. Qu'avait été la première jeunesse de cette fille noble et pauvre? Avait-elle eu son roman? Etait-elle capable d'aimer? Tout ce que savait Mme Gervais sur son compte, c'est que, jusqu'à son arrivée auprès d'elle, Yvonne avait vécu dans sa famille, qu'elle ne s'était décidée à accepter cette situation que pour venir en aide à une sœur, veuve d'un officier tué au Tonkin, et qui la laissait sans fortune aucune avec deux enfants à élever. Toutes les affections d'Yvonne se concentraient sur ses neveux.

Parfois, en écoutant Yvonne lire de sa belle voix, modulée avec un art accompli, l'œuvre quelque peu pimentée d'un auteur moderne ou d'un écrivain du dix-huitième siècle, Mme Gervais examinait curieusement le visage impassible, où à peine, de temps à autre, montait une rougeur légère et passagère. Une fois, elle se crut obligée de s'excuser un peu sur son choix d'auteurs.

— Mais, voyez-vous, j'ai un estomac qui supporte mal la panade.

Yvonne leva ses yeux limpides.

— Cela fait partie de mon métier, madame. Je suis ici pour lire ce qui vous plaît, non ce que je choisis. Si j'avais fait des études médicales, — ce qui, à un moment

donné, m'a fort tentée, — la salle de dissection m'eût probablement donné de fortes nausées.

— La comparaison est flatteuse pour mes auteurs favoris. Du reste, il est plus que probable que, la moitié du temps, vous ne comprenez pas.

— Ce qui est probable, fit Yvonne, c'est que je comprends sans comprendre.

Et, paisiblement, elle reprit son livre. Les scrupules de Mme Gervais, si tant est qu'elle eût eu des scrupules, se dissipèrent.

Tel était le milieu où, tout d'un coup, allaient se trouver transportés les parents de province dont les affections, ou les convoitises, s'étaient réveillées simultanément à la nouvelle de la congestion pulmonaire dont Mme Gervais, du reste, s'était promptement et complètement remise. Les Pichon et les Laborde ne se connaissaient que de nom. Mme Gervais les invita les uns et les autres à un dîner de famille le lendemain de leur arrivée, s'excusant de ne pas aller leur souhaiter la bienvenue. Un post-scriptum apprenait à ses nièces qu'elles auraient le plaisir de dîner avec les Laborde; aux cousins Laborde qu'elle se réjouissait de leur présenter Mme et Mlle Pichon.

Cette heureuse nouvelle allongea la figure, déjà trop longue et maigre, de Mme Pichon, et tira un formidable juron de la bouche bien fendue du négociant en vins frelatés.

Le luxe discret mais tout à fait exquis de l'appartement, la tenue correcte du domestique qui ouvrit la porte, impressionnèrent vivement Mme Pichon, qui, tout d'un coup, comprit que sa robe étriquée de soie noire très mince achetée d'occasion jurait avec cet intérieur. Au fond, elle trouvait un peu scandaleux ce déploiement

de lourdes draperies, ces tapis de haute laine posés partout, ces statuettes dans les coins des salons et ces tableaux sur tous les murs. La vertu féminine demande un cadre plus modeste, tel que le mesquin logement de Nantes, carrelé de briques rouges luisantes, les petits bouts de tapis devant chaque fauteuil, et chaque fauteuil garni de sa housse blanche, comme le lustre du salon de la gaze qui le protégeait contre les injures des mouches. Elle, du moins, pouvait se rendre cette justice que sa vertu avait toujours été, pour ainsi dire, comme le lustre et les six fauteuils du salon, garnie de sa housse. Tandis que la jeunesse de la tante Gervais.... Enfin, tout cela était bien loin maintenant, et sa conscience lui permettait de conduire son innocente fille dans un milieu un peu douteux; le but justifiait les moyens. Certes, Mme Gervais, sans famille plus proche, s'attacherait à Berthe et en ferait son héritière. Des cousins ne pouvaient entrer en ligne. Que venaient-ils donc faire, ces Bordelais? Visiter l'exposition sans doute, mais quelle malechance qu'ils eussent choisi exactement le même moment qu'elle!

Toutes ces pensées se heurtaient dans le cerveau un peu étroit de Mme Pichon, tandis qu'à la suite du domestique elle traversait une vaste bibliothèque et un grand salon avant d'arriver au second salon où aimait à se tenir Mme Gervais. Pour compenser la modestie de sa toilette, Mme Pichon tenait à la main, exactement par le milieu, son petit doigt un peu soulevé, un mouchoir bordé de valenciennes et amidonné par une blanchisseuse trop zélée. Berthe suivait sa mère, toute peureuse, n'osant lever les yeux. Sa robe de laine blanche était mal faite, mais la jeunesse a des grâces d'état. Si Berthe n'était pas jolie, elle avait pourtant dix-neuf ans, elle rou-



gissait si on la regardait, et ses yeux bruns, lorsque subitement les paupières baissées se relevaient, ne manquaient pas d'éclat. Dès qu'elle se sentait un peu à l'aise, elle riait de très bon cœur, ne demandant qu'à s'amuser de tout, et l'on voyait alors que ses dents étaient blanches et ses joues roses agrémentées de fossettes.

Mme Gervais fut parfaite pour ses nièces, les embrassa et leur souhaita de s'amuser beaucoup pendant leur séjour, regrettant que son âge ne lui permît pas de leur servir de cicérone. Les deux femmes, émues et troublées comme par la présence d'une altesse pour le moins, tellement cette bourgeoise avait grand air, répondirent tant bien que mal. Mme Pichon avait tout de suite aperçu une jeune personne très élégante, vêtue de soie grise lourde et molle, une rose rouge à son corsage un peu ouvert, qui semblait de la maison et en qui elle flaira une puissance à redouter.

— Ma chère Mélanie, dit sa tante gracieusement, je vous présente Mlle de Puysec, qui veut bien me faire oublier que je n'ai pas de petite-fille à aimer.

« Bon ! pensa la provinciale, une demoiselle de compagnie, mise comme une princesse. Il faudra surveiller cela.... »

Elle n'avait eu que le temps d'exprimer la joie qu'elle ressentait de faire la connaissance de Mlle de Puysec en termes d'une élégance de province, lorsque la famille Laborde entra.

Ce n'est pas le cousin Laborde qui se fût laissé intimider par le luxe d'une Parisienne ! Sa grosse voix, à laquelle l'accent bordelais donnait une sonorité joyeuse et vibrante, remplit le boudoir et fit trembler les fragiles vases de Venise où trempaient des roses. La poignée de main banale ne lui suffisait pas, à lui. Il em-

brassa sa cousine sur les deux joues. Mais sa cordialité ne s'étendit pas aux deux femmes assises à côté l'une de l'autre sur un canapé, où elles tenaient peu de place. « Des parentes pauvres, se dit-il, ça ne compte pas. » Il avait fait mettre à son épouse soumise une robe de satin. Quant à son fils, toujours soigné dans sa mise comme un vrai Bordelais, il en eût remontré au jeune Parisien le plus élégant. A Bordeaux, on sait s'habiller, au moins !

Le dîner de famille fut un repas absolument délicieux comme en savait donner Mme Gervais. M. Laborde en fit compliment à sa cousine, avec une familiarité enjouée :

— J'ai toujours soutenu qu'en France il n'y avait qu'une seule ville où l'on pût trouver un dîner véritablement fin. Vous, ma cousine, vous mériteriez d'être Bordelaise... malgré votre prédilection pour les grands crus de la Bourgogne ! Vous n'avez pas changé, à ce que je vois. Dans notre jeunesse, c'était notre seul sujet de querelle.

— Vous avez connu ma tante il y a longtemps, alors ? fit un peu aigrement Mme Pichon.

— Si je l'ai connue ! Je vous avouerai même, madame, que, tel que vous me voyez, j'ai été follement amoureux de Mme Gervais. C'est grâce à elle, — je peux bien le dire maintenant que nous sommes vieux, — que j'ai connu le coup de foudre....

— Ah !... fit Mme Gervais regardant bien dans les yeux son ancien adorateur, alors... cela s'appelle un coup de foudre ?

Pour la première fois de sa vie, ou du moins depuis la vivacité du cousin Gervais, M. Jean Laborde fut démonté. Il rougit et balbutia, et pour se remettre but



un verre plein du Chambertin critiqué. Albert, flairant quelque mystère, regarda son père curieusement. Mais il se contenta de dire :

— Eh bien ! c'est gentil pour maman, ce que tu dis là.

— Oh ! moi... murmura la pauvre Mme Laborde; mais, comme elle semblait s'adresser surtout à son assiette, personne ne releva son humble plainte.

Mme Gervais, trouvant que la conversation tournait un peu trop aux choses intimes, fit diversion en parlant des merveilles de l'exposition. Albert Laborde, qui y avait déjà fait un tour, donnait son approbation et critiquait avec un aplomb superbe. La galerie des machines reçut un bon point, mais il trouvait la fameuse « rue du Caire » très surfaite.

— J'avoue à ma honte, fit Mme Gervais, que de l'exposition je ne connais guère que les salles de peinture, où je me fais voiturer le matin, avant l'arrrivée de la foule.

— Oh ! la peinture... répondit Albert avec un geste qui écrasait l'école française aussi bien que toutes les expositions étrangères, c'est bon tout au plus pour vous donner un torticolis. Puis, c'est éternellement la même chose. Ce que les vieux bonzes appelaient une « Odalisque, » ou une « Vénus, » les jeunes l'intitulent « Etude, » mais l'étude ressemble aussi peu à la réalité que les odalisques.

— Puis, vraiment, minauda Mme Pichon en jouant avec la miette de chaud-froid de caille qu'elle avait placée sur son assiette, persuadée qu'il était de bon ton de ne pas manger avec appétit, on n'ose pas mener une jeune fille à une exposition de peinture. Les sujets sont tellement... tellement....

La pudeur de Mme Pichon l'empêcha d'achever sa phrase. Pendant la sortie intempestive d'Albert, son père lui avait jeté, en pure perte du reste, un regard foudroyant. Lui, plus au courant des goûts de sa cousine, se rappelait vaguement qu'elle avait, quarante ans plus tôt, « donné dans les arts, » comme il disait. Seulement il n'avait pas songé à prévenir son fils. En entrant chez Mme Gervais, il devina que ce qui, dans le temps, n'avait été qu'un goût naturel à une femme distinguée, était devenu une véritable passion d'amateur. Si Albert avait un peu ouvert les yeux, il aurait compris, lui aussi. Mais la jeunesse est peu observatrice. Certes, le jeune homme allait détruire du coup la bonne impression que son apparence de joli garçon avait dû produire sur la vieille dame. Aussi M. Laborde se hâta-t-il de venir à la rescousse :

— Ça, Albert, c'est de la pose. J'ai toujours au contraire cultivé chez toi, comme chez ta sœur, l'amour du beau. Je leur ai fait donner des leçons de dessin, ajouta-t-il en se tournant vers sa cousine, par un artiste dont le père avait été prix de Rome, dans le temps. Puis, dans notre salon, à Bordeaux, je montre avec fierté un portrait de ma mère, par Ingres....

— Faut le voir, ce portrait !... murmura Albert ; un châle vert perroquet jeté sur un canapé jaune. Ce que la grand'mère a l'air de le trouver dur, le canapé... elle en fait une grimace !

— Ce qui n'empêche, répliqua M. Laborde piqué, que c'est un Ingres très authentique, signé et daté. On m'en a offert des sommes folles.

— Fallait accepter. Moi, j'aurais vendu grand' maman sans un remords, d'autant plus que la peinture d'Ingres



a bien perdu sur le marché. Ce qu'il est vieux jeu, celui-là ! N'est-ce pas, ma cousine ?

— Oh ! vous savez, je suis abominablement moderne, moi. Ce qui ne m'empêche pas d'apprécier le talent partout où je le trouve. Je possède d'Ingres un dessin à la mine de plomb qui est une pure merveille. Quant à sa peinture, j'avoue ne l'avoir jamais beaucoup goûtée.

M. Laborde redemanda du chaud-froid qu'il déclara un poème. Cela faisait une transition. Avec Ingres, il sentait vaguement qu'il avait fait fausse route.

Berthe ne s'amusait pas beaucoup. Sa grand'tante cherchait à la mettre un peu à l'aise en lui adressant la parole. Mais Berthe ne se montra pas à son avantage : elle était trop intimidée. Mme Gervais souriait en la comparant aux jeunes filles modernes qui remplissent les salons de leur hardi caquetage. Bien plus encore que la peinture du « père Ingres, » Berthe était vieux jeu.

Elle était placée à table auprès du fringant Albert ; elle se sentait toute malheureuse du mépris profond qu'elle pensait avoir inspiré à ce joli garçon, dont la timidité n'était pas le fait, bien certainement. Albert, au fond, était un brave garçon, un peu candide même, qui croyait se donner un air d'homme fort en se posant comme revenu de bien des illusions et en tranchant avec aplomb à tort et à travers. Il faisait peu attention à sa modeste voisine, mais, cependant, il lui versait poliment à boire, et, une fois, il lui demanda si elle aimait le bal.

— Je crois que je l'aimerais beaucoup, monsieur, si maman m'y conduisait. Mais je n'ai pas encore été dans le monde... c'est-à-dire, en dehors des réunions de Sainte-Catherine, chez la directrice de notre cours.

— Ce devait être d'une gaieté folle....

— Oh ! oui, monsieur, je m'y amusais beaucoup.

— Et comme rafraîchissements on vous donnait des verres de sirop, avec beaucoup d'eau, et des échaudés ?

— Des petits gâteaux aussi. Ils étaient très bons.

— Allons ! je vois que vous avez déjà goûté aux joies folles de la vie.

Il parlait avec un grand sérieux. Timidement, Berthe souleva ses paupières et regarda ce jeune homme qui lui semblait très beau, très imposant aussi. Elle rougit jusqu'aux oreilles.

— Je crois, monsieur, que vous vous moquez de moi. C'est trop facile, voyez-vous ; ça n'en vaut pas la peine.

Elle avait presque envie de pleurer, se sentant mal à l'aise à cette table trop belle, au milieu de ces gens qui, sans doute, la prenaient pour une petite provinciale très niaise, ce que du reste elle avait conscience d'être.

— Je m'en voudrais à mort, mademoiselle, si je croyais vous avoir fait de la peine. Je trouve ça au contraire tout simplement délicieux, une jeune fille qui, de nos jours, avoue s'être amusée à une Sainte-Catherine. C'est rare, je vous en réponds.

Et il se tourna vers Yvonne qui, avec sa grâce tranquille et d'un geste presque imperceptible, d'un regard, dirigeait le service. Berthe envia l'aisance avec laquelle elle répondait à l'occasion au redoutable Albert. Ce n'est pas à elle qu'il eût parlé d'échaudés et de verres de sirop ! La pauvre petite admirait et détestait en même temps cette belle personne si bien habillée ! Elle eût voulu, un moment, l'avoir pour amie, la supplier de la diriger dans ce monde nouveau qui l'effarouchait ; le moment d'après, elle l'eût volontiers griffée !...



Après le dîner, la conversation languit terriblement. On n'avait, de part et d'autre, que bien peu de choses à se dire, et Mme Gervais commençait à trouver sa famille lourde à porter. Son cousin s'était installé auprès d'elle, et cherchait maladroitement à remuer le passé. Mais il regrettait le cigare qu'il avait refusé d'aller fumer en compagnie de son fils, et la digestion l'ensommeillait terriblement. Il n'avait pas, comme Mme Pichon, fait la petite bouche, au contraire !

— Voulez-vous, mademoiselle, m'aider à servir le café ? C'est le rôle des jeunes filles.

Yvonne souriait en s'adressant à Berthe qui, réfugiée de nouveau auprès de sa mère, se disait tout bas que, si tous les « plaisirs de la capitale » ressemblaient à ce dîner, elle ne demanderait pas mieux que de retourner à Nantes par le premier train. Elle se leva tout de suite et prit une tasse de la main d'Yvonne.

— Je me sens si maladroite, murmura la jeune fille, que je suis capable de renverser le café au lieu de le présenter à ce gros monsieur.

— Ce n'est que la timidité qui fait un peu trembler votre main. Pourquoi avez-vous peur ? Nous ne sommes pourtant pas des gens bien formidables, ce me semble.

— Vous ! plus que les autres encore... parce que vous êtes si belle !

Yvonne se mit à rire un peu tristement.

— Tenez, je vais porter la tasse, prenez le sucrier, vous me suivrez. Puis après, nous causerons un peu. Je vous réponds qu'avant de partir vous n'aurez plus peur de moi.

Berthe s'acquitta très bien de sa tâche. Elle ne trembla plus, même en présentant le sucre à Albert, qui, s'ennuyant seul au fumoir, était revenu presque tout de

suite. Il s'installa auprès des deux jeunes filles qui causaient amicalement :

— Suis-je indiscret ? fit-il.

— Nullement, monsieur, vous allez m'aider à sermonner Mlle Pichon qui souffre, en ce moment, d'un accès aigu d'humilité.

— Cela passera.

— C'est que je suis si gauche, si embarrassée ! Si je pouvais vous ressembler un peu plus, mademoiselle, être à mon aise comme vous, savoir répondre.

— Songez que j'ai une dixaine d'années pour le moins de plus que vous. Songez aussi que l'aisance fait partie de mon emploi. Je suis demoiselle de compagnie. Je dois, lorsque cela lui plaît, remplacer Mme Gervais, lui éviter l'ennui de diriger sa maison, amuser ses invités lorsqu'elle ne suffit pas à la tâche ou qu'elle se sent paresseuse. Vous voyez, mademoiselle, que si l'une de nous doit envier l'autre, ce n'est pas vous.

— Ah ! s'écria Berthe, je suis certaine que Mme Gervais vous aime comme sa fille, sa petite-fille plutôt, et vous traite comme telle.

Yvonne sourit de nouveau, mais ne répondit pas. Dans sa fierté, elle avait tenu à bien établir sa situation aux yeux des « héritiers naturels, » et son petit discours s'adressait à Albert encore plus qu'à Berthe. Le jeune homme écouta la réponse de la petite provinciale, et se dit : « Elle a, ma foi ! raison. Papa a, je crois, fait son voyage en pure perte. La belle Yvonne nous a coupé l'herbe sous les pieds. »

Lorsque Mme Gervais et sa demoiselle de compagnie se trouvèrent enfin seules, la vieille dame poussa un soupir de soulagement. Elle s'était fort ennuyée, regret-

tant la société de ses habitués. Et Mme Gervais avait horreur de s'ennuyer.

— Eh bien, Yvonne, que pensez-vous de mes héritiers naturels ?

— La petite est gentille.

— Une vraie bécasse !

— Mais non, madame, je vous assure.... Il m'est venu une idée. Mme Pichon désire marier sa fille, grâce à vous. M. Laborde vous présente son fils, qu'il veut laisser à Paris sous votre protection. Mariez Mlle Pichon à M. Albert Laborde.

Mme Gervais éclata de rire. L'idée lui semblait d'une cocasserie délicieuse.

— Mais, des deux côtés, on cherche un établissement avantageux. Non, ce serait trop drôle. Décidément, je ne les trouve plus si assommants, mes provinciaux !

Mme Pichon, peu satisfaite de cette première soirée, était assez intelligente pour sentir que sa fille et elle avaient fait piètre figure au milieu du luxe artistique de sa tante. Mais, peu de jours après elle rayonnait ; sa joie avait peine à se dissimuler. Selon elle, la partie était gagnée. Mme Gervais entrait si pleinement dans les inquiétudes de son cœur de mère, comprenait si bien que Berthe se marierait mieux à Paris qu'à Nantes, qu'elle avait tout pris sur elle. La première chose à faire était d'habiller la petite pour son rôle de demoiselle à marier. Mme Pichon pleurait misère. Ce fut la grand'tante qui, ouvrant largement sa bourse, transforma la mère aussi bien que la fille, comme d'un coup de baguette. Puis elle donna une sauterie en l'honneur de cette jeune parente qu'elle présentait à ses amis presque comme elle eût présenté son héritière. Berthe, très changée à son avan-

tage par une couturière de premier ordre, nageait dans la joie. Elle allait danser, enfin! Et, surtout... surtout... Albert Laborde ne pourrait plus la traiter en petite pensionnaire qui ne compte pas.

Dans le camp Laborde, cette attitude inattendue de la vieille parente jetait la consternation. Le cousin Jean avait cru faire merveille en jouant d'un passé sentimental, dont le souvenir, évidemment, était resté plus présent à son esprit qu'à celui de Mme Gervais. Mais Jean Laborde s'en prenait plus volontiers aux autres de ses déconvenues qu'à lui-même. Il s'emporta contre son fils qui n'avait pas su deviner que les artistes régnaient sur cet intérieur.

— Fallait donc me le dire! grommela le jeune homme.

Albert devint assidu auprès de sa vieille parente, déclara qu'il trouvait les habitués de la maison très « chouettes, » et bientôt adopta l'argot des ateliers dont il se servait un peu à contre-sens, mais avec infiniment d'aplomb. Il amusa fortement un des intimes de Mme Gervais, un vieux peintre très célèbre, à la mise plus que négligée, sentant la pipe, et qu'Albert honora de sa protection, jusqu'à ce qu'il apprit son nom, un nom connu des deux mondes. Le vieux peintre l'emmena un jour chez lui, dans un hôtel somptueux, débordant de richesses, un peu débraillé cependant, mais qui remplit le jeune Bordelais, qui savait compter, d'un étonnement respectueux. Il se remit vite, cependant, et donna son avis sur un grand tableau presque achevé avec une désinvolture qui transporta d'aise le célèbre académicien.

— Vous savez, ma chère amie, dit-il à la suite de

cette visite à Mme Gervais, vous m'avez souvent servi des plats qui réjouissaient ma vieille gourmandise ; votre petit-cousin est d'un ragoût encore supérieur. Il me va, cet enfant, il me fait passer des heures adorables. Il est du « dernier bateau, » de celui qui vogue sur la Garonne. Et la Garonne enfonce la Seine !

Mme Pichon et sa fille fréquentaient peu les « cinq heures » de Mme Gervais. Mme Pichon se représentait les artistes comme des gens à cheveux longs et à mœurs abominables, étant restée aux préjugés de sa première jeunesse. Elle dut convenir, cependant, que la plupart des intimes de M. Gervais, les jeunes surtout, auraient pu facilement, d'après leur tenue, passer pour des clercs d'avoués ou des apprentis diplomates. Mais, la conversation roulant sur des choses qui pour elle étaient absolument incompréhensibles, avec des tournures de phrases qui l'ahurissaient, elle en conclut que, si les cheveux étaient coupés en brosse, les idées et les habitudes restaient échevelées, et que ce n'était pas une société pour Berthe. Le mari rêvé ne pouvait être un artiste. Mme Gervais l'encouragea dans ces idées, car la présence des deux provinciales gênait le laisser aller des anecdotes, les fusées paradoxales qui amusaient sa vieillesse. Elle tolérait la présence d'Albert ; celle du père Laborde, au contraire, l'exaspérait.

JEANNE MAIRET.

(*La fin prochainement.*)



LA GRAPHOLOGIE

SECONDE PARTIE[1]

III

En graphologie, la méthode d'interprétation consiste à étudier les traits de l'écriture, considérés comme des mouvements physiologiques, et à les mettre en rapport de valeur avec les mouvements psychologiques correspondants.

L'écriture est une combinaison de traits rectilignes, d'angles, de courbes et de points. La graphologie décompose ces éléments, les analyse, leur donne l'interprétation psychologique qui leur convient. Puis elle se livre à un travail de recomposition, comparant les uns aux autres les éléments obtenus, étudiant leur action réciproque, établissant la résultante de leurs forces diverses. Le travail tout entier se résume dans une synthèse psychologique qui est un portrait de caractère.

Notre dessein étant, non de faire un traité sur la matière, mais d'exposer aussi brièvement que possible les données de la science et les résultats acquis, nous nous

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

contenterons de quelques indications sur les points essentiels.

Le premier travail auquel se livrait l'abbé Michon portait sur la mollesse ou la rigidité du trait rectiligne. « A la pensée molle, faible, hésitante, irrésolue, timide, correspondra toujours le trait mou, léger, tremblotant, indécis. Le fluide nerveux est peu excité, la main est molle, le trait est mou. »

Au contraire, le trait accentué, ferme, correspondra toujours à une pensée forte, hardie. « Le fluide nerveux a été considérablement excité, la commotion est forte, les muscles obéissent, les doigts sont puissamment contractés, la main a un mouvement de rigidité implacable, le trait est rigide. »

L'âme s'est manifestée, et sa manifestation a été logique.

Il faut considérer ensuite le trait dans sa terminaison. Celle-ci est tracée pesamment ou légèrement ; le trait finit en massue :

tout

ou en pointe aiguë :

tout

L'impulsion aura été bien différente. Dans le premier cas, on avait affaire à une nature résolue, à une volonté forte ; dans le second, à une volonté faible ou moins forte. La plume a glissé en ne laissant qu'une trace légère.

« La raison psychologique apparaît là avec évidence. Cette main qui jette sa forte empreinte, qui fait ce trait anormal appuyé si rudement à son extrémité, ne peut avoir adopté cette singulière terminaison que par le besoin inconscient de rendre

des déterminations intraitables. Et par contre la main légère, qui a peur d'appuyer, ne dit-elle pas sa faiblesse de détermination, sa facilité à subir les influences des autres ? »

La barre du *t* minuscule est, de tous les traits rectilignes, le plus important à étudier, parce qu'il ne fait pas corps avec le mot et que, pour le tracer, un acte volontaire spécial est nécessaire. Il est donc au plus haut degré une manifestation de volonté. Son absence est un oubli, un indice de négligence, de paresse, une défaillance de l'attention, c'est-à-dire de la volonté. Les natures les plus fortes ont parfois des moments de faiblesse ; l'absence occasionnelle de la barre du *t* dans l'écriture en est la révélation.

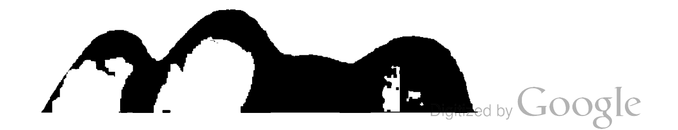
Si la barre est fine, courte, à peine marquée, mais que ce soit là son caractère constant, nous avons affaire à une personne de volonté égale, mais peu accentuée :

tout

Si elle est longue et forte, terminée en pointe, la vivacité du scripteur en est la cause :

tout

« C'est, dit M. Crépieux-Jamin, dans la vivacité avec laquelle la barre du *t* est placée qu'il nous faut chercher la marque de la vivacité de l'écrivain. Or, dans nos mouvements vifs nous employons souvent un excédant de force, afin de ne pas manquer notre but, préférant l'exagération du trait à une facture plus réservée, mais plus lente. De là vient qu'une longue barre de *t* signifie vivacité. Le rapport psychologique est facile à comprendre. On conçoit aisément que la délicatesse se manifeste par des traits fins et l'énergie par des traits forts. Une barre de *t* énorme et courte représente bien une expansion nerveuse brutale et nous dit la violence de l'écrivain. Enfin la constance nous est donnée par la régularité avec laquelle sont placés les signes de la volonté. »



Particularité intéressante et qui montre à quel point le fond moral se révèle dans l'écriture, les personnes autoritaires, aimant à dominer, placent très haut la barre du *t*. Quand elle est si haut placée qu'elle ne touche même plus la hampe de la lettre, tenez pour certain, si c'est là un signe constant, que vous avez affaire à un caractère despotique. L'humilité abaisse la barre du *t* jusqu'à la faire reposer sur la partie supérieure des lettres voisines :

tout tout

Ces considérations au sujet de la ligne droite s'appliquent avec une égale vérité aux deux autres éléments de l'écriture, la courbe et l'angle.

La courbe est douce au regard ; c'est la ligne s'infléchissant avec grâce pour obéir à cette qualité psychique qu'on nomme la douceur : le mouvement physiologique de l'homme qui craint de heurter, de faire du bruit.

L'angle est dur au regard ; sa rigidité a quelque chose de sec, de cassant. Le peuple, ce graphologue instinctif volontiers disposé à se moquer des personnes scrupuleuses « qui mettent les points sur les *i*, » ne s'est pas trompé quand il a donné le nom d'anguleux aux caractères sans douceur et sans grâce.

L'écriture normale est un mélange à parties égales d'angles et de courbes, combinaison de force et de douceur qui est l'apanage des natures bien équilibrées, répond à l'idéal de l'artiste et plaît au regard. Quand la courbe prédomine, il y a chez le scripteur plus de grâce que de force. Si l'angle est absent, vous avez une nature molle où la douceur devient faiblesse.

De là cette règle, facile à vérifier dans la pratique,

que le signe graphologique est la mesure du mouvement psychologique correspondant, variant avec lui d'étendue, de constance et d'intensité.

Cette loi s'applique à tous les mouvements de l'écriture, aussi bien qu'aux traits considérés isolément. Elle est même plus facile à vérifier dans les caractères généraux du graphisme.

Certaines personnes ont dans leur écriture un mouvement ascendant, plus ou moins marqué ; d'autres, un mouvement descendant. Chez d'autres encore, la ligne monte et descend, elle prend une forme serpentine.

Ces mouvements divers peuvent être accidentels ; alors il n'y a pas à s'en occuper. Mais, s'ils se répètent avec constance, c'est la révélation d'un état ou d'une disposition de l'âme dont vous pourrez toujours mesurer l'intensité à celle du signe.

Les hommes au caractère inflexible ont la ligne rigide, comme tirée à la règle. Les hommes à l'esprit souple, délié, capables de se plier aux circonstances, les opportunistes, les diplomates, ont la ligne souple, sinueuse, à courbe plus ou moins allongée, plus ou moins douce, à l'image du mouvement de leur esprit.

Les natures ardentes, entreprenantes, enthousiastes, ambitieuses, se révèlent dans leur graphisme par le mouvement ascendant de la ligne. « C'est, dit Michon, le soldat à l'assaut, c'est le voyageur gravissant la colline. »

« Il y a, dit-il encore, cette remarque à faire, c'est que des graphologistes, et j'en suis un exemple frappant, trouvant la forme ascendante très disgracieuse, ont fait tous leurs efforts pour prendre en écrivant la ligne horizontale, et n'ont jamais pu y réussir. J'essaie en ce moment sur la page même où je trace ces lignes ; il m'est impossible d'arriver à changer la direction de mes lignes montantes. »

Voilà qui montre combien est impérieuse la logique de la graphologie, combien nécessaire la correspondance du mouvement physiologique avec l'impulsion de l'esprit. Dans le cas donné, cela est si vrai qu'on peut observer la ligne ascendante même chez des personnes qui se servent de papier réglé.

Par cette même loi de concordance, sur laquelle nous ne saurions trop insister, puisque c'est sur elle que repose tout l'édifice de la graphologie, les natures défiantes, mélancoliques, ou momentanément affaissées sous le poids de quelque chagrin, ont dans leur écriture la ligne descendante. « Quand l'âme s'affaisse, dit l'abbé Michon, l'organisme cède à son tour. Il y a moins de fluide nerveux en activité ; la main débilitée s'affaisse. »

Cette tendance est si naturelle qu'on l'observe fréquemment dans l'écriture des personnes qui ont quelque nouvelle fâcheuse à annoncer, alors même qu'elles auraient d'ordinaire la ligne horizontale.

Phénomène plus intéressant encore, les personnes portées par leur nature ou par les circonstances à la mélancolie, mais qui sont assez fortes et assez résolues pour lutter contre cette disposition fatale, ont la ligne courbe, qui descend d'abord pour remonter ensuite. Tandis que les âmes ardentes, mais sans beaucoup de force et de persévérance, montent d'abord en écrivant pour redescendre ensuite, quelquefois avec une étonnante régularité.

Dirons-nous quelque chose du point sur l'*i* ? Son importance graphologique est plus grande que peut-être vous ne le pensez. Ce n'est pas seulement que son absence soit une marque de nonchalance ou d'inattention, que sa présence, régulière, constante, révèle des qualités d'ordre et de scrupuleuse attention, dont le scripteur fera

usage ailleurs encore que dans sa correspondance. Non; il n'y a pas que cela dans le point sur l'*i*.

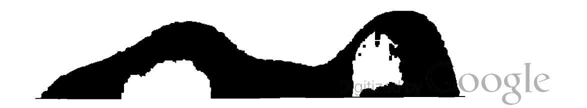
S'il est placé très bas, il est à craindre que l'écrivain n'ait guère d'aspirations vers un monde meilleur. Placé haut, il dénote l'amour de l'idéal. Très léger, il appartient aux natures timides ou délicates, à tendances spiritualistes ; très accentué, il est la marque des esprits bien trempés. Pâteux, il accuse des goûts vulgaires ; en forme d'accent, une grande vivacité. D'une forme bizarre, il est l'indice d'une originalité de l'esprit pouvant aller à la toquade. Le duc de Brunswick, de fastueuse mémoire, remplaçait ce point par un tout petit rond, très net, très régulier.

Une série de points à la fin des phrases est un signe qui, s'il se répète, indique que le cerveau est surexcité.

Un point après la signature est une marque de prudence, pour ne pas dire de défiance.

« Toute la loi physiologique du point, dit excellemment l'abbé Michon, repose sur la nécessité d'une attention spéciale de l'esprit pour bien mettre ce petit caractère à sa place, et lui donner sa forme normale. Le mettre où il est inutile, comme à la fin de sa signature ou d'un millésime, c'est montrer l'excès d'attention, un penchant à se défier, à s'inquiéter de tout. Rien ne se fait dans les mouvements libres de la main sans une raison. »

Parmi les instincts de la nature humaine, il en est un, profondément enraciné et vraiment fondamental. C'est l'instinct de la conservation, d'où dérive ce sentiment profond de notre importance individuelle qui nous conduit à nous préférer aux autres et à faire de notre personne le centre du monde. Il était à prévoir qu'un élément psychique aussi puissant mettrait son empreinte sur l'écriture. Les graphologues estiment qu'on la trouve dans ce mouvement rétrograde et centripète de la plume



qui donne naissance aux crochets rentrants, surtout dans la finale des majuscules.

La loi normale de l'écriture est que la majuscule se lie à la lettre suivante :

Monsieur

« Comment donc expliquer, demande l'abbé Michon, le mouvement étrange de la main qui porte la plume à perdre du temps, à se replier sur elle-même, à produire cette forme anormale, disgracieuse à l'œil et que les moindres notions du beau en matière graphique devraient proscrire rigoureusement? »

Monsieur Canada

Réponse :

« Le mouvement physiologique s'explique très bien. C'est le retour de la personnalité sur elle-même. Elle rentre dans son moi, comme le colimaçon dans son hélice ; elle se ratatine, contente et heureuse, comme le rat dans le fromage de Hollande. »

Michon appelle rayonnantes les natures oublieuses d'elles-mêmes, et il dit au sujet de leur écriture : « Le vilain crochet égoïste ne s'y rencontrera jamais. »

Ce jugement téméraire et prématuré sur le crochet rentrant a fait du mal. L'idée était ingénieuse, elle contenait une parcelle de vérité. Au surplus, rien n'étant plus aisé à reconnaître que ce signe, le monde s'en est emparé ; pendant quelque temps, la théorie du crochet égoïste a fait fureur, couvrant de honte les simples, tandis que du haut de leur tribunal leurs juges se gaussaient d'eux.

Pour moi, je crois le fameux crochet bien innocent de ce dont on l'accuse. Il appartient en effet surtout aux âmes simples, aux illettrés, qui ont gardé de leurs leçons de calligraphie la foi en la beauté de cette floriture, habituelle aux maîtres d'école. Je l'ai rencontré mainte fois chez des personnes que le justicier le plus sévère n'eût pu qualifier d'égoïstes ; de leurs anciennes prétentions à une « belle main » il ne leur restait que cela, et elles commettaient le terrible crochet le plus innocemment du monde.

Qu'il y ait dans ce mouvement physiologique une tendance à un sentiment personnel, un retour sur soi-même, cela nous paraît indiscutable. Mais de là à ce vice qu'on appelle l'égoïsme il y a loin.

L'égoïsme, le véritable, se montre à d'autres signes. M. de Rougemont, qui a écrit sur le *signe de l'égoïsme* la plus charmant traité que l'on puisse lire, en convient à moitié lorsqu'il dit :

« Ce vilain mot d'égoïsme ne s'applique nullement, dans l'acception qu'on lui donne d'ordinaire, à toutes les écritures où l'on rencontre de ces fameux crochets rentrants. Si on le faisait, ou courrait grand risque, dans bien des cas, de calomnier le prochain. »

Cela ne l'empêche pas, il est vrai, de diviser les scripteurs à crochets en plusieurs catégories d'égoïstes : les égoïstes malgré eux, les égoïstes contemplatifs, les égoïstes impressionnables à l'excès, les égoïstes passionnés.

Mais, chose bizarre, cette classification peut-être un peu fantaisiste, ne renferme pas la catégorie des *égoïstes proprement dits*. M. de Rougemont fait de ceux-ci une classe à part, et il commence par déclarer qu'on ne trouve pas chez eux le crochet rentrant.

Le véritable égoïsme n'a rien à faire avec le crochet rentrant ; nous n'en demandions pas davantage. Il existe pourtant ; mais alors, comment se manifeste-t-il ?

Par un tout petit crochet très aigu, qui se cache à la base ou dans l'intérieur des majuscules, répond M. de Rougemont :

Mon Cher

Ce petit crochet si anodin dénoterait « le superlatif du genre, un égoïsme en quelque sorte renforcé. » L'auteur dit tenir ce signe de l'abbé Michon lui-même, qui ne l'aurait pas mentionné dans sa classification par crainte de nuire à la propagation de sa découverte. Voilà qui nous étonne de la part de l'abbé Michon, surtout après ce qu'il avait écrit au sujet du « vilain crochet égoïste. » Mais passons.

Nous suspendons notre jugement au sujet du petit crochet aigu, l'ayant plus d'une fois rencontré chez des personnes que nous n'aurions certes jamais soupçonnées « d'égoïsme renforcé. » D'ailleurs, il nous paraît possible de l'expliquer physiologiquement d'une autre façon.

Le véritable égoïsme constitue chez les égoïstes de race le fond même de leur personnalité ; il est à la base de toutes leurs actions, qu'il nuance d'une certaine façon. Il n'a pas de signe particulier, et se manifeste en tout et partout. M. Crépieux-Jamin pense qu'on ne le trouve parfois que par voie déductive, au moyen de résultantes. Nous adoptons sa manière de voir.

Il est une autre espèce de crochet, très petit lui aussi et d'ordinaire très aigu, qui ne se rencontre que dans les finales des mots, et auquel l'abbé a donné le nom de croc ou harpon. Il y voit un signe de ténacité :

votre lui

« Il semble, dit-il, rationnel de se l'expliquer par la loi physiologique qui fait se cramponner la plume, quand elle termine certains traits. »

L'abbé nous paraît avoir raison ; notre opinion au sujet du harpon n'est qu'une nuance de la sienne. Le harpon ne se trouve que dans l'écriture des gens vifs qui projettent leurs finales d'un mouvement nerveux très brusque ; mais ce sont des gens à volonté forte, qui ont de l'empire sur eux-mêmes. Au dernier moment, craignant d'aller trop loin dans la manifestation de leur sentiment intime, ils se retiennent. Le harpon est donc pour nous le signe par excellence de l'empire sur soi-même chez les natures vives.

Parmi les caractères généraux de l'écriture, il en est qui sont susceptibles de plus d'une interprétation ; cause fréquente d'erreurs pour les graphologues inexpérimentés. Quelques exemples le feront comprendre.

L'écriture grande, l'écriture « magistrale » comme l'appelle Michon, a pour signification l'orgueil ; et l'écriture petite, l'humilité. Mais la première est aussi et presque toujours l'indice de la grandeur d'âme, de la générosité, du courage ; il y a concomitance. L'écriture petite a la petitesse d'esprit, la mesquinerie, la défiance de soi, pour signification concomitante de l'humilité.

Il arrive pourtant que la haute taille des lettres soit le fait de l'inexpérience calligraphique ; c'est le cas chez les illettrés et chez les enfants. Voilà une signification sans relation aucune avec la grandeur d'âme et le courage. Au demeurant, quelques personnes ont l'écriture



grosse, tout simplement parce que leur vue a baissé et qu'elles s'obstinent à écrire sans lunettes.

Quant à l'écriture microscopique, si fréquente chez les écrivains modernes, elle n'est pas toujours, tant s'en faut, une marque d'humilité. On la rencontre chez les gens fins, retors, rusés, chez certains hommes d'esprit, Sarcey par exemple, chez les minutieux; fréquemment aussi, c'est un signe de myopie.

Comment se tirer d'affaire? Le seul moyen, c'est d'examiner sous différents aspects le graphisme en cause, de comparer, de modifier, s'il y a lieu, les uns par les autres les éléments recueillis, et tout d'abord, suivant la règle donnée par M. Crépieux-Jamin, de s'informer si le scripteur appartient à l'élite de l'humanité ou au gros monceau, si c'est un homme supérieur ou un médiocre, ou encore un homme vulgaire.

M. Crépieux-Jamin affirme que malgré tout « il n'est pas difficile de trouver la véritable signification d'un signe dans une écriture. »

« Comment distinguons-nous, demande-t-il, indépendamment des motifs de l'émotion, qu'un homme a peur ou qu'il est fou, qu'il éprouve une grande volupté ou une grande douleur? Par la mimique qui suit celle-là. L'écriture étant une suite de manifestations variées du caractère, permet encore d'établir entre plusieurs traits celui qui peut exister ou qui existe nécessairement. Quand on commence à étudier les écritures, on doit noter les significations probables et réserver celles qui sont douteuses; on procède ensuite par voie d'élimination. »

Nous voilà bien loin des signes fixes de l'abbé Michon et de son imperturbable assurance.

IV

Le moment est venu de nous occuper de classification, c'est-à-dire de grouper et de coordonner les faits suivant leurs affinités naturelles, et d'assigner à chaque groupe les caractères communs qui le distinguent des autres.

A vrai dire, une classification rigoureusement logique n'étant possible que dans un état avancé de la science, et la graphologie en étant encore à ses débuts, nous aurons à nous contenter d'un cadre provisoire, que des découvertes subséquentes viendront peut-être modifier. Nous nous garderons de formuler un système complet comme celui de l'abbé Michon, où d'ailleurs l'arbitraire joue un assez grand rôle, imitant sur ce point la réserve prudente de M. Crépieux-Jamin.

Au premier nous emprunterons sa triple division des manifestations de l'être moral; au second, sa classification d'après le degré de supériorité ou d'infériorité, qui nous paraissent fournir à la science graphologique une base suffisante pour les besoins du moment.

L'âme humaine, étudiée dans son activité, se manifeste dans trois domaines distincts : l'intelligence, le cœur, la volonté.

En classant les écritures au point de vue intellectuel, l'abbé Michon est arrivé à reconnaître trois groupes principaux, répondant aux trois grandes manifestations du procédé cérébral de la pensée : 1° le groupe des intuitifs; 2° le groupe des déductifs; 3° le groupe intermédiaire des équilibrés.

L'intuitif, c'est l'homme capable de créer, l'homme qui a des idées. Le déductif, c'est l'homme capable de mettre les idées en œuvre, de les relier les unes aux autres suivant les lois de la logique. Le premier est un inventeur, un poète, parfois un utopiste; le second est un homme pratique, un raisonneur, un philosophe, un assimilateur.

L'homme équilibré, c'est l'homme heureux qui sait à la fois créer et organiser.

Et voici les signes graphologiques auxquels on les reconnaîtra :

L'intuitif sépare les lettres, le déductif les lie, l'équilibré a des lettres isolées et des lettres liées par groupes.

Chez les intuitifs, l'impétuosité de la pensée imprime à la main un mouvement brusque, saccadé, qui réduit les lettres à leur plus simple expression. D'ordinaire, elles sont d'une sobriété rigoureuse et se redressent vivement, quoiqu'on trouve parfois des intuitifs à l'écriture inclinée, riches natures chez lesquelles la sensibilité morale s'ajoute à la sensibilité intellectuelle.

Comme écriture type de l'intuitivité, l'abbé Michon donne l'écriture de Châteaubriand, celle de Victor Hugo, de Michelet, de Mazzini, tous idéalistes, en effet, au premier chef.

« Dans Châteaubriand, dit-il, l'activité cérébrale est telle, le mouvement de conception qui emporte l'esprit est si rapide, si brusque, que la plume, sous l'influence de l'enthousiasme, n'a pas le temps, la possibilité même de tracer les lettres dans leur plus simple connexion, que nulle lettre ne se lie aux autres, que souvent la lettre à trois jambages, comme l'*m* minuscule est coupée en trois et forme trois lettres... »

Agréez, je vous prie, Monsieur, Chateaubriand

Les déductifs, au contraire, ont un besoin si impérieux de liaison dans les idées qu'ils ne peuvent faire autrement que de le montrer dans leur graphisme; non seulement ils ne font souvent d'un mot qu'une seule lettre, mais parfois de toute une ligne qu'un seul mot. L'abbé Michon cite Mazarin, Calvin, Lamennais, Bismarck, Proudhon, Palmerston, F. de Lesseps, Emile Ollivier, comme étant des déductifs purs :

Agréez, Monsieur, mes compliments

Pour lui, le type de l'écriture équilibrée, c'est celle de M. Thiers :

Les arts qui consistent de tout A. Thiers.

L'abbé Michon se donne encore la peine de distinguer des classes intermédiaires, dans le détail des-

quelles nous n'entrerons pas, étant d'avis comme M. Crépieux-Jamin qu'il a attaché trop d'importance à ce caractère spécial de l'esprit humain. Nous dirons pourtant quelque chose de sa très ingénieuse théorie au sujet de ce qu'il appelle « le coup d'intuition, » parce qu'elle nous a paru se justifier dans la pratique.

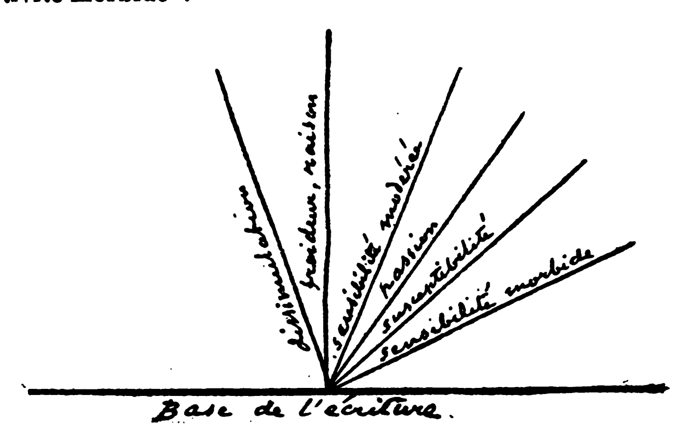
Certains esprits très logiques, très riches de déductivité, et qui, en conséquence, lient toutes les lettres dans le corps du mot, ont un premier mouvement d'intuition qui fait surgir une idée; puis ils se hâtent de mettre cette idée en œuvre. Le signe de ce coup d'intuition précédant le travail logique de la pensée est une lettre isolée des autres, en général la première du mot.

« L'écriture de Napoléon Ier, dit-il, est un type pour cela. Généralement, après une première lettre tracée, il y a un temps d'arrêt. L'esprit est à son travail d'intuition, de pénétration des choses, de production d'une idée, d'un plan, à son œuvre de création; puis toutes les lettres s'enchaînent, se lient dans le mot jusqu'à la dernière, et disent nettement le réalisateur qui ne perd pas une minute et se met à l'œuvre après le travail de la conception. »

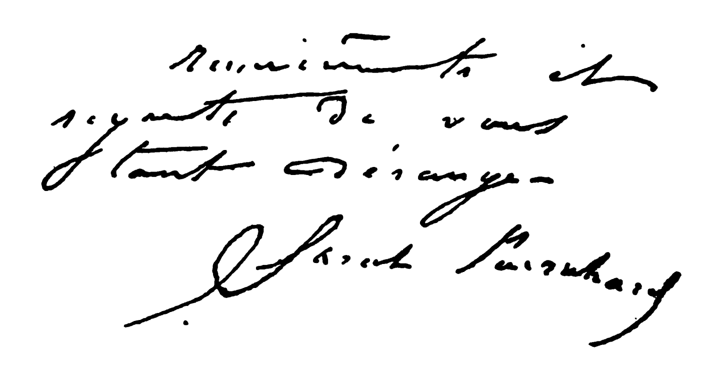
Le mouvement affectif de l'âme se traduit par l'inclinaison des lettres. En se livrant, en s'abandonnant, l'âme s'incline; telle est la raison physiologique de cette loi graphologique. Et pour la même raison, plus l'écriture se redresse, moins il y a de sensibilité.

Ce phénomène est d'une vérification facile et presque invariable. C'est même ce qui a permis à un graphologue allemand, M. Schwiedland, de construire un graphomètre à l'aide duquel on mesure le degré de sensibilité au plus ou moins d'inclinaison des lettres. La sensibilité moyenne correspond à un angle de 45°. En

deçà, la raison prédomine ; au delà, commence la sensitivité morbide[1].



Les caractères passionnés, les âmes tendres, les cœurs sensibles, se reconnaissent du premier coup d'œil à cette écriture fortement penchée qui donne au graphisme l'aspect d'un champ de roseaux s'inclinant au souffle de la brise. Telle est l'écriture de Francisque Sarcey, celle de Paul de Cassagnac, celle encore de la grande tragédienne Sarah Bernhardt :



[1] Le graphomètre doit être construit sur papier transparent et placé sur l'autographe qu'on veut étudier.



Nous avons eu déjà l'occasion de mentionner le fait que les femmes ont en général l'écriture plus inclinée que les hommes, quoique les exceptions ne soient pas rares.

Les caractères froids, les natures sèches, calculatrices, les esprits positifs, ont l'écriture très rapprochée de la verticale. Ici encore nous avons pour types l'écriture de Châteaubriand et celle de M. Thiers. Chez Talleyrand et chez Guizot, l'inclinaison des lettres est à peine sensible :

docile à la vérité

Guizot

Une classe très intéressante d'écritures, c'est celle où les lettres droites alternent plus ou moins avec des lettres inclinées. Le graphologue y découvre une lutte plus ou moins vive entre le cœur et la raison, entre la chair et l'esprit :

l'assurance de mon plus affec-
tueux dévouement en N. S.
+ Jean-Pierre,
Évêque de Verdun.

« C'est, dit Michon, l'écriture de toutes les natures impressionnables qui redoutent les mouvements sensibles de leur cœur, qui les compriment pour obéir à un plan de conduite ambitieux, à des scrupules de conscience, à des théories arrê-

tées. Pour de telles âmes, la sensibilité est une grande gêne. Elle vient s'interposer à tout moment. Elle fait des reproches qu'on travaille à ne pas écouter, ou bien elle a des entraînements auxquels la conscience ne veut pas s'abandonner. Dans tous les cas, il y a lutte. C'est généralement l'écriture des prêtres. Rien n'est curieux comme de voir, dans de telles écritures, le mouvement de raison et le mouvement du cœur se dresser en face l'un de l'autre. »

Il dit encore à ce sujet :

« Le moindre mouvement de la plume est une vibration de l'âme dans un sens ou dans l'autre. Dès que le signe graphique est connu, c'est un jeu dans l'application de dire ce que l'âme a produit, ce qu'elle a senti, ce qu'elle a voulu, plus finement encore quelle a été la nuance dans chaque façon de sentir, de vouloir. De toutes les facultés de l'âme, la sensibilité est celle qui se prête le mieux à ce travail délicat d'analyse, à cette anatomie du cœur humain jusque dans les dernières fibres. Là il est impossible à l'âme de dissimuler; la moindre déviation est un indice. Rien ne se calcule dans cette merveilleuse impression de l'âme sur le papier à l'aide des traits. »

Tout cela nous paraît fort juste, excepté cette prétendue impossibilité où serait l'âme de se dissimuler. Il y a des natures à la fois très sensibles et très fortes, que leur sensibilité fait souffrir et qui réagissent victorieusement par la seule puissance de leur volonté. Ces gens-là auraient, s'ils cédaient à leur instinct, l'écriture très inclinée ; mais ils ne veulent pas permettre à leur sensibilité de se manifester. Ils se redressent et ils se renversent en arrière ; ils prennent dans les relations de la vie le contre-pied de leur attitude naturelle. Repliés sur eux-mêmes, parfois même hérissés, ils produisent sur leurs alentours une impression de sécheresse et de froideur à laquelle on se trompera. D'un tel homme, celui qui le connaît intimement vous dira : — Ne vous laissez pas arrêter par ses dehors peu engageants ; mon ami



a l'air féroce ; au fond, c'est le cœur le plus sensible du monde.

Eh bien, cette victoire de la volonté sur la sensibilité se traduit le plus souvent par une écriture non seulement redressée, mais renversée. Si vous aviez l'occasion de vous procurer un autographe de la première jeunesse de cet homme, vous seriez étonné de constater qu'il avait alors l'écriture très inclinée. Vers l'âge de quinze ou vingt ans, sous l'empire de quelque grand froissement de cœur, il aura tout à coup renversé son écriture, peut-être sans savoir à quel instinct il obéissait. Et, phénomène plus remarquable encore, si ce changement s'est produit plus tard dans la vie, alors que sa signature avait déjà pris dans sa pensée une forme arrêtée, vous aurez sous les yeux un autographe à l'écriture renversée, dont la signature fortement inclinée dans le sens normal paraîtra provenir d'une autre main :

Cher ami . . .
bien à vous
Louis Moreau

La sensibilité ne doit pas être confondue avec la bonté ; on peut être très sensible et n'avoir pas de cœur. Certaines personnes s'attendrissent à la lecture d'un roman, qui dans leurs relations avec leurs semblables se montrent impitoyables. L'écriture inclinée révèle la sensibilité. La bienveillance, la bonté, se reconnaissent à d'autres signes, surtout dans une tendance à transformer les courbes centripètes[1] de l'écriture en courbes centrifuges, par exemple dans l'*m*, l'*n* et le *p* :

[1] En graphologie, la courbe centripète est celle dont la convexité est tour-

Mon pauvre ami

« L'écriture modérément inclinée, dit M. Crépieux-Jamin, surtout quand elle contient les signes de la douceur, de la bienveillance et de la franchise, nous donne les beaux caractères. »

L'homme livré sans réserve à sa sensibilité serait un être bien malheureux, jouet de ses impressions, toujours en danger de s'égarer, dangereux pour ses semblables. Par bonheur, la nature lui a donné un frein, la force de volonté.

L'abbé Michon raconte que, lorsqu'il voulut rechercher les signes de la volonté, il commença par faire deux classes des très nombreux autographes qu'il avait entre les mains. Dans l'une d'elles, il mit les autographes des personnes qu'il connaissait pour avoir la volonté forte ; dans l'autre, la volonté faible.

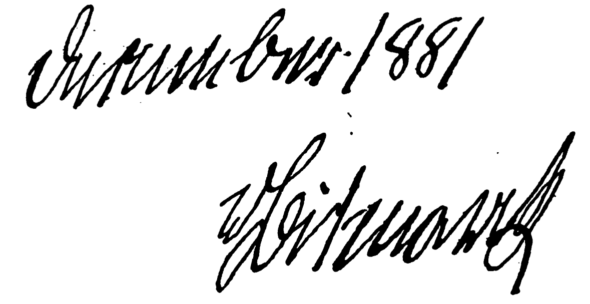
Quand il eut constaté que chacune de ces deux grandes classes était caractérisée par des signes spéciaux, il les subdivisa l'une et l'autre, de manière à pouvoir différencier les manifestations de la volonté.

Cette méthode, qui est celle usitée pour toutes les sciences naturelles, le conduisit à affirmer que la volonté se manifeste dans le trait horizontal, avant tout dans la barre du *t*, mais aussi dans tout trait, long ou court, ayant un point d'arrêt.

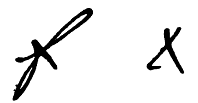
« L'étude comparée de milliers d'écritures démontre, dit-il, que toutes les volontés molles barrent mollement les *t* minuscules. C'est toujours un trait léger, filiforme, en pointe d'aiguille imperceptible. Par contre, toutes les volontés fortes barrent fortement, durement, et en appuyant la plume, tous les *t* minuscules. »

née en haut, comme dans l'*n* ; la courbe centrifuge, celle dont la convexité est tournée en bas, comme dans l'*u*.

Nous avions déjà mentionné ce fait à propos de la relation entre le mouvement de l'âme et celui de la plume; nous n'insisterons pas. Michon a trouvé le trait rectiligne dur, carré, terminé en massue, chez tous les personnages historiques célèbres par l'énergie de leur volonté, Napoléon Ier, Thiers, Gambetta, Victor Hugo, Alexandre Dumas fils, etc. Charlotte Corday avait une écriture virile, portant l'empreinte de la résolution, bien apparente dans l'énergie de ses barres et traits de lettres. On rencontre la massue brutale presque à chaque ligne de l'écriture chez le prince Bismarck.



L'opiniâtreté, qui est la manifestation de la volonté sous la forme de la résistance, a pour signe caractéristique « le trait qui coupe les *t* ou les *f* du haut en bas, en grossissant d'abord le trait et en le tirant brusquement aussi aigu qu'un fer de lance. »



Nous avons déjà mentionné le harpon des finales parmi les signes principaux de l'empire sur soi-même. La ténacité proprement dite se révèle par la boucle remplaçant la barre du *t* minuscule soit dans le corps du mot, soit à la fin :

La lettre a l'air d'être attachée par la base, comme si l'on avait pu craindre qu'elle ne s'envolât.

La barre en retour de l'*f* minuscule a la même signification :



La mollesse dans le caractère se reconnaît aux courbes accentuées des lettres et à leur forme indécise. Les angles accusent toujours chez l'écrivain la fermeté et la décision de caractère pouvant aller jusqu'à la dureté.

M. Crépieux-Jamin reconnaît deux forces distinctes dans la volonté : la force de résistance et la force d'initiative ; il dit à ce propos avec beaucoup de justesse :

« Quand on connaît bien la manière dont la volonté se manifeste chez un homme, on possède une excellente base pour faire l'analyse de son caractère et tracer son portrait graphologique. »

La volonté de résistance retient la main dans son mouvement scripteur ; la volonté d'initiative la pousse en avant. Etudiez une écriture à ce point de vue, particulièrement la barre des *t*, les finales des mots, la position des accents et du point sur l'*i* ; vous ne tarderez pas à vous rendre compte du genre de caractère auquel vous avez affaire à ce point de vue spécial de la volonté.

Les hommes d'initiative ont dans leur graphisme quelque chose du *go ahead* américain ; chez eux, fréquemment, le point sur l'*i* surmonte la lettre qui suit ; la barre du *t* se lance en avant au point d'être parfois séparée de la hampe ; elle est vive, longue, pointue. Leurs finales se projettent aussi en avant avec force, comme à l'at-

taque de l'ennemi, et leur paraphe, s'ils en ont un, est un coup d'épée :

Les hommes chez lesquels prédomine la force de résistance, opiniâtreté, entêtement, ténacité, obstination, ont un graphisme crochu, retenu, arrêté, fréquemment massué, auquel on ne se trompe pas. Telle l'écriture de Charlotte Corday :

Ce 9 juillet.

Corday

Heureux ceux qui ont la volonté équilibrée, aussi forte dans un sens que dans l'autre ; si leurs facultés morales et leur sens intellectuel sont en harmonie avec cette double puissance, il ne leur faudra qu'une occasion pour faire de grandes choses.

V

L'analyse graphologique fournit les éléments du portrait de caractère, elle n'est pas un portrait. Après avoir disséqué, il faut reconstruire, et tout d'abord mettre ensemble les matériaux de même nature, les étudier dans leurs rapports, les combiner.

L'analyse ne donne même pas tous les traits du caractère ; il en est de composés qu'on ne saurait obtenir que par voie de résultante. Prenez pour exemple la jalousie. Vous n'en trouverez pas le signe dans l'écriture, parce que ce n'est pas un des éléments simples du caractère. La jalousie est la résultante logique de la sensibilité et de l'égoïsme. Les personnes qui ont l'écriture très inclinée et dont les finales se recourbent dans un mouvement centripète, ont le caractère jaloux.

La loi des résultantes est basée sur ce fait que les facultés de l'âme réagissent les unes sur les autres sans se détruire, absolument comme les forces en physique.

Deux forces de même nature, agissant dans le même sens, s'appuient mutuellement et leur puissance en est intensifiée. Ainsi une écriture à la fois inclinée et agitée, en ajoutant le signe de la nervosité à celui de la sensibilité, vous fera reconnaître la sensitive que le moindre souffle d'air impressionne.

Deux forces de même nature, agissant en sens contraire, se font contrepoids et en quelque sorte s'annulent l'une par l'autre sans se détruire. Voici un homme dont l'écriture très inclinée, presque couchée, parle d'une sensibilité dangereuse ; mais les lettres d'égale hauteur et parfaitement régulières montrent qu'il a les nerfs solides et l'humeur égale. Les forces sont de même na-



ture, mais en sens contraire ; la sensibilité n'en est point détruite, ni l'égalité d'humeur ; elles se font contrepoids, et donnent la vision d'un caractère charmant, à la fois affectueux et calme.

Deux forces de nature différente, agissant dans le même sens, se combinent pour former un nouveau trait de caractère, d'une grande intensité. L'homme qui, en écrivant, sépare toutes ses lettres est un intuitif, doué d'une grande sensibilité intellectuelle; si par surcroît il a l'écriture inclinée, signe de sensibilité morale, la combinaison de ces deux forces élémentaires donnera l'homme primesautier, enthousiaste, irréfléchi, qui, livré à toutes ses impressions, pourra faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, suivant la pente de son caractère.

De même, le scripteur dont l'écriture est inclinée et qui barre faiblement le *t* minuscule, à la fois sensible et de volonté faible, — deux forces de nature différente mais agissant dans le même sens, — verra sa sensibilité dégénérer en lâcheté, à moins que d'autres éléments de son caractère ne contribuent à le maintenir debout.

Enfin, deux forces de nature différente agissant en sens contraire se combinent en se tempérant l'une l'autre. Un homme qui place très haut la barre du *t* et dont le graphisme se distingue par l'abondance des courbes centrifuges, à la fois despote et bienveillant, vous représentera le type du bienfaiteur qui impose ses bienfaits, de l'homme aux affections despotiques; et, pour peu qu'il y ait encore dans son caractère un élément d'orgueil, vous aurez sous les yeux un de ces personnages parfois très bienfaisants, mais désagréables, qui aiment à s'entourer d'une tribu de protégés.

L'abbé Michon avait compris l'importance de cette

étude des résultantes; mais il n'a guère fait qu'indiquer la voie. C'est à M. Crépieux-Jamin que revient l'honneur d'y être entré résolument.

Il commence par poser en principe que la plus importante des résultantes, c'est celle qui établit la différence entre l'infériorité et la supériorité. « Il n'y a pas de psychologie pratique possible, dit-il, en confondant la supériorité et l'infériorité, parce qu'il y a des qualités de supériorité et d'infériorité. »

Cette affirmation n'est pas claire, et nous dirons tout de suite que le chapitre très important d'ailleurs et très suggestif de l'*Ecriture et le caractère* sur les résultantes ne nous a pas entièrement satisfait. L'auteur nous paraît donner trop d'importance à la supériorité intellectuelle, au détriment de la supériorité morale et de la supériorité volontaire, et confondre en pratique ces deux dernières avec la première, bien qu'il reconnaisse que « en réalité il y a lieu de distinguer, à côté de l'écriture harmonique de l'intelligence, une écriture harmonique de la moralité et une écriture harmonique de la volonté. »

Il reconnaît encore « qu'une psychologie qui rapporterait le caractère tout entier à l'intelligence ne serait pas assez profonde. » Mais il montre son vrai sentiment, lorsqu'il dit :

« Dans tous les cas douteux, on ne risquera guère de se tromper en attribuant aux gens inférieurs par l'intelligence le mauvais côté des choses. Quant à la légitimité de ce procédé, nous en appelons à l'expérience de ceux qui ont quelque peu lutté dans la vie. Par lesquels de nos amis avons-nous été le plus désillusionnés ? Par les moins intelligents. »

Il nous est impossible de souscrire à ce jugement. Nous avons connu des personnes à l'intelligence plus



que médiocre qui étaient remarquables par leur droiture, leur loyauté, leur générosité de caractère. D'autre part, il suffit de penser à Napoléon Ier et à Talleyrand pour se rendre compte qu'il est possible d'être à la fois supérieur par l'intelligence et la volonté et d'une infériorité morale signalée.

M. Crépieux-Jamin, qui est un homme d'une haute valeur intellectuelle, fait primer l'intelligence sur la moralité dans son appréciation des caractères; et c'est à ce point de vue presque purement intellectuel qu'il établit sa hiérarchie graphologique.

Or, pour nous qui estimons avec Pascal que, des trois ordres de grandeur, c'est celui de la grandeur morale qui est le plus élevé, nous serions plutôt disposé à établir notre classification sur cette base. En tout cas, nous ne saurions étendre à toutes les parties du caractère les qualités de supériorité que nous aurions reconnues dans l'intelligence. Aussi, tout en empruntant à M. Crépieux-Jamin sa théorie des résultantes, nous chercherons à établir une classification qui réponde mieux à la nature des choses.

M. Crépieux-Jamin donne trois signes de la supériorité générale : la simplicité, la modération, la distinction.

De ces trois signes, un seul nous paraît devoir être conservé, celui de la modération, parce que c'est le seul qui nous paraisse applicable aux trois ordres de supériorité. Quelle que soit la faculté envisagée, ce qui lui assure la supériorité, c'est la modération, caractéristique de cet empire sur ses idées, ses sentiments et ses actions, qui est chez un homme le signe de la grandeur. La simplicité est l'apanage des esprits cultivés, mais pas toujours celui des natures fortes, ni des honnêtes gens. Un homme au cœur d'or et à la conscience droite aura

fréquemment dans son graphisme une absence de simplicité provenant d'un manque d'éducation. Quant à la distinction, ce n'est pas un signe particulier de l'écriture qui peut la donner, car elle n'est pas un trait de caractère, mais l'attribut commun d'un ensemble de qualités. Au surplus, si la distinction peut s'appliquer aux facultés de l'esprit et du cœur, je ne comprendrais pas qu'on la mît en relation avec la volonté.

M. Crépieux-Jamin attribue deux signes spéciaux à la supériorité intellectuelle : la réflexion et la clarté de l'esprit.

Au fond, il n'en indique qu'un, la clarté ; car la réflexion, caractérisée dans l'écriture par la sobriété des mouvements de la plume, se confond avec la modération, le signe fondamental de la supériorité générale.

Pour la supériorité morale, deux signes également : la droiture et l'altruisme.

L'un de ces signes se confond avec la clarté d'esprit, au moins en graphologie. La droiture morale a pour signe caractéristique la netteté de l'écriture; l'homme droit vit au grand jour, il lui faut la pleine lumière, parce qu'il n'a rien à cacher ; il veut que tout le monde puisse lire aisément ce qu'il écrit. Or la clarté de l'esprit a pour signe, dit M. Crépieux-Jamin, une écriture bien lisible, des mots et des lignes espacés. Nous en concluons que la clarté dans le graphisme est un signe de supériorité commun à ces deux ordres de facultés, l'esprit et le cœur.

L'altruisme, qui du reste comprend la droiture et la sincérité, est à nos yeux le seul signe spécial de la supériorité morale. Mais nous ne donnerons pas à cette supériorité-là tous les signes que lui attribue M. Crépieux-Jamin : « Majuscules liées à la lettre suivante,



finales allant de gauche à droite, *n* et *m* faits comme des *u*, écriture inclinée, écriture courbe, *e* en accent circonflexe. »

Qui dit trop, ne dit pas grand'chose. S'il faut reconnaître l'altruisme à tous ces signes à la fois, on ne parviendra pas toujours à le trouver chez des personnes qui sont pourtant foncièrement oublieuses d'elles-mêmes. Au surplus, l'écriture inclinée indique plutôt la sensibilité, que M. Crépieux-Jamin sépare ailleurs nettement de la bonté en nous rappelant ces égoïstes qui pleurent sur des malheurs imaginaires. La bienveillance, non plus, caractérisée par l'*m* en forme d'*u* et l'*e* en accent circonflexe, ne saurait être un signe certain de cette grande supériorité morale qu'on nomme aujourd'hui de ce nom barbare d'altruisme.

Je ne conserverai donc que les deux premiers signes, réunis en un seul et avec une portée plus étendue. Le signe spécial de la supériorité morale sera la tendance dextrogyre (de gauche à droite) et centrifuge dans le graphisme. Cela suffit, cela dit tout; et ce signe est d'une constatation facile.

Passant enfin aux signes de la supériorité dans la volonté, M. Crépieux-Jamin les trouve dans l'activité et la constance. Nous estimons qu'il a hautement raison.

L'abbé Michon, nous l'avons vu, divisait les volontés en deux catégories : les fortes et les faibles. Pour lui, la volonté forte avait comme signe spécial le trait dur, carré, terminé brusquement en massue; et c'est pour ce genre-là de volonté qu'il réservait toute son admiration.

Il avait tort. Les natures emportées, brutales, ne sont pas toujours les plus fortes. Des mouvements d'énergie impétueuse peuvent alterner chez le même sujet avec d'étranges défaillances de la volonté. Une volonté

vraiment supérieure est toujours modérée. Le sage de l'antiquité disait avec justesse que celui qui est maître de son cœur est plus fort que celui prend des villes. La volonté qui se manifeste par la constance et la régularité de son activité est seule une volonté supérieure, parce qu'elle est exempte de défaillances.

M. Crépieux-Jamin a eu l'excellente pensée de résumer en un tableau les signes de la supériorité et ceux de l'infériorité. Nous ferons comme lui, en prenant son travail pour base du nôtre. Un seul signe spécial nous suffira pour caractériser chacune de nos divisions ; mais il conviendra de ne pas oublier que le signe de la supériorité générale, la modération, s'applique dans les trois domaines des manifestations de l'âme et qu'il est inséparable de toute supériorité.

RÉSUMÉ

Signes psychologiques.

SIGNE DE SUPÉRIORITÉ	SIGNE D'INFÉRIORITÉ
générale :	
Modération [1].	Intempérance [2].
intellectuelle :	
Clarté d'esprit [3].	Confusion [4].
morale :	
Altruisme [5].	Egoïsme [6].
volontaire :	
Constance de l'activité [7].	Inconstance de l'activité [8].

Signes graphologiques.

[1] Sobriété de l'écriture. — [2] Intempérance dans les mouvements de la plume. — [3] Ecriture claire. — [4] Ecriture confuse. — [5] Prédominance des mouvements dextrogyres et centrifuges de la plume. — [6] Prédominance des mouvements sinistrogyres et centripètes de la plume. — [7] Ecriture rapide et régulière, avec barres du *t* égales et régulières. — [8] Ecriture paresseuse, avec la barre du *t* inégale ou absente.

Le premier soin d'un graphologue qui étudie une écriture sera désormais toujours de rechercher la place occupée par le scripteur sur l'échelle des caractères. Celui-ci doit-il être classé parmi les hommes supérieurs ou inférieurs ? Sa supériorité est-elle générale ou seulement partielle ? En quoi consiste-t-elle ?

De la réponse à ces questions dépendra la valeur des signes secondaires, valeur qui sera une résultante perpétuelle entre la signification normale du signe et le degré occupé par le scripteur sur l'échelle des caractères.

Dans la différenciation pratique de la valeur des signes, M. Crépieux-Jamin ne tient compte que de la supériorité ou de l'infériorité générale. Il devrait, nous semble-t-il, aller plus loin, puisqu'il est avéré qu'un homme peut être supérieur par les qualités de son intelligence et inférieur dans le domaine moral, ou vice versa, et que la résultante ne sera pas la même dans l'un ou l'autre cas.

Prenons celui d'un homme supérieur dans un de ces domaines seulement ; et supposons que son écriture soit petite. Ce sera de la finesse d'esprit s'il est supérieur par l'intelligence ; ce sera de l'humilité, s'il l'est par le cœur. Ce sera probablement les deux qualités à la fois, s'il est supérieur dans les deux sphères, comme ce fut le cas de Vinet, par exemple, cet homme aussi éminent par ses qualités morales que par ses facultés intellectuelles, aussi humble qu'il était fin observateur, et qui avait l'écriture fort petite.

Prenons encore pour exemple l'écriture grande. M. Crépieux-Jamin y voit la marque d'un grand orgueil chez l'homme supérieur, d'une conception lente chez l'homme inférieur. Eh bien, cette distinction, juste en gros, ne

nous satisfait pas complètement ; elle est trop sommaire.

A nos yeux, l'écriture grande est une marque d'orgueil chez l'homme supérieur par l'intelligence, mais inférieur au point de vue moral. Chez l'homme supérieur moralement et intellectuellement inférieur, ce sera générosité, courage. Chez l'homme supérieur à tous égards, ce sera grandeur d'âme nuancée d'une légitime orgueil. Si l'homme est inférieur à tous égards, il y aura encore à tenir compte du degré de culture, pour voir dans sa grande écriture le résultat d'un conception lente au cas où il n'aurait pas reçu d'instruction, et une preuve de hardiesse, peut-être d'impudence, dans le cas contraire.

M. Crépieux-Jamin subdivise sa classification de supériorité et d'infériorité : trois degrés dans l'un et trois dans l'autre. Le génie, le talent, l'intelligence, d'une part ; et, d'autre part, la médiocrité, l'insignifiance, la vulgarité.

A vrai dire, cela nous paraît bien un peu subtil, et de médiocre importance. Nous ne sommes même pas bien sûr que cette division soit juste de tout point.

« *Le génie,* qui crée, dit M. Crépieux-Jamin.

» *Le talent,* qui réalise, critique et apprécie.

» *L'intelligence,* qui s'assimile et apprécie spécialement par comparaison.

» Et trois états d'infériorité :

» *La médiocrité,* marque d'une intelligence vulgaire ou peu développée.

» *L'absence de caractère spécial,* c'est-à-dire l'insignifiance.

» *L'esprit commun.* »

N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu subtil, voire d'arbitraire, à vouloir marquer la limite ou même établir la différence entre talent et intelligence, par exemple ? Comment supposer qu'un homme intelligent,

vraiment intelligent, soit dénué de talent, de toute espèce de talent ? Et s'il n'a de talent pour rien, alors que ferez-vous de l'homme que vous appelez médiocre ? où le placerez-vous ?

« Le génie qui crée ? » Sans doute, c'est le propre du génie de créer, mais voici ma difficulté. M. Crépieux-Jamin attribue au génie la supériorité générale et même le plus haut degré de cette supériorité ; dans l'appréciation d'un caractère, il modifiera la valeur de chaque signe particulier d'après cette qualification d'homme supérieur en tout, qu'il aura attribuée au scripteur de génie.

Je crains qu'en procédant de la sorte, il ne lui arrive parfois de fausser le portrait de caractère. Car il est avéré que les hommes de génie ne sont pas toujours supérieurs par l'intelligence. Le génie a parfois quelque chose de très spécial, et ce n'est pas sans quelque raison qu'on l'a qualifié de névrose. J'ai connu en Angleterre un homme qui avait le génie de la mécanique, mais qui n'était ni cultivé, ni même très intelligent. Il avait fait des inventions merveilleuses ; on le voyait commettre de grosses bévues dans les affaires ordinaires de la vie.

Et ce n'est pas tout. Le génie intellectuel peut fort bien coexister dans une âme d'homme avec des instincts vulgaires ou une moralité douteuse. Que devient alors la supériorité générale et l'appréciation du caractère par les résultantes ?

En se contentant de rechercher d'une manière générale si le scripteur doit être classé parmi les supérieurs ou parmi les inférieurs, on demeurera sur un terrain plus solide ; et ce sera bien assez d'avoir en outre à s'enquérir dans lequel des trois domaines de la psychologie il faudra le regarder comme supérieur ou inférieur.

On dira qu'il faut pourtant bien spécifier davantage, et c'est ce que nous pensons faire, d'une manière plus logique que M. Crépieux-Jamin.

Remarquez en effet qu'il ne voit dans l'humanité que des supérieurs et des inférieurs, plaçant comme il le fait les médiocres parmi ces derniers. Or il y a dans le monde une foule de gens, et c'est même la majorité, qui ne sont ni supérieurs, ni inférieurs au commun des mortels ; ils occupent la place intermédiaire, sur la ligne médiane, et ce sont précisément les médiocres, comme le nom l'indique.

En étudiant un autographe, il arrivera le plus souvent qu'on sera embarrassé d'en placer l'auteur dans une des deux grandes classes psychologiques. Tenez pour certain que vous avez alors affaire à un médiocre, dont il vous sera malaisé de faire le portrait, parce que vous hésiterez sans cesse sur la valeur à attribuer aux signes spéciaux. Ah ! comme vous regretterez alors d'avoir perdu la foi en cette fameuse fixité de la valeur des signes qui vous eût permis de marcher à coup sûr dans votre analyse ! En démontrant que le signe graphologique n'a jamais qu'une valeur relative, M. Crépieux-Jamin a sans doute fait faire un grand progrès à la science ; à coup sûr il n'a pas rendu service aux graphologues, dont la tâche sera désormais bien délicate et bien difficile. Mais la vérité avant tout.

Voici une écriture qui, sans être parfaitement claire, ne mérite pas d'être qualifiée de confuse ; elle se lit aisément, les lignes et les lettres sont suffisamment espacées, mais il y a çà et là des jambages qui s'entremêlent avec les hampes des lettres à la ligne suivante, quelques mots mal écrits, bredouillés pour ainsi dire. Vous con-

cluez à la médiocrité d'esprit. Dans la même écriture se rencontrent en nombre sensiblement égal des courbes centrifuges et des centripètes, çà et là quelques majuscules liées à la lettre suivante et tout à coup deux ou trois crochets rentrants au *b* ou à l'*x* : cœur médiocre.

Voyons maintenant pour les résultantes. L'écriture est grande ; est-ce orgueil, générosité ou conception lente ? Nous n'en savons rien encore. Pour nous fixer, il faudra faire appel aux signes spéciaux.

Supposez, par exemple, que ce médiocre ait l'M majuscule à échelons et l'L majuscule exhaussée sur son pied :

nous en conclurons que sa grande écriture est un indice d'orgueil.

Ou bien, vous aurez remarqué que ses *a* et ses *o* minuscules sont généralement ouverts par le haut, signe d'ouverture d'âme, de penchant à l'expansion ; vous en conclurez que sa grande écriture est un indice de générosité.

Peut-être votre scripteur n'a-t-il dans son graphisme rien qui dénote la culture d'esprit ; alors vous ne risquerez guère de vous tromper en attribuant sa grande écriture à son manque de développement intellectuel.

Pour arriver à un résultat satisfaisant dans l'étude des résultantes, ce n'est pas tout que d'avoir réussi à classer un écrivain dans une des trois grandes catégories de supériorité, de médiocrité, d'infériorité. Il faut encore avoir déterminé quelle est chez lui la faculté

maîtresse de l'âme, celle qu'on appelle la dominante, parce qu'elle modifie toutes les autres et domine la vie intime de l'individu. Chez les uns, ce sera l'imagination, chez d'autres, la sensibilité, ou encore l'orgueil, l'égoïsme, etc.

Quelquefois, il y a plusieurs dominantes dans une âme, c'est-à-dire plusieurs facultés qui semblent se partager le pouvoir et gouverner en commun, ou exercer l'autorité tour à tour en se disputant la vie de l'individu, livré dès lors plus ou moins aux forces contraires ou divergentes acharnées à briser l'unité de sa conduite. Nous voyons toutefois qu'il y en a généralement une qui l'emporte sur les autres. Elle n'est pas toujours d'une détermination facile, mais il faut la trouver ; elle sera le fil conducteur dans le labyrinthe de l'âme et livrera dans bien des cas le secret d'une existence, dont elle aura fait connaître le moteur principal.

Il ne faut pas être bien grand philosophe pour comprendre, par exemple, quelle influence aura l'imagination sur la destinée d'un homme, si l'imagination est chez lui la faculté dominante, quel rôle elle jouera dans toutes les combinaisons intellectuelles ou morales dont son âme sera le foyer, de quelle manière elle modifiera sa sensibilité pour lui faire porter des jugements faux, s'il est un médiocre, pour lui faire conquérir une place dans le monde des artistes, s'il est homme de goût, pour le lancer dans des entreprises philanthropiques, s'il est à la fois actif et altruiste.

Ces résultantes seront infiniment variées et parfois fort complexes ; et l'on comprendra maintenant pourquoi nous avons dit au début de notre étude que la graphologie n'est pas un jeu d'enfant. On n'est graphologue



sérieux qu'à la condition d'avoir des connaissances sérieuses en psychologie.

Pour ce qui est du détail dans l'étude des résultantes, et de faire connaître le rôle joué à cet égard par les diverses dominantes de l'âme humaine, nous ne saurions mieux faire que de renvoyer nos lecteurs au chapitre sur les résultantes dans le beau livre de M. Crépieux-Jamin, *L'écriture et le caractère.* Il n'a pas tout dit sur ce sujet ; comment eût-il pu le faire ? Nous ne prétendons même pas être d'accord en tout avec lui ; il a posé les bases avec une ampleur magistrale ; c'est de cela que nous lui sommes reconnaissants.

AUG. GLARDON.

(*La fin prochainement.*)

NEIGE ET SOLEIL

PAYSAGES D'HIVER A LEYSIN

Avec leurs grands sommets, leurs neiges éternelles,
Par un soleil d'*hiver* que les Alpes sont belles !

Les Alpes sont peu visitées en hiver. Tout le monde y court en été, mais quand les excursions hivernales du club alpin ont commencé à séduire quelques curieux, le grand public s'est abstenu, se disant que c'étaient là sans doute des jouissances à l'usage exclusif des athlètes ou des plus intrépides champions de la science. Cependant, il y a déjà plus d'un quart de siècle que de très prudents médecins ont découvert Davos, le Davos d'hiver, et constaté ce fait aussi réel qu'invraisemblable que le climat de ce village, réputé inaccessible pendant la saison froide, est alors des plus bienfaisants, justement pour les personnes délicates et même pour les malades. Des observations analogues se poursuivaient en même temps, d'une façon moins retentissante, sur d'autres points de nos montagnes, et en particulier dans les Alpes vaudoises. D'Aigle, un habile médecin, trop modeste seulement pour faire école, M. le docteur Bezen-

cenet, envoyait déjà, il y a plus de trente ans, des malades passer l'hiver à Leysin ; et il ne faisait en cela, nous dit-on, que se conformer à un vieil usage du pays. Dernièrement, d'autres praticiens de notre pays, en tête desquels il n'est que juste de nommer M. le docteur Louis Secrétan, ont repris la même idée ; ils se livrent aux efforts les plus louables pour la populariser et la rendre généralement utile, mais je crains qu'ils n'aient à lutter contre bien des préjugés.

La position, en vérité, est singulière. Leysin n'est pas une mystérieuse Thulé, perdue au milieu des océans ; c'est un village vaudois que les marchands de bestiaux et les percepteurs des contributions connaissent fort bien ; qui a, comme tous les villages vaudois de la plaine ou de la montagne, son syndic, son greffier et sa municipalité ; qui possède une église depuis quatre siècles et demi, et qui forme, depuis bientôt deux cents ans, une paroisse distincte de celle d'Aigle. S'il n'a pas eu, comme station d'été, le même succès que d'autres villages de la montagne, bon nombre de familles de Lausanne ou de Genève y sont venues pourtant faire des séjours en juillet ou en août. D'ailleurs, la carte Dufour suffit déjà parfaitement pour faire comprendre sa position qui, dans la vallée des Ormonts, correspond assez bien à celle de Huémoz dans la vallée de la Gryonne ou de Gryon dans la vallée de l'Avençon. Comme ces villages, et comme Corbeyrier encore, Leysin est situé sur une pente tournée au sud-est, vers l'extrémité d'un des chaînons de montagnes parallèles qui aboutissent au Rhône entre la Dent de Morcles et le Léman. Comme Gryon et Huémoz, Leysin domine aussi l'un des torrents qui vont grossir le fleuve dans cette dernière partie de son cours alpestre. Seulement, un repli de terrain lui en

cache la vue, et le mugissement des eaux ne parvient même pas à la hauteur du village. Plus élevé que les paroisses auxquelles nous le comparions, Leysin jouit d'une vue plus étendue et reçoit chaque jour les rayons du soleil pendant un plus grand nombre d'heures. Mais, en même temps, il est mieux abrité par les monts auxquels il s'appuie. En montant par la ligne de plus forte pente, on arrive bien vite au-dessus de Huémoz ou de Gryon à une croupe boisée formant un sommet ; Leysin, au contraire, est dominé immédiatement par des pentes d'au moins six cents mètres d'élévation ; et cette circonstance a permis aux fondateurs de la nouvelle station climatérique de placer leur établissement bien audessus du village, à une altitude qui ne le cède plus que d'une centaine de mètres à celle de Davos.

Les touristes qui ont passé quelques semaines d'été à Leysin peuvent regretter que les pentes y soient si raides et les arbres si rares, au moins tout près du village ; ils sont d'accord pour reconnaître que l'air à ces hauteurs est des plus bienfaisants ; et ce témoignage n'a rien qui, de nos jours, excite l'incrédulité ou la simple surprise. Combien il s'en faut qu'on croie aussi facilement sur parole ceux qui parlent en connaissance de cause des avantages du climat hivernal de ce haut village ! Les habitants permanents de Leysin ont beau vanter la beauté, la douceur de leurs hivers, raillant avec plus ou moins de compassion les brumes glacées de la plaine à la même époque de l'année, les citadins ont beaucoup de peine à se laisser convaincre. « Radieux et froid, » voilà les qualités que la littérature d'en bas, dans ses heures de grande impartialité, veut bien reconnaître au soleil qui brille sur la neige, et, rien

qu'à lire cette expressive antithèse, brrr.., vous sentez, cher monsieur, chère madame, un frisson glacial vous secouer de la tête aux pieds, malgré le bon feu qui brûle dans votre cheminée. Le soleil des régions alpestres vous apparaît, sans doute, sous les traits de la lune, qui n'a jamais plus d'éclat que par les nuits les plus froides ; ou bien encore, peut-être pensez-vous à certain hiver, dont il est question dans les aventures du baron de Münchhausen, et où il fit si froid que le soleil en eut des engelures. Rassurez-vous. « Radieux et froid » est le mot des littérateurs ; mais les physiciens et les habitants de Leysin ne parlent pas ainsi ; ils disent bien que le soleil est souvent radieux à la montagne en hiver, — pendant celui de 1889 à 1890, par exemple, ils ont compté à Leysin 737 heures de plein soleil pour 429 à Lausanne ; — mais ils ajoutent qu'à la montagne comme en plaine le soleil est chaud toutes les fois qu'il est radieux. Et voilà ce qui fait qu'un hiver passé sur ces hauteurs laisse une impression de lumière et de chaleur fort différente de celle que produit en général l'hiver de la plaine.

Ceci a l'air d'un paradoxe un peu fort, d'une illusion, pour ne pas dire d'une imposture de réclame. Et la preuve, dit-on, preuve décisive, triomphante, irréfutable du froid qu'il doit faire à la montagne, c'est la neige qui y tombe et qui s'y maintient pendant de longs mois, tandis que la plaine en est débarrassée. « Vous ne me ferez jamais croire, répètent en chœur les gens de bon sens, qu'on puisse avoir chaud sur de la neige. » Et les statistiques semblent bien leur donner raison, car elles prouvent que la température moyenne de Leysin en hiver est inférieure de trois à quatre degrés à celle

de Lausanne. Ainsi s'explique la quantité de neige qui y tombe chaque hiver. Mais ce fait, à lui seul, est loin d'être décisif.

Tout d'abord, les mêmes statistiques prouvent aussi que l'air est beaucoup plus sec à Leysin que dans n'importe quelle localité située plus bas, et que le village est presque complètement abrité des vents du nord. Il peut arriver que, par un beau jour plein de lumière, les habitants de Leysin voient flotter, sur le sommet du Chamossaire aussi bien que sur celui de l'Oldenhorn, un panache blanc pareil à la fumée qui s'élève du toit des chalets à l'heure des repas. Ce n'est pas un nuage, c'est un tourbillon de neige soulevé par les bourrasques du vent du nord. Le lendemain, les gazettes leur apprendront que la bise a fait rage dans les villes et les villages de la plaine; leur journée s'est pourtant écoulée au milieu d'une atmosphère parfaitement calme et sans que la tempête se soit fait sentir à eux par un souffle d'air. Il est difficile de se représenter à Lausanne ou à Genève ce que peut être un hiver aussi sec et aussi calme ; cependant chacun a l'intuition assez claire que l'humidité et le vent sont plus difficiles à supporter que la froidure même. Montez à Leysin en hiver, et votre intuition se transformera en une certitude d'expérience: il est avéré qu'à la montagne on supporte le froid beaucoup plus facilement qu'en plaine.

Mais il faut aller plus loin et maintenir qu'en hiver l'habitant de la montagne reçoit en somme plus de chaleur que celui de la plaine. Je n'insiste pas sur le fait curieux que, pendant des périodes qui peuvent durer de huit à quinze jours, la température thermométrique est plus élevée à Leysin que sur les bords du Léman, soit

pendant le jour, soit même de nuit[1]. Il importe davantage de se souvenir que, même en pareille matière, le thermomètre, à lui seul, ne peut rendre compte de tout, ou du moins qu'il faut savoir interpréter ses indications. Non, rien n'est plus modeste, rien ne sent moins la réclame que les statistiques météorologiques ; elles restent toujours au-dessous de la vérité, car elles négligent de parti pris un élément des plus importants pour apprécier d'une façon pratique la température d'une localité, je veux dire la chaleur produite par les rayons directs du soleil. Le thermomètre dont le physicien enregistre toutes les données ne les reçoit jamais, cela serait contre les règles de l'art. Il est vrai que les tables statistiques essayent de combler cette lacune en indiquant pour chaque jour le nombre d'heures pendant lequel le soleil a éclairé la station climatérique, mais qu'est-ce que ce chiffre peut dire à des gens persuadés d'avance que le soleil d'hiver est « radieux et froid? » Cependant, ceux qui ont quelque expérience de ces choses savent que, grâce à cet astre refroidi, ils peuvent, pendant tout l'hiver, même en décembre, faire sans manteau de bonnes promenades coupées de haltes prolongées, prendre avec délices leur tasse de café sur une galerie découverte et y faire monter leur thermomètre privé jusqu'à 30° C. à l'heure même où le thermomètre officiel de la station, consciencieusement relégûé dans un coin à l'ombre, marque zéro ou même quelques degrés au-dessous. Il va sans dire après cela que les nuits d'hiver sont plus longues et en général plus froides à la montagne qu'en plaine ; il va sans dire aussi que la chaleur du jour,

[1] Un écart de 8° à 9° C. en faveur de Leysin a été plusieurs fois observé pendant l'hiver de 1889 à 1890.

provenant surtout des rayons directs du soleil, y est très inégalement répartie. Comme chacun le sait, tous les points d'un pays, d'une maison, de notre corps lui-même, ne peuvent être à la fois exposés au soleil. Voilà pourquoi la neige a tant de peine à fondre sur ces hauteurs, ou plutôt pourquoi elle y fond d'une façon si irrégulière ; car il est des rochers, des pentes rapides et bien exposées qui ne tardent guère à se dégarnir, et où l'on a chance de trouver, au cœur de l'hiver, de charmantes fleurettes, des gentianes, des pâquerettes ou des primevères. Vienne une nouvelle chute de neige, cette précoce végétation est ensevelie, puis le dégel fait reparaître les petites fleurs, quelque peu flétries, mais vigoureuses encore et donnant l'illusion qu'elles ont vraiment percé leur blanc linceul.

Les humains ont sur les plantes le double avantage de pouvoir se chauffer artificiellement quand le soleil se cache et de pouvoir le rechercher aussi longtemps qu'il brille à leur horizon. Les hôtes de Leysin ne s'en font pas faute. Les plus faibles se contentent de le laisser entrer largement dans leur chambre, et c'est le plus souvent derrière leurs fenêtres, comme dans une serre, qu'ils se réchauffent à ses bienfaisants rayons. Bientôt cependant, au milieu du jour, ils se hasarderont sur leur galerie, cette pièce la plus indispensable d'un chalet, et qui ne l'est jamais plus qu'en hiver. Là ils continueront à se réconforter dans cette délicieuse chaleur et dans cet air si tonique. Aux mêmes heures, ceux qui sont plus vigoureux se promènent. Dès que le soleil commence à faire ruisseler les toits du village, les chemins qui avoisinent Leysin se couvrent de messieurs et de dames : ici, le chapeau de paille est de rigueur, et l'ombrelle n'est pas rare. Des bancs, soigneusement



déblayés après chaque chute de neige, sont placés aux endroits les mieux exposés et trouvent beaucoup d'amateurs, car, dans ce petit monde, je dois confesser qu'on a le souffle généralement assez court. Sur les routes, en plein champ même, les paysans font leurs charrois de bois ou de fumier, et, mollement étendus sur leurs traîneaux, ils ont l'air aussi à leur aise que des lazzaroni se chauffant au soleil du golfe de Naples. Cependant, telle est la fraîcheur de l'air qu'un exercice plus énergique n'a rien du tout de pénible. Aux heures de soleil, les plus alertes des hôtes de Leysin aiment à prendre leurs *luges* pour imiter les prouesses célèbres des habitants du Canada. Le plus souvent, c'est sur les chemins battus qu'ils pratiquent cet exercice, et j'en sais qui arrivent à dépasser, sur la route de Leysin au Sépey, la vitesse d'un train direct du Jura-Simplon. En rase campagne, la neige est en général trop molle pour permettre ces ébats. Il arrive pourtant parfois qu'à la fin de la saison, après beaucoup de nuits froides et de chaudes journées, elle durcit assez pour porter l'homme et son véhicule. C'est alors le temps classique de la luge, et les amateurs peuvent librement se lancer dans les larges pâturages sans avoir à craindre d'être jetés contre un mur ou de se trouver, à un contour de la route, nez à nez avec un cheval montagnard.

Comme pour aimer le goût de la prunelle ou du cynorrhodon, on doit être jeune pour bien apprécier les plaisirs de la luge ; mais à tout âge les vues de montagne ont un charme auquel il faut se rendre. Cela est vrai des paysages d'hiver comme de ceux d'été, quelque contraste qu'il y ait, d'ailleurs, entre eux. Les vues d'hiver sont, en général, beaucoup plus simples de couleurs et de nuances que celles d'été : le sol est presque

partout d'un blanc immaculé ; les sapins, très vite débarrassés de neige, sont presque noirs ; les chalets, leurs fumées, les arbres dépouillés, les rochers à pic sont gris ou bruns, et par-dessus tout cela s'étend le bleu du ciel, un bleu pur, sans aucune tache et pourtant infiniment varié, car il passe par des dégradations infinies, des teintes les plus pâles, qui dominent du côté du soleil, à l'azur le plus intense dans les régions opposées. Mais ce paysage est aussi grandiose que simple : la neige semble agrandir immensément l'horizon, tout en élevant les cimes qui le bornent. Il est un tournant de la grande route, à dix minutes de Leysin, d'où la vallée des Ormonts et celle des Mosses se découvrent tout d'un coup aux regards du piéton qui se rend au Sépey. Là, l'Oldenhorn est caché par un contrefort du Chamossaire, et les sommets qui encadrent ce paysage : les Tours d'Aï, le Mont d'Or, le Chaussy, le Chamossaire même ne sont que des cimes de second ordre, dont aucune n'atteint 2500 mètres. Mais, revêtus de neige du sommet à la base, ils prennent un aspect de majesté hors de proportion avec leur altitude réelle ; il semble que le cirque qu'ils entourent se creuse dans la même mesure, et le tableau dans son ensemble produit une impression de grandeur majestueuse. Pourtant, ce n'est pas là l'horreur des solitudes suprêmes, la morne désolation du glacier, l'âpreté des rocs déchiquetés en tout sens ; il y a de la douceur dans les lignes ; les sapins, les meules de foin, les innombrables chalets, le charmant clocher du Sépey, les routes où passent quelques attelages rustiques, tout nous rappelle que nous sommes encore dans la région de la vie, et le soleil répand sur ces régions une variété, une joie auxquelles on ne s'attendait pas.

Décidément, — voyez les belles découvertes qu'on fait à la montagne ! — le soleil est le grand enchanteur de la nature. Prenez le vallon le plus vert, le plus gras pâturage, le lac le plus transparent, si le soleil ne brille pas, vous les trouverez tristes. Mais qu'il vienne à percer les nuages, la vie surgira du même coup dans le désert, et ce sera comme une résurrection. Il n'en est pas autrement sur la neige. Ah ! oui, il faut l'avouer, aux jours où le soleil nous manque, notre horizon est bien morose ; si la neige tombe, ou si le brouillard est monté de la plaine, ce qui arrive bien quelquefois, c'en est fait de la vue, et, à la fin de l'hiver, quand, par un temps gris, le dégel imprime sur les montagnes ses taches noirâtres, rien ne peut égaler la crudité, la tristesse du paysage ; mais quels tons moelleux, quel luxe de teintes délicates le soleil, quand il brille, sait verser sur la neige ! Jamais,en été, il ne dessine aussi minutieusement, j'allais dire avec autant d'amour les reliefs du terrain et ses moindres aspérités. En plaine déjà on peut le constater. La muraille du Jura vue de Genève, par exemple, est en été singulièrement uniforme ; on ne distingue rien dans sa monotone surface ; et, si l'esprit ne corrigeait sans cesse le témoignage trop sommaire des yeux, on pourrait se croire devant une paroi tout à fait verticale. En hiver, tout change d'aspect ; grâce à la neige, des creux, des vallons, des contreforts se dessinent partout, et procurent à nos yeux la sensation d'une vraie chaîne de montagnes. Dans les Alpes, les accidents du terrain sont en toute saison bien plus sensibles que dans le Jura ; cependant, il en est beaucoup, là aussi, qui ne se révèlent qu'en hiver : c'est alors seulement qu'apparaissent au spectateur toutes les rides et les fossettes de la face terrestre.

Le paysage d'été est un tableau riche en couleurs diverses, un peu indistinct d'ailleurs, celui d'hiver n'est presque qu'une gravure ; mais que de choses un bon graveur ne nous apprend-il pas avec ses petits traits noirs sur du papier blanc ! S'il ne peut faire naître en nous la sensation de la couleur, il peut et doit être d'autant plus *luminariste,* suivant une heureuse expression d'Eugène Fromentin ; mieux qu'un peintre il doit rendre tous les effets qui naissent du simple contraste entre la lumière et les ombres, et par là représenter le détail avec une exactitude et une abondance exceptionnelles. Voilà aussi ce que l'œil peut étudier avec ravissement par une belle matinée d'hiver sous le radïeux et chaud soleil des Alpes. Plaisir trop intellectuel pour être fort tentateur ! diront quelques-uns. Eh bien ! la montagne en hiver a de quoi satisfaire même aux exigences de ces amants intolérants de la couleur. Regardez autour de vous par un beau jour, à l'heure du coucher du soleil, vous vous convaincrez, à votre grande surprise peut-être, que la neige n'est plus d'une blancheur uniforme ; chacun des petits cristaux dont elle se compose renvoie un rayon différent : ici du bleu, là du vert, plus loin du rouge et du jaune ; tout étincelle, tout flamboie, et jamais étalage de joaillier ne fut si riche ni si éblouissant. Mais surtout levez les yeux, contemplez les cimes qui vous entourent et au pied desquelles s'allongent déjà les ombres du soir ; le voilà, ce spectacle favori de quiconque aime la nature, ce spectacle que poètes et peintres ont à l'envi tâché de faire passer dans leurs vers ou sur leurs toiles, quitte à échouer le plus souvent, ce spectacle sublime du combat du jour et de la nuit. Non, ce n'est plus de la neige que vous avez devant les yeux : sur ces pentes éclatantes le soleil mourant a fait fleurir



un champ de roses ; et l'atmosphère même qui baigne les cimes ainsi transfigurées est comme l'auréole d'or dont les vieux peintres entouraient la tête de leurs saints, personnages. Ce spectacle est bien connu ; en été, en automne, il a dans tous les rendez-vous alpestres à la mode de nombreux admirateurs plus ou moins sincères. Mais ce qui lui donne, en hiver, une grandeur particulière, c'est qu'il embrasse l'horizon entier, et que les cimes de second ordre en sont alors le théâtre aussi bien que les plus fiers sommets.

En général, les habitants des stations hivernales de montagne se contentent de courtes promenades ; on ne leur recommande guère d'aller loin ni surtout de monter très haut. Cependant il est des médecins qui prescrivent l'exercice musculaire, même au prix de quelques fatigues, et des malades qui obéissent volontiers à ces conseils. Parfois, ils suivent du mieux qu'ils peuvent les paysans qui vont faire du bois à la forêt, rude métier dont les péripéties ne laissent pas d'être émouvantes. Le plus difficile n'est peut-être pas de couper les arbres, mais de transporter au village le butin une fois abattu. Les voici à terre, les fières tiges de sapin ; coupées et ébranchées avant la première chute de neige, elles attendaient depuis des semaines peut-être que leur propriétaire vînt les chercher. Il va les faire glisser par quelque dévaloir qui devrait les amener jusqu'au bas de la forêt ; mais, bien souvent, celle qu'il a lancée la première est arrêtée par quelque souche ou quelque pierre à moitié dissimulée sous la neige ; les suivantes ne peuvent dépasser l'obstacle, elles s'arrêtent l'une à la suite de l'autre dans la ravine. Quelques jours plus tard, il faudra que le bûcheron vienne s'emparer de son bien ; armé d'un crochet de fer, il dégagera la pièce de bois

qui retient les autres. Cela ne demande pas toujours de grands efforts, mais tant pis pour l'homme s'il ne s'aperçoit pas à temps que le train de bois tout entier se met en mouvement et s'il ne se retire pas assez prestement en lieu sûr !

Puis, il va sans dire que les dévaloirs ne conduisent pas le bois jusqu'au village ; la dernière partie du parcours doit être franchie sur de grosses luges, et le bûcheron se met lui-même à la tête du traîneau, qu'il s'agit pour lui, non de tirer, mais bien plutôt de retenir et de diriger. Dans cette position, tantôt il ne peut faire autre chose que de se laisser pousser et de glisser ainsi les pieds en avant sur la neige ; tantôt l'inclinaison moins forte lui permet de courir, sinon de marcher ; sans cesse, il risque de tomber en buttant contre une pierre et d'être écrasé par sa luge. Les habitants de Leysin rejettent volontiers sur d'autres montagnards le reproche d'être trop *hasardeux* à cet exercice, et ils y font preuve en effet de prudence : ils ne négligent pas de passer des chaînes en guise de sabot sous les fers de leur luge, et derrière la charge ils attachent encore quelques lourdes pièces de bois non écorcées qui doivent, en glissant moins facilement, retenir le traîneau. Ils affirment que depuis longtemps, grâce à ces précautions, aucun accident ne leur est arrivé ; mais il suffit de voir leurs regards sérieux, et l'attention avec laquelle ils chargent leur bois, pour se convaincre que ce n'est pas là pour eux un jeu ; et le spectateur citadin, de son côté, ne peut se défendre d'un battement de cœur, quand il les voit lancés à fond de train sur la pente neigeuse.

Au-dessus de la forêt, les traces de l'homme se perdent complètement : en hiver, le montagnard ne visite

guère ses pâturages, il ne comprend même pas trop qu'on ait le courage d'y monter. Cependant, les indices de la vie n'ont pas disparu de ces solitudes : où l'homme ne se montre pas, l'animal circule d'autant plus librement, et l'on est bien étonné, en foulant ces champs de neige, de voir combien d'êtres vivants y ont marché ou couru récemment. Déjà au sortir du village les traces d'oiseaux abondent : les pies et les corneilles qui ont tenu là leurs doctes chapitres ont imprimé dans la neige leurs pattes, leurs queues et même leurs ailes étendues au moment où elles se posaient à terre. Tout à côté, le lièvre a dû, sinon brouter, du moins trotter et faire tous ses tours : un tapis de neige, à défaut de thym et de rosée, lui suffit pour « faire à l'aurore sa cour. » Plus près de la forêt, voici les pas furtifs de l'écureuil : il a quitté son trou, sentant le bon soleil ; il est venu faire jusqu'à l'arbre voisin une promenade hygiénique, juste comme moi qui l'effraie et qui l'apercevrai peut-être tout à l'heure sautant de branche en branche sur quelque sapin. Ailleurs, c'est un renard qui a laissé dans la neige l'empreinte de son trottinement régulier ; il marche à cent pas devant nous et se retourne sans grande défiance, n'ayant peur, en animal plein de ruse, que des porteurs de carabine. Tel pâturage de ma connaissance doit lui servir de lieu de rendez-vous à lui et à ses frères pour tenir leurs sabbats par les nuits de pleine lune : une fois, du moins, que nous avions poussé, quelques amis et moi, notre promenade jusqu'au-dessus du lac d'Aï, nous vîmes, dans un repli de terrain, de nombreuses pistes qui convergeaient vers le même point. Là elles ne présentaient plus aucun ordre, le vallon plein de neige offrait l'aspect d'une carte du ciel étoilé, les renards avaient dû sauter à droite ou à gauche, peut-

être même se livrer à de singuliers ébats ou à une grande bataille, car ce n'étaient pas seulement leurs pattes, mais leurs corps entiers dont ils avaient laissé la trace dans ce désert. Enfin, il est un gibier de plus noble renom que le renard, dont on trouve souvent les vestiges sur la neige, pourvu qu'on s'éloigne assez des lieux habités et même de la forêt : c'est le chamois « libre et silencieux. » Son pied fourchu laisse une piste qui ne saurait prêter à la moindre méprise ; rien qu'à voir les rochers escarpés où il a circulé, le promeneur devine le gracieux animal et se prend à rêver à ses bonds.

Le sentiment de sa propre impuissance est bien pour quelque chose, il faut l'avouer, dans sa vision, surtout s'il s'est mis en route sur une neige friable. La marche est alors extrêmement fatigante :

De ce pic isolé, tout vêtu de frimas,
Se déroulent sans fin de longs tapis de neige,
Etincelants parquets où le pied qui s'allège
Se meut sans avancer, crie et ne s'entend pas.

Il faut, je crois, demander pardon aux gens exacts pour « le pied qui s'allège ; » ce mot ne peut être qu'un pis-aller de rimeur en détresse, car le pied ne s'allège guère au cours de ces expéditions ; du reste, ce passage de Frédéric Monneron est aussi vrai que pittoresque. Il y avait sans doute consigné le souvenir de quelque course de haute montagne, à la fois enivrante et harassante, et ce souvenir, fixé dans de si beaux vers, hante comme une obsession quiconque les a lus une fois et entreprend de gravir une pente de neige molle et tant soit peu rapide. Certes, c'est un vrai labeur et un travail d'Hercule que de marcher en enfonçant à chaque pas jusqu'aux genoux ; à ce jeu, les heures comptent double, sinon

pour l'avance qu'on fait, du moins pour la fatigue des jarrets et des poumons ; et le pis est qu'il faut renoncer dans cette marche pénible au secours qu'offrent en général une canne ou une pique : ces soutiens habituels de la faiblesse humaine s'enfoncent dans la neige encore mieux que les jambes du promeneur qui s'y appuie et entraînent ainsi tout son corps à chaque instant vers le sol. Aussi ne tarde-t-il guère à chercher des yeux le rocher où il pourra faire halte et admirer à loisir le paysage qui se déroule devant ses yeux. Heureusement, ni le siège ni le tableau ne sauraient lui faire longtemps défaut dans ce beau pays. Et puis, pourvu qu'ils y mettent le temps nécessaire et qu'ils possèdent une certaine dose de persévérance, les plus essoufflés finissent par arriver au but.

Le but naturel de toute excursion au-dessus de Leysin serait la Tour d'Aï; mais, en hiver, elle présente certains dangers pour qui n'est pas alpiniste de race et en possession de tous ses moyens. En revanche, on peut, sans nul péril et sans fatigues surhumaines, atteindre le vallon qui sépare cette cime de sa sœur jumelle, la Tour de Mayen, et je promets un spectacle bien inattendu à celui qui aura soutenu jusque-là ses efforts. En été même, ce site a quelque chose d'étrange et de fantastique : la Tour de Mayen dresse, comme un sphinx d'Egypte, sa tête énorme au-dessus des parois à pic et des pierriers arides. Mais, parmi ces âpretés, la nature sourit : le fond du vallon est occupé par un pâturage au milieu duquel dort un lac minuscule aux ondes transparentes. En hiver, l'emplacement du lac, gelé, sans doute, jusqu'au fond, n'est marqué que par une étendue de neige bien unie au milieu des vagues replis qui trahissent, partout

à l'entour, les accidents du terrain. En revanche, les murailles de rochers ont conservé le même aspect redoutable que pendant la belle saison, et voici, sur la paroi de gauche, du côté de la Tour d'Aï, ce trou mystérieux où, d'après la légende, les fées du pays ont dû déposer leurs trésors.

Il y a quelque cinquante ans, quatre hardis montagnards y parvinrent au travers de mille dangers. Ils s'étaient fabriqué une échelle de plus de soixante pieds; il fallut d'abord la hisser par les mauvais chemins de la montagne jusqu'à ce vallon désert à six cents mètres au-dessus de Leysin, puis la dresser, ce qui fut d'autant plus difficile que le terrain, au pied de la paroi, loin d'être horizontal, fuyait par une pente rapide. On peut se figurer les peines de nos compagnons pour consolider cette immense machine, qui s'élevait presque verticale le long de la muraille. Elle se trouva trop courte, il s'en fallait de six à huit pieds que le dernier échelon fût à la hauteur de l'orifice. A ce niveau, pourtant, le roc présentait quelques anfractuosités qui permirent aux intrépides grimpeurs de parvenir à leurs fins; mais quelle dut être leur angoisse, quand il s'agit pour eux de redescendre par le même périlleux chemin et de trouver ainsi à reculons le sommet de leur échelle! Il suffisait que le premier d'entre eux fît un écart d'un demi-pied à droite ou à gauche pour qu'elle fût renversée, lui-même précipité, et pour que ses malheureux compagnons se trouvassent en face de cet affreux dilemme : mourir de faim dans la caverne ou se jeter du haut en bas des rochers. Dieu permit qu'ils atteignissent tous sains et saufs le pied de l'échelle, mais les trophées qu'ils rapportaient de cette

ascension téméraire se réduisaient à quelques plumes de corneilles. Comme on peut bien le penser, les quolibets du village plurent sur leur tête; mais ils protestèrent qu'ils n'avaient jamais pensé aux trésors de la fée Nérine et que beaucoup de messieurs de la plaine faisaient dans les Alpes des expéditions encore plus hasardeuses que la leur, sans que personne songeât à les trouver ridicules. Etait-ce donc si mal répliqué?

Le soleil ne se montre guère dans cet étroit vallon entre les deux Tours; il y fait toujours froid, la neige y reste molle; n'y séjournons pas, gagnons plutôt le sommet d'un des contreforts de la Tour d'Aï, celui du Getellion, par exemple, qui élève ses croupes inégales jusqu'à trois cents mètres au-dessous du sommet principal. Ici, malgré la neige, ou plutôt à cause de la neige et du soleil, tout est enchantement. Nous voilà au centre du temple immense de la lumière. Et quel spectacle original et splendide récompense nos longs efforts! Le brouillard, il est vrai, nous cache le plateau vaudois et son beau lac; à peine aperçoit-on la ligne uniforme du Jura qui borne l'horizon au couchant. L'épaisse buée envahit même la plaine du Rhône, elle se glisse dans les vallées latérales et pénètre dans chacune des ravines qui creusent les montagnes. Sa surface est houleuse et blanchâtre, indécise de forme et de couleur; les ombres des sommets voisins s'y dessinent avec des déformations fantastiques. On frissonne à la pensée que des hommes végètent dans ce marais glacé qui fait rêver de je ne sais quel cercle de l'enfer dantesque. Mais comme ce spectacle sinistre fait bien ressortir par le contraste la pureté lumineuse du paradis qui le domine, la sérénité des montagnes, la précision de leurs contours, l'éclat de

leur parure de neige ! Grands et petits, les voilà bien tous : les vieux amis d'abord, les Diablerets, le Muveran, la Dent de Morcles, surtout la Dent du Midi, avec ses puissantes assises et ses cimes finement dentelées. A gauche se présente un massif magnifique, un peu moins familier aux riverains du Léman, c'est l'Aiguille-Verte et la série des aiguilles gigantesques qui entourent de leur rayonnant diadème le glacier du Trient. Et au delà ? L'horizon s'est immensément agrandi pendant que nous montions ; derrière les monts qui dominent Leysin, nous en apercevons d'autres qui font battre notre cœur de la joie de la découverte. Vite, étalons nos cartes pour pouvoir leur donner des noms : voici qui doit être le Weisshorn ; à côté, c'est la Dent-Blanche ; le Combin apparaît auprès de la Dent de Morcles, et le Mont-Blanc lui-même dans une encoche de la Dent du Midi. Mais que signifient ces noms ? Assez de géographie, étudions plutôt de notre haut belvédère les formes de toutes ces montagnes. Quelle infinie variété, et pourtant, comme partout dans la nature, quelles étonnantes ressemblances ! Les contours abrupts du Grand Muveran se retrouvent en d'autres dimensions sur la Dent Favre ; avec ses pentes rapides et ses flancs ravinés, le Chaussy forme comme une petite Dent du Midi, et le Chamossaire, limité par une longue pente à gauche, par des précipices à droite et en avant, est une réduction des puissants Diablerets qui le dominent par derrière. Philosophons un peu sur les causes de ces ressemblances ; ou plutôt, non, rêvons, la rêverie se plaît sur les sommets solitaires ; rêvons de ces jours où les Titans entassèrent Pélion sur Ossa pour escalader le ciel. Voici les murs qu'ils avaient élevés, les châteaux forts qui de-

vaient leur servir de caserne, les tours d'où ils comptaient lancer leurs flèches aux dieux ; tout cela est foudroyé, renversé, et les Titans ont abandonné depuis longtemps leurs citadelles ruinées ; mais, sur ces ruines tragiques, la neige et l'éther ont étendu leur ineffable paix. Tout baigne dans une pure lumière ; pas un bruit, le silence de ces radieuses immensités est profond, mais il a son harmonie et sa voix mystérieuse qui trouvent en nous-mêmes son écho fidèle. Notre âme n'est-elle pas, elle aussi, un vrai champ de bataille jonché des ruines de mille projets ambitieux ? Mais toute révolte s'apaise, et notre cœur, malgré tant de défaites, se reprend toujours à espérer. Par une grâce de Dieu, il ne peut s'en empêcher.

H. LECOULTRE.

FLEUR DE MAUVE

NOUVELLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Et peu à peu, lentement, grâce au travail et à la persévérance, le bien s'arrondit, la masure s'élargit et se haussa d'un étage ; des bestiaux peuplèrent l'écurie et des enfants dansèrent dans le jardin. Avec l'aisance vint la considération, avec la considération l'amitié. En tirant son bonnet, on souriait au père qui rentrait des champs, le soir, entouré de ses douze fils dont les aînés travaillaient comme des hommes et dont le dernier, Benjamin, chantait à califourchon sur le cou du cheval ; et d'un avis unanime, c'était un beau spectacle que de voir aux jours de fête la famille réunie dans la cuisine en un repas commun, avec les deux vieux et leurs enfants et les enfants de leurs enfants, depuis le vieillard chenu qui souriait au haut de la table jusqu'au marmouset rose et blond qui s'endormait sur son assiette à l'autre bout. Quand les fils parlaient à leur père, ils lui disaient vous, et se tenaient debout devant lui, la tête découverte ; jamais les traditions de famille ne furent plus

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

respectées que dans cette maison qui n'en avait pas.

Et c'est ainsi que ces deux pauvres enfants d'hôpital avancèrent dans la vie, appuyés l'un sur l'autre, sobres, économes, travaillant comme au premier jour, sachant le prix d'une minute et la valeur d'un sou, cléments avec leurs domestiques parce qu'on avait été dur avec eux-mêmes, chérissant leur descendance de toute la tendresse qu'on leur avait refusée. Et puis, les lois du monde s'accomplirent, la mort vint ; elle frappa durement à leur porte, emportant tour à tour cinq garçons, non des moins robustes, enlevant enfin à la mère Simonne, par un dernier coup, le plus cruel de tous, celui qu'elle avait aimé par-dessus toute chose, son mari.

Aujourd'hui, la mère Simonne vit seule, entourée des sept fils qui lui restent et qui sont venus boucher avec leurs enfants les trous creusés dans la grande maison. Elle en a pris les clefs et la dirige de son regard aigu et de son sens droit ; quand la famille est réunie en manière de conseil pour prendre une décision importante, c'est elle qui juge en dernier ressort. Elle décide de toutes les choses de la campagne, du temps où il faut commencer les semailles ou effeuiller les vignes ; elle solde les domestiques, répartit l'ouvrage, tance et récompense. Jamais, au milieu de tout ce monde soumis par un accord tacite à sa juridiction, une querelle n'éclate, parce que, si l'intérêt ou la jalousie menacent de se faire jour, une seule pensée jaillit en même de toutes les têtes, celle d'une vieille femme droite et digne qui mériterait qu'on l'adorât à genoux : la mère.

Et si la mère Simonne a toujours accompli son devoir, si enfant livrée à elle-même elle n'a point mal tourné, si dans les jours de besogne, elle n'a point défailli, si dans les jours de chagrin elle n'a point désespéré, si

devant les cercueils de ses enfants elle ne s'est point récriée, si elle n'est point morte quand son mari est mort, et si elle travaille toujours et ne se plaint jamais et attend dignement et debout le moment suprême qui s'approche, c'est grâce à sa Bible.

« Booz répondit, et lui dit : Tout ce que tu as fait à ta belle-mère depuis que ton mari est mort m'a été entièrement rapporté ; comment tu as laissé ton père et ta mère, et le Païs de ta naissance, et comment tu es venue vers un peuple que tu n'avais point connu auparavant.

» Que l'Eternel récompense ce que tu as fait ! Et puisses-tu recevoir pleinement ton salaire de l'Eternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu t'es venue retirer !

» Et elle dit : Mon seigneur, je trouve grâce devant toi, car tu m'as consolée et tu as parlé selon le cœur de ta servante, quoique je ne sois pas autant que l'une de tes servantes. »

Sur le pavé qui brûle, un chat noir est étendu. Il jouit dans sa sensualité de chat de la chaleur qui rayonne et qu'il aspire par tous les pores de sa peau. Pas un muscle de son corps ne bouge ; seulement, de ses yeux mi-clos et dont on aperçoit entre les paupières les bandes d'émeraude, il suit un papillon qui va, vient, se pose et s'envole, et dont les ailes blanches chatoient dans le soleil.

Comme elle est vieille, la mère Simonne ! Je regarde de nouveau par-dessus les feuillets ses yeux qui ont tant pleuré, ses lèvres qui ont tant souri, ses pieds qui ont tant couru par les champs et par les routes, et devant ce corps si chétif, si usé, allant quand même par un dernier effort de la volonté, j'éprouve comme une fierté de notre espèce humaine et comme un orgueil de lui appartenir.



Ainsi qu'elle commande en sa maison, la mère Simonne commande en son village. Elle en est la doyenne et quasiment l'aïeule. Dans toutes les circonstances graves, on a recours à elle ; il semble que les choses solennelles de la vie ne sauraient se passer de sa présence, qu'elle en doive être le témoin nécessaire et obligé. C'est ainsi qu'il est peu d'enfants qu'elle n'ait point vêtus du premier lange, peu de vieillards dont elle n'ait point clos les paupières du même geste pieux. On meurt plus tranquille quand elle est là. S'il s'agit encore de conclure un marché ou de traiter une affaire, on la consulte parce qu'on la sait sage. La sagesse ! Je pense à ce mot, à la belle acception qu'il avait dans le monde antique, et je me figure que les philosophes de la Grèce devaient avoir un peu de cette dignité sereine, de cette façon tranquille d'envisager les choses, de cette résignation heureuse que la mère Simonne possède à un si haut degré. Mon Dieu, nous nous démenons par le monde, nous étudions les langues, nous apprenons le latin, quelquefois un peu le grec, nous lisons des livres dont nous extrayons l'essence, nous parcourons les divers pays de la terre, nous sommes à l'affût d'idées curieuses et de sensations rares, et cela, dans quel but ? Pour être sages ? Hé ! le sommes-nous ? La mère Simonne, qui n'a jamais bougé de son village, qui n'entend point le latin, qui n'a jamais lu au monde que la vieille Bible d'Osterwald, est peut-être plus sage dans sa simplicité que vous et moi et que nous deux ensemble. C'est qu'elle a pris des leçons d'un maître plus habile et plus savant que les livres : de la vie. Pourquoi vouloir toujours connaître les hommes et les choses à travers les écrits ?

Elle a beaucoup vécu, la mère Simonne : comme elle

est vieille ! Elle a vu les années succéder aux années et les empires succéder aux républiques ; elle a vu que rien n'est stable dans ce bas monde, pas même le malheur ; elle a vu des temps de disette ou de choléra ; elle a vu des guerres, elle a vu surtout les événements communs de l'existence, que rien ne saurait empêcher, ces choses graves qui s'accomplissent selon les lois mêmes de la nature ; elle a vu cela : naître, mourir.

Elle sait maintenant ce qu'on peut attendre de la vie, jusqu'où elle tient ses promesses, quel en est le sens, quelle en est la raison. Elle l'a acceptée telle qu'elle est, sans exiger d'elle plus qu'elle ne saurait donner. Elle est sage. Seulement, si elle ne pleure plus devant une bière, elle ne sourit plus devant un berceau.

« Booz lui dit encore à l'heure du repas : Approche-toi d'ici et mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre ; et elle s'assit à côté des moissonneurs, et il lui donna du grain rôti, et elle en mangea, et fut rassasiée et serra le reste.

» Puis elle se leva pour glaner. Et Booz commanda à ses garçons, disant : Qu'elle glane même entre les javelles, et ne lui faites point de honte.

» Et même vous lui laisserez, comme par mégarde, quelques poignées; vous les lui laisserez, et elle les recueillera, et vous ne la reprendrez point.

» Elle glana donc aux champs jusqu'au soir et elle battit ce qu'elle avait recueilli, et il y eut environ un épha d'orge.

» Et elle l'emporta, et vint à la ville. Et sa belle-mère vit ce qu'elle avait glané. »

Le papillon s'est enfui, ailes ouvertes ; il court maintenant là-bas dans le verger, parmi les marguerites, les fleurs de sainfoin et les ombellifères. Le chat s'étire tout de son long, et, tordant sa gueule rose, il bâille, se

lisse le museau de sa patte, puis se recouche, immobile. Les guêpes voltigent autour des mauves, et comme, inquiété de leur bourdonnement continu, je frappe l'air de ma main ouverte pour les chasser loin de moi, la mère Simonne me dit :

— Laisse-les ; si tu ne les touches pas, elles ne te feront pas de mal.

L'heure passe ; à des signes imperceptibles on s'aperçoit que le gros de la chaleur est fini ; un vent léger comme un souffle nous arrive de temps à autre par bouffées ; les poules qui dormaient sur le fumier s'éveillent, et, regardant à droite, à gauche, avec ces gestes brefs et saccadés de la tête qu'elles ont, elles picorent ici et là. Il semble que le forgeron batte son fer avec plus de vigueur, et, entre ses coups de marteau, on entend parfois un rire, un éclat de voix. Cependant il fait toujours bien chaud, et l'on voit toujours sur le rideau foncé des arbres du verger cette buée d'air qui monte, descend, remonte.

Sans plus penser à rien, j'écoute maintenant ma voix qui égrène les versets de la parole sainte ; je savoure en délicat cette majesté et cette profondeur que lui donnent la Bible, le silence, cette atmosphère d'été et de moisson. Je me rends très bien compte que j'éprouve une sensation rare comme il ne me sera peut-être plus donné d'en éprouver dans ma vie, et j'emploie toutes mes forces à la bien saisir, à en pénétrer tout mon être. Pourquoi tout analyser de la sorte et ne point savoir goûter les choses simplement ?

Je dis la vie de Ruth la Moabite pendant la moisson des orges, la recommandation de Naomi à sa belle-fille, la nuit de Ruth couchée aux pieds de Booz et comment

Booz, étant monté aux portes de la ville, exerça son droit de rachat en ôtant son soulier, et épousa Ruth devant le peuple et devant les anciens.

« Vous êtes aujourd'hui témoins que j'ai acquis tout ce qui appartenait à Elimélec, et tout ce qui était à Kiljon, et à Machlon, de la main de Nahomi.

» Et que je me suis aussi acquis Ruth la Moabite, femme de Machlon, pour femme, pour conserver le nom du défunt dans son héritage, afin que le nom du défunt ne soit point retranché d'entre ses frères, et de la ville de son habitation; vous en êtes témoins aujourd'hui.

» Et tout le peuple qui était à la porte, et les anciens dirent: Nous en sommes témoins. »

Je dis que l'Eternel permit à Ruth de concevoir et que les femmes, voyant qu'un fils était né à Ruth, glorifièrent Nahomi à cause de cet enfant qui restaurerait son âme et serait le soutien de sa vieillesse.

« Alors Nahomi prit l'enfant et le mit dans son giron; et elle lui tenait lieu de nourrice.

» Et les voisines lui donnèrent un nom, et dirent: Un fils est né à Nahomi; et elles l'appelèrent Obed. Ce fut le père d'Isaï, père de David. »

L'histoire est terminée, et la mère Simonne a fini d'effeuiller ses mauves. Les poules gloussent maintenant, et un coq superbe, debout sur ses ergots, crie en levant son bec au ciel. Le village se réveille et les mille rumeurs ordinaires de la vie recommencent de nouveau; les oiseaux chantent, une pompe joue, des femmes passent, un arrosoir à la main, allant à la fontaine. La plupart des étables sont ouvertes et se remplissent de cris d'hommes qui jurent pour faire lever les bêtes. Déjà les chars à échelles traînés par des bœufs roulent dans la rue, et, quand ils sont arrivés devant nous, le conduc-



teur porte la main à son chapeau et dit : « Salut, la mère Simonne ! » Et la mère Simonne répond bonjour en nommant chacun par son nom. Le forgeron chante, la brise plus fraîche souffle aussi d'une façon plus continue, des gamins hurlent en sautant. Une demie sonne lentement au clocher de l'église.

— Trois heures et demie, fait la vieille comme en sortant d'un rêve. Hé ! Seigneur Dieu... et mon goûter ! Aide-moi, petit, à rentrer ce van dans la grange.

J'ai aidé la mère Simonne à rentrer le van dans la grange.

Alors, avant de fermer sa Bible et de la lui rendre, j'ai pris une fleur de mauve et je l'ai mise là, entre les pages, à l'endroit où est contée l'histoire de Ruth, pour me souvenir.

Et puis, les années ont passé.

Et longtemps après, comme je revenais de pays lointains où j'avais été amasser un peu de science, je marchais à grands pas par une nuit de septembre sur la route qui conduit à mon village. J'étais joyeux et me sentais le cœur léger de retrouver un chemin qui m'était connu et dont les moindres détails à moi familiers me rappelaient des souvenirs. En fumant ma pipe sous les étoiles, je chantais, ou bien je pensais aux mille choses qui m'attendaient là-bas et se réjouiraient avec moi de mon retour, aux petits qui étaient devenus grands, aux grands qui étaient morts ; je pensais à la mère Simonne. Je voulais lui dire bonsoir la nuit même ; quoiqu'il fût tard, je savais qu'elle ne devait point dormir encore, le sommeil n'étant guère l'ami des vieillards, mais rêver, mais lire dans sa chambre solitaire, couchée dans son grand lit. Je m'élancerais d'un bond auprès

d'elle en criant : « Bonjour, mère Simonne ! c'est moi, c'est votre valet ! » Elle se retournerait, tout étonnée, mettant sa main devant ses yeux pour mieux voir, et, au bout d'un temps, ébaubie et tremblante, elle dirait en m'ouvrant les bras : « C'est lui, hé ! c'est lui ! » Avec les années, nous avons appris à nous mieux aimer encore. Et dans la vieille chambre que j'aime et où j'ai passé depuis mon enfance tant d'heures à m'instruire, nous bavarderions longtemps à mi voix pour ne point éveiller les autres, les fils qui en haut et en bas, à droite et à gauche, dorment du robuste sommeil des travailleurs. Je lui raconterais mes voyages, les cités étrangères que j'ai habitées, les mœurs des peuples que j'ai fréquentés ; puis, pour lui plaire et parce que c'est mon avis, je lui dirais que la vie de la campagne est la plus belle de toutes les vies, que ne rien ne vaut le grand air, le soleil, les champs, et que, dans les villes où l'on se démène dans de la fumée et dans du bruit, on ne fait rien que s'étioler et se chagriner. Elle dirait : « Bien sûr, bien sûr ; » puis me regardant, attendrie, elle remarquerait que je me suis élargi d'épaules, que ma barbe a poussé, et elle ajouterait : « C'est un homme maintenant. » Elle me questionnerait encore sur ces détails de la vie pratique qui intéressent toujours les femmes, elle voudrait savoir par exemple si avec mon déjeuner du matin on me servait du miel, à moi qui en suis gourmand, si j'étais content de ma blanchisseuse, et s'ils lessivent le linge à la cendre, dans ces pays. Et de temps à autre, au bout de silences où le cœur se tait parce qu'il est trop rempli, je l'embrasserais, et elle, me serrant de toute sa force sur sa poitrine, elle me répéterait : « Mon valet, mon valet ! »

J'avance, je note ici et là sur la route des change-



ments opérés pendant mon absence; c'est un saule qu'on a rasé, une haie vive qu'on a remplacée par une palissade d'échalas, des poteaux télégraphiques aussi qui sèment le chemin à intervalles égaux et que le vent qui joue dans les fils fait résonner dans la nuit. Je m'irrite contre toutes ces modifications apportées qui sont autant d'outrages à l'intégrité de mes souvenirs, j'interromps mon rêve pour crier : « Quels crétins ! » et, au bout d'une minute de colère, je reprends à l'endroit interrompu.

J'arrive enfin devant la maison de la mère Simonne; elle n'a pas changé, la voici bien toujours la même, avec ses toits recouverts de tuiles courbes, sa haute cheminée un peu historiée où pousse une touffe de joubarbe, et les tilleuls vénérables plantés par le père à trois mètres des murs. Elle se détache en masses sombres, sur le ciel clair tout fourmillant d'étoiles. Je m'arrête, je l'embrasse d'un seul regard, et puis je me mets à chercher dans toute cette ombre les coins qui me sont familiers, l'embrasure d'une fenêtre, le banc près de la porte, le petit escalier de derrière, et je me rappelle des histoires.

Je ne sais, mais je n'ose plus entrer maintenant ; moi qui hâtais le pas tout à l'heure pour rejoindre la vieille paysanne plus vite et qui chantais d'aise à la pensée de la revoir, je reste immobile devant sa demeure. Je n'aurais qu'un pas à faire pour pénétrer dans cet intérieur calme, patriarcal, que j'ai si souvent évoqué dans les cités étrangères comme un symbole favori de la patrie; je ne le fais pas. Je regarde; je sens une mélancolie m'envahir, la tristesse d'être arrivé au but.

J'ai peur. Il fait une soirée très douce, animée de ces mille rumeurs d'êtres qui vivent à côté de vous et qu'on ne voit pas, de toutes ces vies que dans l'affairement du

jour personne ne remarque, mais qui prennent dans les nuits silencieuses tant d'importance et de mystère. Je ne m'étais point trompé, la mère Simonne veille encore; sa fenêtre qui s'ouvre derrière sur le petit jardin où il y a toujours des rosiers fleuris est éclairée et dessine un carré rose sur du noir. De la cuisine, je vois aussi sortir une bande lumineuse par les interstices des volets, c'est une chose singulière et qui m'étonne. Que peut-on faire si tard à la cuisine? Une bestiole remue l'herbe à côté de moi, et, comme je tourne la tête, j'aperçois un gros oiseau qui s'échappe d'un arbre et qui vole sans bruit, en ronds immenses dans le ciel.

Je me décide enfin, et, faisant le tour par derrière, je m'en vais tout droit au volet de la mère Simonne que je frappe de mon gourdin :

— Holà ! mère Simonne, c'est moi !

Je dresse l'oreille. Personne ne me répond, on ne perçoit pas un bruit dans la chambre. Au bout d'une minute, je m'impatiente, et, heurtant plus fort :

— Hé! mère Simonne, c'est moi, c'est votre valet qui revient de loin et voudrait vous embrasser. Ouvrez, mère Simonne !

Et j'attends. Le silence continue, aucun souffle, aucune voix, aucun meuble remué ne viennent m'apprendre qu'on m'a entendu. Des rosiers couverts de fleurs dont je démêle vaguement les taches blanches s'échappe un parfum qui embaume la nuit ; une feuille tombée et poussée par le vent court dans une allée. La mère Simonne doit dormir profondément ; elle est là, puisque je distingue derrière le rideau la lumière posée à la place ordinaire. Je songe à m'en aller quand tout d'un coup la porte de la maison glisse sur ses gonds, et Benjamin, le fils cadet de la mère Simonne, m'apparaît sur le seuil.



Il m'a reconnu, mais il ne fait aucun mouvement pour s'élancer vers moi, il ne prend point mes mains dans ses rudes phalanges de paysan, il ne me saute pas au cou. Au clair de la lune, je m'aperçois que ses yeux sont humides, et que sur sa barbe il y a des gouttes qui luisent comme de la rosée.

Je me mets à crier :

— Elle est malade?

Il ne répond rien, puis au bout d'un temps, d'une voix basse et rauque :

— Elle vient de passer, dit-il.

Sur le lit carré et haut comme un trône, entre les rideaux de serge verte, la mère Simonne est étendue. Son visage brun comme un morceau de bois fait une tache sombre au milieu des draps éblouissants. C'est son visage ordinaire, qui n'a pas plus changé que les murs de sa maison, un pauvre visage de laborieuse cuit par le soleil, tanné par le grand air, lavé par les averses; seulement, la mort lui donne une expression de douceur infinie. La mère Simonne, qui a tant peiné, repose enfin du repos éternel; elle qui a tant veillé dort enfin du sommeil qui ne finit jamais. Sur sa poitrine on a croisé ses mains gercées qui continuent après la mort l'acte suprême de toute leur vie, le geste de la prière.

Pendant que je regarde d'un œil fixe, du seuil de la chambre où je me suis précipité, on me raconte, on m'explique. Toute la journée, elle a été active et remuante comme à l'ordinaire, elle a accompli sa besogne, a fait sa soupe, a travaillé au bas qu'elle tricotait pour son petit-fils et qu'on me montre posé sur la table avec une aiguille piquée au travers du peloton; le soir venu, se sentant plus lasse qu'à l'ordinaire, elle s'est retirée de meilleure heure, et, comme elle était

depuis un moment dans sa chambre, on a soudain entendu le bruit d'un corps qui chutait; on a couru, et on l'a trouvée étendue au pied de son lit, d'où elle était tombée en voulant y monter; elle ne voyait plus, ne parlait plus, ne bougeait plus, seulement une main lui était restée libre. Et quand un des fils, s'approchant du lit et la saisissant, disait : « Me reconnais-tu, mère? c'est moi, Jean-François-Marie ; c'est moi, Luc-Emmanuel-Philibert ; c'est moi, Benjamin... Oui, nous sommes tous là, n'aie pas peur, ça ne sera rien, » elle serrait doucement la main de son fils. Elle est ainsi restée trois ou quatre heures sans souffrance, et puis, à minuit, elle a poussé un soupir et elle est morte. Alors les femmes l'ont vêtue. Et Jean-François-Marie, le chef de la famille maintenant, pieusement lui a baissé les paupières sur les yeux.

La chambre de la morte a gardé son aspect habituel, les mêmes choses y sont aux mêmes places, je la retrouve comme je l'avais quittée, comme je l'ai toujours connue; par cette belle nuit d'été, elle est tout particulièrement paisible. Des phalènes attirées par les flammes des bougies, et que personne ne songe à chasser, volètent de droite et de gauche, heurtant les parois de leurs corps malhabiles; la brise de la nuit pénètre par la fenêtre entr'ouverte et parfois soulève un coin du drap qui traîne à terre; on sent l'odeur des roses. Les sept fils de la morte sont là; ils ont voulu veiller la mère ensemble et la veiller seuls durant cette première nuit. Quand je suis entré, tous ces hommes étaient à genoux; ils sont droits maintenant et pleurent sans rien dire. On entend les femmes qui chuchotent à côté dans la cuisine et qui ne peuvent se décider à regagner leurs chambres. Elles veilleront demain.

Je me suis approché de la mère Simonne, et, m'asseyant à son chevet où je croyais cette nuit même lui conter mes voyages, j'ai longuement pris congé de celle qui m'aima comme un fils et me prêcha toujours le bon exemple. J'ai égrené le chapelet lamentable des souvenirs. Il est des jours de la vie si douloureux que le cœur, pour avoir trop battu, n'a plus la force de battre; rien ne peut alors le sortir de son apathie, ni la musique, ni les fleurs ; point virilisé par l'âge et point trempé par le combat, il se retrouve exactement ce qu'il était jadis, au début de l'existence. Et, de même que jadis, il n'aspire qu'à une chose, qu'à une parole de paix unie et consolante, comme si la simplicité du remède diminuait la complication du mal; il lui faut un baume ingénu tel qu'en exigent les petits enfants de leur nourrice ou de leur bonne; il demande, comme au jour où il était naïf et heureux, à être bercé doucement, sur des genoux de mère, entre des bras de femme. En semblable disposition, moi j'allais voir la mère Simonne; je ne lui contais pas mes misères, elle n'aurait jamais compris les petitesses dont sont faites les misères des gens des villes, mais je lui disais : « Mère Simonne, je viens vous embrasser parce que je suis bien malheureux. » Et je la regardais aller, venir, s'occuper par sa cuisine; elle ne me parlait point de mes peines, qu'elle savait être au-dessus de son intelligence, mais elle me contait l'histoire de pauvres êtres qui avaient bien eu leur part d'infortune et qui s'étaient quand même sortis du malheur; elle me versait un verre de vin doux ; elle me souriait à demi. Et devant cette âme simple qui ne connaissait que les douleurs simples et vraies, je sentais peu à peu cette couche artificielle dont la société nous revêt s'effriter et tomber

par écailles ; je comprenais que mes chagrins, que j'attribuais à la sensibilité, ne relevaient que de l'égoïsme ; je me disais qu'il y a une certaine vergogne à souffrir de choses qu'on ne peut pas même exprimer, que notre douleur doit être fière et qu'il nous faut la réserver à des épreuves qui la méritent, la réserver plus aux autres et moins à soi, qu'un être jeune, sain, libre et aimé qui pleure est un lâche, non un délicat. Je me refaisais ainsi un cœur de paysan, une morale d'humble tout unie, je revenais à la nature.

Aujourd'hui, plus personne ne me dodinera et ne me versera un verre de vin doux. Je commence à connaître cette allée de cimetière qu'est la vie, je sais ces vraies douleurs qui valent nos larmes, j'ai le droit de pleurer : la mère Simonne est morte.

Je l'ai baisée sur le front, et, rêvant à ces choses, je n'ai pas été, selon mon habitude des retours au pays natal, m'étendre dans les herbes pleines de serpolet, ni guetter derrière un bosquet d'osiers les fées qui dansent au clair de lune, ni écouter la chanson du fleuve qui coule entre les roseaux, mais, rentrant chez moi, j'ai allumé les bougies de mon petit salon de campagne, je me suis assis dans ma bergère et j'ai pleuré.

Quand elle fut enterrée et qu'on eut ouvert son testament, Benjamin vint chez moi un matin portant sous son bras un paquet ficelé.

— C'est de la part de la mère, fit-il, elle a mis par écrit qu'on te la donnât en souvenir d'elle.

C'était sa Bible.

Pauvre mère Simonne ! Elle m'a toujours sermonné d'aimer si peu notre Seigneur et de fréquenter à de si rares intervalles les saintes assemblées ; elle n'a jamais compris que je puisse l'adorer à ma manière, en dehors

des évangiles et des églises, au-dessous peut-être, dans la campagne, qui est le plus beau de tous ses temples, puisque c'est lui-même qui se l'est bâti; et voici, sentant que j'étais un être faible qui avait besoin de confort et de bonnes paroles, elle a voulu qu'après elle je ne reste pas seul sur la terre, et, comme une recommandation suprême à qui la mort donnait toute sa solennité, elle m'a envoyé par delà la tombe le livre qu'elle tenait pour le plus parfait de tous, le livre qui l'a soutenue et qui l'a guidée, pensant que je le lirais au moins en souvenir d'elle, si je ne le faisais point par amour du bon Dieu; elle m'a légué sa Bible.

Par un crépuscule d'hiver, dans la petite chambre de Paris que j'occupe, voici qu'en feuilletant des livres historiques pour y chercher une citation, j'ai trouvé l'autre jour cette fleur de mauve. Hélas! depuis le jour où je l'y ai déposée, bien des choses ont changé; je ne suis plus l'étudiant folâtre qui allait par les routes en chantant des chansons; je ne lis plus Ronsard; la fleur s'est fanée, la mère Simonne est morte, mais le souvenir du chaud après-midi de moisson et de la vieille paysanne est toujours resté vivace et fleuri dans mon cœur.

PHILIPPE MONNIER.

CRIME ET CRIMINELS

Mon père m'a souvent raconté qu'il avait, dans son enfance, redouté un jour le baiser du sien, parce que ce père, qui était procureur du roi des Eaux et Forêts au Parlement de Normandie, venait de faire condamner à mort un pauvre berger, coupable d'avoir laissé ses moutons effleurer la lisière d'une forêt de l'état. Moi-même, je me souviens d'avoir, à douze ans, éprouvé un sentiment de crainte et de répulsion analogue à la vue d'un de mes oncles, qui, membre du jury, avait, avec ses onze collègues, fait monter sur l'échafaud une malheureuse fille, pour crime d'infanticide. L'autre jour, j'ai tranquillement accueilli mon neveu qui revenait de Draguignan, où, juré lui aussi, il avait contribué au monstrueux acquittement d'une autre fille, qui, notoirement et de son propre aveu, avait étouffé son enfant, né viable, entre les deux oreillers de son lit. Ces trois incidents, séparés les uns des autres par deux périodes de cinquante ans, me paraissent jalonner avec assez d'exactitude la marche de l'esprit public en matière de criminalité.

Le fait le plus saillant, pour qui suit à la fois la statistique judiciaire et les séances des cours d'assises en France, c'est l'anomalie qui subsiste en ce moment entre les dispositions du code pénal et l'état de conscience des juges. Le désaccord existait déjà depuis longtemps. Il y avait longtemps que les jurys ne faisaient qu'à regret l'application de la loi, en matière de condamnations capitales ; il y avait longtemps qu'ils usaient des atténuations de pénalité toutes les fois qu'elle les leur permettait ; mais enfin, jusqu'à ces vingt dernières années, un juré ne se regardait pas comme un juge chargé de dispenser le châtiment ou d'accorder l'indulgence, mais comme un témoin de la vérité. Il se croyait tenu de respecter la loi qu'il servait : « Nous ne sommes que des experts en matière de crime, disait-il ; on nous consulte sur le *fait*, non sur le droit : cela est-il ? cela n'est-il pas ? Voilà les simples questions qui nous sont posées ; à ces questions, nous répondons en notre âme et conscience : oui ; non ; quant à la peine méritée, il ne nous appartient pas de substituer notre opinion à la volonté du législateur. » C'est d'après cet ordre d'idées qu'étaient prononcées les sentences capitales, par exemple toutes celles pour infanticide. Les jurés déploraient quelquefois la sévérité des lois ; mais ils ne pensaient pas à les éluder.

Les choses ont bien changé en France depuis un quart de siècle, et elles continuent de changer à vue d'œil, d'année en année. Les cours d'assises acquittent, quelquefois justement, le plus souvent à tort et à travers, les trois quarts des accusés amenés devant elles. Les jurés (en majorité d'honnêtes gens ignorants) n'ont probablement lu ni Lacassagne, ni Tarde, ni Féré, ni Manouvrier, Laurent, Broca, encore moins Krafft-Ebing,

Krauss, Lombroso, Garofalo, Terri, et tant d'autres qui se livrent ou se sont livrés à l'étude de l'anthropologie criminelle, mais ils sentent d'instinct que la loi pénale, telle que nous l'avons reçue des siècles passés, n'est pas toujours conforme à la justice. Dans l'impossibilité où ils sont d'en débrouiller les principes, ils s'arrêtent, effrayés, devant ses applications. La France a cela de particulier que, si la science n'y marche pas plus rapidement qu'ailleurs, les idées s'y répandent beaucoup plus aisément. Cela tient à la vivacité, à la promptitude des conceptions de l'esprit français, servi par une langue claire, et faite à son image. Sur les douze membres d'un jury, il n'y en a souvent pas un qui sache exactement ce que veulent dire les mots d'atavisme, d'influences congénitales, de libre arbitre, de psychologie criminelle, de dégénérescences, de crâniométrie, d'asymétrie, de cellule nerveuse, etc., etc. ; mais tous, ou presque tous, ont assez respiré l'air ambiant de la science, pour mettre en doute, dans leur for intérieur, la légitimité des arrêts qu'on leur demande de rendre. Ils soupçonnent des causes d'irresponsabilité qui leur sont restées inconnues ; et les organes du ministère public, qui, eux, sont la voix de la loi, s'évertuent en vain à demander des têtes, à réclamer le maximum des peines portées par le législateur, ce jury leur renvoie ironiquement les accusés ; les crimes les mieux prouvés sont absous ; le jury n'acquitte point par conviction, ou si l'on veut par défaut de conviction ; il admet très bien les faits ; comment en douterait-il dans tant de cas où personne n'en peut douter, où souvent l'accusé les reconnait lui-même? Mais il acquitte parce qu'il se dit qu'il y a plusieurs facteurs dans le crime ; que ces facteurs sont difficiles à distinguer pour lui, qu'ils le sont même pour ce procureur de la

République, ou pour ce substitut qui parle morale avec tant d'emphase, même pour ce magistrat qui préside les assises et qui inflige à l'accusé des tortures morales, au lieu et place des anciennes tortures physiques, et il pense qu'après tout il vaut mieux, selon le vieux dicton, acquitter deux coupables que de condamner un innocent.

Comment se trouve et comment pourra se trouver plus tard la société de cette espèce de mise en déroute de la justice criminelle? Il y a des gens qui s'en épouvantent et qui ne parlent de rien moins que de supprimer l'institution du jury. Ces gens-là font songer aux païens des premiers siècles de notre ère. Comme les conservateurs de Rome, qui fuyaient les villes pour n'être pas témoins des progrès du christianisme et de la désuétude de l'ancien culte, ils s'enferment dans leurs vieilles habitudes d'esprit, et crient que le monde est perdu, si l'on veut essayer de les en faire sortir. Eux aussi croient voir dans la transformation des idées l'abolition de la morale. Mais le progrès des saines doctrines a toujours triomphé des préventions humaines. Le vrai progrès en toutes choses, en matière de vérité et de moralité surtout, est l'œuvre directe de Dieu; et contre la grande loi d'évolution, de développement et d'illumination croissante qu'il a posée, rien ne saurait prévaloir.

I

La répression du crime est partie, selon les temps, de deux points de vue très différents, qui, dans les idées communes sur la justice criminelle, ne sont pas encore bien distincts. L'un est la vengeance sociale, l'autre la préservation de la société. Des phrases banales comme celles-ci : « Il a payé sa dette, — la justice

sociale est satisfaite, — la société est vengée, » etc., courent sur les lèvres et traînent dans les journaux. A cela on ajoute dans les réquisitoires : « La société réclame un exemple, — que la sentence qui frappera le coupable épouvante à jamais ceux qui seraient tentés de l'imitér ! — que les méchants soient frappés d'une crainte salutaire ! — montrez ici qu'on n'échappe point à la vindicte des lois ! — que le glaive de la justice sorte du fourreau pour rassurer les uns et pour intimider les autres ! » et mille autres phrases pompeuses, mille autres clichés de barreau tout aussi vides de sens formel. Un pareil langage se rattache à cette vieille idée que la société a, primo, le droit de châtiment ; secondo, le devoir d'intimidation. Elle est si bien entrée dans la tête des hommes pendant quatre ou cinq mille ans, qu'il en reste encore quelque chose. Dickens nous montre un petit enfant, qui, amené au banc des témoins dans les bras de sa mère, se met à pousser des cris épouvantables aussitôt qu'il aperçoit le juge de paix : « Il croyait d'instinct qu'on ne comparaissait devant un juge que pour être de là envoyé à l'échafaud. » Dans les pays despotiques, le pauvre peuple, qui est, lui aussi, un petit enfant, ne pense pas beaucoup autrement. Le Chinois, le Turc, l'Asiatique, soumis à la loi de ses khans, l'Africain, à celle de ses chefs, ne comparaît pas devant son juge sans trembler, parce qu'il se croit toujours désigné d'avance pour servir « d'exemple » aux autres. L'*exemple*, c'est là le grand mot, le tremplin de la justice criminelle dans tous les pays du monde. La « vengeance sociale » est une idée ancienne et respectée ; mais cette vengeance ne paraîtrait peut-être pas suffisamment édifiante, si elle n'avait pour corollaire celle que l'exemple est salutaire, et qu'en sacri-



fiant un individu on en sauve plusieurs autres. De là les formes terrifiantes de la justice criminelle; la publicité des exécutions capitales; l'horreur des supplices. Pendant quatre ou cinq mille ans, la justice a été pour les pauvres humains le plus épouvantable des fléaux. Nos pères étaient conséquents avec eux-mêmes. Du moment, en effet, où il s'agissait d'intimidation, on ne pouvait aller trop loin. De là des inventions véritablement diaboliques. L'énumération des supplices en usage, des confins de la mer de Chine aux rivages de l'Atlantique, nous fait aujourd'hui frémir : le pal; la croix; l'arrachement des yeux et des ongles; l'arbre auquel on attachait les entrailles d'un malheureux qu'on faisait tourner autour du tronc, ont précédé l'écartellement, la roue, le feu à distance, la section successive des membres, et une foule d'autres horreurs dont quelques-unes n'ont pas encore disparu partout de la face du monde. Comme l'a dit M. Eugène Mouton, dans sa belle étude sur le *Droit de punir* [1], le moyen âge avait encore poussé plus loin la logique ; il avait renchéri sur les moyens d'accomplir le devoir d'intimidation. « Une forêt de gibets se dressait partout où l'on pouvait voir passer des hommes; sur les échafauds et les roues pourrissaient les cadavres déchiquetés par les bourreaux, afin que les exécutions ne fussent pas seulement publiques, mais qu'elles fussent pour ainsi dire permanentes. Au milieu de ces scènes d'épouvante, on voyait errer des misérables ayant les yeux crevés, les oreilles ou le nez coupés, le front marqué au fer rouge. Pendant ce temps, à travers les soupiraux des prisons, on entendait les hurlements des patients broyés dans les tor-

[1] *Histoire et théorie du droit de punir*, par M. Eugène Mouton, ancien magistrat. — 1 vol. in-12. Paris, Cerf, 1887.

tures, pour savoir s'ils étaient innocents ou coupables ! » En Espagne, en Italie, même en France, les jours des prisons donnaient sur rues ; et ce n'était pas, certes, pour adoucir aux prisonniers l'horreur de leur captivité ; c'était pour que les passants pussent apercevoir leurs pâles visages, leurs corps aux trois quarts nus, émaciés par la faim, déchirés par les fers ; pour qu'ils entendissent leurs soupirs et leurs imprécations. Nourrir les prisonniers en leur jetant quelque aliment au passage était une œuvre pie, fort en usage à cette époque. Elle mettait le peuple sans cesse en rapports avec les victimes de la « vindicte sociale ; » elle contribuait à rendre efficace le système judiciaire de l'intimidation.

Sans doute, comme le dit encore M. Eugène Mouton, on ne saurait contester que l'intimidation ne soit un des moyens légitimes de prévenir le mal : pour le nier, il faudrait prétendre que la crainte des suites d'une action n'a jamais empêché personne de la commettre. L'Ecriture n'a-t-elle pas dit que la crainte est le commencement de la sagesse? Mais, quelque large que puisse être la part du châtiment dans la lutte du bien contre le mal, c'est une part et ce n'est pas tout. Si l'on veut tout demander au châtiment seul, on est conduit à aggraver continuellement les peines sans pouvoir s'arrêter, non seulement en vertu de la logique, mais aussi en vertu des faits, puisqu'il est d'expérience qu'au delà d'un certain degré l'excès des châtiments, — des châtiments corporels surtout, — au lieu d'empêcher les crimes, fait des criminels. « Par l'effet d'une contagion que la folie porte avec elle, le vertige du justicier se communique au justiciable, et quoique ni les uns ni les autres ne comprennent plus ce qu'ils font, ils le *voient*,

et un nouvel instinct, puissant et dangereux, celui de l'imitation, vient se mettre de la partie, et pousser les uns au crime, les autres à l'iniquité ! »

On l'a bien vu à certaines époques du moyen âge. Tandis que les malfaiteurs, « entraînés par une sorte de frénésie, » accumulaient forfaits sur forfaits, que des chevaliers de grandes routes torturaient leurs prisonniers comme les juges torturaient les leurs, les attentats, les violences, le pillage, les meurtres se multipliaient dans des proportions inconnues. Bien plus, des crimes imaginaires hantaient les imaginations perverties et troublées. De prétendus sorciers venaient se dénoncer eux-mêmes, non par remords, mais par vertige, par fascination, comme l'oiseau va au serpent. M. Mouton, qui est un ancien magistrat, déclare qu'il a toujours, dans l'exercice de ses fonctions, vu un suicide être suivi d'un suicide analogue dans le voisinage. L'auteur du présent article a fait la même observation. Dans un village, où pendant quarante ans pas un suicide n'avait eu lieu, il en a vu, en quatre années, dix se succéder, de deux en deux, à intervalles rapprochés, et, sur les dix, sept ont eu lieu par pendaison ! Il faudrait être moralement aveugle pour ne pas voir ce qu'il y a au fond de l'empressement avec lequel la foule se presse autour de la guillotine : quelles voluptés bestiales, quels instincts primitifs s'éveillent chez certains êtres à la vue du sang. Le plaisir horrible qu'éprouvent les Espagnols et qu'éprouvaient les Romains au spectacle d'animaux et d'hommes gisant sanglants dans les convulsions de l'agonie n'est pas autre chose que le réveil des premiers instincts du sauvage ; et il faudrait plus d'aveuglement encore pour ne pas comprendre les conséquences de cette régression, même momentanée,

vers le point de départ, de ce qu'un romancier à la mode a fort bien nommé : « la bête humaine. »

Le système de l'intimidation par le sang et les tortures n'a pourtant commencé à être abandonné que depuis un bien petit nombre d'années. Il l'a été, du moins en principe, en France quand on a décidé que les exécutions auraient lieu non sur la place de la Roquette, à Paris, mais dans l'intérieur de la prison. Cependant, si cela nous indique que l'efficacité de l'une des formes de l'intimidation a commencé d'être mise en doute, l'idée d'intimidation n'est pas, pour cela, effacée des esprits : « il faut des exemples » est toujours le grand argument qui milite en faveur de la peine de mort. On pourrait répondre : l'exemple que donne une exécution capitale est précisément l'exemple fascinateur du meurtre et du sang répandu.

II

L'idée de vindicte sociale est si intimement liée à celle d'intimidation du crime, qu'il serait difficile de dire laquelle des deux a la priorité dans l'ordre des temps. Que ce soit l'une ou l'autre, c'est l'idée de vindicte qui semble avoir été délaissée la première. Dès la fin du siècle dernier, le point de départ de la justice criminelle change. Au dessein de venger la société succède le soin, beaucoup plus rationnel, de la préserver. Diderot écrit : « Il ne faut pas punir le malfaiteur, il faut le supprimer..... il ne peut être question de culpabilité et de justice, au sens strict du mot. Il ne s'agit pour la société que de se conserver elle-même en prévenant les crimes. La mesure de la culpabilité, comme la mesure du châtiment, ne peuvent se trouver

dans l'acte délictueux; elles sont dans l'individu qui l'a commis. »

Ces paroles du plus clairvoyant des philosophes du dix-huitième siècle marquent bien l'évolution qui s'est accomplie dans nos codes de justice criminelle. Elles ont été reproduites de nos jours par un écrivain et juriste éminent, Garofalo, dans sa *Criminologie :* « Le droit criminel ancien, a-t-il dit, est fondé sur des conceptions inexactes de la nature du crime; ce n'est pas le coupable que la société doit voir dans le criminel, c'est uniquement l'homme dangereux. Le degré de danger que présente un homme, — *temibilità,* — est le seul *criterium* dont la société doive se servir pour réagir plus ou moins fortement contre lui. » A cet égard, tout le monde est aujourd'hui presque d'accord. On convient généralement que le droit de punir n'existe, pour la société, comme pour l'individu, que dans la mesure du droit de se défendre. Mais où commence ce dernier droit ? Cela est peut-être plus difficile à marquer que ne l'est le point où le premier finit. Si l'on en croyait les maîtres modernes de l'anthropologie criminelle, l'instinct du crime, — ou, pour parler comme eux, de la *temibilità,* — se reconnaîtrait si sûrement à des signes extérieurs, que l'action de la société pourrait devenir presque purement préventive. Malheureusement, la chose est loin d'être vraie; et malgré les grandes vilaines oreilles, les tics nerveux unilatéraux et autres affections ou difformités dont M. Lombroso gratifie les malheureux enclins au crime, il n'est pas si aisé de se mettre en garde contre eux sur la seule inspection de leur physionomie. Il n'y a pas de science plus douteuse, plus incertaine, que celle de l'anthropologie criminelle; ce n'est même pas, jusqu'à présent, une science; c'est

une série d'observations, plus ou moins exactes, et, dans tous les cas, trop rapidement généralisées. Nous nous souvenons de la vogue qu'avait encore, il y a quarante ans, le système de ce docteur Gall qu'on pourrait appeler le père de l'anthropologie criminelle : elle avait envahi jusqu'aux salons. Une séance de phrénologie était mise au nombre des divertissements mondains. La maîtresse de maison y invitait ses amis, comme à une séance de physique amusante, et fort amusant c'était en effet. Un monsieur quelconque, disciple du docteur de Vienne, se tenait prêt à leur donner un échantillon de sa prétendue science; toutes les têtes se livraient gaiement à lui; il palpait, d'un air recueilli, convaincu, les moindres bosses des boîtes crâniennes, et, tout à coup, les plus honnêtes gens du monde avaient le plaisir de s'entendre déclarer qu'ils possédaient qui l'organe du vol, qui celui du meurtre, qui celui du mensonge, etc., etc. Ces scènes ont fini par tomber dans le ridicule. Il est probable que la nouvelle physiologie du criminel n'aura pas, du moins dans ses applications, un sort meilleur que la vieille phrénologie, et que les caractères physiques donnés aujourd'hui par Lombroso et ses émules, comme la forme visible de la criminalité, seront, le plus souvent, reconnus communs aux criminels et aux honnêtes gens.

Qu'on nous permette de citer un exemple, bien fait pour nous inspirer pareil doute. L'auteur de cette étude a, depuis plus de quinze ans, à son service un domestique chez qui ne manque aucun des signes néfastes indiqués par le professeur de Turin : longueur exagérée des bras (envergure); agilité simiesque du corps; abondance, couleur noire et sécheresse terreuse des cheveux; teint livide, inapte à rougir; oreilles grandes, écartées de la

tête, faites en anses de panier; crâne très petit; front fuyant; forme de tête anormale, étroite, allongée en pain de sucre; léger prognathisme maxillaire; longueur des dents canines; asymétrie de la face (il louche légèrement); asymétrie du corps (il traîne une jambe); œil mobile et singulièrement perçant (il voit tout d'un regard, de près, de loin, jusque dans les moindres détails); insensibilité de la peau (il porte des plats de métal brûlants dans ses mains sans paraître les sentir, et supporte les plus violents contacts avec facilité); maigreur générale et minceur extrême; stature exagérée; enfin, mauvaise santé congénitale. Joignez à ces anomalies physiques les traits de caractère que tous les auteurs qui ont écrit sur la matière, médecins, aumôniers des prisons, directeurs des prisons, juges d'instruction, etc., disent avoir observés dans leur personnel, et qui sont: l'indolence habituelle, alternant avec de hauts faits d'agilité; le mensonge poussé au point de ne plus pouvoir distinguer le vrai du faux; le goût de la mise en scène, de la parade, du bruit, des effets mélodramatiques; l'amour de la toilette et du luxe; l'esprit de gaspillage et d'imprévoyance; la vanité désordonnée; les antipathies violentes affectant la forme du délire de la persécution; une instabilité émotionnelle si grande que les plus légères causes le jettent dans des accès de colère inouïs [1]; une propension très forte à la superstition; des imaginations perverses en matière de mœurs; une absence totale d'idées générales philosophiques et subjectives (il n'a

[1] Un jour, cet homme, pour un motif futile, s'est élancé sur son frère et a voulu l'étrangler; un autre jour, il a menacé sa femme de se tirer un coup de pistolet si elle ne mettait pas, dans une occasion insignifiante, telle ou telle toilette. Nous lui avons demandé, une fois rentré dans son sang-froid, s'il était fou et s'il l'aurait fait? Il nous a répondu qu'il était sûr qu'il l'aurait fait, et qu'il croyait bien, en effet, qu'il avait des accès de folie.



que des idées concrètes et ne regarde jamais que hors de lui-même); une jalousie ombrageuse, maladive, et vous aurez certainement en la personnne de cet homme, le mannequin complet de l'anthropologie criminelle. Voilà un être chez qui rien ne manque, ni au physique, ni au moral, de ce qu'il faut, paraît-il, pour faire un grand scélérat: eh bien, nous le répétons, ce n'est là que le mannequin du criminel; sous cette enveloppe bizarre, marquée de toutes les anomalies, dans ces singulières ténèbres morales, il y a un honnête homme! Certes, il n'est pas bon: nous l'avons vu soit insensible, soit même jouissant devant la souffrance des animaux; cela tient peut-être à des habitudes héréditaires : fils et petit-fils de bouchers, il a, de bonne heure, été familiarisé avec la vue du sang; mais au fond, c'est un époux fidèle, un tendre père; de plus *un domestique de confiance*, sinon au point de vue du travail, du moins à celui de la probité. Quand il est entré à notre service, il avait dix-neuf ans. L'ami qui nous le présentait, et qui l'avait élevé, nous dit : « Vous pouvez lui confier votre fortune sans lui en demander de reçu ; » il a aujourd'hui trente-quatre ans, et chaque année a confirmé l'exactitude de ces paroles.

Un pareil exemple (et tant d'autres!) est bien fait pour nous mettre en défiance contre les généralisations de la science anthropologique; et nous ne pouvons nous empêcher de croire, nous le répétons, que les anomalies physiques et même intellectuelles qu'elle admet comme étant des signes de la criminalité, iront rejoindre les bosses crâniennes de Gall. Toutefois, comme il est certain *a priori* qu'il n'y a pas de fumée sans feu, il est non moins certain qu'il n'y a pas de crimes sans causes morales, et de causes morales sans le concours au moins

de causes physiques ; seulement, ces causes sont encore loin d'être connues. La science de l'anthropologie criminelle en est à ses premiers tâtonnements : elle essaie, comme dit Montaigne, « de faire la poignée plus grosse que le poing, » et elle n'embrasse que l'air, presque le néant.

III

L'étude approfondie des causes de l'aliénation mentale nous paraît destinée à rendre plus de services à la criminologie que celle des anomalies extérieures du sujet humain. La constitution et le fonctionnement de notre système nerveux ont, avec notre caractère, une relation beaucoup plus étroite que celle qui peut exister entre les formes du corps et les formes de l'esprit. Le système nerveux est le *summum,* l'archétype, de la matière organisée ; ce n'est pas l'âme, mais les confins de l'âme, le *border land* de la grande inconnue, une des clefs du mystère de notre être ; dans tous les cas, c'est celle des différences qui existent entre l'homme sain et l'aliéné, et peut-être, entre l'homme de génie et le criminel.

Jusqu'à présent, la connaissance de la constitution et du fonctionnement de la cellule nerveuse n'est pas encore entière et certaine ; elle repose sur des expériences plus ou moins imparfaites, sur des hypothèses plus ou moins plausibles ; mais c'est probablement par ce côté que nous pénétrerons un jour le secret des esprits, celui de la folie, sœur des instincts antisociaux, comme celui de la raison, sœur des vertus sociales.

Ce qu'on sait, ce qu'on *voit* jusqu'ici du système nerveux, est bien propre à nous donner une grande idée à la fois de sa puissance et de sa fragilité : c'est un des chefs-d'œuvre de Dieu, une des merveilles de cet art

divin, qui éclate dans ce que nous appelons les infiniment petits autant et plus sans doute que dans ce que nous nommons l'infiniment grand.

Quand l'anatomiste soulève un des muscles du corps, il voit, de distance en distance, pénétrant entre les fibres dont ce muscle est composé, des petites cordes formées d'une substance gris-blanchâtre. S'il sépare les fibres musculaires pour suivre le trajet de ces cordes, il s'aperçoit que celles-ci se divisent et se subdivisent en cordelettes plus minces, qui vont chercher chaque faisceau de fibres; s'il poursuit plus loin son investigation, il trouve que chacune de ces cordelettes se divise encore en faisceaux de minces filaments; puis, à l'aide du microscope, il découvre que ces filaments ténus se séparent et vont à leur tour s'unir aux plus petites fibres du muscle. L'union se fait au moyen de l'expansion de l'extrémité du filament nerveux. Celui-ci s'applique sur la fibre, la saisit comme le ferait une griffe, et s'attache à elle. C'est le mécanisme de la motilité. Un nerf est donc composé de fibres nerveuses, fibres tellement minces qu'elles ne peuvent être aperçues qu'avec un puissant microscope. Mais ces fibres elles-mêmes, de quoi sont-elles composées? évidemment de molécules. Or, on sait que ces molécules sont d'une structure très complexe, et l'on estime les atomes élémentaires qui les forment à un millier par molécule. Naturellement ces atomes gravitent autour du centre moléculaire, en vertu de l'attraction. Ici, s'arrête l'observation des faits sensibles et l'application certaine de la grande loi de la nature : c'est déjà, comme on voit, un sujet d'admiration; mais cette admiration augmente quand, par des observations anatomiques moins délicates, par des investigations faciles à l'œil nu, nous voyons comment ces fibres nerveuses, se

réunissant en filaments, les filaments en cordes minces, les cordes en petits faisceaux, et ceux-ci en faisceaux plus gros, le tout se tient finalement rassemblé dans une double masse, l'une blanche, l'autre grise, affectant la forme d'un têtard, dont la queue serait la moelle épinière et la tête, le cerveau. Cependant, tout cela ne nous donne encore que la constitution du système nerveux; cela ne nous en fait pas voir le fonctionnement. Pour le comprendre, il faut, jusqu'à un certain point, recourir à l'hypothèse; mais cette hypothèse est si logique, si conforme aux lois connues qui régissent la matière et produisent la force, qu'on peut, en attendant des démonstrations positives, parfaitement s'y arrêter. Voici cette hypothèse dans toute sa simplicité.

Les atomes élémentaires dont se compose la molécule intégrante de la substance nerveuse ne sont pas groupés au hasard. Ils entourent le noyau central, comme le font tous les atomes des corps ronds. Or, dans toute structure, il y a emploi de force. Cette force, nous l'avons déjà nommée, c'est la force d'attraction, autrement dit la force de stabilité. Mais qu'une cause survienne qui dérange cette stabilité, aussitôt cette force, de latente, devient active, devient mouvement. C'est le ressort qui, en se détendant, relâche ses molécules intégrantes, et communique à d'autres corps la portion de force qui a cessé de lui être nécessaire à lui. C'est donc dans le jeu de relâchement et de resserrement des molécules dont sont composées les fibres nerveuses qu'est le principe (non primordial, mais secondaire) de l'activité du système nerveux. Maintenant, comment cette force active se communique-t-elle de proche en proche ? comment le courant d'énergie voyage-t-il à travers le corps entier ? Cela n'est pas très difficile à comprendre. Le courant ne

suit pas un canal absolument uni : de place en place se trouvent des bulbes qui, en vertu de leur plus grand diamètre, renferment un plus grand nombre de molécules nerveuses, et qui sont comme des réservoirs de force, échelonnés sur la route. Ces amas de molécules, cédant au passage une somme de force, — disons décuplée ou centuplée, n'importe, — activent le courant jusqu'au bulbe voisin, lequel courant de force se précipite, au sortir du bulbe, par un conduit plus étroit, à peu près comme on voit l'eau, sous la pression de sa masse, se précipiter dans un tuyau ouvert au fond d'un bassin.

Cependant l'explication n'est pas encore complète : quelle est cette chose que la force précipite ? Les molécules nerveuses sont formées d'une matière semi-liquide, blanchâtre ; mais qu'est-ce qui s'en dégage, en plus de la force de transmission ? C'est ici que le voile de la nature s'épaissit. Cette forme d'énergie qui traverse le système nerveux est unique. Accompagnée de changements de température, elle n'est pas du calorique ; accompagnée de phénomènes électriques, elle n'est pas de l'électricité. Voyageant dans une substance gélatineuse à moitié liquide, elle n'est pas une pression d'eau ; elle est *sui generis*. Quoiqu'elle diffère de toutes les manifestations de la force qui nous sont connues, elle est pourtant susceptible de diffusion. La preuve, ou du moins l'indice, en est que la nature, qui ne fait rien en vain, a revêtu les tubes nerveux d'une enveloppe huileuse, laquelle remplit autour du nerf la fonction d'isolateur, comme la gutta-percha autour du fil électrique. Ce qui distingue l'énergie à laquelle les molécules nerveuses servent de véhicule des autres phénomènes de la force, c'est d'abord la mesure propre de sa vélocité, qui est de neuf mètres par seconde, et ensuite ce fait, qu'elle est

cumulative, c'est-à-dire qu'elle s'accroît en raison de l'espace parcouru. Mais quant à savoir ce qu'elle est intrinsèquement, c'est un des mystères qui nous sont cachés.

Il serait trop long d'expliquer par les causes un phénomène qui est important au point de vue qui nous occupe, c'est-à-dire au point de vue de l'influence du système nerveux sur la moralité, ou, pour parler plus exactement, sur les phénomènes cérébraux. Nous renvoyons nos lecteurs, s'ils sont anglais, à un clair et facile ouvrage de vulgarisation qui vient de paraître en Angleterre[1] ; s'ils sont français, aux travaux de M. Brown-Séquard. Les uns et les autres nous font comprendre à quel point nos facultés psychologiques sont fragiles, non qu'elles soient le produit du jeu de nos organes, mais parce qu'elles lui sont associées.

C'est ici le lieu de répéter qu'on ne pourra jamais insister assez sur la distinction à faire entre l'homogénéité, et l'association des fonctions physiologiques et de l'esprit : l'homogénéité est insoutenable, l'association est démontrée. Comme le dit fort bien M. Mercier, prétendre que « le tissu cérébral sécrète des idées, comme le foie sécrète de la bile, » que « le courant qui traverse les nerfs subit un changement métabolique, s'animalise, s'intellectualise et devient esprit, » c'est à peu près comme si l'on disait qu'on « pourrait mettre un bifteck dans une machine à saucisses et l'y triturer de telle sorte qu'il en sortirait une sonate. » Ce sont là des anomalies choquantes ; ce qui est, au contraire, un fait d'expérience, c'est que le moindre trouble du système nerveux rompt, au moins en partie, l'association de l'esprit et des organes, et met « la bête humaine » en

[1] *Sanity and Insanity*, by Th. Mercier. — 1 vol. in-8°. Londres, 1890.

liberté. Celle-ci échappe alors à son maître ; nous le voyons dans les emportement des gens nerveux, sanguins, colères ; selon la phrase consacrée, « on n'est plus maître de soi-même. »

Comment, dans quelle mesure, la désassociation de l'esprit et des organes se produit-elle chez certains individus, dans des cas donnés? voilà ce qui échappe nécessairement à la vérification. C'est pour cela qu'il ne peut être question sur la terre de justice et de châtiment, dans le sens strict du mot ; pour cela que, selon la parole de l'Ecriture, Dieu se réserve la vengeance, parce que Lui seul sait le point juste de notre responsabilité. C'est aussi la raison pour laquelle il y a dans le crime présomption de folie, autrement dit de détraquement du système nerveux et de désassociation entre les organes cérébraux et la volonté pure. Qui pourra prétendre que l'homme de crime, même celui qui paraît doué d'intelligence, de réflexion et de sang-froid, soit un homme de raison? Sa condition dans le monde est misérable. S'il échappe au châtiment, il n'échappera pas à l'angoisse incessante du péril couru. Comme règle générale, les criminels sont maladroits dans la perpétration de leurs forfaits, et malhabiles à les cacher. Pranzini allant distribuer à des femmes à Marseille les bijoux volés à la fille Régnault assassinée par lui, n'en est qu'un exemple entre mille : les trois quarts du temps, les assassins se livrent eux-mêmes ; il y a donc chez eux trouble mental ; et ce trouble mental, qu'on ne saurait guère attribuer au remords chez des scélérats confirmés, est encore un indice de semi-folie. Combien, en dehors des impulsions de la conscience qui font l'honnête homme et qui peuvent être absentes chez le criminel, est insensé celui qui se met en révolte contre la société, autrement dit, qui

cherche dans le crime la satisfaction de ses passions ou de ses appétits ! Au point de vue social, il est un monstre : au point de vue philosophique, il est un fou.

On objectera que, si la justice se plaçait non au premier mais au second de ces points de vue, elle briserait le grand ressort de l'intimidation, ressort que tout le monde reconnaît efficace aussi bien avec les aliénés qu'avec les malfaiteurs. Comme l'a très bien remarqué l'auteur d'une étude instructive sur les prisons, que nous avons sous les yeux, la maison de fous est un lieu de délices en comparaison du pénitencier, et toute l'ambition des accusés est d'y être condamnés, d'autant plus que, s'ils en sortent, ils rentrent indemnes et libres dans la société. Aussi ne prétendons-nous pas que l'on doive traiter les criminels comme on traite les aliénés, ni les incarcérer au même titre. Nous disons seulement qu'il n'y a entre les uns et les autres que la différence d'une maladie partielle, commençante, latente, incomplète, avec une maladie déclarée, ayant atteint tout son développement ; que, parce qu'ils sont également dangereux, ils doivent tous être mis hors d'état de nuire ; que, parce qu'ils sont tous des malades, ils doivent être mis tous en traitement, quand il reste des chances de guérison ; dans des liens étroits, quand il n'en reste pas ; enfin que, parce que chez les fous le désordre cérébral étant complet la responsabilité morale est abolie et que chez les criminels le désordre cérébral étant partiel une part de responsabilité subsiste, le régime des maisons d'aliénés doit être infiniment plus doux que celui des pénitenciers de tous genres ; mais ce que nous croyons surtout, c'est que chez le législateur qui fait la loi, chez le juge qui l'applique, chez l'officier de prison qui l'exécute, chez le public enfin, qui en est le premier auteur

et la fin dernière, l'idée de vindicte sociale doit faire place à celle de tutelle sociale, aussi bien à l'égard des criminels endurcis qu'à celui des novices du crime et des plus jeunes délinquants.

On a dit et répété que le génie était une immense névrose, que génie et folie étaient frère et sœur. On pourrait de même composer le trio de génie, folie, criminalité. Les plus remarquables des poètes décadents, par exemple, sont jusqu'à un certain point des hommes de génie ; ils sont, en même temps, jusqu'à un certain point aussi, des aliénés ; et chez beaucoup d'entre eux se rencontre la propension au crime. Paul Verlaine, le chef de l'école, est un criminel : il a subi une condamnation infamante ; Chambige était un poète décadent, et son épouvantable crime a été commis, non en dehors de ses idées morales et littéraires, mais en vertu de ces idées mêmes. Villon, un grand poète, celui-là, avait, il nous l'a dit lui-même, des instincts qui l'ont mis tout le temps de sa vie en danger d'être pendu ; Benvenuto Cellini se révèle dans son autobiographie comme un homme fortement marqué des signes de la criminalité ; il n'y a pas à dire : une foule de souverains, d'hommes d'état, de conquérants, de politiques, alliaient au génie des instincts féroces, une cruauté dépravée. Quoique M. Lombroso pense que stupidité et criminalité vont d'ordinaire ensemble, quand le crime se rencontre dans les classes élevées, il s'y allie au contraire à une très grande intelligence. Si le plus souvent les criminels sont des brutes et des idiots, c'est parce qu'ils sortent, le plus souvent aussi, des bas-fonds de la société. Mais on peut être convaincu, tant par l'observation des faits que par l'étude de la physiologie humaine et par des déductions logiques qui ressortent de l'une et de l'autre, que le génie, le crime

et la folie sont trois conséquences diverses de l'altération de la cellule nerveuse, et, par suite, de l'irrégularité de sa fonction.

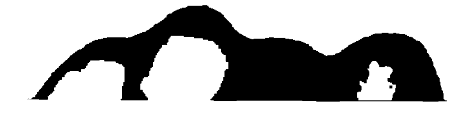
Une autre raison qui doit concourir à changer le point de vue duquel la société envisage le crime et sa répression, ce sont des influences dont on se rend aujourd'hui mieux compte. La première conséquence des théories de Darwin, théories dont quelques-unes subsisteront parce que les faits les confirment, et dont d'autres tomberont dans l'oubli parce qu'elles ne sont point démontrables, aura été de faire naître des doutes sur certains points de responsabilité morale. De là la place importante que les auteurs qui ont suivi les travaux de la science moderne et écrit sur la criminologie ont donnée, dans la production du crime, aux influences héréditaires, soit immédiates, soit atavistiques. Il est en effet probable que ces influences sont prédominantes, et beaucoup plus actives que celles de l'éducation et du milieu social. Nous oserions dire que la criminalité existe à l'état latent chez la plupart des humains, comme existent à l'état latent aussi un certain nombre d'autres maladies : espèce de *psora* du système nerveux et de la matière cérébrale, avec cette différence que la psora et autres affections transmissibles par voie d'hérédité sont un principe actif, un ferment, et qu'elle est au contraire un défaut, une insuffisance, une faiblesse organique, se retrouvant dans la cellule nerveuse, à travers les générations, absolument de la même manière que la folie. Combien de familles ne voit-on pas dans lesquelles, de siècle en siècle, l'aliénation mentale se reproduit ! Il n'y en a peut-être pas une, qui, si l'on pouvait suivre son histoire jusqu'à mille ans, par exemple, ne nous présentât pas des cas héréditaires de maladies mentales, comme de maladies

corporelles. L'espèce humaine tout entière serait infectée des unes et des autres ; bien plus, elle serait éteinte, si la maladie ne s'*usait* pas, aussi bien que la santé, si les ferments de certaines affections ne se *détruisaient* pas, dans un cas, et si les éléments organiques ne se *fortifiaient* pas, dans l'autre. Un homme porté au crime peut très bien, comme l'affirment les anthropologistes, n'être qu'un homme chez qui les instincts primordiaux ont reparu, sans cesser pour cela d'être un sujet chez qui la fonction nerveuse ne s'accomplit pas de la manière devenue, dans notre société, et dans notre temps, la manière normale. A nos yeux, les deux faits sont corrélatifs et concomitants.

IV

C'est donc du point de vue pathologique qu'il faut partir, croyons-nous, pour envisager, sinon le crime, du moins le criminel, sans parti pris de haine et sans horreur. Il est aussi irrationnel d'avoir horreur d'un criminel que d'un aliéné. Une seule chose s'impose : veiller à la préservation de la société, et même à celle du malheureux chez qui existent, soit par voie de régression, soit par voie de dégénérescence, dans tous les cas par une déviation constitutionnelle ou fonctionnelle du point où le temps et le milieu ont fixé l'état normal physiologique du système nerveux, de funestes instincts antisociaux.

Hélas, qu'il faut peu de chose pour que cette déviation se produise ! Rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un habitué des bagnes et des prisons ! Sauf quelques brutes grossières, dégradées par d'autres habitudes que



celles du vol et de l'assassinat, un criminel (le cas est encore plus général parmi les femmes) a parfois tant de séductions personnelles et intellectuelles qu'il en arrive très souvent à tromper son avocat. Me Paillet, l'avocat de Mme Lafarge, est mort fermement convaincu de l'innocence de sa cliente. C'est même dans cette duperie que les défenseurs des grandes causes portées devant les assises trouvent quelquefois une partie de leur force. Les malfaiteurs vulgaires sont plus faciles à reconnaître (à un certain air sournois, bas et méfiant) que les grands coupables : ceux-ci sont l'aristocratie de l'espèce, et ils ont des goûts aristocratiques, des façons aristocratiques assez semblables à ceux que déploient les excentriques du grand monde. Le fameux voleur Sheppard était un élégant qui ne se montrait qu'en habits de velours, l'épée à poignée d'argent ciselé au côté. M. Havelock Ellis, qui a rassemblé avec un grand discernement, et présenté avec talent, les faits et les doctrines connus sur le crime et les criminels [1], cite Vaux et Hayward, deux célébrités du même genre, comme les hommes les mieux habillés de Londres. Pranzini possédait un brillant assortiment de gilets et de cravates. Les bandits italiens et espagnols aiment l'élégance et s'y connaissent. Le goût de « la pose » est très développé chez les grands coupables. De ce côté, un criminel et un excentrique, comme le comte d'Orsay, par exemple, sont assez voisins l'un de l'autre. Quant à la vanité morale, elle change de forme, mais elle reste la même chez l'homme de crime et chez l'homme normal. « Dans la société des honnêtes gens, dit Vidocq, on se targue d'être honnête ; dans la société des débauchés, on se targue d'être débauché ;

[1] *The Criminal*, by Havelock Ellis. — 1 vol. in-8°. Londres, 1890.



dans la société des criminels, on se targue d'être criminel ; » mais on se targue toujours de quelque chose ; on a toujours la même dose de vanité. Les grands scélérats se tiennent eux-mêmes pour de grands hommes. Un jeune homme de dix-huit ans, qui avait tué toute une famille, disait : « Au moins, maintenant, mes camarades de collège ne diront plus que je ne ferai jamais de bruit dans le monde. » Etre un escarpe, c'est-à-dire un assassin, pose un homme dans le monde des prisons. Quand il arrive, tous les regards se tournent vers lui avec admiration. Les annales du crime ont leurs héros, héros pleins d'orgueil, qui se croient supérieurs à ceux de l'histoire, parce qu'ils disent qu'entre eux et la société la lutte est la plus inégale qui ait jamais été entreprise.

Le criminel diffère-t-il des autres hommes sous le rapport religieux? Très peu. Il est à cet égard une espèce de sauvage, de fétichiste ; mais la plupart des hommes, s'ils manquent de hautes lumières et de grands sentiments, ne sont-ils pas aussi, en matière religieuse, des fétichistes et des sauvages? Le professeur Ferri dit que, sur deux cents assassins italiens qu'il a étudiés, il n'en a pas trouvé un seul qui fût irréligieux. Ces gens-là étaient religieux à la manière de la basse classe de leur pays, et à celle des femmes de mauvaises mœurs : ils n'étaient nullement des hypocrites, mais simplement des ignorants, des superstitieux, des anthropomorphistes, comme tant d'autres. L'homme de crime ne connaît pas le remords ; se repentir du mal serait pour lui la même chose que, pour nous, nous repentir du bien, car il a renversé les deux termes : ce qui est à nos yeux le bien est le mal à ses yeux et vice versa. S'il en était autrement, il cesserait d'être un homme de



crime, c'est-à-dire un être antisocial. C'est pour cela que la religion chrétienne proclame que le repentir efface le péché. C'est comme si elle disait : le repentir marque une réversion mentale chez l'individu. Cette réversion est nécessairement très rare chez les criminels. Tout au plus peuvent-ils éprouver le regret d'avoir été maladroits, d'avoir commis des méfaits qui ne leur ont rapporté que le malheur d'avoir été pris ; mais un homme d'état (Fouché, ce nous semble) n'a-t-il pas dit pour exprimer sa désapprobation de l'assassinat juridique du duc d'Enghien : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute ? » Il est vrai qu'il serait aisé de ranger Fouché, duc d'Otrante, dans la catégorie des criminels : la seule chose qui l'en sépare, c'est que ses crimes ne sont pas antisociaux, dans l'acception commune du mot, et que le mot crime est le nom que la société donne aux actes qui vont directement contre ses fins.

Nous pourrions pousser plus loin les rapprochements : en voilà assez pour faire comprendre que, si la science de la criminologie ne fait de nos jours qu'entrevoir la lumière, le droit criminel ne l'entrevoit pas encore du tout. La preuve, c'est qu'il maintient dans nos lois la peine de mort. Est-ce en vertu du droit de punir ? L'idée a vieilli, et est devenue aussi absurde à nos yeux que celle de ce roi danois d'Angleterre, qui faisait battre de verges la mer pour la châtier de ses tempêtes[1]. Est-ce pour procurer à la société les bénéfices de l'intimidation ? Nous avons vu, et l'expérience journalière le prouve, que le meurtre judiciaire semble plutôt faire appel à l'instinct, si puissant, de l'imitation. Serait-ce pour extirper de la famille humaine, à l'ins-

[1] Le trait est, on s'en souvient, renouvelé de l'antiquité.



tar des Lacédémoniens qui tuaient les enfants mal conformés, les organisations vicieuses, qui la mettent en danger par l'hérédité ? Hélas, les causes de dégénérescence sont si multiples, les faits d'atavisme si profonds, si insaisissables, et en même temps si généraux, que cette épuration demanderait des hécatombes ! Craint-on de ne pouvoir mettre un assassin dans l'impossibilité absolue de perpétrer de nouveaux crimes ? Ce serait un étrange aveu d'impuissance. Non : la peine de mort reste inscrite dans les codes des nations civilisées comme un débris des temps passés, comme une anomalie du temps présent, anomalie contre laquelle le sens intime des contemporains proteste, ainsi qu'il est aisé de le voir par le relâchement de la justice criminelle sous la main de ces jurés, qui, eux, ne sont pas des « punisseurs professionnels, » à la manière des interprètes de la loi, mais qui sont les enfants de leur siècle, l'image de l'esprit de leur temps, les représentants inconscients, et par cela même d'autant plus incorruptibles, de l'état de conscience général de la société dont ils font partie.

Quelle est donc, à notre sens, la grande réforme qu'appelle, outre l'abolition de la peine capitale, peine irrémissible contre laquelle se soulèvent les meilleurs instincts de l'humanité et protestent les progrès de la science moderne, notre législation pénale ? C'est évidemment celle de notre système pénitentiaire. Nous ne prétendons pas qu'on doive uniquement l'adoucir ; nous pensons au contraire qu'on doit surtout le fortifier. L'auteur de la claire étude sur les prisons de Suisse que nous avons déjà citée proposait, il y a douze ans, à son pays la création d'un pénitencier central, espèce de forteresse où les grands criminels qu'une loi récente



vient de soustraire à la peine capitale seraient mis à jamais hors d'état de devenir un danger pour la société.

En France, en Angleterre et dans d'autres pays, les prisons où sont enfermés les grands coupables offrent contre les évasions et les attentats au dedans des sûretés à peu près suffisantes. Si elles ne le sont pas assez, rien n'empêche de les accroître. Plus le condamné sera rendu impuissant, plus il deviendra possible de le traiter avec douceur. En somme, ce ne sont pas les détenus à vie qui sont les plus dangereux pour la société : ce sont les condamnés à terme, et surtout à courts termes ; à cet égard, l'imprévoyance de la loi crée pour elle un continuel péril. L'internement, les années de surveillance, qui accompagnent ordinairement en France les condamnations pour crimes, mitigent le mal sans l'écarter. La zone d'internement de Paris, par exemple, est de trente lieues et un peu plus. Croit-on que, malgré toute sa vigilance, la police puisse surveiller efficacement les cinquante mille malfaiteurs libérés qui s'y meuvent? Ce serait une grande erreur. A Orléans, par exemple, qui se trouve aux confins de la zone, la prison est constamment pleine de repris de justice, qui en ont franchi les limites. Dans aucune partie de la France, il ne se commet autant de crimes et de délits que dans les environs de Paris. Et cela nous amène à relire un travail fait par lord de Mauley en 1873, alors que l'on venait, pour faire droit aux réclamations de l'Australie, d'abolir en Angleterre le système de la transportation pénale, et que déjà le nombre des récidives commençait à jeter l'inquiétude dans le pays.

A ce moment, lord de Mauley demandait : 1° que le régime des prisons fût changé, c'est-à-dire qu'en dehors

du logement et des frais de garde fournis et payés par l'état, le condamné fût, hors le cas de maladie, chargé de pourvoir par son travail à sa propre subsistance. Libre à lui de se laisser mourir de faim ; mais libre à lui aussi de bien vivre et d'amasser un honnête pécule. Au lieu du travail inintelligent, abrutissant et mal payé auquel on le condamne, qu'on lui donne du travail rémunérateur, par lequel il soit ramené aux conditions de la vie ordinaire ; mais qu'on ne le dégrade point, en rendant ce travail forcé et inconditionnel ; qu'il vive du travail de ses mains, comme tout homme honnête ; qu'il ne soit pas nourri du pain que la société lui jette avec son mépris. 2° que les peines soient longues et rarement abrégées : l'idée de durée, de stabilité, a en elle-même une force moralisatrice ; et, puisqu'il s'agit avant tout de rétablir chez le condamné l'équilibre physiologique et la santé morale, une guérison sérieuse n'est pas l'affaire d'un moment. 3° qu'il soit créé, dans tout pays bien organisé, une sorte de régime intermédiaire entre la liberté et la détention pour ces infortunés auxquels la prison n'ouvre ses portes que pour les jeter, nus et sans pain, sans crédit et sans estime dans un abîme de misère. « Il faut absolument, dit lord de Mauley, une auberge, un grand caravansérail, un refuge tout préparé pour les libérés, un *training-ground*, une *half-way house*, entre la prison et ce monde industriel où un homme ne peut trouver place, s'il n'a fait ses preuves. » Cela revient à dire que, sans s'en remettre sur ce point aux sociétés charitables, qui font beaucoup mais ne peuvent tout faire, les gouvernements ont le devoir de protéger d'une façon toute spéciale en les employant à certains travaux publics, modestement mais suffisam-

ment rétribués, sous l'empire de règlements bienveillants mais sévères, et surtout inéluctables, ces êtres anormaux, ces malades, ces fous dangereux, affectés de dispositions antisociales, contre lesquels il s'agit d'abord de préserver la société, et qu'il est de l'intérêt de tous de guérir. Comme l'a écrit Diderot, « il ne faut pas punir le criminel, il faut le supprimer ; » le supprimer ne veut pas dire le tuer au sens littéral du mot.

A. de Verdilhac.

CHRONIQUE PARISIENNE

Fin de la bohème. Le syndicat des modèles d'atelier. Les Mages et leur chef. Le Sar Péladan et l'art idéaliste. — Une usine de littérature. — Le service de table au treizième siècle. — Livres nouveaux.

La bohème se meurt ; la bohème est morte. Sans doute, il y a encore et il y aura toujours des gens faits de telle sorte qu'ils seraient honteux d'être habillés comme tout le monde et de savoir comment ils dîneront le soir ; cela leur paraîtrait épicier. Mais les gens en question représentent une humeur et un tempérament particuliers, qui peuvent se rencontrer dans toutes les conditions sociales. La bohème dont nous voulons parler était pour ainsi dire inhérente à la profession. Il était entendu, convenu, que certaines professions obligeaient à un genre de vie plus romantique que celui du commun des mortels, et ce n'était pas sans fondement que les familles respectables ne se représentaient un artiste ou un poète qu'avec des cheveux trop longs et des nœuds de cravate scandaleux.

J'en ai connu, vers la fin du second empire, qui ne pouvaient entrer dans un lieu public sans que tout le monde se retournât. Deux entre autres, très beaux, et avec des coiffures extravagantes. L'un était peintre, l'autre s'occupait en amateur d'art et de littérature. Le peintre avait une crinière comparable à celle des lions de Delacroix. Ses costumes étaient des merveilles de pittoresque et lui donnaient un air de bandit des Abruzzes. On pouvait même dire qu'ils étaient trop bien réussis. La première fois qu'il vint me voir, le portier le fit monter par l'escalier de service, et la cuisinière eut grand'peur en l'apercevant. Elle accourut me chercher et me dit qu'elle avait « caché l'argenterie » avant de laisser « cet homme » seul dans la cuisine. « Cet homme » était un peintre de grand avenir, mais il était convaincu, bien que cette idée commençât

déjà à perdre du terrain, qu'il devait à son art d'avoir beaucoup de désordre. Il en résulta que ses amis eurent beau l'aider, il mourut des suites de la misère au moment où il perçait et où les commandes arrivaient.

L'autre, l'amateur d'art et de littérature, s'était aussi fait une tête, mais il avait choisi un modèle plus aristocratique. Il rappelait d'une manière étonnante, par l'arrangement de ses longs cheveux noirs, par une certaine manière élégante et dédaigneuse de porter la tête et de regarder, par de menus détails de toilette, les jeunes seigneurs nonchalants et fiers des fresques et des toiles italiennes de la Renaissance. Le rôle qu'il avait choisi eut l'avantage de le protéger contre des habitudes qui l'auraient conduit à avoir des chemises fripées et des habits râpés. Bien que très lié avec le peintre panier-percé dont il a été question plus haut, il ne le suivit pas jusqu'au bout dans sa conception ultra-idéaliste de l'existence. Il entra bourgeoisement dans une administration et a été bien des années maire du petit village où je passe l'été. J'ai vu bien souvent son nom, — un nom aussi peu vulgaire que sa personne, — sur les murs de ma rue, au bas des affiches sur la taxe des chiens et l'enlèvement des ordures.

Ces mœurs-là ont disparu. Il n'y a plus d'artistes ou de gens de lettres pauvres que ceux qui ne peuvent absolument pas s'en empêcher. Le Parnasse s'est rangé. Leurs costumes, — sauf un petit groupe dont je parlerai tout à l'heure, — sont devenus d'une correction irréprochable ; c'est au vernissage et aux premières de M. Antoine que se produisent les « dernières créations » des grands tailleurs et des chapeliers illustres. Il n'est plus du tout bien vu dans ce monde-là de dîner par cœur, — ils se sont aperçus que c'était une duperie, — ou de faire exprès de ne pas payer son propriétaire : c'est un procédé bohème, et la bohème a cessé d'être une parure pour devenir une tache.

Nous en avons eu une preuve bien éclatante l'autre mois. On sait que la mode est aux syndicats. Tous les corps de métiers se syndiquent, afin que le travailleur ne soit plus isolé et abandonné en cas de chômage ou d'infirmités. Une fois organisés, ils en profitent pour combattre la concurrence, et ainsi renaissent sous nos yeux les antiques corporations, avec

leur tyrannie et leurs abus. Encore quelques années de ce mouvement, et un jeune garçon ne pourra plus se faire serrurier ou menuisier que si le syndicat des serruriers ou des menuisiers veut bien le lui permettre. En attendant l'ère des excès, plusieurs professions qui ne passaient point pour développer l'ordre et la prévoyance ont prouvé, en se ralliant au système, qu'elles désiraient rompre avec les vieux errements ; les « artistes dramatiques et lyriques, » par exemple, n'ont aujourd'hui rien à envier, en fait de bonne organisation, aux employés de tramways ou aux garçons boulangers. La récente association des modèles d'ateliers est encore plus significative.

Ils ont formé, eux aussi, un « syndicat professionnel » qui porte le nom poétique de l'*Olympe,* parce que ses membres sont souvent appelés à représenter les dieux et les déesses de la mythologie. Son siège est dans la rue commerçante du Faubourg-Saint-Denis, et il a donné cet automne des séances de tableaux vivants pour remplir sa caisse. Les deux premières représentations ont eu lieu au Palais des Champs-Elysées devant un public nombreux. On était curieux de voir les modèles favoris des peintres célèbres, ceux qu'ils reproduisent à perpétuité, et à satiété, dans leurs tableaux. On les a vus, en effet, un peu plus vêtus seulement, mais très reconnaissables sous les costumes antiques qu'ils avaient adoptés en l'honneur du nom de leur société. Il y a eu un moment de surprise en entendant le groupe des trois Grâces entonner l'hymne russe, mais cet anachronisme a beaucoup plu, et les trois Grâces ont été bissées avec enthousiasme. Bonnes journées pour l'Olympe, et qui permettront de donner des gilets de tricot et des tartans aux dieux et déesses vieillissants ; mais n'est-ce pas le cas de dire que la bohème est morte ?

Il nous reste à parler du petit groupe de bons jeunes gens qui se croient encore obligés de protester par des costumes de carnaval contre la laideur et la vulgarité de la redingote et du pantalon. A leur tête est le Sar Péladan, chef des Mages, qu'il faut présenter aux lecteurs de la revue, puisqu'il est continuellement question de lui dans les journaux. J'avoue que j'ai eu de la peine à m'y résoudre, ayant peu de goût pour les mystificateurs.

Il y avait au dernier Salon du Champ de Mars un assez beau

portrait, très regardé, représentant un homme en pourpoint de satin noir, dont les magnifiques cheveux d'ébène étaient rabattus et taillés sur le front d'une manière originale. C'était le Sar Péladan, chef des Mages, âgé d'une trentaine d'années, auteur de quelques romans bizarres. Les Mages sont les membres d'un groupe littéraire et artistique. Ils se disent nombreux, mais leur chef ne reconnaît que cinq disciples et n'admet pas que son église soit ouverte à la foule : « Le *minimum* d'un mage, écrivait-il récemment à M. Huret, est fait de trois choses : génie, caractère, indépendance. » C'est déjà beaucoup que d'avoir trouvé cinq hommes de génie et de grand caractère à enrôler sous sa bannière. Je citerais bien leurs noms, mais ils sont tous si peu connus, que le lecteur n'en serait pas plus avancé.

Le titre de Sar que s'est donné M. Péladan est une mystification et n'a aucun sens quelconque. J'ai essayé l'hiver dernier de me le faire expliquer par un initié, auquel on faisait espérer de devenir Sar lui-même, avec du temps et de la patience : il a dû jeter sa langue aux chiens et avouer qu'il n'y comprenait rien.

Autre mystification : l'ordre de la Rose+Croix, fondé de même par M. Joséphin Péladan et dont les journaux nous ont rebattu les oreilles.

La seule chose un peu sérieuse qu'il ait faite jusqu'ici, celle qui m'a décidé à le nommer dans cette chronique, c'est de fonder, avec M. de La Rochefoucauld et quelques autres, une société d'exposition de peinture, mais non point de peinture quelconque : ne seront admises que les œuvres idéalistes, c'est-à-dire ayant un sujet noble ou édifiant, et propres à éveiller des émotions bienfaisantes dans l'âme du spectateur. En un mot, après avoir travaillé à bannir de la littérature la doctrine de l'art pour l'art, chère aux Parnassiens, les *jeunes* prétendent la chasser de la peinture. Ils refusent d'admettre, — à tort selon moi, — qu'il suffit qu'un tableau soit beau pour élever l'esprit, et qu'un chaudron peint par Vollon exerce une meilleure influence sur ceux qui le regardent qu'une scène de sainteté de Bouguereau. Leur tentative sera intéressante pour leurs adversaires eux-mêmes, si elle aboutit ; mais aboutira-t-elle, ou ne sera-ce qu'une mystification de plus ? J'ai, pour ma part, une

certaine peine à me persuader qu'un monsieur en pourpoint de satin noir, et qui s'intitule Sar par-dessus le marché, puisse produire quoi que ce soit de sérieux.

— Pendant que nous sommes en train de potiner, voici une autre invention, dont aucun journal n'a encore parlé, et qui éclatera peut-être cet hiver, comme une bombe, dans le monde des lettres.

Il s'est fondé en Amérique une société dont l'industrie consiste à faire fabriquer par toutes sortes d'écrivains des articles sur toutes sortes de sujets, et à les écouler ensuite à ses risques et périls. Sa combinaison est très simple. La presse américaine n'est pas centralisée comme celle de France. Chez nous, tous les journaux importants partent de Paris. Aux Etats-Unis les distances sont si longues, qu'un habitant de San-Francisco ou de la Nouvelle-Orléans aurait des nouvelles vieilles de plusieurs jours s'il recevait un journal de New-York. Il lit donc exclusivement les journaux de sa ville. La société en question compte là-dessus et envoie le même article à un grand nombre de feuilles, publiées sur autant de points différents du territoire. Cette combinaison lui permet de payer l'auteur très cher et de réaliser néanmoins de gros bénéfices.

L'un des journalistes les plus remuants de Paris s'est proposé de nous doter d'un pendant de la société américaine. L'usine littéraire qu'il cherche en ce moment à créer fabriquerait un stock d'articles qu'elle vendrait ensuite, dans les prix doux, aux journaux de province, qui ont rarement sous la main des hommes capables de leur faire de la bonne critique ou des *variétés* agréables. Rouen, Nantes, Lyon, Marseille, Bordeaux, etc., donneraient le même jour le même article, mais où serait l'inconvénient ? Nous reviendrons sur ce sujet si le projet prend corps. Ce serait une application curieuse des procédés industriels à la production littéraire.

— En feuilletant les dernières livraisons de la *Grande encyclopédie*, je me suis reproché de ne pas avoir signalé la valeur pratique de ses articles techniques. Prenons pour exemple le mot *déversoir*. Vous établissez un barrage dans une rivière, avec l'intention d'obtenir un déversoir débitant un nombre donné de mètres cubes d'eau par heure et par jour. Comment

calculer ce débit? La *Grande encyclopédie* vous l'enseigne dans le plus grand détail.

La partie médicale n'est pas traitée avec moins de soin. Chaque maladie est longuement décrite, avec une clarté qui permet au profane d'en reconnaître lui-même les symptômes.

A titre de curiosité et d'amusement, je relève à l'article *Devise* les devises de quelques personnages connus. Louis XI, un fagot d'épines avec les mots : *Qui s'y frotte s'y pique* (pas très authentique). Montaigne, un épi plein et penché vers la terre : *Vide il s'élève, plein il se courbe.* Chamfort, une tortue dont la tête sort de sa carapace et est percée d'une flèche : *Heureuse si elle eût été entièrement cachée.* Lamartine : *A la grâce de Dieu.* Alfred de Musset : *Courtoisie, bonne aventure.* Ninon de Lenclos, une girouette entre quatre vents et une devise en espagnol, qui signifiait : *Je ne change s'ils ne changent.*

— Le dernier volume de la série intitulée : *La vie privée d'autrefois*, par M. Alfred Franklin (Plon et Nourrit), s'appelle *Variétés gastronomiques.* Un mauvais titre, soit dit en passant, car il ne nous annonce pas la variété de renseignements que contient le volume sur tout ce qui touche aux repas, depuis le service de la table au treizième siècle, jusqu'aux jeûnes des catholiques du vieux temps et à l'étiquette des repas de Louis XIV. Il n'y a pas une page qui ne nous apporte un détail amusant et peu connu.

Pour commencer par le commencement, la salle à manger est une invention moderne et ne date que du dix-septième siècle. Jusque-là on mangeait à l'ordinaire dans sa chambre à coucher ou dans la cuisine, les seigneurs comme les bourgeois. Ce n'était qu'aux jours de cérémonie qu'on dressait le couvert dans la salle de réception du château. Il va de soi que les cuisines ne ressemblaient en rien à nos niches à lapins. Nous avons tous vu dans les vieux châteaux de ces immenses et vénérables pièces, aux grandes voûtes et à la haute cheminée, où il devait faire bien gai devant la vaste flambée de bois et la broche chargée de viandes. Un vieux texte nous apprend que les nobles délaissèrent la cuisine à dater du seizième siècle. « Le connétable de Montmorency disait qu'un gentilhomme ne savait plus faire bonne chère dès qu'il avait dépassé cinq cents

livres de revenu, « parce que, voulant trancher du grand, « mange en sa *salle*, à l'appétit de son cuisinier, où aupara-« vant, prenant ses repas à sa cuisine, se faisait servir à sa fan-« taisie. » Par *salle*, entendez ici ce que nous nommons le salon. Les salles à manger proprement dites étaient encore très rares sous Louis XIV, lequel mangeait dans une chambre à coucher que chacun peut visiter au château de Versailles, sur une table carrée placée en face de la fenêtre du milieu.

Au treizième et au quatorzième siècle, l'usage était de joncher les appartements de paille en hiver, d'herbe fraîche, de fleurs et de rameaux verts en été. Le roi de France lui-même avait une litière dans son palais. Une charte de Philippe-Auguste, datée de mars 1208, ordonne que, chaque fois qu'il quittera Paris pour aller loger ailleurs, « la paille provenant de sa chambre et de son palais » sera portée à l'Hôtel-Dieu, pour y servir aux pauvres malades. Cent ans après, Philippe le Bel renouvelait l'ordonnance de Philippe-Auguste. En 1371, Charles V exempte les habitants d'Aubervilliers d'une servitude onéreuse, à la « condition qu'ils fourniront pour la demeure royale quarante charretées de paille bonne et convenable, vingt charretées pour l'hôtel de la reine, et dix pour celui du Dauphin. » Au seizième siècle, dix nattes de paille remplacent les bottes de paille en hiver, mais les jonchées de verdure et de fleurs continuent en été.

La pièce où l'on mangeait étant garnie ainsi qu'on vient de voir, on étendait sur la table une large nappe qui, jusqu'au milieu du quinzième siècle, tenait lieu de serviettes aux convives. Ils la relevaient sur leurs genoux en s'asseyant et y essuyaient leur bouche et leurs doigts. La nappe se couvrait de vaisselle d'or et d'argent chez les riches, de poteries et de vaisselle d'étain chez les autres. Dans tous les cas, cette vaisselle servait principalement à contenir les aliments, car on n'avait pas d'assiettes. On mangeait le potage dans des écuelles calculées à raison d'une par deux convives. Dans les banquets d'apparat, chaque convive mâle en avait une, où il faisait manger sa voisine ; cela s'appelait « avoir une dame à son écuelle. » Pour les mets solides, chacun recevait une grosse rondelle de pain, sur laquelle il plaçait le morceau qu'il avait pris dans le

plat « avec trois doigts. » Après le repas, les ronds de pain étaient distribués aux pauvres.

On n'eut pendant longtemps qu'un couteau et ses doigts pour s'aider à manger. La fourchette nous est venue, si mes souvenirs sont exacts, d'Italie, après l'expédition de Charles VIII. La cuiller a toujours existé et les familles modestes ne pouvaient pas s'en passer, puisqu'elles supprimaient les écuelles et mangeaient la soupe à même le chaudron ; mais les riches en avaient très peu. On avalait son potage en portant l'écuelle à sa bouche, et autant en faisait la voisine associée à votre sort.

Le dîner a fait tout juste le tour du cadran depuis Louis XII. Ce bon roi dînait à huit heures du matin ; nous dînons à huit heures du soir.

Les jeûnes des catholiques étaient sévères. Un bon chrétien jeûnait toute l'année trois jours par semaine, plus tout le carême et un assez grand nombre de jours spéciaux. Il ne mangeait alors que du pain et de l'eau, au besoin quelques légumes, et une seule fois dans les vingt-quatre heures. Lorsqu'on compare ce régime austère au maigre succulent d'aujourd'hui, on est obligé de reconnaître que nous sommes bien amollis. Les jeunes filles étaient assujetties au jeûne à partir de douze ans, les garçons de quatorze. Peu de personnes osaient braver les ordres de l'église. Survint la Réforme, et le mauvais exemple des protestants tenta les catholiques gourmands. On vit alors se multiplier les ordonnances de police sur l'observation du carême.

Nous renvoyons pour la suite au petit livre de M. Franklin.

— M. le baron de Chamborant de Périssat a beaucoup connu Lamartine, qui était très lié avec ses parents. Il vient de réunir pieusement ses souvenirs et les lettres en sa possession dans un volume intitulé *Lamartine inconnu* (1 vol. in-8°, Plon et Nourrit), où il présente son illustre ami de façon à le faire aimer autant qu'admirer. Le chapitre sur les *Dettes* m'a plu tout particulièrement à cause de sa franchise. Il est vraiment temps de cesser de faire un crime à un poète de génie de ce qu'il était mauvais administrateur et trop généreux pour les autres. D'autant qu'on ne lui saurait aucun gré, au contraire, d'avoir été la fourmi au lieu de la cigale. Témoin Victor Hugo,

qui menait admirablement ses affaires, et auquel bien des personnes reprochent aigrement d'avoir laissé sept millions.

Ce fut en 1858 que la crise d'argent arriva à l'état aigu. Lamartine avait vendu ses terres, fondé les *Entretiens littéraires*, qui eurent 10 000 abonnés à 20 francs et aucun frais de rédaction, puisqu'il les rédigeait à lui tout seul, — et il n'arrivait pas à se liquider. Le malheureux paya un million en treize mois, et il n'était pas à la moitié ! Il avait la funeste manie de spéculer pour accroître ses ressources et s'acquitter plus vite, et il en résultait des trous de plus à boucher, car il n'y entendait absolument rien. Dans une lettre du 11 février (1858), où il dresse la liste de ses dettes, figure cet article : « Quatre cent mille (francs) perdus sur les vins. » La faillite était à la porte. Que faire ?

Napoléon III offrit deux fois d'acquitter sur sa cassette les dettes de Lamartine. Celui-ci refusa : « Pas de salut, écrivait-il, sans le plus strict honneur ; car de quoi servirait le salut sans l'honneur ? J'aime mieux périr tout entier. » Il continua à se débattre, faisant flèche de tout bois, et une lettre de 1866, à son vieil ami de Chamborant, montre ce qu'avaient produit, malgré tout, ses efforts désespérés : « J'afficherai, quand on voudra, sur les murs de Paris, que j'ai *effectivement payé plus de six millions* en quatorze ans d'efforts surhumains, sans avoir reçu un sou du gouvernement, excepté l'autorisation accordée à tout le monde d'une loterie qui n'a pas coûté un sou ni aux contribuables, ni à l'état. »

Enfin, au mois de mai 1867, le gouvernement fit voter une loi qui conférait à Lamartine une rente viagère inaliénable de 25 000 francs. J'étais à la séance de la chambre où le projet fut présenté. On lui avait donné pour rapporteur M. Emile Ollivier, l'un des *cinq*, ainsi qu'on appelait le petit groupe de l'opposition. Je ne l'avais jamais entendu parler. Il fit un discours éloquent, harmonieux, un peu vide (que pouvait-on dire sur un pareil sujet ?), où il était question d'une harpe d'or suspendue aux branches d'un palmier. La chambre et les tribunes écoutèrent dans l'attitude décente et un peu peinée de gens bien élevés qui sont contraints de s'immiscer dans une affaire pénible. La loi fut votée sans discussion, et le pain de Lamartine

assuré pour les quelques mois qui lui restaient encore à vivre. Déjà, en 1860, la ville de Paris lui avait assuré un toit en lui donnant la jouissance d'une villa située aux portes du Bois de Boulogne. Tout cela est cruel. Ils sont bien durs, ceux qui ne peuvent pardonner au pauvre grand homme un désordre aussi amèrement expié.

— Le dernier volume de M. Alfred Bonserjent, *Trop tard*, (Plon et Nourrit), plaira, je crois, aux lectrices de la revue, parce qu'il met en scène des situations qui ne sont pas rares dans la vie réelle. La jolie Suzanne n'a pas su apprécier la bonté, l'affection profonde et toutes les qualités sérieuses de Robert, son mari. Robert surprend une conversation qui lui prouve que sa femme regrette ne pas pouvoir épouser leur ami Gontran, et il se jette à l'eau pour lui rendre sa liberté (ce dénouement a déjà servi à George Sand ; son héros se jetait dans un glacier). Suzanne épouse Gontran, est très malheureuse avec lui et rend justice au bon Robert ; mais il est *trop tard !* Rien de plus moral que ce dénouement, comme l'on voit.

— J'engage les personnes qui aimeraient à connaître l'école décadente et qui se défient des volumes de vers par trop difficiles à entendre, à lire les *Promenades sentimentales* de M. Jean Thorel (Perrin). Ce n'est pas amusant, mais on ne l'est jamais chez ces jeunes gens ; ils en auraient trop grand' honte. Ce n'est pas non plus clair pour les Philistins de mon espèce. J'avoue n'avoir pas compris pourquoi le héros adresse des déclarations à toutes les femmes qui passent et poursuit aussitôt sa route, sentant que « l'instant fatal allait sonner de l'inéluctable départ. » La langue de M. Jean Thorel contribue à le classer parmi les auteurs difficiles. En voici un échantillon pris au hasard : « De même que tout à l'heure j'aurais voulu découvrir l'écueil m'ayant fait faire naufrage en les noirs lacs d'isolation, je cherchai maintenant à connaître, pour la bénir, la main auxiliatrice qui m'avait tiré de cette misère, je cherchai à percevoir, pour enrichir mon âme, la puissante et bonne harmonie qui m'avait, moi faible et certes encore indigne, rappelé aux tables de communion. » Il n'y a pas à se dissimuler que c'est rude à lire, mais au moins l'on saura à

quoi s'en tenir sur une école qui ne vise à rien moins qu'à régénérer la littérature française. Quand on veut suivre le mouvement intellectuel d'un pays, il faut faire de temps en temps un effort.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Mort du roi de Wurtemberg; son rôle au gouvernement; ses efforts comme Mécène; la reine Olga; l'affaire des Américains. — Le nouveau roi. — Le tarif de zone à Berlin et l'accroissement de la banlieue. — Deux jubilés. — Dans les théâtres berlinois; les pièces nouvelles: *Fausses saintes; Un mariage d'argent; La lettre bleue.* — Ibsen au Théâtre libre. — Le nouveau théâtre de Zurich. — Marie Wilt.

— Le Wurtemberg vient de changer de souverain. Charles Ier a succombé le 5 octobre à un mal très pénible dont il souffrait depuis plus de vingt ans. Il est le quatrième prince de sa maison qui ait porté la couronne royale depuis que Napoléon a transformé, en 1806, le vieux duché souabe en royaume de Wurtemberg.

Ce ne fut pas un grand prince. L'histoire ne racontera de lui aucune action d'éclat. Les peintres ne pourront le représenter chevauchant sur aucun champ de bataille. Le roi règne et ne gouverne pas, disait-on sous Louis-Philippe. Jamais peut-être monarque ne prit cette maxime plus à la lettre.

Les débuts du règne promettaient autre chose. Quand, en 1863, Charles Ier monta sur le trône laissé vacant par la mort de Guillaume Ier, son père, il rompit résolument avec les tendances réactionnaires du roi défunt; le poète satirique Hackländer, favori de celui-ci, qui prenait à tâche de tourner en dérision les idées libérales, et s'était attiré l'exécration du peuple, fut impitoyablement écarté de la cour. Les ordonnances restrictives de liberté de la presse furent rapportées. Sympathique au mouvement qui poussait l'Allemagne vers l'unité, le roi espérait la voir aboutir en dehors de l'omnipotence prussienne. En 1866, soutenu par l'opinion presque unanime de son peuple,

il avait mis sans trop hésiter sa petite armée à la disposition de la diète germanique. Celle-ci mena la campagne avec une irrésolution et un manque d'unité pitoyables. Le général Vogel de Falkenstein put, à la tête de l'armée du Mein, écraser en détail tous les adversaires de la Prusse. Après les Hanovriens, les Bavarois, les Badois, les Hessois, les Nassoviens et les Wurtembergeois eurent leur tour. En une demi-journée, ils étaient complètement battus à Tauberbischoffsheim. Le sort de la guerre était déjà décidé par la bataille de Sadowa. Dans cette situation désespérée, Charles Ier fit un acte qui dut coûter à son orgueil de vaincu et à sa fierté de souverain : non seulement il accepta le traité de Prague et consentit à payer l'indemnité de guerre réclamée au Wurtemberg, mais, comme les autres souverains de l'Allemagne du Sud, il signa avec la Prusse une convention militaire secrète, plaçant ses troupes sous le commandement des Hohenzollern en cas de guerre internationale. Les victoires de 1870-1871, et la restauration de l'empire allemand étaient en germe dans ce traité. Le peuple wurtembergeois était resté très hostile à la Prusse, que déjà il était enchaîné, sans son aveu, au char de cette puissance.

Les événements ont montré que le roi de Wurtemberg fut hautement sage. Mais il ne s'était résigné au sacrifice que la mort dans l'âme. Ce fut dès lors comme si, en lui, le maître ressort s'était brisé. Il se confina dans un rôle passif. Vis-à-vis de l'empereur il ne bouda pas, mais il garda une réserve pleine d'une mélancolique dignité. Jamais il ne put se décider à aller, comme les autres souverains allemands, faire à Berlin figure de vassal. Et, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son règne, il reçut à Stuttgart de son suzerain une visite qu'il n'avait point sollicitée et qu'il ne rendit pas.

Charles Ier se consola de ne pouvoir gouverner en régnant. Il prit à tâche de favoriser, en dehors de l'action gouvernementale, le développement artistique, intellectuel et agricole du Wurtemberg. Le roi, qui eut toujours le plus grand éloignement pour la vie militaire, était un esprit très cultivé et un lettré délicat. Il avait eu pour précepteur le poète Matthison, pour amis et camarades d'études, à Tubingue, les poètes Gustave Schwab et Schlatterberg. Il était amateur éclairé de peinture et de sculpture. Et de plus il était riche, surtout par son

mariage. Il avait épousé en effet la grande-duchesse Olga Nicolaïevna de Russie, qui lui avait apporté une fortune considérable.

Pour le dire en passant, cette union ne fut pas très heureuse. Fille superbe de l'autocrate le plus superbe qu'ait connu l'Europe, la reine Olga ne prit jamais peine à gagner le cœur des Wurtembergeois. Ceux-ci, fiers de la grande alliance qui leur était échue, s'étaient mis en quatre pour faire à la princesse moscovite une existence digne d'elle. Ils avaient multiplié les résidences royales et construit à l'usage de leur souveraine des palais charmants, la Villa, entre autres, qui est un vrai bijou. Ils ne parvinrent pas à rompre la glace et ont toujours eu le sentiment que la reine trouvait leur peuple un bien petit peuple et leur capitale une bien petite capitale. On n'a pas été impunément élevée à l'école du tsar Nicolas ! En outre, le mariage du roi était resté sans enfant. Les potins de cour ne ménagèrent pas la belle reine. De sorte que celle-ci ne contribua guère autrement que par sa fortune à la popularité de son époux.

Dans les divers domaines où son activité s'exerça pour ainsi dire jusqu'au bout, le règne de Charles Ier fut fécond. Stuttgart est devenue depuis quelque vingt ans une des plus belles résidences allemandes. Le Königsbau, sorte de galerie à l'instar de celles qui parent Gênes et Milan, la poste aux lettres, la splendide gare de chemins de fer, le palais de justice, l'université de Tubingue, sont autant de chefs-d'œuvre d'architecture. La vieille cathédrale d'Ulm a été restaurée au prix de très grands sacrifices. Des collections de tableaux extrêmement remarquables ornent les palais de la résidence et le Rosenstein. Le Schlossgarten, le parc unique qui relie Stuttgart à Cannstadt sont ornés de statues de valeur. Tout cela est dû en grande partie aux efforts de Charles Ier. Il avait également le culte des fleurs et a fait des jardins de sa résidence d'été de Friedrichshafen, sur les bords du lac de Constance, de véritables merveilles. Sous son règne, le Wurtemberg a été doté d'écoles agricoles dont le renom est européen. Dans peu de pays l'instruction est plus répandue, les mœurs plus douces et plus policées ; et l'exemple d'un monarque cultivé, bienveillant, exempt de morgue et de hauteur, faisant le même accueil, d'une cordialité

séduisante, au gentilhomme et au bourgeois, y est sans doute pour quelque chose. Quand j'aurai ajouté que Charles Ier donnait largement, sans en informer personne, pas même sa chancellerie privée, qu'il a soulagé bien des misères et favorisé secrètement bien des bonnes œuvres, on ne s'étonnera plus que le peuple wurtembergeois ait senti et manifesté avec tant d'élan et de spontanéité la mort de ce prince débonnaire.

Un incident fâcheux, qui n'a jamais été complètement tiré au clair, avait assombri ses dernières années. M. Jackson, jeune secrétaire de la légation des Etats-Unis à Stuttgart, avait acquis sur l'esprit du vieux monarque un empire étrange. Il avait introduit à la cour un aventurier de même nation, M. Woodock-Savage. Tous deux se livraient à des expériences de spiritisme et avaient réussi à amener le roi à leurs croyances et à leurs pratiques. Les récits les plus étranges couraient l'Allemagne. On prétendait que le roi avait élevé un palais destiné exclusivement aux simagrées de ses favoris yankées. De fait, ceux-ci, sous prétexte d'évoquer les esprits, extorquaient des faveurs sans nombre. M. Woodock-Savage avait été fait baron et pratiquait des saignées abondantes dans la cassette royale. Tant et si bien qu'un mouvement d'opinion intense s'étant produit, M. de Mittnacht, le premier ministre, avait dû sommer le roi de se séparer des spirites. Charles Ier avait cédé. Mais hélas, son testament contient encore un legs pour les mystérieux Américains! Cet incident n'avait pas nui à sa popularité, et tout le monde est d'accord pour le mettre au compte de l'affaiblissement que sa maladie lui avait causé.

— Le nouveau roi a pris le nom de Guillaume II. Il est né en 1848 et ne ressemble en rien à son prédécesseur. C'est un soldat, qui a fait les campagnes de 1866 et de 1870, était général de division depuis 1883 et général de cavalerie depuis 1888. Il a des relations étroites avec l'empereur, dont le caractère offre avec le sien plus d'une analogie. Dès que son deuil aura pris fin, il fera, avec la reine, ce voyage de Berlin auquel Charles Ier n'avait su se résigner. Son manifeste d'avènement a soulevé quelques polémiques : il parle des traités sur lesquels repose l'empire. Les nationalistes à outrance ne trouvent pas cette expression de leur goût. L'empire, disent-ils, repose non sur une convention librement consentie entre les souverains alle-

mands, mais sur une constitution irrévocable. Il n'appartient pas à un des contractants de se retirer de l'alliance. Ce sont là des contestations d'ordre purement théorique. Rien n'est plus définitif que l'empire. Le roi de Wurtemberg ne songe certainement pas à le contester. Il n'est pas suspect à cet égard. Et s'il s'en avisait, il serait brisé comme un fétu.

— Depuis le 1er octobre le tarif de zone est appliqué aux chemins de fer de la banlieue de Berlin. Cette innovation a été accueillie avec une extrême faveur et fera beaucoup pour la popularité du ministre, M. Thielen. Les trains ne désemplissent pas. Le dimanche surtout ce sont de vraies foules qui vont chercher le vert, ou plus encore s'entasser dans les brasseries suburbaines. Le courant qui porte les Berlinois vers les faubourgs extérieurs grandira sans doute encore par suite de ces facilités nouvelles données aux communications. Il était déjà frappant. On a constaté que la population des quartiers du centre est en décroissance, tandisque la banlieue multiplie comme les villes d'Amérique. Le nouveau faubourg de Moabit a crû de 93,5 % pendant la dernière période décennale ; le quartier du Thiergarten, de 85,5 %. Charlottenbourg, qui a aujourd'hui quatre-vingt mille âmes, a pris un caractère absolument berlinois. Adlershof, à l'est de la capitale, était, en 1885, un village de 743 habitants ; on en a compté 3384 au recensement de 1890. Friedenau n'existait pas il y a vingt ans ; c'est aujourd'hui une localité de 5000 âmes. Et ainsi de suite. La croissance de l'agglomération berlinoise tient du prodige. Avant la fin du siècle, elle aura dépassé les deux millions !

— Deux jubilés solennels ont suivi celui de Helmholz :

On a fêté, dans presque toutes les villes allemandes, le centième anniversaire de naissance de Karl-Theodor Körner, le barde de la levée en masse contre Napoléon, l'auteur de cette *Chanson de l'Epée* qu'on a souvent appelée la « Marseillaise allemande. » Körner s'était engagé dans les volontaires de Lutzow et y était lieutenant quand il fut tué par une balle française, le 26 août 1813, près de Gadebusch en Mecklembourg, avant d'avoir connu la victoire. Il n'avait pas vingt-deux ans ! Ses camarades l'enterrèrent sous un chêne. Sa sœur et ses parents reposent à ses côtés. Un monument lui a été élevé dès lors et

il est peu de mémoires que la jeunesse allemande tienne en plus grande et plus juste vénération.

Une cérémonie très différente, à la fois scientifique et politique, a marqué le soixante-dixième anniversaire de M. Virchow, le fameux physiologiste, et le grand adversaire de M. de Bismarck au parlement. On n'a pas manqué de mettre en parallèle l'illustration grandissante de l'orateur progressiste et le déclin du prince-chancelier.

— Je ne vous ai pas parlé des théâtres dans ma précédente chronique. A Berlin, ils sont en pleine activité depuis la fin d'août. Mais les nouveautés n'ont pas été nombreuses. Au Wallnertheater, une parodie de la *Cavalleria rusticana*, intitulée *Cavalleria berolina* (l'honneur à Berlin), a fort amusé. Le Residenztheater a vécu sur une traduction de *Froufrou* de Meilhac et Halévy, tandis que le Berliner Theater donnait le *Jules-César* de Shakespeare, et d'assez médiocres représentations du *Guillaume Tell* de Schiller.

— Au Lessingtheater, plusieurs premières. D'abord, la *Fausse sainte*, une pièce adaptée de l'anglais par M. Oscar Blumenthal. C'est les *Fourchambault* d'Augier, à rebours.

— Le même souffle misogyne inspire une autre pièce nouvelle donnée au Lessingtheater par deux auteurs viennois, MM. Gustave Schwartzkopf et C. Karlweis : *Un mariage d'argent*. Cette comédie est une étude de mœurs contemporaines assez intéressante. Malheureusement les personnages ont un défaut : ils parlent trop et trop bien. Ils ne cessent d'ergoter sur leur propre caractère et disent en termes choisis : « Vous voyez, je suis comme ça, je le dois à mon milieu social et au temps où je suis condamné à vivre. » S'ils laissaient au spectateur le soin de penser lui-même ce qu'ils disent si bien, la soirée passerait plus vite.

Faut-il vous raconter la pièce ? On le peut faire en deux mots. Le Dr Wardegg s'est vendu, lui et son nom, à la fille d'un riche marchand, M. Linhard. Il s'est marié sans la moindre étincelle, je ne dirai pas d'amour, mais de sympathie. Il voulait s'enrichir et le déclare avec une franchise qui touche au cynisme. Et pourtant, rien ne l'y forçait : il n'avait ni créanciers ni ambition; il était simplement pauvre et en était

las. N'allez pas le blâmer, car le milieu social et le temps présent ne lui permettaient pas d'agir d'autre sorte, et d'un bout à l'autre de la pièce il pose pour la vertu virile.

Camilla, sa femme, « a fait serment de haïr toute sentimentalité. » Mais elle a la passion de la toilette, du faste et des fêtes, et songe uniquement à briller dans le monde. Ne lui en sachez pas mauvais gré : c'est le temps et le milieu qui le veulent ainsi.

L'économie n'est pas vertu viennoise. Le Dr Wardegg n'a jamais appris à compter. Il ne sait même pas être l'administrateur intelligent de cette dot à laquelle il a sacrifié sa vie. Les fêtes ont absorbé en trois ans cent cinquante mille florins. Vainement le héros de la pièce, qui est un avocat très couru, travaille nuit et jour pour conserver son train de maison. Rien ne satisfait sa femme. Ce qui lui semble brillant et beau paraît imprésentable à l'insatiable mondaine. Si bien qu'elle demande à la protection d'un millionnaire le luxe que le travail de son mari, à défaut de sa fortune dissipée, ne peut plus lui procurer. Tout le monde en parle. Le mari est informé le dernier de son infortune. Il met Camilla à la porte et s'engage à commencer une vie nouvelle.

Telle est l'intrigue, que pimentent un grand nombre de détails piquants et bien actuels. Le succès des deux premiers actes a été très vif.

— Le Deutsches Theater se promettait beaucoup d'une pièce intitulée, je ne sais trop pourquoi, la *Lettre bleue*, de M. Rodolphe Stratz, un collaborateur de la *Kreuzzeitung*. Une critique complaisante annonçait que ce serait « le plus grand succès de la saison. » La déception n'en est que plus profonde. L'auteur nous introduit dans le monde des officiers. Il nous les présente en uniforme, dans leur mess, et ne nous laisse ignorer ni le numéro du régiment, ni celui du bataillon d'aucun d'eux. Il n'a pas voulu faire une satire, ses tendances le défendent contre un pareil soupçon. Et pourtant quelles habitudes, quel langage, quelles préoccupations il prête à cette élite de la jeunesse noble allemande ! Il en fait des bellâtres, préoccupés exclusivement de l'annuaire, de jeu et de bonnes fortunes faciles, dont ils se vantent platement entre eux, comme des commis voyageurs à table d'hôte. La gloire de la

garnison, c'est le comte de Wolfstein; sa raie impeccable, son torse moulé dans un corset du meilleur faiseur, ses épaules rembourrées, sa moustache en croc et son monocle vainqueur ont fait de lui un irrésistible. Il se laisse bercer par ses triomphes, attendant que l'amour vrai lui décoche des traits plus profonds. Ses camarades l'écoutent, l'admirent et attendent avec lui et pour lui. Puis celle qui devait venir paraît, sous la forme de la gracile et noble demoiselle Valesca. Elle est pourvue d'un oncle riche, auquel le brillant Wolfstein jure pour le réconfort du public de se réformer complètement. L'auteur aurait voulu faire de la propagande socialiste et marcher sur les brisées d'Ibsen qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

— La Freie Volksbühne, dont je vous ai dit l'organisation, continue à s'efforcer de populariser l'œuvre du grand réaliste norvégien. Elle vient de monter l'*Alliance de la jeunesse*. La traduction a paru affaiblir la saveur hardie de l'original, et la pièce n'a pas donné tout ce qu'on en attendait.

— C'est le 1er octobre que Zurich a solennellement inauguré son nouveau théâtre. Toute la ville bénit l'incendie opportun auquel elle doit aujourd'hui une salle de spectacle digne de la plus grande et de la plus cultivée des cités suisses de langue allemande.

L'édifice est beau, spacieux et commode. Il a été construit par deux architectes viennois, MM. Hellmer et Fellner, avec une rapidité surprenante, car la première pierre a été posée le 14 juin 1890 ! Le théâtre de Zurich est un peu plus petit que celui de Genève : il renferme douze cents places assises. Mais il n'a pas coûté la moitié autant, puisque la dépense totale s'élève à 1 500 000 francs. L'ornementation, tenue très fidèlement dans le style renaissance, est à la fois simple et brillante. On a pris toutes les précautions connues contre le feu : un rideau de fer sépare la scène de la salle; des appels d'eau sont répartis sur tous les points; les portes de sortie sont nombreuses et disposées de sorte que chacune d'elles dessert un nombre déterminé de places, ce qui permettrait, en cas d'alerte, d'éviter tout encombrement. Enfin et surtout, il n'y a pas dans tout l'édifice un seul bec de gaz. La lumière électrique règne seule dans la salle, au foyer, dans les couloirs,

comme à la rampe, dans les coulisses et les loges des artistes. Une expérience a démontré qu'il suffirait de deux minutes pour permettre au public de s'écouler complètement.

La cérémonie d'inauguration a été fort belle. Elle avait inspiré un ingénieux prologue en vers à M. Conrad-Ferdinand Meyer, qui, depuis la mort de Gottfried Keller, tient le sceptre des lettres dans la Suisse allemande, et à M. Karl Spitteler un *Festspiel*, dans lequel les neuf Muses tiennent les grands rôles. *Lohengrin* a été la première œuvre représentée. La troupe d'opéra est, dit-on, fort bonne et composée de sujets de choix. Zurich prendra rang parmi les scènes lyriques importantes. Un détail significatif vous le montrera : le premier ténor touche un cachet de 2000 fr. par mois.

— Est-ce trop tard pour consacrer quelques lignes à l'admirable cantatrice que Vienne vient de perdre de façon tragique ? Marie Wilt était une singulière créature. C'était une femme inculte, presque triviale, robuste, forte en chair et en couleur ; mais elle possédait une des voix les plus merveilleuses de ce temps. Elle parlait dialecte avec des expressions de poissarde, mais elle chantait comme un ange. Malgré son ignorance de toute autre chose, elle avait une culture musicale étonnante. En l'entendant, on oubliait qu'elle était laide. C'était un instrument de chant, — un violon de basse dans l'orchestre des chanteuses, — mais c'était un Stradivarius. Elle était économe jusqu'à la ladrerie, et pourtant elle donnait par cent mille florins. Tout en elle était contradictoire. Déjà plus que mûre, elle a voulu mourir de l'abandon d'un jeune adorateur. Sa réputation d'artiste, les circonstances dramatiques et un peu mystérieuses qui ont entouré sa fin, ont causé dans la capitale autrichienne une vive sensation ; je dirais un scandale, si Vienne n'était dès longtemps habituée à ces sortes d'histoires.

CHRONIQUE ANGLAISE

Deux morts : W.-H. Smith et Parnell. — *Vie de M. Gladstone.* — Souverains et cours d'Europe.— Un plaidoyer en faveur de la liberté.— Romans nouveaux.

Il ne pouvait guère y avoir deux politiciens plus différents à tous égards que ceux que la mort nous a enlevés inopinément le 6 octobre dernier, William-Henry Smith, le leader de la chambre des communes, et Charles-Stuart Parnell, le créateur du parti du *home rule* irlandais. Bien que le nom du premier soit beaucoup moins connu que l'autre, je voudrais vous en dire quelques mots.

Toute personne qui a voyagé en Angleterre a vu les bibliothèques de chemins de fer *W.-H. Smith and Sons, limited,* et le nombre illimité de petits garçons qui crient les journaux avec ce nom sur leur casquette. Cette entreprise a été fondée par le père du défunt homme d'état, et c'est en l'organisant et en la développant [1] que W.-H. Smith acquit une grande connaissance des affaires et commença sa réputation. Après s'être distingué dans les affaires locales, il entra au parlement, en 1868, avec grand éclat, car il était le premier député conservateur élu par Westminster depuis bien des années; ajoutez à cela qu'il remplaçait le célèbre philosophe John Stuart Mill, qu'il avait dépossédé de son siège.

Les yeux clairvoyants de Disraëli ne tardèrent pas à discerner que W.-H. Smith était l'homme le plus propre à représenter dans son cabinet l'élément bourgeois et commercial du parti. La suite justifia son choix, et, soit au trésor, soit aux départements de la guerre et de la marine, le nouveau ministre se montra très bon administrateur. Lorsque le vagabond lord Randolph Churchill quitta subitement au bout d'un an, pour aller courir l'Afrique, le poste qu'il occupait dans le ministère actuel, W.-H. Smith fut nommé à sa place par lord Salisbury comme leader de la chambre des communes. Il l'a

[1] Maintenant elle appartient à une société par actions.

toujours été depuis, bien qu'il ait d'abord été considéré comme un bouche-trou, tout ce qu'il y a de plus provisoire. Smith n'était pas orateur, mais il avait les capacités toutes spéciales qu'exige la direction d'une assemblée aussi nombreuse et aussi turbulente que la chambre des communes. Son urbanité et l'élévation de son caractère ne se démentirent en aucune occasion. Il montra bientôt qu'avec lui il ne s'agissait pas de badiner. Ni comme homme d'état ni dans sa vie privée il ne donna jamais prise à la moindre attaque, et il sut gagner le respect même de ses adversaires les plus acharnés. On a dit souvent qu'il y a eu peu d'aussi bons *leaders* que lui. Tout le monde se sentait en sûreté entre ses mains. Il meurt universellement estimé et regretté. On ne peut guère le comparer comme homme d'état qu'à sir Stafford Northcote. Ce dernier était le type parfait du gentilhomme campagnard, Smith du bourgeois, devenus politiciens. Tous deux, sans être des hommes de génie, étaient grands par leur caractère, et n'ont jamais eu un ennemi.

Parnell aussi est mort, le « roi sans couronne » de l'Irlande. Hélas ! il aurait mieux valu pour lui mourir un an plus tôt. On voudrait se contenter de répéter l'antique adage : *De mortuis nihil nisi bonum*, et ne rien dire de plus, mais il ne s'applique pas aux hommes qui ont joué un rôle public. Sa chute a été grande et rapide, comme l'avait été son élévation. Il n'y a que seize ans qu'il est entré au parlement, et peu de gens, je suppose, auraient prédit alors que le jeune seigneur de Wicklow, descendant d'une famille anglaise, élevé en Angleterre, et n'appartenant pas à l'église catholique, serait, cinq ou six ans plus tard, le maître de l'opinion en Irlande, et un maître aussi écouté que le fut jamais O'Connell. Quelle différence de caractère cependant entre ces deux hommes ! car Parnell était toujours froid, cynique et renfermé, son débit terne et monotone. L'accroissement de son parti, la ligue agraire, la ligue nationale, la grève des fermiers, les boycottages et les crimes agraires, son incarcération sous le gouvernement de M. Gladstone comme coupable de trahison, la conversion de celui-ci par son prisonnier et le pacte connu sous le nom de « traité de Kilmainham, » tout cela est du domaine de l'histoire. Ecrire la biographie de Parnell serait en fait écrire

l'histoire de l'Irlande pendant sa vie, puisque son influence se retrouve partout, ou que du moins partout on doit tenir compte de son attitude. Son principe fut de garder toujours son parti pur de toute attache avec les partis anglais, afin de conserver ainsi la balance du pouvoir entre ses mains. Quant à son but réel et à ses fins dernières, il les cacha toujours avec le plus grand mystère, mystère qui enveloppait du reste sa vie privée jusqu'aux découvertes de l'année passée. Ses collègues du parlement semblent avoir été peu dans ses confidences et rarement associés à sa vie quotidienne, bien que la plupart d'entre eux fussent absolument ses créatures, tirées par lui de l'obscurité et dépendant presque entièrement de son bon plaisir. Sans contredit, Parnell fut un homme remarquable et il sera toujours une énigme pour les déchiffreurs de caractères. En Angleterre, on se défiait généralement de lui jusqu'au moment où la nécessité força certains hommes de parti à en faire un allié. Puis vint la fameuse enquête sur les lettres apocryphes publiées par le *Times*. Le lamentable pas de clerc fait alors par ce journal fut très utile à la cause de Parnell en lui assurant cette sympathie qu'on accorde à tout homme accusé sans preuves suffisantes d'un crime odieux. Il n'en fallut pas davantage pour atténuer l'effet produit sur la masse du peuple par la sentence de la cour, qui insistait sur le caractère séditieux de ses menées ainsi que sur la cruauté et l'illégalité des moyens employés par lui dans sa campagne en faveur de l'Irlande. Et cependant quelques-uns de ses nouveaux alliés avaient eu le cœur serré en l'entendant au cours de l'enquête déclarer cyniquement, à la barre des témoins, que, pour arriver à son but, il avait de propos délibéré trompé la chambre des communes. Mais ce n'est que cette année que la grande majorité d'entre eux a reconnu combien cette déclaration de Parnell résumait bien son caractère. Je ne m'arrêterai pas aux événements qui ont suivi et à la rupture du parti irlandais. On aurait pu croire que les deux fractions de ce parti saisiraient l'occasion de se réconcilier sur la tombe de l'homme qui l'avait créé, et dont les fautes personnelles semblaient seules avoir amené sa dislocation, mais cette tombe est à peine fermée et les parnellites annoncent déjà que rien ne pourra les amener à se rapprocher des membres

du parti irlandais qui ont pactisé avec les libéraux anglais. Ils en font une question de principe, et c'est ainsi que l'idée de Parnell lui survit. Mais que seront les parnellites, ou même tout le parti du *home rule* sans Parnell ? C'est ce que l'avenir nous montrera.

— La collection de petites biographies politiques des *Premiers ministres de la Reine*, dont je vous ai signalé quelques-unes lors de leur publication, vient de s'enrichir d'une *Vie de M. Gladstone*, par George W. E. Russell, un rejeton de la famille ducale des Bedford, et lui-même pendant quelque temps membre du ministère Gladstone. M. Russell est un écrivain élégant, radical, admirateur plutôt éclectique de son chef. Il donne comme traits principaux du caractère de M. Gladstone son sentiment religieux, puis son amour du pouvoir et l'énergie qu'il met à s'y maintenir. Il fait ressortir aussi les tendances conservatrices de celui qui est actuellement le leader des radicaux foncés d'Angleterre. Il va même jusqu'à avancer que des réformes politiques telles que la suppression de l'église d'Irlande, l'extension des droits électoraux et le projet d'un parlement spécial pour l'Irlande n'ont jamais eu l'approbation complète de l'homme qui les a fait passer. Ceci est pour le moins un peu hasardé.

On a souvent fait remarquer que, dans le choix de ses collègues et de ses subordonnés, M. Gladstone n'a pas toujours été très heureux. M. Russell, lui, soutient que son chef connaît admirablement les hommes. « Il se fait presque ridiculement humble, dit-il, avec des gens qui lui sont intellectuellement tout à fait inférieurs. Il les consulte, se rend à leur avis, les sonde; il prend la peine de discuter sa manière de voir là où il serait parfaitement en droit de trancher sans autres; il recueille force informations de la bouche des bébés et des nourrissons. Mais après tout il est franchement humain, et c'est un trait de l'humaine nature que d'aimer l'approbation mieux que la contradiction, et d'estimer à plus que leur valeur les caractères et les talents de gens de dixième ordre parce qu'ils sont de votre avis. C'est pour cela que toutes les oies de M. Gladstone sont des cygnes. »

La vie de M. Gladstone a été si souvent écrite qu'il ne faut

pas s'attendre à trouver beaucoup de nouveau dans ce livre, mais il mérite cependant d'être lu.

— Un volume qui a très grand air, dans sa reliure rouge, bleu et or, c'est celui qui a paru tout récemment sous le titre de *Souverains et cours d'Europe*. L'auteur, qui signe Politikos, semble être très familier avec les hautes sphères dont il (ou elle) nous parle. Moi, je ne le suis pas, et je ne puis vous garantir l'exactitude de tout ce qu'il avance. Ce que je puis dire, c'est que tout est vraisemblable et qu'il écrit agréablement. Il parle en détail des habitudes domestiques, de l'entourage des souverains et de leurs familles, il nous décrit la vie qu'ils mènent à la cour et dans leurs autres résidences. Outre l'intérêt bien légitime que nous éprouvons à savoir comment vivent les grands de ce monde, ce sujet en offre un plus réel en nous montrant soit le poids qu'ont en politique les caractères personnels, soit l'influence qu'exercent dans un pays les grandes familles sur les mœurs de la société et en général sur tous les habitants. C'est le sultan qui ouvre la série, et les chapitres qui lui sont consacrés, à lui et à sa cour, ainsi que ceux sur le roi d'Italie, m'ont semblé les meilleurs du livre. L'auteur fait même un tel éloge du Padichah que je le soupçonne fort d'être de sa maison et d'avoir pris la plume pour lui être agréable. Il est beaucoup moins gracieux pour certaines autres familles régnantes.

— Le *Plaidoyer pour la liberté* (A Plea for Liberty) est un ouvrage destiné à combattre le socialisme et sa législation dont on parle beaucoup maintenant. Il contient une introduction par Herbert Spencer et douze essais d'auteurs divers. Le nom de Spencer suffit à nous indiquer que l'introduction est énergique et suggestive. Il rend justice aux grandes améliorations qui ont eu lieu dans la situation des classes ouvrières pendant notre génération. « Souvent, dit-il, les événements sont en contradiction flagrante avec le sens commun au sujet des questions sociales (ainsi lorsque les mesures prises pour faire disparaître un livre en activent la circulation, ou que les tentatives faites pour empêcher l'usure n'aboutissent qu'à faire payer de plus forts intérêts à l'emprunteur) ; un des plus

curieux cas de ce phénomène est celui où, plus les choses vont s'améliorant, plus on crie contre elles. » Après avoir donné comme exemple le suffrage universel, la position des femmes, il continue : « Il y a un siècle, lorsqu'on aurait eu peine à trouver un homme qui ne se fût pas enivré au moins une fois, et qu'on couvrait de mépris ceux qui n'étaient pas capables de supporter une ou deux bouteilles de vin, personne n'aurait eu l'idée de s'élever contre l'ivrognerie ; mais maintenant que, dans l'espace de cinquante ans, les efforts volontaires des sociétés de tempérance, joints à d'autres causes plus générales, ont produit une sobriété relative, on réclame à grands cris des lois pour prévenir les funestes effets du commerce des alcools. Il en est de même pour l'éducation et pour l'état général de la population. »

L'auteur a soin cependant de garder sa position, pour ne pas laisser supposer que les inconvénients du régime actuel, qu'il a si souvent dénoncés, sont peu de chose à ses yeux. « Mais, dit-il, il ne peut être question ici de maux absolus ; ce sont des maux relatifs, soit que les souffrances du temps présent puissent être considérées comme moindres que celles qu'amènerait un autre régime, soit que les moyens employés depuis si longtemps pour les mitiger aient plus de chance d'aboutir que tous autres qu'on pourrait proposer. » Il nous fait ensuite un tableau émouvant de la situation du peuple en France sous la monarchie absolue, alors que le droit au travail était considéré comme un privilège du roi, privilège qu'il pouvait vendre et que ses sujets devaient acheter. Nous assistons maintenant à la résurrection de ce droit despotique, avec cette différence que ce sont les associations ouvrières qui prétendent l'exercer et non plus le roi. Les unionistes veulent forcer tous les travailleurs à s'associer et cherchent à empêcher ceux qui ne sont pas dans leurs idées de trouver du travail. Cela revient à dire que le droit au travail est un privilège de ces associations, privilège qu'elles peuvent vendre et que le travailleur isolé doit acheter.

M. Spencer n'est pas content de l'état actuel des choses ; il espère et croit qu'il viendra un temps où elles seront aussi différentes de ce qu'elles sont à présent que du passé, avec ses chevaliers bardés de fer et ses serfs sans défense. Son opposi-

tion au socialisme vient de ce qu'il le considère comme nuisible à toute marche vers un état de choses meilleur et comme devant plutôt nous faire rétrograder. Il n'y a, suivant lui, que la lente modification de la nature humaine par les lois de la société qui puisse produire des progrès durables. Il montre fort bien que c'est une erreur fondamentale, commune à tous les partis, politiques ou sociaux, de croire qu'aux maux il faut des remèdes immédiats et radicaux. « Vous n'avez qu'à faire cela et le mal sera écarté. — Adoptez mon plan et le mal disparaîtra. » Partout on entend des phrases de ce genre. Elles sont aussi fausses les unes que les autres. Il est possible d'éloigner les causes qui aggravent le mal, il est possible, comme cela se voit souvent, d'aviver le mal par les efforts que l'on fait pour l'empêcher, mais toute guérison immédiate est impossible. La conclusion en est qu'il est moins dans l'intérêt des classes dirigeantes de combattre le socialisme que dans celui des classes ouvrières.

Quant aux essais qui suivent les exposés de M. Spencer, quelques-uns traitent le côté théorique de la question. Tel est entre autres celui sur les *Limites de la liberté*, par W. Donisthorpe qui m'a paru original et digne d'être lu. Les autres étudient les résultats pratiques de la législation socialiste dans différents domaines, comme les bureaux de placement, les postes et les bibliothèques publiques ; le plus long est consacré au socialisme d'état en Australie, et critique hardiment les perspectives favorables émises par sir Charles Dilke dans son livre sur les *Problems of Greater Britain*, dont je vous ai parlé assez longuement il y a quelque temps. « Les colons, dit l'auteur, n'osent guère encore soulever le voile discret qui couvre leurs intérêts. » Vous me dispenserez de rechercher lequel des deux auteurs a raison. Le dernier article est du vieux philosophe Auberon Herbert, qui essaie de définir le « vrai moyen de salut. » Il voudrait que les associations ouvrières cessassent leur guerre contre le capital et fissent plutôt alliance avec lui pour répartir le travail là où il est nécessaire. Il signale encore différents moyens que les associations pourraient employer, si elles consentaient à adopter une politique de paix, pour augmenter le bien-être des classes ouvrières.

— Les *Enfants de l'alderman* (The Alderman's Children),

par Brinsley Richards, sont un roman en trois volumes, très attachant et fort bien écrit. On y trouvera deux meurtres, une scène de *delirium tremens*, deux ou trois épisodes de la vie des prisons et trois mariages. Comme vous voyez, il n'y manque pas d'incidents et de situations palpitantes.

La scène se passe principalement à Londres, avec de petites excursions à la campagne et à Paris ; le livre est honnête, malgré toutes ces horreurs, et le style en est bien vivant. J'y ai trouvé quelques solécismes, tels que de faire fleurir en automne des fleurs de printemps, et de placer les grandes régates de Henley on the Thames en septembre, lorsque tout le monde sait qu'elles ont lieu au commencement de l'été. Quelques détails judiciaires sont aussi inexacts, mais ce sont là des erreurs bien pardonnables, quoiqu'elles nous enlèvent une partie de l'illusion : et je me demande si les descriptions de choses moins connues, telles que d'un pénitencier, ne sont pas aussi sujettes à caution.

— *Malice de jeune fille* (One Maid's Mischief), par Grant Allen, est un autre roman qui m'a paru amusant. Hélène Perowne est une grande beauté, mais une terrible flirteuse. Elle fait tourner la tête à tous les hommes avant même d'avoir quitté l'école. Du vieux vicaire aux officiers de la station de Malaya, où son père est négociant, tous ceux qu'elle rencontre deviennent ses victimes, même le rajah musulman de Malaya. De là une foule d'épisodes que le lecteur me saura gré de lui laisser lire lui-même. Il aura ainsi le plaisir de faire la connaissance du petit docteur Bolter et de sa jalouse mais aimable moitié, qui avouait quarante-quatre ans sonnés quand il la demanda en mariage.

CHRONIQUE SUISSE

Les congrès. — Un disciple neuchâtelois du Sar Péladan. — *Frérot*. — Un essai de roman socialiste. — Un guide-album. — L'art à Lausanne. — Le sculpteur Véla. — Le théâtre de Zurich.

Ne cherchons pas à nombrer les congrès dont la Suisse est le théâtre pendant la belle saison : il y a là de quoi décourager

même un reporter doué de la faculté d'ubiquité. Notre pays est le point d'intersection des idées, grâce à sa situation, à ses libres institutions, grâce aussi à la bonne renommée de nos auberges et à la beauté de nos sites. Chaque automne, des hommes de tous pays, travaillés par de communes préoccupations, se donnent rendez-vous dans nos villes et plantent leur tente, ceux-ci à Berne, ceux-là à Bâle, à Genève, à Lausanne. Cette année, au moment où finissait à Berne le congrès des accidents du travail (qui n'est pas de mon ressort), Neuchâtel hébergeait et fêtait l'association littéraire et artistique internationale, où les questions de propriété les plus délicates étaient discutées par des spécialistes très experts, accourus de tous les points cardinaux. Presque en même temps s'ouvrait à Berne un nouveau congrès, — purement helvétique, celui-là, — se proposant de combattre la littérature immorale. On y a abordé vaillamment l'étude d'un sujet répugnant, mais qui s'impose, depuis que tout le monde sait lire, et que, par l'immense diffusion des journaux et des livres, les plus jeunes lecteurs sont exposés à la contagion pornographique. Le congrès de Berne a constaté l'étendue du mal, l'a dénoncé aux honnêtes gens et a agité l'idée d'un congrès international, où la question serait traitée entre les intéressés des divers pays. Le mouvement qui se produit en France depuis quelque temps semble indiquer que ce projet d'action solidaire n'est point chimérique. Sans doute, les difficultés sont grandes : on se heurte à de délicates questions d'esthétique et de liberté. Mais, en définitive, il y a des questions d'hygiène et de salut public qui passent avant toutes les autres.

— Que penserait le congrès de Berne du livre par lequel vient de débuter un jeune écrivain de Neuchâtel, qui a du talent, M. William Ritter ? — Il est très pénible de prononcer et d'écrire cette brutale sentence : « mauvais livre, » car rien n'est malaisé comme de dire ce qui constitue le « mauvais livre. » Aussi hésitons-nous à imprimer ce stigmate à l'œuvre de bonne foi d'un débutant. Mais pourquoi donc choisir un sujet scabreux, qui devait appeler des peintures d'une crudité révoltante ? Nous posons la question avec tristesse, car ce livre est à certains égards, un des plus dignes de remarque qui aient paru chez nous depuis longtemps.



M. William Ritter est un disciple, un admirateur fervent de M. Joséphin Péladan et de cet étrange poseur, le « connétable » Barbey d'Aurevilly. Il a appris à leur école à unir, dans une combinaison raffinée et perverse, je ne sais quelle affectation de mysticisme et je ne sais quelle obsession de sensualité ; cela forme un mélange équivoque et malsain, plus dangereux encore que les brutalités populacières d'un Zola.

Le roman s'appelle *Aegyptiacque*[1]. C'est le nom d'une fille de Liszt, dont je m'abstiens d'analyser l'histoire. Il suffit de dire qu'elle est contée avec un talent encore très inégal, compliqué d'imitation, de prétentions et de parti pris d'école, mais réel : il y a de la puissance d'imagination et d'expression chez le jeune écrivain ; ses personnages vivent, — oh ! d'une vie quasi bestiale, — mais ils vivent ; et, en tout cas, il faut mettre à part le héros, le pianiste Hermann Thor, qui est une belle et honnête figure d'artiste, dessinée et fouillée avec une fermeté délicate.

De plus, M. Ritter, qui se pique, un peu naïvement, d'être le seul individu capable, à Neuchâtel, de comprendre la musique, la comprend en effet et l'aime passionnément : il a donc semé son roman de digressions musicales dignes de fixer l'attention des spécialistes, en dépit d'un style plein de recherches. Ce style, j'ose à peine le reprocher à un débutant : on n'est jamais moins naturel qu'à l'âge où l'on se croit le plus sincère, mais où l'on se cherche encore. Nous donnons dix ans à M. Ritter pour nous dire : « Vous savez,... dans votre chronique de la *Bibliothèque*,... vous aviez raison ; mais j'étais si jeune !... »

Eh ! oui, cher monsieur, vous êtes jeune : on s'en douterait à lire votre chapitre contre Neuchâtel, où vous semblez un enfant en colère occupé à piétiner ses jouets. — Ce chapitre est la description d'un concert dans la bonne petite ville : M. Ritter en a pris occasion pour peindre l'idiotie des habitants. A ce

[1] Donnons le titre complet, qui veut être caractéristique: *William Ritter. Rêves vécus et vies rêvées* (*Cycle*). *I. Aegyptiacque*. In-12. Paris, Savine. — A lire la dédicace, — à Monsieur le baron Barbo de Bellu, — laquelle fait songer aux plus humbles dédicaces du vieux Corneille, dont on a tant raillé l'obséquiosité.

propos, je lui ferai une querelle toute littéraire et je lui dirai : Pourquoi, malheureux jeune homme, n'avez-vous pas tiré meilleur parti de ce thème : la musique à Neuchâtel ? Vous auriez pu être si piquant, si incisif ! Il y a, à Neuchâtel comme ailleurs, des dilettantes de contrebande, des amateurs par pose, qui feignent de se délecter au concert et qui, en réalité, s'y ennuient mortellement à quarante sous par tête. Ils sont déjà bien assez punis. Il vous fallait les railler sans amertume et non les assommer. Vous les qualifiez de *mômiers*, d'*oreilles imbéciles*, d'*inerte glu*, de *marécage de province*, de *foule nauséenne*, de *groins impurs !*... Vous leur dites des gros mots, au lieu de leur décocher d'alertes épigrammes ! Vous êtes brutal, là où il convenait d'être spirituel ! Vous brandissez une massue quand il fallait jouer du fleuret ! C'est dommage ; votre chapitre eût pu être si drôle !

Et puis, vous vous faites des illusions cruelles : vous rappelez que votre maître, le Sar Péladan, assista il y a quelques années, — introduit par vous, — à une réunion de la Société d'histoire, et vous dites, en un style dont je ne discute pas l'élégance, qu'il y produisit l'effet « d'un pavé dans une bouse. » Eh ! non, j'y étais, et j'ai le regret d'affirmer qu'il ne produisit pas même cet effet-là : nos bons bourgeois regardèrent passer le pourpoint de velours, le chapeau rembrandt, le chou de dentelles, les bas à jour, et, haussant les épaules, se dirent l'un à l'autre : « Serait-ce un cabotin ? » — Et ce fut tout, ma parole d'honneur.

Ce Neuchâtel, que vous n'aimez pas, vous en êtes, et plus que vous ne croyez : vous avez gardé pas mal de mots tirés de notre patois local : *étruler*, *bourreauder*... Hâtez-vous de purifier une langue que le mage Péladan, votre maître, ne saurait approuver. Simplifiez votre style, qui a de véritables qualités de saveur et de couleur. Ne croyez pas que ce soit un moyen d'être orignal que de mettre régulièrement l'adjectif avant le substantif et de dire : *un russe compositeur*, au lieu de « un compositeur russe. » M. Jourdain lui-même dut renoncer à d'aussi puérils artifices. Et surtout, pour être lu des seuls lecteurs dont le suffrage doive compter à vos yeux, soyez propre !

— Qui est Prosper Meunier ? — Je l'ignore ; mais ce nom, dont est signé un petit roman vaudois, *Frérot*[1], me paraît être le pseudonyme d'un débutant : il mérite d'être retenu. *Frérot* est une idylle, riante d'abord, puis tragique, le récit de l'amour fidèle de l'orphelin Ulysse Jaccoud pour son amie d'enfance, Suzette Bercher. Celle-ci, entraînée par le goût de la toilette et du plaisir, quitte le village, part pour Genève, où elle finira tristement, consolée pourtant à l'heure suprême par ce bon *Frérot* dont elle a méconnu l'amour. Simple, touchante et honnête histoire, dont la première partie se déroule dans le cadre enchanteur des Alpes vaudoises : nous avons vivement goûté certaines pages descriptives, des peintures de mœurs (la fête de tir, la danse au village) point banales du tout et qui sont d'une observation piquante et vraie. Quelques types sont spirituellement dessinés, en particulier un vieux valet sentencieux et bon. Les caractères, surtout celui du héros, se tiennent et suivent un développement logique. En un mot, ce livre de début a des mérites plus sérieux que la plupart des récits rustiques dont nous sommes inondés. Et si l'inspiration en est profondément sérieuse, il n'y paraît aucune affectation pédante ou prêcheuse.

Mais que l'auteur veille à être naturel en son style. Qu'il ne se laisse pas contaminer par certaine modernité prétentieuse ; qu'il choisisse l'adjectif juste, de préférence à l'adjectif nouveau. Qu'est-ce que des yeux *diserts*, un promeneur *impensif*, des gars *crâneurs*, un « brouhaha fait des onomatopées bizarres de la vie ? » Et toujours ce malheureux adjectif fourré devant le substantif : les *convulsées rocailles*, les *prolongées séances !*... Faut-il ajouter que tel mot, comme *affauti* (bien expressif d'ailleurs et que Sainte-Beuve avait trouvé joli) n'est point français, et qu'enfin l'orthographe (l'Académie ne l'a pas encore supprimée) n'est point toujours correcte dans *Frérot ?* Nous disons tout cela parce qu'il est facile de reconnaître chez l'auteur l'étoffe d'un peintre agréable, attentif, ému, de nos mœurs locales. Nous tremblons qu'on n'aille nous le gâter.

— Le socialisme commence à faire partie de nos « mœurs locales. » Le socialisme neuchâtelois aura-t-il son roman ?

[1] In-12. Lausanne, Payot, 1892.

M. Adrien Perret a tenté de l'écrire[1]; mais, tout en rendant justice à ses efforts, nous avons l'impression qu'il n'a pas réussi à créer des types vivants et vrais. Son prince Libatchef, l'anarchiste russe, est par trop nigaud, et l'on ne s'explique ni l'influence, ni la célébrité que l'auteur lui prête. Quant au héros, Jean Bussan, qu'un chagrin d'amour et la faillite de son père ont jeté dans les doctrines subversives et qui en guérit si brusquement après un conflit avec la police, il me paraît — oserai-je le dire? — enfantin. Ce qui manque surtout, dans ce livre, et ce qui lui eût donné du prix, c'est la peinture, sérieusement étudiée, des milieux socialistes, dont l'auteur ne paraît pas avoir pénétré les secrets et les dessous. Il ne nous montre que des fantoches sans portée ni conviction : c'est peut-être se méprendre doublement.

— Les touristes nous pardonneront si nous ne pouvons annoncer qu'à l'entrée de l'hiver le joli guide-album, *Vingt jours en Suisse*, publié par M. Paul Nac, membre du Club Alpin, et M. Constant de Tours[2]. C'est le récit agréable d'une excursion en Suisse, de Bâle à Neuchâtel, — en passant partout, — orné de 160 dessins d'inégale valeur, mais en général fort jolis, quelques-uns même spirituels. Nous signalons (à p. 15) une erreur possible : la « rue de Rorschach » ressemble à s'y méprendre à la principale rue de Schaffhouse. Tel qu'il est, ce petit album, enrichi de deux cartes et de « renseignements pratiques, » d'un format portatif et qui ne coûte que cinq francs, trouvera son public et mérite d'être conservé par les collectionneurs.

— Lausanne vient d'avoir une exposition de peinture organisée par la Société vaudoise des beaux-arts. Il faut un commencement à tout, et Lausanne, non plus que Rome, ne fut pas bâtie en un jour ; l'exposition que nous avons eu le plaisir d'y voir est un premier essai, que le public paraît avoir encouragé ; mais elle a pu paraître un peu maigre, si on la compare à celles d'autres villes suisses. Il faut cependant, en de telles matières, tenir compte de la qualité, sans trop s'occuper de la quantité ; et, certes, il peut éprouver quelque fierté, le pays qui met en

[1] *Le roman de Jean Bussan : une équipée socialiste à la Chaux-de-Fonds.* In-12. Neuchâtel, Attinger, 1891.

[2] Paris, May et Motteroz.

ligne des artistes tels que MM. Ernest Bieler, E. de Palézieux, F. Vallotton, Eugène Burnand, Ernest Vulliemin, Frédéric Rouge, Th. Bischoff, Julien Renevier, etc.... Nous avons vu là des choses bien fines, bien distinguées, bien modernes, où l'on sent surtout l'influence de Paris, mais où l'on peut reconnaître aussi les éléments d'un art qui a quelques bonnes racines en terre vaudoise. Le manque de place — et peut-être la crainte de commettre quelque injustice — nous empêchent d'entrer dans un examen plus détaillé du petit Salon de la Grenette. Nous en dirons davantage à la deuxième exposition, que nous souhaitons très prochaine.

— Après Schlœth, Vela vient de mourir. Nous connaissons très mal l'œuvre du sculpteur tessinois, et nous ne connaissions l'artiste que pour l'avoir vu, attablé avec quelques amis, autour d'une bouteille de Chianti, dans la cantine du tir fédéral de Lugano. Il nous a laissé le souvenir d'un bonhomme un peu bourru. Nous avons pu voir à l'exposition de Zurich ses *Victimes du Gothard*, composition qui a été très diversement appréciée, mais à laquelle on ne refusera pas une réelle puissance. Elle nous paraît manquer, en revanche, d'une certaine noblesse de style, qui n'était pas incompatible avec le réalisme du sujet et dont la sculpture ne se passe jamais impunément. Le maître de Ligornetto avait le don d'incarner une idée dans des figures énergiquement expressives. Il avait contribué à délivrer du poncif de Canova la sculpture italienne. Son succès avait été très vif il y a quelque vingt ans en Italie et même en France, et son nom est un de ceux dont l'art suisse pouvait s'honorer.

— Un de nos collaborateurs veut bien m'envoyer les lignes suivantes, dont je m'empresse de faire profiter le lecteur.

Le 1er janvier 1889, pendant une représentation, le feu éclata dans les combles du théâtre de Zurich. Le président du comité du théâtre, M. Kisling, prévenu, se présenta sur la scène, et en quelques mots très calmes invita les spectateurs à quitter sans hâte la salle. En trois minutes, elle fut vide. Peu après le feu éclata avec violence, et malgré de prompts secours l'édifice fut entièrement consumé, heureusement sans perte de vies. La

population de Zurich se montra généreuse. Elle sut pourvoir immédiatement aux besoins du personnel nombreux privé de son gagne-pain, et le comité du théâtre, bien appuyé, se mit immédiatement à l'œuvre pour réparer le dommage. Quoique ne datant que d'un peu plus d'un demi-siècle, le théâtre détruit était devenu très insuffisant. On voulut s'en donner un nouveau, digne de Zurich. Le capital de 1 500 000 fr. fut réuni en quelques mois. La ville donna un emplacement très beau et une subvention de 200 000 fr., qui a été employée tout entière, il faut le dire, à consolider le terrain, assez mauvais, et le comité, agrandi, prit ses mesures pour commencer immédiatement les travaux. Il s'était adressé à deux architectes viennois qui avaient déjà construit une vingtaine de théâtres, estimant avec raison que c'était le meilleur moyen d'obtenir rapidement, sans tâtonnements coûteux, un édifice qui renfermât les dispositions les mieux entendues, et la société des architectes de la ville, d'abord assez irritée, a reconnu publiquement, depuis lors, que le comité avait été bien inspiré. Et en effet, moins de dix-huit mois après le commencement des travaux, le théâtre était achevé, et prêt à servir à sa destination.

C'est le 30 septembre que l'inauguration en a eu lieu. Elle a été l'occasion de quelques fêtes auxquelles j'ai assisté. Le matin, remise solennelle de l'édifice et de ses clefs. Le soir, à cinq heures, exécution de quelques morceaux de musique, et déclamation d'un poème de circonstance de M. Spitteler, qu'on a dit excellent, et auquel je n'ai rien compris, l'actrice chargée de le dire parlant peu distinctement ; le soir, grand banquet de neuf cents couverts dans la salle des palmiers de la Tonhalle ; enfin, le lendemain, grande représentation de *Lohengrin*. Sauf la déclamation, tout s'est très bien passé. Le théâtre, construit un peu plus loin que la Tonhalle, sur le quai d'Uto, est un édifice imposant qui ne peut échapper à l'attention. De loin, il a grande apparence ; de près... je ne l'ai pas examiné suffisamment pour donner une opinion sur sa façade. Mais à l'intérieur il est charmant, et extrêmement réussi dans toutes ses parties essentielles. La salle est fort bien aménagée, les sièges en amphithéâtre, arrangés de manière que tout le monde puisse voir la scène, sont spacieux et excellents, presque

trop riches. L'acoutisque est très bonne partout. L'orchestre est caché, selon la mode de Bayreuth; la scène vaste et belle. Pas un bec de gaz dans tout l'édifice, éclairé magnifiquement par un nombre considérable de lampes électriques. Chat échaudé craint l'eau fraîche: on a pris des précautions spéciales pour les cas d'incendie. Non seulement on a employé le fer et la pierre partout où faire se pouvait, mais deux grands et magnifiques escaliers partent à droite et à gauche du grand vestibule central, allant jusqu'au paradis, et chacun d'eux a un autre escalier parallèle plus simple qui permet l'évacuation rapide de la salle. Ils aboutissent à une quinzaine d'issues indépendantes, dont la plupart ne servent pas en temps ordinaires, mais qui peuvent au besoin s'ouvrir du dedans par un simple choc. La scène peut être isolée de la salle en un tour de main, par deux rideaux en fer. Les appareils générateurs de l'électricité sont en dehors du bâtiment, qui contient pourtant comme réserve une salle d'accumulateurs qui ne fonctionnent pas habituellement, si ce n'est pour donner de la lumière pendant la journée, aux répétitions, etc., mais pourraient, en cas d'accident aux machines, alimenter toutes les lampes pendant plus de quatre heures. Il a été pourvu à la bonne aération de la salle au moyen d'un appel placé au sommet et qui fonctionne mécaniquement à peu près comme une turbine. En hiver, cet appel fera arriver dans la salle de l'air chaud rendu légèrement humide au moyen d'un appareil ingénieux. Je ne suis pas sûr que cette partie des installations ne donne quelques déceptions. Une observation m'a amené à penser qu'il y aura peut-être lieu de la modifier; l'expérience le montrera bientôt. En tout cas, il est manifeste qu'on a cherché à atteindre le *summum bonum* actuellement possible, et certain qu'on l'a atteint en bien des choses. Et toute l'organisation du théâtre est à l'avenant. M. Kisling, le dévoué et excellent président, a bien voulu m'en montrer tous les détours, de la cave aux greniers, comme on dit, et même au delà. C'est un monde que toutes ces loges d'acteurs et d'actrices, ces magasins de costumes et de décors, ces machines, ces ateliers de couturiers et de peinture, ces appareils de tout genre nécessaires aux représentations scéniques, et les salles pour études préalables aux

répétitions sur la scène. La salle des spectacles n'est pas moins bien entendue et intéressante à visiter, avec ses dépendances, ses vestiaires nombreux, ses accès faciles, ses places toutes numérotées et excellentes, même au paradis, et son foyer.

La représentation de *Lohengrin* a été très bonne. D'abord l'orchestre est excellent; c'est celui de la Tonhalle, dont la réputation n'est plus à faire. Puis la direction du théâtre a réussi à engager plusieurs artistes qui ne dépareraient pas des scènes beaucoup plus considérables : un fort bon ténor, un bon baryton ; les rôles de femme étaient bien tenus, quoique les voix ne fussent pas très puissantes. Il est certain désormais que l'opéra sera remarquable pour une ville de la grandeur de Zurich. En sera-t-il de même du ballet, que je n'ai pas vu, et surtout de la comédie, cet écueil de toutes les scènes en dehors des très grandes villes ? Je l'ignore, mais tous les promoteurs du théâtre sont pleins d'espérance, et il faut dire qu'ils ont montré une énergie et un dévouement au-dessus de tout éloge. C'est par là qu'ils ont gagné l'appui de la population, et accompli ce tour de force d'achever en moins d'un an et demi un très grand édifice et de l'ouvrir le jour même qu'ils avaient fixé.

Maintenant, il faut espérer que le nouveau théâtre sera réellement une école du grand art, des bonnes manières, du beau langage, et surtout des bonnes mœurs et des sentiments élevés, bref, un instrument de véritable culture. Dans les discours prononcés au banquet d'inauguration, ce côté n'a pas été oublié, et plusieurs des orateurs y ont touché avec plus ou moins de développements. L'avenir montrera s'ils auront pu réaliser leurs excellentes intentions. Dans ce cas, ils auront fait bien plus que d'ériger un édifice vraiment réussi.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Transport électrique de la force. — Les expériences de M. Tesla. — Electricité en lieu et place de locomotives. — Le Métropolitain électrique de Berlin. — Forces hydrauliques de la Suisse. — Le Transafricain. — Vapeurs rapides. — Transport des blés américains. — Un yacht scientifique. — L'Auditorium. — Artillerie de l'avenir. — Chronique de l'invention. — La fluorescéine. — Le beurre de coco. — Falsification des vins et du seigle.

C'est derechef l'électricité qui prime tout. Nous avons en effet vu se produire, depuis ma dernière chronique, deux faits qui, si je ne m'abuse, opéreront une véritable révolution dans cette sphère.

Le premier, c'est le succès complet du transport de la force par l'électricité, de Laufen sur le Neckar à Francfort sur le Main, soit à une distance de 175 kilomètres. Ce succès, il n'est pas inutile de le répéter, est dû à l'esprit d'entreprise et à la persévérance de la Société générale d'électricité de Berlin et de vos ateliers de construction d'Œrlikon, puissamment secondés par les autorités des pays où il s'agissait d'installer les conducteurs et par une subvention de l'empire d'Allemagne. Grâce à l'isolement parfait des transformateurs et de la ligne, on est parvenu à transporter à Francfort, avec une perte d'un tiers tout au plus, une force de 300 chevaux, qui alimente, à l'exposition de cette ville, un millier de lampes à incandescence et qui actionne entre autres les pompes d'une cascade artificielle. De sorte que la chute d'eau de Laufen se reproduit à Francfort.

Rien ne semble donc plus s'opposer au transport, à des distances relativement considérables, de la force des cours d'eau. C'est un grand pas de fait en vue de s'émanciper de la tyrannie de la houille, et, dans un avenir prochain, les pays riches en forces hydrauliques pourront peut-être lutter avec avantage, sur le terrain industriel, avec les contrées où le combustible minéral est à bas prix.

Rappelons en quelques mots les conditions de l'expérience de Laufen. Si, pour transporter au loin de l'énergie, on voulait

s'en tenir aux courants continus de faible tension, il faudrait des conducteurs d'une telle section que les frais de ces conducteurs absorberaient entièrement le bénéfice résultant de l'utilisation d'une force motrice peu coûteuse. Pour opérer ce transport, il est nécessaire d'user de courants alternatifs de très forte tension, ces courants n'exigeant pas de conducteurs de grosse section : les simples fils télégraphiques y suffisent. Mais, ces courants présentant des dangers, dans le cas par exemple où une personne en communication avec la terre viendrait à toucher les conducteurs, force est de les transformer en courants de faible tension à leur entrée dans les lieux habités. D'autre part, la production directe de courants de 25 à 30 000 volts, — ceux qui alimentent les lampes sont en général d'une centaine de volts, — fatiguerait beaucoup les machines de l'usine centrale et serait dangereuse pour le personnel. A Laufen on métamorphose donc, à l'aide d'appareils nommés transformateurs, les courants faibles de l'usine en courants de haute tension, et à Francfort on retransforme ces derniers en courants qui ne présentent aucun danger. Il y a naturellement une certaine perte, mais elle est insignifiante en comparaison des résultats obtenus.

Tel est à peu près aujourd'hui l'état du gros problème du transport de la force, problème dont la solution intéresse la Suisse au plus haut degré.

— Tout aussi intéressantes sont les nouvelles qui nous arrivent d'Amérique.

On sait qu'un électricien des Etats-Unis, M. Tesla, est arrivé à construire une machine dynamo-électrique à courants alternatifs, c'est-à-dire un *alternateur*, dans lequel les courants changent de direction jusqu'à 30 000 fois par seconde ! Restait à utiliser cette belle invention. M. Tesla n'a pas tardé à s'apercevoir que ses nouveaux courants alternatifs ont des propriétés toutes différentes de celles des courants usités jusqu'ici. Il a observé que, si l'on fait passer ces courants à travers une bobine d'induction, la décharge entre les bornes de cette bobine ne se présente plus comme un trait lumineux, mais comme une flamme. Si l'on attache à l'une des bornes un fil de cuivre recouvert de coton, ce fil se dresse et produit des effluves lumineux.

De là à utiliser cette découverte pour produire un appareil

d'éclairage, il n'y a qu'un pas. Lorsque M. Tesla recouvre d'une ampoule de verre un filament de charbon fixé à l'une des bornes de la bobine, ce filament produit une lumière qui ne le cède en rien à celle des lampes à incandescence et qui est plus pratique, puisqu'il n'est pas nécessaire de faire le vide dans l'ampoule et qu'un seul fil suffit. Pas de fil de retour non plus : on peut se contenter d'un conducteur de la bobine à la terre. Enfin il est facile de varier à volonté l'intensité des lampes Tesla à un seul fil. C'est encore là une qualité précieuse.

Plus singulières encore sont les expériences de M. Tesla sur les tubes de Geissler, c'est-à-dire sur des tubes de verre traversés par un fil de platine interrompu au milieu et dans lesquels on a raréfié des gaz. M. Tesla supprime le platine, place ses tubes à gaz raréfiés dans une chambre obscure, et tout à coup les gaz deviennent lumineux, sans que les tubes soient reliés à une machine quelconque. Ils sont absolument isolés. D'où provient ce phénomène, qui est vraiment saisissant ? La chose est fort simple : le long des murs de la chambre sont disposées deux plaques métalliques isolées et parallèles qu'on relie à un *alternateur* Tesla. Les gaz du tube s'allument sous leur influence, comme une barre de fer s'aimante quand on la place dans un champ magnétique. Dès que les tubes ne sont plus parallèles aux plaques, ils s'éteignent. Il suffit donc de les mettre en place pour obtenir un éclairage supérieur encore à l'éclairage électrique actuel.

— Au congrès de Francfort, M. Zipernowski, de Budapest, à qui nous devons les transformateurs de courants électriques, a exposé ses idées sur les communications rapides interurbaines au moyen de l'électricité, et spécialement sur le chemin de fer électrique qu'il espère voir construire un jour entre Vienne et Budapest. Voici en quelques mots comment M. Zipernowski entend la chose :

Plus de trains partant à de longs intervalles, mais des wagons électriques se suivant de très près, de sorte qu'on n'ait jamais à attendre plus longtemps que pour les tramways. Ces wagons, d'une quarantaine de places, ont de grandes roues motrices à deux boudins qui permettent d'atteindre des vitesses de 250 kilomètres à l'heure. Mais il faut pour cela supprimer toutes les courbes inférieures à 2000 mètres de rayon, em-

ployer des rails fort lourds installés sur une infrastructure en maçonnerie, et remplacer les remblais par des viaducs. Malheureusement tout ceci majorerait singulièrement les frais de construction, et les lignes Zipernowski coûteraient deux ou trois fois autant que les voies actuelles. Il ne saurait donc en être question qu'entre des localités en relations suivies.

L'électricité serait engendrée par des usines à proximité de la ligne, sous forme de courants d'au moins 10 000 volts, c'est-à-dire de très haute tension, que des transformateurs réduiraient à 1000 volts. Alors seulement ils passeraient dans les conducteurs de la ligne en communication avec les wagons.

Tels seraient, à grands traits, les chemins de fer de l'avenir. Espérons que cet avenir ne sera pas trop éloigné.

— La maison Siemens et Halske demande la concession d'un réseau de chemins de fer électriques aériens qui relieraient les principaux quartiers de Berlin et viendraient heureusement compléter le Métropolitain actuel. Ce réseau, dont la longueur totale est fixée provisoirement à 54 kilomètres, serait construit à peu près sur le modèle de celui que la même maison installe à Elberfeld-Barmen. Il comprendrait donc des arceaux espacés de 26 mètres et prenant leur appui sur le rebord extérieur des trottoirs. Ces arceaux supporteraient un tablier de pont, sur lequel seraient établies les deux voies. Le tout peut être fort léger, l'infrastructure n'ayant pas à supporter, comme au Métropolitain berlinois, de lourdes locomotives, mais des wagons électriques isolés, ou tout au plus des trains de quatre wagons les jours de grande presse. Ces wagons se suivraient à intervalles de 2 à 3 minutes. La principale difficulté me paraît être celle des gares, d'autant plus qu'il y aurait un quai pour chaque direction. Sauf dans les rues très larges, force serait probablement d'installer dans les immeubles riverains les escaliers donnant accès aux quais et les guichets de vente des billets, ce qui augmenterait les frais de construction.

On assure que les autorités compétentes sont très favorables au projet Siemens et Halske, qui doterait Berlin d'un réseau bien supérieur au Métropolitain actuel, ainsi qu'aux réseaux urbains de Londres et de New-York.

— A rapprocher de ce que je viens de dire, au sujet du



transport électrique de l'énergie, l'inventaire des forces électriques de la Suisse, dressé par M. Lauterburg. Au dire de cet ingénieur, dont personne ne contestera la compétence, les 354 principaux cours d'eau de la Confédération donneraient théoriquement 4 446 247 chevaux de force. Mais un grand nombre de ces rivières étant inaccessibles ou trop éloignées, et vu d'autre part l'impossibilité matérielle d'utiliser entièrement la chute des grands fleuves, il conviendrait de réduire ce chiffre à 620 107 chevaux. En défalquant 50 $^0/_0$ pour la perte qui se produit inévitablement dans les turbines et les transmissions, on arrive à un total de 310 000 chevaux utilisables, soit environ 7 $^0/_0$ de la force totale. Ce chiffre est moins élevé qu'on ne s'y serait attendu, mais encore bien joli. Il y a là de quoi faire marcher toutes les usines et une bonne partie des chemins de fer du pays, d'autant plus que M. Lauterburg n'a classé que les captages où l'eau remplacerait avantageusement la machine à vapeur, et qu'il semble avoir un peu exagéré la perte.

— Dans l'*Engineer* de Londres, M. Wiseman lance l'idée d'un chemin transafricain à peu près sous la latitude de l'équateur et tout entier sur territoire anglais. Partant de Lagos sur la côte ouest, cette voie ferrée viendrait aboutir au golfe d'Aden. Un branchement suivant la vallée du Nil la relierait au réseau égyptien et servirait entre autres au transport de la malle des Indes ; de sorte qu'on éviterait la traversée de la mer Rouge. Au premier abord, ce projet semble bien chimérique. Mais le chemin de fer transafricain ne serait pas plus long que le *Canadian Pacific* et moins long que le Transsibérien. D'un autre côté, le vaste réseau de l'Inde prouve qu'on peut construire des voies ferrées dans des contrées très semblables à celles que le chemin de fer Wiseman aurait à traverser.

— Il est fortement question, en Angleterre, de construire, en vue de l'exposition de Chicago, deux *five-day-steamers*, c'est-à-dire deux paquebots faisant la traversée de New-York à Queenstown en cinq jours au lieu de six, et marchant pour cela à raison de 23 $^1/_2$ nœuds à l'heure. Pour atteindre cette vitesse, il faudrait des machines de 33000 chevaux ! Les vapeurs en question auraient 190 mètres de longueur, soit 36 de plus que le *Fürst Bismarck*. Je doute, pour ma part, que ces paque-

bots fassent jamais de bonnes affaires. Pour payer le charbon et couvrir les autres frais, il leur faudrait 1300 voyageurs presque tous de première classe.

— A Liverpool est arrivé l'autre jour le premier vapeur venant directement des grands lacs américains par le Saint-Laurent et les canaux. Il sera suivi de plusieurs autres. Sa cargaison se composait exclusivement de blé. Ce steamer est construit sur un type nouveau. Il figure assez bien une baleine. Le pont est arrondi, de façon que les vagues n'y trouvent pas d'obstacles. L'équipage a son poste à l'avant; les officiers et la machine sont à l'arrière. La presse technique anglaise critique ces dispositions, qui, par les gros temps, interdisent toute communication entre l'arrière et l'avant, l'espace intermédiaire à l'intérieur étant occupé par la cargaison.

On prétend arriver, au moyen de ces vapeurs, à une réduction sensible du prix de transport des céréales américaines.

— Le prince de Monaco a pris possession du yacht à vapeur et à voiles qu'il a fait construire en Angleterre en vue de ses recherches sur la faune des océans. La *Princesse Alice* est un navire de 51 mètres, portant 1200 mètres carrés de toile et une machine à vapeur de 390 chevaux. Il renferme, outre les appartements du prince, de ses aides et de l'équipage, trois laboratoires supérieurement outillés et une machine à produire le froid. Celle-ci sert, en lieu et place d'alcool, à conserver les animaux qu'on a pêchés à de grandes profondeurs. A signaler aussi le projecteur électrique de l'avant. Il est installé de façon à ce qu'on puisse lancer la lumière de haut en bas et attirer de la sorte les animaux marins à la surface de l'eau.

— On a construit à Chicago, un peu en vue de l'exposition, un de ces bâtiments monstres qui sont en vogue aux Etats-Unis depuis quelques années. L'*Auditorium* est une combinaison de théâtre, d'hôtel, de bureaux et d'appartements, combinaison que la police ne tolérerait nulle part en Europe, les théâtres devant être absolument isolés. Sur les rues adjacentes, l'*Auditorium* ouvre les fenêtres de ses dix étages, auxquels on accède au moyen de treize ascenseurs. En outre, l'édifice possède une tour carrée qui renferme un réservoir d'eau et l'observatoire météorologique des Etats-Unis. L'eau du réservoir sert à la ma-

nœuvre des ascenseurs et de la machinerie du théâtre, qui occupe une partie de l'intérieur. La disposition de ce dernier rappelle la salle de Bayreuth : peu de loges et un grand parterre en amphithéâtre avec 1900 places.

L'électricité occupe, il va sans dire, une large place à l'*Auditorium*. Elle alimente dix mille lampes, sert à produire des effets de scène et à manœuvrer les sept orgues que contient l'édifice. Grâce à elle, un seul organiste peut jouer de ces sept orgues à la fois, bien qu'ils soient dispersés dans plusieurs parties du bâtiment. L'organiste a, en outre, à sa disposition, deux carillons actionnés aussi par l'électricité.

Toutes les précautions sont prises contre l'incendie. Si néanmoins le feu prend au théâtre, il produira une catastrophe bien plus terrible encore que celles de Vienne et de Paris.

— Je mentionnerai, dans la sphère des moyens d'attaque et de défense, les idées que le major-général Wille, ci-devant directeur des ateliers d'artillerie de Spandau, a consignées dans un ouvrage sur les canons de campagne de l'avenir. A l'entendre, l'artillerie est demeurée en arrière. Elle n'est plus à la hauteur des armes à feu portatives, elle ne s'est pas radicalement transformée, comme ces dernières, depuis quelques années, surtout en ce qui concerne la portée. Ce qu'il nous faut, c'est une pièce de campagne qui ne soit autre chose qu'un fusil agrandi.

Suivant l'auteur, il n'est point impossible d'atteindre cet idéal. Il faut tout d'abord un projectile d'une longueur de quatre ou cinq diamètres, ce qui donnera une trajectoire plus surbaissée. Ce projectile ogival pèserait 6500 grammes et aurait un calibre de 7 centimètres; sa portée serait de 3200 mètres au minimum. Pour cela, il faudrait une grande vitesse initiale, une charge de poudre plus forte et un canon plus allongé, soit une pièce en acier Krupp de 280 centimètres de long. Avec 1500 grammes de poudre, on arriverait à une vitesse initiale de 800 mètres. L'artillerie ouvrirait le feu à 7500 mètres et ne tirerait guère que des boulets pleins. Quant à l'affût, vu la vitesse indispensable de deux coups à la minute, il importe d'en diminuer beaucoup le recul pour pouvoir viser rapidement. Les derniers affûts Gruson à frein hydraulique



répondent à cet idéal, et peut-être aussi les pièces de campagne du même constructeur.

— Les fameux tubes sans couture, procédé Mannesmann, font peu à peu leur chemin. On vient de les appliquer entre autres à la construction des lignes télégraphiques. Dans les contrées tropicales, les poteaux en bois sont impossibles, et transporter des poteaux en fer de huit mètres n'est pas toujours chose aisée. Pour la ligne de trois cents kilomètres que l'administration allemande établit dans l'Afrique orientale, on emploie des tubes Mannesmann divisés en deux sections qu'il est facile de visser l'une à l'autre sur place. L'important est que la section supérieure s'emboîte dans l'autre, ce qui simplifie singulièrement le transport par caravanes.

— La *Nature* signale une invention intéressante de M. J. Golaz-Sénac, de Genève. Il s'agit d'un distributeur monte-charge électrique pour lettres ou colis, à l'usage des rares pays où les facteurs, au lieu de grimper les étages, se contententent de déposer la correspondance chez le portier, qui la garde ensuite un temps proportionné aux étrennes des locataires. Le monte-charge met fin à cet abus. Une grande boîte située au rez-de-chaussée porte autant d'ouvertures qu'il y a de locataires dans la maison. Lorsqu'on introduit un objet dans l'une des ouvertures, la boîte s'élève et distribue en passant, dans chacune des boîtes fixes installées dans les antichambres des destinataires, les objets à leur adresse. En même temps retentit une sonnerie électrique. C'est un réservoir d'eau sous pression qui fait mouvoir le monte-charge. Celui-ci redescend de lui-même lorsqu'il a vidé son contenu.

— En fait d'applications de la photographie, je ne relève qu'une communication de M. Marey à l'Académie des sciences de Paris. Il s'agit de l'étude du vol des insectes. Le savant professeur est parvenu à fixer les différentes phases de ce vol, phases infiniment plus courtes que dans celui des oiseaux. Il y est arrivé au moyen d'appareils perfectionnés avec lesquels on obtient une épreuve en un cent-millième de seconde ! N'ayant pas vérifié la chose, force m'est de croire M. Marey sur parole.

— Connaissez-vous la *fluorescéine?* C'est une matière remarquable par l'intensité de son pouvoir colorant. Elle teint l'eau en vert, même à la dose infinitésimale d'un cent-millionième, et cela sans altérer le moins du monde cette eau, qui demeure aussi potable qu'auparavant. Si je vous en parle, c'est parce qu'elle a servi à trancher un litige qui intéresse à certains points de vue la Suisse. Des pêcheurs avaient attaqué en dommages-intérêts une fabrique de produits chimiques, alléguant que les effluves de la dite fabrique empoisonnaient un cours d'eau affermé par eux; en vain leur avait-on répliqué que le ruisseau dépeuplé était sans communication visible avec le cours d'eau adjacent à l'usine, et que, par conséquent, si les poissons mouraient, on ne pouvait l'imputer aux produits de la dite usine. Rien n'y fit. Alors on eut recours aux grands moyens. Un beau jour, l'expert choisi par les industriels incriminés se présente muni d'une boîte renfermant un kilo de fluorescéine, dont il verse le contenu dans le ruisseau de l'usine. Immédiatement celui-ci se colore en vert, et cette coloration s'étend, à dix lieues à la ronde, à tous les cours d'eau, lacs et étangs en communication directe avec le ruisseau. Seul, celui des pêcheurs demeure absolument limpide. En face d'une pareille démonstration, les plaignants se sont désistés.

Ne pourrait-on pas appliquer la fluorescéine à résoudre la question des communications entre les eaux des lacs de Joux et des Brenets, et les rivières qui prennent naissance sur les deux revers du Jura, comme on l'a fait pour élucider la prétendue communication entre le Rhin et le Danube? Ou bien à l'étude des eaux souterraines des Cévennes et du Karst? A ma connaissance, jusqu'ici on n'a pas réussi à prouver d'une façon péremptoire où va l'eau qui s'engouffre, par exemple, dans les entonnoirs du val de Joux.

— L'Europe est inondée, depuis quelque temps, d'un produit fort douteux, qui est censé remplacer le beurre, et à l'égard duquel, en Allemagne entre autres, on a dû édicter des prescriptions sévères. La margarine, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est autre chose que la graisse d'animaux tués dans les grands abattoirs américains, à peu près sans contrôle sa-

nitaire, et les hygiénistes prétendent qu'elle est éminemment propre à répandre toutes sortes de maladies contagieuses.

Dans ces circonstances, il est singulier que les personnes forcées de vivre d'économie persistent à user de la margarine, alors qu'elles ont à leur portée un succédané du beurre absolument sain, plus nutritif et moins cher. Je veux parler du beurre de copra ou beurre de noix de coco.

Naguère encore, l'huile extraite des noix de coco ne pouvait s'exporter, les matières grasses qu'elle renferme se décomposant rapidement sous l'influence de l'oxygène de l'air. Mais aujourd'hui, grâce au procédé de raffination du Dr H. Schlinck, exploité par la maison P. Muller & fils, de Mannheim, le beurre de noix de coco est à peu près inoxydable, et c'est tout au plus si une mince couche supérieure devient rance lorsqu'on laisse le contenu des boites exposé à l'air des semaines entières.

Le beurre de coco rappelle extérieurement tout à fait le saindoux. Il fond à 26,5 degrés, se solidifie à 19,5, et ne donne aucun mauvais goût aux aliments qu'il assaisonne. Il est même supérieur au beurre naturel, en ce que jamais il n'est porteur de bactéries pathogènes, ce qu'on ne saurait dire de tous les produits de l'industrie laitière. Il est en outre plus nourrissant. L'analyse qu'en a faite le fameux docteur Fresenius, de Wiesbaden, a en effet démontré que le beurre de coco renferme, sur cent parties, 99,979 parties de matières grasses, tandis que la margarine n'en renferme que 82,90 parties et le beurre de vache 84,90. C'est donc une graisse végétale presque absolument pure. En Allemagne, on l'emploie déjà beaucoup dans les hôpitaux et les casernes, et il faut espérer que sa consommation ira en augmentant, grâce aux arrivages toujours plus considérables du produit brut. C'est en majeure partie l'Afrique qui nous l'envoie.

— La Revue scientifique *Prometheus*, de Berlin, fournissait l'autre jour la preuve que les sophistications des produits de la vigne, loin d'être propres à notre siècle, remontent aux Romains. C'est aux anciens qu'est imputable tout d'abord la pire de toutes les sophistications, celle qui s'opère au moyen du plomb, une matière toxique au premier chef.

On n'ignore pas que le moût renferme du sucre qui se trans-

forme en alcool durant la fermentation et donne au vin la propriété de se conserver de longues années, à la condition qu'on sache le traiter. Dans le cas contraire, il survient une seconde fermentation, qui le transforme en vinaigre.

Ceci arrivait plus souvent qu'aujourd'hui dans le bon vieux temps. C'est pourquoi je ne sais quels malfaiteurs ont eu, dès l'antiquité, l'idée d'empêcher cette seconde fermentation à l'aide d'un dérivé du plomb, nommé litharge, qui fait passer de vie à trépas non seulement les micro-organismes de la fermentation, mais aussi les amateurs du « jus de la treille. » Seulement, autrefois, aucune mesure législative ne venait entraver les sophistiqueurs, tandis que de nos jours, en employant la litharge, ils s'exposent aux peines les plus sévères. Vous pouvez consulter à ce sujet Pline, Caton et Columelle, qui vous apprendront comment on s'y prenait de leur temps pour transformer une piquette abominable en un vin qu'ils déclarent sans vergogne excellent.

Les mêmes auteurs abondent aussi en recettes sur le plâtrage des vins, qu'on croit généralement d'invention moderne. En revanche, l'art de parfumer le vin à l'aide d'épices variées semble ne dater que du quinzième siècle, si l'on ajoute foi du moins aux indications d'une chronique qui parut à Augsbourg en 1653.

Aujourd'hui, grâce à des lois parfois draconiennes, les sophistications du vin ne sont plus guère nuisibles à la santé. Elles se bornent en général à l'addition de substances innocentes, telles que le sucre d'amidon, l'alcool et la glycérine. Elles portent plutôt sur le lieu d'origine des crus. Servir, sous l'étiquette de Bordeaux, des vins qui ont vu le jour en Italie, en Espagne ou en Algérie, et qu'on a façonnés à l'aide d'alcool et d'autres ingrédients non nuisibles, c'est une falsification sans doute, mais qui du moins ne saurait nuire à la santé des consommateurs.

Beaucoup plus grave est la sophistication du pain de seigle, que M. le professeur Lehmann, de Wurzbourg, vient de dénoncer au congrès des naturalistes allemands. Il a examiné quatre-vingts espèces de pain, de provenances diverses, et trouvé qu'elles renferment jusqu'à dix pour cent de matières

en majeure partie, il est vrai, non nuisibles à la santé, de la terre, des excréments de souris. Mais on y découvre parfois jusqu'à un pour cent de matières toxiques, telles que l'ergot de seigle et la nielle. M. Lehmann n'est pas d'avis qu'il faille imputer ces falsifications aux boulangers. Elles seraient le fait des meuniers ou plutôt des marchands de farine. Il réclame une intervention énergique des autorités sanitaires.

Quelques mots enfin d'une industrie qui s'exerce aux dépens des consommateurs de café. Au dire du docteur van Hamel Roos, qui publie à Amsterdam une *Revue des falsifications*, on a trouvé moyen d'extraire une bonne partie de la caféine des grains de café grillés. Après cette opération, on les grille de nouveau avec une addition de sucre destinée à leur donner du brillant, et ni vu ni connu. Les ménagères s'étonnent de la faiblesse de rendement du café qu'elles ont acheté grillé, sans pouvoir en découvrir la cause. La morale de cette histoire, c'est qu'on fait mieux de griller son café à domicile. On a bien trouvé moyen de fabriquer des grains de café artificiels, mais la pratique de cet art étant passible de peines sévères, il est probable qu'on ne l'exerce plus que dans des proportions modestes.

— La Société d'encouragement de Paris a décerné au professeur Schribaux, de l'Institut agronomique, un prix pour sa méthode de conservation des pommes de terre. Il les empêche de germer en les immergeant dix heures dans de l'eau renfermant un demi pour cent d'acide sulfurique du commerce. La valeur alimentaire reste la même, le goût aussi. La même solution peut servir longtemps. Il suffit d'un hectolitre de solution pour traiter cent hectolitres de pommes de terre.

CHRONIQUE POLITIQUE

La température. — Accidents de chemins de fer. — La paix : manifestations italiennes ; une visite à Monza ; l'emprunt russe. — Trois morts et leurs conséquences. — La votation populaire du 18 octobre en Suisse. — Le rachat du Central. — L'adoption de la réforme électorale à Neuchâtel.

L'année continue à être tout à fait remarquable par sa température ; elle l'a été en mal pendant l'été, elle l'est en bien pour l'automne, au moins en Suisse. Le mois de septembre avait été très beau déjà ; octobre l'a encore surpassé. On y a compté quelques rares journées de pluie, et un grand nombre de jours magnifiques, un peu brumeux peut-être, comme le comporte la saison, mais chauds et agréables à ce point que partout où le soleil luit on a pu laisser les fenêtres ouvertes pendant toute la journée. Les nuits sont plus fraîches, sans doute, mais elles ne sont pas froides. Seul le raccourcissement des jours rappelle que nous avançons du côté de l'hiver, qui peut-être continuera à être doux et peu rude. Ce serait un grand bienfait. Mais, quel que soit l'avenir, tout le monde jouit du beau temps avec d'autant plus de plaisir que l'été a été plus maussade et triste, et la santé publique s'en trouve très bien.

Nous voudrions bien pouvoir en dire autant des pays qui nous avoisinent ; malheureusement plusieurs d'entre eux ont été frappés de grandes calamités sous forme de pluies diluviennes, qui ont amené des inondations très graves et de très grandes pertes, parmi lesquelles on ne compte heureusement que peu de vies humaines. Le midi de la France a beaucoup souffert, de même l'Espagne, puis l'Italie. L'Allemagne et l'Autriche, dont plusieurs parties avaient été dévastées par les eaux l'année dernière, n'ont pas été touchées cette année. L'Angleterre, en revanche, a été l'une des plus maltraitées. Le 13 octobre, elle a été atteinte par un orage d'une violence inouïe, avec une mer tellement démontée que sur plusieurs points le passage de la Manche en est devenu impossible, que les ouvrages de pro-



tection des ports ont beaucoup souffert et qu'un grand nombre de navires ont été perdus. La tempête n'a pas été moins violente à l'intérieur, jonchant partout le sol d'arbres rompus ou déracinés et de ruines de toute espèce. Chose curieuse, l'ouragan est arrivé presque soudainement, sans avoir été annoncé par des signes prémonitoires. Le même fait a marqué également, si nous ne nous trompons, plusieurs des chutes extraordinaires de pluie qui ont amené des inondations dans le Midi. Ces derniers jours, la pluie a été si forte en Angleterre que la Tamise a débordé.

— Un autre phénomène qui mérite d'être signalé, c'est la fréquence vraiment alarmante des accidents de chemins de fer qui se produit maintenant un peu partout en Europe. C'est en Suisse que cela a commencé par deux catastrophes retentissantes. Mais après cela, rien ne s'est passé qui sortît de l'ordinaire, tandis que chez nos voisins il n'est presque pas de jour, depuis quelque temps, qu'il ne survienne des accidents plus ou moins graves, avec des passagers tués et d'autres blessés. Y aurait-il pour les chemins de fer des espèces d'épidémies? Ou bien faudrait-il attribuer le mal à un relâchement général de la discipline et de la surveillance? Il serait certainement à propos de rechercher les causes de ces accidents, et d'examiner en particulier s'ils ne proviennent pas, en partie tout au moins, de la mauvaise hygiène du personnel des trains et des gares, et d'une consommation abusive de boissons alcooliques, qui porte atteinte au calme nerveux et au sang-froid des employés dont la sûreté des trains dépend en grande partie. Dans les enquêtes récentes faites à propos d'accidents, nous n'avons vu nulle part qu'on ait cherché à savoir si les mécaniciens, par exemple, se trouvaient dans de bonnes conditions physiques, ou si, au contraire, ils étaient fatigués, ou encore surexcités et énervés. Ce côté de la question mériterait d'être examiné de très près si les compagnies veulent éviter de nouveaux accidents qui ne pourraient leur être que très préjudiciables en altérant la confiance du public.

— La politique générale n'a pas présenté ce mois de faits très saillants. Souverains et ministres d'état ont continué à donner des assurances de paix qui pourraient aller à contre-fin de ce



qu'ils se proposent si elles se multipliaient encore. Une paix vraie n'a pas besoin de tant de paroles ; elle se manifeste d'elle-même, et elle paraît toujours quelque peu chancelante quand il devient nécessaire de l'affirmer si souvent. Pour le moment, elle semble assurée, bien moins encore par la crainte des conséquences d'une rupture, que par l'équilibre de forces qui a fini par s'établir entre les pays rivaux. Aucun d'eux ne se soucie d'entrer en lice, à moins de posséder un excédent de force qui lui permette d'espérer raisonnablement de l'emporter. Mais il reste le chapitre des accidents imprévus, et nous avons vu récemment comment des peuples entiers peuvent s'emballer à certains moments et sur certaines questions ; là est peut-être le plus grand danger que puisse courir la paix, et celui contre lequel il serait bon que les chefs des nations se missent en garde.

Les occasions peuvent en être d'ailleurs très futiles. On sait que le saint-siège a fait l'objet récemment de toute une série de pèlerinages, venant de France en particulier. La population de Rome les avait accueillis avec indifférence, ou avec faveur, car tous ces pèlerins, bien que peu fortunés en général et arrivant en troupes par raison d'économie, apportaient cependant quelque argent dans une ville où il ne surabonde pas, et faisaient aller le petit commerce. Trois jeunes gens, visitant le Panthéon, où se trouve le tombeau de Victor-Emmanuel, après avoir inscrit leur nom sur le registre destiné aux visiteurs, y ajoutèrent un « Vive le Pape-roi ! » qui fut immédiatement considéré comme une insulte à l'Italie et à ses souverains. Le fait, amplifié, courut la ville comme une traînée de poudre, et amena immédiatement une manifestation de protestation dans le plus grand style. L'effervescence gagna tout le pays ; dans une foule de localités des manifestations pareilles à celles de Rome se produisirent pour bien montrer que le peuple italien appuie sa dynastie, et rejette la royauté du pape. Les pèlerins ne furent point maltraités, mais ils sentirent le danger, et leurs conducteurs les firent partir sous la protection de la police, ce qui ne ne les empêcha pas d'être hués dans quelques gares sur leur passage. Les deux gouvernements se sont fort bien conduits en cette affaire, qui aurait pu tourner beaucoup plus mal, et il n'en est résulté aucun froissement pénible, mais la barrière qui



existe entre les deux peuples depuis quelques années en a été renforcée, et au fond, tout au fond, sans qu'on veuille peut-être se l'avouer en Italie, les manifestations antipapales ont été la contre-partie des ovations à la Russie qui ont été en France la suite des fêtes de Cronstadt. Dans les deux cas, on est allé beaucoup trop loin, ce qui arrive lorsque les peuples se mettent en mouvement, car ils perdent le sens de la mesure, et vraiment il ne valait pas la peine de faire tant de tapage.

Chose curieuse, les manifestations n'avaient pas encore pris fin lorsque le ministre des affaires étrangères de Russie, M. de Giers, qui fait dans le Midi un voyage de vacances et de santé et se trouvait à Pallanza sur le lac Majeur, alla voir le roi Humbert à Monza, non loin de là, où il est en séjour. Cette visite, si elle avait été faite au roi seul, n'aurait rien eu d'extraordinaire, une affaire de pure courtoisie dont le ministre n'aurait pu se dispenser. Mais il y est allé avec le premier ministre d'Italie, M. di Rudini, non pas une seule fois, et ils ont eu des entretiens prolongés qui ont fait aussitôt travailler les imaginations politiques, aussi fertiles pour le moins que les autres. On a dit en particulier que M. de Giers, grâce au rapprochement de la Russie et de la France, avait travaillé pour cette dernière et cherché à la rapprocher de l'Italie en l'éloignant de la triple alliance. Ce serait grave comme indication de projets contraires au maintien de la paix, mais cela paraît bien peu probable après toute l'agitation populaire qui s'est faite en Italie à propos des pèlerins français, et lorsqu'on sait que l'accession de ce pays à la triple alliance est l'œuvre personnelle du roi Humbert.

Quant à la France, elle vient d'avoir l'occasion de témoigner à la Russie sa reconnaissance et son amitié. Un emprunt russe de 500 millions de francs ayant été émis à Paris, elle a souscrit pour près de quatre milliards. Cela est grand et généreux de la part du peuple français, car c'est bien lui qui a souscrit, comme on a pu le voir par le nombre des petites souscriptions, mais il en ressort aussi que la diplomatie russe est bien habile.

— Trois morts assez retentissantes ont eu lieu pendant le mois. D'abord celle de l'ex-général Boulanger, qui s'est suicidé dans un cimetière de Bruxelles avec un appareil romanesque et mélodramatique très digne de cet aventurier, le plus mé-

prisable peut-être que notre siècle ait connu. Il est aujourd'hui acquis qu'il n'a rien laissé, et qu'après avoir vécu en sybarite, il allait tomber dans une misère noire. Ses funérailles n'ont été que la dernière scène d'une vaste comédie, où ses anciens amis ont essayé de jouer chacun leur rôle, et où le peuple, qui les avait devinés, s'est conduit d'une manière très indécente. Lui-même était tombé dans le néant politique. En France, on a beaucoup parlé de sa mort, mais avec un détachement complet. C'est un soulagement de n'avoir plus à s'occuper de lui.

A Londres, W.-H. Smith, premier lord de la Trésorerie et directeur des débats à la chambre des communes, s'est éteint en ne laissant après lui que d'unanimes regrets, et le même jour le promoteur du *home rule*, Parnell, mourait après une très courte maladie. Notre chronique anglaise donne sur ces deux hommes des détails qui nous dispensent d'insister. Le premier a été remplacé par M. Balfour, secrétaire pour l'Irlande, qui s'est acquis dans ces fonctions difficiles le respect et la confiance de son pays, et, malgré les mesures de rigueur auxquelles il a dû recourir, une véritable popularité en Irlande même, à cause du dévouement et de l'énergie avec lesquels il est venu en aide l'an dernier aux populations frappées par une mauvaise récolte et menacées de famine. Il arrive très jeune encore, — quarante-trois ans, — à l'une des positions les plus éminentes dans le cabinet, après que M. Goschen, le ministre des finances, auquel elle revenait de droit, s'en est désisté généreusement dans l'intérêt du parti unioniste.

La disparition de M. Parnell aura plus d'importance qu'on ne l'avait cru au premier moment. Lui-même était une étoile tombée. A la suite du procès O'Shea et de son mariage, il avait été repoussé par M. Gladstone, abandonné par la plupart de ses anciens amis et par le clergé catholique irlandais, et malgré ses grandes ressources intellectuelles, on pouvait le considérer comme un homme à la mer, pour quelques années au moins. Sa mort a tout changé. Elle l'a remis sur un piédestal et rendu bien plus redoutable à ses adversaires qu'il ne l'eût été vivant. L'antagonisme entre les deux fractions de la députation irlandaise, au lieu de cesser, s'est accentuée violemment. Les difficultés de l'opposition gladstonienne s'en sont considérablement accrues, et ses chances de rentrer au pouvoir à la suite des



prochaines élections générales, qui nous paraissaient déjà très problématiques, comme nous l'indiquions récemment, contrairement à une opinion très répandue en Europe et surtout en France, ont encore diminué, et les derniers discours de M. Gladstone ne les relèveront pas.

— Le 18 octobre a été une journée qui sera grosse de conséquences pour la Suisse. Comme nos lecteurs le savent, le peuple avait à se prononcer : 1° sur une modification de la constitution introduisant le droit pour la confédération de créer une banque dotée du monopole de l'émission des billets; 2° sur le nouveau tarif des péages. Voici quel a été le résultat de la votation :

	Billets de banque.		Tarif des péages.	
CANTONS	OUI	NON	OUI	NON
Zurich	49 237	9 769	43 459	16 346
Berne	36 686	17 127	33 481	18 439
Lucerne	8 077	4 439	9 913	2 408
Uri	1 297	1 243	1 194	1 242
Schwitz	2 116	1 695	1 879	1 672
Obwald	314	1 043	701	570
Nidwald	578	473	673	345
Glaris	4 365	1 467	1 923	3 457
Zoug	1 206	442	1 101	438
Fribourg	3 013	13 163	11 113	4 585
Soleure	8 577	1 914	8 182	2 256
Bâle-ville	4 820	1 344	4 199	1 662
Bâle-campagne	4 711	2 441	5 182	2 114
Schaffhouse	6 195	837	4 467	2 460
Appenzell-Extérieur	6 907	2 429	6 709	2 295
Appenzell-Intérieur.	1 233	1 449	1 417	1 005
Saint-Gall	26 375	11 660	24 096	10 730
Grisons	6 811	7 531	9 171	5 509
Argovie	22 422	9 935	22 585	8 953
Thurgovie	13 437	3 021	13 099	2 985
Tessin	3 093	9 780	496	11 128
Vaud	7 375	20 105	7 452	18 852
Valais	2 277	12 330	5 074	9 315
Neuchâtel	7 882	9 594	674	16 923
Genève	1 104	12 622	396	13 383
Total,	230 108	157 853	218 636	159 072

Quand on étudie les chiffres ci-dessus, une chose frappe tout d'abord, c'est la faible participation des votants au scrutin. Il y a en Suisse à peu près 680 000 électeurs. Près de 300 000 se sont abstenus. Pourtant, on ne peut pas dire que ce soit parce que les questions manquaient d'intérêt et d'importance. Rarement les comités et la presse ont déployé une activité plus grande qu'ils ne l'ont fait dans les trois semaines qui ont précédé la votation. Mais, en dépit de tous les arguments et de toutes les démarches, l'indécision a persisté jusqu'au dernier moment. Et parmi les votants, combien de citoyens ont déposé un oui dans l'urne, sans conviction, presque à contre-cœur et par entraînement de milieu ! La raison en a été que les questions n'étaient pas posées droitement et franchement, et que parmi les acceptants la moitié peut-être a dit oui pour des motifs exactement contraires à ceux de l'autre moitié. A ce point de vue, la tactique des chambres a réussi, mais la duplicité qui a fait leur succès pourrait très bien se retourner contre elles à un moment donné. On voyait bien qu'il s'agissait de donner à la confédération le monopole des billets de banque, ce qui en soi peut être admis même par les fédéralistes, mais la question la plus importante, celle du système de banque à créer, était laissée dans l'ombre. Serait-ce une banque par actions ? Ou une banque d'état ? Ce sera à la loi, non encore élaborée, de trancher ce point. On a dit sans doute, pour rassurer le public, que la grande majorité des chambres est favorable à la banque par actions; néanmoins, on sait aussi que le chef du département fédéral des finances s'est prononcé pour une banque d'état, et que la crainte du parti socialiste, ou le désir de lui être agréable poussera de nombreux députés dans la même voie. Il est vrai qu'il restera la ressource du referendum, et bon nombre d'acceptants se sont certainement réservé *in petto* de le demander si la loi n'est pas conforme à leurs vues. Même si la banque d'état, adoptée par les chambres, était rejetée par le peuple, il n'en restera pas moins dans le nouvel article constitutionnel une disposition qui à elle seule nous aurait porté à le repousser : la faculté donnée à l'état d'émettre du papier-monnaie.

Sur le tarif des péages, l'hésitation a été encore plus grande, comme semble le prouver le nombre moins grand des suffrages

exprimés (377 708, au lieu de 387 953). Un tarif protectionniste est tellement contraire au tempérament et aux traditions du peuple suisse, qu'il lui a fallu pour ainsi dire se faire violence pour ne pas le repousser à une écrasante majorité. Mais on lui a dit avec tant d'insistance que l'adoption était indispensable à la conclusion de traités de commerce, on lui a affirmé si haut que c'était une question d'honneur de ne pas laisser nos négociateurs en plan, et que le tarif ne serait jamais appliqué, qu'une majorité relativement faible a réussi à se former en faveur des nouveaux droits. Pourtant, ici encore, il y a une duperie pour les uns ou pour les autres. Car, si une majorité n'a pu être obtenue qu'en promettant des traités de commerce qui atténueront les rigueurs excessives du tarif autonome, dans cette majorité même on trouve un groupe important autant qu'ardent, qui s'inspire d'idées du protectionnisme pur, et ne veut entendre parler de traités de commerce que s'ils laissent intacts les taux élevés du nouveau tarif sur les produits agricoles et sur un certain nombre de produits manufacturés. Or, comme il est impossible de conclure des traités dans ces conditions, il faudra bien sacrifier ou les protectionnistes, ou les grandes industries d'exportation. Point de traités de commerce à partir du 1er février prochain, cela signifie dix-huit millions de plus pour la caisse fédérale, qui n'en a nul besoin, et nos débouchés en grande partie fermés, c'est-à-dire un double désastre économique. D'autre part, les protectionnistes parlent haut dans l'Assemblée fédérale, et, forts du vote du 18 octobre, ils sont très capables d'intimider nos négociateurs pour les empêcher de conclure, ou, s'ils ont réussi, de rejeter des traités qui ne seront certainement pas à leur convenance. Triste perspective que celle qui s'ouvre ! Faudra-t-il donc que comme l'Italie la Suisse boive jusqu'à la lie la coupe du protectionnisme, et que la souffrance seule la rende sage ? Si l'on en venait à ces extrémités, le repentir, peut-être aussi la colère, suivraient de près la faute énorme que nos représentants ont commise en élaborant le nouveau tarif, que le peuple a eu la faiblesse de sanctionner.

Une seconde chose frappe quand on examine les chiffres de la double votation, c'est l'attitude prise par la Suisse romande, y compris le Tessin et le Jura bernois. Sauf Fribourg, qui a

adopté le tarif douanier, toutes les populations romandes ont repoussé à d'énormes majorités les deux projets. Neuchâtel, si fidèle d'ordinaire à la politique fédérale, a rejeté non seulement le tarif à une majorité qui constitue une imposante manifestation, mais aussi le monopole des billets de banque, pourtant recommandé par le parti gouvernemental. Genève a repoussé les deux projets avec un entrain inaccoutumé. Vaud, sur lequel les protectionnistes croyaient pouvoir faire fond, s'est montré aussi négatif, à peu de chose près, sur le tarif que sur la question de la banque. Tessin et Valais ont marché avec leurs frères de langue française. Il y a là un indice d'une certaine gravité qui ne devrait pas échapper à nos confédérés de la Suisse allemande. Une politique qui procède sans égards pour les intérêts et les tendances de la Suisse occidentale et méridiodale ne peut pas être bonne pour l'ensemble du pays. Si le mécontentement très vif provoqué par la journée du 18 octobre s'approfondissait et tendait à devenir chronique, la bonne marche des affaires en souffrirait d'une manière fâcheuse. Il ne faut pas que nos luttes se fondent sur des divisions de races et de langues. Ce serait dangereux non seulement pour notre vie fédérale, mais pour la considération de la Suisse au dehors.

Il reste maintenant à attendre les conséquences de la double votation. Pour la loi sur les billets de banque, elles seront assez lentes à venir : un projet devra être établi par le département des finances, discuté par le conseil fédéral, puis par les chambres, et le peuple aura encore l'occasion de se prononcer en dernier ressort s'il le veut. Il est encore possible que la loi qui sera définitivement adoptée soit de nature à dissiper les craintes des adversaires de principe. On peut l'espérer, tout en ne se berçant pas de trop d'illusions.

Quant au tarif douanier, les conséquences de son adoption se manifesteront beaucoup plus promptement. C'est le 1er février qu'expirent tous nos traités de commerce. Du côté de la France, et si l'on tient compte de l'esprit qui anime les chambres de ce pays, il ne paraît pas probable que les arrangements en vigueur soient renouvelés. On peut avoir plus d'espoir en ce qui concerne l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. Ces trois pays montrent un désir sincère de s'entendre avec nous. Trouveront-ils de notre côté des dispositions suffisamment conci-



liantes? C'est du conseil fédéral que paraît dépendre en premier lieu l'issue des négociations. S'il ne se laisse pas impressionner par les exigences des protectionnistes, mais que dominant la situation, comme le feraient certainement de vrais hommes d'état, il sache faire en temps utile les concessions nécessaires, l'avenir économique de la Suisse pourra être assuré pour une nouvelle période, sur des bases qui ne différeront pas trop sensiblement de l'état actuel. La vie ne sera pas trop renchérie; nos industries d'exportation continueront à pouvoir travailler; elles arriveront peut-être à développer leurs débouchés dans ces trois pays, ce qui sera une certaine compensation pour le marché français qu'on peut considérer comme en partie perdu. Mais s'il devait en être autrement, une réaction profonde ne tarderait pas à se produire. Les 160000 rejetants du 18 octobre verraient venir à eux les masses populaires qui se sont abstenues ou qui ont voté oui. La ligue contre le renchérissement de la vie n'est pas dissoute; elle a déclaré au lendemain de la votation que plus que jamais elle persévérerait dans sa tâche, prête à reprendre le combat s'il le fallait. On fera bien peut-être de s'en souvenir dans les régions fédérales.

— Le mois dernier, nous disions que les signatures pour la demande de referendum sur l'achat du Central atteindraient le chiffre de 90000, si même elles ne le dépassaient. Il a été assez fortement dépassé, et dans nombre de localités, à Zurich, par exemple, les adversaires n'ont pas eu l'occasion de donner leur signature, et ne l'ont peut-être pas trop cherchée, certains qu'ils étaient du résultat. La votation a été fixée au 6 décembre.

Quelle en sera l'issue? Il faut remarquer tout d'abord que dans cette votation, comme dans celles du 18 octobre, toutes les associations de partis ont disparu, ce qui a rendu les pronostics si difficiles, que jusqu'au dernier moment on n'a pu se rendre un compte exact de ce que le peuple déciderait. Il en sera de même, quoique dans une moins forte mesure, pour le 6 décembre. En outre, il n'est pas douteux qu'il n'existe dans ces votations une certaine contagion de oui ou de non, et que celle d'hier ne puisse exercer à cet égard une influence sur celle de demain. Enfin, comme il y a de grands intérêts en jeu, on peut

admettre qu'une propagande très vive se fera en faveur du rachat, et que pour cela on ne regardera pas à la dépense.

Ceci mérite d'être expliqué. Jadis, un grand nombre d'actions de nos chemins de fer se trouvaient entre les mains de petits capitalistes qui en avaient fait une affaire de placements un peu aléatoires peut-être, mais qui, avec des chances de pertes, présentaient aussi des chances de gains, ce qui ne déplaît pas toujours, même aux gens prudents, lorsqu'ils n'y risquent qu'une petite partie de leur avoir. Ces actions se trouvaient ainsi distribuées entre un très grand nombre de mains, presque toutes en Suisse, ce qui était une situation tout à fait favorable. Le nombre des titres sur lesquels la spéculation s'exerçait était au fond très petit, sauf peut-être ceux des compagnies plus ou moins en détresse dont le bas cours et les fluctuations pouvaient fournir un aliment au jeu de bourse.

La situation changea lorsque la loi de 1883 sur la comptabilité des compagnies de chemins de fer vint donner au conseil fédéral de nouvelles compétences, dont son département des chemins de fer usa sans ménagements, en même temps qu'il montrait clairement sa volonté d'arriver au rachat des chemins de fer par l'état. Alors, les petits actionnaires, se sentant menacés, prirent peur et se défirent de leurs titres, beaucoup à perte, d'autres à la première occasion favorable, de sorte que les actions s'accumulèrent entre les mains d'un petit nombre de particuliers ou d'établissements de crédit, dont une partie étaient étrangers ; les bourses allemandes en savent long à cet égard. Ce mouvement s'accéléra lorsque le département fédéral des chemins de fer fit il y a quelques années une tentative, heureusement infructueuse, pour racheter le Nord-Est ; il a pris des allures désordonnées à propos du rachat du Central. Cela s'explique sans peine. Ce rachat ne peut demeurer isolé. Les autres chemins devront suivre, autrement la possession du Central n'aurait pas de sens. Or, s'il était décidé, on verrait immédiatement les actions des autres chemins monter, leurs propriétaires, maintenant en petit nombre, se former en syndicats, tenir la dragée haute au conseil fédéral, et le contraindre à racheter leurs actions, comme celles du Central, à des conditions très avantageuses pour eux sans doute, mais très onéreuses pour l'état. Il s'ensuit que ce ne sont pas seulement les

actionnaires du Central qui ont intérêt à voir accepter par le peuple les conditions léonines auxquelles ils céderaient leur réseau, mais aussi tous les spéculateurs, — suisses et étrangers, — qui ont acheté un grand nombre d'actions des autres compagnies en vue précisément de pouvoir imposer leurs conditions le moment venu. Tous ont un grand intérêt à ce que le peuple réponde affirmativement le 6 décembre, et ils n'y épargneront pas leur argent si cela peut les mener au but désiré.

Nous avons qualifié, ici même, plus d'une fois, de désastreuse la politique suivie par le département fédéral des chemins de fer. On vient d'en voir un des côtés, qui n'est malheureusement pas le seul. Elle a eu pour résultat parfaitement constaté de provoquer de grandes spéculations, qui ont troublé toute l'économie de nos chemins de fer, et qui entraîneraient pour le pays des pertes énormes si le peuple se laissait gagner à en accepter les conséquences. Mais il est probable que c'est l'écueil sur lequel elle se brisera. Nous persistons à penser que le pays, dans sa majorité, n'est point acquis au rachat, et que parmi ceux qui le désirent, un certain nombre au moins n'en voudront pas dans les conditions où il se présente. Assurément, le peuple peut se laisser entraîner par des sophismes et des promesses fallacieuses, — cela s'est vu il n'y a pas si longtemps, — mais cette fois on peut croire que son aversion pour les syndicats financiers, juifs ou non, lui tiendra les yeux ouverts et l'empêchera de tomber dans le piège.

— Au moment où nous terminons cette chronique, nous apprenons avec une vive satisfaction que le grand conseil neuchâtelois vient d'adopter à une très forte majorité le projet de loi en discussion depuis quelques jours, qui établit la représentation proportionnelle. Ce sera plus tard un grand honneur pour Neuchâtel d'être entré le premier, en pleine liberté, dans la voie de l'équité électorale, sans y être en quelque sorte contraint par les événements, comme au Tessin, où ce régime, quoique introduit dans des conditions fâcheuses, a néanmoins donné de bons résultats.

Lausanne, 29 octobre 1891.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

DICTIONNAIRE INTERNATIONAL DES ÉCRIVAINS DU JOUR, par *A. De Gubernatis*. — 3 vol. in-8°. Florence, L. Niccolai, 1891.

Il suffirait au besoin, pour recommander ce livre aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle*, de leur rappeler l'éloge que Marc Monnier faisait ici même d'un premier ouvrage de M. De Gubernatis sur le même sujet, et nous y renvoyons ceux d'entre eux qui ont sous la main l'année 1879 de notre Revue.

Et pourtant l'ouvrage dont parlait notre regretté collaborateur n'en était encore qu'à son début et n'a été qu'un premier essai, une ébauche, pour ainsi dire, de celui dont le savant polygraphe de Florence vient d'achever la publication. Celui-ci est un ouvrage considérable, dépassant de beaucoup les autres dictionnaires de ce genre par le nombre des articles et la richesse des informations, et présentant, pour nous du moins, un avantage incontestable, celui d'être écrit en français, tandis que le premier l'était en italien.

Quelques détails matériels et statistiques sur le livre que nous annonçons seront peut-être ce qui le recommandera le mieux à l'attention de nos lecteurs.

Le *Dictionnaire international des écrivains vivants* (trois volumes grand in-8° à deux colonnes) se compose de plus de deux mille pages, dont chacune contient la matière d'environ trois pages de la *Bibliothèque universelle*, de sorte que le tout équivaut à plus d'une douzaine d'in-octavo ordinaires. Il renferme des notices biographiques et bibliographiques sur plus de neuf mille écrivains actuellement vivants, — en chiffres

exacts 9152,— appartenant à une quarantaine de pays différents.

Certes, ce ne sont pas tous des célébrités, et plusieurs sont à peine des notoriétés. Mais c'est précisément là ce qui fait l'originalité et l'un des mérites de ce dictionnaire. L'auteur n'a point prétendu donner des brevets et n'a point pris sur lui de soumettre à une vérification qui, en définitive, eût toujours été arbitraire, les titres des écrivains que lui présentaient ses collaborateurs. En maître de maison qui tient à faire bien les choses, il a ouvert toutes larges les portes de ses salons hospitaliers, aimant mieux risquer d'y voir pénétrer quelques intrus que d'en exclure quelque homme de bonne compagnie. Ou plutôt, selon l'heureuse image dont il se sert lui-même, il n'a « voulu que jeter un premier grand réseau international de fils électriques entre les écrivains de tous les pays. »

La France d'abord, l'Italie ensuite, sont les deux pays qui ont fourni le plus grand nombre de noms à ce dictionnaire. L'Allemagne n'a point à se plaindre non plus. La littérature anglaise en revanche pourrait, croyons-nous, réclamer une place plus large. Quant à notre petite Suisse, tant française qu'allemande, c'est elle qui a été le mieux traitée. Elle a, proportion gardée, la part la plus considérable et de beaucoup. Quatre cent trente-quatre écrivains suisses ! M. De Gubernatis nous a donné une vraie part de Benjamin et, à cet égard déjà, nous avons à le remercier. Son livre semble être fait avant tout à notre usage et devra chez nous prendre place dans toutes les bibliothèques.

Un autre mérite très spécial de cet ouvrage, — et celui-ci n'est pas un mérite pour nous seulement, mais doit être apprécié de chacun, — c'est son impartialité.

L'auteur, dans les articles qu'il a composés lui-même et qu'il n'est pas trop difficile de reconnaître, ne s'interdit point d'exprimer franchement son opinion sur les hommes et sur les choses, mais ses appréciations ne sont jamais dictées par quelque préjugé politique, religieux, national ou littéraire. A l'urbanité d'un gentilhomme et d'un Florentin, le professeur comte De Gubernatis joint la largeur d'esprit d'un savant dont les études ont été étendues et variées et l'indulgence d'un homme qui a lui-même beaucoup travaillé.

Si nous disions que l'ouvrage est sans défauts, on ne nous

croirait pas et l'on aurait raison. Ce que nous pouvons dire, c'est que nous n'y en avons guère trouvé d'autres que ceux auxquels nous nous attendions. Ainsi il ne pouvait se faire qu'il n'y eût souvent une grande disproportion entre les articles, que la place donnée à tel écrivain obscur ne se trouvât quelquefois plus grande que celle de tel auteur important. Il y a aussi çà et là des détails décidément oiseux que le rédacteur aurait pu retrancher, quoique nous comprenions fort bien qu'il ne l'ait pas fait, par délicatesse et par égard pour ses collaborateurs. Au reste, ces inégalités, qui seraient un défaut grave dans une œuvre d'art proprement dite, en sont à peine un dans un ouvrage d'utilité pratique, comme l'est un dictionnaire, et l'on peut ici appliquer sans scrupule l'adage cher aux notaires : « Ce qui abonde ne vicie pas. »

C'est sans doute aussi aux correspondants de l'auteur ou, du moins, à leur mauvaise écriture, qu'il faut s'en prendre de certaines fautes d'impression. Quand il ne s'agit que d'une lettre mise pour une autre, un *z* pour un *r* (ce qui revient assez souvent), elles sont d'ordinaire aisées à corriger et MM. Walras et Dandiran n'auront pas de peine à reconnaître leurs noms dans ceux de Dandizan et Walzas. Mais quand ces coquilles portent sur des chiffres, elles sont plus graves. Enfin il y a des omissions, involontaires sans doute, sans être pour cela moins regrettables. Nous avons quelquefois cherché vainement dans ce livre, d'ailleurs si riche, des noms que nous avions cru y trouver à coup sûr. Nous avions pensé à dresser une liste de ces oublis, mais nous y avons renoncé, car elle eût nécessairement été incomplète à son tour.... et ceci encore aurait excusé le *Dictionnaire international*, en prouvant une fois de plus que là où la matière est d'une étendue indéfinie, les omissions sont inévitables. FÉLIX BOVET.

UNE CROIX, par *T. Combe*. — 1 vol. in-12. Lausanne, Mignot, 1891.

Paul Aymon est professeur dans une école secondaire des montagnes neuchâteloises. C'est un jeune homme qui n'est pas le premier venu : doué d'une volonté ferme, d'un sens juste et droit, il a su se faire sa place dans le village et s'acquérir la

considération générale. Mlle Blanche Maumary paraissait même le trouver assez de son goût, et l'eût certainement épousé, si Paul Aymon n'avait pas eu une sœur qui commençait à faire parler d'elle. Mlle Mélanie Aymon a un vice, le plus dégradant et le plus despotique de tous ceux qui se sont emparés de la pauvre espèce humaine, plus avilissant encore chez une femme que chez un homme : l'ivrognerie. En vain elle a essayé d'y résister ; en vain Aurélie, une servante qui est une amie, l'a aidée dans son effort, signant avec elle la promesse d'abstinence et arborant bravement le ruban bleu. Mélanie retombe toujours, et c'est là « la croix » de Paul Aymon, qui longtemps ne sait rien, et s'étonne de la froideur de Mlle Blanche Maumary. La découverte fortuite de l'affreuse réalité est un rude coup pour son orgueil d'homme intègre et impeccable. Il veut sauver Mélanie; il veut, par sa volonté solide, suppléer à cette volonté chancelante; mais Mélanie déjoue sa surveillance, et la passion, un instant vaincue, prend bientôt une douloureuse revanche.

Paul, sentant en Aurélie un allié, s'est rapproché d'elle, et il a été étonné de se trouver en présence d'une âme supérieure. Mais Aurélie ne croit pas aux triomphes de la volonté humaine, même de la volonté de Paul Aymon. Elle pense qu'un seul être a le pouvoir de vaincre le mal : c'est Dieu; qu'un seul moyen de relèvement existe : c'est le renoncement à sa volonté propre.

Or Mélanie, dans sa honte de retomber toujours, dans son remords d'empoisonner la vie de son frère, dans son désespoir de jamais guérir, Mélanie a voulu se donner la mort. Paul la retrouve étendue sur le plancher du grenier, n'ayant pas eu le courage d'accomplir jusqu'au bout sa funeste résolution.

« Tout à coup elle se dressa sur ses genoux et leva des mains suppliantes vers cette lucarne par où tombait un peu de la lumière du ciel.

» — Pitié ! pitié ! cria-t-elle. Je n'ose pas, non, je n'ose pas !... Je n'ose pas mourir... Paul, dis que tu me permets de vivre, j'aime mieux vivre !

» — Tais-toi, murmura-t-il les mots s'étouffant dans sa gorge.

» Il vint à elle, la prit dans ses bras, essaya de lui parler,

mais subitement il s'abattit comme une masse, écrasé sous l'horreur de lui-même. Tout à l'heure, tandis que ses doigts touchaient le corps inerte de Mélanie, il avait souhaité l'espace d'une seconde que tout fût fini. »

C'est cette pensée qui abat son orgueil. Il se confesse à son tour à sa sœur, et, dans le grenier où dorment les vieux meubles sous leur linceul de poussière, tous deux tombent à genoux, elle sauvée par l'horreur de la mort entrevue, lui humilié, abattu, vaincu, par le sentiment de sa propre indignité.

J'ai à peine besoin de dire que Paul Aymon se consola facilement du mariage de Blanche avec un certain M. Hector, en épousant de son côté Aurélie.

Cette analyse, quelque incomplète qu'elle soit, aura atteint son but si elle a montré dans le nouveau roman de M. T. Combe un de ces livres rares où il y a quelque chose. Ce n'est pas la banale nouvelle qui veut nous intéresser par l'histoire d'un amour plus ou moins fade ; c'est plus et mieux que l'étude de mœurs villageoises, si bien faite soit-elle ; c'est un drame de la vie, en même temps qu'un de ses cruels problèmes. Ce problème, l'auteur l'a abordé franchement, courageusement ; mais, ce qui n'est pas un mince mérite, il a su laisser parler les faits ; il ne prêche jamais, jamais il ne parle le patois de Canaan, sauf peut-être dans son titre. Et croyez bien que, si l'effet littéraire y gagne, l'effet moral n'y perd rien, tout au contraire. Je défie les plus sceptiques, j'entends parmi les hommes qui se soucient du bien de l'humanité, je les défie de lire ce livre sans éprouver un profond respect et une sérieuse sympathie pour ces sociétés de tempérance, qui seraient souvent maladroites dans leurs moyens si elles s'adressaient aux gens cultivés, mais restent malgré tout parmi les plus beaux exemples de solidarité volontaire.

Ce qui me plaît surtout dans ce roman, c'est l'accent profondément humain. J'ai cité quelques lignes d'une scène que j'aurais voulu pouvoir donner dans son entier, mais que sans doute chacun a lue ou lira. Y aura-t-il des lecteurs auxquels elle ne réussira pas à plaire et qui trouveront cela, qu'on me passe l'expression, trop *mômier ?* Mon Dieu, je ne sais pas si cela est mômier ; mais cela est beau certainement. Cela

fait penser aux pages les plus émouvantes de Tolstoï; cela vous fait venir les larmes aux yeux.

Est-ce à dire que le livre de M. T. Combe soit sans défauts? Non pas. Un critique, très bienveillant cependant, a signalé la brusquerie de la conclusion, et il est certain que le coup de grâce qui frappe Paul Aymon peut paraître, au point de vue humain, n'être pas suffisamment préparé. J'avoue même, pour ma part, avoir peine à comprendre la violence de son remords et la profondeur de son humiliation, car enfin nous ne sommes pourtant pas responsables d'une mauvaise pensée qui nous a traversé la tête. J'aurais préféré qu'un certain nombre de petits faits, semblables à celui-ci, lui eussent révélé peu à peu que lui aussi participait à l'universelle infamie.

Il y aurait aussi à relever une certaine gaucherie dans les scènes familières. M. T. Combe est certainement, parmi nos écrivains, un de ceux qui écrivent le plus purement et le plus finement. Mais il y a parfois dans son style je ne sais quel manque d'aisance qui n'annonce pas une plume française. Il me pardonnera cette critique; combien en est-il d'entre nous à qui on ne puisse l'adresser?

Si je ne craignais pas de dépasser par trop les limites d'un simple compte rendu, je louerais encore les qualités d'observation, la vérité et l'individualité des caractères, le relief de certains personnages qui n'ont pas paru dans mon analyse; mais le lecteur ne m'en voudra pas si je lui laisse le plaisir de quelques découvertes. H. WARNERY.

LES SUPPLIANTES D'ESCHYLE. Drame lyrique en deux tableaux et en vers, traduit et adapté pour la scène, par *Paul Abaur*. — In-12, Paris, Flammarion, 1891.

En Suisse, nous représentons dans le texte original les œuvres des poètes dramatiques de l'ancienne Grèce. Le 1er janvier 1571 déjà, les élèves de Zwingli avaient joué à Zurich le *Plutus*, d'Aristophane. En 1881, les élèves du gymnase de Berne ont donné l'*Oedipe Roi*, de Sophocle, et en 1887 les étudiants de Zurich ont représenté l'*Antigone* avec un succès tel que la pièce a dû être reprise plusieurs fois et a fait, chaque

fois, salle comble. Et n'allez pas croire que les philologues seuls prissent plaisir à ces résurrections littéraires. Les dames suivaient les représentations avec le plus grand intérêt. Une traduction à la main, elles ne perdaient pas une scène, pas un effet. Les décors, l'éclat des costumes, l'accompagnement musical, le chant causaient, du reste, aux profanes le même plaisir qu'aux initiés.

Ces tragiques que nous jouons en grec sont représentés à Berlin en allemand; à Utrecht, en hollandais; à Paris, en français. Les Français vouent un intérêt spécial à Eschyle, dont l'*Orestie* a été adaptée à la scène moderne par Alexandre Dumas père, dans son *Orestie*, et par Leconte de Lisle dans ses *Erinnyes*. M. Paul Abaur a tenté d'enrichir ce répertoire classique d'une adaptation des *Suppliantes*. On connaît la donnée de la pièce. Les cinquante filles de Danaos se sont enfuies d'Egypte avec leur père pour éviter le mariage odieux que veulent leur imposer leurs cousins, les cinquante fils d'Egyptos. Elles ont abordé à Argos, patrie de leur aïeule, Io. Elles implorent le secours du roi Pélasgos contre la flotte que leurs persécuteurs ont envoyée à leur poursuite. Pélasgos, après beaucoup d'hésitations, convoque le peuple et lui demande s'il accordera sa protection aux fugitives. Le vote qui intervient est favorable aux Danaïdes. Mais voici les Egyptiens qui abordent et vont s'emparer des malheureuses femmes lorsque le roi d'Argos les sauve par son intervention. La pièce se termine par les prières des jeunes filles qui demandent aux dieux de les délivrer définitivement de ce mariage qui menace, semble-t-il, encore leur avenir.

M. Abaur a-t-il été bien inspiré en choisissant cette pièce de préférence à toute autre? Les *Suppliantes* présentent peu d'action, l'auteur en convient dans sa préface. C'est qu'elles appartiennent à une trilogie dont les deux autres pièces ne nous ont pas été conservées. Ce n'est donc pas une pièce indépendante; l'action n'y est que préparée. Dans les *Suppliantes*, Eschyle a fait l'exposition du sujet. L'intérêt que présente pour un littérateur une pièce pareille se soutiendra-t-il sur la scène? Nous en doutons pour notre part beaucoup.

Dans son avant-propos, M. Abaur déclare qu'il ne se fait aucune illusion sur le sort de sa tentative : les *Suppliantes* ne

seront jouées ni à l'Odéon, ni ailleurs. Il semble que l'auteur ait voulu se faire la main pour une entreprise plus sérieuse : une traduction en vers du théâtre d'Eschyle.

Si tel est le cas, nous lui recommanderions de châtier davantage son style dans l'ouvrage qu'il nous promet. Sa muse est quelquefois bien pédestre. Il use dans son vers de toutes les libertés imaginables en fait de césure et d'enjambement. Je relève ici et là des expressions bien familières dans un genre qui ne les comporte pas. Page 12 :

Je te préviens,
Que les trop longs discours nous ne les aimons guère.

La traduction de M. Abaur ne brille pas toujours par la pureté du style. Ainsi l'auteur écrit, page 3, le vainqueur ne peut *franchir le sanctuaire*, au lieu de : ne peut franchir le seuil du sanctuaire. Page 7 :

Prévenus de votre présence,
Peut-être allons-nous voir les chefs de ce pays.

Cette phrase n'est pas correcte. Page 26 : « *Sur lui je suis tranquille* » est tout à fait mauvais. Même page, plus bas :

Par tes actes, ta voix rend la joie à mon cœur.

Qu'est-ce que ce galimatias ?

M. Abaur a été mieux inspiré quand il a rendu les chœurs du second tableau qui sont, à notre avis, la meilleure partie de sa traduction. G. A.

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE DE TALLEYRAND. — AMBASSADE DE TALLEYRAND A LONDRES. 1830-1831. Première partie, avec introduction et notes, par *G. Pallain.* — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1891.

Depuis quelque temps, l'attention du public s'est reportée sur Talleyrand avec une curiosité marquée. Ses mémoires, sans doute, comme toutes les œuvres de ce genre trop surfaites d'avance, ont été, à bien des égards, une déception ; mais si, dans ses révélations posthumes, il n'a pas cessé de garder toute la réserve du diplomate, il n'en a pas moins, du sein de la tombe,

évoqué de palpitants souvenirs, et le bruit qui s'est fait, à ce propos, autour de son nom, a suffisamment prouvé le poids attaché à son témoignage.

Puis, à ces documents, trop choisis, trop remaniés par le principal intéressé ou par d'autres pour être absolument sûrs, s'en ajoutaient de plus probants, puisés non pas dans de complaisantes réminiscences, mais aux archives mêmes, dans les pièces officielles, fidèles dépositaires de la pensée et des évolutions de cet homme, aussi célèbre par ses métamorphoses que par son génie politique. Un travailleur opiniâtre, en effet, M. Pallain, s'est proposé pour tâche de tirer des cartons ministériels sinon la personne même, au moins, — ce qui est plus important peut-être, — l'œuvre authentique de l'habile négociateur, et, à mesure qu'il poursuit son entreprise, l'intérêt qu'elle excite se prononce davantage. Les volumes déjà parus nous ont donné successivement la correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII, pendant le congrès de Vienne, sa mission à Londres, en 1792, enfin son ministère sous le Directoire. Sa correspondance sous le Consulat et sous l'Empire viendra plus tard. En attendant, voici son ambassade à Londres, en 1830, qui nous le montre au terme de sa carrière publique, survivant seul à tous les régimes et, à chaque naufrage, reparaissant sur l'eau non pas avec plus de considération, mais, incontestablement, avec plus d'expérience et d'autorité.

A ce moment, au lendemain de la révolution qui venait de détrôner Charles X, alors que le contre-coup s'en faisait sentir dans toute l'Europe et que la Belgique, suivant l'impulsion donnée, venait de se séparer violemment de la Hollande, Londres était devenu le centre de toutes les négociations. Les ambassadeurs des grandes puissances y siégeaient en conférence, car il s'agissait d'aviser au plus vite, de sauvegarder autant que possible, en face de la France travaillée par les passions démocratiques, les traités de 1815 menacés et, en particulier, d'éteindre l'incendie allumé sur les bords de l'Escaut. Talleyrand comprit que sa place était à ce conciliabule de l'Europe monarchique, il s'y fit déléguer par son gouvernement et, grâce à sa souplesse et à sa pratique des hommes et des choses, il ne

tarda pas à en être l'âme, en dépit de toutes les défiances. Malgré ses soixante-seize ans, l'activité qu'il déploya en ces circonstances fut merveilleuse. Ses dépêches presque quotidiennes sont les meilleures informations sur l'état de l'Europe dans la crise qu'elle traversait alors. Elles peignent avec autant de lucidité d'esprit que de précision de style le désarroi de la Sainte-Alliance, la réserve de l'Angleterre, à la condition seule du respect de la carte du continent, les perplexités de l'Autriche, le sourd mécontentement de l'autocrate russe, enfin les hésitations de Louis-Philippe, bien résolu à ne pas se laisser forcer la main par la révolution et à ne pas se brouiller avec l'Europe, et pourtant ne pouvant se défendre d'un regard de convoitise sur cette frontière belge si aisée à franchir. Puis, quand l'indépendance du nouvel état a été reconnue et qu'il faut lui trouver un souverain, quelle habileté chez ce vieillard, au milieu de toutes les rivalités en jeu, à garder en mains les fils de ces compétitions diverses et à les diriger de manière à amener l'élection désirée du prince Léopold de Saxe-Cobourg ! Tout cela, sous sa plume, est vivant et, décrit au cours des impressions journalières, se fond cependant dans une vue d'ensemble de la plus haute portée.

Mais ce qui ressort non moins de cette correspondance si riche d'instruction, c'est la personnalité même de Talleyrand. On constate combien le maniement des affaires était chez lui un besoin de nature, et, à mesure qu'on s'en rend mieux compte, on s'étonne moins que ce besoin l'ait souvent emporté sur des considérations de dignité. Plus les circonstances sont critiques et grandes les fautes à réparer, plus cet esprit inépuisable en ressources se sent dans son élément. D'un coup d'œil il juge ce qui est possible et, sans sacrifier à de vaines illusions, finit, à force de dextérité, par tirer de la situation la plus compromise des avantages inespérés. Aussi, en présence des services rendus, oublie-t-on tout le reste et n'hésite-t-on pas à reconnaître que la meilleure apologie de l'homme c'est, mieux encore que tous les plaidoyers, le monument qu'il s'est élevé de ses propres mains dans une correspondance où il ne songeait qu'à la chose publique.

F. D.

LE LIVRE D'OR DE LA JEUNE FEMME, du Dr *F.-A. d'Ammon.* D'après la 35e édition de l'original, par *N.-L. Gourovitch.* — 1 vol. in-18. Paris, Le Soudier, 1891.

On trouvera dans ce livre les détails les plus minutieux sur tous les devoirs qui incombent aux jeunes mères et sur les soins qu'elles doivent donner à leurs enfants, dès l'âge le plus tendre jusqu'à la première éducation. L'auteur les suit pas à pas dans leur tâche difficile et cherche à leur montrer que de la manière dont elles l'accomplissent dépend souvent le sort futur de ces petits êtres qui ne peuvent se passer d'elles.

A la confiance qu'inspire le nom du Dr d'Ammon, célèbre en Allemagne par ses travaux et sa compétence sur tout ce qui concerne l'enfance, s'ajoute celle que doit donner le témoignage d'un homme aussi universellement connu par son bon sens que l'est M. Jules Simon. Voici ce qu'il dit dans la lettre-préface placée en tête de l'ouvrage :

« J'ai lu votre petit livre avec un vif intérêt... Je ne puis me prononcer sur sa valeur médicale; mais je crois que toutes les questions importantes y sont traitées dans un style simple et clair, sans aucune affectation scientifique; et elles me paraissent résolues avec beaucoup de bon sens. Je souhaite que ce *Livre d'or*, comme vous l'appelez si bien, se répande dans les familles, car il peut rendre beaucoup de services. »

Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour recommander ce livre. Nous le faisons d'autant plus volontiers que nous ne pouvons que souscrire au jugement de l'illustre académicien.

A. V.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE paraît à LAUSANNE au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANC DE PORT)

(LES ABONNEMENTS PARTENT DU COMMENCEMENT DE CHAQUE TRIMESTRE.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE	20 fr.	11 fr.
UNION POSTALE	25 fr.	14 fr.

1 livraison 2 fr. 50.

Mêmes prix pour les ARCHIVES DES SCIENCES.

Les payements peuvent se faire en espèces, en mandats de poste, ou en effets de commerce sur la Suisse ou sur Paris.

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET DES ARCHIVES

LAUSANNE, rue Grand St-Jean, 2. — GENÈVE, place de Hollande.

PARIS, chez FIRMIN-DIDOT et Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES, chez Edw. STANFORD, 26-27, Cockspur Street, S. W.

et chez HACHETTE et Cie, 18 King William Street, Strand.

On reçoit aussi les abonnements dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche, et aux librairies suivantes :

GENÈVE, Cherbuliez, Burckhardt, Georg, Stapelmohr, Beroud.

NEUCHATEL, Delachaux & Niestlé, A.-G. Berthoud.

BERNE......... Jent et Gassmann. Schmid, Francke et Cie. Huber et Cie.

BALE........... Georg. Louis Jenke.

ZURICH........ Orell, Füssli & Cie. Schulthess.

SAINT-GALL..... Huber et Cie.

AARAU.......... Sauerlænder.

FRANCE

PARIS............ Firmin-Didot & Cie, 56, rue Jacob.

ITALIE

ROME, TURIN .... Bocca frères.

GÊNES............. Beuf.

FLORENCE........ Vieusseux.

MILAN........... Dumolard. Henry Berger.

VENISE........... Munster.

HOLLANDE

AMSTERDAM... Feikema, Caarelsen et Cie. C. M. van Gogh. Nillson & Lamm.

ROTTERDAM.... Kramers & fils.

ANGLETERRE

LONDRES......... Edw Stanford. 26-27, Cockspur St., Charing Gross

— .... Hachette & Cie. 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

Agence pour toute l'Allemagne :

LEIPZIG... Librairie A. Twietmeyer.

On peut s'abonner chez tous les libraires, et aux bureaux des postes de l'Allemagne et de l'Autriche.

RUSSIE

St-PÉTERSBOURG... Mellier & Cie.

SUÈDE

STOCKHOLM.... Librairie Fritze.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE NOVEMBRE

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & Cie.

LES ORIGINES

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE

Les Suisses ont célébré cette année avec un très grand enthousiasme, non seulement dans la mère patrie, mais sur tous les points du globe, le six-centième anniversaire de la Confédération. A la fête officielle de Schwitz, les 1er et 2 août, des centaines de télégrammes, venus des cinq parties du monde, ont apporté le témoignage émouvant de l'attachement de nos colonies pour le pays natal. A l'intérieur, un immense élan s'est emparé de toutes les classes de la population, dans les villes, dans les villages, dans les hameaux les plus reculés, élan d'amour pour cette patrie qui, après tant de vicissitudes qu'elle a traversées, après tant de bouleversements qu'ont subis les états qui l'entourent, est restée debout dans son indépendance, pleine de sève et de force, respectée des autres peuples. Les cloches de toutes les églises se sont mises en branle, les ecclésiastiques de toutes les confessions se sont réunis dans un culte commun, la jeunesse des écoles a chanté des hymnes patriotiques et religieux, les hommes d'âge mûr se sont assemblés, les orateurs

populaires ont parlé, toutes les voix ont acclamé la patrie et ses libres institutions. Tous, hommes, femmes, enfants, ont béni la Providence, qui nous a si visiblement protégés. Les étrangers mêmes qui, à cette saison, se trouvaient en grand nombre au milieu de nous, n'ont pas été les moins empressés à fêter le centenaire fédéral et à répondre, par de brillantes illuminations dans nos stations alpestres, aux feux de joie qui couronnaient les sommets. Partout des cortèges, des représentations historiques, des tableaux vivants, des chants, des jeux et des danses. Les programmes des fêtes organisées par nos colonies ne le cèdent en rien à celles qui ont eu lieu en Suisse. C'est par milliers et même par dixaines de mille que nos compatriotes se sont réunis dans certaines villes d'Europe et d'Amérique, entourés de la sympathie des gouvernements et des populations. Les archives de la Confédération contiennent le récit de toutes ces fêtes au dedans comme au dehors, et ce ne sera pas sans une vive satisfaction que l'historien futur de notre époque compulsera ce volumineux dossier.

Mon but n'est pas de retracer les détails de ces journées commémoratives, mais de rappeler les origines de la Confédération suisse et d'étudier les causes de sa vitalité si remarquable. De grands travaux d'érudition ont éclairé récemment de lumières nouvelles cette partie de notre histoire. On en trouvera la substance dans la courte notice qui va suivre [1].

[1] La source à laquelle j'ai principalement puisé est le remarquable volume publié à l'occasion du centenaire, à la demande du Conseil fédéral, par l'éminent professeur Dr W. Oechsli, à Zurich : *Les origines de la Confédération suisse*. Berne, 1891.



I

Il est convenu de dire que la Suisse primitive se compose des trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald. Cela n'est vrai que relativement. Le berceau de la Confédération est plus restreint encore que le territoire actuel de ces trois cantons : il ne comprend d'Uri que la partie de la vallée de la Reuss s'étendant depuis l'arête du Bätzberg, qui domine Gœschenen, jusqu'au lac des Quatre-Cantons ;—de Schwitz que le bassin de la Muotta entre les Mythen et le Righi, avec une petite partie du bassin supérieur de la Sihl enlevée par ses habitants au couvent d'Einsiedeln ; — d'Unterwald que la vallée de l'Aa de Sarnen, ainsi que celle de l'Aa d'Engelberg au-dessous de Wolfenschiessen. En d'autres termes, il faut déduire du canton actuel d'Uri la vallée d'Urseren; du canton actuel de Schwitz Gersau, Lowerz, Goldau, Arth, Immensee, Küssnacht, la vallée d'Einsiedeln, la Marche et le Wäggithal ; du canton d'Unterwald Engelberg.

A quelle époque ces trois ou quatre vallées de la Reuss, de la Muotta et de l'Aa ont-elles commencé à se peupler? Longtemps on a cru, à cause de leur nom allemand de Waldstätten (pays forestiers), que c'étaient des colons germains qui avaient les premiers fondé des établissements dans ces forêts désertes. L'absence presque complète des vestiges d'une civilisation antérieure, si abondants dans la plaine, avait fortifié les savants dans cette opinion. Mais, depuis un certain temps, on a fait quelques trouvailles de haches de pierre qui ne permettent plus guère de douter que les rives du lac des Quatre-Cantons ont été habitées à l'époque des anciens palafittes. En tout cas, pendant la période du bronze, les trois pays

étaient sinon peuplés, du moins visités par des chasseurs, car les objets recueillis, haches, poignards, couteaux, pointes de lances et de flèches, abondent. L'époque romaine a laissé des traces certaines d'établissements proprement dits : on a retrouvé dans des fouilles de nombreuses monnaies, des bijoux, des ustensiles, et quelques restes, dit-on, de constructions qui doivent remonter à cette époque. Beaucoup de noms de localités ont une étymologie romane, surtout dans la vallée d'Urseren (*Ursare*, *Ursaria* = *Orsières*), ce qui semblerait prouver que les passages du Gothard, de la Furka et de l'Oberalp ont déjà été utilisés du temps des Romains. De là, par exemple, le nom de Hospenthal, qui signifierait qu'il y avait là un *hospitaculum*, un refuge pour les gens qui pratiquaient la route du Valais en Rhétie. L'industrie laitière a aussi conservé bon nombre d'expressions, qui dénotent qu'avant la germanisation de la Suisse primitive, les régions dont il s'agit ont été habitées par une population rhéto-romane [1].

L'époque à laquelle les Alamannes ont pénétré dans les Waldstätten n'est pas exactement déterminée. La colonisation germanique doit s'être faite lentement et successivement, entre le commencement du cinquième siècle et le milieu du neuvième. On trouve dans les trois pays très peu de ces noms de localités qui indiquent les plus anciens établissements des tribus allamanniques. Les noms en « ingen », « igen », « ikon » ou « ig, » terminaisons qui caractérisent un établissement de tribu ou de famille dont le nom patronymique forme la première partie du mot (Menzingen = chez Meinzo ; Spiringen =

[1] Ainsi *stafel*, étable, du latin *stabulum*; *brente*, brande (ital. *brenta*) ; *bulle*, globule de fromage (latin *bulla*, ital. *bollire*); *käse*, fromage (lat. *caseus*) ; *schotten*, petit-lait (ital. *scotta*, lat. *excotta*), etc., etc.

chez Spiro, etc.), manquent tout à fait ou presque complètement dans les vallées de la Suisse primitive. C'est ce qui fait supposer que la prise de possession des trois vallées a suivi de loin celle du plateau suisse, où ces noms sont presque aussi fréquents que dans l'Allemagne méridionale. Il semble que Schwitz (*Suites* est la première forme de ce nom et paraît être le génitif local du nom d'homme *Suito*, ce qui fait que Schwitz voudrait dire : chez Suito) ait été principalement colonisé par des hommes libres. Uri, — probablement du rhéto-roman *ur* = *ora* (bord, rive), ce qui signifierait la rive du lac, à moins que ce ne soit de l'ancien allemand *ur* (eau, fine pluie), ce qui donnerait « pays de la pluie ou des marais, » — Uri doit avoir été possédé comme domaine par les ducs d'Allamannie et peuplé en grande partie de leurs serfs. A Unterwald (étymologie latine : *intramontanis*, assez mal rendue en allemand, dont le vocable peut être traduit par sous ou entre les forêts) on rencontre aussi des seigneurs et des serfs.

Les Waldstätten font leur première apparition dans l'histoire vers le milieu du huitième siècle. D'après la chronique de Hermann de Reichenau, Eto, abbé de Reichenau, fut exilé à Uri en 732 par le duc Theodebald d'Allamannie, en haine de Charles Martel, dont l'abbé était partisan. L'exil ne dura qu'une année, Charles Martel ayant triomphé de Theodebald. Il faut donc admettre qu'à cette date Uri n'était pas un pays inhabité.

Ce n'est qu'en 853 qu'il est de nouveau fait mention d'Uri dans une donation du roi Louis le Germanique à sa fille Hildigard, donation par laquelle il dote le couvent de Saint-Félix et Regula, à Zurich, entre autres du « petit pays d'Uri, avec églises, maisons et autres bâtiments, avec les serfs de tout sexe et de tout âge, les

terrains cultivés ou incultes, les forêts, prairies et pâturages, les eaux stagnantes et courantes, les chemins, les voies d'accès, les terrains acquis ou à acquérir, avec toutes les rentes et les revenus. » Quatre ans après (857), Hildigard étant morte, le roi Louis le Germanique transmet au confesseur de sa fille, Berold, les trois chapelles de Saint-Pierre, dans la ville de Zurich, de Bürglen et de Silenen, dans la vallée d'Uri, avec leurs serfs, dîmes et terrains, pour sa vie durant, le tout devant ensuite faire retour au couvent de Saint-Félix et Regula. L'abbesse de ce couvent resta donc en titre, sinon toujours en fait, la propriétaire foncière de la vallée d'Uri, mais à côté d'elle surgirent des propriétaires laïques, soit par suite de donations spéciales provenant du roi et des ducs qui exerçaient la suzeraineté sur le couvent de Zurich, soit par l'émancipation de serfs ou par le défrichement de terres inoccupées. L'abbesse faisait administrer ses biens par des maires ou *meier*, qui percevaient les revenus et payaient chaque année au couvent des redevances importantes.

Parmi les propriétaires laïques dont les titres de possession ont une origine généralement obscure, on nomme en première ligne les comtes de Rapperswyl, qui exercèrent jusqu'en 1283 les fonctions de baillis de l'empire à Urseren, fief impérial ; les comtes de Lenzbourg, qui avaient des biens à Sisikon ; les Habsbourg, les Homberg et divers sires bernois. Un grand nombre de ces biens firent retour à l'église, en partie seulement au couvent de Zurich. Ainsi, en 1227, Henri de Rapperswyl, époux d'Anna, comtesse de Homberg, fonde l'abbaye de Wettingen et lui donne une grande partie de ses propriétés à Uri, entre autres la tour et les biens de Schaddorf, ceux de Silenen et de Meienthal. Cette ab-

baye administrait ses biens de la même manière que l'abbesse de Zurich. Au treizième siècle, la vallée est en outre possédée par d'autres seigneurs fonciers ecclésiastiques, tels que le couvent de femmes de Rathhausen, près de Lucerne, l'abbaye de Kappel (Zurich), le couvent de femmes de Frauenfeld, etc., etc. C'était l'époque où l'église accaparait tous les biens terrestres.

Voilà pour Uri. A Schwitz, la situation était meilleure. Comme nous l'avons déjà vu, le nombre des hommes de condition libre, propriétaires du sol, y dépassait de beaucoup celui des serfs. C'est sans doute à cette circonstance que Schwitz doit d'avoir été longtemps à la tête des cantons primitifs et d'avoir donné son nom à la Suisse. La mention de ce pays apparaît pour la première fois dans les documents historiques en 972, également dans un acte de donation en faveur d'un couvent, celui d'Einsiedeln, qui recevait d'Othon II, couronné empereur du vivant de son père, Othon Ier, la confirmation des biens que celui-ci et son fils lui avaient cédés à Suites (Schwitz) dans le comté du Zurichgau. Ce célèbre couvent de bénédictins fut ensuite doté par divers seigneurs, entre autres par le comte Ulrich de Schönnis, qui lui donna deux *Huben* (fermes) à Schwitz. Dans la première moitié du treizième siècle, il possédait cinquante-deux propriétés à redevances dans ce pays. Divers autres couvents y sont devenus également propriétaires fonciers, aux onzième, douzième et treizième siècles. L'étendue totale des propriétés ecclésiastiques à Schwitz n'était pas très considérable, si l'on en juge par les sommes modiques qui furent payées plus tard pour le rachat des redevances. Il y avait quelques seigneuries foncières laïques, appartenant aux Lenzbourg et aux Habsbourg.

Pour Unterwald, les premiers documents écrits sont aussi des actes de donation en faveur de couvents. Sans parler d'une pièce tenue pour apocryphe, par laquelle le couvent de bénédictins à Lucerne, qui relevait du couvent alsacien de Murbach, aurait reçu au dixième siècle diverses propriétés à Alpnach, à Sarnen et à Giswil, on cite un autre acte de 1036, en vertu duquel le comte Ulrich le Riche (de Lenzbourg) transmet son monastère de Bero-Munster à son neveu Arnolf, en lui attribuant spécialement « trois parts de l'église de Sarnen avec la ferme inférieure, la propriété du comte à Alpnach et à Kerns. » A la même époque (1064), le couvent de bénédictins de Muri possède aussi des biens à Buochs et à Kerns, auxquels viennent bientôt s'en ajouter d'autres. Quelques autres abbayes acquièrent aussi des fermes dans le pays. Mais le couvent le plus important et le plus influent est celui des bénédictins d'Engelberg, inauguré en 1120, et qui a exercé les droits d'un véritable suzerain jusqu'en 1798. Les seigneuries laïques disparaissent presque toutes jusque vers la fin du treizième siècle au profit des seigneuries ecclésiastiques. Il faut en excepter les possessions de la maison de Habsbourg, qui vont au contraire en s'agrandissant, au point de faire passer en ses mains une partie des propriétés foncières même du couvent de Murbach-Lucerne. A côté des seigneurs ecclésiastiques et laïques, il y avait aussi à Unterwald, comme dans les deux autres pays, de nombreuses gens de condition libre ayant des propriétés foncières pour leur compte.

Voilà, à très grandes lignes, quel était l'état des Waldstätten jusqu'à la fin du treizième siècle sous le rapport de la propriété du sol.

Sous le rapport politique et judiciaire, les Wald-

stätten relevaient de l'empire germanique et étaient régis par l'antique constitution carlovingienne qui divisait l'empire en provinces (*gaue*), à la tête de chacune desquelles était un comte, cumulant les fonctions de chef militaire, de police, fiscal et judiciaire. Le «gau» se subdivisait en centeneries gérées par un fonctionnaire inférieur, le centenier. La justice se rendait dans la centenerie, en assemblée publique, à laquelle prenaient part tous les hommes libres[1]. Les fonctions de comte et de centenier, d'abord personnelles, tendirent à devenir de plus en plus héréditaires. Peu à peu aussi les seigneurs fonciers, laïques ou ecclésiastiques, cherchèrent et réussirent à accaparer des attributions judiciaires qui leur permettaient de régler les litiges non seulement entre leurs serfs, mais entre ceux-ci et les hommes de condition libre tombés sous leur dépendance. Couvents et seigneurs laïques jouissaient ainsi de « privilèges et d'immunités, » grâce auxquels leurs serfs ou protégés étaient soustraits à la juridiction des fonctionnaires de l'empire. Pour exercer ces privilèges, les seigneuries nommaient des avoués ou baillis (*vögte*) qui souvent ne tardaient pas à devenir plus puissants que la seigneurie elle-même. A la longue, l'autorité du comte avait fait à peu près complètement place, en fait, à celle de ces nombreux baillis de tous titres et de tous grades.

Sauf peut-être un coin d'Unterwald, les Waldstätten faisaient partie du Zurichgau, dont les premiers comtes héréditaires paraissent avoir été les Lenzbourg. Après

[1] C'est là en partie l'origine des « landsgemeinden ; » une autre origine doit être cherchée dans les assemblées de *Markgenossenschaften*, où se traitaient les questions relatives à l'usage des terres communes. Les premières « landsgemeinden » à caractère politique peuvent bien remonter au milieu du treizième siècle. En tout cas, elles furent une conséquence de l'émancipation de 1291.



l'extinction de cette famille (1172-1773), les Habsbourg reçurent en fief la partie occidentale du Zurichgau, entre la Limmat, le lac de Zurich et la Reuss. L'Unterwald, quoique en dehors de la ligne de la Reuss, appartenait déjà au Zurichgau, sauf, croit-on, certaines parties qui rentraient dans l'Aargau, dont les Habsbourg étaient devenus les comtes après les Lenzbourg. Voilà comment les trois pays, tout en relevant de l'empire, passèrent en mains des Habsbourg, qui, comme on sait, donnèrent naissance à la maison d'Autriche.

Ce tableau est assez confus. Quant aux conditions sociales de cette époque, elles étaient aussi embrouillées que les conditions politiques. Charlemagne avait eu beau prescrire qu'il ne doit exister que des hommes libres et des serfs [1], cette distinction si tranchée n'avait pu se maintenir longtemps. Le mélange des classes s'opérait par une force irrésistible, comme dans une forêt le mélange des essences lorsque la main de l'homme n'intervient pas constamment pour l'empêcher. Les plus forts et les plus audacieux parmi les hommes libres s'élevèrent au-dessus des autres, une nouvelle aristocratie se forma, supplantant plus ou moins l'ancienne noblesse. Des hommes libres descendirent, par suite de diverses circonstances, au rang de serfs de l'église et des grands laïques. Des serfs acquirent en sens inverse la condition d'hommes libres ou « demi-libres » (*Halbfreie*). Les mariages mixtes, c'est-à-dire entre gens de condition libre et serfs, exerçaient aussi une influence sur cette transformation sociale. A côté de la noblesse proprement dite venait se placer la classe des *ministériaux*, serviteurs des grands, qui finissaient souvent par devenir les égaux de leurs maîtres sinon par les

[1] *Non est amplius nisi liber et servus.* Capitulaire de Charlemagne.

remplacer. Dans les Waldstätten, il n'y eut qu'une seule famille noble indigène, les barons d'Attinghusen, à Uri. Les autres nobles qui avaient des propriétés dans les trois pays n'y demeuraient pas. Les ministériaux y étaient en revanche assez fortement représentés : ainsi à Uri les chevaliers de Silenen, les sires de Gœschenen, les Attinghusen-Schweinsberg; à Schwitz, les ruines des châteaux de Perfiden et de Schwanau font supposer que cette classe y existait aussi; à Unterwald, nous avons les chevaliers d'Aa, ceux de Stangli, de Buochs, de Waltersberger, de Büren, de Retschrieden, de Stritschwanden, de Winkelried, de Rudenz, de Hunzwil, de Lungern, etc.

Au même rang que la noblesse et peut-être supérieurs à plus d'un ministérial s'estimaient les paysans de condition libre, nombreux dans les trois pays, mais plus particulièrement à Schwitz. « Nous sommes, disaient les Schwitzois, les égaux de tous les princes, et nous pouvons nous marier avec qui nous voulons, excepté avec les serfs. »

La situation des serfs dans les Waldstätten variait suivant la seigneurie à laquelle ils appartenaient. Ceux du Fraumünster à Uri avaient peu à peu reconquis leur indépendance pleine et entière, grâce à la bénignité de l'abbesse, à la situation écartée de la vallée et à leur énergie. Ceux du couvent de Wettingen et des seigneuries laïques étaient dans de moins bonnes conditions. A Schwitz, le servage est à peu près disparu au treizième siècle. C'est à Unterwald qu'il est le plus enraciné, bien qu'il soit tempéré par le droit de propriété du serf sur le bien qu'il cultive, par le droit d'hérédité des enfants sur la succession mobilière et immobilière des parents, et par le droit d'aliénation des biens, ces droits

étant du reste restreints en ce sens que les biens doivent rester dans la communauté, et que la transmission ne peut avoir lieu qu'avec l'agrément du seigneur. Les prescriptions sur les mariages mixtes sont ici particulièment rigoureuses : ils sont interdits sous peine de la perte de la propriété ou du droit d'hérédité pour les enfants, mais souvent les seigneurs échangeaient leurs serfs pour leur permettre de se marier, ou convenaient de se répartir les enfants. Les serfs des couvents d'Engelberg et de Beromünster étaient les moins bien situés, car ils étaient attachés à la glèbe ; ceux du couvent de Murbach-Lucerne jouissaient au contraire de la liberté d'établissement dans la mesure que comportaient les institutions de l'époque. Quant aux serfs des seigneurs laïques, leur condition était la moins enviable de toutes; ils n'avaient aucun droit de demeurer sur leurs biens, ils pouvaient être vendus sans la propriété ou la propriété sans eux.

On admet généralement que les habitants des Waldstätten s'adonnaient avant tout à l'industrie pastorale, et il est hors de doute que c'était là leur principale ressource. Ils fabriquaient des *serets* (Ziger), le fromage ne venait qu'en second rang. Leurs bestiaux paissaient sur les terres communes (*allmende*), situées surtout dans les régions élevées. On élevait aussi des chevaux et des porcs. Mais l'agriculture proprement dite tenait une beaucoup plus grande place qu'aujourd'hui dans l'économie générale. A une époque où les transports de denrées étaient difficiles et coûteux, les paysans devaient produire eux-mêmes les céréales, les légumes et les fruits nécessaires à leur alimentation. On cultivait même de la vigne dans les régions basses et abritées. L'exploitation des forêts était une autre source de revenus.

L'apiculture était florissante à cause de la grande consommation de cire que faisaient les églises. La chasse est à peine mentionnée dans les documents de l'époque. Quant au droit de pêche, il appartenait aux couvents, au moins à Unterwald. La route du Gothard, mentionnée déjà en 1236, donnait lieu à un commerce assez actif, et le transport des marchandises procurait au pays d'Uri, ainsi qu'à la Léventine, une occupation rémunératrice.

D'après diverses supputations plus ou moins approximatives, le nombre des habitants devait être à peu près le même que celui de la population actuelle. L'église pourvoyait aux besoins intellectuels et moraux. On ne sait pas s'il existait des écoles ailleurs que dans les couvents, mais on peut admettre qu'une certaine instruction était répandue dans les familles notables, au moins parmi les hommes qui ont présidé à la conclusion des premières alliances et qui ont su exprimer ou faire exprimer, ce qui revient au même, leur pensée d'une manière si nette et si pratique.

Ce rapide coup d'œil jeté sur la situation ethnographique, politique, économique et sociale des trois Waldstätten permet de se rendre compte des motifs de toute sorte qui engagèrent leurs habitants à s'unir étroitement pour réagir contre l'omnipotence croissante des Habsbourg et de leurs ministériaux. L'idée ne pouvait leur venir de créer un état indépendant, une république autonome, s'émancipant de l'empire. Mais, avec la clairvoyance et le sens pratique qui ont été de tout temps la marque de la politique suisse, ils comprirent qu'ils devaient au contraire s'appuyer sur l'empire pour se débarrasser d'abord des potentats immédiats qui menaçaient leurs droits et leurs libertés, déjà entamés sur

plus d'un point. Leurs alliances n'eurent donc pas un caractère révolutionnaire, comme on le croit généralement d'après la légende, mais furent un acte de prudence, de légitime précaution et de défense. On s'en convaincra mieux encore en étudiant de plus près la nature même de ces alliances.

II

Le treizième siècle est une époque de transformation violente pour l'Europe entière. C'est le moment du réveil des nationalités. La lutte terrible engagée par la papauté contre l'empire depuis Grégoire VII (1073-1085) trouve son issue dans ce siècle. La papauté triomphe matériellement dans le duel retentissant que se livrent l'empereur Frédéric II (1218-1250) et Grégoire IX, puis l'inflexible Innocent IV ; mais elle sort elle-même meurtrie de la lutte, et l'affaiblissement des deux pouvoirs permet aux peuples nouveaux de naître à l'indépendance. Les Waldstätten furent mêlés à cette grande querelle. Ils y prirent constamment parti pour l'empereur contre le pape, dont la cause était généralement soutenue par leurs seigneurs ecclésiastiques et laïques.

Il ne saurait rentrer dans le cadre de cette courte notice de faire le récit des événements qui remplirent cette période si mouvementée. Nous nous bornerons à constater leur influence sur l'émancipation de la Suisse.

La puissante maison des Zæhringen, dont l'un d'eux, le dernier, Berthold V, s'intitulait « duc par la grâce de Dieu et des empereurs et rois, juge institué et avoué sur tout Zurich, » s'était éteinte en 1218. Leurs biens allodiaux passèrent aux Kibourg, et de ceux-ci aux Habsbourg, comme nous l'avons vu plus haut ; leurs propriétés et leurs

dignités comme feudataires de l'empire, entre autres le bailliage de Zurich, dans lequel se trouvait le pays d'Uri, revinrent à l'empereur Frédéric II, qui morcela le bailliage de Zurich, fit d'Uri un bailliage spécial et le donna très probablement en fief à Rodolphe l'ancien de Habsbourg; du moins on trouve ce dernier en possession du pays en 1231, époque à laquelle Henri, roi des Romains, fils de Frédéric II, écrit « à ses fidèles, les gens de la vallée d'Uri, qu'il les a rachetés de la sujétion du comte Rodolphe de Habsbourg, et qu'il leur promet de ne jamais les détacher de l'empire, d'une façon quelconque; il invite leur communauté à faire, en ce qui concerne l'impôt d'avouerie, ce que son fidèle Arnold d'Ah[1], qu'il délègue auprès d'eux, leur commandera en son nom. »

Cette lettre de franchises a une très grande importance ; elle est le titre auquel se réfèreront constamment les gens d'Uri dans leurs luttes contre la maison d'Autriche.

Les Schwitzois ne tardèrent pas à obtenir une lettre semblable. En 1240, l'empereur Frédéric II, excommunié pour la seconde fois par Grégoire IX, assiégeait Faenza, dans l'Emilie. Plus que jamais il s'agissait de savoir à qui, du pape ou de l'empereur, appartiendrait la suprématie. Les Schwitzois prirent parti pour l'empereur et lui envoyèrent en décembre une délégation à Faenza, probablement accompagnée d'une troupe de guerriers. Ils reçurent en retour une lettre par laquelle l'empereur « prend sous sa protection et sous celle de l'empire tous les gens de la vallée de Schwitz, qui lui ont témoigné leur dévouement par lettres et par messagers, comme hommes libres qui n'ont à s'inquiéter que de lui et de l'empire et ont choisi librement sa souveraineté et celle de

[1] Un ami des Waldstätten.

l'empire. » L'empereur leur donne la promesse « de ne permettre à aucune époque qu'ils soient enlevés ou soustraits à sa souveraineté et à celle de l'empire, et d'être constamment pour eux un bon maître aussi longtemps qu'ils continueront à lui être fidèles et à le servir. » Cette lettre, munie du sceau, est encore en très bon état aux archives de Schwitz.

Le pape (Innocent IV) riposta à cette lettre en frappant de ban et d'interdit (1247) les gens de Schwitz et de Sarnen « qui, d'après une communication de son cher fils Rodolphe l'aîné de Habsbourg, se sont criminellement soulevés contre lui, ont à la légère épousé la cause de l'ex-empereur Frédéric après la sentence d'excommunication frappée contre lui, et bien que plus tard ils lui aient de nouveau juré fidélité, se sont une seconde fois soustraits à sa domination et ont assisté Frédéric ; à moins que, dans un certain délai, ils ne reviennent à l'unité de l'église et à l'obéissance envers le comte. » De même pour les gens de la ville de Lucerne s'ils ont des relations avec eux et tiennent également le parti de Frédéric.

D'après cette lettre comminatoire papale, on voit qu'il y avait eu un soulèvement contre les Habsbourg et que ce soulèvement s'était aussi étendu à Unterwald. On ne sait si ce pays avait obtenu de Frédéric II une lettre de franchises semblable à celle donnée aux gens de Schwitz, mais on peut le supposer puisqu'ils furent englobés dans l'interdit. Il est de même extrêmement probable que le pays d'Uri faisait cause commune avec les deux autres. C'est aussi à cette date qu'il faut sans doute placer la première alliance effective qui les réunit, ainsi que Lucerne, pour secouer le joug de la maison de Habsbourg.

De quelle nature furent les luttes soutenues? L'histoire

documentaire n'en a gardé aucune autre trace que la citation ci-dessus de la lettre papale. Mais la tradition, qui nous a transmis le récit du serment du Grutli, du soulèvement contre les baillis, dont plusieurs auraient été chassés ou tués à coup de flèche, de la prise de châteaux forts et de leur démolition, peut bien contenir une bonne part de vérité. Et c'est à cette période qu'il faudrait rapporter des faits de cette nature, si, comme cela est vraisemblable, ils se sont produits, car, après l'alliance de 1291, les documents beaucoup plus nombreux dont nous disposons ne permettent pas de faire place à de telles données, qui devraient pour cette dernière époque être absolument rejetées dans le domaine de la fantaisie populaire. Or, nous pouvons parfaitement admettre comme ayant un fondement les récits pleins de poésie héroïque qui nous parlent du bailli Gessler, des conjurés du Grutli et de l'insurrection générale, à condition qu'on les fasse remonter, ce qui n'a rien que de plausible, à cette période obscure des luttes entre Guelfes et Gibelins, dans le cadre étroit où elles se sont aussi produites des pays avoisinant le lac des Quatre-Cantons.

Après la mort de Frédéric II, la cause des Gibelins était perdue. En 1252, les gens de Schwitz et d'Unterwald durent de nouveau reconnaître la souveraineté de la maison de Habsbourg, qui allait trouver, dans le comte Rodolphe III, né en 1218, fils aîné d'Albert[1] et de la comtesse Heilwig de Kibourg, le plus glorieux de ses représentants. La politique de Rodolphe III était tout autre que celle de son oncle Rodolphe II le Taciturne, contre lequel s'étaient soulevés les Schwitzois et les Unterwaldiens. Filleul de l'empereur Frédéric II, il avait épousé sa cause, il était avec lui à Faenza, il fut excommunié

[1] Fils aîné lui-même de Rodolphe Ier l'Ancien.

en 1254 comme adhérent des Hohenstauffen, tandis que son oncle et ses cousins étaient dans le camp guelfe. Pour ces motifs, les Waldstätten lui témoignaient grande confiance ; Uri l'appela deux fois (1257 et 1258) comme arbitre pour mettre fin à de graves troubles intérieurs provoqués par les rivalités de deux familles, les Iseli et les Gruoba. En 1274, après son avènement au trône, il confirme aux hommes d'Uri leurs franchises, et les assure que « dans aucun cas il ne donnera en gage leurs libertés, leurs honneurs et leurs droits, ni ne les aliénera, mais qu'au contraire il les comptera parmi les protégés spéciaux de l'empire. » Vis-à-vis des Schwitzois, il se montre assez bienveillant, et c'est lui, dit la chronique de Pierre Villiger, qui les autorisa à mettre sur leur bannière rouge la croix blanche. Unterwald, beaucoup plus sous sa dépendance de toutes manières, paraît avoir eu moins de raisons de se louer de ses bons procédés.

Au reste, il ne faut pas se méprendre sur les intentions réelles que cachait cette bonhomie apparente de Rodolphe III, et les Waldstätten ne s'y méprirent pas non plus. Sa politique était faite d'empiétements audacieux : où la ruse ne suffisait pas, il n'hésitait pas à recourir à la force. Après avoir recueilli l'héritage des Kibourg et s'être fait céder une grande partie de celui de ses cousins les Habsbourg-Laufenbourg, en particulier les gens et les biens dans les Waldstätten (1241), sa victoire sur Ottokar, roi de Bohême (1278), lui permit de donner en fief à ses fils les duchés d'Autriche, de Styrie et de Carniole, ce qui fut le point de départ de la dynastie d'Autriche. Plus tard (1283) il s'empara des fiefs des comtes de Rapperswyl, dont la ligne mâle s'était aussi éteinte, fiefs au nombre desquels se trouvait le bailliage impérial d'Urseren. Pour faire face à ses expéditions guerrières

et à ses acquisitions de biens et de droits seigneuriaux, il lui fallait beaucoup d'hommes et d'argent. Les Waldstätten furent appelés à lui en fournir aussi bien que les autres parties de l'empire. En 1289, par exemple, il leva 1500 hommes à Schwitz pour faire la guerre en Bourgogne. Les impôts prélevés sur les hommes libres et les serfs étaient doublés ou triplés. Sans aucun doute, les gens des Waldstätten s'indignaient de cette atteinte à leurs droits, de cette menace pour leurs franchises. La maison d'Autriche devenait dès ce moment l'ennemi héréditaire, mais l'heure n'était pas propice pour la résistance ouverte. Il fallait attendre et patienter.

Le moment favorable ne tarda pas à venir. Le 15 juillet 1291, Rodolphe III mourut à Spire. De ses trois fils, l'aîné seul, Albert, vivait encore. Son père aurait voulu lui assurer, de son vivant, la succession au trône impérial. Mais il n'y avait pas réussi. Albert n'en restait pas moins le maître d'un vaste domaine et le souverain de la plus grande partie des Waldstätten.

Les hommes des trois pays ne perdirent pas de temps. Au commencement d'août, quinze jours après la mort de Rodolphe, réunis probablement à Schwitz, ils fondèrent l'alliance perpétuelle dont nous venons de célébrer le sixième centenaire. Voici, traduite du latin, la teneur de ce document vénérable sur parchemin, conservé dans les archives de Schwitz, et muni du sceau des trois pays, dans l'ordre suivant de gauche à droite : Schwitz (le sceau a été arraché, mais les cordons sont encore appendus à l'acte), Uri, Unterwald[1] :

[1] Nous empruntons cette traduction à l'ouvrage : *Les Constitutions fédérales de la Confédération suisse*, également publié, sur l'invitation du Conseil fédéral, à l'occasion du centenaire, et dont l'auteur très érudit et très éminent est M. le professeur Hilty, de Berne. La traduction française est de son gendre, M. le professeur Mentha, à Neuchâtel.



« Au nom du Seigneur, Amen. C'est chose honnête et profitable au bien public de consolider les traités dans un état de paix et de tranquillité. Soit donc notoire à tous que les hommes de la vallée d'Uri, la commune de la vallée de Schwytz et la commune de ceux de la vallée inférieure d'Unterwald, considérant la malice des temps et à l'effet de se défendre et maintenir avec plus d'efficace, ont pris de bonne foi l'engagement de s'assister mutuellement de toutes leurs forces, secours et bons offices, tant au dedans qu'au dehors du pays, envers et contre quiconque tenterait de leur faire violence, de les inquiéter ou molester en leurs personnes et en leurs biens. Et, à tout événement, chacune des dites communautés promet à l'autre de venir à son aide en cas de besoin, de la défendre, à ses propres frais, contre les entreprises de ses ennemis, et de venger sa querelle, prêtant un serment sans dol ni fraude, en renouvelant par le présent acte l'ancienne Confédération; le tout sans préjudice des services que chacun, selon sa condition, doit rendre à son seigneur.

» Et nous statuons et ordonnons, d'un accord unanime, que nous ne reconnaîtrons dans les susdites vallées aucun juge qui aurait acheté sa charge à prix d'argent ou de quelque autre manière, ou qui ne serait indigène et habitant de ces contrées. Si quelque discorde venait à s'émouvoir entre les confédérés (*conspiratos*), les plus prudents interviendront par arbitrage pour apaiser le différend, selon qu'il leur paraîtra convenable, et si l'une ou l'autre des parties méprisait leur sentence, les autres confédérés se déclareraient contre lui.

» En outre, il a été convenu que celui qui, frauduleusement et sans provocation, en tuerait un autre, serait, au cas qu'on se saisît de lui, puni de mort selon son mérite ; et s'il parvient à s'échapper, il ne pourra en aucun temps rentrer dans le pays. Pour les fauteurs et receleurs d'un tel criminel, ils seront bannis des vallées jusqu'à ce qu'ils aient été dûment rappelés par les confédérés. Celui qui, de jour ou de nuit, aura méchamment causé un incendie perdra pour jamais ses droits de concitoyen ; et quiconque dans les vallées assistera et protégera ce malfaiteur devra réparer de ses biens le dommage souffert. Et si l'un des confédérés porte atteinte à la propriété

d'autrui par vol ou de toute autre manière, les biens que le coupable pourrait posséder dans les vallées serviront, comme il est juste, à indemniser le lésé. En outre, personne ne doit prendre un gage d'autrui, sinon des débiteurs ou cautions manifestes, et après avoir, même dans ce cas, obtenu l'autorisation du juge. Et chacun doit obéir à son juge et indiquer, s'il est besoin, quel est dans le pays le juge à l'autorité duquel il est soumis. Et si quelqu'un refusait obéissance au jugement, au point de faire dommage par sa résistance à l'un des confédérés, tous les confédérés seraient tenus de contraindre le contumace à donner satisfaction. En cas de guerre ou de discorde entre confédérés, si l'une des parties se refuse à recevoir jugement ou composition, les confédérés devront prendre la cause de l'autre partie.

» Tout ce que dessus, statué pour l'utilité commune, devant, s'il plait à Dieu, durer à perpétuité. En foi de quoi le présent acte a été dressé, à la requête des prénommés, et muni des sceaux des trois communautés et vallées. Fait en l'an du Seigneur 1291, au commencement d'août. »

On ne saurait trop admirer la sagesse qui a présidé à la rédaction de cet acte. C'est à la fois un traité d'alliance, une loi pénale et civile et une loi d'organisation et de procédure judiciaires. Aucune phraséologie, mais un sentiment profond des besoins de l'époque. Il s'agit de « consolider les traités, » de « renouveler l'ancienne Confédération, » pendant que l'occasion est favorable, c'est-à-dire avant qu'Albert de Habsbourg ait acquis la même puissance que son père. Les contractants ne distinguent pas entre hommes libres et serfs, mais ce sont tous les habitants de la vallée d'Uri, tous ceux de Schwitz et tous ceux d'Unterwald qui se trouvent au bénéfice de l'alliance : la solidarité, pour ne pas dire l'égalité commune, est ainsi établie. Le but de l'alliance est nettement défini : il s'agit de soutenir son bon droit contre quiconque voudrait y porter atteinte, au dedans

comme au dehors. Et ce n'est pas seulement à titre individuel que le droit sera défendu, mais aussi à titre collectif, chaque communauté devant assistance à l'autre « contre les entreprises de ses ennemis. » Avec une loyauté et une prudence remarquables, l'acte prend soin d'ajouter que l'alliance est fondée « sans préjudice des services que chacun, selon sa condition, doit rendre à son seigneur. » Ni les hommes libres, ni les gens du bailli, ni les serfs ne veulent se soustraire à leurs obligations ; ils continueront à payer les redevances justement dues, et ce n'est pas par voie de soulèvement, mais de rachat régulier, qu'ils conquerront leur émancipation complète[1].

L'un des empiétements sur leurs franchises que les trois pays redoutaient le plus, c'était la nomination de baillis ou d'avoués pris au dehors, étrangers aux coutumes locales, âpres à la curée et ne rendant qu'une justice intéressée et boîteuse. Les confédérés sont catégoriques sur ce point : ils ne toléreront aucun juge qui ne serait indigène, non plus que celui qui aurait acheté sa charge à prix d'argent. En cas de conflit entre confédérés, il y aura arbitrage, et chacun devra en accepter l'issue ; au besoin on recourra à la force pour faire respecter la sentence. Puis viennent des dispositions fort sensées qui substituent à l'arbitraire des droits

[1] Voici, à cet égard, quelques indications intéressantes. La plupart des rachats ont suivi l'émancipation politique et ont eu lieu dans le quatorzième siècle. Ainsi, en 1359, le couvent de Wettingen vend au pays d'Uri toutes ses propriétés, ses revenus et ses privilèges pour 8448 florins (environ 101 400 fr.); Schwitz rachète les droits de Gnadenthal en 1298, ceux d'Engelberg en 1366, ceux de Kappel en 1367, ceux d'Einsiedeln en 1368 ; le tout ne représente pas 10 000 francs. Dans l'Unterwald, Alpnach se rachète en 1368 de la comtesse Marguerite de Wohlhusen, etc.

coutumiers jusque-là appliqués par les seigneurs ou leurs avoués, quelques règles claires et précises qui garantissent une bonne administration de la justice et contiennent le principe d'un indigénat commun. Comme le dit avec raison Hilty, « les trois pays ont ainsi posé d'une main ferme et sage les premières pierres de cet état fédératif dont, après tant de générations, leurs descendants viennent en ce siècle d'achever la construction. »

Quels furent les auteurs de cette œuvre si remarquable, fondement de nos institutions actuelles? Ils ne sont pas mentionnés au pied de l'acte, mais tout porte à croire que ce sont, pour Uri et Schwitz, les mêmes hommes qui, quelques mois plus tard, le 16 octobre 1291, scellaient avec le Conseil et les bourgeois de Zurich une alliance défensive dont la pointe était évidemment dirigée contre l'Autriche. Ces hommes sont Arnold, meier de Silenen, landamman d'Uri, Conrad ab Iberg, landamman de Schwitz, qui contractent au nom de leurs communautés. Pour veiller à l'exécution de l'alliance, un conseil de douze membres est formé : six bourgeois de Zurich, trois hommes d'Uri et trois hommes de Schwitz. Les Uranais désignés sont ; le sire Werther d'Attinghusen, le sire Burkart, ancien amman, et le sire Conrad, meier d'Erstfelden; les Schwitzois : le sire Conrad ab Iberg, landamman, le sire Rodolphe Stauffacher et le sire Conrad Hunn. Unterwald, moins indépendant, n'a sans doute pas osé se joindre nominalement à cette alliance : on y aurait vu peut-être les noms du chevalier Henri de Malters, de Jean de Buochs, de Henri Schrutan de Winkelried et d'autres qui figurent dans les documents de l'époque, sans

qu'on sache d'ailleurs rien de positif sur le rôle politique que ces personnages ont joué durant cette période.

Nous voilà assez loin de la tradition qui représente comme les principaux fondateurs de l'alliance Walther Fürst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal. Si, comme nous l'avons dit plus haut, le serment du Grutli peut parfaitement avoir eu lieu à l'époque du premier soulèvement des Waldstätten (1245 à 1252), il faut croire que les noms de ceux qui y prirent part ont été altérés dans la mémoire populaire. Le premier chroniqueur qui ait raconté ce soulèvement est le chancelier bernois Justinger, qui écrivait vers l'année 1430, près de deux siècles après ces événements, qu'il place du reste à une date inexacte (1260); il ne mentionne aucune source, ne cite aucun nom, et se borne sans doute à reproduire les récits recueillis de la bouche des députés des petits cantons qu'il rencontrait aux diètes fédérales. Environ un demi-siècle plus tard (1470), un chroniqueur anonyme d'Obwald donne dans une notice connue sous le nom de « livre blanc » un récit, charmant par sa naïveté et son naturel, de l'émancipation des Waldstätten, et nomme non seulement le bailli Gessler, mais Tell, qu'il appelle Tall, « Staupacher, de Schwitz, un des Fursten d'Uri et Melchi (der aus Melchi) d'Unterwald. » Il raconte du reste les faits et gestes de Gessler et de Tell, le serment du Grutli et le soulèvement contre les baillis à peu près comme on l'a fait plus tard. Mais c'est Ægidius Tschudi, de Glaris, surnommé l'Hérodote suisse, qui vers 1570 a complètement dramatisé les origines de la Confédération suisse. Schiller n'a eu qu'à le suivre, aidé des notes que Gœthe avait rapportées de voyage sur la nature et les habi-

tants de la Suisse primitive, pour faire son chef-d'œuvre impérissable. Qu'importe aujourd'hui l'absence de documents ? Pour nous, comme pour le monde entier, Guillaume Tell et les trois Suisses ont vécu; ils appartiennent à notre histoire et nous les vénérerons toujours comme nos ancêtres, comme les émancipateurs du pays, comme les fondateurs de nos libertés.

A travers les siècles, les dates et les noms exacts ont bien pu être confondus. Il est certain que les Stauffacher et les Furst ont joué un rôle important dans l'œuvre d'émancipation. Celui qui figure dans l'alliance avec Zurich s'appelait Rodolphe, mais son second fils s'appelait Werner, et fut landamman en 1313 et 1314. Walter Furst a aussi vécu, mais c'était encore un jeune homme en 1281. Le nom d'Arnold de Melchthal est le plus problématique des trois. L'œuvre d'émancipation n'eut d'ailleurs rien de théâtral et de personnel; elle ne s'incarna pas dans quelques individualités, car elle procédait du cœur même du peuple. Dès ses origines, la Confédération a été marquée du signe de la véritable démocratie, où la personnalité s'efface au lieu d'être envahissante. C'est là une des causes essentielles de son succès, aussi bien que son honnêteté native et son sens pratique.

Mais, la Confédération fondée, il s'agit de la maintenir, de la développer et de la défendre. L'alliance avec Zurich est une première sauvegarde. La guerre contre l'Autriche paraît inévitable, car un esprit de soulèvement règne dans toute la Suisse, dans la haute Souabe et en Bourgogne. La branche cadette des Habsbourg (les Habsbourg-Laufenbourg) s'agite pour reprendre ses droits confisqués par la branche aînée ; elle fait alliance

avec Zurich et avec les seigneurs de la Suisse orientale, tandis que la maison de Savoie s'apprête à prendre sa revanche des pertes que Rodolphe III lui a infligées. Au printemps 1293, les Zuricois se firent battre devant Winterthour, et conclurent en août la paix avec Albert en se donnant réciproquement la promesse de ne plus jamais se faire la guerre, « à moins que ce ne soit sur l'ordre du roi romain. » Les Waldstätten, eux, n'avaient pas désarmé. Albert s'avança avec son camp jusqu'à Baar, près de Zoug, mais il fut rappelé sur les bords du Danube, où ses affaires allaient mal.

En mai 1292, Adolphe de Nassau avait été fait empereur. Suivant leur politique habituelle, qui consistait à s'appuyer sur l'empire pour résister mieux à leurs seigneurs immédiats, les Waldstätten cherchèrent à être en bons termes avec lui. Les ennemis de nos ennemis sont nos amis. Albert d'Autriche étant l'ennemi d'Adolphe, celui-ci ne devait pas mieux demander que de lui porter pièce en étant agréable aux Waldstätten. C'est ainsi qu'en 1297 les Schwitzois obtinrent de lui la confirmation de leur lettre de franchises de 1240, que Rodolphe III s'était refusé à reconnaître sous prétexte qu'elle avait été accordée par Frédéric II en état d'excommunication. Uri se fit délivrer aussi un nouveau document semblable. Unterwald, pour les motifs indiqués, se tint prudemment à l'écart, certain du reste de profiter des mêmes avantages, en vertu de son alliance avec les deux autres pays.

Adolphe périt le 2 juillet 1298 à Gollheim, près de Worms, dans une bataille contre Albert, nommé empereur. Les Waldstätten se trouvaient de nouveau dans la situation où ils étaient sous Rodolphe III. Ils firent

à mauvais jeu aussi bonne mine que possible et se résignèrent à honorer dans Albert l'empereur, pour ne pas tomber en contradiction avec leur propre doctrine. Il ne paraît du reste pas qu'ils eurent grandement à souffrir sous ce prince, malgré la tradition qui veut que ce soit sous son règne, en 1307 et 1308, qu'aient eu lieu le serment du Grutli, le conflit de Tell avec Gessler et le soulèvement populaire. Il ne paraît pas non plus que ce fut pour réprimer l'hostilité des Waldstätten, mais pour préparer une expédition en Bohême, qu'en 1308 il vint en Argovie, où il trouva la mort à Königsfeld, le 1er mai, de la main de Jean le Parricide, son neveu. Les Schwitzois profitèrent de sa mort pour régler par la force un conflit séculaire avec l'abbaye d'Einsiedeln au sujet de la possession de pâturages alpestres dans le bassin supérieur de la Sihl ; et les Uranais réglèrent de la même manière leurs comptes avec l'abbaye d'Engelberg pour des pâturages situés à l'ouest du passage des Surenen.

Henri VII de Luxembourg l'emporta comme empereur sur les fils d'Albert et sur Charles de Valois, que proposait le pape. Sa politique, hostile à l'Autriche, concordait avec celle des Waldstätten. A leur demande, il s'empressa non seulement de renouveler les précédentes lettres de franchises, mais il en donna une, la première connue, à Unterwald, par laquelle il confirme « tous les droits, franchises, privilèges et grâces qui leur ont été accordés par les empereurs et rois ses prédécesseurs, à condition qu'ils persistent dans leur fidélité et leurs services envers le roi et l'empire. » Bien plus, il libéra les trois pays de toute juridiction étrangère autre que celle de l'empire et nomma Werner de Homberg,

un ami des confédérés, en qualité de « curateur de l'empire romain dans les Waldstätten.» Voilà comment, pied à pied, en toute occasion, les chefs des trois vallées savaient conquérir l'indépendance.

Ils avaient raison de profiter des occasions favorables, car elles ne devaient pas tarder à se modifier. Henri VII se remit en bons termes avec les fils d'Albert, dont il devait épouser la sœur, et leur donna, le 14 juin 1311, l'assurance qu'il examinerait leurs réclamations au sujet de leurs droits héréditaires dans les Waldstätten et qu'il y ferait droit si elles étaient reconnues fondées. Le baron Eberhard de Burglen et le comte Frédéric IV de Toggenbourg furent chargés de l'enquête. Mais elle traîna en longueur, et elle n'avait encore abouti à aucun résultat lorsque le 24 août 1313 Henri VII mourut subitement en Italie, près de Sienne.

Sa succession au trône demeura vacante pendant plus d'une année. Pendant ce temps, les Schwitzois, excommuniés par l'évêque de Constance à cause de leurs démêlés avec le couvent d'Einsiedeln, firent de nouveau invasion sur les terres de l'abbé, pillèrent le couvent et l'église, et emmenèrent des prisonniers et du bétail (7 janvier 1314). L'excommunication fut étendue aux alliés des Schwitzois, les gens d'Uri et d'Unterwald.

Les princes-électeurs n'ayant pu se mettre d'accord pour donner un successeur à Henri VII, une double élection s'ensuivit : Frédéric le Beau, d'Autriche, fils aîné d'Albert, fut nommé le 19 octobre 1314 à Sachsenhausen par une partie des princes ; Louis de Bavière obtint le lendemain à Francfort le suffrage des autres. Tout naturellement, les confédérés se déclarèrent en faveur de ce dernier, tandis que l'abbaye d'Einsiedeln obtenait de

Frédéric le Beau qu'ils fussent mis au ban de l'empire.

La situation était ainsi devenue des plus critiques. En vain Louis le Bavarois proclamait-il le bon droit des Waldstätten et les relevait-il de toute sentence du ban de l'empire (17 juillet 1315) ; en vain engageait-il l'archevêque de Mayence à ordonner aux doyens et recteurs de leurs églises de leur donner l'absolution (25 mai 1315), ce n'étaient là que de bonnes paroles, un appui moral qui n'avait pas grande valeur effective. L'Autriche activait ses préparatifs de guerre. Plus puissante que jamais, ayant acquis en 1306 des possessions dans l'Oberland bernois, s'étant remise au mieux avec Zurich, elle enserrait de toutes parts les Waldstätten et menaçait de les broyer et de les anéantir. Le duc Léopold rassembla une armée considérable pour l'époque ; un chroniqueur contemporain parle de 20000 hommes, mais ce chiffre paraît exagéré.

De leur côté, les confédérés ne s'endormaient pas. Depuis des années ils s'étaient appliqués à fortifier leur pays ou à relever d'anciennes fortifications remontant peut-être à l'époque du premier soulèvement. Les Schwitzois avaient entre autres construit un immense retranchement à Arth, de douze pieds de haut et de plus d'une lieue de long.

A la Saint-Martin, le 11 novembre, l'armée de Léopold était au complet à Zoug. Deux chemins conduisaient à Schwitz, l'un par Arth, qui était fortifié, l'autre par Ægeri. Léopold choisit ce dernier. Il se mit en marche le 15 novembre de bon matin et prit la rive droite du lac d'Ægeri, ayant toute sa cavalerie en tête de la colonne. Il avait négligé d'éclairer ses devants. A l'extrémité du lac, la route s'engage dans le défilé de Mor-

garten. C'est là que l'armée fut surprise d'abord par une grêle de pierres, puis par une avalanche de Schwitzois qui, munis de crampons, se précipitèrent des hauteurs et, avec leurs terribles hallebardes et leurs morgensterns, firent un épouvantable massacre des nobles chevaliers et d'une grande partie de leur suite. Les autres prirent la fuite ou se jetèrent dans le lac, où ils se noyèrent. On parle de 1500 à 2000 morts en tout.

Louis le Bavarois ne manqua pas de se réjouir de cette victoire. En mars 1316, il déclara les ducs d'Autriche déchus de tous leurs droits dans les Waldstätten, et il renouvela solennellement aux trois pays leurs franchises en les étendant encore. Quant aux ducs d'Autriche, leur défaite à Morgarten les avait momentanément accablés, et ils conclurent successivement avec les Waldstätten plusieurs armistices, qui prolongèrent en fait l'état de paix jusque vers la fin du siècle, à l'époque des batailles décisives de Sempach et de Naefels (1386 et 1388).

Désormais, les Waldstätten pouvaient vivre de leur vie propre et organiser librement leurs institutions. Après s'être émancipés par leur habileté politique, ils venaient de consacrer leur indépendance par la victoire.

Voilà quelles ont été, d'après les documents, les origines de la Confédération suisse. Aux yeux de l'historien, elles n'ont pas moins de poésie et de charme, dans leur vérité plus grande, que les récits conservés dans la mémoire populaire. D'après ces écrits comme d'après les documents, les hommes des Waldstätten furent de grands politiques, de courageux patriotes et de vaillants guerriers. C'est ce qui fera leur gloire dans tous les temps.

III

L'histoire des Waldstätten est le prototype de celle des autres cantons qui ont conquis eux-mêmes leur indépendance. Partout, nous rencontrons les mêmes luttes pour le droit contre les seigneuries ecclésiastiques et laïques : les empiétements ne sont jamais acceptés ; ils sont simplement subis jusqu'au jour où il est possible de les repousser. Partout, nous retrouvons la saine appréciation des circonstances, qui fait choisir le moment opportun pour secouer le joug : les circonstances venant à changer, il faut souvent s'y reprendre à deux ou trois fois avant de réussir tout à fait, mais on ne désespère pas. Partout, enfin, nous constatons le même courage indomptable lorsque les hostilités sont décidément déchaînées : les qualités guerrières de notre peuple, de tout temps manifestes, se montrent surtout d'une manière admirable pendant les guerres d'indépendance, durant cette période qui embrasse près de deux siècles, depuis la bataille de Morgarten jusqu'à celles de Grandson et de Morat (1476).

C'est parce que les nombreuses peuplades vivant autour du massif central des Alpes avaient les mêmes affinités libérales, la même haine de toute domination étrangère, le même sentiment du droit naturel, les mêmes besoins de vie démocratique, qu'elles se sont groupées successivement en confédération. Chacune a suivi les mêmes voies, un peu plus tôt ou un peu plus tard, pour arriver au même but. Les Waldstätten ont eu l'avantage d'être les premiers, à cause de leur situation centrale et des remparts naturels derrière lesquels ils

s'abritaient. Ils ont formé la première cellule vitale autour de laquelle les autres sont venues s'agglomérer et se souder peu à peu. Ils ont ainsi donné naissance à un organisme robuste qui a défié les siècles et le courroux des puissants, à un état qui, loin d'avoir subi les atteintes de l'âge, semble être aujourd'hui plus vivace que jamais, plus jaloux de son autonomie, plus amoureux de vie démocratique et de progrès sociaux.

En résumé, le sentiment du droit, un sens politique très délié et très sûr, l'énergie poussée jusqu'à l'héroïsme pour la défense du pays et de ses libertés, voilà les qualités qui se font jour tout le long de notre histoire et qui sont la cause qu'après six siècles la Confédération suisse est encore debout. Tant que notre peuple possèdera ces qualités, il vivra et sera prospère.

NUMA DROZ.

BOUBETTE

NOUVELLE

I

Monsieur Uzélim.

Quant à lui, très anodin, très doux, il n'avait rien inventé, mais son père, doué d'une imagination forte, à la naissance de chacun de ses enfants, avait composé pour le petit nouveau venu un nom parfaitement inédit. L'initiale U, on n'a jamais su pourquoi, lui semblait noble et pittoresque; chacun des noms qu'il composa commençait par un U. Le premier fut Ulucien; le second, prenant un plus haut essor, Uzélim. Après cela, deux innocentes petites filles furent inscrites par le greffier de l'état civil, non sans protestation de la part de ce fonctionnaire, sous les prénoms d'Ulina et d'Uzénobie. Ce qui n'empêcha pas cette dernière, dans le cours des années, de se marier; son frère Ulucien en fit autant, mais les deux autres restèrent célibataires, et, s'étant toujours bien entendus, associèrent finalement leurs destinées.

Ulina avait passé près de trente-cinq ans à l'étranger, comme petite bonne d'abord, puis comme femme de charge et confidente. Revenue au pays avec d'assez rondelettes économies, elle avait trouvé son frère Uzélim fort embarrassé de sa personne et de ses biens, qu'il n'avait jamais osé offrir à demoiselle ni veuve, crainte de tomber sur une compagne d'un mauvais caractère.

De son tempérament, il était timide, inquiet; de son état, bijoutier. Non pas bijoutier dans les hautes sphères de l'art, mais simple raccommodeur de bimbeloterie. Il avait travaillé à Genève dans des maisons célèbres, et là, bientôt, avait dû constater que l'imagination artistique lui manquait. Ahuri d'ailleurs par le mouvement d'une ville, il regretta la tranquillité de son lieu natal, dont il ne tarda pas à reprendre le chemin. Au bout de peu de mois, sans faire ni bruit ni réclame, il s'était gagné une réputation. Sa lenteur consciencieuse, sa délicieuse minutie dans mille petites besognes de soudure et de rhabillage, firent de lui l'homme indispensable, le réparateur de toutes sortes de catastrophes et de brèches. Ce qu'il passait par ses mains, en une année, de broches sans épingle, de fermoirs détraqués, de petites cuillères cassées, d'anneaux disloqués, est incalculable. Les instances des mamans le firent chirurgien et oculiste de poupées; pour obliger de pauvres petites bonnes en larmes, il recolla des porcelaines, il raccommoda de fragiles ombrelles à manche d'ivoire, des bibelots, des serrures en révolte. Entre sa lampe à souder, son canari et la grande vitrine où sur des lits d'ouate broches et bracelets attendaient qu'on vînt les quérir, Uzélim coula des jours et des années parfaitement paisibles, pleins de menus intérêts. Il ga-

gnait largement de quoi vivre, et sans s'enrichir faisait de petites économies. Subitement, tout cela changea, l'inquiétude et l'insomnie entrèrent chez lui, comme chez le savetier de La Fontaine.

Pour se défaire d'un courtier importun, il lui avait acheté quelques valeurs à lots, tout en se reprochant amèrement d'être trop bon, de ne jamais savoir dire non. Un beau matin, l'un des chiffons de papier se trouva valoir cinq mille francs : son numéro était sorti décrochant la prime. M. Uzélim en fut stupéfait d'abord, puis très content, puis un peu moins content, puis tout à fait perplexe. Cinq mille francs, c'est bel et bon, mais qu'en faire ? Les placer ? C'est vite dit. M. Uzélim n'avait confiance qu'en la Caisse d'épargne, mais cette estimable institution, qui regorge de capitaux, avait déjà trois mille francs à lui, et refusait obstinément de recevoir un centime de plus. Après cela, il y a le Crédit agraire, qui repose sur un système d'hypothèques très compliqué. Rien que le mot d'hypothèque donnait la migraine à M. Uzélim. Les banques ?... On ne lit pas son journal pour rien ; on y voit chaque jour combien le goût des voyages d'outre-mer se propage parmi les caissiers. Oui, mais alors ?... Acheter des actions ou mettre son capital dans l'industrie. M. Uzélim s'abonna à la *Gazette du commerce* et la lut chaque mercredi matin en déjeunant.

Sur ces entrefaites, sa sœur revint de Podolie. Ulina était petite, grasse, très impatiente et chroniquement essoufflée. Sans cet asthme qui la bridait un peu, elle eût perdu beaucoup d'occasions de ne rien dire, comme son frère le faisait placidement remarquer, car elle ne se taisait qu'à son corps défendant. Hors d'haleine, à moitié suffoquée quand ses quintes la prenaient, elle

agitait encore la main pour défendre sa place dans la conversation jusqu'au moment de s'y réinstaller. Elle n'avait aucun goût pour la solitude; dès qu'elle eut revu son frère, grisonnant, un peu voûté, elle lui déclara qu'il avait besoin d'être soigné par une sœur et son ménage d'être remis sur un bon pied. Il y accéda tout de suite ; il avait toujours aimé Ulina, dont la pétulance bousculait son humeur un peu molle. Ils n'étaient pas ensemble depuis quinze jours qu'Uzélim confia à sa sœur son gros souci, le placement d'une forte somme, cinq mille francs qui dormaient dans le secrétaire depuis plusieurs mois.

— Sans rien faire ! sans porter intérêt ! s'écrie-t-elle. Eh bien, mon cher Uzélim, tu es encore un drôle de capitaliste ! Mets-les dans n'importe quoi, dans les chemins de fer, dans le gaz, ou bien à la banque, tout simplement, en attendant mieux.

— Tu crois ? fit-il d'un air perplexe. Je serai bien aise de t'entendre. Nous en parlerons.

Ils en parlèrent chaque jour, surtout le mercredi, quand la *Gazette du commerce* arrivait. Ulina conseillait ceci ou cela; elle donnait ses préférences à la métallurgie.

— Le fer, c'est solide au moins. Une usine, une fonderie, cela ne s'évapore pas comme les valeurs de bourse. Rien de fictif, Uzélim ! ne mets pas ton argent dans le fictif, si tu m'en crois. Quand j'étais en Podolie, M. le comte avait coutume de dire que l'avenir est aux constructions en fer. A ta place, Uzélim, j'écrirais à ces ingénieurs qui demandent un commanditaire.

— Ça ne coûte jamais qu'un timbre, faisait Uzélim.

Et il écrivait, et la réponse venue, c'était toute une affaire, le soir, sous la lampe, les bandeaux argentés

d'Ulina frôlant les mèches grisonnantes d'Uzélim, de tourner et retourner cette lettre, d'examiner les garanties offertes. Le secrétaire, dans son coin, avait l'air tout modeste et innocent sous le voile naïf crocheté en coton blanc, dont les franges lui tombaient dans les yeux, pour ainsi dire; personne ne se fût douté des capitaux qu'il contenait. Et ce fauteuil américain, près de la fenêtre, gardait encore le léger balancement que lui avait imprimé, en sautant sur son coussin rouge, la grosse chatte blanche, qui, pour se conformer aux traditions de la famille, portait avec grâce le nom d'Ugénie. Sur l'étagère on aurait pu voir — mais la lampe éclairait mal ce recoin, — un œuf d'autruche orné de houppes de soie multicolores, au milieu d'une foule de ces chers petits bibelots absurdes dont chacun, parfois, résume une longue phase du pauvre passé. L'œuf d'autruche, pour Ulina, résumait la Podolie, quoiqu'il n'en fût pas natif, comme bien on pense. Il avait été offert à la petite bonne toute jeunette, trente-cinq ans auparavant, par le courrier de M. le comte, un courrier qui avait vu d'étranges latitudes. Des souvenances tendres, amincies, pâlies, flottaient encore parmi les glands et les cordons d'un rose fané mêlé de vert éteint. Un œuf d'autruche, c'est gros, c'est un peu bête, ça n'a rien de sentimental, et chaque matin cependant, Mlle Ulina, époussetant cet encombrant et cher souvenir, sentait une petite palpitation. C'était peut-être pour avoir levé les bras, tout bonnement.

L'étagère et le fauteuil à balançoire, moins la chatte, constituaient tout le mobilier d'Ulina. Le reste, lits respectables et rebondis, chaises cannées, table monumentale dont le dessus de marbre gris vous glaçait rien qu'à le regarder, et pleine armoire de linge, et pen-

dule à grande sonnerie, tout cela, les petites épingles de broches l'avaient payé. Uzélim n'en était pas plus fier et laissait sa sœur, dans ses jours de grand souffle, bouleverser le paisible ménage, placer en coin l'honnête canapé et disposer les chaises en quadrille, sous prétexte que « notre salon était fait comme ça, en Podolie. » Le frère errait quelques instants parmi ces combinaisons nouvelles, regardait le canapé en secouant la tête, puis retournait à son établi qui du moins restait immuable ainsi que la vitrine.

En général, Boubette remettait tout en ordre le lendemain matin.

Il faut savoir qu'en s'établissant chez son frère, Mlle Ulina avait posé un ultimatum :

— Tu le vois, mon pauvre Uzélim, je ne suis plus aussi jeune qu'à vingt ans. Ah ! par exemple, tu as vieilli aussi, tu t'es courbé, mais du moins tu as su rester maigre. Chez moi, l'asthme est venu avec l'embonpoint... Ah ! le souffle, le souffle, quelle belle chose ! Tu ne t'en doutes pas, toi, tu n'y as même jamais pensé... J'y pense tout le temps, moi, pour l'économiser. Le docteur m'a dit au départ : « Parlez peu, n'agitez pas les bras, ne vous baissez jamais. » Il m'est défendu de me baisser, tu entends ? Je te ferai ton ménage, et très bien, jusqu'à hauteur d'appui, mais pour se baisser nous trouverons une personne.

La personne qu'on engagea pour se baisser était Berthe, appelée familièrement Boubette par tout le monde, la fille de Mme Chapatte qui tenait un petit magasin d'épicerie au coin de la rue. Chaque matin, après avoir fait déjà la besogne la plus fatigante dans le ménage de sa mère, elle venait mettre à la disposition de Mlle Ulina ses bras minces et laborieux, son jeune

souffle et la jolie gaieté de ses dix-huit ans, le tout agrémenté d'un ruban vert d'eau dont Boubette nouait sa petite queue blonde et qu'elle perdait sans cesse, dans la cour, dans l'escalier, dans la caisse à bois...

Mais que vais-je parler de Boubette en ce moment !

Le frère et la sœur, dans la chambre tranquillement somnolente, sont seuls sous le large abat-jour à frange verte, et discutent à demi-voix une lettre qui vient d'arriver. Ce sont les jeunes ingénieurs métallurgiques, illusionnés par le style grandiose de M. Uzélim, et s'imaginant qu'il a d'importants capitaux à placer. Ils exposent leurs projets, leurs espérances, leurs garanties ; l'explication est fortement boulonnée de termes techniques et nécessite l'emploi du dictionnaire. C'est Ulina qui cherche les mots au fur et à mesure, et son frère attend, la lettre tout ouverte devant lui sur le marbre gris de la table, un doigt allongé vers le vocable inconnu.

— Comment épelles-tu ça ?... H-y-p... Bon, m'y voici. Hypo... hypo... Hypocondre. Hypocrite. Tu as dit : hypostèle ?... Ça n'y est pas.

— Tu es sûr ? fit Uzélim d'un air soucieux. Eh ! bien, veux-tu que je te dise ? ça ne m'inspire pas confiance. Ces jeunes gens cherchent à nous jeter de la poudre aux yeux avec des mots de leur invention.

— Mais de quelle année est-il, ton dictionnaire ? demanda Ulina tournant les pages si impétueusement qu'un coin de feuille lui resta dans la main. Voilà pour toi, à recoller, fit-elle en regardant son frère d'un air sévère comme s'il eût été l'auteur du dommage. Je remets le morceau à la place d'où il est tombé, c'est au mot *chou*, tu t'en souviendras pour le retrouver. Un dictionnaire de 1841 ! Je vous demande un peu s'il a coulé

de l'eau sous les ponts depuis qu'on l'a fait!... La science a marché, Uzélim. Quand j'étais en Podolie, les conversations que j'entendais me tenaient au courant; je suis même certaine que M. le comte parlait souvent d'hypostèles. A juger par ce qui précède, cela se rapporte aux bâtisses en fer. Mais nous n'allons pas nous laisser arrêter par un mot; continue, Uzélim, continue. Moi, j'aime cette idée de bâtisses en fer. Le facteur vous apporte ça tout prêt dans une caisse, en paquets bien étiquetés; vous n'avez besoin que d'un tournevis et voilà votre maison montée. Plus de maçons, plus de gâcheurs de chaux... C'est propre, ça peut se faire en chambre!

— Mais c'est une innovation, dit Uzélim secouant la tête. Je préférerais mettre mes capitaux dans une affaire bien assise.

— Moi, je favoriserais des commençants, s'ils offraient quelques garanties. Ils écrivent gentiment, ces petits ingénieurs, ils sont bien élevés. Une idée, Uzélim. A ta place, je leur demanderais leur photographie.

— Pour quoi faire? s'écria-t-il un peu effaré.

— Pour juger de leur mine. Je m'entends assez en physionomies, je te dirai tout de suite: « Voilà une figure qui me revient. » Ou le contraire. A un homme qui n'aurait pas de menton, fût-il trente-six mille fois ingénieur, je te dirais: « Ne lui confie pas un centime. » Le menton exprime la base du caractère, M. le comte me l'a répété bien des fois.

— Mais crois-tu que cela se fasse... en affaires, cette demande de photographies? objecta faiblement M. Uzélim.

— Certainement, affirma-t-elle. Cela se fait tous les jours.

— Si je leur proposais plutôt un échange?... Ce serait plus poli. J'enverrais notre dernière, où nous sommes

assez bien, toi surtout appuyée sur cette colonne brisée.

— Cela pourrait établir une confiance mutuelle, mais je ne sais trop si l'usage... murmura sa sœur.

Ulina n'aimait point, devant son frère, à paraître embarrassée. Elle changea d'entretien assez brusquement, se leva pour ouvrir la fenêtre, huma une odeur dans le quartier, et se rappela tout à coup qu'elle n'avait plus de café grillé.

— Si tu descendais m'en prendre une demi-livre chez M[me] Chapatte? dit-elle à Uzélim. Ça te ferait respirer l'air un moment, et pendant ce temps je réfléchirais. N'oublie pas de lui dire que le dernier était brûlé... Je ne sais plus si c'était le dernier ou l'avant-dernier, mais c'est égal, ça lui montrera que je ne suis pas femme à m'arranger de tout.

Uzélim prit son chapeau, descendit, et d'un pas tranquille d'homme qui a fini sa journée, il se dirigea vers le coin de la rue. Il aimait assez, depuis quelque temps, ces petites visites de voisin à M[me] Chapatte. C'était une femme d'une conversation agréable, qui savait vous mettre à l'aise, qui vous faisait valoir.

— Ah! monsieur Uzélim, je n'osais plus vous espérer. Il est tantôt neuf heures. J'allais fermer les volets et je disais justement à Boubette : Gageons qu'il aura promis un rhabillage pour demain et qu'il y passera la nuit plutôt que de manquer de parole... Ah ! pour un homme de parole, monsieur Uzélim ...

— Mais non, mais non, je vous assure... fit-il dans une grande confusion.

— Vous êtes trop modeste, c'est ce que dit chacun. Faites-moi le plaisir de vous asseoir une minute, j'ai un conseil à vous demander.

Elle passa son tablier sur le petit divan de cuir tout bat-

ant neuf qui meublait gentiment l'angle le plus intime de la boutique ; puis, M. Uzélim s'étant assis, elle resta debout devant lui à le contempler d'un air rêveur.

On disait de Mme Chapatte : c'est une belle femme. Mais si l'on en venait à la détailler, on ne trouvait plus que ses bandeaux. Irréprochables, d'un noir de jais, lustrés comme un satin, ondulés sur leurs bords et gonflés dans le milieu, c'étaient de vrais chefs-d'œuvre qui attiraient l'œil et le retenaient captif. Quand on parlait à Mme Chapatte, instinctivement on s'adressait à ses bandeaux, et l'on s'en allait emportant une idée très vague du reste de sa personne. Il y avait dans cette coiffure impeccable comme l'indication d'une supériorité, quelque chose d'impérial qui produisait son effet sur les timides. M. Uzélim était de ceux-ci, et vaguement il attribuait à Mme Chapatte de grandes capacités.

Cependant le silence où demeurait cette dame finit par le gêner un peu, et il dit, frottant avec lenteur un de ses favoris grisonnants, — c'était une petite manie qu'il avait, comme pour s'assurer que le favori était toujours à sa place ; M. Uzélim était plein de ces petites manies douces :

— Un conseil, madame Chapatte? Volontiers, si c'est dans mes moyens.

Mais, comme elle demeurait immobile et absorbée, il sentit sa gêne augmenter. Pour endurer obstinément l'ennui d'un de ces longs silences, il faut être plus fort que ne l'était M. Uzélim. Le premier qui parle est celui qui se soucie le plus de l'opinion de l'autre, et il est, par conséquent, en raison même de sa politesse, de son amabilité, battu d'avance. M. Uzélim parla.

— Sur quel sujet? il ne s'agit pas d'un placement d'argent? fit-il d'un ton de plaisanterie.

— D'argent? Non, non, fit Mme Chapatte sortant de sa rêverie.

Ensuite elle parut regretter ce non par trop catégorique; elle poursuivit, après avoir pris un tabouret près du comptoir sur lequel elle s'accouda:

— Quoique je ne doute pas que vous puissiez me donner un excellent conseil, même s'il s'agissait d'un placement d'argent. Un homme comme vous est au courant des questions financières.

— Très peu, madame Chapatte, très peu... Rien n'est sûr, rien n'offre de garanties suffisantes. Ah! l'on est parfois bien embarrassé, fit-il avec un grand soupir.

Mme Chapatte le regarda un instant, puis baissa les yeux comme si, dans sa mémoire, elle inscrivait une note.

— Quant à moi, fit-elle gaiement, je n'ai pas de tels soucis. Tout mon avoir est dans les riz, dans les cafés, dans les sucres. J'achète, je vends, mes tiroirs se vident, je les remplis de nouveau. Mon argent fait ainsi sa ronde quatre ou cinq fois par année. Et puis, on l'a toujours sous les yeux, n'est-ce pas? On compte sa caisse chaque soir, on fait peu de crédit. Le capital est toujours là, ou bien son équivalent en bonnes denrées coloniales...

Les yeux de M. Uzélim erraient par la jolie boutique reluisante, peinte à neuf, car Mme Chapatte l'occupait depuis six mois à peine; ils se portaient dans la pénombre sur les étiquettes des tiroirs, des bocaux, sur les rayons de mercerie, que des boutons de porcelaine étoilaient d'innombrables petits yeux, sur les pains de savon empilés en blanches architectures.

— Du café, du sucre, il en faudra toujours, ce n'est pas affaire de mode, ajouta sententieusement Mme Chapatte.

Et, sur cet aphorisme, M. Uzélim devint rêveur à son tour. Mais, d'un petit air sémillant, son interlocutrice le ramena à leur point de départ.

— Excusez-moi. Le sujet de mes affaires n'a pour vous aucun intérêt. Je voulais vous parler de ma petite Berthe ; vous et votre sœur, vous avez été très bons pour elle. Imaginez que cette enfant a un amoureux. Oh ! très petit, très jeunet, mais enfin, il assure que ses intentions sont sérieuses. Vous qui connaissez tout le monde, le connaissez-vous ? Moi, je suis trop neuve dans l'endroit, j'ai besoin qu'on me renseigne. Il s'appelle Aimé Mouttet, il est typographe.

II

Boubette.

Typographe, oui, pour l'heure présente, mais lui et Boubette avaient de bien autres aspirations ! Leurs espérances, en cet instant même, les enveloppaient comme d'une gaie clarté, bien que le reflet oblique d'un jaune reverbère pénétrât seul dans l'embrasure où ils se tenaient debout, serrés l'un contre l'autre, la main dans la main.

Deux enfants, ces amoureux. Elle dix-huit ans, lui dix-neuf, et si petits, si maigrelets, qu'on les eût mis sur une cheminée, de chaque côté de la pendule, comme des amoureux en biscuit de Saxe. Ils se trouvaient mutuellement très bien. Boubette, roussotte et pâlotte, avec sa petite tresse blonde et son ruban vert, avec son petit menton qui pointait en avant, avec ses gestes de gamin et son joli rire impertinent, Boubette était pour Aimé la perle des blondes. Elle, de son côté, bien que

peu encline à la vénération, admirait le front d'Aimé. Ce front évasé et trop large écrasait une figure mince aux traits fins, une figure de fille rendue plus féminine encore par des cheveux bruns qui bouclaient tout autour de la façon la plus absurde. Aimé Mouttet était assez fier de ses cheveux, parmi lesquels, en proie à l'agitation typographique, quand il cherchait en vain quelque majuscule dans son casier, il passait fébrilement les doigts. Il était fier aussi de son développement frontal, qui le consolait d'un thorax insuffisant. Sous son bourgeron bleu, il avait les épaules tombantes d'une demoiselle, et le buste déplorablement étroit ; il le savait, il se mesurait souvent à l'aide d'un ruban métrique, et il prévoyait bien qu'à la prochaine revision il serait exclu du service militaire. C'est pourquoi il se hâtait d'aspirer à d'autres lauriers.

— Faut-il donc qu'elle le tue ? demandait Aimé à demi-voix, les yeux fixés sur la rue solitaire, à travers les vitres que la buée de leur chuchotement ternissait et que Boubette essuyait de temps à autre, du bout du doigt.

— Assurément ! répondit-elle. Après ce qu'il a fait, il n'a pas le droit de vivre une minute de plus.

— Vous trouvez donc sa conduite abominable ? interrogea Aimé d'un air de vive satisfaction.

— Oh ! il n'y a pas de mot pour le dire ! Adresser à Gontran ces lettres d'Hermine !

— Cela vous paraît invraisemblable ?

— Pas le moins du monde. Quand on fait tant que de se payer un traître, il faut bien qu'il agisse en traître. Non, non, c'est très bien amené, c'est parfait. Pour moi, je n'osais plus souffler. Mais la grande scène où elle le tue, vous me la laisserez faire, dites ? Ce n'est

que juste : c'est moi la première qui ai dit qu'elle devait le tuer.

— Nous n'en sommes qu'au second chapitre, chère Boubette. Souvenez-vous que, d'après notre plan, le traître a de la besogne jusqu'à la fin, dans l'incident de la bague.

— Ah ! s'écria Boubette, laissez-moi tranquille avec ce plan ! Alexandre Dumas n'en faisait jamais.

Aimé se tut et passa la main dans ses cheveux ; au bout d'un instant il reprit :

— Je crois cependant qu'un plan est utile, surtout pour des commençants, et quand on travaille à deux, comme nous. Nous pourrions aller dans des directions tout à fait différentes...

— Bah ! on se retrouve toujours. Et encore, ça ferait naître quelques petites complications, il en faut, des complications. Tenez, je vous dirai l'idée qui m'est venue hier, en frottant le parquet de Mlle Ulina. Vous n'avez jamais frotté de parquet, vous ; vous croiriez difficilement combien cela fait fourmiller d'idées. J'en ai la tête toute pétillante par moments... Il me semble que ça devrait se voir ! Eh bien, pour tuer cet abominable Ferdinand, — oh ! l'horrible homme avec ses sourcils épais comme des moustaches et qui se rejoignent, — je ne veux ni du pistolet ni du poison. C'est trop usé, cela, c'est trop vieux jeu. Ecoutez. Hermine vient de découvrir la trahison... Elle entre. Portière de satin brodé... rose... Non, c'est un fumoir...

— Jaune, dit Aimé avec fermeté. Dans tous les documents que j'ai parcourus jusqu'ici, un fumoir est jaune, à moins qu'il ne soit oriental.

— Vous n'aimez pas le vert ? fit Boubette tout à coup, étouffant un soupir.

— Mais si. Pourquoi cette question ?

— Pour rien. Je reprends... Donc, portière de satin jaune. Ferdinand est là, à demi couché sur un divan, fumant une cigarette dans un narghilé turc... Un narghilé, c'est une sorte de porte-cigare ?...

— Oui, ma chère, répondit Aimé promptement.

— Bien. Dans un narghilé de nacre. Oh ! la nacre, c'est mon idéal. Je voudrais tout avoir en nacre. Hermine s'approche, pâle, pâle... Son peignoir est bordé de cygne. Non, il était bordé de cygne dans le premier chapitre ; elle ne portera pas deux fois le même peignoir, fit d'un ton dédaigneux la petite Boubette qui n'avait pas tous les ans une robe neuve. J'y penserai, mais je poursuis... Une conduite électrique se dissimule sous les tentures, communiquant avec un globe laiteux qui éclaire la pièce. Ici, description. Oh ! j'adore les descriptions, j'y mets tout ce qu'il y a de plus cher ! Hermine s'est munie d'une mince tige de fer, elle s'approche de la conduite, elle fait dériver le terrible courant, et quand elle le tient, elle se précipite sur Ferdinand, lui applique le courant dans l'oreille. Il tombe foudroyé. Pas de bruit, pas de fumée, rien. Elle rentre dans sa chambre et remet en place la baguette de rideau dont elle s'est servie. Est-ce assez moderne, cet effet !

— Riche ! fit Aimé avec enthousiasme. Dans la pratique, je me demande si ça pourrait se faire. J'espère bien que non... Tiens ! voilà que vous perdez encore votre ruban ! exclama-t-il après quelques minutes passées dans une tendre et mutuelle admiration. C'est la cinquième fois que je le ramasse depuis l'heureux jour où nous avons fait connaissance.

Aimé cueillit délicatement le nœud vert sur le plan-

cher où il était tombé ; Boubette tendit la main lentement, comme à regret. Elle attira sur son épaule sa petite queue couleur paille et se mit en devoir d'y renouer le ruban.

— Mais serrez donc un peu plus, vous allez le perdre de nouveau, fit Aimé avec sollicitude.

« Il n'aime pas le vert, non, il ne l'aime pas, » pensait Boubette mélancoliquement.

Depuis cinq semaines qu'ils se connaissaient, elle avait, en effet, perdu cinq fois son nœud vert, exprès, avec des battements de cœur et un romantique espoir. Cet espoir, c'était de ne pas le retrouver, c'était de savoir qu'Aimé le portait sur son cœur, dans sa poche de gilet, et que bien des fois par jour il en tirait cet article de mercerie pour le baiser passionnément.

« Préférerait-il un gant ? Mais des gants, je n'en ai pas à perdre, songeait Boubette. Ma vieille paire est par trop malpropre. Quant aux neufs, c'est maman qui ferait une tête si je les dépareillais ! »

— Entrez donc, cher monsieur, entrez, fit Mme Chapatte qui ouvrit la porte toute grande. Ah ! mes petits conspirateurs, que faites-vous là dans le coin ? Je t'avais donné mon tablier à repriser, Boubette.

A cette voix de cuivre, les deux petits amoureux tressaillirent comme des coupables et se lâchèrent la main.

— Il me parlait de ses projets, maman, dit Boubette, ça m'a fait oublier cette reprise.

Ils se regardèrent, ils eurent un sourire à la fois timide et ravi, et puis un peu de pitié pour cette pauvre maman, pour ce pauvre M. Uzélim, restés platement assis dans une boutique vulgaire, tandis qu'eux, se donnant la main, fiers comme des monarques, traversaient de nobles appartements tout en nacre et en satin

jaune... Au bout d'un instant, c'en fut trop, Boubette n'y put tenir et déborda.

— Il écrit un roman, monsieur Uzélim. Moi, je fais les descriptions, je lis pour ça tous les catalogues de meubles du Bon-Marché. Nous espérons que son journal prendra notre roman en feuilleton... Sans payer, mais ce sera toujours un commencement...

— Tiens ! mais voyez donc ! fit Mme Chapatte, ils ne m'avaient jamais parlé de tout ça. Des châteaux de cartes, d'ailleurs, mais si ça les amuse, ces deux petits... Allons, Aimé, puisque M. Uzélim nous fait le plaisir de passer un bout de soirée avec nous, courez chez le rôtisseur au coin de la place, et rapportez-nous vos poches pleines de marrons. J'ai reçu aujourd'hui le moût nouveau de Neuchâtel, nous ferons ensemble un petit réveillon bien amical.

— Pas à cause de moi, madame, protesta M. Uzélim confus.

— A cause de vous, au contraire, en votre honneur. Vous avez soutenu deux femmes abandonnées, poursuivit Mme Chapatte qui passa un doigt sur ses bandeaux pour les lisser. Je suis arrivée ici inconnue, sans amis, vous avez accueilli ma Berthe, vous l'avez employée; jamais à la fin de la semaine son petit salaire ne lui a manqué.

— Ah ! par exemple ! exclama M. Uzélim qui rougit cette fois.

— Oui, vous trouvez tout naturel d'être un brave homme... Je ne dis pas que le salaire soit bien « conséquent, » mais je m'en remets à votre justice, à celle de Mlle Ulina. Ah ! voici les marrons.

Aimé Mouttet, tout hors d'haleine, vida ses poches dans une serviette qu'on noua aux quatre coins et qu'on

posa sur la petite table, et chacun alors, glissant sa main dans une des ouvertures, la ramena pleine de marrons tout chauds. Le moût blanc, doux comme le bon raisin, piquait déjà pourtant d'une petite pointe espiègle, et s'amusait à faire fuser d'innocentes étincelles dans les cerveaux. A la seconde poignée de marrons, M. Uzélim devint plaisant; il prétendit que Boubette et son Aimé faisaient exprès de plonger ensemble leur main dans la serviette. Ils se récrièrent, mais Boubette, intérieurement, trouvait que son petit typographe n'aurait pas dû protester si fort. Leurs doigts se seraient rencontrés un instant parmi les marrons, aurait-ce donc été un crime? « C'est drôle, pensait-elle, il est plein de jolies idées pour Gontran qui fait la cour à Hermine; pour son propre compte, il est... oh! il est parfois complètement inepte! »

— Mais c'est vous, fit-elle tout à coup tournant sa soudaine petite colère contre M. Uzélim qui en demeura béant, c'est vous qui faites exprès d'être tout le temps fourré dans la serviette avec maman!

L'attaque était si inattendue qu'Aimé Mouttet éclata de rire, ainsi que Mme Chapatte, et M. Uzélim, d'abord déconcerté, se décida à en faire autant.

— Oh! riez! s'écria Boubette dont les lèvres tremblaient, moi je n'aime pas du tout ces plaisanteries.

— Bah! bah! dit sa mère, tu les aimerais assez, mais je te connais, ma petite, quelque chose t'a vexée.

— Pas du tout, fit-elle secouant sa tête si fort que son ruban vert alla frapper la joue d'Aimé très voisine.

Alors Boubette rit à son tour, et comme Aimé eut l'esprit de répondre : « Au contraire, » quand elle lui demanda : « Ça vous a fait mal? » toute ombre se dissipa.

Le petit typographe parla à son tour de ses projets

d'avenir. Il rêvait de fonder une feuille d'annonces, très modeste, mais qui pourrait se développer par la suite. La littérature, bien qu'il s'y sentît porté, confessa-t-il en baissant modestement les yeux, ne pouvait être dans sa vie que comme des coquelicots dans un champ : l'ornement, non l'essentiel.

— Joli ! soupira Boubette, qui prit note de cette image.

A chaque instant, Mme Chapatte tournait un regard plein d'inquiète déférence vers M. Uzélim, comme pour lui dire : « Que pensez-vous de tout cela? » et M. Uzélim, persuadé que le sort de ces deux jeunes créatures dépendait de lui, répondait d'une voix toute mouillée d'indulgente émotion : « J'approuve, j'approuve tout à fait. »

Il faisait tiède dans la chambre, la lueur de la lampe était discrète, un mol confort alanguissait délicieusement jusqu'à la gaieté même ; le moment était venu où infailliblement quelqu'un proposerait de décrocher la guitare et de chanter en chœur :

Voguons loin de la plage....

Tout à coup un doigt mystérieux gratta la vitre en dehors, puis une grêle de petits coups secs, comme de petites pierres, exécuta un roulement. Aimé se leva avec un geste qui signifiait : Femmes, soyez sans crainte !

Il alla droit à la fenêtre et l'ouvrit.

— M. Uzélim est-il là ? demanda une voix dont le propriétaire parut en même temps, car il s'enleva d'un saut à l'aide de ses deux mains posées à plat, et puis s'assit sur le rebord extérieur de la fenêtre.

C'était un grand garçon maigre qui salua Aimé Moutet d'un petit sifflet familier.

— Salut, toi ! Tu es dans le trèfle jusqu'au cou, à ce

que je vois. Je rentrais me coucher, monsieur Uzélim, quand Mlle votre sœur — qui est dans un état! — m'a prié de venir à votre recherche. « Tu lui diras, qu'elle m'a dit, que j'ai besoin de lui, et qu'il monte quand il voudra, mais tout de suite ! ! » C'est militaire, ça.

— J'avais oublié ma sœur, murmura M. Uzélim qui se leva fort agité. Et le café... Une demi-livre, madame Chapatte, s'il vous plaît. Bonsoir, jeune homme, bonsoir. Tous mes vœux, Boubette... Grillé? mais assurément, nous en avons du vert à la maison... Merci, merci, bonsoir...

Il oubliait son chapeau, que Boubette dut lui mettre dans les mains. Derrière son dos il y eut quelques sourires échangés, mais le sourire de Mme Chapatte avait une teinte de verjus; la dame pensait : « Ce sera difficile, il craint sa sœur comme le feu. »

— Ecoute, toi, dit-elle à sa fille quand Aimé Mouttet eut pris congé à son tour, tu n'es donc bonne à rien? Tu n'as donc ni langue ni oreilles? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ce vieux garçon avait de l'argent à placer?

— Mais, il ne me raconte pas ses affaires, maman, fit Berthe qui baissa les yeux et tortilla son tablier dans l'attitude traditionnelle d'une ingénue.

— Bah! bah! Tu es fine quand tu veux. Combien a-t-il, voyons? est-ce une somme un peu importante? Il doit en parler à sa sœur.

— Je ne sais qu'une chose, dit Boubette avec un mouvement d'épaules impatient. Le mercredi matin, ils lisent ensemble la *Gazette du commerce* en déjeunant ; quand j'arrive, ils parlent très bas, ils disent des choses comme ça : « C'est peut-être avantageux, mais il faudrait des garanties, » et Mlle Ulina lui répète : « Ah ! tu es trop craintif. » Voilà tout ce que je sais, maman. Tu me tor-

drais comme un drap que je ne pourrais pas t'en dire davantage.

Mme Chapatte restait pensive.

— Bien, bien, ma Berthe, la discrétion est une jolie chose. Souviens-toi seulement qu'on a des devoirs envers ses parents. Je suis dans de grands embarras, et si tu peux m'aider à en sortir...

M. Uzélim trouva sa sœur à demi renversée dans le fauteuil américain, haletante d'asthme et de colère.

— Ah ! te... ah ! te voilà ! articula-t-elle péniblement, soufflant à chaque mot. D'où... d'où...

— Remets-toi donc avant de parler, fit-il. Tiens, respire un peu de camphre, ça te fera du bien.

Elle démêla quelque froideur dans ses attentions; alors, indignée, elle trouva la force de s'asseoir toute droite et de prononcer d'une haleine :

— D'où viens-tu ?

Quelle était l'influence perverse qui lui changeait son frère, son bon Uzélim si aisément terrorisé ?

— Je viens de chez Mme Chapatte où tu m'as envoyé toi-même acheter du café.

— Vous l'avez donc grillé de compagnie, qu'il t'a fallu toute la veillée pour cela ?

Ici, l'asthme fut le plus fort et lui coupa la parole entièrement; alors, appuyant une main sur sa poitrine qui se soulevait en tumulte, elle étendit l'autre vers la pendule douloureusement.

— Eh bien, quoi ? dit son frère. Il est dix heures, c'est une heure très convenable.

La main se dirigea vers le plafond et M. Uzélim leva les yeux, étonné.

— Là-haut ? je ne vois rien. Attends donc de pouvoir

t'expliquer, Ulina. Nous avons l'air de deux sourds-muets. Je vais me mettre à faire des gestes, moi aussi.

Le doigt de sa sœur s'agitait toujours vers les espaces supérieurs ; alors M. Uzélim secoua énergiquement la tête, roula les yeux et exprima par les mouvements de ses épaules et de ses mains qu'il ne comprenait pas. Elle se dressa, riant à moitié, à moitié fâchée, toussant, s'étouffant, agitant les bras pour chasser son frère dont la pantomime continuait.

— Oui, là-haut, cria-t-elle enfin. Le jeune Mentha... Il rentrait, je l'ai envoyé te chercher. J'étais en peine, à de pareilles heures, on t'avait attaqué peut-être...

— Pour me dévaliser d'une demi-livre de café ?

— Quelle langue il a ce soir! murmura-t-elle comme se parlant à elle-même. Et quelle excitation!... Bon, le voilà qui renverse une chaise à présent !

M. Uzélim, assez agité en effet, venait d'ignorer la présence d'une chaise qui se trouvait devant ses pieds. Un peu honteux, il ramassa ce siège, puis s'assit dessus croisant les bras.

— Vous avez bu et mangé, dit sa sœur d'un ton catégorique qui n'était point celui d'une question.

— Des marrons et du moût, puisque tu veux tout savoir, répondit-il.

— Je n'y vois pas le moindre mal, fit Ulina tout à coup radoucie. Il est bien juste que tu te dissipes un peu, de temps en temps. Tu serais même rentré à onze heures que je n'aurais rien dit, si je l'avais su à l'avance. Mais j'étais inquiète, réellement. Passe-moi la bouteille du camphre. Tu m'as gâtée, mon pauvre Uzélim, tu as toujours été si rangé.

— Il n'y a pas eu préméditation, je t'assure, dit-il se calmant à son tour. Mme Chapatte avait besoin d'un

conseil, nous avons causé, et puis la petite collation s'est trouvée sur la table. J'ai passé une soirée charmante.

— Je n'en doute pas, fit Ulina sèchement. Mon cher ami, ces petites soirées charmantes pourraient te coûter cher.

M. Uzélim ouvrit des yeux ahuris.

— Fie-toi à mon instinct, poursuivit Ulina qui respira fortement la bouteille de camphre. J'ai déchiffré Mme Chapatte. C'est une femme insinuante, elle se colle à vous comme un cheveu mouillé. Ce qu'elle cherche, mon pauvre Uzélim... Voyons, n'es-tu pas célibataire ?

Il eut un petit soubresaut et regarda sa sœur fixement, puis il se permit un léger éclat de rire; elle vit avec horreur qu'il paraissait enchanté !

— Ah ! c'est ainsi que tu le prends ! dit-elle.

— Tu te trompes, tu te trompes ! protesta-t-il frottant un de ses favoris et la face tout épanouie.

— Je ne me trompe pas le moins du monde. Tu verras bien. Ah ! ce n'était pas la peine de venir m'établir chez toi ! exclama la pauvre Ulina prête à pleurer. J'aurais mieux fait de rester en Podolie....

Son frère se leva et lui prit les mains.

— Quelle bêtise ! Je n'ai pas la moindre intention de ce genre. C'est très maladroit de ta part d'y faire allusion.

— Ah ! je le vois bien ! dit-elle sanglotant tout de bon. Tu n'y pensais pas... Mais tu es flatté... C'est très mauvais signe !

III

Comme un papillon.

Mme Chapatte déployait plus d'ingéniosité à faire de mauvaises affaires que d'autres gens à en faire de bonnes. Elle était trop habile, c'était là le grand mal.

Au lieu de vendre avec un bénéfice raisonnable d'honnêtes denrées coloniales, elle baissait les prix, et falsifiait adroitement la marchandise pour y retrouver son compte. Un peu de chènevis dans le poivre en grains, pas mal de poussière dans le poivre en poudre, beaucoup d'eau dans le vinaigre, par philanthropie, et d'incroyables mélanges huileux dosés avec mystère dans son arrière-cuisine, et d'effrayants repétrissages de beurre, et deux ou trois tours de laine enlevés habilement à chaque écheveau, — de quoi tricoter des bas à Boubette, — et le léger coup de pouce donné à la balance tandis que l'acheteuse a le dos tourné, toutes ces pratiques étaient familières à Mme Chapatte.

Elle prenait à les cultiver un mal énorme, et vraiment, à rester tout bonnement honnête, elle eût trouvé moins de peine et presque autant de profit. Car la clientèle, mise en défiance par certains indices, finissait par s'insurger; il s'ensuivait de grandes scènes dont Mme Chapatte ne sortait pas toujours victorieuse, malgré sa suavité, ses protestations et le prestige de ses inimitables bandeaux.

Deux fois déjà, elle avait dû quitter des localités plus importantes que cette dernière, vendre son fonds au rabais, émigrer parmi d'autres populations candides. Pour réparer ses pertes, Mme Chapatte spéculait sur les cafés; elle y avait été dernièrement fort malechanceuse; de grosses échéances, imminentes, la menaçaient.

De plus, son coup de pouce commençait à être connu dans le quartier; les clientes surveillaient d'un œil soupçonneux cette balance si prompte à descendre et passaient ensuite chez le boucher pour vérifier leur kilo de sucre ou de riz. De semaine en semaine, la

vente diminuait, l'acheteur se faisait grincheux; les cafés baissaient toujours, les sucres n'augmentaient pas. Une complète déveine. Mme Chapatte s'en prenait à sa fille, principalement, et à l'Amérique, quand elle était lasse de gronder Boubette. Si ces pays vagues, là-bas, où pousse le café et où les présidents durent ce que durent les roses, avaient organisé une petite révolution, une petite guerre de rien, l'affaire de se bloquer mutuellement leurs ports pendant quelques mois, les cafés auraient monté...

De sa famille, Mme Chapatte n'avait rien à attendre; elle ne pouvait compter, la pauvre femme, que sur les ressources de sa fertile diplomatie. Tout doucement, elle chercha autour d'elle, allumant sa petite lampe brillante dans l'espoir d'attirer quelque gros nigaud de papillon ébloui.

— As-tu répondu à ces petits ingénieurs? demanda Mlle Ulina le lendemain matin à déjeuner.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils sont petits? fut la réponse de son frère.

Il bourrait de pain un bol immense de café au lait, comme sa mère, dans son âge tendre, lui avait enseigné à le faire, et comme il l'avait fait depuis lors tous les matins de sa vie.

— Ah! fit lentement Ulina qui savait son frère sur le bout du doigt, tu n'as pas écrit. Autrement tu n'ergoterais pas. Tu es dans une drôle de phase, Uzélim.

— Pas le moins du monde, fit-il laissant voir un certain malaise. C'est toi qui es étrange. Tu supposes des choses...

— As-tu écrit?

— Non.

— Pourquoi?

— L'affaire n'est pas sûre, et puis c'est trop loin.

— Tu ne saurais t'attendre à faire travailler ton argent sous tes yeux.

— Peut-être, murmura-t-il d'un air rêveur.

Mlle Ulina, par un grand effort, se retint d'ajouter quelque chose, mais elle se promit de surveiller son frère.

Il retourna le soir même chez Mme Chapatte, ayant besoin, dit-il, d'un peloton de ficelle. « Va, mon pauvre frère, pensa Ulina, va te faire mettre cette ficelle à la patte. »

M. Uzélim souriait comme un matin de printemps quand il entra chez sa voisine. Il se sentait jeune; un petit air de bravade pétillait dans ses yeux. Non qu'il eût la moindre intention matrimoniale, mais un rien de danger, dans sa disposition actuelle, n'était pas pour le faire fuir.

Un joli petit groupe de famille, arrangé comme exprès pour toucher les cœurs sensibles, ou comme pour être peint par un peintre bourgeois, s'offrait aux regards dans l'angle reculé, presque un chez-soi, que meublait le petit divan de cuir si neuf, et devant lequel le comptoir massif se dressait comme un rempart de la vie privée.

— Nous nous sommes installés ici ce soir, dit Mme Chapatte, afin que je n'aie pas à me déranger sans cesse pour répondre à la sonnette. Comme vous voyez, M. Mouttet passe de nouveau la soirée avec nous, mais je n'ai pas l'intention de permettre tout l'hiver de pareilles assiduités.

— Oh ! maman, sa chambre est si froide ! implora Boubette.

— Et c'est si joli de vous voir réunis en famille,

ajouta M. Uzélim. On entrerait dans la boutique tout exprès pour cela.

— Si le cœur vous en dit ? fit aussitôt Mme Chapatte avec un engageant sourire.

« Si le cœur vous en dit ?... songeait le célibataire. Ah ! c'est par trop explicite, cela se rapporte au groupe de famille... Ulina avait raison. » Il eut envie de reculer.

— Un peloton de ficelle, madame, s'il vous plaît, commanda-t-il froidement.

— Ficelle rose, monsieur ?

Rose ? il fronça le sourcil. Quelle allusion y avait-il là-dessous ?

— Non, grise. Grise, madame.

— C'est que j'ai là de la ficelle rose très jolie, pas chère, et comme vous avez à faire beaucoup de petits paquets mignons pour votre clientèle...

M. Uzélim se dérida. C'était plausible, cela, c'était même une idée ingénieuse. Elle songeait à tout, cette Mme Chapatte.

— Voyons-la donc, votre ficelle rose.

Il s'accouda sur le comptoir et regarda dans le coin, là-bas, les deux petits amoureux très sages d'ailleurs, très raisonnables, assis à un grand mètre de distance l'un de l'autre, Boubette sur le divan, tricotant un châle de laine, et son Aimé sur un tabouret dur, avec de grandes feuilles de papier ministre devant lui, qu'il couvrait d'une écriture fiévreuse. Boubette parlait tout bas, sans le regarder. De temps en temps elle faisait une pause et se touchait le front de son aiguille. Elle dictait. Tout autour, leur fiction d'or élevait comme un mur enchanté ; le monde extérieur, la boutique et ses tiroirs, et la clientèle, et les échéances n'existaient plus.

— Ils sont touchants ! fit M. Uzélim attendri.

— Oui, dit Mme Chapatte. Puissent-ils être plus heureux que je ne l'ai été !

— Vous n'avez pas été heureuse ?

Faire cette question, c'était s'approcher très près de la flamme, c'était la raser ; c'était, pour le gros papillon, offrir déjà à griller le fin bout de ses ailes.

— Heureuse ! fit-elle d'un ton assez acerbe. Non, ah ! non, la vie m'en redoit, du bonheur !

M. Uzélim vit un nuage lui passer devant les yeux; il se cramponna des deux mains au bord du comptoir. Pourquoi, oh ! pourquoi s'était-il aventuré sur ce sol mouvant ?... Enfin il réussit à dire d'un air fort peu sympathique :

— Chacun n'a pas ici-bas tout le bonheur qu'il mérite.

— Mais vous, monsieur Uzélim ? Ah ! si un brave homme comme vous n'était pas heureux...

— J'ai mes peines, madame, j'ai mes peines.

— Oui, je comprends, fit la dame en baissant la tête de façon à ce que la lumière de la lampe suspension vînt jouer sur les ondes artistiques de ses cheveux. Vous êtes un peu solitaire... Votre sœur est excellente sans doute, mais ce n'est pas là le cercle de famille... Ah ! nous serons toujours heureuses de vous ouvrir le nôtre... Je vous comprends si bien !

Elle soupira, et le pauvre papillon sentit ses ailes grésiller jusqu'à la racine ; il ne lui en restait qu'un petit bout, juste assez pour un effort désespéré de retraite.

— Oui, j'ai eu ces pensées-là autrefois, articula M. Uzélim se trouvant la langue un peu pâteuse. Mais je ne les ai plus, Mme Chapatte, non, plus du tout. Ma sœur me suffit, réellement...

Il devenait rouge, puis pâle; son émotion eût été visible aux yeux les moins pénétrants. Mme Chapatte, fine comme l'ambre, en resta d'abord interdite, puis elle eut une lueur, puis un sourire passablement sarcastique.

— Mais au moins, fit-elle sans trop chercher de transition, mais au moins votre position est claire, tandis que la mienne! En général on me croit veuve.

— Vous ne l'êtes pas? demanda M. Uzélim d'une voix brisée.

— On dirait que c'est la ruine de toutes vos espérances, cria-t-elle avec un éclat de rire.

— Mais pas du tout... Je suis très heureux au contraire...

— Oh! je vous crois. Non, je ne suis pas veuve. Seulement il ne me convient guère de crier sur les toits que mon mari, après s'être conduit à mon égard en vrai chenapan, est parti pour l'Amérique d'où il m'écrit de sept en quatorze, toujours pour me demander de l'argent, que je ne lui envoie pas du reste.

M. Uzélim s'était redressé. Les deux mains posées sur le comptoir, il regardait Mme Chapatte d'un air infiniment soulagé et affectueux; sa confiance dans la candeur féminine revenait par grandes bouffées, il croyait de nouveau au désintéressement, aux amitiés pures...

La porte s'ouvrit, la sonnette tinta, Mlle Ulina parut.

Depuis une mortelle demi-heure, elle était en proie à d'extrêmes inquiétudes. Laisser son frère, innocent, débonnaire, résister seul à des artifices fort subtils, était-ce bien là son devoir? Toute seule, se balançant machinalement dans son fauteuil, elle versa quelques pleurs sur l'instabilité des choses. Elle s'était crue établie pour toujours dans cette chambre paisible où tous ses souvenirs avaient trouvé place. Faudrait-il repren-

dre la vie errante, exposer le pauvre vieux œuf d'autruche à de nouvelles aventures? voir s'adresser à une autre les prévenances de son frère, elle qui pour un bout de fil à ramasser s'essoufflait si abominablement!

Pour rendre justice à Ulina, son chagrin n'était pas tout égoïste. Elle voyait fort clairement que Mme Chapatte n'était pas la femme qu'il fallait à Uzélim, si, hélas! il lui fallait une femme... Elle était trop doucereuse, trop fine mouche, sa coiffure était trop lustrée, trop ondée, trop archifinie pour ne pas trahir de perfides desseins. Et ses affaires, étaient-elles bien limpides seulement?... Mlle Ulina frémit. Au bord de quel abîme son frère se promenait-il inconscient?

Bien qu'elle n'en fût guère coutumière, elle descendit ses étages, ayant pris à peine le temps de jeter un fichu sur sa tête. Tout en marchant, essoufflée par l'émotion et par sa hâte, elle tâtait son porte-monnaie dans sa poche, elle cherchait le prétexte de quelque emplette.

— Comment, c'est toi! fit M. Uzélim, tournant vers sa sœur un visage si épanoui qu'elle crut y voir l'aurore du jour des noces.

— Oui, c'est moi... J'avais oublié de te dire...

Elle haletait, cherchant des yeux une chaise. Mme Chapatte fit rapidement le tour du comptoir pour la secourir.

— Ah! ma pauvre demoiselle, comme l'asthme vous tient! C'est la bise; elle souffle très fort ce soir. Asseyez-vous. Vite, Boubette, un verre, un peu d'eau et quelques gouttes d'alcool de menthe. Ou le préférez-vous sur du sucre?

Mlle Ulina trouva la force de repousser très vivement le cordial que lui présentait Mme Chapatte.

— Merci, fit-elle gonflant les narines avec hauteur, je ne prends jamais rien chez des étrangers.

— O Ulina ! murmura son frère d'un ton plein de reproche.

Puis, se rappelant que ses préventions à elle n'avaient pu encore être dissipées, comme les siennes, par la révélation de tout à l'heure, il se pencha à son oreille tandis que la marchande très digne, offensée, s'éloignait.

— Ulina, tu te trompais joliment ! Elle n'est pas veuve.

Il découpa ces quatre mots fort nettement, bien qu'à voix basse.

— Tu en es sûr ?

— Parfaitement. Son mari est en Amériqne, il lui écrit, il peut reparaître un de ces quatre matins. Nous avons été fort injustes, ajouta M. Uzélim, et moi, — il rougit, — très fat par-dessus le marché. Jamais une femme ne m'a fait l'honneur de s'occuper de moi.

— Bah ! qu'en sais-tu ? répliqua sa sœur.

Elle acheta un paquet de chicorée, puis se leva et prit le bras de son frère. Elle ne se sentait rassurée qu'à demi.

— Viens-tu ?

— Eh bien !... si cela t'est égal, non, pas encore. Je n'ai pas tout à fait fini.

Ce qu'il voulait, maintenant qu'une entière confiance était rétablie, c'était sonder délicatement Mme Chapatte sur le rendement de son commerce. Cette dame, qu'il avait soupçonnée d'avoir de ténébreux projets, lui apparaissait à cette heure transparente comme un cristal. Les égards que depuis le premier jour de leur connaissance elle lui témoignait étaient manifestement désintéressés, un simple jet du cœur. M. Uzélim s'abandonna à une

sécurité délicieuse. Il pouvait enfin, sans arrière-pensée, donner carrière à son obligeance naturelle, à ses sentiments de bon voisin, de vieil ami. Il pouvait admirer les bandeaux de Mme Chapatte comme on admire une œuvre d'art dans une galerie, et s'asseoir non loin de Boubette, causer paternellement avec cette petite fille dont la vivacité l'amusait.

— Point alinéa, dit Boubette. La description est finie.

— Est-ce moi qui vous empêche de poursuivre ? demanda M. Uzélim. J'en serais désolé !

— Oh ! nullement. Je suis au bout de mon rouleau, voilà tout. Cinq pages de description, le boudoir d'Hermine. Je ne sais plus qu'y mettre. J'y ai mis une volière, un aquarium, une boîte à musique en forme de fontaine qui joue des airs par le goulot, des chaises en nacre, deux palmiers artificiels dans le fond, avec un hamac suspendu entre deux...

— Pourquoi artificiels ?

— Mais je ne sais pas... A cause du climat. Il est vrai que dans un boudoir la température doit être fort égale. Aimé, raturez artificiels et mettez naturels. « Deux palmiers naturels... » Oui, c'est beaucoup mieux. Merci, monsieur Uzélim, vous seriez un excellent critique.

— Mlle Berthe est étonnante dans les descriptions. Une abondance de détails ! fit Aimé d'un accent admiratif.

— Oh ! le détail, qu'est-ce que cela ? M. Mouttet se charge du plan, des grands traits, des scènes de passion. Oh ! il excelle dans la scène de passion !

Aimé sourit, passa la main dans ses boucles de cheveux, et comme Boubette câline se penchait un peu vers

lui à travers la petite table, il s'aventura à se pencher également ; leurs fronts se rencontrèrent au-dessus du papier ministre avec un petit choc, et des deux, ce fut celui d'Aimé qui rougit le plus.

M. Uzélim n'avait rien vu; il posait des questions à Mme Chapatte qui allait et venait, mettant tout en ordre, préparant des pesées de sucre, de soude, pour le lendemain, jour de marché. « On achète, on vend, puis on achète de nouveau, » ces mots trottaient dans l'esprit de M. Uzélim. Il serait bien agréable d'avoir le droit, chaque soir, de s'informer de la vente et de se dire, à chaque acheteuse entrant, à chaque panier sortant : « Voilà mon argent qui roule... mais pas trop loin, il reste dans le quartier. »

Il demanda sans avoir l'air d'y toucher quel intérêt un capital pouvait bien produire dans les denrées coloniales. Si Mme Chapatte avait voulu le pousser, il serait allé jusqu'au bout peut-être, mais elle était bien trop fine pour cela ; elle répondit nonchalamment, et son air de belle indifférence rendit M. Uzélim plus confiant encore. Il voulut savoir si Mme Chapatte n'avait jamais songé à prendre un commanditaire, quelqu'un de discret, naturellement, qui ne souhaiterait que d'avoir son argent bien placé. Non, elle n'y avait jamais songé. « Elle a donc tous les fonds nécessaires, » se dit M. Uzélim. A la pensée qu'elle n'avait pas besoin de son argent, il se sentit d'autant plus désireux de le lui offrir.

— Je crois que je vais entamer la scène du cimetière, disait Aimé serrant à deux mains son front trop large où bouillonnait l'inspiration. J'ai composé tout le jour des faire-part de deuil, cela m'a mis en veine !...

IV

Boubette choisit.

Il n'y avait que des pommes au marché, mais il y en avait par cascades, et les teintes vertes, dorées, écarlates des belles reinettes à côtes, des pommes raisin chères aux écoliers, étaient avivées encore par la jaune jonchée des feuilles de platanes qui tombaient sur elles. Un va-et-vient matinal sous la promenade où se tenait le marché, les fichus rouges sur la tête des marchandes, les tabliers blancs des bonnes affairées, des chaînes d'enfants qui se tenaient par la main, tournant autour des larges vannes d'osier pleines de fruits si beaux, veloutés encore du fard des vergers, tout cela était fort gai à voir. M. Uzélim, bien qu'il n'eût pas déjeuné encore, s'en délectait, et son plaisir fut rendu plus vif par la rencontre qu'il fit de Mme Chapatte.

— Marché superbe, madame. Si la vigne a peu donné, au moins les pommes sont magnifiques, on pourra en faire provision. J'ai jeté un coup d'œil général. Je vais reporter les prix à ma sœur. Nous conseillez-vous les reinettes de Hollande ou les reinettes carrées, comme pommes à beignets ?

Mme Chapatte s'assit sur un banc, car son panier était fort lourd. Elle était en cheveux, le marché se trouvant à deux pas de chez elle, et tous ceux qui en passant admiraient l'ordonnance de sa coiffure devaient se dire, s'ils étaient le moins du monde observateurs de la nature humaine : « Pour avoir érigé avant huit heures du matin d'aussi parfaits bandeaux, il faut avoir l'âme tranquille et des affaires qui marchent d'elles-mêmes. »

— Je conseillerais les reinettes carrées, décidément, dit Mme Chapatte.

— Vous vous entendez à tout, fit M. Uzélim.

Sa voisine ne sourit pas à ce compliment; elle se sentait un peu oppressée, moins maîtresse d'elle-même que la veille. Le moment décisif était venu. Parlerait-elle de ce commanditaire qu'il lui avait presque proposé ? Par quel détour discret reprendrait-elle cet entretien ?

Le facteur passait au fond de la promenade; il aperçut M. Uzélim, revint sur ses pas pour lui tendre un journal.

— La *Gazette du commerce*. Je la reçois une fois par semaine, fit M. Uzélim déchirant la bande d'une main un peu nerveuse. J'ai des fonds à placer.

— Ah !

Mme Chapatte sut mettre dans ce monosyllabe juste assez d'intérêt pour le rendre poli, juste assez de froideur pour laisser à son interlocuteur la responsabilité de poursuivre.

— Oui, et c'est un grand embarras. On me les demande de divers côtés, mais je me défie des entreprises nouvelles. Quelque commerce bien assis, d'un genre simple et solide, des articles toujours demandés, comme les denrées coloniales... Réellement, madame Chapatte, vous me rendriez service en faisant rouler mes fonds avec les vôtres.

De quelques instants elle ne put répondre ; elle craignait de trahir sa joie. Il attribua ce silence à d'autres causes et insista.

— Nous en parlerons, dit-elle enfin. Entrez chez moi, il y a la question de l'intérêt à débattre.

Il la suivit. Elle fut aimable, mais froide et assez détachée.

— Quelle somme? demanda-t-elle.

— Cinq mille francs, répondit M. Uzélim tout à coup honteux d'avoir considéré cela comme un gros capital.

Boubette était déjà montée chez Mlle Ulina. Quand elle revint à la maison, vers onze heures, elle trouva à sa mère une figure toute singulière, presque bouleversée par une hilarité qui cherchait à se contenir.

— Qu'as-tu donc, maman? fit-elle d'une voix dolente pleine de reproche. On dirait à chaque minute que tu vas éclater de rire.

Une cliente entra, une bonne femme toute ronde, qui à peine dans la boutique donna cours à ses griefs amers. Elle avait trouvé dans ses pois secs toute une poignée de gravier.

— La bonne soupe que cela fait pour mon mari, quand il rentre d'avoir « rigué » à l'atelier! Et c'est à moi qu'il s'en prend. Non, madame Chapatte, non, ce n'est pas bien d'arranger ainsi le monde qui se confie. Vous vous en repentirez, madame, c'est moi qui vous le dis!

Mme Chapatte exprima tous ses regrets. On ne pouvait vraiment s'attendre à ce qu'elle triât ses pois secs, pois après pois, avant de les vendre. Mais elle se plaindrait à son fournisseur, et elle espérait bien que la prochaine fois madame serait complètement satisfaite; madame voudrait-elle bien accepter quelques pruneaux secs pour les enfants, qui aiment toujours à grignoter?

La cliente, un peu radoucie, entr'ouvrit le couvercle de son panier, mais en s'en allant elle conjura encore Mme Chapatte de renoncer à ses procédés de falsification qui finiraient par lui porter malechance.

— Elle a peut-être raison, murmurait Mme Chapatte revenant à son comptoir. Si, comme je l'espère, mes

affaires se remettent sur un bon pied, nul ne vendra de denrées plus pures que les miennes... Mais les bénéfices sont si petits !... Un sou par-ci, une once par-là, il semble que personne ne doive s'en apercevoir. Mais la clientèle est d'une rapacité!... Voyons, Boubette, n'allonge pas ainsi le menton, on dirait que tu regardes avec... A quoi penses-tu ?

— Je pense au 15, répondit Boubette d'une voix qu'elle rendit à dessein creuse et sépulcrale.

Elle savait d'avance qu'une question directe n'obtiendrait pas de réponse. Sa mère vint à elle en riant, la secoua par les épaules et puis lui chiffonna la figure entre ses deux mains, s'écriant :

— N'y pense plus, petite nigaude, n'y pense plus ! Nous couvrirons nos échéances.

— Oh ! fit Boubette avec un petit geste d'incrédulité, tandis que son visage pâlot se couvrait d'une vive rougeur.

— Tu ne me crois pas? Oh ! la sotte fille qui ne voit rien, qui ne comprend rien !

Boubette leva le nez vers le plafond et prit un air dédaigneux.

— Ma foi non, je ne la vois pas, cette pluie d'or. C'est qu'il en faudrait pour nous remettre à flot ! Les tiroirs sont presque vides, nous n'avons plus qu'un seul pain de sucre.

— Je vais écrire à l'instant pour faire des commandes, dit la mère s'asseyant à son pupitre.

— Oh ! maman, pas cela ! s'écria Boubette dans une véritable alarme. Avec quoi paierons-nous ? Et ces énormes sacs de café que nous avons achetés trop cher et qu'il faudra vendre à perte... Et les vieilles dettes de l'autre magasin !... Quelle vie ! quelle vie !

Elle laissa tomber sa tête sur ses deux bras et se mit à sangloter.

— Ma petite, puisqu'il faut tout te dire, fit sa mère qui se tourna vers elle lentement, j'ai des fonds, je les aurai demain. M. Uzélim est très heureux de nous les confier.

— Mais, maman, exclama Boubette, c'est les jeter dans un trou !

— Si ça lui fait plaisir !... Après cela, tu te trompes parfaitement. Une fois sortie de ces embarras momentanés, je donnerai à mes affaires une nouvelle extension, le capital se refera peu à peu... Tâche de rentrer dans ton bon sens, dit-elle arrêtant sur sa fille un regard dur. Tu devrais être au troisième ciel de cette aubaine. Il n'y avait pas d'autre alternative... Ou trouver un prêteur... ou couler.

Tout le jour, la pauvre Boubette offrit aux yeux courroucés de sa mère un visage défait, des paupières rouges. Elle aurait voulu cacher sa tête quelque part, ne plus rien voir, ne plus entendre tinter cette odieuse sonnette de la boutique... Sans doute elle y avait pensé, à ces échéances, mais elle croyait que ce serait comme les autres fois : sa mère faisait un petit voyage pour aller renouveler les billets; on payait les intérêts avec la poignée d'argent qu'on avait en caisse, et puis quelque débiteur arriéré venait par chance s'acquitter; on avait du répit pour trois mois... Depuis des années, les choses se passaient de la sorte. Il y avait bien une débâcle pour finir, on liquidait. Mais c'était assez amusant de liquider, le magasin ne se désemplissait pas, on vendait jusqu'aux vieux fonds de tiroirs, ensuite on partait, on allait recommencer ailleurs, avec de nouvelles espérances... Au jour le jour on vivotait ainsi ; on s'y faisait parfaitement,

sauf qu'on aurait préféré sauter à pieds joints sur les dates du 15 ou du 30...

Mais prendre l'argent de M. Uzélim! Plus tard, quand il serait vieux ou malade et qu'il viendrait réclamer ses économies pour en vivre, que faudrait-il lui répondre ?... Non, cela c'était voler, tout simplement. Un si excellent homme! l'autre semaine, ne lui avait-il pas, pour rien, raccommodé sa petite broche de cornaline, le premier cadeau d'Aimé! M[lle] Ulina était très bonne aussi, mais sévère pour les gens qui mènent mal leur barque ; elle disait parfois des choses que la pauvre Boubette ne pouvait s'empêcher de prendre à son compte, sur le désordre dans les affaires, sur l'abominable trafic des billets. Mais que dirait-elle, grand ciel, quand elle saurait ?... M. Uzélim n'avait pu faire cette offre avec le consentement de sa sœur; il avait eu un moment d'insanité.

Boubette enfiévrée allait et revenait sans repos, faisant sa besogne tout de travers. Elle cherchait à prendre une résolution. Ah! ce n'était pas facile, entre deux épouvantes : celle de la honte d'un côté, oui, mais de l'autre côté la colère maternelle, la ruine, et puis quoi ? Bien des fois déjà sa mère, à la veille d'un de ces affreux 15, lui avait dit : « Si on refuse de renouveler, c'est fini... Je suis fatiguée de cette déveine, je plante tout là. Nous irons gagner notre vie chacune de notre côté. »

Mais ce garçon qu'elle aimait et qui peut-être n'avait pour elle qu'un petit sentiment bien débile... Quand elle touchait ce point-là dans son cœur, elle aurait pu crier. Ce qui le retenait, Aimé, c'étaient ces pages et ces pages qu'il écrivait sous sa dictée, c'était le brouillard d'imagination qu'elle savait évoquer, à travers lequel il la voyait blanche et blonde et délicieuse, la petite rous-

sotte au menton pointu. La veille encore elle croyait qu'ils en avaient devant eux pour tout l'hiver, de ces soirées délicieuses où il était Gontran, où elle était Hermine dans de fantastiques peignoirs tout en brocart... Y renoncer, c'était dur, mais peu de chose encore : si elle partait, le lien ne se romprait-il pas?... Arrivée là, Boubette cessait de penser et pleurait toutes ses larmes.

Jusqu'au soir, elle attendit qu'une solution intervînt d'elle-même. Sa mère, sévère et froide, ne lui adressait pas la parole. Après le souper, Boubette comme à l'ordinaire prit ses deux cruches, une à chaque main, et s'en alla à la fontaine. C'était au coin de la rue, une petite vasque ovale, polie, où l'eau tombait d'une grosse tête verte et grimaçante. A cette heure, Aimé Mouttet, sortant de son imprimerie, rencontrait là Boubette sous prétexte d'une carafe à remplir. Ils échangeaient quelques mots, ni bien longs ni bien tendres, car les bonnes du voisinage allaient et venaient, leur jetant des regards par-dessus l'épaule.

Pourquoi Aimé parut-il ce soir à Boubette plus petit, plus faiblet que de coutume? Tous deux chétifs, n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre? Elle n'était pas trop jolie, elle le savait, avec ses cheveux en mince petite queue, son ruban fané, ses rousseurs qui s'effaçaient un peu l'hiver, mais qui revenaient en essaim chaque printemps. Et lui, aurait-il trouvé ailleurs des yeux pour l'admirer? Ce grand front évasé qu'elle *savait* être un signe de génie, d'autres y voyaient simplement la marque ancienne d'une hydropisie de cerveau. On est si méchant!

— Ne venez pas à la maison ce soir, Aimé, dit-elle d'une voix émue.

— Il n'est rien survenu de fâcheux, j'espère?

— Non... seulement nous sommes dans des embarras

d'argent. « Autant le préparer un peu, » songea-t-elle. Vous ne savez pas ce que c'est, vous, ajouta Boubette avec amertume.

Il hésita un instant, puis, par un effort de générosité qui lui coûta, — il aurait préféré garder cette supériorité, même fictive, sur Boubette, — il dit :

— Je ne le sais que trop. Mon père en a tout le temps, des embarras d'argent. Je lui envoie ce que je peux, chaque fin de mois.

— Ah! c'est bien à vous! s'écria-t-elle.

Mais, revenant à sa propre situation, elle soupira très fort :

— Aidez-moi, Aimé, donnez-moi un bon avis... Dites-moi, par exemple, que je ferais très bien d'aller voler dans la poche d'un honnête monsieur de quoi nous tirer d'affaire.

Elle riait et pleurait à la fois, énervée. Son rire n'était pas gai, à la pauvre petite. Aimé inquiet s'approcha d'elle; l'obscurité protectrice de ce recoin qu'effleurait seulement le vague reflet d'une devanture, leur permit de se presser un instant l'un contre l'autre, de se regarder dans les yeux, bien profond... Tout à coup Boubette se dégagea, saisit ses cruches vides comme elle les avait apportées, et s'enfuit vers la maison.

Le soir, dans son lit, elle pleura; elle se promit même de pleurer toute la nuit, de tremper entièrement son oreiller, comme font les belles affligées des romans. Mais le sommeil l'emporta sur le chagrin; à minuit elle dormait, et c'était sa mère qui veillait, agitée, impatiente, attendant fiévreusement le matin.

Mlle Ulina avait fini son ménage à hauteur d'appui, comme elle disait, et se reposait maintenant. Boubette,

à quatre pattes sous la table, essuyait les pieds de ce meuble, des griffes de lion d'un redoutable aspect.

— Mais que fait-elle donc si longtemps là-dessous, cette petite! exclama Mlle Ulina qui, tricotant dans son fauteuil à balançoire, suivait d'un œil scrutateur tous les mouvements de « la personne pour se baisser. »

— J'enlève la poussière, mademoiselle, répondit Boubette d'une voix étouffée.

Elle délibérait en elle-même sur les avantages et les dangers qu'offrirait une lettre anonyme. M. Uzélim serait-il convaincu? montrerait-il la lettre à Mme Chapatte?... Un trait de plume, une boucle, la forme d'une majuscule pouvait trahir sa main. Quelle scène alors! ce serait bien la fin de tout... Et puis, on n'y croit jamais qu'à moitié, à ces lettres anonymes. Oui, mais comment parler à M. Uzélim sans que personne s'en aperçût?

— Je t'assure, Boubette, disait Mlle Ulina reprenant un sujet déjà traité, que le bleu serait tout à fait ta couleur. Ce petit chapeau, nous le ferons garnir de bleu... Quand mon frère m'a raconté ta petite histoire, cela m'a remué le cœur, vraiment... Si je te disais, Boubette, que moi aussi, à dix-huit ans, j'étais fiancée, ou tout comme. Nous avions échangé des promesses. Mais le pauvre garçon était sans cesse obligé de voyager. C'était sa vocation, Boubette, il était courrier. Et que de langues il savait! cinq ou six pour le moins. Hélas! il mourut d'une insolation à Messine, dix ans après. L'œuf d'autruche que tu vois là, il l'avait acheté au bazar de Tanger à mon intention... Alors je me suis dit : Boubette aura un gentil chapeau cet hiver, pour se promener avec son fiancé qui est très bien, quoique un peu trop petit. Mais vous pouvez grandir encore tous les deux, vous êtes si jeunes...

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc, cette extraordinaire créature ?

Boubette, assise sous la table et la tête sur ses genoux, sanglotait à fendre l'âme.

— C'est... c'est votre bonté, mademoiselle Ulina.

— Mais il n'y a pas de quoi... Remets-toi donc, sors de là-dessous. Autrement je serai obligée d'aller t'y ramasser, et tu sais, quand je me baisse, j'ai un accès.

Une petite larme mouillait aussi les paupières de la bonne demoiselle, petite larme dédiée aux vieux souvenirs. Mlle Ulina chercha son mouchoir de poche, ne le trouva pas et se leva pour aller le quérir dans la pièce voisine qui était sa chambre à coucher... Boubette dressa la tête, son cœur battit d'une résolution éperdue. Le moment était là; si elle réfléchissait une seconde de plus, son courage fondrait...

M. Uzélim, tranquillement assis à son établi, le microscope à l'œil, penché sur une fine chaînette d'or dont il fermait les anneaux, tressaillit tout à coup. Une main s'était posée sur son bras, une bouche tiède tout près de son oreille chuchotait haletante :

— Ne nous prêtez pas d'argent, monsieur Uzélim, je vous en supplie... Il serait perdu d'avance... Nous faisons de très mauvaises affaires, il y a des échéances terribles pour le 15. Maman l'avait oublié... sans doute...

M. Uzélim poussa en arrière sa calotte de velours, comme pour y mieux voir ; il se tourna vers Boubette, la regarda à pleins yeux, effaré, cherchant ses mots...

— Et c'est votre mère... qui vous a chargée ?...

— Non, non, c'est moi, toute seule... Oh! ne le lui dites pas, trouvez un moyen... Oh ! je ne sais pas ce qu'elle me ferait... Voici mademoiselle qui revient !... Mon-

sieur Uzélim, vous direz, n'est-ce pas? jusqu'à votre dernier jour que j'ai été une honnête fille!...

Elle se précipita sur le premier meuble qu'elle rencontra et se mit à l'épousseter fiévreusement, tournant le dos à la porte par laquelle rentrait Mlle Ulina. M. Uzélim y voyait trouble à travers son microscope, la lime qu'il avait saisie au hasard limait dans le vide.

V

Le train part.

Monsieur et madame, qui avez lu jusqu'ici, vous expliquerai-je pourquoi M. Uzélim, tenté d'abord de faire un grand acte de désintéressement, ne le fit pas? Cela ne vous est jamais arrivé, peut-être. Dans ce cas, vous serez trop sévères pour M. Uzélim, que je ne voudrais pas, moi, déchiqueter d'un scalpel impitoyable.

Peut-être qu'il redouta l'ire de sa sœur, et les reproches et les doléances. Peut-être que son indignation contre Mme Chapatte, cette femme artificieuse, l'emporta sur sa compassion pour Boubette. Il se dit peut-être que ce sacrifice ne servirait qu'à allonger la corde, qui casserait tout de même un jour ou l'autre. Peut-être pensa-t-il judicieusement que Boubette gagnerait à être séparée de sa mère par une ruine irrémédiable, que sa sœur à lui avait été fort heureuse à l'étranger, qu'on trouverait une bonne place à la petite. Peut-être aussi tenait-il à son argent, tout simplement. Beaucoup de gens ont cette faiblesse.

Il écrivit un mot fort bref à Mme Chapatte, lui signifiant que ses fonds avaient trouvé un autre emploi. Ce qui n'était pas exact, d'ailleurs. A l'heure qu'il est,

M. Uzélim continue à correspondre avec des ingénieurs, des industriels; il propose des échanges de photographies à des gens qui aussitôt,— pauvre innocent M. Uzélim ! — le tiennent pour un farceur. Aucun placement ne lui semble offrir de garanties suffisantes, sauf son secrétaire, où ses neveux, les trois garçons d'Ulucien les cinq filles d'Uzénobie, trouveront après lui la somme intacte dormant paisiblement.

Et les jours qui suivirent... L'écrasement absolu de l'infortunée Mme Chapatte, puis ses colères folles, ses soupçons, puis le singulier instinct de la femme à expédients reprenant le dessus, puis la nique faite aux créanciers : « Voilà, voilà mon fonds, ma caisse, mon mobilier, servez-vous !... La plus belle fille du monde, vous savez... »

Ce ne fut pas une faillite, grâce à son insinuante habileté qui sut attendrir les uns, ébahir les autres. Ce fut une liquidation.

Et, tandis qu'on liquidait, Boubette raccommodait son petit trousseau, ne cessant de tirer l'aiguille que pour s'essuyer les yeux. Mlle Ulina, au premier mot de la débâcle, avait écrit en Podolie, à « sa famille ; » justement il se trouva que dans une terre voisine on avait besoin d'une bonne pour parler français et enseigner cette science vague, « les premiers principes. » Que faire ? Boubette aimait encore mieux aller en Podolie qu'à Genève comme femme de chambre. Au moins personne ne peut dire que vous êtes en service, et puis, quand on revient, on sait une langue étrangère.

— S'il manque quelque chose à son trousseau, tu puiseras ici, dit M. Uzélim en mettant un petit paquet dans la main de sa sœur.

Et rien ne manqua au trousseau. Jamais Boubette ne s'était vue si bien montée. Tant de linge, tant de bas, deux robes neuves, et ce charmant petit chapeau bleu, et un couteau à manche de nacre, de nacre, cet idéal de la splendeur !... Et un flacon d'eau de Cologne, et la perspective d'un long voyage en chemin de fer ! Par moments, elle aurait sauté de joie devant sa malle, mais elle pensait alors à Aimé et elle tirait son mouchoir. Cependant, même ce nuage-là avait sa doublure d'argent, comme dit le poète, car Aimé se montra sous un très beau jour dans cette triste période. Il fut tendre, attentif, il fut même passionné et déclara à Boubette que sans elle le monde entier était vide pour lui. Il jura d'écrire toutes les semaines et d'envoyer en Podolie la copie de chaque chapitre à mesure qu'il éclorait, avec des blancs pour les descriptions, dont Boubette gardait le monopole.

Le jour du départ, ils étaient tous sur le quai de la gare, et la locomotive soufflait bruyamment, et les employés couraient à droite et à gauche, et les portières claquaient, mais Boubette ne pouvait se résoudre à monter en wagon. M. Uzélim et sa sœur se tenaient un peu à l'écart ; c'était pour voir Boubette jusqu'au dernier instant qu'ils étaient venus, non pour causer avec M[me] Chapatte. Celle-ci cachait sa douleur, — sincère assurément, une fois n'est pas coutume, — derrière sa voilette épaisse.

— Va, ma petite, va ! Puisses-tu avoir plus de chance que ta mère !

— O maman, comme tu seras seule ! Aimé ira te voir souvent. Mais ne te remets pas dans les affaires, dis, promets-le-moi...

— En voiture, en voiture !

— Au revoir, tous ! Merci, merci... Aimé, encore un mot... Non, je ne sais plus... Oh ! s'en aller toute seule, toute seule !...

Ce dernier petit flocon de fumée blanche, tout ce qui reste du train disparu, comme on le suit des yeux jusqu'à ce qu'il s'évanouisse !

Presque aux pieds d'Aimé, un bout de ruban fané bruissait et voletait comme une feuille morte... Aimé se baissa, saisit ce pauvre petit nœud vert que tant de fois il avait vu les doigts de Boubette attacher au bout de sa petite cadenette blonde. Tout à coup il le pressa contre ses lèvres, très fort, et un gros sanglot monta du fond de sa poitrine... Ah ! si Boubette avait vu cela ! Mais elle pleurait dans un coin du coupé !...

Heureusement, on revient même de la Podolie.

T. COMBE.

L'AGE DE L'ACIER

SIR HENRY BESSEMER

The creators of the age of steel, by W. T. Jeans. — London, 1890.

Nous avons rendu hommage, ici même, à la mémoire de Krupp, de William et Frédéric Siemens, ces hommes à qui l'industrie métallurgique doit tant de belles découvertes. Il nous reste à retracer la carrière de celui qu'on place, à bon droit, au premier rang des créateurs de l'âge de l'acier, sir Henry Bessemer.

On a donné au siècle qui va expirer le nom de siècle de la vapeur, et, anticipant sur les événements, on décerne dès aujourd'hui à la période dans laquelle nous allons entrer le nom d'ère de l'électricité. On pourrait tout aussi bien dénommer notre époque d'après la matière première qui la caractérise. Il y a une soixantaine d'années, le bois prédominait encore dans les constructions, et les métaux n'y jouaient que le rôle d'auxiliaires. L'année 1835 vint changer tout cela. L'inauguration du premier chemin de fer fut le point de départ d'une phase nouvelle, non seulement au point de vue des com-

munications, mais aussi des matériaux mis à la disposition de l'architecte et de l'ingénieur. Dès cette époque nous voyons le fer supplanter peu à peu les produits de nos forêts. Il règne bientôt en maître, jusqu'au jour où il est non pas remplacé, mais au moins délogé de sa situation prédominante par un proche parent, l'acier, qui imprime un cachet tout spécial à notre fin de siècle. Depuis une dixaine d'années l'acier entre à peu près seul dans la construction des grands navires et des viaducs de longue portée. Fait plus significatif encore, ce métal tend à supplanter le fer dans son domaine par excellence, les voies ferrées, qu'on appellera peut-être plus justement chemins d'acier, lorsque les rails actuels seront tous remplacés par une voie où le métal, sinon créé, du moins immensément perfectionné par Bessemer, aura triomphé des obstacles qui s'opposent encore à son adoption générale. Nos lecteurs n'ignorent pas non plus que l'acier joue aujourd'hui un rôle prépondérant dans la fabrication des bouches à feu, des projectiles et des blindages. Le classique canon de bronze n'est plus qu'un souvenir, et s'il ressuscite jamais, ce sera probablement sous la forme d'un alliage de cuivre et d'aluminium.

Cette révolution dans l'art des constructions, nous la devons avant tout à sir Henry Bessemer, un des rares inventeurs que les fruits de leurs veilles ont promus au rang de millionnaires. La carrière de cet homme éminent est d'autant plus caractéristique que c'est en bonne partie dans l'amour conjugal qu'il puisa l'énergie nécessaire pour renverser les innombrables obstacles dont est semée la route des innovateurs.

Fait peu connu, le père de notre héros était établi en France à l'époque de la révolution. Nous le trouvons, au plus fort de la tourmente, membre de l'Académie des

sciences et employé à la Monnaie de Paris, situation qui, grâce aux assignats, lui laissait trop de loisirs. Aussi Robespierre transforma-t-il d'un trait de plume Anthony Bessemer en directeur d'une boulangerie nationale, chargée de nourrir la populace parisienne. Naturellement, la fureur révolutionnaire ne tarda pas à se tourner contre lui, qu'on accusait d'affamer les sans-culottes. Jeté en prison, Bessemer parvint néanmoins à s'enfuir en Angleterre, où il débarqua dans le plus profond dénuement. Par bonheur, le gouvernement britannique sut apprécier ses talents. Une situation avantageuse, créée à son intention à la Monnaie de Londres, lui permit de se marier et de réaliser le rêve de tout véritable Anglais : la construction d'un *cottage*.

C'est dans ce *home*, situé à Charlton (Herefordshire), qu'Henry Bessemer vit le jour en 1813. De bonne heure, il montra des aptitudes particulières pour la mécanique et les arts manuels, aptitudes que son père encouragea en lui faisant cadeau d'un tour. A dix-huit ans, Henry Bessemer débarque à Londres à peu près sans le sou. « Je n'y connaissais pas une âme, lisons-nous dans une de ses lettres, et nul ne me connaissait. Je me faisais l'effet d'un simple chiffre dans l'océan immense des entreprises humaines. » Pour comble de malechance, Henry Bessemer était alors déjà en proie à la manie des inventions, et il trouva moyen de tomber amoureux d'une jeune personne aussi peu fortunée que lui. Ses débuts furent donc des plus pénibles et, n'eût été son amour conjugal, il aurait probablement fait le plongeon dans le gouffre dévorant qu'était déjà Londres à cette époque.

A Charlton, Henry Bessemer ne s'était pas seulement adonné à l'art du tourneur. Il avait appris, à peu près sans maître, l'art plus difficile de graveur sur métaux,



et, dès qu'il fut arrivé à Londres, il chercha à utiliser ce talent. Son premier succès dans cette sphère fut l'invention d'un procédé simple et facile pour reproduire les estampilles et les timbres-poste, qui venaient de faire leur apparition. Mais, à peine eut-il mené à bien cette tâche, qu'il s'aperçut qu'il risquait de causer un préjudice énorme à son pays.

« La facilité, dit-il dans une autre lettre, avec laquelle je pouvais transformer un simple original de papier en un relief capable de produire mille copies, aurait ouvert la porte toute grande aux fraudes, pour peu que mon procédé fût tombé entre les mains de personnes sans scrupules, car le moindre commis aurait pu contrefaire à son bureau ou chez lui les timbres de l'état et les sceaux des corporations. La fabrication d'un relief à l'aide d'une simple épreuve sur papier est l'affaire de quelques minutes, et les matériaux ne coûtent guère qu'un penny. Point n'est besoin pour cela de connaissances techniques : la moindre presse à copier suffit. »

Pris de scrupules, Henry Bessemer n'eut ni trêve ni repos qu'il n'eût découvert le moyen d'annuler sa première invention. Au bout de quelques mois de travail, il était parvenu à créer un timbre qu'on ne pouvait ni transférer d'un document sur un autre, ni détruire par l'humidité, ni reproduire en le décalquant. Tout fier de ce succès, il prit le chemin des bureaux de sir Ch. Peasley, alors directeur des postes britanniques. Loin d'éconduire le jeune inventeur, ce haut dignitaire l'accueillit avec bienveillance. Dans le cours de la conversation, il lui laissa entrevoir que sa découverte, en réduisant les faussaires à l'impuissance, vaudrait à la couronne un excédent annuel de deux millions et demi de francs au bas mot. Finalement, il offrit à Henry Bessemer le poste de directeur du bureau des timbres ou une indemnité de 125 000 francs en échange de son procédé.

Notre héros, désirant avant tout une situation durable qui lui permît de conduire à l'autel sa fiancée, opta pour la première de ces propositions et remit son secret au directeur des postes. Mais, lorsqu'il voulut prendre possession de sa place, on lui opposa toutes sortes d'échappatoires et, pour comble, on refusa net de lui compter au moins l'indemnité stipulée pour le cas où l'on confierait à d'autres l'exécution des nouvelles estampilles.

Bessemer étant trop pauvre pour faire valoir ses droits en justice, — en Angleterre les procès coûtent gros, — force lui fut d'avaler l'affront qu'on venait de lui faire, et, grâce à la mauvaise foi de sir Peasley, l'administration des postes fut, sans bourse délier, en possession d'un procédé qu'elle applique encore aujourd'hui.

En dépit de cet échec, et bien que sans moyens d'existence assurés, Henry Bessemer pendit la crémaillère. Puis il se lança derechef à corps perdu dans la carrière épineuse des inventions. Nous passerons sous silence les nombreux brevets que Bessemer prit durant cette période de son existence, brevets qui finirent par lui rapporter de quoi faire aller le pot-au-feu. Il nous tarde d'arriver à une invention qui prépara, dans une certaine mesure, celle de l'acier Bessemer.

On était en 1853. Les affaires se brouillaient en Orient, et tout faisait prévoir un prochain conflit entre l'éléphant et la baleine. Dans ces circonstances, Bessemer en vint tout naturellement à reporter son attention sur les choses militaires. Doué d'une rare perspicacité, il ne tarda pas à démêler les causes de la portée si faible des canons de l'époque. Après bien des essais, qui absorbèrent son petit pécule, il se convainquit qu'elle provenait avant tout de la forme sphérique des projectiles. Adopter le projectile de forme allongée, c'était, à son idée,

remédier radicalement aux défauts des pièces de campagne et de siège. Le fameux *pain de sucre* était né.

Mais ce n'était pas tout que d'inventer le boulet ogival. Il fallait encore le faire adopter. Ayant juré et pour cause de ne plus jamais avoir affaire avec les autorités de sa patrie, Bessemer songea à Napoléon III, qu'il savait favorable aux inventions nouvelles. Il obtint une audience de l'empereur et sut le convertir à ses idées ; on s'empressa de mettre à sa disposition le polygone de Vincennes, ainsi qu'un crédit illimité sur la maison Baring. Débarrassé du souci de la pièce de cent sous, Bessemer put se consacrer tout entier à ses études, qui furent couronnées d'un plein succès. Le commandant Minié, chargé de donner son préavis sur les projectiles coniques, se déclara satisfait. Seulement il ajoutait :

« Les projectiles tournent bien, mais, si nous n'arrivons pas à un métal plus résistant pour nos canons, ils ne seront pas de grande utilité. »

Ce sont ces paroles qui amenèrent Bessemer à s'occuper des perfectionnements à introduire dans la métallurgie. Dans son rapport à Napoléon III, il annonçait son intention d'étendre ses recherches aux métaux appropriés à l'artillerie. L'empereur ayant approuvé cette idée et avancé les fonds nécessaires, Bessemer rentre à Londres, condamne la porte de son laboratoire, et n'en ressort plus qu'en possession d'un petit canon à la fois plus résistant et plus léger que les pièces usitées à cette époque. Cette pièce, que Bessemer vint soumettre en personne à son puissant protecteur, et qui fut le point de départ de l'artillerie moderne, cette pièce, — nos lecteurs l'ont deviné, — était en acier, et, pour la fondre, Bessemer avait usé d'un procédé qui devait révolutionner la métallurgie.

Il ne faut pas croire que notre héros soit arrivé comme en se jouant à ce magnifique résultat ; d'autant moins qu'à cette époque ses connaissances métallurgiques étaient faibles. Mais il considérait son ignorance plutôt comme un avantage.

« J'ai toujours vu, écrivait-il, que les industriels inventent maint petit perfectionnement dans ce qui constitue leur spécialité, mais en général ce ne sont que d'insignifiantes améliorations basées sur la nature des opérations qui les occupent tous les jours. C'est aux personnes non vouées à une branche spéciale que nous devons toutes les grandes inventions. »

Partant de cette observation, fort juste en somme, il se mit à étudier ce qui s'était fait jusqu'alors dans le domaine de la production du fer, et alla visiter les usines du nord, de façon à se bien pénétrer des avantages et des inconvénients des procédés alors en usage. Fort de l'expérience obtenue de cette façon, et affranchi de toutes les considérations secondaires qui viennent entraver trop souvent les techniciens engagés dans une spécialité, Bessemer put marcher droit au but et élaborer, dans le silence de son laboratoire de Saint-Pancras, le procédé fameux qui porte son nom actuellement.

Ce procédé consiste à remplir de fer brut à l'état de fusion un creuset piriforme nommé *convertisseur ;* puis à y lancer, par des orifices pratiqués à la base, un courant d'air dont l'oxygène se combine avec le carbone renfermé dans la fonte. Cette combinaison transforme le fer en un acier inférieur sans doute à l'acier Krupp, mais qui suffit dans la plupart des cas et qui, chose importante, est beaucoup moins cher.

Telle est la théorie. Mais dans la pratique les choses ne vont pas en général aussi bien que sur le papier. Bessemer en fit l'expérience. Il eut à travailler près de



deux ans encore avant d'obtenir, suivant son procédé, des quantités d'acier assez considérables pour qu'il pût se lancer dans la production industrielle. Ses premiers essais échouèrent même complètement, ensuite des défectuosités des fours qui maintenaient à l'état de fusion le métal renfermé dans les convertisseurs. Il fallut les reconstruire à plusieurs reprises, ce qui absorba des sommes considérables, et Bessemer eût peut-être jeté le manche après la cognée s'il n'avait pas été soutenu par les encouragements de sa femme et de son associé Langsden. Le premier convertisseur, tel qu'il s'est maintenu jusqu'à ce jour sans modifications notables, vit le jour en 1856. Il produisait un acier qui revenait à 30 francs les 100 kilos, prix de beaucoup inférieur à tout ce qu'on avait osé espérer jusqu'alors.

Après avoir pris des brevets dans tous les pays industriels et s'être assuré de la sorte les bénéfices de son invention, Bessemer publia son procédé. Cette publication fit l'effet d'un bâton qu'on plonge dans une fourmilière. Les usiniers du monde entier, désireux de s'assurer les avantages que paraissait présenter la méthode nouvelle, affluèrent à Londres, afin d'obtenir licence de fabriquer, et en peu de jours l'inventeur encaissa la jolie somme de 750 000 francs.

Cet empressement des propriétaires d'usines est d'autant plus surprenant qu'ils achetaient, pour ainsi dire, chat en poche. Evidemment, à l'aide de son *convertisseur* et de certaines qualités de fer, Bessemer obtenait un acier hors ligne. Là-dessus pas de doute possible. Mais les autres auraient-ils le même succès? Ce succès ne dépendait-il pas en bonne partie de l'espèce de fer dont usait l'inventeur? C'est ce qu'on était en droit de se demander. En effet, les fiascos furent nombreux, et Besse-

mer se vit bientôt accablé de réclamations. Cependant il ne perdit pas la tête. Convaincu que son procédé finirait par faire son chemin et qu'il était applicable à toutes les variétés de fer ou à peu près, pour peu qu'on prît les précautions nécessaires, il se remit au travail, puissamment secondé encore par sa femme et son associé. Au bout de quelques mois, il avait répondu victorieusement à ses détracteurs et était même parvenu à réduire les frais de production. Il s'engageait à fournir toutes quantités d'acier à 25 francs les cent kilos.

Mais l'enthousiame avait fait place à la méfiance. Personne ne croyait plus au procédé, et les demandes de licences se faisaient très rares. Bessemer ne fit ni une ni deux. Après avoir réalisé ses fonds, il installe à Sheffield une aciérie qui prend en quelques mois des proportions énormes, et fait de brillantes affaires, bien qu'il eût encore réduit ses prix. Au bout de peu d'années, l'industrie du fer dans les deux mondes était tributaire de Sheffield.

Les inventions purement mécaniques ne sont pas souvent rémunératrices. Pour gagner des millions, il n'y a guère que les procédés permettant de produire à bon marché des matières premières d'un usage universel. L'invention de Bessemer en est peut-être la meilleure preuve. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les chiffres suivants, que nous empruntons au livre de M. Jeans.

Après quatorze ans d'exploitation, Bessemer a retiré de la vente de ses aciéries de Sheffield vingt-quatre fois le capital qu'il y avait engagé, et, durant ce laps de temps, elles lui avaient rapporté soixante-quinze fois ce capital. Bien que ses principaux brevets dussent expirer en 1870, un grand industriel, M. Pratt, offrit en 1862 à leur heureux propriétaire 1 250 000 francs pour une

part d'un cinquième dans l'entreprise. Son offre fut acceptée, et il encaissa de ce chef plus de six millions de francs. Il ne faut pas oublier non plus que, de 1860 à 1870, Bessemer se fit, l'un dans l'autre, deux millions et demi de francs par an en vendant des licences aux industriels désireux d'appliquer ses procédés.

Aujourd'hui, l'acier Bessemer est dans le domaine public. Néanmoins son inventeur tire encore de beaux bénéfices des aciéries dont il est actionnaire.

Autres chiffres qui feront ressortir la portée de la révolution produite par l'invention de Bessemer. Avant lui la Grande-Bretagne ne produisait guère, par an, que 50 000 tonnes d'acier valant de 1250 à 1500 francs la tonne de 1000 kilos. En 1877, la production était montée à 750 000 tonnes et la valeur vénale descendait à 250 fr. En outre, grâce au procédé Bessemer, le Royaume-Uni économisait chaque année trois millions et demi de tonnes de charbon. A ces chiffres il faut ajouter la production de l'étranger, celle des usines Krupp en première ligne, soit environ deux millions de tonnes.

Où trouvent emploi ces quantités énormes d'acier ? Ce sont évidemment les chemins de fer qui en absorbent la majeure partie sous forme de rails, d'essieux et de roues, bien qu'il s'en faille encore de beaucoup que le métal Bessemer y ait évincé le fer proprement dit. Ce fut à l'exposition universelle de 1862 que les rails d'acier firent leur première apparition ; mais de là à les faire adopter par les administrations anglaises et continentales, il y avait un grand pas à franchir, et Bessemer n'y réussit qu'après mille peines. Grâce à de nombreuses démarches, il parvint, en 1865, à décider une compagnie anglaise à l'expérience suivante : sur une section nouvelle de sa ligne on installa à droite des rails

d'acier, à gauche des rails de fer ; puis on en ouvrit l'exploitation. Au bout de quelques années on avait retourné, puis remplacé onze fois les rails de fer, tandis que ceux d'acier n'avaient presque pas souffert. D'où Bessemer tira la conclusion, admise généralement aujourd'hui, qu'un rail d'acier fait au moins neuf fois le service d'un rail en fer. Quant à la différence de prix, elle n'est pas considérable. Les compagnies finirent par se convaincre que leur intérêt exigeait la transformation de leurs rails ; et en 1880 on comptait déjà 16 000 milles anglais de voies en acier Bessemer. Depuis lors l'acier a fait partout des progrès considérables, et on l'emploie presque exclusivement pour les lignes très fréquentées.

L'acier Bessemer a envahi peu à peu aussi les locomotives, les générateurs de vapeur, les navires, et plus récemment les viaducs de longue portée, celui du Forth entre autres. En revanche, pour l'artillerie, les projectiles et les blindages, il a été à peu près évincé par d'autres procédés qui donnent un métal plus résistant.

Ce fut encore l'empereur Napoléon III qui songea le premier à récompenser l'homme de génie qui avait révolutionné la métallurgie. Il s'empressa de conférer à Bessemer la grand-croix de la Légion d'honneur, sous réserve expresse de l'assentiment de la reine d'Angleterre. A l'ouïe de cette nouvelle, tout le monde pensa que le cabinet britannique ne mettrait pas le moindre obstacle au port de cette décoration et se hâterait d'imiter l'empereur. On se trompait. L'autorisation fut refusée par deux fois. Bessemer s'en vengea en faisant connaître la félonie dont il avait été victime au début de sa carrière. Ce fut un *tolle* général, et, sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement se décida enfin à autoriser Bessemer à porter les décorations que lui

avaient décernées la France d'abord et, entre temps, la Prusse et l'Autriche. Il alla même, quoique à contre-cœur, jusqu'à lui conférer la dignité de baronnet.

A la dernière réunion de l'*Iron and Steel Institute*, sir Henry Bessemer a fait connaître, pour la première fois, les détails d'une invention qui, sans égaler en importance celle du *convertisseur*, opérera cependant une révolution dans l'une des branches de la métallurgie. Il s'agit du laminage du fer et de l'acier à l'état fusible. Jusqu'à présent, pour la fabrication des tôles, on usait de lingots, portés au préalable à l'état incandescent au moyen de fours spéciaux. A l'avenir, on les produira directement à l'aide du métal liquide tel qu'il sort des hauts-fourneaux. Le procédé, fort simple, rappelle la fabrication du papier à la machine. L'acier ou le fer en fusion sont amenés dans des creusets, au moyen de petits chemins de fer, à proximité des laminoirs, où ils déversent leur contenu dans une caisse parallèle aux rouleaux de ces laminoirs. Cette caisse est percée d'orifices par lesquels la fonte s'échappe en ruisseaux pour venir se prendre entre les rouleaux. Ceux-ci la convertissent en une tôle sans fin, dont l'épaisseur dépend de l'écartement des cylindres du laminoir. La feuille de métal est ensuite coupée par des cisailles en plaques de la dimension voulue, plaques qui s'emmagasinent enfin dans une citerne, où elles se refroidissent. Toutes ces opérations prennent moins de temps qu'il n'en faut pour les décrire. La transition entre l'état de fluidité et celui de solidité parfaite ne dure que trente secondes, et il s'écoule une minute seulement entre l'instant où la fonte se précipite dans l'interstice des rouleaux et celui où les tôles viennent s'immerger dans l'eau. Un train de laminoirs de 120 cm. de diamètre peut en produire huit tonnes par heure.

Il semble probable que, grâce à l'économie résultant du nouveau procédé, avant peu la fabrication de la tôle d'acier ne comportera pas d'autre procédé que celui que nous venons d'esquisser.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres inventions de sir Henry Bessemer dans le domaine de la métallurgie. Elles n'intéresseraient guère nos lecteurs. Mais nous ne pouvons passer sous silence une entreprise qui attira sur lui, en 1869, l'attention générale.

Ayant eu beaucoup à souffrir du mal de mer, il résolut de le supprimer à l'aide d'un navire renfermant une cabine indépendante de la coque. Un mécanisme fort ingénieux, reposant sur l'action de la pression hydraulique, devait produire une stabilité absolue de cette cabine, quelles que fussent les oscillations du navire. Le modèle fonctionnait à souhait; mais, lorsqu'on passa à la pratique, et que le *Bessemer*, — tel était le nom du nouveau bateau, — prit la mer, force fut de se convaincre que le mécanisme, tout en atténuant quelque peu les oscillations, était loin de les supprimer. Les voyageurs et Bessemer lui-même tombèrent malades, tout comme s'ils eussent voyagé à bord d'un navire ordinaire. L'inventeur n'avait pas assez tenu compte d'un fait constaté cent fois. Le mal de mer ne provient pas seulement du roulis et du tangage : il est dû en partie aux exhalaisons et aux trépidations de la machine, puis à d'autres causes encore peu connues. C'est ce qui explique pourquoi on en souffre moins dans un navire à voiles. Après avoir fait quelques traversées de Douvre à Calais, le *Bessemer* partagea le sort du *Great Eastern*. Cette expérience avait coûté 500 000 francs à son promoteur.

La collation de la bourgeoisie d'honneur de la Cité de

Londres a clos dignement la série des distinctions qu'a values à sir Henry Bessemer sa grande invention.

En lui en remettant le diplôme, le City Chamberlain prononça un speech dont nous détachons ce passage :

« J'ai constaté qu'à l'exception du docteur Jenner, l'inventeur de la vaccine, et de sir Rowland Hill, le créateur de la grande réforme postale, vous êtes le seul grand *découvreur* qui ait reçu cette bourgeoisie d'honneur. Les annales des progrès de l'humanité dans les arts fournissent peu d'exemples d'une révolution pareille à celle qu'a amenée l'invention à laquelle votre nom sera à jamais attaché. Elle préviendra le retour de l'âge du fer, ce métal ayant dû céder sa place à son rival et inévitable successeur. Pour accomplir l'œuvre de pénétration qu'on leur demande, nos canons, petits et grands, devront être à l'avenir en acier ; il en sera de même de la membrure et du blindage de nos vaisseaux de guerre, et la lutte entre le fer et le fer se transformera en une lutte entre le projectile d'acier et la plaque d'acier. Mais c'est surtout dans les arts de la paix que cette révolution se fera sentir. Le monde marche aujourd'hui sur des roues avec plus de sécurité, de rapidité et de confort que jusqu'ici, parce que les bandages de ces roues sont en acier sans soudure et les rails également en acier. Leur prix est le sixième de ce qu'il était auparavant. Aujourd'hui, nos locomotives sont en acier ; il en est de même de nos viaducs, des navires de commerce, des ancres, des chaudières, des moteurs et de mille objets d'un usage quotidien. Tous ont pour base le fer modifié que nous vous devons. »

La postérité ne pourra que ratifier ces paroles, et le nom de Bessemer brillera toujours au premier rang dans le panthéon des créateurs de l'âge de l'acier, audessus de ceux des Krupp, des William Siemens, des Thomas et des Martin.

G. van Muyden.



LA GRAPHOLOGIE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

VI

Avant de commencer un portrait graphologique, il importe de s'assurer qu'on a sous les yeux un spécimen de l'écriture normale du sujet.

Par écriture normale, nous n'entendons pas nécessairement l'écriture habituelle. Beaucoup de personnes, notamment les hommes d'affaires, négociants, notaires, maîtres d'école, ont une écriture officielle, dont ils se servent habituellement et qui a quelque chose d'artificiel. Il y aura bien toujours quelque particularité graphique qui les fera reconnaître, mais aucune révélation certaine sur leur caractère. Et cela même les caractérise suffisamment : ce sont des gens insignifiants, dont la personnalité a été absorbée par le métier.

Il n'en est pas toujours ainsi. Tel négociant, quand il prend des notes sur son calepin ou qu'il écrit à un ami, redevient un homme dont le caractère individuel va se

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'octobre et novembre.

manifester plus ou moins librement dans son graphisme.

Si vous parvenez à vous procurer un document de cette nature, donnant l'écriture normale de l'individu, vous aurez de quoi faire, sinon un portrait, au moins une esquisse.

Le contraire peut arriver, c'est-à-dire que vous ayez affaire à une personne qui, pour se présenter à votre inspection, change son écriture normale en une écriture appliquée, croyant bien agir, comme ces gens qui revêtent leurs habits et leur mine du dimanche pour une visite gênante. Ils ont pris une attitude qui ne leur est pas habituelle; leur graphisme, sans être absolument mensonger, n'est plus une image fidèle de leur personnalité : la pose est manifeste. Que de fois, à la vue de la photographie d'un ami, dont vous connaissiez à fond la physionomie, vous vous êtes écrié : — C'est lui et ce n'est pas lui!

Tel sera le verdict d'un graphologue sur une écriture appliquée.

M. Crépieux-Jamin a prouvé que d'autres circonstances peuvent altérer l'écriture normale. Des circonstances psychologiques, par exemple. Si l'on a écrit sous l'empire d'une violente émotion de colère ou de dépit, dans une heure d'angoisse, de découragement, le graphisme, à la vérité, n'aura pas changé dans le fond; il aura subi des altérations plus ou moins graves dans la forme. Vous risquerez de prendre pour manifestation d'un état d'âme habituel ce qui n'était qu'impression passagère.

L'altération peut avoir aussi une cause physiologique. Un homme fatigué a l'écriture tremblante ou agitée; malade, les lignes de son écriture prendront une direction descendante, quand peut-être, ardent, ambitieux de



nature, il écrit d'ordinaire en montant. Pendant un accès d'asthme ou de palpitations de cœur il ponctuera trop généreusement, mettant çà et là, avant ou après les mots, des points inutiles, parce qu'il aura éprouvé le besoin de s'appuyer un instant sur sa plume. Curieux phénomène, n'est-il pas vrai, mais constaté par un médecin, le docteur Hélot.

D'autres fois, il suffira d'une plume rouillée et acariâtre, d'une encre bourbeuse, d'un papier mauvais ou tenu de travers pour altérer l'écriture. A la vue des lettres pâteuses, vous vous écrierez : — Voilà certes une nature sensuelle, à instincts bas et grossiers ! — quand c'est la plume et l'encre qui étaient les seuls coupables.

Il importe, on le voit, que l'écriture présentée à l'inspection du graphologue soit l'écriture normale de l'individu. Pour éviter toute chance d'erreur, on ne devrait jamais faire un portrait que d'après un ensemble de documents, à moins d'avoir acquis la certitude que celui qu'on a sous les yeux a vraiment le caractère d'une écriture normale. Aussi faut-il se défier des analyses graphologiques faites d'après une lettre, surtout quand celle-ci n'est pas accompagnée d'une enveloppe avec l'adresse. Il arrive, en effet, que l'on prenne une pose pour écrire à une personne dont on se gêne, et que l'adresse seule donne l'écriture normale.

Cherchez à vous procurer trois ou quatre lettres intimes, écrites à quelques années d'intervalle, afin de pouvoir distinguer les modifications accidentelles des manifestations constantes du caractère. Heureux si, avec ces documents, vous avez la chance d'obtenir un brouillon au crayon, écrit sans préoccupation personnelle sur un chiffon de papier.

Ce n'est pas encore tout. Nous allons même étonner quelques personnes en recommandant au graphologue de s'entourer de tous les renseignements possibles au sujet du scripteur.

L'abbé Michon ne voulait rien savoir; lorsque, en lui présentant un autographe, on s'avisait de lui donner quelques explications, il se hâtait d'y couper court en criant : — Ne me dites rien.

Il est facile de comprendre pourquoi.

Il y a vingt ans, la graphologie était une nouvelle-venue; on s'en défiait, on ne voulait pas y croire. Elle n'avait pas fait ses preuves, il fallait qu'elle les fît et que les analyses de l'abbé Michon fussent des démonstrations apologétiques. Quand il avait disséqué d'après un bout de lettre le caractère d'un personnage obscur et inconnu, de manière à convaincre ses auditeurs de la réalité de la graphologie, il se frottait les mains, joyeux d'avoir remporté une victoire.

Je ne résiste pas au désir de citer à ce propos une anecdote dont la scène fut à Lausanne. L'abbé Michon y avait donné quelques conférences. Un soir, après le dîner, il prenait le café dans son hôtel. Il y avait du monde dans la salle. Tout à coup il entendit un personnage qui disait à son voisin, tout en humant sa chope de bière et avec un accent allemand prononcé :

— Ce système de juger les hommes par leur écriture ne signifie rien; ça n'a pas de bon sens.

L'abbé bondit sur sa chaise et s'adressant brusquement à cet homme :

— Vous croyez, monsieur, que le système des écritures n'a pas de bon sens?

— Vous seriez peut-être monsieur...

— Oui, monsieur. Je suis l'auteur du système que vous jugez si légèrement... Tenez, déposez là comme moi deux pièces d'or. Je vous fais la gageure — au bénéfice des pauvres, — de vous dire qui vous êtes, quelle que soit la langue dans laquelle vous écrirez.

— Je ne veux rien gagner, répondit l'autre.

— Eh bien, écrivez ce que vous voudrez sur un chiffon de papier, et vous allez voir.

L'étranger griffonna rapidement au crayon deux lignes d'hébreu, et tendit le papier à l'abbé Michon, qui se mit à improviser une analyse.

— Vous êtes, dit-il, un homme de volonté molle; votre écriture accuse les hésitations de votre caractère. Vous avez un grand fonds de douceur.

Un groupe compact s'était formé, et l'attention était très vive.

— Vous avez, continua l'abbé, l'esprit très lucide. Votre jugement est sain. Quand vous étudiez une question, vous la voyez sous tous ses aspects.

— Très bien, très bien, disaient les assistants.

— Vous êtes un homme franc, sincère, incapable de dissimulation. Grande ouverture d'âme, grande loyauté; le signe est très marqué dans votre écriture.

L'étranger demeurait impassible. Michon continua :

— Un trait fort remarquable révélé par votre écriture, ce sont des tristesses de cœur, des chagrins, des mélancolies profondes.

— Assez, interrompit l'étranger avec émotion. Je me rends. Vous venez de saisir mon âme dans le vif. Je suis bien, hélas ! ce que vous venez de dire.

L'abbé apprit plus tard qu'il avait eu affaire au professeur Nessler, et que le pauvre homme avait perdu sa fille l'année précédente dans une course de montagne.

Triomphe complet et d'autant plus glorieux que la partie avait été engagée dans des conditions défavorables. Il fallait bien toute la légèreté française, — c'est l'abbé qui l'avoue, — pour lancer un pareil défi.

Disons-le hautement : le graphologue n'est pas un devin et ne doit pas se donner des allures par lesquelles il risquerait de discréditer la science. C'est un chercheur de vérité ; tout ce qui peut lui être utile dans la recherche de la vérité lui appartient de droit. Voilà pourquoi il fera bien de s'entourer de renseignements, lorsqu'il le pourra. Le sexe de la personne, son âge approximatif, sa profession seront pour lui des éléments d'appréciation qui lui aideront à trouver les résultantes et à faire un portrait fidèle.

Venons-en aux opérations elles-mêmes de la science.

La première consiste à étudier l'ensemble du graphisme pour se faire une idée générale, aussi nette que possible, de la position occupée par le sujet sur l'échelle des supériorités, en un mot pour le mettre à son rang au triple point de vue intellectuel, moral et volontaire. L'écriture est-elle simple, naturelle, modérée dans ses allures, claire ? Est-elle emportée vers la droite par un mouvement uniforme, ou bien serait-elle à tendance sinistrogyre ? Porte-t-elle les marques d'une activité normale et constante ?

Chaque graphologue a sa manière individuelle de procéder, conforme à ses habitudes d'esprit. L'abbé Michon courait d'ordinaire aux signes d'intuitivité et de déductivité. M. Crépieux-Jamin commence par se demander d'ordinaire si le graphisme qu'on lui présente a quelque chose de sympathique. Les graphologues inexpérimentés se laissent tout de suite arrêter par les détails, ils n'ont rien de plus pressé que de chercher la

petite bête : un tel est menteur ; un tel autre, égoïste.

Quand l'écriture a quelque chose d'original, il est parfois difficile de ne pas se laisser arrêter par les détails qui tirent les yeux. Défendez-vous de céder à cet attrait ; vous seriez entraîné peut-être à donner trop d'importance à un point secondaire, ce qui fausserait vos résultantes.

Les caractères généraux d'abord, le détail ensuite, comme M. Crépieux-Jamin ne se lasse pas de le conseiller. Pour moi, j'éprouve même le besoin de faire une étude préliminaire analogue à celle qui le porte à se demander avant toute chose si l'écrivain lui est sympathique ; seulement, je cherche à la faire aussi objective que possible. Sans m'attacher aux signes, soit généraux, soit particuliers, je regarde longuement la page d'écriture que j'ai sous les yeux. Je la regarde jusqu'à ce que je m'en sois pour ainsi dire assimilé le graphisme, et que celui-ci me soit devenu aussi familier que s'il était sorti de ma plume, plus encore, jusqu'à ce que le mouvement général de l'écriture avec ses vibrations particulières se reproduise dans mon cerveau. Au bout d'un certain temps, cette écriture prend vie au dedans de moi, je la sens courir, chanter ; je note intérieurement les silences, les temps de repos. Phénomène analogue à celui qui se produit quand on promène l'archet sur les cordes d'un violon, à proximité d'un tambour ou de la vitre d'une fenêtre. La peau d'âne, la vitre, vibrent à l'unisson.

En procédant de la sorte, on parvient à entrer dans le for intérieur de celui qui a écrit, à reproduire en soi le mouvement de sa pensée et les vibrations de son système nerveux, à être avec lui vif, impatient, brusque,

ou calme, reposé, doux, mélancolique, rêveur, gai, triste, perplexe, suivant les cas.

Ce travail d'assimilation est plus ou moins facile ou malaisé, selon que le scripteur dont on s'occupe a le caractère plus ou moins ouvert ou fermé. Si vous n'avez pas réussi à votre gré, alors, suivant le conseil de M. Bridier, un graphologue de grand mérite, prenez la plume et copiez sa page d'écriture en vous efforçant de reproduire non seulement les formes, mais l'allure du graphisme ; peut-être arriverez-vous plus facilement à faire répercuter les sensations dans votre cerveau. N'est-ce pas là au fond le principe du phonographe, dont il faut que l'aiguille parcoure de nouveau toutes les sinuosités qu'elles a tracées une première fois sur le rouleau métallique, pour que les vibrations phonétiques se reproduisent ?

Ce travail préliminaire achevé, il n'est pas rare qu'on soit fixé sur la nature du scripteur, sur son caractère, voire sur son tempérament moral et intellectuel ; si bien que, lorsqu'on passe à l'inspection détaillée des signes, on ne fera guère plus que constater ce qu'on avait trouvé par ce procédé d'assimilation.

Les signes particuliers de l'écriture sont nombreux. On en a trouvé déjà près de deux cents, sur lesquels il y en a une centaine au moins dont la signification est absolument certaine. Il n'en faut pas tant pour faire un bon portrait. L'essentiel sera toujours d'avoir déterminé les points fondamentaux, trouvé les dominantes, calculé les résultantes possibles.

Il ne nous reste plus, pour en avoir fini avec ce chapitre, qu'à faire l'application des principes énoncés, en esquissant un portrait graphologique.

Nous avons choisi dans ce but une lettre adressée

par Alexandre Vinet au professeur Gaussen, de Genève, le 26 septembre 1843. Ecrite « très à la hâte, » c'est lui qui le dit, et sans autre préoccupation que d'expliquer dans l'intimité les raisons d'un refus, elle nous paraît avoir, comparée à d'autres, tous les signes de l'écriture normale du grand penseur. L'espace dont nous disposons ne nous permettant de donner en fac-similé que la fin de la lettre, nous en transcrivons ici le commencement.

« Je voudrais pouvoir vous dire, mais je ne le pourrai pas, combien je suis touché de la bonté de vos excellents amis, que j'ose dès à présent appeler les miens, et de la vôtre aussi, dont j'ai tant de preuves. Je ne cherche pas comment j'ai pu mériter tant de bienveillance, une prévenance si affectueuse ; je sais bien, et je sens aussi, non sans humiliation, à quel point j'en suis indigne ; seulement, j'en remercie Dieu avec confusion comme d'une véritable grâce et je le prie de ne pas permettre que, reconnaissant envers les hommes, je sois ingrat envers Lui. J'aurais écrit tout de suite à sir Culling Smith en même temps qu'à vous, si j'avais su où ma lettre pourrait le trouver ; mais, ne le sachant pas, il faut bien que je vous prie de lui faire parvenir l'expression de ma vive gratitude, de mon tendre attachement et de mes regrets ; car, hélas ! je ne puis accepter ! Des travaux qui sont des devoirs, des travaux nombreux et retardés, des affaires aussi, qui souffriraient de mon absence, quelque chose, je puis le dire, de critique dans ce moment de ma vie, tout cela me retient impérieusement au logis. Il est vrai que ma santé n'est pas bonne, et qu'il faudra que plus tard, l'année prochaine, je lui fasse un sacrifice. Je saurai, je l'espère, prendre mes mesures d'avance, et me ménager la liberté qui me manque cette année ; mais ma santé n'est pourtant pas, je le crois, dans un état qui puisse justifier une absence prolongée, à une époque surtout qui n'est pas moins critique pour notre académie que pour moi-même ; et la nature des soins que cette santé réclame est peu d'accord avec un voyage et des déplacements fréquents.

Je sais de quoi je me prive ; non seulement Rome parle

seulement Rome parle vivement à mon imagination, mais la perspective de jouir pendant longtemps de la société habituelle d'une famille telle que celle que j'ai appris si rapidement à connaître et à aimer, parle bien plus vivement à mon cœur ; mais enfin, je crois agir comme Dieu le veut ; il m'a rendu, dans cette occasion, mon devoir plus clair qu'en beaucoup d'autres ; il faut obéir. J'espère que le bonheur ne me sera pas refusé de revoir un jour ces nouveaux et chers amis et de leur témoigner combien mon cœur est à eux. Dites-le-leur, je vous prie, et mettez-moi en état de le leur dire à eux-mêmes.
Recevez, pour vous-même, l'assurance de tous mes sentiments de reconnaissance, de respect et d'attachement, et mes vœux en Jésus-Christ, notre commun secours et notre fidèle Ami

Vinet

Très à la hâte

Beaulieu, 26 sept. 1843

Ce qui nous frappe au premier coup d'œil dans cette page d'écriture c'est la beauté, l'élégance, la sobriété, et, pour tout dire en un mot, la grande distinction du graphisme. Pas n'est besoin de le considérer longtemps pour se rendre compte que l'auteur de cette épître est un homme d'une haute supériorité.

Supériorité générale d'abord, caractérisée par la sobriété des formes et la modération dans les mouvements de la plume. Cette qualité est ici d'autant plus remarquable que l'écrivain, surchargé d'occupations, avait griffonné cette lettre « très à la hâte. » En général, quand on écrit rapidement, involontairement on allonge les jambages des lettres, on lance les finales dans l'espace; çà et là, quelque désordre trahit la précipitation. Ici, rien de pareil; pas un trait exagéré, pas un écart de plume. La modération est absolue.

Supériorité intellectuelle ensuite. Malgré la ténuité de l'écriture et l'activité du graphisme, la netteté est parfaite; il n'y a pas dans cette missive une seule lettre qu'on ne puisse distinguer aisément et pas un enjambement.

Supériorité morale, enfin. Toute l'écriture est emportée vers la droite (dextrogyrisme) par un mouvement continu, et nous aurons plus loin à constater cette tendance dans le détail. Voyez, en outre, combien il y a de simplicité, de naturel, quelle absence de préoccupation personnelle dans ces majuscules et dans ces finales absolument dépourvues de fioritures, ainsi que dans cette signature sans paraphe.

Cette grande supériorité est moins apparente dans le domaine de la volonté. Elle existe cependant, puisque la sobriété et la modération sont des marques d'empire sur soi-même; elle se montre encore très nettement

dans la rectitude de la ligne, presque toujours tirée au cordeau, quoique le papier ne soit pas réglé, et dans l'activité du graphisme. La constance de la volonté apparaît aussi dans la parfaite régularité de l'écriture. Notre fac-similé n'est pas assez grand pour que nos lecteurs en puissent bien juger ; mais, de la première ligne à la dernière, le graphisme est tout du long semblable à lui-même, sans une irrégularité.

Voilà certes bien des raisons de croire que, même dans ce domaine, Vinet était un homme supérieur. Il l'est moins toutefois que dans les autres ; un grand nombre de *t* ne sont pas barrés, soit dans l'intérieur des mots, soit à la fin ; aucun d'eux ne présente le signe de la ténacité. En outre, avez-vous remarqué la tendance des jambages droits à s'infléchir, à se courber ? Cette courbure, indice de grâce dans l'esprit, en est un aussi de faiblesse dans la volonté. On la trouve également dans certaines majuscules, en particulier dans le *V* de la signature, qui a l'air de plier sous son propre poids. En somme, la volonté est ferme, constante, plutôt que forte ; elle manque un peu de résistance, elle a des défaillances, corrigées aussitôt, il est vrai, par la rectitude du jugement et une rigidité de conscience dont nous allons parler avec quelque détail.

Il y a, en effet, une dominante très apparente dans le graphisme de Vinet : c'est la conscience. Cette lettre, écrite très à la hâte et en caractères très fins, n'en est pas moins d'une absolue lisibilité. Prenez les mots les plus longs, ceux qu'on est le plus tenté d'abréger, de bredouiller quand on est pressé : « vivement, » « rapidement, » « reconnaissance, » « attachement ; » vous verrez que pas une lettre ne fait défaut. Exemple de conscience aussi admirable que rare.

Examinons ensuite, dans cette missive écrite à la hâte, la ponctuation. Il ne manque pas une virgule, pas un accent, pas un point sur l'*i*. A la deuxième ligne, le mot « société » est typique à cet égard; l'écrivain avait quatre traits isolés à y placer : un point sur l'*i*, deux accents et une barre de *t*. Il n'a rien omis.

Le scrupule de la conscience ne saurait aller plus loin. Tenez pour certain qu'un homme aussi consciencieux dans son graphisme ne pouvait pas ne pas l'être aussi dans les choses importantes de la vie, qu'il a dû mettre à tout ce qu'il faisait des soins infinis, être conséquent avec sa règle de conduite dans les moindres détails. D'autant plus que sa conscience n'était pas seulement scrupuleuse; elle avait, à en juger par la fermeté de la ligne non réglée, une rectitude presque absolue.

La puissance de la conscience chrétienne, chez Vinet, apparaît dans une autre particularité de son graphisme; nous voulons parler de cette lutte de la raison contre la sensibilité, de l'esprit contre la chair, que Michon avait signalée dans l'écriture des prêtres.

Vinet était un homme de sensibilité moyenne, à ne considérer que l'inclinaison de son graphisme, quoique certaines lettres très inclinées, entre autres le *V* de la signature, semblent indiquer que dans sa jeunesse sa sensibilité nerveuse était très vive et susceptible d'aller jusqu'à la passion. Mais ce qui intensifie chez lui cette tendance affective, c'est la sensibilité intellectuelle, reconnaissable au grand nombre de lettres isolées. Or il apparaît d'après cette page d'écriture que le philosophe chrétien était constamment en garde contre sa sensibilité, qu'il luttait contre elle, qu'il en triomphait, au profit de sa raison et de sa conscience. Non seulement, en effet, il y a dans son écriture une lutte bien marquée

contre l'inclinaison des lettres, mais cette lutte est continuelle; elle recommence avec chaque mot. La première lettre est très inclinée,— voyez en particulier la signature,— la seconde l'est un peu moins; dans le corps du mot, les lettres sont redressées et fréquemment la dernière se renverse nettement, comme pour affirmer le triomphe de l'esprit sur la chair. A la loupe, ce travail de redressement, cet effort constant apparaît en pleine lumière.

On voit d'après cela que les défaillances d'une volonté relativement faible n'étaient pas fort à craindre chez un homme de conscience si développée. Il pouvait avoir devant les obstacles des velléités de découragement, passer par des phases d'accablement; cela ne devait pas être de longue durée. Quand on est à ce point dominé par le sentiment du devoir, on est bien fort contre les entraînements du cœur.

En résumé, ce premier examen nous a amené à reconnaître que nous avons affaire à un homme supérieur dans les trois domaines de l'âme et chez lequel toutes les facultés sont sous la domination de la conscience. Cette connaissance générale nous servira à apprécier la valeur des signes particuliers.

Dans le domaine intellectuel d'abord. Les lettres sont tantôt liées, tantôt détachées; Vinet appartient à la classe des équilibrés. Le coup d'intuition, caractérisé par l'isolement de la première lettre du mot, est fréquent chez lui; mais le développement logique de l'idée ne se fait pas sans interruption; d'autres idées surgissent qui l'arrêtent, et que le penseur sera tenté de suivre. Car il est plus intuitif que déductif, plus remarquable comme créateur que comme logicien. Ainsi, dans le mot « imagination,» à la première ligne, les six premiè-

res lettres sont détachées ; puis, après un commencement de liaison, on trouve encore une suspension, ce qui fait huit tronçons de ce mot de onze lettres.

Nous avons déjà mentionné la lucidité de cet esprit. Ajoutons que la finesse de l'écriture et la structure légèrement gladiolée des mots (en forme de glaive), surtout dans la signature, dénotent la finesse et la perspicacité. Le redressement des lettres, l'absence de grands mouvements de la plume, la régularité de l'écriture, nous parlent de raison, de jugement, de patience. Ce graphisme est celui d'un observateur patient, perspicace, judicieux, doué de facultés critiques, mais sans la moindre méchanceté. Les finales et les barres de *t* sont fines et pointues, en effet, mais courtes et n'ont nullement cet aspect de coups d'épée que l'on rencontre dans le graphisme d'Alphonse Karr, par exemple, et de Sarcey.

Le mouvement légèrement ascensionnel de la ligne est une marque d'activité, d'ardeur; il n'est pas assez prononcé pour qu'on puisse y voir de l'ambition. D'ailleurs, si les lignes montent, la signature est horizontale ; or, chez les ambitieux, la signature monte vivement, même quand l'écriture ne monte pas. Cette ardeur de l'esprit est remarquable chez un homme aussi maladif que l'était Vinet. Un point à noter : l'écriture est beaucoup plus montante au début de la lettre que vers la fin. Elle n'a pourtant qu'une page et demie ; mais déjà la fatigue venait.

L'imagination est très contenue, comme il arrive chez les hommes de haute raison. Elle n'est pas très riche, à vrai dire, et ne se montre guère que dans le développement donné aux majuscules, qui sont trois fois plus hautes que les minuscules, tandis que la proportion normale serait que leur hauteur fût seulement le double.



Mais elle est très gracieuse; on s'en aperçoit à la pureté et à l'élégance des courbes. Les lettres isolées nous parlent aussi d'imagination ; très nombreuses, elles manifestent cette puissance créatrice de l'imagination qui fait les poètes, les artistes et les rêveurs. Il n'y manque que la vivacité. Vinet avait du goût pour les arts ; les grandes marges, la belle ordonnance de l'écriture l'indiquent suffisamment; on ne trouve pas dans son graphisme ces mouvements impétueux, cette vivacité de plume caractéristique des poètes; il est trop régulier, trop raisonnable, trop consciencieux.

Les qualités morales brillent d'un vif éclat chez Vinet. La conscience d'abord, qui domine tout; nous n'y reviendrons pas. La charité, ensuite. Le dextrogyrisme est chez lui très développé. Presque toujours, dans son écriture, les courbes sinistrogyres, allant de droite à gauche, sont raccourcies, atrophiées; ainsi dans l'*R* majuscule (dans le mot *Recevez*, à la neuvième ligne), dans le *j*, dont la boucle est transformée en une simple barre, dans le *d*, dont le mouvement ascensionnel s'arrête toujours au moment de tourner à gauche, etc. En outre, Vinet met des courbes dextrogyres aux lettres qui n'en comportent point; ainsi dans le *p*. Et quand il ne s'accorde pas le luxe de cette courbe supplémentaire, il lui arrive de remplacer la courbe normale centripète de la lettre par une courbe centrifuge : voir les deux *p* du mot « appris, » à la troisième ligne, et la plupart des *m* et des *n* faits comme des *u*. Voir enfin ce trait initial, si gracieux, du *V* de la signature, qui emporte dans son mouvement toute la signature vers la droite.

Une légère restriction doit être faite à ce que nous venons de dire. Vous aurez peut-être remarqué une tendance des finales à se recourber en arrière vers la gau-

che, et çà et là un *p*, un *x* à boucle centripète nettement dessinée. Dans une nature aussi altruiste, ce signe ne saurait être celui de l'égoïsme; il faut y voir plutôt ce fugitif retour sur soi-même d'une personne sensible, maladive, que ses souffrances empêchent de s'oublier complétement.

Cet homme si rangé, si soigneux, dont l'existence était vraisemblablement ordonnée avec la même régularité que son écriture, devait être généreux, puisqu'il avait la nature altruiste. A coup sûr, cela ne l'empêchait pas d'être économe. Nous disons économe, et non avare; un avare ne se paierait pas des marges de deux centimètres de largeur. Mais l'économie dans ce graphisme touche à la parcimonie. Il y a jusqu'à quinze mots par ligne, tant les lettres sont serrées et les mots rapprochés les uns des autres.

Après la charité, l'humilité était une vertu éminente chez Vinet. Cette écriture si basse nous le dit nettement, et plus encore la répugnance prononcée du scripteur à allonger ses hampes au-dessus de la ligne. Au-dessous, tant qu'on voudra; jamais au-dessus. Les *t*, les *b*, les *l*, les *d*, et surtout les *f* sont vraiment écourtés par en haut; la barre du *t* est en général à mi-hauteur. Enfin, la simplicité nue de la signature.

Pourtant Vinet avait le sentiment de sa valeur; il n'a pas cru nécessaire de faire précéder son nom de famille de son nom de baptême; le premier suffisait. La majuscule initiale a un grand développement, et les lettres sont trois fois plus hautes que celles du texte.

Eh bien, malgré tout, l'humilité se montre clairement dans cette signature. Ce *V* majuscule, de si grande allure, avez-vous remarqué comme il a l'air de vouloir se faire pardonner sa hauteur? Il s'étire, il s'amincit avec



une rare modestie. Il faudrait, pour que ce détail vous frappât les yeux, que je pusse mettre ce *V* en parallèle avec celui de Voltaire ou de Victor Hugo, des *V* qui s'élargissent, qui s'étalent avec une visible satifaction.

Dans toute cette épître, il n'y a pas que je sache un seul *a* minuscule ouvert; tous sont soigneusement fermés. Au surplus, ce graphisme contenu, ces lettres serrées, semblent indiquer que Vinet était d'un naturel réservé, peu expansif, excepté dans l'intimité (tous les *o* minuscules sont entr'ouverts). On a l'impression d'un philosophe, vivant beaucoup avec lui-même et qui n'aimait pas à être dérangé. Etait-ce le cas? Un des amis de Vinet pourrait seul le dire.

Il faudrait sous ce rapport comparer son graphisme à celui de M. de Pressensé, où tout est ouvert, lancé en avant, espacé, abandonné, jeté à la volée avec une magnifique désinvolture révélant l'homme expansif, sociable, de facile abord, liant.

Au demeurant, rien de désagréable dans le caractère de Vinet, rien de cassant. Les angles ne sont jamais vifs, et il y a plus de courbes que d'angles dans son écriture. Les finales sont aimables, pleines de douceur; l'*r* final, en particulier, qui lance en avant une courbe si gracieuse qu'avec un peu d'imagination on pourrait y voir une poignée de main.

L'étude des résultantes serait intéressante à faire, mais elle nous mènerait fort loin. Nous nous contenterons de quelques indications.

Une conscience scrupuleuse, un esprit minutieux et l'humilité, jointe à une grande douceur de volonté, donnent à ce caractère quelque chose de craintif; Vinet avait la conscience timorée, ce qu'on pourrait appeler une hypertrophie de conscience.

Econome, rangé, plus intellectuel et raisonnable que sentimental et imaginatif, il devait être comme écrivain plus substantiel que brillant.

Si, à côté de sa lucidité d'esprit, de sa grande finesse, de son don d'observation, vous placez son penchant à la minutie et ses scrupules de conscience, vous aurez l'écrivain à dialectique raffinée, plus subtil qu'éloquent, habile à poursuivre une idée jusque dans ses dernières ramifications, jamais content de lui-même et trouvant toujours qu'il n'a pas assez dit.

En résumé, dans cette page d'écriture, Vinet nous apparaît bien grand et bien noble dans sa modestie ; remarquable par sa loyauté, sa bienveillance, son respect d'autrui [1], remarquable aussi par la vigueur et la lucidité de son intelligence, remarquable surtout par son oubli de lui-même dans l'accomplissement scrupuleux de sa tâche ; une conscience admirable, toute pour le devoir, sans une velléité d'insubordination, sans le moindre écart. Au demeurant, timide, craintif, réservé, d'un abord plutôt difficile, et ne révélant que dans l'intimité les trésors de sa belle intelligence et de son cœur loyal.

VII

Au terme de cette étude et avant de poser la plume, nous voudrions encore répondre à cette question, qui nous a été adressée plus d'une fois : A quoi sert la graphologie ?

On pourrait aussi bien demander quelle est l'utilité des sciences naturelles, l'entomologie, par exemple. L'étude d'une science quelconque est toujours utile, alors

[1] Peut-on dire d'un homme qui n'écrit pas lisiblement qu'il a du respect pour son prochain ? Je me le suis souvent demandé.

même qu'elle n'aurait pas pour objet une application pratique. Elle fournit un aliment à la curiosité de l'esprit humain, à cette insatiable et légitime curiosité qu'il éprouve de savoir tout ce qu'on peut savoir, de surprendre les secrets de l'univers et de s'en rendre maître; elle le sort de lui-même, elle l'élève, elle l'ennoblit. L'expérience n'a-t-elle pas montré d'ailleurs qu'il n'y a pas de connaissance inutile, et que tôt ou tard l'humanité profite des découvertes les plus stériles en apparence?

La graphologie, au reste, n'est pas de ces découvertes-là. Elle est d'une grande utilité, tout d'abord à celui qui la pratique. On sait combien il est difficile à l'homme d'apprendre à se connaître, et combien cette connaissance lui serait pourtant nécessaire. Or, ce que le miroir est pour son visage, l'écriture l'est pour son âme; elle reflète non seulement les traits de l'être moral, mais sa physionomie si mobile, jusqu'à ses sourires, jusqu'à ses grimaces. Le graphologue qui fait sérieusement l'étude de sa propre écriture y verra, noir sur blanc, ce qu'il est en réalité. La vérité peut être brutale, elle n'en est pas moins la vérité. La révélation ne sera jamais de tout point agréable; elle sera toujours sincère.

Que si vous ne vous reconnaissez pas dans le portrait naïvement tracé par votre écriture, c'est que votre interprétation a été défectueuse, ou que vous ne vous connaissiez pas vous-même.

Pour moi, je l'avouerai ingénument, ce n'est pas sans émotion que j'ai abordé une étude de ma propre écriture, basée sur une série de lettres écrites au cours d'un quart de siècle et plus. Et j'aime à croire qu'une étude de ce genre profitera à quiconque l'entreprendra dans un esprit de sérieux examen de soi-même.

Pas d'étude plus palpitante d'intérêt que celle-ci : l'histoire d'une âme, de son développement, de ses mutations, de l'influence exercée sur elle par les événements. On retrouve dans sa propre écriture des traits de caractère que l'on se connaissait ; on y trouve aussi des lacunes et des défauts qu'on ne soupçonnait pas, et que désormais on cherchera à corriger, des instincts, bons ou mauvais, des penchants demeurés jusqu'ici plus ou moins inconscients et dont on sent qu'il faudra tenir compte dans les décisions à prendre, dans les choix à faire.

On est plus fort quand on se connaît davantage; on sait mieux sur quel terrain on marche, les ressources dont on dispose, les récifs à éviter.

Une des vertus de la graphologie — vertu que ne possèdent pas toujours ceux qui la cultivent, — c'est sa parfaite sincérité; elle ne flatte pas. Les signes graphiques sont inexorables; leur ensemble constitue le censeur le plus rigide, un Alceste, qui, au surplus, ne se trompe jamais. Affaire à vous de les interpréter avec exactitude et justesse.

N'y a-t-il pas aussi une grande utilité dans le fait de donner des consultations à ceux qui veulent apprendre à se connaître ? On pourra désormais faire usage d'un nouveau proverbe, aussi juste que l'ancien : Dis-moi comment tu écris, je te dirai qui tu es.

Nous avons déjà donné à entendre que c'est une étude très délicate et qui n'est pas à la portée de tout le monde. Nous ajouterons que nous voudrions ne voir la science graphologique qu'aux mains d'hommes sérieux, résolus à exercer leurs fonctions comme un sacerdoce. Qui dira, par exemple, tous les services qu'elle rendrait à un pasteur pour apprendre à connaître ses catéchumènes ? à un maître de maison, pour savoir à quoi s'en tenir sur les

dispositions morales de ses subordonnés ? à un père de famille, pour se diriger sûrement dans l'éducation de ses enfants ? à un maître d'école, pour connaître les aptitudes et le caractère des élèves confiés à ses soins ? à un magistrat même, dans l'exercice de ses délicates fonctions ?

Un instituteur écrivait à l'abbé Michon :

« Je tiens à vous dire que, plus j'observe l'écriture de mes élèves, plus je trouve que vos principes sont d'une rigoureuse exactitude. Il me semble donc évident que la graphologie a l'avantage de pouvoir devenir entre les mains des instituteurs et des chefs de famille un puissant moyen d'éducation, puisqu'elle révèle, avec une étonnante précision, les facultés intellectuelles et morales de ces jeunes enfants que l'on élève si souvent sans tenir le moindre compte de leurs aptitudes. »

Pendant que l'abbé Michon donnait des conférences à Lyon, un jeune homme lui demanda de faire son portrait graphologique. L'abbé le lui envoya, et ce fut le père du jeune homme qui accusa réception de l'envoi.

« Le portrait que vous avez fait de notre fils, écrivait-il, est d'une exactitude frappante ; vous nous avez expliqué ce caractère brutal, mais juste. Sa mère et moi nous ne savions que penser de cette nature. Vous nous l'avez expliquée ; c'est une véritable photographie. Merci mille fois du service que vous nous rendez ; car vous le réhabilitez auprès de nous. Je n'oublierai jamais le service que vous nous avez rendu... »

Les témoignages de ce genre abondent dans l'œuvre de l'abbé Michon. En voici un plus caractéristique encore.

Une famille genevoise lui avait montré l'écriture de deux enfants. L'aîné tenait de la mère ; c'était un idéaliste, un esprit original, théoricien et systématique. Le cadet tenait du père ; c'était un esprit positif et pratique.

« Le père, en homme sage, voulait donner à l'aîné, comme à l'autre, une carrière qui assurât l'avenir. Le plan était bon à suivre pour le plus jeune. C'était une nature calme, à laquelle convenait une vie positive et de réalisation. Mais le plan ne valait rien pour l'aîné. Le père me dit : « Cet enfant fait mon dé» sespoir. » Je lui donnai le conseil de le lancer dans les études supérieures, de le destiner à la science, au professorat. Il comprit, et quelques mois après je reçus en France une lettre où le père m'exprimait toute sa reconnaissance : « Nous avons suivi « vos conseils, et nous sommes heureux. Notre aîné travaille « admirablement dans la carrière que vous avez indiquée et « tout nous porte à croire que nous en ferons quelque chose. »

Voilà donc un cas où la graphologie exerça une action des plus bienfaisantes dans le choix, toujours si délicat, d'une carrière. Pourquoi, dans d'autres cas analogues, ne rendrait-elle pas un service du même genre?

Dans les expertises judiciaires, par exemple. L'antique méthode a pour procédé une constatation élémentaire de la ressemblance ou de la dissemblance des lettres ; tandis que l'expertise graphologique, qui étudie jusqu'à la direction des traits et pénètre dans le fond psychologique du scripteur, possède seule une valeur scientifique.

On commence à reconnaître dans le monde des tribunaux la valeur des expertises graphologiques ; et soit à Paris, soit à Berlin, l'usage s'en répand. Il y a dans cette dernière ville un bureau de renseignements graphologiques, tenu par un homme distingué, M. Langenbruch, où l'on peut moyennant finance faire examiner les écritures. Ici, comme en tout, l'abus est près de l'usage, mais ne le condamne pas.

Nous avons déjà montré à propos de Mme de Warens comment la graphologie peut servir à reconstituer l'histoire d'un personnage mort depuis longtemps. Michon,

le premier, avait eu l'idée d'appliquer la graphologie aux études historiques. Comme instrument de contrôle dans ce domaine, elle sera, entre les mains d'hommes compétents, infiniment précieuse et pourra parfois jeter un jour nouveau sur les mobiles secrets des actions humaines.

L'abbé Michon a ouvert la voie par son *Etude sur l'écriture des Français depuis l'époque mérovingienne, dans ses rapports avec le génie, le caractère et les mœurs de la nation française*. Il montre que pendant l'époque de barbarie, jusqu'en l'an mille, l'écriture est enfantine, grossière, violente, désordonnée. C'est « l'écriture aux hallebardes. » Après l'an mille, l'écriture change, devient plus régulière, plus calme. Surviennent les croisades; un monde nouveau surgit du contact du génie occidental avec l'Orient.

« On commence les belles cathédrales, la philosophie se montre, les arts ont leur aurore. La vieille écriture de l'âge barbare est remplacée par l'écriture appelée gothique, soignée, artistique, élégante, un peu affectée, qui se surcharge comme les motifs de décoration des portails des cathédrales, mais qui est jugée si gracieuse qu'au moment de l'invention de l'imprimerie c'est cette gothique qui est adoptée pour les livres. »

A la Renaissance, l'écriture change de nouveau; on abandonne la gothique. Le dix-septième siècle voit l'épanouissement de l'écriture française, intellectuelle et artistique, qui prend quelque chose de noble et de magistral.

A la Révolution, un changement considérable s'opère dans l'écriture; elle se montre ardente, batailleuse, passionnelle; elle affecte de mépriser la forme, elle perd ses grandes allures et devient bourgeoise. C'est le triomphe du tiers-état. Tant que dure la tourmente, l'écri-

ture garde sa forme brutale; puis elle se rassérène, s'assouplit, reprend sa grâce et sa légèreté, sans retourner toutefois aux grandes formes aristocratiques du passé.

Ne sentez-vous pas qu'il y a là tout un champ nouveau d'études les plus intéressantes du monde, soit qu'il s'agisse du graphisme d'un peuple pris dans son ensemble, soit qu'on se contente de faire connaissance plus intime avec tel ou tel des personnages que mentionne l'histoire?

J'ai sous les yeux en ce moment une page de l'écriture de Voltaire qui m'en dit plus que n'importe quelle biographie sur le caractère du grand écrivain. C'est un billet à son libraire Lambert, écrit sur un carré de papier de dix centimètres sur huit et signé d'un *V*. Dans ce format minuscule, cette écriture est une merveille de clarté, de netteté, de précision.

jattens la réponse de m lambert
Sur les livres que je luy ay demandez
Sur la neuton qu'il a imprimé ates,
je voudrais bien qu'il pût se défaire
de son edition de mes œuvres, je luy
ay deja mandé que le siecle de louis
14 contient une partie des choses
imprimées dans cette edition et dans
les autres, je serois faché que ce
double employ put luy nuire
je luy fais mes compliments et
jattens sa réponse V

On y trouve gravés en caractères indélébiles les qualités et les défauts de Voltaire. Sa force de volonté et sa supériorité générale se montrent avec éclat dans la constance et la régularité de la barre du *t*, dans l'admirable sobriété du graphisme; sa finesse et son esprit, dans la petitesse des lettres; la causticité de son caractère, dans la forme acérée de la barre du *t;* sa mobilité d'impression dans les variations de hauteur des lettres, quelques mots étant beaucoup plus microscopiques que d'autres; la remarquable souplesse de son intelligence, dans l'adaption parfaite de la grandeur des lettres et des intervalles des lignes avec l'espace dont il disposait; son habileté diplomatique, sa ruse, dans l'ondulation légère des lignes; ses goûts artistiques, dans la forme exquise des lettres; son imagination et sa grâce d'esprit, dans la forme du *d* minuscule; sa sensualité, dans la tendance de certaines lettres à s'empâter, le *d* entre autres révélant avec netteté qu'il avait l'imagination très sensuelle. Sa parcimonie n'éclate pas moins dans le format du billet, dans l'exiguïté des marges, dans l'économie générale du graphisme. La vivacité du sentiment personnel lui fait recroqueviller ses finales dans un mouvement convergent, très marqué aussi dans le *p* à la dixième ligne; ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser dans une grande mesure au bien de ses semblables, comme le prouve la tendance dextrogyre de beaucoup de lettres. Il y a encore dans son caractère un heureux mélange de douceur et de force, traduit dans l'écriture par l'harmonieux entrecroisement des courbes les plus gracieuses avec des angles d'une grande fermeté.

Quant à la qualité des facultés intellectuelles, elle appartient à ce genre de supériorité signalé chez Napo-

léon Ier par l'abbé Michon sous le terme de coup d'intuition, qui consiste en ce que la première ou les deux premières lettres du mot sont isolées, tandis que le reste du mot est lié. Dans ce court billet de 75 mots, il y en a 33 qui commencent de la sorte.

Voilà les éléments principaux que nous fournit l'analyse de ce graphisme. Il n'y aurait plus qu'à les coordonner et à les combiner par le procédé des résultantes, pour que le portrait de Voltaire apparût, frappant de vérité, à nos regards.

Quelle science merveilleuse que celle qui nous permet d'aller ainsi fouiller, à l'aide d'un chiffon de papier, dans le cerveau et dans le cœur de personnages disparus depuis longtemps de la scène du monde, et d'apprendre à les connaître aussi bien que si nous avions vécu avec eux dans une intimité de tous les jours!

La graphologie n'eût-elle à son actif que ce résultat, cela suffirait, nous semble-t-il, pour la recommander à l'attention des chercheurs de vérité.

AUG. GLARDON.

UNE NUIT

A LA CABANE DU CERVIN

C'est, dans un lieu sauvage et désolé, une simple hutte de pierre construite à grands frais sous les auspices du Club alpin, une petite maison assez confortable que l'on atteint sans difficultés sérieuses.

Elle repose sur un pierré solide, à l'extrémité supérieure de la première arête du Cervin, où elle se trouve abritée contre les avalanches qui tombent de chaque côté avec des bruits de tonnerre sur les glaciers de Z'mutt et de Furggen.

Nous y arrivons de bonne heure, en plein après-midi; le temps est gris, brusquement gâté par une saute de vent, comme c'est souvent le cas dans les Alpes. Une pluie fine, chassée par l'éternel souffle des hauteurs, nous frappe au visage pendant que nous escaladons les rochers abrupts du Cervin, un peu émus de toucher pour la première fois son grand corps impassible.

La montée jusqu'au col qui sépare du massif principal le bloc délabré du Hörnli, avait cependant été délicieuse. Le ciel était très pur alors, le soleil radieux et les

champs de glace immensément beaux. La température était même si élevée que nous hésitâmes à prendre au Schwarz-See la surcharge de fagots de bois nécessaire pour nous chauffer, là-haut, durant cette nuit d'été que nous projetions de passer, seuls, à 3300 mètres d'altitude, contre le flanc déchiré de la terrible montagne.

Jusque-là, c'est une jolie promenade, le long d'un chemin sûr, serpentant à travers des pins et des arolles et parcouru pendant la belle saison par la perpétuelle caravane des touristes mondains, véhiculés sur des chaises à porteurs ou à dos de mulet. Tous les jours, dès le grand matin, on y rencontre cette gent cosmopolite qui fait la fortune et le désagrément de Zermatt. Ce sont des montagnards d'occasion, bizarrement accoutrés ; des citadins portant avec eux les exigences de leurs habitudes paresseuses et la banalité de leurs sentiments; de jeunes *misses* élégamment balancées sur leurs montures, et des vieilles aussi, hélas! raides et anguleuses comme des séracs. La plupart de ces voyageurs s'arrêtent à l'hôtel du Lac-Noir. Après déjeuner, ils s'extasient devant le splendide panorama des montagnes voisines, ils saluent, comme il convient, le célèbre petit lac aux eaux mélancoliques et font un pèlerinage jusqu'à la chapelle où les guides vont dire leurs prières avant d'attaquer la cime dont ils ne sont jamais sûrs de revenir. Puis, la plupart redescendent se plonger dans le confort des établissements de M. Seiler, satisfaits d'avoir conscieusement accompli la tâche que leur conseille Bædeker, sans songer, les malheureux, qu'un effort de plus, un mouvement d'indépendance, les eût conduits, par une voie plus laborieuse, il est vrai, aux portes du paradis.

Il faut, en effet, monter encore quelques cents mètres,

à travers un rude sentier, pour entrer dans l'intimité du colosse et découvrir ses prodigieuses magnificences.

De toutes les cimes des Alpes valaisannes, le Cervin est assurément la plus convoitée des vrais ascensionnistes. Sa forme pyramidale, la rapidité de ses pentes, la terrifiante profondeur des précipices qui l'entourent, le défi qu'il semble jeter sans cesse aux minuscules créatures qui errent à sa base, mille traits encore, son isolement, ses menaces, ses coquetteries, ses colères, les épouvantables revanches qu'il a trop souvent prises sur ceux qui ont eu l'audace de troubler sa solitude, tout cela fait qu'il exerce une sorte de fascination auprès des intrépides amants de sommets farouches. Il les enflamme de cet « indéfinissable désir » dont parle Tyndall.

Quant à nous, qui approchions très près de lui sans autre ambition que de lui demander de pures sensations esthétiques et qui voulions rendre hommage à sa beauté en nouant, avec le morne solitaire, des relations de sympathie, ce qui nous a surtout empoignés, la première fois que nous le vîmes, c'est son incomparable élan vers l'azur. Aucune sommité n'aspire avec plus de bonheur vers la lumière. Moins élevée que ses puissantes voisines, le Lyskamm ou le Mont-Rose, elle donne davantage qu'elles le frisson des cieux. On dirait la flèche d'une immense cathédrale gothique, ébauchée par les mains d'un artiste tout-puissant, élégante et sévère, avec des harmonies et des délicatesses qu'on ne retrouve dans aucune architecture humaine. Pendant que les derniers rayons du jour lui font une parure de pourpre, et que ses corniches, les admirables ciselures de ses arêtes, vibrent sous les caresses du soleil couchant, je ne sais quelle mystérieuse force intérieure l'anime, qui la grandit encore, la pousse

avec plus de passion vers les régions éthérées, lui permet de voltiger, légère, jusqu'aux célestes contrées où elle entraîne à sa suite, dans un même mouvement de folle ascension, le cortège de ses sœurs immaculées et les pensées de ceux qui contemplent sa forme exquise comme une révélation de la suprême beauté.

Nous étions sur les fragments schisteux, au pied du Hörnli, lorsque, tout à coup, le ciel se troubla. Le rideau de nuages qui, depuis quelques jours, flottait au-dessus du col de Saint-Théodule, n'étant plus tenu en respect par le vent du nord, s'abattit rapidement. De vastes lambeaux s'en détachèrent, chassés en différents sens par les courants contraires des hauteurs et très curieux à observer dans leurs multiples métamorphoses. Les vapeurs éparses dans l'atmosphère se condensèrent en panaches floconneux sur les sommets voisins et, à l'autre bout de la vallée de Saint-Nicolas, un voile se tendit des Mischabels jusqu'au Weisshorn. Alors, une petite pluie fine se mit à tomber, imbibant les roches desséchées, faisant ressortir les teintes vertes des chlorites, les superbes nuances rouillées des schistes ferrugineux. Toutes les choses prirent un nouvel aspect, l'expression triste qui convient mieux à cette grande montagne que la physionomie rose et presque souriante qu'elle nous avait montrée, le matin, à Zermatt.

A mesure que nous montons, l'humeur maussade dont elle est coutumière s'accuse davantage, et la pluie devient si dense, les écharpes grises pendant au ciel si épaisses, que son sommet disparaît à nos yeux. Il ne reste plus devant nous qu'un gros corps tronqué, le buste difforme de quelque géant pétrifié, et nous ne voyons rien autre, à travers les déchirures du brouillard, que des objets



ternes autour de lui. Encore une heure sur la route étroite et tortueuse et nous atteignons la petite maison hospitalière.

La cabane du Cervin comprend une cuisine, une chambre à coucher pour les touristes et une autre pour les guides. Le mobilier en est naturellement très modeste : une table, un banc, trois tabourets et les planches inclinées qui servent de lits avec de la paille et deux matelas pour dormir. Nous fondons de la neige sur le petit fourneau de la cuisine et quelques instants plus tard nous nous attablons devant un grand bol de thé bien chaud, préparé par notre porteur, un brave homme de Tæsch. Nous sommes là trois amis, serrés les uns contre les autres, afin de mieux lutter contre le froid qui nous envahit. Le vent siffle à travers les fissures de la muraille et, pour nous distraire, nous feuilletons les livres enfermés dans des boîtes de zinc où les ascensionnistes consignent leurs impressions. C'est une littérature un peu monotone, mais intéressante quand même, en cet endroit si éloigné du reste du monde. Nous y apprenons qu'il faut en moyenne quatre heures encore, depuis là, pour atteindre le sommet, et quatre heures terribles, suspendus qu'on est sur des gouffres qui vous attirent sans cesse par un effet de vertige. Nous sommes presque contents de songer que cette année la cime est inaccessible, à cause du verglas qui s'y tient en permanence. Autrement la tentation eût été trop grande ! Sur ces pages jaunies sont inscrits les noms de vaillants grimpeurs, des observations enthousiastes ou décevantes selon le caractère de ceux qui les ont tracées, d'une main généralement tremblante, à cause de la fatigue et des appréhensions qui les dominaient encore ; mais rien de gros-

sier, pas de mots gouailleurs ou irrespectueux comme il y en a d'ordinaire sur les livres des hôtels. A deux reprises nous rencontrons la signature d'Edouard Whymper, le vainqueur du Cervin et le témoin du drame du 14 juillet 1865. Ce nom évoque en nous des images sinistres conformes à celles qui nous entourent.

Autour de la cabane, en effet, tout est mort et silencieux, pas une fleur, pas le moindre brin d'herbe. De la glace et des pierres à perte de vue, des entassements de roches arrachées du sommet par les tempêtes, d'effrayantes parois verticales où glissent les avalanches, des couloirs remplis de neige, des choses inertes et ravagées. Le Cervin est en constante démolition. Comme des oiseaux de proie obstinés sur un cadavre, le vent et l'eau labourent son flanc décharné, émiettant son squelette, le dispersant sur les moraines d'alentour. A cette heure, la morsure du vent sur les gneiss et le roulement des cailloux au fond des précipices sont les seuls bruits que l'on perçoive, et l'obscurité monte lentement de la vallée, chassant devant elle de pauvres êtres égarés, un papillon brun, entre autres, que nous voyons passer devant notre porte sans que nous essayions de le secourir, quoiqu'il nous fasse pitié : il a l'air si désolé, il lutte vainement contre la force irrésistible qui l'emporte vers les déserts glacés où, durant la nuit cruelle qui se prépare, il trouvera sûrement la mort.

Malgré ces scènes lugubres, les heures s'écoulent vite à la cabane du Cervin. Le monde y est si nouveau, si étrange pour un habitant de la plaine, que toute son attention en est captivée ; les moindres effets de lumière, les modulations du vent, cet innocent papillon, si gracieux encore tout à l'heure et qui, demain, ne sera plus qu'un

atome de poussière, sont, vous le comprenez bien, des thèmes à réflexions sans fin. Les faits les plus insignifiants partout ailleurs prennent ici un sens profond et de graves pensées hantent nos cerveaux, des rêves nous tiennent à demi éveillés, la nuit entière, sous nos couvertures de laine, où nous nous serrons toujours bien fort les uns contre les autres, parce qu'il fait froid, très froid, que la pluie s'est congelée et qu'il neige maintenant. Nous apercevons des flocons à travers les vitres de notre petite chambre, ils mettent quelque clarté dans les ténèbres.

. . . .

Ce froid que nous maudissions fut une bonne fortune cependant. Il purifia à tel point l'atmosphère que, dès 4 heures du matin, la nature en était absolument transfigurée. A quoi bon attendre encore sous nos couvertures de laine un sommeil qui ne viendra pas? Nous sortons, et un cri d'allégresse jaillit de nos poitrines. Quel contraste entre cet avant-jour éblouissant et le sombre crépuscule d'hier! Quelle récompense après une nuit d'insomnie! Jamais imagination de poète ne conçut un pareil assemblage de rares magnificences. Il faudrait pour les dire des mots divins qui ne sont pas dans notre langue. Enchâssé dans un ciel de velours noir, le dernier quartier de la lune brille au zénith d'un éclat métallique, bleuté, extraordinaire, qu'on ne lui voit jamais dans la plaine. Tout près scintille une étoile énorme, démesurée, Sirius peut-être, mais Sirius méconnaissable, tant il est amplifié par la parfaite transparence de l'air. Plus bas, sur la ligne de l'horizon, un imperceptible liséré lilás dessine le contour des montagnes: c'est le prélude de l'aurore. Plus bas encore, une mer de brouillards roulant

de grosses vagues boursouflées dont la blancheur égale celle du virginal tapis de neige toute fraîche étendu sur la terre. Enfin, à portée de nos mains, sous nos regards ravis, se dresse, sublime dans sa chaste nudité, le grand corps froid et impassible du mont Cervin.

Ah, qu'il est beau! Quel air royal sous son manteau d'hermine! Que d'expression dans son emportement vers les nues! Muet et silencieux, il donne pourtant à cette heure matinale une éloquente formule des choses très pures, invisibles, vers lesquelles il aspire de tout l'élan de sa majestueuse stature. L'aube grandit, les tons lilas du levant passent insensiblement au jaune, au bleu-pâle, à l'indigo, et le soleil surgissant derrière le Strahlhorn pose sa poudre d'or rose sur les névés des Mischabels, de la Cima di Jazi, de Castor et Pollux, de tous les joyaux des Alpes.

Et pour voir davantage, de plus haut encore, ce spectacle sans pareil, nous reprenons notre marche sur l'arête du Cervin jusqu'au rocher où jadis Whymper, jamais lassé, tendit sa tente.

EMILE YUNG.

HÉRITIERS NATURELS

NOUVELLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE[1]

Mais, si Albert fréquentait ainsi les salons de Mme Gervais, ce n'était pas seulement pour donner des conseils aux artistes; il poursuivait son idée. Cette idée, c'était que la personne à courtiser, l'héritière de la « vieille toquée, » comme il appelait irrévérencieusement Mme Gervais, n'était autre que Mlle de Puysec. Il fit part de sa découverte à son père.

— Tu vois bien, n'est-ce pas, dit-il, que nous avons fait un four. Tu as trop de confiance en toi-même, papa. Ça fait bien dans le commerce. Dans le monde, ça ne prend pas. Donc, quant à nous personnellement, nous n'hériterons pas. Il s'agit de se faire bien voir de celui, — de celle plutôt, — qui mettra la main sur le magot. Celle-là, n'en doutes pas, ce sera la belle Yvonne. Si je l'épouse....

— Tu n'y penses pas ! Elle doit être plus âgée que toi.

— D'un an ou deux tout au plus. Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? C'est une belle personne, très dis-

tinguée, très intelligente, et qui fera honneur à son mari. J'y pense, au contraire, beaucoup. Seulement je voudrais bien ne pas m'engager avant d'être bien sûr.

— Il est certain que le mieux serait d'épouser l'héritière de Mme Gervais ; mais cette héritière ne sera pas la demoiselle de compagnie. J'ai les yeux ouverts, moi aussi. Cette héritière ne sera autre que la petite Pichon, et la petite Pichon s'est amourachée de toi....

Albert sourit légèrement, en caressant sa moustache blonde. Il s'était parfaitement aperçu de l'impression produite sur la jeune Berthe qui, innocemment, laissait voir sa joie lorsqu'il daignait s'occuper d'elle, son désespoir lorsqu'il n'avait pas l'air de s'apercevoir de sa présence, ce qui arrivait assez souvent. Elle ne lui déplaisait nullement, la petite Berthe ; il la trouvait presque jolie maintenant qu'elle était mise avec goût. Son père avait peut-être raison, après tout. Certes, dans le monde où Mme Gervais avait présenté ses nièces, Berthe était recherchée comme héritière. Lui n'y croyait pas, à cette chance extraordinaire, malgré la nouvelle assurance et l'arrogance de Mme Pichon. Celle-ci avait bien oublié l'humilité aigre de son attitude, le premier soir ; elle tranchait maintenant et le protégeait, lui, Albert, avec une suffisance pateline qui lui donnait envie de la gifler. Il ne lâchait pas son idée au sujet d'Yvonne. Cependant, il fallait voir.

Le jour même, il observa de près non seulement l'attitude de Mme Gervais auprès d'Yvonne, mais aussi l'attitude des intimes. Tous la traitaient avec une familiarité où, du reste, on sentait un respect véritable : la familiarité de gens, pour la plupart beaucoup plus âgés qu'elle, qui la voyaient presque journellement et qui savaient l'apprécier. Chez les jeunes, c'était une franche



camaraderie, la camaraderie d'hommes qui n'ont jamais songé à se poser en prétendants. Albert était perplexe. Il profita d'un moment où, le salon étant presque vide, deux vieux amis avaient engagé une discussien très vive avec Mme Gervais, tandis qu'Yvonne, à une petite distance, seule, distraite, coupait les pages d'un livre nouveau.

— Je ne vous gêne pas, mademoiselle? demanda le jeune homme s'asseyant auprès d'elle.

— Nullement, monsieur Laborde. Du reste, cela rentre dans mes attributions de causer avec les visiteurs dont Mme Gervais ne s'occupe pas.

— Comme vous aimez à parler de vos attributions, de vos devoirs ! Vous semblez toujours craindre qu'on n'oublie un instant que vous n'êtes pas la fille de la maison. C'est une fierté à rebours qui m'étonne toujours.

— Je comprends cela. Mais chacun a sa fierté particulière. La mienne consiste à ne jamais laisser oublier ce que je n'oublie jamais moi-même.

— Après tout, il y a parmi vos « attributions, » vos « devoirs, » comme vous dites, des obligations qui n'ont rien de désagréable. Les intimes de Mme Gervais n'ont pas tous soixante-dix ans. On doit joliment vous faire la cour !...

Yvonne leva ses grands yeux purs et fiers et les fixa sur ceux du jeune homme.

— Vous vous trompez, monsieur. Les amis de Mme Gervais éprouvent pour moi, je pense, un peu d'amitié et beaucoup de respect... auquel j'ai droit. Ils ne me font pas la cour.

— Pardon... je m'explique mal ou plutôt vous me comprenez mal. Un artiste, et même un homme qui ne serait pas artiste, pourrait bien aspirer à être votre mari.

— Les artistes, monsieur Laborde, malgré leur insouciance réputée, — il y a, vous le savez, bien des réputations usurpées, — savent que la plus grosse des folies, lorsqu'on débute dans une carrière difficile, est d'épouser une fille sans le sou. Et ils ont raison.

— Mais... balbutia Albert étonné lui-même de perdre ainsi son aplomb habituel, ils pourraient bien voir en vous une fille adoptive de Mme Gervais....

— Et son héritière, n'est-ce pas?

Albert perdit tout à fait contenance :

— Dame !.. fit-il.

— Lorsque cette idée folle traverse l'esprit d'un de ces messieurs, j'ai soin de lui raconter une petite conversation qui a eu lieu ici-même. Voulez-vous que je vous la raconte?

— J'aime beaucoup qu'on me raconte des histoires, même vraies.

— Celle-ci n'a pour elle que son absolue authenticité. J'étais auprès de Mme Gervais depuis près d'une année, et je lui plaisais. Elle m'embrassa un matin, ce qui n'est pas beaucoup dans ses habitudes, et me dit : « Mon enfant, j'ai à causer avec vous à cœur ouvert, comme avec une personne que j'estime assez intelligente pour me comprendre. — Parlez, madame, je vous promets de comprendre. — Vous me plaisez beaucoup ; je sens que vous allez me devenir indispensable ; il est possible que vous vous attachiez à moi et que nous restions ensemble pendant les quelques années qui, peut-être, me seront accordées. Mais, je ne veux pas de malentendu. J'aurais beau vous apprécier, vous aimer même, il ne saurait jamais être question d'adoption... — Madame! — Vous avez promis de m'écouter en fille d'esprit. Je sais que me donner les plus belles années de votre vie,



votre intelligence, un peu de votre affection même, n'est pas chose indifférente et ne se paie pas d'un salaire ordinaire. Je voudrais vous ôter toute inquiétude pour l'avenir. Vous ne serez jamais mon héritière, mais dites-moi vous-même ce que je dois inscrire dans mon testament en votre faveur. — Madame, ma sœur est veuve, elle a deux fils. Je voudrais en faire des hommes instruits. Ce que je gagne auprès de vous, car vous êtes généreuse, suffit à leur éducation. Si j'ai le malheur de vous perdre, garantissez-moi de quoi continuer ma tâche. Je ferai alors de mon mieux pour vous prouver ma reconnaissance. — Ce sera fait, et tout de suite. Je vous en donne ma parole. » Voilà, monsieur, l'histoire que j'ai eu occasion de raconter plus d'une fois. Elle n'a jamais manqué son effet.

Yvonne se dit tout bas : « Et cette fois encore, elle ne manquera pas son effet, mon cher monsieur Albert ! » Elle s'amusait beaucoup.

Si Albert Laborde se croyait un garçon très fort, il était pourtant à sa façon un honnête homme. C'est-à-dire que, pour assurer sa fortune, chose indispensable à ses yeux, il n'eût pas commis la moindre vilenie. Il ne voulait pas faire de son mariage une affaire commerciale. Entendons-nous. Il n'eût pas, même avec l'appât d'une très grosse dot, épousé une jeune fille qui lui eût inspiré de l'antipathie. En se mariant, il était tout disposé à donner à sa femme une bonne affection, pas gênante, mais très réelle cependant. Quant à l'amour dans le mariage, ce n'était pas nécessaire, c'était même nuisible.

Or, si Mlle de Puysec, avec sa haute distinction, son beau visage intelligent, lui plaisait fort, la petite Pichon, ingénument amoureuse de lui, lui plaisait peut-être plus



encore. C'était s'aimer lui-même que d'aimer une petite personne en adoration devant lui. Yvonne ne sentait aucun émoi en sa présence et, si elle était avec lui aimable et gracieuse, elle ne cachait pas qu'en se montrant telle elle remplissait son devoir avec lui comme avec les autres habitués de Mme Gervais. L'idée cependant qu'elle n'eût pas, — tout comme Berthe, — été heureuse de s'appeler Mme Albert Laborde ne lui entra pas même dans l'esprit. C'est là, du reste, une des idées qui entrent le plus difficilement dans le cerveau masculin.

Après la petite explication de Mlle de Puysec, il songea très sérieusement à Berthe Pichon. Evidemment, d'après la faveur marquée que lui accordait sa grand'tante, et puisque Mlle de Puysec n'héritait pas, c'était à elle que reviendraient les deux millions de Mme Gervais. Après tout, il faudrait bien que cette respectable personne laissât sa fortune à quelqu'un, puisqu'on n'avait encore trouvé aucun moyen d'emporter des titres de rente dans l'autre vie! Sa famille immédiate n'existant plus, ses parentes les plus proches étaient certes les dames Pichon. Albert prenait goût au joli luxe artistique de la vieille dame. Il se posait même en connaisseur, oubliant avec une parfaite désinvolture ses hérésies du premier soir... Vraiment, c'eût été dommage de ne pouvoir s'installer plus tard, en maître, dans ce charmant intérieur, où, même comme invité, on se sentait si bien!

A partir de ce jour, Albert se posa résolument en prétendant auprès de Berthe Pichon.

De son côté, Mme Pichon qui, six semaines plus tôt eût été au septième ciel en voyant sa fille courtisée par le fils du marchand de vins frelatés, faisait maintenant la difficile. C'est qu'elle n'était plus du tout la même personne! Avec ses toilettes, payées par la tante, Mme

Pichon avait revêtu des allures de femme riche et considérée ; elle engraissait même à vue d'œil ; sa pruderie s'effritait à l'air corrupteur de la capitale. Bravant l'opinion de son monde provincial, elle conduisit Berthe au Louvre, ayant soin cependant de passer rapidement devant les Rubens, et ne permettant de stations un peu prolongées que devant les Saintes Familles. Mais Berthe ne tenait pas aux longues stations devant les Raphaël ou les Murillo. Elle était décidément réfractaire aux choses de l'art. En fait de Louvre, elle n'aimait que le magasin de ce nom.

Censément, les deux familles étaient venues à Paris visiter l'exposition. Une intimité, qui manquait un peu de cordialité peut-être, — ces intimités-là sont moins rares qu'on ne le croirait, — unissait les héritiers naturels, qui se retrouvaient presque chaque jour, soit chez M[me] Gervais, soit au Champ de Mars. Une fois, vers la mi-juillet, on fit la partie de dîner ensemble à la tour Eiffel afin de voir ensuite les fontaines lumineuses.

La journée avait été chaude, la soirée fut merveilleuse. Il fallut attendre son tour pour avoir une table d'où la vue était tout à fait belle, mais la bonne humeur de la société ne souffrit pas de ce léger ennui. M[me] Laborde elle-même souriait, tout heureuse de ne pas être bousculée par son mari. M[me] Pichon rayonnait. On lui avait fait des ouvertures de la part d'un jeune homme, très au courant de la situation pécuniaire de M[me] Gervais, et qui aspirait à épouser son héritière. M[me] Pichon n'hésitait pas à affirmer que sa fille devait être cette heureuse personne, tant elle se sentait confiante. Elle ne s'étonnait que d'une chose, c'est que dans le monde de M[me] Gervais on ne montrât pas toujours une assurance égale à la sienne, et que sa porte ne fût pas assié-

gée du matin au soir de prétendants à la main de Berthe. Enfin, quelque chose de moins vague que d'ordinaire s'étant dessiné, elle ne put s'empêcher, pendant le dîner, d'y faire des allusions transparentes dont rougissait sa fille.

M. Laborde offrit une bouteille de champagne au dessert, ce qui mit le comble à la joie. Mme Pichon aimait bien à boire un verre de champagne quand elle ne le payait pas, mais elle fit une légère grimace lorsque le gros négociant s'écria :

— C'est pour fêter une heureuse nouvelle. Notre bonne cousine s'intéresse à Albert d'une façon toute particulière. Elle lui avance les fonds nécessaires pour entrer comme associé dans la maison de commission où il n'aspirait qu'à être employé... et quand je dis qu'elle avance les fonds...

La phrase fut complétée par un clignement d'yeux des plus expressifs et un sourire à l'adresse de Mme Pichon. Celle-ci, du bout des lèvres, félicita le jeune homme. On eût dit à sa mine que sa fille venait d'être volée. Berthe, au contraire, dit en rougissant de nouveau :

— Que je suis donc contente, monsieur Albert!

La bouteille vidée, il était temps de descendre, car la foule s'amassait déjà aux environs des fontaines. La nuit était sans lune, et dès qu'on s'écartait un peu des lumières électriques qui éclataient çà et là, on se trouvait presque dans l'obscurité. Albert et Berthe marchaient côte à côte un peu en avant; les parents suivaient en causant bruyamment, comme des gens qui ont bien dîné.

— Alors, vous, cela ne vous fâche pas que Mme Ger-



vais veuille bien s'occuper un peu de moi après s'être beaucoup occupée de vous ?

— Ah, monsieur Albert !...

La petite avait envie de pleurer.

— C'est que votre mère a fait un nez !

Albert se permettait un vocabulaire un peu familier. Ça sonnait bien moderne, et il voulait être moderne à tout prix.

— Croyez-vous? C'est que, je suppose, les mères sont beaucoup plus âpres pour leurs enfants qu'elles ne le seraient pour elles-mêmes.

— Vous serez peut-être comme cela, un jour, pour les vôtres.

— Ah ! moi, je n'en aurai pas l'occasion. Je ne me marierai jamais.

Ce fut dit si simplement, avec une tristesse si vraie et si humble, que le beau jeune homme se sentit tout remué. Il eût été difficile de dire plus clairement : « Vous ne songerez pas à m'épouser... et moi je ne veux épouser que vous. »

— Bah ! fit-il en plaisantant pour cacher sa petite émotion passagère, toutes les jeunes filles disent cela, et toutes changent d'avis. Puis, si vous croyez que Mme Pichon permettra à l'héritière de Mme Gervais de rester fille !...

Berthe s'arrêta un instant et se retourna. Elle dit presque à voix basse :

— Je ne pense pas que je sois destinée à hériter de ma grand'tante. Elle n'a jamais rien dit qui pût nous le faire croire. Elle me gâte, comme elle vous gâte vous-même ; rien de plus.

Cet aveu était si loyal, si honnête, qu'Albert sentit

pour la jeune fille un véritable respect. Elle ferait une femme à laquelle on pourrait se fier en toute sécurité. Seulement, elle se trompait. Il la croyait destinée à être fort riche ; il souhaitait ardemment qu'elle le fût, car il comptait bien partager sa fortune.

Subitement les jardins se trouvèrent illuminés, baignés d'un reflet rouge vif ; les fontaines semblaient jeter dans l'air pur du soir des rubis sans nombre. Un cri d'admiration s'éleva de la foule qui, d'instinct se précipita en avant. Berthe, qui voyait ce spectacle féerique pour la première fois, saisie, se sentit emportée par le flot humain. Jamais elle n'avait rien imaginé d'aussi merveilleux, et lorsque l'eau passa d'une nuance à une autre, scintillante, extraordinairement lumineuse, elle ne songea qu'à admirer. Albert lui tenait la main pour empêcher qu'elle ne fût entraînée dans la cohue, et il lui semblait nager dans la joie la plus enivrante, comme si, de fait, elle entrait dans un rêve vivant, où les dons des fées bienfaisantes tombaient autour d'elle en ruissellement de diamants, d'émeraudes, de rubis et de saphirs.

Puis, brusquement, l'éclat merveilleux s'éteignit; l'eau des fontaines, redevenue de l'eau, s'élevait silencieusement, sans couleur, dans l'obscurité subite de la nuit.

— Où est maman ?...

Effrayée, Berthe chercha des yeux, au milieu de la foule bruyante qui la bousculait. Albert et elle se trouvaient séparés des parents ; une poussée subite avait dû se produire qui, sans qu'ils en eussent conscience, les avait entraînés un peu loin de l'autre groupe. Dans une foule pareille, comment se retrouver ?

Et, tout en tremblant de peur, Berthe sentit un plai-



sir aigu, qui tout de suite lui parut criminel, exquis cependant, à se trouver ainsi seule avec Albert, perdue dans la foule. Comme acquit de conscience, elle l'entraînait, çà et là, à la recherche de la respectable Mme Pichon, mais au fond, tout au fond, elle espérait ne pas la retrouver de quelque temps.

— Qu'avez-vous à trembler ainsi, petite cousine ?

Quand Albert était dans ses bons jours, il l'appelait ainsi, quoiqu'à la vérité il n'y eût entre eux aucun lien de parenté.

— C'est que... c'est que... nous voilà perdus.

— La belle affaire ! Nous nous retrouverons. Si par malheur... tiens ! j'allais dire par bonheur... nous ne rencontrions pas les grands parents à la sortie, je vous ramènerais tranquillement à l'hôtel. On nous fera une scène. Mais ce n'est pas notre faute si la foule nous a séparés des autres !... Et, au moins nous aurons eu une bonne petite heure à nous, bien à nous.

Tranquillement, il passa la petite main gantée à son bras.

Un gamin gouailleur leur cria en passant :

— Ohé, les jeunes mariés...

— Avez-vous entendu, Berthe ?...

Il ne disait plus « mademoiselle » et Berthe vit, grâce à une vive lumière électrique, qu'il souriait d'un air protecteur et vainqueur. Elle trembla si fort qu'elle dut s'appuyer un peu plus au bras du jeune homme. Elle ne désirait plus du tout retrouver sa mère et se sentait délicieusement coupable.

A la sortie on se bousculait, car la fermeture approchait. Les jeunes gens ne retrouvèrent pas plus les parents qu'à l'intérieur. Ils attendirent encore quelque

temps, n'étant nullement pressés, puis Albert héla un cocher qui ne l'écouta pas, un autre qui demanda dix francs pour les reconduire.

— Si nous marchions ?... souffla Berthe. Il ne faut pourtant pas se laisser écorcher... Maman comprend toujours les raisons d'économie. Puis il fait si beau !

Pendant ce temps, Mme Pichon, éperdue, courait au milieu de la foule, cherchant sa fille. Elle l'avait crue toujours auprès d'elle. Un instant seulement, éblouie par les splendeurs des fontaines lumineuses, la surveillance maternelle avait faibli. Cet instant avait suffi. La foule avait entraîné les jeunes gens, et Mme Pichon se lamentait si bruyamment que l'on se retournait pour la regarder.

— Eh bien, quoi !... grommela M. Laborde, Albert est avec elle, il vous la ramènera, il ne la mangera pas, que diable !

— Et voilà ma fille compromise !

— Pour avoir fait un bout de promenade avec un jeune homme qui est presque son parent ? Allons donc ! Nous avons, à Paris, des idées un peu plus larges que cela.

Le négociant bordelais, très sincèrement, se croyait devenu Parisien. Il est vrai qu'il pensait faire honneur à la grande ville. Voyant que la mère se désolait toujours, il ajouta avec un gros rire :

— Et puis, si elle est compromise comme vous dites, le mal ne sera pas grand. Nous les marierons, ces enfants ; ils sont faits l'un pour l'autre.

— Ma fille pourrait prétendre à...

— Ta ! ta... Votre fille adore mon fils ; cela saute aux yeux. Puis vous aurez beau la poser en héritière, il n'est pas plus sûr que ce soit elle qu'Albert à qui songe

Mme Gervais. Ce sera l'un ou l'autre, évidemment. Eh bien, marions-les, et nous serons tranquilles, vous comme moi, moi comme vous.

Mme Pichon ne demandait pas mieux que de se laisser persuader, mais elle n'était pas femme à rien faire sans marchander. Et le marchandage dura après l'arrivée à l'hôtel, où les jeunes gens n'avaient pas paru, jusqu'au moment où enfin ils firent leur apparition, Albert calme et souriant, Berthe très rouge, les yeux brillants, un petit air de défi très crâne dans le port de la tête.

Albert interrompit les exclamations, les gronderies, les questions qui se pressaient, en disant très haut :

— Chère madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Berthe se jeta dans les bras de sa mère :

— Maman, je t'en prie... Je l'aime tant, tant!...

Les préparatifs du mariage allèrent bon train. Mme Gervais fut parfaite. Elle offrait le trousseau, et l'on sut, — car tout se sait, — qu'elle avait eu une longue entrevue avec son notaire. M. Laborde pressait Mme Pichon de questionner sa tante sur ses intentions, mais jamais la nièce n'osa formuler nettement la question palpitante d'intérêt qui lui montait aux lèvres. Mme Gervais lui imposait toujours, elle lui trouvait si grand air! Et puis, vraiment, lorsque la tante se montrait si généreuse, ce n'était pas le moment de lui mettre le couteau à la gorge. Après tout, Mme Gervais se portait à merveille et pouvait vivre encore de longues années. Elle s'attacherait de plus en plus au jeune ménage, surtout s'il y avait des enfants. On risquait de tout compromettre en paraissant intéressé. Le mieux était de laisser aller les choses.

Cependant, depuis que Mme Pichon s'affirmait davantage, elle montrait chaque jour plus d'hostilité envers

les habitués de la maison. Elle osa une fois dire à Mme Gervais :

— Ma chère tante, je ne comprends pas que vous admettiez dans une intimité pareille des gens dont le métier consiste à frotter une toile avec des couleurs, ou à se salir les mains de terre glaise. Ce sont des inutiles dangereux, quoi qu'on en dise.

— Que voulez-vous, Mélanie? c'est mon vice à moi, d'aimer ces inutilités-là. A mon âge, on ne se corrige pas. Je vais vous confier un secret. Il y a en moi une artiste manquée. J'avais des dispositions, beaucoup de dispositions même. Seulement, dans ma jeunesse, on ne songeait pas à cultiver les talents des filles. Après mon mariage j'ai fait, — en cachette, — de la peinture. Ça a été une passion. Seulement, je me suis gardée du ridicule de laisser voir mes essais informes. Rien ne supplée à la première instruction, qui me manquait. Mais je me suis consolée en admirant les œuvres des autres, en aidant autant que je le pouvais les jeunes artistes...

Cette petite conversation revint plusieurs fois à l'esprit de Mme Pichon d'une façon déplaisante. Il faut toujours se méfier des vices des vieux !...

La robe de la mariée était faite, les invitations allaient être lancées, lorsqu'une nouvelle foudroyante vint tout remettre en question.

Mme Gervais, à la suite d'une imprudence, avait eu un chaud et froid. Une pneumonie double s'ensuivit, bien autrement grave que la congestion pulmonaire dont elle s'était si bien remise. Bientôt il n'y eut aucun espoir.

Mme Pichon voulut prendre possession de la malade, presque de force. Elle était la nièce, c'était son droit, un droit sacré, de soigner sa tante mourante. Mais la tante mourante avait gardé sa tête et toute son énergie. Elle

n'admettait que la présence d'Yvonne. Yvonne seule savait lui donner ses potions, marcher sans bruit, retourner ses oreillers, la distraire lorsqu'elle avait envie de distractions. Elle souffrait peu, du reste, et pensait guérir. Sa famille était libre de venir prendre de ses nouvelles, de rester même dans le salon à côté. Mais elle était trop faible pour recevoir des visites. Berthe elle-même ne fut pas admise. Tous se regardaient effarés. L'affaire prenait une tournure désastreuse. Si Berthe n'héritait pas, quel sot mariage allait faire le jeune Laborde ! Quant à Albert lui-même, personne ne pensait qu'il dût recueillir la grosse fortune de la moribonde. Alors ?... Yvonne fut l'objet, pendant les quelques jours que dura la maladie, de soupçons injurieux, de haines profondes, dont elle semblait souverainement insouciante.

Mlle de Puysec, très réellement attachée à sa patronne, tout en la connaissant à fond, ne quittait pas son chevet. Aucune fille n'eût montré plus de dévouement. A ce dévouement manquait peut-être un peu de sensibilité et d'émotion, mais il n'en était que plus intelligent et efficace.

Enfin, Mme Gervais sut qu'elle allait mourir. Elle était très philosophe et se montra fort courageuse.

Une fois, Yvonne, lui ayant apporté les vœux affectueux de la famille réunie, toujours bannie de la chambre de la malade, vit ses lèvres s'ouvrir ; elle entendit vaguement ce murmure :

— Quel dommage de ne pas voir cela...

Un imperceptible sourire compléta la phrase. Yvonne comprit qu'elle regrettait de ne pas assister à la lecture du testament.

Cette lecture ne se fit pas longtemps attendre.

Toute la famille en grand deuil se trouva réunie un matin dans le salon de la défunte. Les yeux de Mme Pichon, à travers le voile de crêpe qu'elle s'obstinait à garder baissé, trouvant cela plus convenable, erraient ici et là, se posant sur les meubles, sur les bibelots, comme pour en prendre possession au nom de sa fille et pour en calculer le prix.

Le notaire, en s'asseyant, dit au domestique qui l'avait introduit :

— Priez Mlle de Puysec de vouloir bien assister à la lecture.

— Mais, s'écria Mme Pichon d'une voix aigre, Mlle de Puysec n'est pas parente...

— Je sais ce que je fais, madame, et il fit signe au domestique d'obéir à l'ordre.

Yvonne entra, salua légèrement et s'assit un peu loin des héritiers naturels. Elle était vêtue de noir, sans crêpe cependant, et, n'ayant pas quitté la maison, ne portait pas de chapeau. Bien plus que les autres, elle semblait à son aise, chez elle. En la regardant, Albert eut un instant de défaillance. Si... mais la pensée ne s'acheva pas. Il regarda sa fiancée, qui, en bonne petite fille qu'elle était, montrait des yeux rougis. Il s'était beaucoup attaché à Berthe depuis leurs fiançailles, et se savait gré d'avoir inspiré une adoration et une admiration qui, chaque jour, croissaient.

La lecture commença, monotone et lente. Les premiers paragraphes avaient peu d'intérêt. Mme Gervais laissait de nombreux legs à des amis et à ses domestiques, disposait de certains tableaux en faveur de divers musées de province, distribuait des bibelots à ses intimes, aux artistes qui formaient sa société. Cette liste était longue,

et les parents, énervés, écoutaient avec une impatience visible.

Enfin, l'intérêt s'éveilla, palpitant, plein d'angoisses. La voix nasillarde, sans expression, disait :

« Je lègue à Mlle Yvonne de Puysec qui, par ses soins, par le charme de sa nature fine et distinguée, a donné un peu de joie à ma vieillesse... »

Le notaire ne put s'empêcher de jeter un regard rapide aux héritiers naturels ; derrière son masque impassible il cachait de l'esprit. Aucun respect humain, aucun sens des convenances ne pouvaient empêcher les convoitises de se montrer à nu. M. Laborde, congestionné, respirait bruyamment ; Mme Pichon, à moitié soulevée sur son fauteuil, semblait prête à sauter à la gorge de l'héritière qui volait sa fille. L'interruption dans la lecture ne dura que deux secondes, le notaire tourna une page et continua :

« ... ma vieillesse, la somme de cent cinquante mille francs afin qu'elle puisse continuer en paix la noble tâche qu'elle s'est imposée, et faire, selon sa propre expression, des hommes instruits et distingués de ses neveux... »

Mme Pichon se détendit, M. Laborde s'épongea. Berthe jeta un regard de gentille félicitation à Mlle de Puysec, qui la remercia d'un imperceptible sourire. Berthe professait pour Yvonne une admiration sans bornes. Celle-ci, parfaitement calme, sachant bien que Mme Gervais aurait tenu sa promesse, se disait pourtant que le don était généreux et large. Au moins elle n'aurait plus à entrer chez des étrangers pour élever les petits ; et elle entrevit une existence un peu terne peut-être, mais fort douce, entre sa sœur et ses neveux.

Le notaire cependant continuait.

« Je lègue toute ma fortune, à l'exception des legs et dons mentionnés dans ce testament... »

Ici, l'intérêt devint pénible. Mme Pichon pardonnait à Yvonne les cent cinquante mille francs, — gaspillage ridicule cependant, — s'attendant à ce que le nom de Berthe sortît à la suite des mots onctueux et délicieux « toute ma fortune. »

« ... à une fondation artistique dont j'ai, depuis de longues années, caressé le projet... »

Il fallut secourir Mme Pichon, prise d'une attaque de nerfs. M. Laborde, furieux, ne tenait pas en place. Il alla droit à son fils :

— Nous sommes volés. Il faut rompre un mariage ridicule. Aura-t-elle même une dot, la petite ?

La « petite, » éplorée, cherchait à calmer sa mère, tout en pleurant pour son compte. Elle, qui avait été élevée au milieu des préoccupations d'argent, savait bien que son mariage était fort menacé. Sa mère ne pouvait lui donner qu'une trentaine de mille francs, et qu'est-ce que trente mille francs pour un joli garçon, un bon parti aussi, comme Albert Laborde ? Cependant, au milieu de ses larmes et des cris de sa mère, elle entendit la voix de son fiancé qui disait avec force :

— Ma parole est donnée ; je suis un honnête homme ; ce mariage se fera, au contraire...

— Cher Albert, murmura-t-elle bien bas.

Enfin, le calme étant à peu près rétabli, le notaire, impassible, continua sa lecture. Mais personne n'écoutait. Il importait peu, à nos provinciaux, que Mme Gervais eût songé à fonder des bourses pour des jeunes filles véritablement douées pour la peinture ou la sculp-

ture, qui leur permettraient de travailler sérieusement après avoir subi des examens très sévères et remporté des succès à des concours présidés par les artistes les plus en renom. Mme Gervais, non sans malice, excluait les femmes du jury, disant qu'elles se montreraient par trop sévères.

La lecture traînait, car Mme Gervais était entrée dans des détails minutieux. Enfin, le notaire s'arrêta, toussa et jeta un regard circulaire à tous les héritiers déçus qui, n'ayant plus rien à ménager, se laissaient aller à leur désespoir muet ; leurs poses abandonnées en disaient long sur leurs sentiments envers la morte, envers les vivants aussi. Tous se redressèrent à une petite phrase du notaire jetée négligemment :

— Il y a un codicille...

— Ah !...

La même exclamation était partie en même temps de toutes les bouches, avec des intonations différentes.

— Un codicille, continua le notaire impassible, fait quelques semaines avant la mort de ma cliente.

Et, au milieu du silence le plus absolu, chacun retenant sa respiration, il lut de nouveau :

« J'ai parfaitement compris les motifs qui avaient poussé différents membres de ma famille à ressentir, au même moment, un vif intérêt pour ma personne. Après tout, je trouve la chose très naturelle. Mes parents trouveront de même naturel que je n'en sois pas autrement touchée. Parmi eux tous, une seule personne ne songeait pas à me faire la cour pour mes écus, étant trop occupée par d'autres pensées, plus naïves et plus spontanées. C'est donc avec plaisir que je lègue, comme cadeau de noces, à ma petite-nièce Berthe Pichon, la

somme de cent mille francs. Le jour de son mariage avec Albert Laborde sera déchiré le reçu signé par celui-ci pour une somme égale avancée pour faciliter son entrée dans une maison de commission. Si le mariage ne se faisait pas, Albert Laborde serait tenu de rendre les cent mille francs à la succession... »

Les cent mille francs ne furent pas rendus à la succession, et le mariage se fit. Après tout, les jeunes gens entraient dans la vie sous de fort bons auspices. Les parents, qui avaient rêvé des millions de Mme Gervais, boudèrent encore un peu le bonheur de leurs enfants, mais la bouderie ne tint pas longtemps contre ce bonheur. Au fond, chacun se disait: « Nous avons eu, tout de même, de la chance. » Ce que Berthe, elle, se disait avec orgueil, ce qu'elle finit par murmurer tout bas à son mari de quelques jours, c'était :

— Tu m'aurais épousée tout de même, sans le cadeau de la grand'tante. Ah ! j'ai bien entendu, va ! Il y a des paroles qui s'entendent au-dessus des cris, au-dessus de tout, car elles vont droit au cœur.

JEANNE MAIRET.

CHRONIQUE PARISIENNE

La chronique en voyage. La civilisation romaine en Algérie et en Tunisie. Les ruines de Timgad. Sous une tente arabe. Une garde-robe pittoresque. Nos anciens élèves. En Kabylie. Au Sahara.

Comme l'an dernier à pareille époque, la *Chronique parisienne* revient d'un long vagabondage aux pays du soleil. Non seulement elle ne sait rien de ce qui s'est passé à Paris depuis la fin des vacances, mais elle est obligée d'avouer avec sincérité qu'elle ne s'y intéressait pas. On ne saurait se figurer, à moins d'en avoir fait l'expérience, à quel point les symbolistes et les décadents, les intrigues académiques, les querelles de journaux et les événements mondains deviennent indifférents quand on est dans le Sahara ou sur un pic de la Kabylie. On n'y pense plus que pour s'étonner d'avoir jamais trouvé de la saveur à des sujets aussi mesquins.

Cette impression provient moins du changement de décor, quoiqu'il soit très grand, que du fait de se trouver en présence d'une civilisation absolument différente de la nôtre, de manières de penser qui nous sont et nous seront toujours étrangères, de races que nous avons beaucoup de peine à comprendre et qui ne nous comprendront probablement jamais. Nous sentons, plus vivement que nous ne l'avions jamais fait, que nous côtoyons sur le globe terrestre des mondes qui n'ont presque aucun rapport avec notre monde occidental et qui nous rendent au centuple le mépris qu'ils nous inspirent. Nous le savions; tout enfant de douze ans a appris cela à l'école; mais il y a un abîme entre savoir une chose parce qu'on l'a lue dans les livres, et la savoir parce qu'on l'a lue dans les yeux des hommes. Le plus beau livre sur l'Algérie a moins d'éloquence que le regard de n'importe quel Arabe en guenilles, lorsqu'il se pose sur le

Roumi. Même lorsque ce regard n'est pas hostile, il dit au Roumi: Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi?

La sensation qu'on éprouve est d'autant plus singulière, qu'on constate à chaque pas, en parcourant l'Algérie et la Tunisie, que notre civilisation latine est là chez elle et que l'Arabe est l'étranger, l'envahisseur de hasard. Le sol est hérissé de ruines romaines qui attestent l'existence, il y a une quinzaine de siècles, sur la côte, et plus au sud dans la montagne, et plus au sud encore dans le Sahara, d'un réseau serré de cités florissantes, parées d'édifices somptueux, abondantes en travaux publics grandioses, et enrichies à la fois par l'agriculture et le commerce. Dans la province de Constantine et en Tunisie, on peut dire que les ruines romaines se touchent. Un voyageur anglais qui a parcouru le pays à cheval dans tous les sens assure que, dans certains districts, il n'a jamais fait plus d'un mille sans rencontrer des vestiges antiques. J'ajoute que quelques-uns de ces monuments vénérables sont dans un état de conservation remarquable. Ils ont été sauvés de la destruction par les habitudes nomades du conquérant, qui n'avait pas besoin de pierres puisqu'il habite sous la tente. Dans quelques années, quand les voyages seront plus faciles en Tunisie et dans l'Aurès, c'est là que les amateurs d'archéologie iront étudier les œuvres des premiers maçons du monde.

Quelques fouilles ont été faites çà et là, et les résultats qu'elles ont donnés ont été merveilleux. A trente lieues au midi de Constantine, à moitié chemin du Sahara, l'antique Thamugas, située au point d'intersection de six voies romaines, est sortie de terre sous la pioche des terrassiers, et, même après le Forum de Rome, même après Pompéi, c'est un coup d'œil étonnant. Deux rues principales, dont le dallage et les trottoirs sont à peu près intacts, se coupent à angle droit au milieu de la ville, qu'elles divisent en quatre carrés. L'une de ces rues était bordée, de chaque côté, d'une colonnade dont les débris se dressent encore sur leurs bases, et terminée à ses deux extrémités par des arcs de triomphe d'un beau style; l'un des arcs est toujours debout. En arrière des colonnes est une rangée de boutiques. En arrière des boutiques du côté nord, et plus élevé de dix marches, le Forum de Thamugas, avec ses vastes colonnades et sa royale ceinture de monuments publics: la basilique, ou tribu-

nal, les temples, le théâtre. En se promenant par la ville, on rencontre d'autres édifices d'un caractère familier, qui contribuent à rendre la vie à cette morte, — par exemple, les water-closets publics, dont la disposition et l'installation sont encore visibles dans presque tous leurs détails. Lorsqu'on se place sur un point élevé et que le regard embrasse les forêts de colonnes, les rangées de maisons, les belles rues droites et les grands monuments de la noble cité; lorsqu'on a, de plus, présent à l'esprit qu'à neuf lieues de Thamugas était une autre grande ville romaine, Lambœsis, dont les restes sortent de terre d'une façon qui invite aux fouilles; qu'à trois kilomètres sud de Lambœsis était Verecunda; à cinq kilomètres, une autre ville (ou village), dont le nom n'a pas encore été identifié; à onze kilomètres, une autre; à vingt-cinq kilomètres, une autre; et ainsi de suite jusqu'à l'oasis de Biskra: on mesure l'immensité de la catastrophe qui a changé l'une des contrées les plus peuplées et les plus prospères du monde antique en un vaste désert.

Afin que la leçon fût complète, trois ou quatre tentes arabes, plantées sur les ruines de Thamugas (on dit aujourd'hui Timgad), représentaient l'invasion et la destruction. Chateaubriand aurait tiré un beau tableau de ce contraste. Je suis entré sous les tentes, pauvres abris qui laissent un large passage, entre l'étoffe et le sol, au vent, au froid et à la pluie. Des genêts, des broussailles, des pierres, bouchaient tant bien que mal l'intervalle. Hommes et femmes, à l'envi, s'empressèrent de me montrer leur ménage. Il se composait de quelques ustensiles de cuisine; du moulin de pierre avec lequel les femmes broient le grain; d'un métier à tisser; de nattes qu'on étend le soir sur la terre pour dormir; de quelques couvertures; de quelques vases en terre contenant les provisions de bouche; et d'un coffre qu'on ne m'ouvrit point. Chaque famille couche dans une seule tente, et l'on se serre pour faire place aux chèvres et aux moutons. Les vieilles femmes couraient après moi avec les enfants pour avoir un sou ou un morceau de sucre. Les jeunes tenaient conseil pour résoudre une énigme qui les troublait: j'avais des gants foncés, et elles ne pouvaient comprendre comment mes mains et ma figure étaient de couleurs aussi différentes. Elles se décidèrent enfin à me soumettre leur em-

barras. J'ôtai mes gants, et toutes ensemble poussèrent des cris de joie d'avoir découvert le secret. Il est naturel que, lorsque des hordes composées de pareils barbares submergent un pays civilisé et s'en rendent maîtresses, tout périsse autour d'elles. Les habitants fuient ou sont massacrés. Les champs sont rendus aux épines et aux mauvaises herbes. Les constructions tombent pierre à pierre. Les routes s'effacent. Et les auteurs de l'anéantissement y assistent sans émotion, avec la tranquille indifférence de gens qui ignorent le prix de ce qu'ils détruisent.

On ne peut pas dire qu'aujourd'hui les Arabes nomades ignorent que nous sommes en possession d'une manière de vivre supérieure à la leur ; mais leurs idées sur ce qui constitue la vie civilisée ont la naïveté des êtres primitifs entièrement dépourvus de culture. Ils les ont puisées dans le spectacle des maisons européennes rencontrées au cours de leurs voyages ou dans les récits des indigènes que les hasards de l'existence ont amenés en France, et elles ne s'élèvent pas au-dessus des aspects matériels et extérieurs de l'existence. La valeur intellectuelle et morale du monde chrétien est lettre close pour eux. Rien de plus simple, à leurs yeux, que de se mettre d'un seul coup à notre niveau : c'est une question d'argent et de mobilier. Les Français ont bâti à Timgad une petite maisonnette où loge l'Arabe chargé de veiller sur les ruines. La femme du gardien, un peu jalouse de ma visite prolongée aux tentes, m'invita à visiter son intérieur. — « Je vis tout à la française, » me dit-elle avec un sourire d'orgueil en m'ouvrant la porte. — Nous entrâmes. Elle possédait un lit de bois, un guéridon en tôle, deux ou trois chaises, et un meuble qui représentait évidemment, à ses yeux, le dernier terme du raffinement ; ce meuble était une table de nuit boiteuse. Quand elle m'eut fait faire l'inventaire de son mobilier, en répétant de temps en temps : — « Tout à la française, » elle tourna vers moi ses beaux yeux noirs avec un regard qui disait si clairement : — « Tu n'as jamais rien vu de plus beau ? » que je me serais fait conscience de la chagriner en lui marchandant mon admiration. Je trouvai tout magnifique, et j'en fus récompensé. Mon hôtesse alla fermer la porte et ouvrit d'un air de mystère un coffre pareil à ceux que j'avais aperçus sous les tentes. C'est dans ce coffre que l'Arabe serre sa fortune : bijoux, vêtements

de luxe, parchemins. Deux petites mains brunes s'y plongèrent et en tirèrent la plus pittoresque des garde-robes.

D'abord, les robes, qui ressemblent à des sacs sans manches et sont fendues sous les bras. Il y en avait de toutes les couleurs : rouges, bleues, jaunes, bariolées ; et de toutes les étoffes : cotonnades indigènes, lainages tissés sous la tente, mérinos français, cretonnes imprimées, mousselines brodées faisant transparent sur un dessous de couleur vive. Ensuite, les morceaux d'étoffe que les femmes arabes savent draper avec un art incomparable sur leurs épaules, leur poitrine, autour de leur tête, et qui prennent, selon leur emploi, les noms de *haïk*, de *mehlafa*, de *fouta*, etc. Rien de plus varié non plus, de plus bigarré, et celles qui les portent ne s'entendent pas moins à assortir des nuances qu'à disposer des plis. Puis vinrent les mouchoirs de tête, les voiles, les ceintures arabes en passementerie grossière. Enfin, tout au fond du coffre, la toilette de mariée de mon hôtesse.

Elle la déplia lentement, avec le respect dû aux choses très précieuses, et me montra comment chaque pièce était disposée et attachée le jour de ses noces. C'était vraiment un joli costume. Songez que j'avais affaire à une femme de fonctionnaire, une élégante. La robe était d'un tissu de soie bleu pâle et argent, très doux à l'œil, et bordée de galons d'argent. Des soieries de teintes plus vives avaient servi à envelopper le buste de la fiancée. On les fixe avec des broches qui sont le plus souvent blanches et rouges. Une profusion de bracelets, de sequins formant mentonnière, de colliers, des bijoux en agrafes ou en pendeloques avaient complété la parure, et il n'était plus resté qu'à mettre le voile de la mariée. Il était en crêpe jaune brodé de paillettes d'argent. Ma jeune amie le plaça sur sa figure, me regarda au travers, et ses yeux me dirent de nouveau, avec une confiance si touchante : — « Tu n'as jamais rien vu de plus beau ? » que je lui exprimai de nouveau mon admiration, et bien sincèrement cette fois. Cela ne ressemblait pas aux costumes de nos grands couturiers, mais cela les valait peut-être, à sa manière. Eugène Fromentin a dit quelque part que les Orientaux étaient les seuls coloristes du monde. Je songeais à ce passage d'un de ses livres en contemplant la gracieuse figure couleur de bronze qui me souriait

coquettement à travers son voile jaune, et je me disais qu'il avait raison. Ma gentille hôtesse demeura convaincue, en me souhaitant le bonsoir, qu'elle m'avait produit une grande impression, et elle ne se trompait pas. Seulement, ce n'était pas de la manière qu'elle croyait. Elle s'imaginait m'avoir ébloui par son luxe, tandis que ce qui m'avait frappé, c'était l'étrangeté de cette petite créature pour laquelle le monde n'a certainement pas le même aspect que pour nous, ni les mots le même sens, ni les idées. Son cerveau est construit autrement, et je crois qu'il serait impossible de lui faire comprendre qu'il y a encore autre chose dans la civilisation que des chaises et des tables de nuit. Elle vous répondrait imperturbablement : — « Je vis tout à la française.... tout à la française. »

L'abîme qui sépare les deux races est encore plus frappant quand on considère l'aristocratie arabe. Elle est demeurée vivante et superbe. Les hommes y sont beaux, vigoureux et intelligents. On y élève les garçons avec un grand soin ; quelques familles ralliées à la France depuis deux ou trois générations les envoient même faire leurs études dans nos lycées. Le hasard m'a donné un jour pour compagnon de voyage l'un de ces princes du désert, membre de l'illustre famille des Ben-Ghana et élevé à Paris avec ses deux frères. Je ne crois pas qu'aucune cour d'Europe, en 1891, puisse offrir un type plus accompli de noblesse et de courtoisie. Il avait une manière de dire « *notre* Paris » qui était charmante de politesse. Nous avons causé de ses voyages en France, de l'exposition de Vienne, à laquelle il est allé, de ses « caravanes » de chameaux, qu'il venait d'envoyer dans le sud pour tout l'hiver, de l'agriculture arabe, des différentes races qui habitent l'Algérie. Il parlait notre langue sans aucun accent et n'avait certes point passé en vain sur nos bancs ; il en avait rapporté l'intelligence, sinon le goût, de notre état social et de nos idées. Je le cite précisément parce qu'il est une exception, non pas unique, mais assez rare. En général, les jeunes Arabes élevés dans nos établissements oublient ce qu'ils y ont appris et retournent aux modes de penser et de sentir de leur peuple.

Il y a à Constantine un Arabe, âgé d'environ quarante-cinq ans, qui a fait jadis ses études au lycée de la ville. C'était un bon élève. Il se présenta à Saint-Cyr et fut déclaré admissible.

Son père refusa de le laisser entrer à l'école. Ce père était un grand chef religieux, très influent parmi les indigènes, et il rejeta avec indignation l'idée de voir son fils au service des chrétiens.

Pendant plusieurs années, le jeune homme resta français par l'esprit. Il parlait et écrivait notre langue comme l'un de nous, lisait nos journaux et se tenait au courant de notre littérature. Notez bien qu'il habitait Constantine, où le frottement entre les deux races est continuel. Aujourd'hui, il lui faut chercher ses mots pour faire une petite phrase française. Il a tout oublié. Il est redevenu arabe jusqu'aux moelles, et l'éducation que nous lui avons donnée a eu le sort des dessins que les enfants s'amusent à tracer dans le sable, au bord de la mer. Le flot montant les lèche, et doucement, peu à peu, il les efface. Huit ou dix ans d'études et de vie commune avec nos enfants n'ont pu modifier la structure de ce cerveau qui n'est pas fait comme les nôtres.

Voici un autre exemple encore plus frappant. Un grand chef du sud avait aussi envoyé son fils dans un de nos lycées et lui avait permis de passer par nos écoles. Le garçon était très intelligent. Il entra dans notre armée et était lieutenant-colonel à la mort de son père. Il donna aussitôt sa démission pour reprendre le burnous et aller recueillir l'héritage paternel. C'était fort naturel. L'héritage d'un grand chef arabe se compose de puissance et de gloire autant que de richesse, et l'on conçoit qu'on ne renonce pas facilement à un rang et à des prérogatives de prince. Mais ce ne fut pas tout. Il rentra dans sa peau d'Arabe en reprenant son burnous. On assure que son esprit n'a gardé nulle empreinte de son long séjour parmi nous.

On entend souvent répéter que le mahométisme est le grand obstacle à l'assimilation et que la question de race a beaucoup moins d'importance. Je n'ai pas la prétention de rapporter d'une excursion de quelques semaines une opinion arrêtée sur des problèmes aussi difficiles. Je me permettrai toutefois de faire remarquer que les Kabyles, qui sont mahométans et qui ne sont pas arabes, semblent infiniment plus malléables que le reste de la population indigène. On sait qu'ils descendent des anciens Berbères, qui sont considérés comme les aborigènes du nord de l'Afrique. Il est à supposer qu'ils se sont



mélangés avec les Grecs et les Romains, puis avec les Vandales, et qu'ainsi s'expliquent les yeux bleus, les barbes rousses, les nez droits, les types européens que l'on rencontre en si grand nombre sur les pentes sauvages qui entourent le Fort National ou Aïn-el-Hammann. Du reste, par leur idiome, ils ne se rattachent ni aux peuples sémitiques ni aux peuples indo-européens[1]. En revanche, les Kabyles ou Berbères sont musulmans depuis la conquête arabe, c'est-à-dire depuis une douzaine de siècles.

Eh bien ! ces gens-là, mis dans nos écoles primaires et dans nos collèges, comprennent tout sans effort. Ils comprennent même mieux, et apprennent plus vite que la plupart de leurs petits condisciples français. Ils oublient beaucoup moins que les écoliers arabes, et il ne leur faut qu'un peu de frottement avec nous, quelques occasions de s'exercer, pour ne pas oublier du tout. Ils sentent le prix de l'instruction. Enfin ils ont des cerveaux faits comme les nôtres, susceptibles de recevoir notre culture et de s'ouvrir à nos horizons. C'est par eux qu'il faudrait commencer le travail d'assimilation, sur eux que devrait porter tout l'effort. On s'attaquerait ensuite à un autre groupe de population n'ayant de même que peu de sang sémite (relativement du moins) dans les veines. De groupe en groupe, on arriverait à des résultats sérieux.

Il me resterait à parler des Biskris et des nègres du Sahara, des Maures des villes, de bien d'autres encore, car le nord de l'Afrique a été pendant des siècles le théâtre d'une terrible mêlée de races, qui a laissé partout des traces dans les physionomies et dans les mœurs. L'étroitesse du cadre m'oblige à me borner, et à m'arrêter. Je regrette de ne pouvoir essayer de dépeindre à mes lecteurs le charme étrange des paysages du désert, composés seulement de trois couleurs ; le fauve des terrains, le bleu du ciel et le vert-gris des touffes d'herbe séchée. Encore le vert disparaît-il parfois entièrement. A la tombée de la nuit, le fauve disparaît à son tour et l'on marche dans du bleu. Puis les astres s'allument au ciel, qui devient d'une splendeur inouïe. Les étoiles paraissent beaucoup plus brillantes et plus nombreuses que dans nos climats. On passerait les nuits entières sur les toits en terrasse des maisons,

[1] Piesse, *Algérie et Tunisie*. Hachette. Collection des Guides Joanne.



à contempler la splendeur du monde et à respirer l'air tiède et léger de l'automne saharien. L'aube venue, on passerait les jours entiers à errer sous les forêts de palmiers des oasis, en écoutant le frissonnement de leurs rameaux et le murmure des eaux courantes qui leur portent la sève et la vie. Chaque détour du sentier ménage une surprise. Tantôt ce sont des laveuses. Le visage découvert, comme elles le sont toutes en dehors des villes et des familles riches, jeunes filles et jeunes femmes sont debout au bord de l'eau, battant le linge de leurs talons avec des mouvements rythmiques. L'une d'elles est vêtue d'une robe d'un beau jaune orangé, qu'elle relève très haut sur sa jambe fine et brune. Elle frappe trois coups du talon droit, trois coups du talon gauche, et cela ressemble à une danse très gracieuse et très chaste. La jeune fille est jolie, et vous pouvez la regarder à votre aise ; ni elle ni ses compagnes ne s'en choqueront, au rebours de ce qu'on croit généralement.

Tantôt c'est un village nègre, composé de cases construites en boue. Le logement d'une famille se compose d'une seule petite pièce, ayant pour toute ouverture une porte très basse ; on se courbe en deux pour entrer. Il n'y a pas plus de cheminée que de fenêtre. Un trou en terre, dans un angle de la case, tient lieu de foyer. On y fait la cuisine, et la fumée tâche de sortir par la porte. L'épaisse couche de suie qui couvre le plafond prouve que la fumée ne réussit pas beaucoup à s'en aller. Les cases des Biskris sont du reste pareilles à celles des nègres. Ajoutez au manque d'air, et à la fumée, la promiscuité et la saleté, et vous apprendrez sans surprise que les enfants indigènes de ces régions ont des maux d'yeux épouvantables, qui les laissent souvent borgnes ou aveugles. Ils ont aussi d'autres maux, engendrés par des siècles de mauvaise hygiène, et c'est le côté triste du voyage que la vue de tous ces petits êtres mourants. Ceux qui survivent deviennent des hommes superbes. L'explique qui pourra.

Tantôt c'est une caravane de chameaux qui monte vers le nord avec des sacs de dattes. Aussi longtemps que le chameau est en route, il est d'une patience et d'un courage incroyables. Les difficultés commencent, avec lui, à l'heure de la halte et du repos. Il veut bien être déchargé et dessanglé. Il ne veut pas

être rechargé et ressanglé. Il se met alors à beugler et à jurer d'une manière assourdissante. Il se sauve. Les chameliers n'ont d'autre moyen d'en venir à bout que de lui attacher une patte en l'air. C'est un coup d'œil comique que celui d'un long troupeau de chameaux sur trois pattes, l'air vexé. Ils se vengent en beuglant et jurant de plus belle.

Décidément, il faut s'arrêter. Au mois prochain les nouvelles de Paris et de la littérature.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Les débuts de Guillaume II en Wurtemberg ; une rectification. — Une sombre période de l'histoire berlinoise. — Le rescrit de l'empereur contre l'immoralité. — Le wilsonisme à la cour de Prusse. — Désastres financiers. — Les lettres de Moltke à sa famille.

— En Wurtemberg, le nouveau règne a débuté par une demande d'augmentation de la liste civile. Le roi Guillaume touchera deux cent mille marcs de plus que feu Charles Ier. La diète a avalé cette pilule dorée sans trop de grimaces. Quelques députés démocrates ont seuls exprimé des scrupules. Mais le roi a mis tout le monde parlementaire de bonne humeur en donnant aux membres des deux chambres une très belle fête dans la salle blanche du palais éblouissante de lumières électriques. Un dîner superbe a été servi. Guillaume II et la reine y sont restés jusqu'à minuit, contrairement à l'habitude de Charles Ier, qui détestait les réceptions officielles et les abrégeait le plus possible. LL. MM. se sont entretenues amicalement avec tous les députés. Quelques-uns de ceux-ci étaient un peu interloqués. On a beaucoup ri de la réponse faite au souverain par un brave représentant d'un district rural : « Je connais personnellement votre circonscription, » avait dit le roi. — « Votre Majesté est aussi une personnalité connue dans l'Oberland, » crut devoir répliquer l'excellent homme. Un membre de la chambre des seigneurs ayant fait en plaisantant des reproches à l'un des députés démocrates qui ont refusé d'augmenter la liste civile :



« Aussi voyez, a répondu celui-ci, je tiens compte de la gêne de la cour, je ne prends que deux cigares ! »

Puisque me voici en Wurtemberg, permettez-moi de réparer une erreur que j'ai faite dans ma précédente chronique. Sur la foi d'un biographe, j'ai dit que le roi Charles avait eu pour précepteur le poète Matthison. Celui-ci était intendant des théâtres de la résidence. Il est mort en 1831, alors que le prince avait huit ans. C'est un de vos compatriotes, un homme de grand mérite, le Genevois Jules Trembley, qui, de 1829 à 1839, a dirigé l'éducation de l'héritier du trône. Il s'était conquis à Stuttgart toutes les sympathies, et la famille royale lui a toujours conservé le souvenir le plus affectueux et le plus reconnaissant.

— Depuis quelques semaines la chronique de Berlin est trop riche en scandales de diverse nature. Les journaux socialistes veulent y voir « les signes certains de la décrépitude de l'ordre social actuel, les craquements avant-coureurs de son effondrement. » Je pense que ces faits déplorables doivent être attribués plutôt à la vanité, à cette variété germanique du snobisme, la *Renommisterei*, qui gagne une partie des classes dirigeantes ; au matérialisme, à la soif de jouissances qui tuent peu à peu chez ceux, riches ou pauvres, qui en sont atteints, cette simplicité de mœurs, ce culte du devoir, cet amour et ce respect du foyer célébrés à bon droit comme des vertus allemandes. Du reste Berlin n'est pas plus l'Allemagne que Paris n'est la France. Et de faits particuliers, si nombreux que le hasard les accumule dans un laps de temps restreint, il serait plus que hasardé d'échafauder des conclusions générales sur une nation ou sur un état social.

— Je ne veux pas vous entretenir des phénomènes sociaux soulignés par divers procès criminels, l'affaire Heinze entre autres et l'affreux assassinat de la Holzmarktgasse. Ils ont été exploités par la presse à sensation avec un cynisme plus qu'américain. L'effet produit a été tel que l'empereur lui-même est intervenu par un rescrit qui a fait ergoter les docteurs en droit constitutionnel, mais a trouvé l'approbation sans réserve de tous les autres honnêtes gens. L'effet utile en a été immédiat. La police a redoublé de vigueur. Des rafles impitoyables ont été faites dans certaine catégorie de drôles sans



aveu. Beaucoup ont déjà comparu devant la justice et ont été frappés sans phrases du maximum de la peine. Vainement, pour exciper d'un gagne-pain légitime, des centaines de ces personnages, vêtus comme Salomon dans toute sa gloire, ont-ils envahi le marché aux modèles de l'Académie des beaux-arts. Peintres et sculpteurs les ont repoussés avec perte. C'est une vraie croisade qui est menée contre eux. Ils ne trouvent pas de défenseurs. Seuls quelques journalistes prennent la peine de les interviewer, suivant la mode du jour, pour fournir à leurs lecteurs des données précises sur l'existence de cette armée innommable qui ne compte pas à Berlin moins de cinquante mille mercenaires.

— La capitale allemande a fourni à la Holzmarktgasse une contrefaçon de Jack l'Eventreur de Londres. Elle vient également de nous faire assister à une affaire Wilson, analogue, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, à celle qui renversa naguère un président de la république française.

L'accusé, dans ce procès à sensation, était M. Manché, chef de bureau du cabinet civil de l'empereur, conseiller intime de la cour. Il a été condamné à neuf mois de reclusion comme coupable d'avoir soustrait dix mille marcs à un riche fabricant qui lui avait remis cette somme soi-disant « pour des œuvres de bienfaisance, » en réalité pour obtenir le titre convoité de *Kommerzienrath*. Bien des points sont restés obscurs et l'instruction ne s'est pas montrée très ardente à tout éclaircir. Mais il est apparu que Manché n'est pas seul coupable et que le trafic d'ordres et de titres a été souvent pratiqué à la cour, s'il ne l'est encore. Le procédé était toujours le même. Aux personnes désireuses d'obtenir quelque hochet pour leur *Renommisterei*, des gens bien en cour recommandent de faire une donation à effet en faveur de quelque œuvre d'utilité publique. Ils s'engagent à signaler ces actes de munificence au souverain et à insinuer qu'un si généreux philanthrope mérite une distinction. Naturellement, ces bons offices ne sont pas gratuits. Il reste toujours quelques bribes de la donation aux doigts crochus de l'intermédiaire. Outre le condamné, — dénoncé par son client avec une impatience peut-être déplacée, parce que malgré les versements le titre tardait à venir, — plusieurs personnages de marque ont été compromis dans cette vilaine affaire.

— Dans l'espace d'une semaine, cinq des maisons de banque les plus considérées de Berlin ont fait faillite, trois grands financiers se sont suicidés, deux autres ont été incarcérés, un chef de maison d'une ville voisine s'est lui-même livré à la justice en s'accusant d'énormes détournements. De nombreuses familles, et des mieux placées, ont fait des pertes très considérables. Plusieurs, hier encore opulents, sont réduits à la misère.

Ce qu'il y a de frappant dans ces événements financiers, c'est que les établissements naufragés appartiennent aux types les plus divers.

Le banquier Schnöckel junior, qui a ouvert la série noire, était connu comme un outrancier de la spéculation. Il avait fait des coups de fortune restés célèbres à la bourse de Berlin. Qu'il se soit cassé les reins à ce jeu, cela n'a rien d'étonnant.

Mais, après Bleichröder, il n'y avait pas dans toute la capitale une maison de réputation plus solide, d'honorabilité plus indiscutée que celle de MM. Hirschfeld et Wolff. A la veille de la catastrophe, son crédit restait intact ; sa clientèle était de premier ordre ; son genre d'affaires, celui d'une banque de tout repos. Aujourd'hui, on constate avec stupéfaction que les dépôts avaient disparu en grande partie depuis plusieurs années. Il ne paraît pas que cette banque ait sombré grâce à des circonstances financières imprévues ou à la situation exceptionnelle du marché. Les chefs ont simplement puisé dans la poche de leurs clients pour satisfaire aux besoins d'un luxe tapageur et d'une vie déréglée. M. Anton Wolff, l'un des associés, est un homme de soixante et un ans, *Kommerzienrath*, comblé de titres et d'honneurs, membre d'une foule de conseils d'administration et de surveillance. A ces divers titres seulement, il jouissait d'appointements annuels de cent mille marcs, — le double de ce que reçoit le chancelier de l'empire. Mais il vivait sur un pied de trois cent mille marcs, habitait un palais, avait de superbes équipages et donnait des fêtes brillantes.

La catastrophe de MM. Hirschfeld et Wolff a occasionné celle de MM. Friedländer et Sommerfeld. Ceux-ci représentaient dans la finance berlinoise l'élément parvenu. Sur plusieurs points de la capitale ils avaient installé des comptoirs destinés à drainer l'épargne des passants. Il est pénible de

constater que leurs victimes sont en grande majorité des petites gens, à côté desquels on nomme, dans le monde des arts, l'acteur Matlowsky, qui a tout perdu et en est devenu fou, et, dans l'aristocratie, la princesse Mathilde de Schwarzbourg-Rudolstadt, le prince Putbus, le prince Blucher, le comte Czapski et d'autres.

Les circonstances dans lesquelles cette maison s'est effondrée sont particulièrement dramatiques. Mis en garde par les sinistres des jours précédents, les clients affluaient depuis quarante-huit heures au guichet pour réclamer leurs dépôts. On avait payé, payé sans relâche, jusqu'au moment où la caisse fut vide. Un monsieur se présente encore, demande son argent ; on lui fait une réponse dilatoire, on le prie de revenir dans quelques minutes. Il s'impatiente et il va chercher la police. Quand il rentre, accompagné des agents, les commis aux abois forcent la porte du cabinet des chefs de la maison, MM. Sigmund et Félix Sommerfeld, et les trouvent tous deux inanimés et baignés dans leur sang. Ils s'étaient ouvert les veines et achevés à coups de revolver ! Le troisième associé, M. Friedländer, depuis longtemps malade, séjournait à Menton.

Ici encore, il s'agit, non de pertes accidentelles, mais de détournements et de falsifications d'écritures systématiques. Le passif dépassait trois millions de marcs. Les Sommerfeld menaient l'existence la plus fastueuse. On raconte des choses presque incroyables sur les dépenses de Sigmund. Un détail entre mille : quand il commandait un habit, il achetait tout le drap semblable à celui qu'il avait choisi pour s'épargner l'humiliation de rencontrer quelqu'autre personne vêtue comme lui ! C'est la *Renommisterei* dans toute sa beauté !

Je passe sur la faillite du *Capitaliste*, une autre grande maison, sur celle de la banque d'Hildesheim, dont le directeur, M. Meyer, s'est aussi brûlé la cervelle, sur celle de M. Maas, de Charlottenbourg, qui a dépouillé des établissements de bienfaisance, et sur celles de divers financiers de moindre envergure. L'excitation du public est extrême. La police a dû intervenir pour éviter des émeutes. Et comme tous, ou à peu près tous ces personnages sont des Israélites, la presse antisémite exploite la situation avec une ardeur et un succès dignes d'une meilleure cause. Une partie de l'opinion réclame une régle-

mentation sévère de la spéculation et une réforme de la bourse. Le Reichstag vient d'être nanti d'une proposition dans ce sens.

— La publication des *Ecrits et souvenirs* du maréchal de Moltke marche à grands pas. Il y a deux mois je vous signalais le récit abrégé de la guerre de 1870-71. Un premier choix de lettres, qui porte le titre de quatrième volume, vient de paraître [1]. Il renferme la correspondance du défunt maréchal avec sa mère, morte en 1837, et avec ses deux frères, Adolphe, qu'il perdit en 1871, et Ludwig, enlevé en 1889. C'est un livre de l'intérêt le plus attachant, qui touche aux questions les plus diverses et montre en déshabillé un homme qui ne se livrait guère au public et ne serait peut-être pas très satisfait de cette publication posthume.

La situation de sa famille n'était pas facile dans les premiers temps du siècle. Son père était lieutenant-général au service danois. Sa mère, née Henriette Paschen, était la fille d'un négociant de Lubeck. Ils eurent huit enfants, mais vécurent longtemps séparés. Toute la nichée était restée à la charge de la mère, femme de grand cœur et de haute culture. Le futur stratège l'aimait tendrement. Les lettres qu'il lui adresse de ses différentes garnisons en font foi. Elles datent de 1823 à 1837. Les éditeurs ont laissé de côté celles qui remontent à l'époque où le lieutenant Helmuth de Moltke portait encore l'uniforme danois. Toutes, — dans les lettres de jeunesse tout au moins, — témoignent de sentiments de famille très développés, d'une piété simple et sans phrases, d'une grande admiration pour les beautés de la nature, d'un goût très développé de la bonne compagnie, et comme refrain presque inévitable, d'embarras pécuniaires supportés avec bonne humeur.

Quelques traits : en 1825, il avait alors vingt-cinq ans, Moltke écrit à sa mère : « Il y a ici, à Ober-Salzbrunn, une jeune fille qui mériterait bien de devenir ta bru. C'est une comtesse Reichenbach. Elle est belle à peindre et élevée !... tu la porterais sur ton cœur. Malheureusement elle n'a pas de

[1] *Gesammelte Schriften und Denkwürdigkeiten des General-Feldmarschalls Grafen Helmuth von Moltke*. Vierter Band : *Briefe*. Erste Sammlung : *Briefe an die Mutter und an die Brüder Adolf und Ludwig*.

fortune. » Et, dans la même lettre, ce curieux témoignage : « Je ne sais pas si tu as eu l'occasion de faire connaissance avec des Polonais. Rien ne peut être plus agréable. On est tout de suite introduit, tout de suite ami, tout de suite intime. Ils vous comblent de bontés et d'attentions à un point que des Allemands les taxeraient d'importunités. Mais ils sont tous comme ça, très fins, très cultivés, avec beaucoup de conversation et de bonne humeur. Je ne voudrais pourtant pas te donner une belle-fille polonaise. Je suis invité d'une manière très pressante èn Pologne chez Mme la staroste (juge de paix) Obroczìewska. Elle a son cuisinier à elle, on y mange dans de la vaisselle d'argent et très bien, elle parle parfaitement le français, a de jolies filles et fait la plus aimable vieille dame que j'aie jamais rencontrée. Mais mes finances, fort atteintes par un voyage à Dresde, et le paiement de mes comptes à Berlin m'obligent à la plus stricte économie... » Le jeune officier parle à plusieurs reprises avec perplexité des dépenses que lui impose son cheval quand il est commandé pour le service d'état-major. De 1830 à 1835, il déplore à plusieurs reprises que la guerre, espérée en vain, s'éloigne. Enfin, en 1837, il part pour Constantinople où l'appelle la fameuse mission racontée par lui dans un livre déjà connu. C'est là qu'il reçut le baptême du feu en combattant pour les Turcs contre les Egyptiens.

Ses lettres débordent alors d'admiration pour la nature orientale. Pendant ce séjour à l'étranger, Moltke eut la douleur de perdre sa mère...

La seconde partie du volume renferme des lettres à Adolphe de Moltke, troisième frère du maréchal, un juriste de mérite, magistrat dans le duché de Schleswig. C'est le moment où l'illustre soldat sort de l'ombre. Ses appréciations sur les événements du jour gagnent en autorité et en intérêt. Et nous avons la surprise de le prendre parfois, lui l'impassible, en flagrant délit de passion. En 1848, il s'exprime contre la presse et contre les députés de l'opposition libérale avec une extrême vivacité, il s'irrite fort contre le Danemark, déplore les attermoiements de la Prusse dans la sempiternelle affaires des duchés, et quand, en 1849, l'armée de la Confédération germanique se laisse battre à Fredericia par le général danois Rye, il fait des vœux ardents pour que la paix ne soit

pas conclue. En 1850 déjà, il a le sentiment que la Prusse pourrait, pour peu qu'elle le voulût, être l'arbitre des destinées de l'Europe. L'étoile de Napoléon III ne l'éblouit jamais. Le 23 janvier 1853 il écrit : « Son empire prend toujours plus le caractère d'une grandiose mystification *(Schwindel)*. Son mariage avec l'Espagnole l'exclut définitivement de la famille des souverains légitimes, et la bourse de Londres peut en un seul jour bouleverser son système financier... » Les lettres ne renferment aucune appréciation sur la guerre de Crimée. En 1859, la campagne d'Italie trouve déjà Moltke chef de l'état-major général. Il gémit des divisions qui empêchent l'Allemagne d'entrer en ligne et donne à son frère le détail complet et jusqu'ici peu connu, si je ne me trompe, des préparatifs de mobilisation faits par la Prusse pour envoyer 400 000 hommes sur le Rhin.

Puis s'ouvre la grande période de la vie de Moltke : 1864, 1866, 1870-71. Les lettres de ces sept années sont naturellement les plus intéressantes. Celles qui se rapportent à la guerre franco-allemande, mises en regard de l'histoire de cette campagne par le même homme, fourniraient la matière d'une curieuse étude psychologique sur la transformation calmante que le temps opère presque toujours dans le jugement de l'esprit même le plus pondéré. J'ai payé ici un juste tribut d'admiration à l'équité du général allemand pour ses adversaires vaincus, j'ai cité entre autres son éloge de Gambetta, de Chanzy, de Denfert. Et voyez sous quel angle différent Moltke montrait, dans une lettre datée de Versailles, 23 novembre 1870, les efforts de la défense nationale : « ...Le terrorisme des avocats appelle sous les drapeaux tout ce qui a moins de quarante-six ans. Famille, foyer, pays natal, il faut tout quitter... Que cette manière de faire la guerre soit particulièrement cruelle, peu importe à des hommes qui veulent avant tout détenir un pouvoir sur la légalité duquel ils n'osent point consulter la nation !... » Dans une autre lettre, datée du 23 décembre, il revient sur la même idée : « Il faut le terrorisme d'un gouvernement d'avocats pour pousser en avant par un hiver pareil ces hordes mal organisées, sans train, sans ambulances, sans matériel d'aucun genre. Que pourraient ces malheureux, avec tout leur patriotisme et tout leur courage, contre des troupes

aussi solides et aussi bien encadrées que les nôtres? Les misères du bivouac les déciment chaque jour ; c'est par centaines que les blessés bordent les routes, abandonnés sans secours jusqu'à ce qu'ils soient recueillis par nos ambulances, sur lesquelles les Français tirent d'ailleurs sans ménagements. Ces francs-tireurs sont la terreur et la plaie des villages où ils se montrent et dont ils causent immanquablement la perte... »

La troisième partie du volume est remplie par la correspondance du maréchal à son frère Louis. Elle porte moins souvent sur l'activité militaire et politique de l'auteur que sur ses impressions de voyages, ses opinions littéraires, ses sentiments de famille. Il y aurait là une foule de citations intéressantes à glaner. Mais je suis obligé de me restreindre.

Je veux seulement retenir la dernière en date des lettres que renferme ce volume. Elle est du 16 novembre 1890 et s'adresse à la veuve d'Adolphe de Moltke. Le maréchal vient de fêter son quatre-vingt-dixième anniversaire, le dernier. Sa belle-sœur lui a envoyé le portrait de cette bonne mère qui dort déjà depuis cinquante-trois ans du dernier sommeil : « Ma chère Augusta, écrit-il, un cordial merci pour la chère image de ma mère. Un singulier hasard m'apporte aujourd'hui la lettre ci-incluse, qui rappelle un trait émouvant de sa bonté... » Une inconnue écrit au maréchal que son arrière-grand-père était fermier du domaine familial des Moltke. Un incendie le réduisit à la pauvreté et effraya si fort sa femme qu'elle perdit le lait nécessaire à nourrir un bébé de quelques mois, faible et chétif, grand-père de la personne qui écrit au vainqueur de Sedan : « Votre bienheureuse mère eut la bonté de lui donner le sein pendant trois mois et lui sauva la vie... Notre grand-père a maintenant quatre-vingt-six ans; il vit auprès de nous. C'est un vieillard actif et fort, qui se félicite avec toute notre famille de pouvoir encore remercier votre excellence pour tout ce que vos bienheureux parents ont fait pour lui... » — « Je vous prie, dit le maréchal à sa belle-sœur, de me renvoyer ce document. Je veux aussi le faire lire à ma sœur Lene. Elle et vous êtes les seules personnes encore vivantes qui aient connu la mère, avec ce frère de lait inconnu de quatre-vingt-six ans, auquel j'ai envoyé mes cordiales salutations. »

Cette lettre du glorieux vieillard n'est-elle pas touchante



dans sa simplicité? Que me voilà loin des turpitudes que mon devoir de chroniqueur me forçait à retracer au début de cet article! Les lettres de Moltke en sont comme l'antidote et la contre-partie. Celui qui les a écrites eut toute sa vie l'amour de ce qui est vrai, simple et droit, la soif de l'action, le respect de la règle. C'est de cette pâte que sont pétris les hommes qui ont rendus les plus grands services à l'Allemagne. Les fastueux, les vaniteux et les jouisseurs ne prévaudront pas contre eux.

CHRONIQUE ANGLAISE

Le temps; les théâtres; les écoles. — La question du grec. — *Une Américaine à Londres.* — Dans l'île de Chypre.

L'automne s'est fait remarquer chez nous cette année par d'affreux orages et des pluies diluviennes. Les côtes de la Manche ont été jonchées d'épaves, des maisons ont été détruites, il y a même eu des morts d'hommes. La vieille mère Tamise a voulu jouer vis-à-vis des petites rivières, ses voisines, le rôle du Rhin ou du Rhône. Le gouvernement lui-même l'a échappée belle, car un grand ormeau du parc Saint-James est venu s'abattre juste aux pieds du plus populaire de nos hommes d'état actuels, M. Balfour, qui n'a eu que le temps de faire un saut de côté.

— Nos théâtres sont en pleine activité. L'opéra, qu'il soit donné en italien, en français ou en anglais, semble surtout avoir du succès. Covent Garden se consacre aux œuvres françaises. Le *Rêve*, de M. Bruneau, d'après le roman de Zola, est la principale nouveauté ou plutôt la principale importation de Paris qu'il ait donnée jusqu'à présent. *Philémon et Baucis*, l'ancien opéra de Gounod, a aussi été favorablement accueilli; c'est une œuvre harmonieuse, que son peu d'étendue avait jusqu'ici tenue éloignée de la scène anglaise, où l'on n'admet généralement que des opéras assez longs pour remplir une soirée.

Au théâtre Shaftesbury, M. Lago nous donne des représentations dans les prix doux : places et mise en scène y sont également bon marché. J'y ai cependant passé d'agréables moments. Deux actes d'*Ernani*, l'ancienne œuvre de Verdi, suivis de la *Cavalleria rusticana*, du jeune Mascagni, m'ont fourni les moyens de comparer la musique de deux générations en Italie. Il est facile de se rendre compte que Wagner a fleuri entre deux. L'ouverture de la *Cavalleria rusticana* et un intermède musical vers la fin de la pièce sont de vraies trouvailles. Le reste ne m'a pas paru sortir de l'ordinaire, mais peut-être la pauvreté des chœurs y était-elle pour quelque chose.

L'Opéra anglais, inauguré avec beaucoup d'éclat l'hiver dernier, a commencé sa seconde saison par la *Basoche*, une pièce française qui a fait florès à Paris. Il semble que l'idée d'en faire un théâtre national, consacré à la musique anglaise, est déjà oubliée.

Le Théâtre lyrique débute par une reprise de la joyeuse *Cigale ;* au Savoy Theatre, reprise également d'un succès de l'année passée. On va tant au théâtre à Londres qu'il faut plus d'une année pour que tout le monde ait vu une pièce en vogue. Inutile de dire que directeurs, acteurs et auteurs n'ont tous qu'à s'en féliciter.

— Londres va avoir à réélire son conseil des écoles (à l'heure où ces lignes paraîtront, ce sera chose faite). L'apathie avec laquelle se fait cette élection triennale m'étonne, étant donnée l'importance qu'a l'instruction primaire et les dépenses énormes qu'elle entraîne. En 1870, lorsque passa la loi qui instituait les conseils scolaires dans tout le royaume, partout où le programme des écoles volontaires était insuffisant, M. Forster, le ministre de l'instruction publique, assura solennellement que la taxe prélevée en vue de cette institution à Londres ne dépasserait jamais l'extrême limite de 3 pences par livre sterling (1,25 %), et c'est en grande partie sur la foi de cette déclaration que la loi fut votée. Jamais prophétie n'a été démentie d'une façon plus éclatante par les événements. En trois ans, l'extrême limite fixée par M. Forster était dépassée, et depuis, l'impôt n'a pas cessé de croître d'année en année. Maintenant il est d'à peu près 1 shelling par livre, c'est-à-dire qu'on pré-



lève le 5 % du revenu de toutes les maisons et de tous les terrains de Londres, quatre fois ce que le ministre avait déclaré être la dernière limite. En outre, on se plaint sans cesse ouvertement et avec raison de la mauvaise construction des nouvelles écoles et des dépenses extravagantes faites par le conseil. Le coût par écolier est, dans les écoles dépendant de celui-ci, non seulement bien supérieur à celui des écoles volontaires, mais de 25 % plus élevé que dans toutes les écoles primaires des autres grandes villes. Et cependant personne ne paraît être en état d'enrayer ces dépenses. La majorité du conseil actuel s'était engagée à faire des économies, mais elle semble avoir été tout à fait incapable de résister au flot montant des dépenses, et encore plus de trouver des réductions à faire. Il est probable que les membres du conseil, soumis à élection, ne peuvent pas lutter contre les employés permanents; un certain nombre d'entre eux, aussi, ferment les yeux sur toute espèce d'abus, pourvu qu'ils obtiennent satisfaction dans le domaine spécial auquel ils se sont voués. Ce sont, en d'autres termes, ce que nous appelons des *faddists*. Le mode d'élection favorise les gens de cette sorte. La votation ne se fait pas par arrondissements relativement petits, dont chacun élit un délégué, mais par grands cercles ayant à élire chacun de 4 à 7 délégués, et elle a lieu d'après le système cumulatif. Ainsi une minorité remuante peut être sûre de faire passer un candidat en concentrant toutes ses voix sur lui ; la chose est rendue plus facile encore par le fait qu'un grand nombre d'électeurs, ne connaissant rien ou presque rien des candidats, s'abstiennent de voter. Il est du reste presque impossible à ces derniers de se faire connaître dans de pareilles circonscriptions, qui renferment jusqu'à 500 000 habitants. Ils ne disposent pas non plus des mêmes moyens que dans les élections gouvernementales, et il est bien rare qu'on arrive à faire voter des masses importantes d'électeurs lorsqu'il s'agit d'autre chose que de politique. Heureusement, les élections pour le conseil des écoles ne rentrent pas encore dans ce domaine.

— L'université de Cambridge a été toute révolutionnée par la mise en question de l'étude obligatoire du grec. Actuellement, à Oxford comme à Cambridge, les étudiants doivent avoir quelque connaissance du grec pour passer les examens



préliminaires. Une fois cela fait, les titres de bachelier ès arts et de maître ès arts ne s'obtiennent pas seulement à la suite d'examens classiques, mais aussi d'examens sur des programmes déterminés de mathématiques, de sciences ou d'histoire. et dans ce cas le grec peut être entièrement supprimé. Naturellement, la question du grec dans les universités n'est pas la même que dans les collèges. Un grand nombre, je dirai même le plus grand nombre des élèves des collèges ne sont pas destinés à entrer plus tard à l'université, et même dans la plupart de nos vieux établissements classiques il y a une « section moderne » dans laquelle on n'apprend pas de grec du tout. Notre génération aspire de plus en plus à une éducation moderne et scientifique aux dépens du temps consacré jusqu'ici aux langues mortes, et les universités ont emboité le pas, mais, puisqu'elles exigent encore une certaine somme de grec, elles n'ont pas renoncé tout à fait aux anciennes traditions, qui donnent à leurs grades un cachet classique et littéraire. On a discuté longuement l'opportunité de supprimer aussi ce peu de grec exigé de tous les étudiants. L'année passée, la question avait fait grand bruit parce que les directeurs de nos principaux collèges avaient pris part au débat et avaient voté le maintien du grec à la majorité d'une voix. Cette année, à Cambridge, elle est arrivée à l'état aigu. Un certain nombre de professeurs et d'autres gens en vue ont proposé au sénat de l'université de nommer une commission d'enquête ; des masses de pamphlets ont paru dans les deux camps ; les journaux littéraires ont publié tous les jours des lettres et des articles pour ou contre la suppression. Les séances du sénat de Cambridge n'ont jamais été si fréquentées, à ce qu'on assure. On est accouru de tous les coins du royaume pour voter, et, bien qu'on ne demandât qu'une enquête, nul doute que bien des gens n'aient voté dans l'intime persuasion qu'ils contribuaient au maintien de l'étude obligatoire du grec, de sorte que la proposition a été rejetée par les trois quarts des voix. Ce résultat était prévu, mais on ne s'attendait pas à une pareille majorité ; on peut donc considérer la question comme enterrée pour bien des années.

Ceci me rappelle une histoire d'il y a vingt ans, que l'on aura peine à croire dans tout autre pays que le nôtre, où l'on attache une si grande importance aux exercices du corps. Un jeune

homme se présenta aux examens d'entrée d'un collège d'Oxford, dont l'équipe de rameurs était à ce moment la meilleure de l'université. Il fut refusé et retourna à son école. Un des maîtres apprit la chose et alla trouver sans retard le directeur du collège. « Savez-vous ce que vous avez fait? dit-il. Vous avez refusé le meilleur rameur d'Eton. » Le directeur, qui tenait à voir ses élèves remporter des succès sur l'eau aussi bien qu'en classe, télégraphie au candidat pour lui demander la 3me personne singulier du parfait passif du verbe τύπτω. Le jeune homme consulte sa grammaire et télégraphie aussitôt la réponse juste. Là-dessus il est admis et invité à venir prendre possession aussitôt que possible de son nouveau domicile. Je ne jurerais pas en tribunal que la chose se soit passée exactement comme je la raconte, mais je connaissais le jeune homme et je savais qu'il n'était pas fort, et je l'ai vu l'année suivante ramer à la tête de son équipe, tandis que le directeur du collège applaudissait de toutes ses forces.

— *Une jeune Américaine à Londres* (An American Girl in London) est un amusant roman de S.-J. Duncan qui nous raconte les expériences de miss Mamie Wick, de Chicago, dans notre capitale. Son *poppa* et sa *momma* sont empêchés au dernier moment de l'accompagner en Europe, mais ils estiment que ce n'est pas une raison pour la priver du voyage projeté et ils la laissent partir seule. Ils ont à Londres une parente qui leur envoie chaque année à Noël des cartes avec d'aimables vœux : elle sera sans aucun doute très heureuse d'accueillir et de chaperonner leur fille. Mais, hélas ! la parente se trouve être une matrone de l'espèce la plus guindée et la plus désagréable. Elle est scandalisée à l'idée que la jeune fille a voyagé seule, qu'elle loge seule à l'hôtel de la Métropole, et, le pire de tout, qu'elle est descendue devant sa porte, à Mayfair, de l'impériale d'un omnibus ! Pour remplir ses devoirs de « parente, » elle imagine de confier miss Wick aux soins d'une vieille dame pauvre de ses connaissances qui vivote dans un quartier perdu de Londres. De cette façon elle fera voir la ville à Mamie tout en obligeant sa protégée. Heureusement, sur le même palier que celle-ci habite une compagne de voyage de Mamie, une dame aimable et bonne, qui renoue connaissance avec elle et se charge de la piloter; elle fréquente la meilleure

société, et, en sa qualité de veuve d'un K. C. M. G. (chevalier de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges) porte le titre de *lady* Torquilin. Comme tous ses compatriotes, notre Américaine a une grande admiration, doublée d'une grande ignorance, pour tout ce qui est titres. Au premier abord, elle est effrayée de voir que sa nouvelle amie est un de ces êtres mystérieux qui ont un « manche » à leur nom; elles vont ensemble à la chambre des lords pour assister à l'ouverture du parlement, et Mamie n'en revient pas d'étonnement. « Sont-ce là des pairs? Ils ont l'air très respectables et très bien, mais où sont leurs robes, leurs couronnes, leurs épées et tout le reste? » Je regrette de ne pouvoir emmener mon lecteur dans toutes les courses qu'elle fait à travers Londres. Il est bon de se voir soi-même comme les autres vous voient, et Mamie est un charmant juge, tout pétillant d'humour, que ses innocentes critiques atteignent aussi bien que nous. Sa présentation à la reine, un jour de réception, est le plus grand plaisir qui lui soit réservé. Elle craint d'abord de compromettre les principes démocratiques de sa famille, et, comme son *poppa* aspire à l'honneur de devenir sénateur des Etats-Unis, elle pense qu'il désapprouvera qu'un de ses enfants ait quelque chose à faire avec la royauté. Mais elle se rappelle au bon moment qu'elle l'a entendu dire une fois « que la reine Victoria était une excellente femme et qu'il ne se ferait aucun scrupule de lui être présenté, d'autant moins que c'est le seul moyen en Angleterre de faire sa connaissance. »

Pour goûter entièrement ce livre, il faut connaître à fond l'anglais, car une bonne partie de son charme réside dans la différence d'acception des mots en Angleterre et en Amérique. C'est pourquoi il est difficile d'en donner des citations qui se laissent traduire. Je le ferai cependant, et sans honte, puisque de toute notre production littéraire c'est le roman dont nous sommes le plus fiers, bien que les Américains, si je ne me trompe, prétendent nous surpasser sur ce point comme sur tant d'autres. Notre héroïne assiste à son premier thé à Londres et nous donne son opinion sur les femmes anglaises dans le monde : « Il y avait surtout des femmes : un nombre imposant de vieilles dames à cheveux blancs, fortes, roses, et qui me parurent étonnamment bien portantes pour leur âge.



Encore plus de femmes dans la force de l'âge; celles-ci avaient une tendance à être plutôt pâles et minces, avec des mâchoires étroites, et des nez fortement arqués, ou une expression de douceur, et de gros paquets de galon noir ou de jais, et beaucoup de fronces sur les épaules. Et des jeunes filles, qui étaient naturellement les premières misses anglaises que je rencontrasse dans un salon anglais. Je pense que vous y êtes habituée. Vous ne savez pas quel effet elles m'ont fait; vous ne pouvez pas vous figurer quel immense intérêt, quel étonnement, quelle admiration elles ont excités en moi. Je n'avais jamais vu d'êtres humains aussi grands, aussi forts, aussi beaux, et ayant des couleurs aussi fraîches, avec des yeux aussi limpides, de jolies lèvres aussi rouges et un aussi excellent appétit. Il me semblait que chacune d'elles portait sur son visage le résultat de ses années d'enfance, du temps où on la nourissait de beurrées et de pouding au lait, et qu'elle allait au lit à neuf heures et demie; et elles se ressemblaient toutes d'une façon charmante. Les jeunes filles anglaises que je vis dans le salon de Mrs Fry Hamilton me parurent des produits extraordinaires, presque tous de cinq pieds huit pouces, et quelques-uns de six pieds de haut. Leurs petites mamans faisaient l'effet de naines à côté d'elles, et lorsqu'elles abaissaient un regard souriant et tant soit peu commisératif sur le monsieur quelconque qui leur était présenté, celui-ci avait l'air presque insignifiant, même s'il avait les épaules carrées et le dos bien cambré auxquels j'ai appris qu'on reconnaît les militaires dans ce pays. Nous n'avons rien de semblable en Amérique, rien de bâti sur une pareille échelle, bien que nous ayons beaucoup plus l'air que vous de respirer et de manger des légumes. Je savais que j'avais toujours passé pour grande chez nous, mais à côté de ces beautés opulentes je me sentais une pauvre petite créature très inférieure au point de vue des muscles. Elles souriaient volontiers, mais je ne les ai guère vues ouvrir la bouche pour causer. Il semblait que pour elles c'était assez d'*être*. Et elles avaient un air étonné, comme si tout était nouveau pour elles, et que leur esprit ne fût pas encore éclos; et, tandis qu'elles regardaient autour d'elles, elles rougissaient avec un air délicieusement niais. »

— *Dans une île enchantée* (In an enchanted Island), est le



titre d'un charmant récit que nous fait de sa visite à Chypre M. H. Mallock, l'auteur des ouvrages bien connus *La vie vaut-elle d'être vécue ?* (Is life worth living?) et *La nouvelle république* (The new Republic). C'est une œuvre littéraire et non un Guide; M. Mallock trouve que leplus grand plaisir des voyages consiste à entrer dans un monde tout différent de celui où l'on vit habituellement, mais je n'ai pu m'empêcher de le trouver en contradiction avec lui-même lorsque je l'ai vu charmer ses loisirs dans l'île de Vénus en se plongeant dans l'étude des problèmes les plus arides d'économie politique. Heureusement, les résultats de cette étude ne nous sont pas révélés dans son livre, où il nous parle des mauvaises herbes qui pullulent sur les tombes phéniciennes, des colonnes de marbre de temples grecs en ruines, des forteresses sur lesquelles flottait autrefois l'étendard de Guy de Lusignan et de ses croisés, des cathédrales gothiques dont il ne reste plus que les débris ou qui ont été converties en mosquées. Tout cela est encadré dans cette eau et ce ciel bleus qui sont la gloire de la Méditerranée, et doré par cet éclatant soleil du Midi, qu'assombrissent hélas les traces de plusieurs siècles de domination turque.

Maintenant une nouvelle ère a commencé pour Chypre sous la domination anglaise, une ère, il faut l'espérer, de sécurité pour les habitants et de prospérité matérielle; mais le retour du peuple dont le roi Richard l'a conquise au temps des croisades, dont un poète l'a célébrée comme le pays d'Othello et de Desdemona, dont les architectes ont laissé leur souvenir dans ses ruines, le retour de ce peuple qui lui apporte un cachet de dix-neuvième siècle, a donné un caractère étrange à la vie des Cypriotes. M. Mallock, la première fois qu'il se trouvait à Nicosie, invité à un thé chez des compatriotes, a été frappé de l'effet bizarre produit par la conversation : « C'était comme un dialogue entre Homère et un héros des romans de miss Austen. Il y avait pour moi quelque chose d'irrésistiblement comique à me représenter que M. le pasteur un tel avait perdu son livre de cantiques à Paphos, ou à entendre une jeune fille parler du jour où M. Button avait été si ridicule sur l'Olympe. » L'antique et le moderne s'y mêlent à chaque pas, et je me figure que le principal charme d'un voyage à Chypre consiste dans les surprises

qu'on y a sans cesse, dans le plaisir de rencontrer des choses dignes d'attention dont on n'a jamais entendu parler, plaisir dont la sollicitude de Bædeker et de Murray nous ont privés depuis longtemps. A Chypre, tout semble valoir la peine d'être examiné de près. L'air qu'on y respire a un certain parfum romantique bien compréhensible dans un pays où la chevalerie de l'Occident s'est implantée et s'est imprégnée de l'esprit oriental au point d'y prendre, comme certaines fleurs acclimatées dans un autre milieu, un éclat inconnu. Là, les nobles barons français et anglais ont transporté leurs mœurs féodales au milieu des jardins embaumés et des tentures de soie, et, tandis que Paris et Londres étaient encore dans l'enfance, Nicosie et Famagusta regorgeaient de richesses sans pareilles. Il faut bien, je crois, avoir l'imagination de M. Mallock pour voir toutes choses aussi belles qu'il les voit, mais c'est grâce à elle aussi que nous pouvons faire un charmant voyage sans quitter notre fauteuil.

CHRONIQUE SUISSE

A propos d'Amiel. — Les *Esquisses* de M. Frommel. — Romanciers et conteurs : MM. H. Warnery, Oscar Huguenin, A. Bachelin. — Berne et la France au seizième siècle. — Choses diverses.

Après Albert Richard, après Marc Monnier, Amiel a obtenu son buste de la reconnaissance des Genevois. L'Institut national, dont il avait été un des membres les plus actifs, a pris l'initiative de la souscription, et le buste, exécuté par M. Maurice Raymond, le jeune sculpteur de l'*Accalmie*, a été solennellement inauguré à l'Aula, en même temps que le semestre universitaire, le 3 novembre dernier. Les orateurs appelés à célébrer l'auteur du *Journal intime*, — qui, pour d'autres, est plutôt l'auteur de *Roulez, tambours*, — ont évité avec soin les accents du dithyrambe ; le ton mesuré de leurs discours convenait en pareil cas et n'eût sans doute point déplu à Amiel, qui était si peu porté à s'exagérer sa valeur.

Parmi les meilleures pages qu'on ait écrites sur le penseur genevois, il faut compter celles que lui consacre M. Gaston Frommel dans ses *Esquisses contemporaines* [1]. Nous ne savons si personne a jamais formulé un diagnostic plus clairvoyant sur le cas d'Amiel, « exemple significatif du trouble moral que peut produire l'épouvante de la pensée, qui, revenant de ses courses vertigineuses au travers des mondes, haletante d'avoir parcouru sans les épuiser des espaces sans bornes, manque désormais du courage nécessaire à l'affirmation confiante d'elle-même. »..... « Amiel possède au plus haut degré le don de se transporter dans l'intimité d'autrui,... de sentir vivre en lui toutes les catégories dans lesquelles s'éparpille l'humanité, en un mot *d'être homme plutôt qu'un homme.* »..... « On a plaint quelquefois « le pauvre Amiel » de n'avoir pu se décider. C'est à tort; il l'aurait pu, mais il ne l'a pas voulu. C'est par un dessein principal et conscient qu'il n'a jamais voulu vouloir. Il savait que toute décision ferme la porte à la décision contraire, et l'idée de cet appauvrissement lui était insupportable. Il désirait avoir constamment ouvertes devant lui toutes les possibilités d'existence, sans être obligé d'en réaliser aucune : « J'aime tout et je ne déteste qu'une chose : l'emprisonnement » irrémédiable de mon être dans une forme arbitraire, même » choisie par moi. »

Le jeune critique que nous venons de citer consacre aussi une courte notice à l'ouvrage de M. Ch. Secrétan, *La civilisation et la croyance*, dont une nouvelle édition (in-12) vient précisément de paraître à Lausanne, chez Payot. Mais nous avons surtout goûté les trois morceaux sur Pierre Loti, Paul Bourget et Edmond Scherer, qui nous paraissent contenir les pages de critique les plus originales qu'on ait publiées en Suisse depuis fort longtemps. Notre pays est la seconde patrie de l'auteur, qui a fait à Neuchâtel une bonne partie de ses études, et nous souhaitons que son beau livre reçoive parmi nous l'accueil qu'il mérite de trouver dans le pays de Vinet. Ce n'est point sans motif que nous rappelons ce nom illustre. Non certes que je veuille écraser M. Frommel sous une comparaison que sa modestie repousserait avec effroi ; mais il me semble appartenir à la même famille d'esprits et d'âmes que le penseur vaudois : il

[1] In-12. Lausanne, Imer, 1891.



le rappelle en quelque mesure par la profondeur du coup d'œil, la richesse de la pensée, la délicatesse morale et l'exquise charité. Pour M. Frommel, comme pour Vinet, l'Evangile répond seul parfaitement à tous les besoins légitimes du cœur humain : preuve en soit l'état des âmes qui l'ignorent ou essaient de s'en passer. M. Frommel a donc cette originalité qui se fait très rare, d'être un critique — de valeur et de sérieuse portée — franchement chrétien ; il est d'autant plus digne de ce titre qu'il est plus large dans son jugement et plus compréhensif dans ses sympathies.

Avec quelle pénétration il met pour ainsi dire à nu sous nos yeux l'âme de M. Paul Bourget et montre en elle le type de toute une génération chez qui l'excès de la compréhension semble avoir détruit les forces actives ! Avec quelle respectueuse sollicitude il étudie le tragique problème de la vie d'Edmond Scherer, victime de l'intellectualisme, dont le propre, dont l'erreur fatale « est de saisir le monde par la pensée avant de l'avoir saisi par le devoir, et d'attribuer à la science une certitude qui n'appartient qu'à la conscience. »

Ce dernier morceau contient des pages de premier ordre, qui classent leur auteur parmi ceux dont on peut beaucoup attendre. A la vigueur de la pensée, il joint un style non encore exempt de recherche, il est vrai, et qui se complaît encore en lui-même, mais très personnel, délicatement nuancé, expressif dans son harmonieuse élégance, et qui arrive souvent à l'éclat. C'est, en un mot, un brillant début que ces *Esquisses*, auxquelles nous souhaitons un grand nombre de lecteurs, et surtout de jeunes lecteurs.

— Ces lecteurs-là, ni les autres, ne feront défaut à M. Warnery, qui vient de réunir en un volume des contes et des nouvelles dont la plupart ont paru ici [1]. Nous avons éprouvé d'abord, nous l'avouons, quelque surprise à voir l'auteur des *Origines* se plaire, tout comme ferait une jeune fille, à d'aimables histoires de fées et de princes charmants. Mais la gravité professorale et la profondeur philosophique ne répugnent point à de tels intermèdes, et c'est fort heureux pour le public, qui ne s'en délectera pas moins que l'auteur lui-même.

[1] *L'étang aux fées. Contes et nouvelles.* Lausanne, Payot, 1892.

L'*Etang aux fées*, la *Viole d'amour*, appartiennent au genre fantastique, non le fantastique grimaçant et macabre de Hoffmann, mais le fantastique souriant, poétique et gracieux de Nodier, avec une pointe de mélancolie moderne qui ajoute à son charme.

Faut-il chercher un sens à ces contes ? Y a-t-il quelque symbolisme dans l'aventure de la fée Liane et du difforme Prospero, ou encore dans l'étrange et poétique histoire du Stello de la *Viole d'amour ?* Je ne sais ; mais, en essayant de faire l'exégèse de ces caprices de poète, je craindrais fort d'y mettre plus que l'auteur lui-même n'a voulu y mettre. Laissant à d'autres l'art périlleux d'interpréter les songes, je me borne donc à louer la bonne grâce et l'agrément de ces récits, leur jolie couleur de rêve, la fraîcheur et la correction du style.

Parmi les sept petites nouvelles qui complètent le recueil, la plus réussie est, à mon gré, le roman de la tante Félicie, intitulé *Vieille fille*. Le cadre de nature où se déroule cette histoire d'amour a bien inspiré l'écrivain vaudois, qui semble avoir traduit dans ces pages des impressions vécues et des souvenirs personnels. Quant à la donnée romanesque de la nouvelle, elle est originale en sa douloureuse vraisemblance. Je ne vous la raconte pas, puisque, si vous ne l'avez pas lue, vous la lirez.

— Vous lirez aussi, j'aime à le croire, un recueil posthume de nouvelles signées du nom d'Auguste Bachelin [1]. On trouvera citée dans la préface une lettre de M. Ed. Charton, alors directeur du *Magasin pittoresque ;* il écrivait à Bachelin, il y a sept ans, à propos d'un de ces récits : « Depuis certaines œuvres de Bitzius, je n'ai rien lu qui m'ait autant touché... C'est de la littérature saine, sincère, fortifiante. Hélas ! rien n'est plus rare en ce moment. » Les choses ne se sont guère améliorées depuis sept ans, et plus que jamais on réclame de bons livres à opposer au torrent fangeux de la pornographie.

Dans la plus importante de ces quatre nouvelles, Bachelin a abordé un sujet qui, sous une plume moins honnête que la sienne, eût pu fournir un dénouement très différent. Deux êtres qui s'aimaient, qui semblaient faits l'un pour l'autre,

[1] *La maison d'Erasme*, etc... Avec préface de Philippe Godet. – In-12. Neuchâtel, Berthoud, 1892.

ont été séparés par une sorte de fatalité ; ils se retrouvent un jour, quand l'un des deux n'est plus libre. Que deviendront Pierre et Jeanne ? Succomberont-ils ? Ou la dignité morale l'emportera-t-elle ? Le romancier nous laisse un moment dans l'anxieuse attente de l'issue de cette lutte, qui se termine, grâce à un énergique effort de volonté, à l'honneur des deux héros : la conscience demeure maîtresse du champ de bataille.

Cela est si démodé que c'en est nouveau !

C'est la conscience également qui gouverne la vie du paysan de *Toujours tout droit* : son père mourant lui a légué cette devise ; elle devient « l'impératif catégorique » de son âme simple et loyale. *Un idiot* est un des récits les plus touchants que je connaisse. Un jeune ingénieur se trouve placé par les circonstances auprès d'un pauvre idiot, qui lui cause d'abord une répulsion presque invincible ; puis il s'intéresse par degrés à cet être misérable et finit par s'attacher à lui comme à un frère malheureux. Son dévouement s'accroît par l'exercice : *vires acquirit eundo* ; il triomphe des répugnances naturelles de la chair, et ce qui lui semblait impossible au début devient bientôt facile et doux à cette âme généreuse.

On trouvera dans ce volume, et surtout dans la *Maison d'Erasme*, nombre de pages où apparaît le peintre épris d'art et de nature. Signalons en particulier la promenade dans les bois de Provence (chapitre VIII), où palpite une émotion si intense et si vraie.

— Nous avons déjà rencontré plusieurs fois au cours de nos chroniques le nom de M. Oscar Huguenin. Est-ce en notre qualité de Neuchâtelois que nous trouvons tant de charme à ses récits pleins d'une saveur toute locale ? Et le lecteur vaudois ou genevois y prendra-t-il le même plaisir que nous ? Il nous paraît difficile que des scènes de mœurs peintes si gaiement, des types observés avec tant de justesse et d'humour, ne puissent intéresser que les compatriotes immédiats de l'auteur. Quant à son dernier ouvrage, *Madame l'ancienne* [1], je ferai une réserve en ce qui concerne les 30 ou 40 premières pages, que je trouve un peu ternes et languissantes ; mais l'amoureux transi

[1] Illustré de 51 dessins de l'auteur. — In-12, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1892.



de Mlle Héloïse passe bientôt au second plan, et c'est la figure de madame l'*ancienne,* épouse redoutable de l'*ancien* Jacot, qui remplit la scène. Peu s'en faut qu'elle ne traite son fils Henri comme la justicière de Bachelin traite son Jean-Louis. Pour rien au monde elle ne consentira à le laisser épouser une « Allemande »... Préjugé neuchâtelois, — disparu aujourd'hui, cela va sans dire,— mais sur lequel roule une bonne partie de l'histoire contée par M. Huguenin; celle-ci se passe à la Sagne, au commencement du siècle dernier, et c'est plaisir de vivre quelques heures parmi ces honnêtes montagnards aux mœurs simples et au langage pittoresque émaillé de mots patois.

M. Huguenin a mis en action quatre ou cinq personnages qui sont singulièrement vrais et vivants : la terrible Mme Jacot, tyran domestique et maîtresse femme, bon cœur au fond, mais quelle tête! Son honnête mari vous en dirait long sur les scènes et les récriminations qui l'attendent chaque soir derrière les rideaux de l'alcôve conjugale. Il en est quitte pour tirer sur ses oreilles son casque à mèche et feindre de dormir. Le fils est un type qui fut fréquent jadis dans une contrée où le sentiment de la hiérarchie familiale était extrêmement profond : respectueux et soumis, il semble déprimé, annihilé par une éducation trop peu souple; mais de belles énergies sommeillent en lui, et il est doué d'un jugement droit et sain, qui le préserve également des vaines révoltes et des désespoirs puérils. D'ailleurs, il a pour allié un vieux garçon jovial et caustique, le cousin Bressel, qui s'en va chaque année à la foire de Leipzig vendre les dentelles fabriquées par les bonnes femmes des hautes vallées neuchâteloises. Signalons encore un petit berger (*bovi*, en langage local), qui est bien spirituellement croqué, et un type de piétiste allemand, qui cite la Bible sans relâche et fouaille vigoureusement sa progéniture, par la raison qu'il ne faut pas « épargner la correction au jeune enfant. » Nous souhaitons que cette histoire tout imprégnée de l'esprit du cru ait des lecteurs au delà de Concise, comme elle en a tant en deçà.

— Et, puisque nous sommes près de Noël, recommandons aux amateurs de jolies histoires les très agréables récits publiés par M. George Sylvain et précédés chacun de quelques

strophes tournées avec grâce. Ces *Trois Noëls* [1] appartiennent à la littérature spéciale qui fleurit à pareille époque et qui trouve toujours un public empressé.

— Cela dit, sortons un peu du conte et du roman. M. Gobat, conseiller d'état de Berne, vient de publier un intéressant recueil de documents inédits : *La République de Berne et la France pendant les guerres de religion* [2]. Il l'a dédié à la ville de Berne « à l'occasion des fêtes commémoratives de sa fondation, en souvenir de l'asile qu'elle accorda aux fils de l'amiral Coligny et aux persécutés des rois et de l'Eglise. » Au moyen de nombreuses lettres émanées des chefs huguenots ou de la cour de France, et conservées aux archives de Berne, il montre l'influence considérable exercée sur les affaires de nos voisins par la petite république, comment elle n'a cessé de défendre, de servir les intérêts des réformés durant les guerres de religion du seizième siècle, donnant asile aux proscrits, intervenant en faveur de ses coreligionnaires, leur prêtant de l'argent, leur fournissant, — sans vouloir en avoir l'air, — des soldats, et réussissant à ménager tout ensemble sa situation d'amie du roi de France et de confédérée des cantons catholiques. On apprendrait par ce livre, si on ne le savait déjà, quel cas on faisait au dehors du secours et de l'appui moral de Berne.

M. Gobat regrette qu'elle n'ait pas su profiter mieux de sa puissance et lui reproche de n'avoir pas eu l'appétit plus ouvert. Tel lecteur trouvera M. Gobat bien difficile : « Ah ! s'écrie-t-il, si Berne, imitant Athènes, avait d'une main ferme saisi l'hégémonie ! Si elle avait pu accomplir les conquêtes qu'elle avait habilement préparées ! La Suisse s'étendrait bien au delà de ses frontières actuelles et formerait cet état du centre de l'Europe, avec lequel il faudrait compter, qui aurait eu une influence décisive dans une foule d'événements, pour le plus grand profit de la paix générale, de la liberté et de l'humanité... »

Ce qui ressort clairement aussi de l'exposé de M. Gobat, c'est

[1] Broch. in-12. Vevey, Lœrtscher, 1891.

[2] In-8°. Paris, Gedalge, 1891.



l'habileté consommée avec laquelle Berne affecta toujours d'envisager les guerres de religion comme une simple querelle de partis étrangère à la personne du roi, et refusa de considérer jamais les soulèvements des huguenots comme des attaques dirigées contre leur prince.

Parmi les documents les plus curieux qui figurent dans ce livre, il faut citer les lettres d'Henri de Navarre aux Seigneurs de Berne, celle du 17 septembre 1584 en particulier, où il parle du désir qu'il a « de continuer jusqu'à la fin du chemin où sa conscience et son honneur l'ont conduit... » « Et encore, dit-il, que j'aperçoive très bien les difficultés qui se présentent journellement, si est-ce que j'espère tant en la grâce que Dieu m'a faite, que je me tiens comme assuré de la victoire qu'il me donnera contre tels assauts. Or, je ne veux point tant présumer de mes forces, que je me pense capable de résister seul à tout ce qui me voudrait empêcher une si bonne délibération. C'est pourquoi je désire d'être souvent averti et admonesté par vous et aidé de vos bons conseils et avis... »

On pourra discuter le point de vue auquel se place l'auteur pour juger les guerres de religion : « Les questions confessionnelles, affirme-t-il, ont toujours été et sont encore un prétexte plutôt qu'un principe, du moins chez les meneurs. » C'est là, nous semble-t-il, juger du même coup un peu superficiellement la Réforme elle-même, point de départ des luttes confessionnelles du seizième siècle, et restreindre singulièrement la portée de ces grands combats, où les plus hauts intérêts moraux étaient en jeu. On sent parfois un peu trop, dans le récit de M. Gobat, l'homme d'aujourd'hui, indifférent aux principes mêmes qui se trouvaient aux prises, et enclin à ne voir que compétitions d'intérêts ou manœuvres diplomatiques, là où il s'agissait en définitive de l'avenir religieux d'un grand pays. Nous ne regretterions pas que l'historien se fût effacé davantage encore pour laisser parler l'histoire, à laquelle M. Gobat a apporté la lumière de précieux documents inédits, dont quelques-uns sont reproduits en fac-similé au cours de ce beau volume.

— Nous devons remettre à une prochaine chronique le beau volume de M. Edmond Pictet sur Pictet de Rochemont, l'éminent diplomate du congrès de Vienne et ministre de Suisse à



Paris et à Turin. Nous reviendrons avec détails sur cette carrière si étroitement liée à l'histoire de la Suisse au commencement de ce siècle. Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler l'ouvrage, en ajoutant qu'il a pour nous un double intérêt, puisque Pictet de Rochemont fut le fondateur principal de la *Bibliothèque universelle.*

Nous réservons également pour le mois prochain les *Souvenirs* de M. J. Salmson, beau volume publié par la maison Guillaume et richement illustré, puis un recueil de nouvelles, la *Vallombreuse*, début d'un jeune Vaudois, M. Samuel Cornut.

CHRONIQUE POLITIQUE

La température. — Les appréhensions en Europe. — Situation économique. — M. Mac Kinley et les Etats-Unis. — Au Brésil. — La votation du 6 décembre en Suisse. — Plans d'avenir et chimères à propos du rachat des chemins de fer. — La prochaine session fédérale.

Au moment où nous terminions notre chronique le mois dernier, le froid arrivait, soudain, aigu, après deux mois d'un automne splendide. Il a duré une dixaine de jours, accompagné d'un vent du nord assez violent, qui a rendu le changement plus pénible. Puis est venu ce qu'on peut croire l'été de la Saint-Martin ; mais il paraît que cette année tous les étés doivent être mauvais ; la température s'est considérablement radoucie et a été marquée par l'humidité ou le brouillard, avec une belle journée ici et là, par exception. Pendant mainte journée la pluie a tombé dru, et le mois semble devoir s'achever dans l'humidité. Il ne faut pas trop s'en plaindre. Les temps doux et humides sont en général plus sains, et en tout cas moins pénibles à la masse de la population que les froids rigoureux qui ont marqué l'hiver dernier. Si la température reste douce pendant la plus grande partie de l'hiver, ce sera une grande atténuation à la cherté des vivres, conséquence des ré-

coltes insuffisantes de cette année. Sur mer et sur divers points de l'Europe et de l'Amérique, il y a eu des tempêtes telles qu'on n'en avait pas vu depuis très longtemps. Beaucoup de navires ont été perdus, corps et biens. Des maisons ont été renversées ou fortement détériorées. Un assez grand nombre de personnes en ont été victimes. C'est l'Angleterre surtout qui a souffert. En Suisse, plusieurs grands incendies, activés par des ouragans de föhn, à Meyringen, à Rebstein dans le Rheinthal, et à Sclamisot dans les Grisons. Pour achever ce tableau attristant, il faut mentionner encore l'influenza qui reprend très fortement en plusieurs pays, en Russie, dans l'Allemagne du nord, en Angleterre et en France.

— La politique générale n'est pas beaucoup plus gaie, en partie pour les mêmes causes. Il était impossible, même dans les circonstances les plus favorables d'ailleurs, qu'un déficit dans les récoltes, sensible partout, et qui en Russie, par exemple, va jusqu'à la famine, n'apportât pas des perturbations et des souffrances plus ou moins accentuées. Cette année, il s'y est joint d'autres éléments qui devaient aggraver la crise, tout spécialement les pertes énormes de capital européen qui ont été faites dans l'Amérique du sud, d'abord dans la République argentine, puis au Brésil et au Chili. En outre, beaucoup d'établissements financiers se sont chargés, au delà de la prudence, de valeurs qui sont devenues invendables, et se trouvent par là même dans une situation critique. De grandes et retentissantes faillites en ont été déjà la conséquence en Allemagne et spécialement à Berlin. Il en est résulté un manque de confiance général qui s'est manifesté récemment à Vienne d'une manière bien curieuse. Un journal de Vienne ayant rapporté, faussement à ce qu'il paraît, que l'empereur François-Joseph, en recevant une délégation galicienne, aurait dit que, selon lui, la famine en Russie rendait une guerre prochaine plus probable, le public de Vienne en conclut immédiatement que l'empereur avait reçu des communications importantes de Berlin, que le parti militaire l'emportait dans cette ville, et qu'on y avait l'intention de profiter de la faiblesse actuelle de la Russie pour engager une lutte qu'on prévoit ne pouvoir être suspendue bien longtemps. Ce fut un véritable affolement. Tout le monde se précipita à la bourse pour vendre

ses titres, et tous les cours dégringolèrent à qui mieux mieux. Les financiers qui avaient de l'argent disponible et qui gardèrent leur sang-froid achetèrent d'excellentes valeurs à des prix très bas. De très grandes fortunes ont été faites ainsi en quelques heures, aux dépens de la foule des petits vendeurs, qui pourront regretter à loisir l'emportement de leur panique d'un moment. Ceci est un cas extrême de la nervosité qui s'est emparée de toute l'Europe et qui tend à empêcher pour le moment les cours de se relever et la confiance de reprendre.

Il est vrai qu'il faut y ajouter les embarras financiers assez graves de divers pays, l'Espagne et le Portugal entre autres, les difficultés du même genre en Italie, le dernier emprunt russe, qui pèse sur le marché, les nouvelles dépenses de guerre en Allemagne pour la reconstitution de l'artillerie, la continuation dans toute l'Europe d'armements que rien n'arrête, et peut-être, par-dessus toutes choses, l'anxiété au sujet de l'échéance des traités de commerce en 1892, traités qui ne sont pas remplacés, sans que personne puisse encore se rendre compte de ce que sera l'avenir du commerce et de l'industrie, c'est-à-dire au fond des conditions de vie de tout le monde. C'est peut-être le souci qui pèse le plus lourdement sur l'Europe, et il serait très désirable que les gouvernements le comprissent, afin de hâter la conclusion d'arrangements aussi libéraux que possible qui vinssent rendre aux affaires un ressort et une activité plus nécessaires que jamais.

Car en soi, et sauf la cherté et les sacrifices à faire par l'Europe pour son alimentation, la situation politique n'est pas plus alarmante qu'elle ne l'a été depuis nombre d'années ; elle l'est même moins à certains égards par la disparition de deux hommes, M. de Bismarck et M. Crispi, dont la présence au pouvoir dans les circonstances actuelles serait éminemment dangereuse. Il n'est pas une des grandes puissances qui ne redoute la guerre et qui ne soit disposée à faire de grands sacrifices pour l'empêcher. Tous leurs organes les plus autorisés, l'empereur Guillaume II, le tsar de Russie, M. Carnot et ses ministres, l'empereur François-Joseph et M. de Kalnoky, lord Salisbury, ont proclamé à l'envi non seulement leur désir de maintenir la paix, mais leur conviction qu'elle n'est pas menacée. Et il y a de très bonnes raisons de les croire sur parole.

Jamais la paix n'a été plus nécessaire à notre continent dans son ensemble et à chacun de ses états en particulier. Jamais la guerre n'est apparue, par cela même, plus redoutable et capable d'entraîner des conséquences plus désastreuses. Peut-être l'un des meilleurs moyens de surmonter et d'abréger la crise que nous traversons est-il pour chacun de voir l'avenir moins en noir et de reprendre confiance. Les difficultés présentes ne sont pas de celles qui ne peuvent être surmontées, et elles ne laissent pas de présenter des avantages, car elles rendent une rupture et une prise d'armes plus difficiles, tout en invitant les pouvoirs publics à de grands efforts pour améliorer la situation générale des populations.

Chaque pays s'ingénie avec plus ou moins de succès dans ce domaine. A la vérité, les tentatives ne sont pas toujours marquées au coin de la sagesse et de la prudence. Les chambres françaises, par exemple, en persistant dans leur protectionnisme à outrance, ne travaillent guère au bien de leur pays, ni au rapprochement des membres divers de la grande communauté européenne. Et pourtant, il est désirable qu'elles arrivent au terme de leurs travaux et votent enfin leurs tarifs surélevés, afin que le ministère puisse entamer avec les autres états des négociations qui les ramèneront peut-être à une vue plus saine des nécessités du temps, et les convaincront que la France ne peut pas s'isoler sans risquer d'y compromettre une partie notable de sa force et de son bien-être. Aujourd'hui, les doctrinaires l'emportent ; demain, peut-être, ils devront amener pavillon devant les réalités de la vie. A Paris, où nous nous trouvions récemment, l'idée assez générale était que les nouveaux tarifs, s'ils étaient appliqués, tomberaient au bout de peu de mois devant un tolle général des consommateurs. A certains égards, l'expérience pourrait être grandement utile et mériterait d'être faite. Si l'Europe était dans une situation différente, il faudrait le désirer. Maintenant, elle pourrait présenter de grands dangers, et l'on doit espérer que ce trouble profond sera épargné à la France. Ce n'est pas le moment de compliquer et de rendre plus redoutable le problème ouvrier, qui continue à se manifester par des grèves étendues, ni d'éloigner de la république les foules qui s'en sont rapprochées depuis que le gouvernement a pris de la stabilité en suivant une

politique modérée. Pourquoi compromettre à plaisir une situation devenue excellente à l'intérieur comme à l'extérieur?

En Italie aussi, le gouvernement travaille avec persévérance et non sans fruit à sortir le pays des embarras où l'a plongé la politique de M. Crispi. Dès le début, nous avons cru que M. di Rudini et ses collègues se maintiendraient au pouvoir, et qu'ils arriveraient peu à peu à relever leur pays. Les difficultés qu'ils ont eu à surmonter ont été extrêmement nombreuses et graves, mais ils ont accompli sans bruit beaucoup de réformes excellentes, et, après un temps relativement court, ils vont arriver à l'équilibre du budget sans emprunt et au moyen d'une surtaxe pas très élevée sur des produits de consommation. En outre, la politique du cabinet a été juste et modérée; en particulier, il est arrivé à établir de meilleurs rapports avec la France et s'est rapproché récemment de la Russie sans rompre la triple alliance, ce qui pourra lui permettre une fois ou l'autre d'agir dans l'intérêt de la paix générale. M. di Rudini, dans un grand discours prononcé il y a peu de temps au théâtre de la Scala à Milan, devant un très nombreux public, a développé toute sa politique avec un accent de sincérité qui lui a valu de la part de ses auditeurs des applaudissements enthousiastes, et qui n'a pas été moins bien accueilli dans les cercles politiques européens. C'était justice.

L'Allemagne et l'Autriche continuent leur œuvre de rapprochement commercial avec les autres pays d'Europe. Y mettent-elles tout le libéralisme qu'il faudrait pour que les nouveaux traités donnent une impulsion immédiate et vive aux transactions et au travail? Cela est douteux, mais après notre vote populaire du 18 octobre dernier sur nos nouveaux tarifs, ce n'est pas à nous de leur jeter la pierre. Nous ignorons, du reste, encore complètement le plan général et les détails des nouveaux traités. Nous savons seulement que l'accord s'est fait entre les deux pays et l'Italie, que les négociations se poursuivent avec la Belgique, avec les pays danubiens, qu'elles ont repris avec la Suisse, qu'il est possible qu'un accord s'établisse avec la Russie, et qu'on est très disposé à traiter avec la France, si ce pays veut seulement s'y prêter. Il n'est point question d'établir une ligue commerciale contre lui pour l'isoler, mais tout au contraire de l'amener à multiplier ses rela-

tions avec le reste de l'Europe, ce qui serait dans l'intérêt bien entendu de tous. Peut-être dans ce désir les Etats-Unis d'Amérique tiennent-ils une place. On ne serait pas trop fâché, sans doute, de les exclure quelque peu des marchés européens, jusqu'au moment tout au moins où ils seront disposés à abandonner leur protectionnisme à outrance.

Ce moment peut-il être considéré comme prochain? On l'a cru, en Amérique aussi bien qu'en Europe, lorsque, peu après l'adoption du bill Mac Kinley, les élections au congrès donnèrent une majorité considérable au parti démocratique, favorable à des tarifs modérés. Depuis lors, les circonstances ont changé. D'abord, la mise à exécution des nouveaux tarifs a réduit considérablement les revenus de la douane, dont l'exagération était une cause d'alarme et avait amené la majorité républicaine à des distributions énormes de pensions viagères aux survivants de l'armée du nord dans la grande guerre de sécession. Ensuite, les mauvaises récoltes en Europe ont fait l'affaire des fermiers américains, qui ont bien vendu leurs céréales et leurs bestiaux, et qui, se trouvant dans l'abondance, ont supporté plus facilement le renchérissement des marchandises qui a suivi l'introduction des nouveaux tarifs. De sorte que M. Mac Kinley, qui avait échoué dans sa candidature de député au congrès fédéral, s'étant présenté pour le poste de gouverneur de l'état d'Ohio, a été élu avec une majorité d'une vingtaine de mille voix. Ce triomphe, — c'en est un, — a été attribué à une faute de tactique de ses adversaires, les démocrates, qui avaient inscrit dans leur programme le monnayage libre de l'argent, de plus en plus impopulaire à juste titre, et il est fort probable qu'il a contribué à leur défaite; mais la rentrée de M. Mac Kinley dans la vie publique, par la grande porte, n'en a pas moins produit une grande sensation, favorable en somme aux républicains, et qui pourrait contribuer à leur victoire dans les élections prochaines pour la présidence des Etats-Unis. Un point cependant donne des doutes. M. Mac Kinley paraît avoir été tellement grisé par son succès, qu'il est disposé à avaler tous les royaumes de la terre, et qu'il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il se présentât en attendant comme candidat à la présidence des Etats-Unis, contre MM. Harrison, Blaine et d'autres de son propre parti. Dans

un discours qu'il a prononcé récemment à Boston, il a prétendu, dit-on, que son tarif avait créé le commerce, et le commerce avec tous les bénéfices d'un seul côté. « Il n'y a pas une ligne dans ce tarif, s'est-il écrié, qui ne soit américaine, pas une page qui ne soit patriotique, pas un paragraphe qui ne soit dédié au *home* américain. Nous n'avons jamais eu, à aucune époque, autant de trafic avec l'étranger que pendant les douze derniers mois, et l'Europe nous a payé à la fin de ce temps quatre-vingt dix-neuf millions de dollars en or, qui représentent la différence entre ce que nous leur avons vendu et ce qu'ils nous ont fourni. Sous l'ancien tarif, nous n'avons jamais eu que des matériaux bruts, et ceux-ci ne se sont développés que lorsqu'ils ont été touchés par la baguette magique de la protection. La politique de protection doit être maintenue, parce qu'elle représente la plus haute civilisation et les plus nobles destinées. » Il aurait été difficile de dire plus de sottises en moins de mots. Le succès du bill, au premier moment, a tenu, non à sa valeur propre, mais aux mauvaises récoltes de l'Europe. Les joueurs novices gagnent souvent, et c'est en général ce qui les conduit à leur perte. M. Mac Kinley considère l'accumulation de l'or comme la prospérité même; il oublie, s'il l'a jamais su, que c'est de là qu'a daté la décadence de l'Espagne, et qu'elle ne s'en est pas relevée. Enfin, aucun commerce n'est durable et vraiment profitable que lorsqu'il est à l'avantage des deux parties. Qu'un système de rapine qui met tous les bénéfices d'un seul côté soit déclaré « représenter la plus haute civilisation et les plus nobles destinées, » c'est vraiment un comble qui ne pouvait venir que d'Amérique. Du reste, quelques années d'expériences montreront ce que valent ces *braggs*.

— De meilleures choses nous arrivent d'Amérique, mais du sud. Le président Fonseca du Brésil a été obligé de se retirer après avoir tenté un coup d'état, renvoyé le congrès et proclamé sa propre dictature. Comme au Chili, c'est la marine qui est devenue le point d'appui de la résistance. Sûre d'être appuyée par la population, elle s'est soulevée, et le général Fonseca, redoutant peut-être le sort de Balmaceda, a cédé tout de suite, remettant le pouvoir au vice-président, le général Peixoto, qui a immédiatement rappelé le congrès et rétabli le règne de la loi. A-t-il rompu du même coup avec un système financier qui

menait le pays à une ruine prochaine? On ne le sait pas encore, et il n'est pas possible de préjuger ce que sera le nouveau gouvernement, et si le Brésil va se relever de ses ruines, comme le fait le Chili. Cependant, c'est quelque chose d'avoir vu la fin d'un régime de népotisme et de corruption qui a produit un mal incalculable.

La Suisse est à la veille de prendre une des décisions les plus importantes auxquelles elle sera jamais appelée. C'est le dimanche 6 décembre que le peuple votera sur le rachat du Central, qui emporterait, si la réponse était affirmative, le rachat du réseau tout entier. Même dans les régions fédérales, acquises au projet, on le considère comme perdu entièrement. Néanmoins, le découragement n'est pas tel que d'empêcher de grands efforts, peut-être en vue d'obtenir une forte minorité, qui permette de recommencer à nouveaux frais. Partout, on essaie de réunir les partisans du rachat et de les encourager à la lutte. L'auteur du projet, M. le conseiller fédéral Welti, n'a pas dédaigné d'entrer en lice; il doit parler prochainement à Bâle, dans un milieu favorable; il a déjà prononcé il y a quelques semaines, dans son canton, en Argovie, un discours transmis partout télégraphiquement où il a répété les arguments donnés au conseil national, en disant qu'on n'y avait pas répondu. Qu'à nous ne tienne de lui donner au moins cette satisfaction. Il a prétendu que dans un demi-siècle la France entrerait en possession, sans bourse délier, de tout son réseau de voies ferrées, tandis que la Suisse serait obligée de payer le sien conformément aux concessions, ce qui représenterait pour elle dans la lutte pour l'existence un désavantage énorme. Seulement M. Welti a oublié de dire à quel prix la France a acquis cette prérogative. Nous allons le lui dire. La France a dépensé des milliards pour ses chemins de fer. Elle a payé pour une grande partie de ses lignes les terrains, les terrassements et les ouvrages d'art, précisément à la condition que les voies lui reviendraient après 99 ans. En outre, pour les lignes du second et du troisième réseau, elle a fourni aux compagnies le capital nécessaire à un intérêt très bas et a prolongé le terme de leurs concessions. Bien plus encore, elle a garanti sur l'exploitation de ces lignes un intérêt qui lui coûte aujourd'hui

encore des sommes annuelles considérables. Enfin, elle s'est chargée de construire elle-même les lignes du quatrième réseau, dont les compagnies ne voulaient pas, parce que c'est à peine si elles couvriront leurs frais d'exploitation ; il y en a pour quatre ou cinq milliards de francs. Si l'on calculait les dépenses faites par la France de cette manière, en y ajoutant les intérêts et les intérêts des intérêts, on arriverait, au bout du siècle qui marquera la fin des concessions, à une somme tellement formidable qu'elle en paraîtrait écrasante. Cette somme est représentée en partie par l'impôt annuel que le pays supporte, en partie par la plus grosse dette d'état qui existe au monde. Lorsque la France prendra possession de son réseau elle l'aura payé bien au delà de sa valeur, et si elle a encore alors les idées qui dominent aujourd'hui, elle ne l'exploitera pas elle-même, mais elle en redonnera la concession temporaire à des compagnies privées, moyennant un prix d'achat qui lui servira à éteindre une partie de sa dette.

En Suisse, rien de pareil. Non seulement la confédération n'est jamais venue en aide aux compagnies de chemins de fer, dont l'activité a fait la prospérité de ses finances, même quand elles étaient malheureuses et obligées de recourir à des expédients coûteux pour se maintenir, mais depuis une dixaine d'années elle les a accablées d'exigences de tout genre que l'intérêt public était loin de toujours justifier.

M. Welti s'est aussi élevé avec force contre les pertes de change que les compagnies, abandonnées à elles-mêmes, ont dû subir, et qui s'élèvent pour le Central seul à 18 millions. C'est le pays, a-t-il dit, qui paie l'intérêt de ces sommes, perdues en ce sens que la charge empêche les améliorations de tarifs et autres. Sans doute, mais M. Welti ne dit pas que le rachat, non seulement consolide ces pertes, il les augmente dans une très forte proportion. Les opérations qu'il reproche si fort aux compagnies, il les pratique toutes pour le compte de la confédération. Il accepte toutes les pertes du Central en se chargeant de sa dette ; il donne pour 750 fr. un titre de 1000 francs, et, au taux de 750 fr., il paie les actions au delà de leur valeur réelle et même de leur valeur marchande exagérée par la spéculation. On ne trouverait pas beaucoup de compagnies suisses qui aient admis, même pour sortir d'embarras, des

marchés aussi onéreux que celui qu'on présente au peuple suisse comme excellent et de nature à assurer l'avenir.

Il n'est pas d'argument en faveur du rachat auquel on ne pût répondre comme nous venons de le faire sur deux points. Mais, au nombre de ceux qui combattent la proposition adoptée par les chambres fédérales, il y en a un certain nombre qui sont partisans du rachat en principe, et qui ont présenté des plans pour reprendre la question sur d'autres bases aussitôt après le vote, en vertu de l'adage : Le roi est mort, vive le roi ! C'est se presser beaucoup. Lorsque le vote aura été émis, il s'agira d'en chercher la signification. Si une majorité très forte ou même seulement forte se prononce contre le rachat, ce sera un désaveu de la politique suivie jusqu'ici, et en particulier de l'homme qui en a été l'âme, et une indication très claire qu'un changement est devenu nécessaire. Qui oserait recommencer ? Au surplus, les plans émis ne sont pas viables pour la plupart. Nous n'en signalerons qu'un, non pas à cause de sa valeur intrinsèque, mais à cause du lieu où il s'est produit.

Le correspondant de Berne du *Journal de Genève*, qui est féru de nationalisation, a repris une idée déjà ancienne, qui n'a jamais été discutée sérieusement, bien qu'elle eût des patrons assez puissants, celle du rachat payé aux compagnies au moyen d'annuités comprenant l'intérêt des actions et des obligations, plus l'amortissement des unes et des autres en 65 ans, après lesquels le jeune correspondant se figure que la confédération serait maîtresse du réseau sans l'avoir payé autrement que par les bénéfices de l'exploitation. Il donne, en prenant pour type le Central, un exemple de la manière dont on pourrait procéder. En admettant son calcul, que nous estimons quelque peu chimérique, il en résulterait certainement que l'état serait astreint à payer une somme annuelle supérieure, et probablement de beaucoup, aux recettes nettes du réseau, d'autant plus que l'on peut être certain que l'état administrerait moins bien que les compagnies et plus chèrement, et qui l'obligerait ou bien à demander des ressources à l'impôt, ou à emprunter, ou à écourter les facilités données au public et à relever les tarifs, comme on le fit dans le temps pour les postes fédérales, et peut-être les trois choses ensemble. En tout cas, il ne pourrait être question de toutes ces grandes améliorations qui ont été le miroir



aux alouettes du rachat. Quand les compagnies privées ne font pas de bonnes affaires, elles n'en sont pas moins forcées de continuer leur exploitation sans en rien retrancher. Le contrôle fédéral y veille, et tant pis pour les actionnaires. Mais l'état ! ah ! l'état se traite lui-même d'une tout autre manière : s'il est en perte, il rogne et cogne jusqu'à ce qu'il arrive à l'équilibre, et c'est tant pis pour le public, c'est-à-dire pour le peuple. Ceci pour l'ordinaire, et lorsque tout irait bien. Mais des crises peuvent survenir, crises commerciales, crises politiques ou sociales, la guerre, d'autres choses imprévues aujourd'hui, qui pourront surgir dans ce long espace de 65 ans et amener les chemins de fer à couvrir à peine ou pas même leurs frais d'exploitation pendant des périodes plus ou moins longues. Comment l'état paiera-t-il les 40, 50 ou 60 millions d'annuités auquel il sera tenu, alors qu'une situation troublée ne permettra pas de les demander à l'impôt et que l'emprunt sera peut-être impossible ou devra être fait pour des besoins plus pressants ? Le système des annuités, difficile à établir et à faire accepter, n'écarte aucun des dangers du rachat, et l'idée qu'il peut amener l'état à posséder un réseau sans bourse délier est une pure chimère. Il n'y a rien de si cher que ce qui ne coûte rien. Le correspondant demandait qu'on lui répondît : c'est fait.

Nous ne nous serions pas attardé à combattre ce rêve, s'il ne renfermait un enseignement. Le *Journal de Genève* et son correspondant de Berne ont combattu récemment et avec raison la banque d'état, qui a été plus ou moins acceptée par le vote populaire du 18 octobre. Or, tous les arguments donnés en faveur de la nationalisation des chemins de fer valent pour la banque d'état, destinée d'ailleurs à faciliter le rachat, en sortant complètement du rôle de banque d'émission appelée à devenir le régulateur de la circulation et du crédit public. Il y a une logique dans le monde. Si l'état est le meilleur administrateur possible des chemins de fer, il le sera aussi des affaires de banque. Les unes ont aussi besoin que les autres d'être soustraites à la spéculation. Et quand on ouvre une large brèche pour introduire la nationalisation des chemins de fer, il ne faudra pas s'étonner si les banques y passent tout d'abord, pour être suivies du monopole des allumettes, de celui des forces motrices, du commerce des céréales, de la nationalisation

du sol, toutes choses qui ont été proposées en Suisse et qui y comptent des partisans. Est-ce là ce que l'on veut à Genève?

Le rachat repoussé, qu'adviendra-t-il du Central? Le syndicat germano-suisse qui avait acheté 50 000 actions pour les offrir au conseil fédéral aurait continué, dit-on à s'en procurer aux cours réduits du jour, et serait ainsi le maître de ces lignes. On a fait circuler à ce propos des bruits destinés peut-être à effrayer quelques timides et à les porter à voter le rachat. On a dit entre autres que les banques syndiquées, pour ne pas immobiliser un gros capital, constitueraient un *trust*, par le moyen duquel elles déposeraient ces actions de manière à les donner en garantie d'un emprunt qui leur rendrait la disposition de leurs capitaux. Ou encore qu'ils opéreraient la fusion du Central avec le Jura-Simplon. Il n'y a pas lieu de se préoccuper beaucoup de ces menaces voilées. Les banques qui ont voulu faire une brillante opération aux dépens des bons Suisses ont du plomb dans l'aile. L'une d'elles, la plus active, a déjà dû liquider. Si les autres suivent, leurs actionnaires et leurs créanciers seront seuls à en porter le deuil. Quant à trouver des millions sur dépôt de titres, dans ce moment, à Berlin ou ailleurs, cela paraît très invraisemblable. Et il passera de terribles masses d'eau sous les ponts de Bâle avant que la fusion du Central et du Jura-Simplon s'effectue.

— L'assemblée fédérale se réunira pour sa session ordinaire le 7 décembre, au lendemain du vote populaire, dont elle aura à enregistrer le résultat. La session sera du reste fort courte, car selon l'usage elle ne dépassera pas la veille de Noël. Les traités de commerce, même s'ils sont conclus avant la fin de la session, ne pourront être discutés qu'en janvier, les commissions ayant besoin de quelques semaines pour les examiner et les discuter. Dans le mois de décembre, outre le budget, on terminera sans doute la loi sur l'exercice du droit d'initiative et on traitera les affaires courantes. Quant aux objets un peu plus importants, tels que le monopole des allumettes, dont on nous menace assez inconsidérément, ils ne pourront être abordés faute de temps.

Lausanne, 27 novembre 1891.



BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

CHARLES Ier DE ROUMANIE. Vingt-cinq ans de règne. — 1 vol. in-8°. Bucarest, Haimann, 1891.

Le 22 mai dernier (le 10 mai du calendrier julien), la Roumanie et son roi ont célébré leurs noces d'argent. C'est à l'occasion de cet anniversaire qu'a paru, à Bucarest, — sans nom d'auteur, — le petit volume, imprimé en français, que nous venons de lire. Sous une forme un peu apologétique, il contient un bon résumé des principaux faits de l'histoire roumaine depuis un quart de siècle, soit depuis la révolution qui balaya le trône du prince Couza, en 1866.

Elu *Domnitor* des Principautés-Unies de Moldavie et de Valachie, en date du 8/20 avril 1866, le prince Charles de Hohenzollern, alors âgé de vingt-sept ans, fit son entrée solennelle dans sa capitale le 10/22 mai suivant. Il trouvait un pays en décomposition, ou plutôt à peine constitué, déjà profondément troublé par une récente révolution et par les rivalités des grandes familles roumaines en face desquelles les représentants de la nation, ne sachant plus à qui entendre, s'étaient vus contraints d'appeler un prince étranger. Avant de se mettre à l'œuvre, le nouveau prince dut se rendre à Constantinople pour chercher le firman d'investiture du sultan, son suzerain. La lecture de ce document, qui traite encore les principautés de « partie intégrante de l'empire ottoman, » permet de mesurer le chemin parcouru durant ces vingt-cinq ans, et il n'était que juste de rappeler la part considérable qui revient au prince

Charles dans le développement rapide et la prospérité actuelle de son pays d'adoption.

Ce fut à son instigation que, le 10/22 mai 1877, le parlement roumain déclara « à jamais rompus » les liens qui rattachaient la Roumanie à la Turquie, et proclama l'indépendance de la principauté. On n'a pas oublié le rôle glorieux de l'armée roumaine dans la guerre russo-turque, en 1877 ; on sait aussi comment la Russie, qui dut son triomphe à l'appui de la Roumanie, paya les services de son alliée, en l'obligeant à lui céder la Bessarabie roumaine pour recevoir en échange les marécages de la Dobroudja peuplés d'éléments hétérogènes, — Turcs et Bulgares, — ce qui était une ingratitude doublée d'une perfidie, car le gouvernement russe avait pris l'engagement de respecter l'intégrité de la Roumanie. Cependant le traité de Berlin ratifia cette transaction léonine, et la Roumanie se soumit : elle obtenait en retour la reconnaissance de son indépendance par l'Europe. Enfin, le 10/22 mai 1881, jour anniversaire de son entrée dans sa capitale en 1866 et de la déclaration d'indépendance en 1877, Charles Ier se fit couronner roi de Roumanie, à Bucarest.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le détail des questions qu'il traite, mais nous recommandons la lecture de cet opuscule à tous ceux qui s'intéressent au réveil des nationalités dans la péninsule balkanique.

AR. DE C.

La fin du XVIIIme siècle. — Le duc de Nivernais, 1764-1798, par *Lucien Perey*. — 1 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1891.

Ce second et dernier volume d'une étude accueillie avec un vif empressement achève de mettre en relief la figure un peu oubliée du duc de Nivernais. La première partie de cette biographie avait fait revivre l'homme public dans ses ambassades à Rome, à Berlin, à Londres, et dans ses relations avec Versailles, alors qu'y régnait la marquise de Pompadour. Aujourd'hui, c'est l'homme privé qui se montre à nous, avec le charme discret d'une aimable nature, dans le cadre piquant de son entourage mondain. A partir de la mort de la favorite, le noble

duc, en effet, par goût autant que par suite des influences nouvelles prévalant à la cour, se confina dans une demi-retraite, dont sa grande fortune et des amis fidèles tempéraient les renoncements. De complexion délicate, sujet à des névralgies, à des vapeurs, comme on disait jadis, plus impressionnable que porté à l'action virile, séduisant d'ailleurs, d'une politesse exquise, poète, musicien, possédant tous les agréments de société et tous les talents faciles, il devait préférer aux âpres poursuites de l'ambition les plaisirs de l'esprit et les suffrages d'un cercle de choix. L'Académie française, en particulier, dont, à défaut de titres littéraires sérieux, sa haute situation lui avait ouvert les portes, devint, dans cette seconde phase de sa vie, un de ses intérêts les plus constants. Il y siégea pendant plus de cinquante ans et suivit ainsi de près le mouvement intellectuel du siècle. Lui-même en rend bien la grâce légère, dans les hautes classes qui donnaient le ton à la société française. A lire ses impromptus, ses petits vers, ses chansons galantes dont l'à-propos fait le charme, on le sent, pour ce monde désœuvré pour lequel tout se résumait dans le savoir-vivre, la poésie n'était pas tant dans la profondeur ou dans la sincérité de l'émotion que dans le choc brillant et rapide d'impressions fugitives. Qu'il s'agisse de la pensée ou du sentiment, l'art suprême, dans ces salons musqués et poudrés, consiste à glisser, à effleurer, sans jamais trop appuyer, de crainte de lourdeur ou d'ennui; tout y étincelle dans un miroitement capricieux; tout y est sacrifié au plaisir du moment, au besoin de plaire et de se montrer aimable; mais on aurait tort de croire que ces élégances sociales, un peu artificielles, comme le sont toujours les mœurs, n'aient pu avoir leur idéal, en harmonie avec les habitudes journalières; seulement, cet idéal nous est devenu étranger, et nous ne le comprenons pas plus, aujourd'hui, que ces sémillants esprits ne se reconnaîtraient, de leur côté, dans nos prétentions à une poésie plus consistante et plus étoffée.

Pour ne dater que d'un siècle, ce monde, en effet, est déjà bien loin dans le passé : la Révolution l'a brutalement écrasé de sa lourde main ; et pourtant, on peut le constater, sans cette crise qui a tout précipité et bouleversé, on allait, plus lentement sans doute, mais plus sûrement peut-être, aux mêmes transformations. L'adoucissement extrême des mœurs s'épanouissait en

une espèce de bienveillance universelle qui des salons passait peu à peu dans les relations de supérieurs à inférieurs et enlevait aux vieilles institutions ce qu'elles avaient eu, à l'origine, de dur et d'exclusif. Le privilège s'effaçait devant les conceptions égalitaires ; il s'accusait encore dans l'éducation, dans les habitudes et les manières, dans l'extérieur de l'existence, mais il ne maîtrisait plus les intelligences. Le duc de Nivernais, à cet égard encore, nous fournit la preuve du chemin parcouru et de la rénovation qui s'accomplissait sans bruit par l'infiltration des idées nouvelles jusque dans les milieux les plus aristocratiques. Ce grand seigneur, l'un des derniers détenteurs, dans son duché-pairie de Nevers, de droits féodaux considérables, les exerçait avec la mansuétude la plus désintéressée. « Vingt ans avant 1789, nous dit son biographe, il avait exécuté dans son duché la plupart des réformes qui ne furent opérées pour le reste de la nation que vingt ans plus tard. » Voici du reste un trait de sa bénévolence : « Un de ses comptables lui présentait un jour un état de situation fort embrouillé avec des explications qui ne l'étaient pas moins : « Ah ! je vous en» tends à la fin, monsieur, vous demandez remise de moitié » pour le présent, et l'éternité pour payer le reste. — Eh ! » justement, monseigneur, répondit piteusement le rusé pro» cureur. » Le duc se prit à rire et lui fit remise du tout. »

Et néanmoins, quand sonna l'heure des revendications finales et que la foule, livrée à ses instincts, se rua sur ses anciens maîtres, on put s'apercevoir combien le libéralisme édulcoré de ceux-ci suffisait peu à l'appétit populaire. Ce qui irritait les masses, ce n'était pas, en réalité, la tyrannie du pouvoir, qui n'opprimait plus personne ; le vrai grief, au fond, et le plus cuisant à l'orgueil du plébéien, c'était l'aristocratique distinction d'une caste au bénéfice de loisirs séculaires. De fait, l'antagonisme était moins dans les principes mêmes que dans les mœurs. En dépit de ses bonnes intentions, le duc de Nivernais, comme tant d'autres, en fit l'expérience, une fois à la merci de la bête humaine lâchée. Dépouillé, volé, arrêté, jeté en prison, mais toujours gentilhomme parfait, ce vieillard, survivant seul à tous les siens, dernière épave d'un monde qui vient de sombrer, apparaît comme perdu dans la tourmente révolutionnaire ; il n'en comprend ni la cause ni la portée ; il reste ce que l'a fait



son siècle, optimiste, souriant, d'une élégance irréprochable, d'une urbanité à toute épreuve, et cette sérénité, qui n'est pas sans grandeur, montre que sous les grâces du courtisan pouvaient se cacher bien des vertus ignorées.

Du reste, pour le duc de Nivernais au moins, la tragédie devait se dénouer par une de ces scènes d'attendrissement qui rappellent bien l'époque et ce qu'il y a toujours eu d'un peu théâtral dans l'émotion parisienne. Le Directoire avait, pour répondre à ce besoin de spectacle, institué de nombreuses solennités civiques, entre autres la fête de la vieillesse, pour laquelle chaque section de la commune devait désigner au scrutin le vieillard qui lui paraissait le plus vénérable, et voici, par un de ces retours propres à la mobilité populaire, le ci-devant duc et pair était au nombre des élus présentés à l'hommage public de leurs concitoyens. On s'enthousiasma, on versa des larmes, on couronna de roses cet octogénaire étonné d'ovations qui ne différaient guère d'ailleurs des divertissements de son monde à lui que par la vulgarité des figurants; et ces fleurs qui s'effeuillaient ainsi sur une tombe prête à s'ouvrir étaient comme l'emblème du souvenir laissé dans les âmes par les grâces factices mais charmantes d'un régime à jamais disparu.

Tel est le sujet traité; un peu mince à ne considérer que le personnage remis en pied, mais attrayant par la peinture de l'époque qui s'y rattache; et si pour ce tableau il fallait surtout une main légère, on ne pouvait en trouver une tenant la plume avec plus de naturel et d'aisance familière que celle de l'auteur.

F. D.

VICTOR HUGO APRÈS 1830, par *Edmond Biré.* — 2 vol. in-12. Paris, Perrin, 1891.

Aux deux volumes qu'il publiait en 1883 sur *Victor Hugo avant 1830,* M. Edmond Biré vient d'en ajouter deux autres qui conduisent cette biographie jusqu'en 1851. Il annonce qu'il arrêtera là son étude; car, dit-il, « les années qu'il me faudrait maintenant raconter, le poète les a consacrées à combattre, à insulter tout ce qui m'est cher. »

Si la première qualité qu'on soit en droit d'attendre d'un biographe est la sympathie pour son héros, il faut avouer que

M. Biré remplit fort mal cette condition. Si, au contraire, on pense que ce qui importe par-dessus tout, c'est l'abondance et la sûreté des informations, il n'y a plus qu'à applaudir à sa copieuse étude. C'est un travail désormais indispensable non seulement à quiconque, chez Hugo, voudra connaître l'homme, mais à tous ceux qui tiendront à se rendre compte des conditions dans lesquelles ont paru ses œuvres et s'est développé son génie. C'est de plus un livre attachant, d'une lecture facile, et qui ne plaira pas moins au grand public, qu'il ne servira aux professeurs de littérature.

Toutes ces qualités ne rachètent point complètement à mes yeux un grave défaut : ce livre est un réquisitoire. Ah ! je le sais bien, Victor Hugo est encore un de ces hommes dont le caractère ne fut pas à la hauteur du génie. Qu'on le dise, qu'on le prouve, je le veux bien, car en somme ce n'est que justice. Qu'on nous dévoile tous les mensonges intéressés ou non de ses préfaces et de ses divers volumes de souvenirs, cela est utile et juste encore ; et d'ailleurs, il faut bien le faire, puisque c'est la vérité. Mais qu'on s'acharne sur lui comme un procureur-général de l'ancienne école après un prévenu, qu'on mette en relief ses petitesses et si l'on a un trait honorable à citer qu'on glisse au plus vite, cela n'est plus juste ni utile, et, par surcroît, cela n'est pas même habile. A la fin, le lecteur se sent pris d'une espèce de pitié, il plaide les circonstances atténuantes, il cherche les raisons de cet acharnement, il se dit qu'après tout il a affaire à un adversaire politique et religieux, et il est d'autant plus porté à suspecter ses intentions que celui-ci ne s'en fait pas faute lui-même à l'égard du poète.

H. W.

LES DERNIERS JANSÉNISTES, par *Léon Séché*. — 2 vol. in-8°. Paris, Perrin, 1891.

On sait que Sainte-Beuve a terminé son admirable *Histoire de Port-Royal* à la destruction de l'abbaye, en 1710. M. Léon Séché a pensé que cette histoire était susceptible d'une continuation. Pour lui, en effet, l'esprit janséniste survit à l'école janséniste ; « il y a un état d'esprit janséniste, comme il y a un état d'esprit orléaniste. » On trouve encore aujourd'hui

nombre de jansénistes, et quelquefois ce sont des gens qui ne savent pas grand'chose de Jansénius, ni de la mère Angélique Arnauld, ni du grand Arnauld, ni de Nicole. M. Séché nous trace une psychologie du janséniste, tel qu'il le conçoit, qui élargit singulièrement l'idée que nous nous en faisions : « Dans la vie privée, nous dit-il, il sera mystérieux et renfermé, rigide et sévère de mœurs. Simple et droit, sobre et dur pour son corps, il ne passera rien aux autres sous le rapport de la conduite. Crédule jusqu'à la superstition, il tirera toutes sortes d'horoscopes des Ecritures et verra le doigt de Dieu partout. En politique, il pourra être monarchiste aussi bien que républicain, la forme du gouvernement lui étant, en somme, indifférente, mais il sera toujours constitutionnel et libéral. En religion, il pourra ne pas pratiquer, n'approcher jamais des sacrements, et se croire un très bon chrétien. Qu'irait-il faire à l'église, du moment qu'il a un crucifix et le Nouveau Testament dans sa maison ? Ne croit-il pas en Jésus-Christ ? Ne s'humilie-t-il pas tous les jours par esprit de pénitence ? Cela lui suffit, il le croit du moins, pour être sauvé. Maintenant, si vous voulez connaître le fond de sa pensée, vous n'avez qu'à le mettre sur le chapitre de la primauté du pape, il vous démontrera, par les textes les mieux choisis et les plus authentiques, que le pape, tout en étant le centre de l'unité, est au-dessous des conciles, et que, suivant sa propre formule, il n'est que le dernier des serviteurs de Dieu.

Tout calviniste est pape, une Bible à la main !

a dit Voltaire. On en pourrait dire autant de nos curés : il n'y aurait qu'à remplacer la Bible par le Nouveau Testament. Et encore je ne sais pas trop si l'Ancien Testament n'a pas la préférence de nos Figaristes. »

Le portrait est bien fait ; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'il n'est pas seulement celui du janséniste. Il est aussi, à peu de chose près, celui du *doctrinaire*, comme on disait vers 1840 ; il est encore celui de l'*honnête homme*, au sens que certains critiques de la génération précédente, comme Edmond Scherer, aimaient à donner à ce mot. De fait, M. Séché semble justifier davantage encore cette observation, quand, examinant le rôle social des hommes qu'il a définis, il ajoute :

« Prêtres, ils ont eu l'austérité, la science, l'entêtement théologique d'Arnauld et de Nicole ; magistrats, ils ont eu l'intégrité, l'indépendance, l'amour du droit de Daguesseau ; hommes politiques, ils ont pu commettre des fautes, ç'a toujours été de bonne foi ; et dans tous les postes qu'ils ont occupés ils n'ont jamais considéré que l'intérêt supérieur de la patrie.... »

L'ouvrage de M. Léon Séché est divisé en trois parties : la première embrasse tout l'espace compris entre la ruine de Port-Royal et la révolution de 1848 ; la seconde, dans laquelle l'auteur rattache au jansénisme le catholicisme libéral (assimilation qu'il serait difficile de ne pas discuter), va de la république de 1848 au concile de 1870. La troisième, qui n'est pas encore publiée, sera consacrée à l'école de Rhynwick et à la petite église d'Utrecht.

Que M. Séché ait toujours résisté à la tentation d'élargir son sujet un peu plus que de raison ; qu'il n'ait pas trouvé sur son chemin un trop grand nombre de jansénistes, je n'oserais pas l'affirmer. Mais, cette réserve faite, on ne pourra qu'admirer la parfaite conscience de son travail, la patience avec laquelle il a fouillé et dépouillé de précieux documents inédits, l'importance de quelques-unes de ses trouvailles. Son ouvrage abonde en renseignements sur des figures de haut intérêt, comme entre autres Royer-Collard, Lanjuinais, de Barante, Montlosier, Pasquier, Molé, Silvestre de Sacy, etc. Quelques chapitres, parmi les plus intéressants, évoquent des figures de femmes comme Mmes de Rémusat, Le Fort, de Beaumont, de Barante, dont quelques-unes, comme Mme de Barante, sont assez peu connues et méritent de l'être davantage. En sorte que *Les derniers jansénistes* sont un de ces livres dont la consultation s'impose maintenant à tout historien consciencieux de l'histoire des idées, surtout pendant la première moitié de notre siècle.

ED. R.

AN OLD MAID'S LOVE, by *Maarten Maartens*. — 2 vol. in-12. Leipzig, B. Tauchnitz, 1891.

On attendait avec une impatience pleine de curiosité le nouvel ouvrage de l'auteur de : *Le péché de Joost Avelingh* ; le premier était si original, si riche d'idées fines, ingénieuses, si

dramatique ! L'attente n'a pas été déçue. On peut même dire qu'il y a progrès chez l'écrivain ; le style est plus concis, plus vigoureux, les descriptions ont gagné en couleur et en relief sans rien perdre de leur fraîcheur, l'intrigue se noue et se dénoue avec plus d'aisance, les situations ne sont pas moins dramatiques. Enfin et surtout, les analyses psychologiques ont quelque chose de moins subtil sans être moins profondes. L'auteur est évidemment plus maître de sa pensée et de sa plume ; nous allions dire : de son pinceau, car il est peintre, et son livre est une véritable galerie de petits tableaux de genre exécutés à la manière flamande, avec un respect scrupuleux de la vérité et l'amour du détail, dans un clair-obscur d'une transparence parfaite.

L'amour d'une vieille fille ! Voilà certes un sujet qui prêtait à une étude psychologique intéressante ; M. Maartens l'a traité avec autant de bonheur que d'originalité.

Suzanne Varelkamp est une vieille fille austère et de conscience rigide, mais pleine de cœur. Elle a élevé comme son neveu un orphelin, Arnout van Donselaar, et s'est attachée à lui de toutes les forces de son âme, sans se douter que son affection mûrissait peu à peu en amour. Oublieuse d'elle-même, elle n'a jamais songé qu'à lui, qu'à sa carrière qu'elle voudrait noble et glorieuse, et elle l'a élevé en vue du ministère pastoral. Elle s'est même préoccupée de son mariage futur et lui a, dans sa pensée, destiné Dorothée van Donselaar, cousine du jeune homme.

Une aventure des plus romanesques vient déjouer ses combinaisons. Arnout se promenait un soir dans les environs du village, sans penser à mal, lorsqu'au détour du chemin il trouva sa destinée qui l'attendait en la personne d'une grande dame dont la berline de voyage s'était renversée. Elle avait une jambe cassée ; il la prend dans ses bras, la transporte chez tante Suzanne ; le voilà bientôt éperdument amoureux de la belle invalide, qui est une vicomtesse française, et naturellement... une fieffée coquette.

Tante Suzanne, indignée de la perversité de M[me] de Mongelas, fait ce qui lui est possible pour séparer les amoureux ; elle met à cette tâche toute son intelligence, sa force de caractère, sa passion, cherchant à se persuader que son unique

objet est de sauver de la perdition le jeune étudiant en théologie. Désespérée de ne pouvoir réussir, elle en vient, — toujours par amour du bien, — à désirer ardemment la mort de la vicomtesse, laquelle ne s'en porte pas plus mal. Alors, dans une heure d'affolement et l'occasion aidant, elle l'empoisonne. C'était au milieu de la nuit.

« Mme de Mongelas était assise sur son lit, sa longue chevelure tombant sur ses épaules, les joues couvertes d'un vif incarnat.

» — Oh ! que vous êtes bonne de venir, dit-elle. Je ne peux pas dormir, je me suis trop fatiguée.

» — Qu'y a-t-il ? demanda Suzanne brusquement.

» — Ah ! vous êtes fâchée contre moi ? Il faut me pardonner, je suis volontaire et accoutumée à faire ce qui me plaît. Et puis, votre neveu est si gentil !

» — Y a-t-il quelque chose que vous désiriez ? demanda Suzanne plus brusquement encore.

» — Ne me regardez pas ainsi, mademoiselle. Vous m'effrayez, et je suis très nerveuse. Je souffre beaucoup du pied, je n'aurais pas dû m'en servir. Et je ne peux pas dormir.

» Suzanne se taisait.

» — Voudriez-vous me donner quelques gouttes prises dans ce flacon ? continua la Française. C'est pour cela que je vous ai appelée. La petite bouteille à étiquette rouge, là, sur le lavabo. Il y a une tasse sur la cheminée.

» Suzanne alla comme un automate vers le lavabo et prit dans sa main le flacon.

» — Faites bien attention, je vous prie, dit la vicomtesse. C'est une très forte teinture de morphine. Mettez-en une goutte dans deux cuillerées d'eau. C'est la seule chose qui me fasse dormir.

» Suzanne prit la tasse et y versa un peu d'eau.

» — Voulez-vous vous approcher de la lumière, ma chère demoiselle, et faire bien attention ? Une goutte suffit à faire dormir, et dix....

» — Et dix ? demanda Suzanne.

» — Mon Dieu, le grand peut-être, dit Mme de Mongelas en français.

» Suzanne comprit à peine ce qu'elle voulait dire, peut-être

comprit-elle de travers. Elle se rendit vers l'angle où brûlait la lampe ; et, en traversant la chambre, elle déboucha le flacon et le tint au-dessus du verre. Sa main tremblait, elle trébucha.

» — Prenez, dit-elle se tenant au chevet de l'invalide.

» — Merci, répondit Mme de Mongelas.

» Et elle vida la petite tasse.

» Suzanne la replaça sur la table et resta un moment sans bouger, regardant la Française.

» — Mademoiselle, commença celle-ci après un instant de silence, je vous le demande encore, il faut que vous me pardonniez. Je ne veux de mal à personne, surtout pas à votre neveu. Je l'aime, et je vous aime aussi. Je suis très reconnaissante. Je m'en irai lundi, et alors je... je... grand Dieu, qu'est-ce qu'il m'arrive ? La dose de morphine était trop forte. Laissez-moi voir la bouteille.

» Elle se mit sur son séant :

» — Pour l'amour de Dieu, faites-moi voir la bouteille. Vite !

» — Calmez-vous, fit Mlle Varelkamp.

» — Montrez-moi la bouteille ! hurla la Française.

» Elle se leva. Mlle Varelkamp ne bougeait ni ne parlait. La vicomtesse, les yeux dilatés par la terreur, se tira comme elle put hors du lit, et avec des gémissements étouffés rampa lentement vers la cheminée. Mlle Varelkamp ne bougeait ni ne parlait.

» Mme de Mongelas se dressa contre la cheminée et, toute haletante de l'effort, à moitié suspendue à la cheminée, dans son blanc vêtement de nuit, elle prit le flacon dans sa main....

» Ses cris remplissaient la maison. Elle se tenait accrochée au chambranle de la cheminée, élevant dans sa main le flacon à moitié vide.

» — Arnout, criait-elle, Arnout ! Au secours ! Elle m'a assassinée. O mon Dieu ! au secours !

» Une porte s'ouvrit à l'étage au-dessus. Dans un tourbillon d'angoisse, le jeune Arnout descendit et se précipita dans la chambre.

» — Elle m'a tuée, répétait la Française avec un accent désespéré, sauvez-moi, je meurs !

» Elle tomba contre l'épaule d'Arnout, qui la reçut dans ses bras. »

La même nuit, le jeune homme quittait avec la vicomtesse la maison où il avait été élevé, en jetant à sa tante comme un dernier adieu le nom d'assassin.

La pauvre vieille fille a enfin compris de quelle nature est son affection pour Arnout van Donselaar, et que ce n'est pas sa conscience, mais sa passion qui la faisait agir. Son expiation sera de travailler à régulariser l'union de son neveu avec la vicomtesse. Apprenant que M. de Mongelas vit encore, elle va à Paris lui demander de consentir au divorce. Le vicomte, qui tient à la fortune de sa femme, refuse net.

Pendant ce temps, Mme de Mongelas se promène en Italie, accompagnée d'Arnout, qui veut absolument l'épouser.

« — Je suis une femme mariée, lui répond-elle enfin, et mon mari vit encore. »

Là-dessus, elle le congédie. Arnout repart pour la Hollande, avec les sentiments de l'enfant prodigue reprenant le chemin de la maison paternelle.

De son côté, Mlle Varelkamp a reçu une lettre de Mme de Mongelas :

«... Je vous renvoie votre enfant. Ne me demandez pas pourquoi je vous l'avais pris, ni pourquoi je vous le rends. Il consent à retourner auprès de vous, que cela vous suffise.... Adieu, mademoiselle. Pardonnez-moi le tort que je vous ai fait... »

« Cette femme est meilleure que moi, » se dit tante Suzanne en lisant cette lettre.

L'expiation est complète.

La dernière scène se passe chez Mlle Varelkamp. Dorothée van Donselaar est auprès d'elle.

« — Il y a un monsieur qui vous demande, dit une femme de chambre interrompant leur entretien. Il ne veut pas donner son nom, mais il dit que vous le connaissez.

» Suzanne et Dorothée se regardèrent. Elles savaient toutes deux qui était l'étranger.

» Avant qu'une explication fût possible, Arnout entra et ferma la porte.

» Il se tenait à l'extrémité de la chambre, n'osant pas avancer, ne sachant ni que faire, ni que dire, troublé surtout par la présence inattendue de Dorothée.

» Suzanne fit quelques pas à sa rencontre et s'arrêta.





» — Ne venez pas à moi, cria-t-il, je ne suis pas digne.... Je ne suis pas digne, et je ne serai plus jamais digne ni de vous, ni d'elle !

» — O Arnout ! s'écria Suzanne, oh ! qu'on est malheureux quand on fait le mal !

» Il hésita un instant, les yeux fixés sur elle.

» — Oh ! reprit-elle, qu'on est malheureux, lorsque, malgré sa conscience, on s'imagine que le bien peut être mal et le mal bien, parce que notre raison ou notre passion se le figure. Oh, le malheur d'une vie faussée !

» Alors, subitement, Arnout comprit.

» Il tomba sur ses genoux et tendit ses deux bras vers elle, « dans le vide, dans l'avenir, que dis-je, dans l'actualité d'un amour présent [1]. »

» — Je ne suis pas digne, criait-il, ni de vous, ni d'elle, et encore moins de la miséricorde de Dieu. Rentré dans le droit chemin... dans le droit chemin... par ta force, ô Christ ! »

Telle est, réduite à sa plus simple expression, l'histoire de ces deux consciences. Il est presque superflu d'ajouter que nous avons laissé de côté, dans cette brève et sèche analyse, bien des personnages et bien des événements, une foule d'épisodes du plus haut intérêt, de très curieuses scènes d'intérieur et toutes les descriptions de la nature dont l'ouvrage est semé.

Somme toute, nous avons là un livre excellent. Toutefois, nous avouerons notre préférence pour *Joost Avelingh*, plus simple, moins romanesque, et dont le cas psychologique nous paraît être d'une nature plus élevée, présenter un intérêt plus général.

PAUL GERVAIS.

La France pendant la révolution, par le vicomte *de Broc*. — 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1891.

Nous avons rendu compte en leur temps des deux volumes que M. le vicomte de Broc a consacrés à la *France sous l'ancien régime*, et qui sont la glorification de la vieille monar-

[1] Nous n'avons pas su traduire autrement cette curieuse phrase : « He sank down on his knees, and stretched forth both his arms towards her, out into the void, into the future, nay, into the very present of love. »

chie française. A ce tableau flatté, l'auteur oppose maintenant celui des excès et des horreurs de la révolution. Car il n'y a guère autre chose dans son livre. Presque tout le premier volume a pour objet les prisons, les exécutions, les massacres, et il est peu de pages du second où l'auteur ne revienne sur ce chapitre. A la cruauté barbare des révolutionnaires, il oppose la douceur angélique de leurs victimes ; il peint la ruine de la France ; en un mot, il trace un véritable réquisitoire. A la fois accusateur et juge, il prononce une condamnation sans circonstances atténuantes, et sans avoir entendu la défense. Certes, je ne prétends pas justifier les crimes du fanatisme révolutionnaire. Si chers que nous puissent être les principes et les conquêtes de la révolution, ayons le courage de voir les choses comme elles sont, et les hommes aussi. Ne transfigurons pas en héros les Marat et les Robespierre. Je n'en ai pas plus envie, pour ma part, que M. de Broc lui-même. Et pourtant son livre ne m'a pas convaincu. L'idée qu'on se ferait de la révolution, si l'on n'avait que lui pour asseoir son jugement, ce serait celle d'un accès de folie furieuse. Qu'il y ait eu un temps de folie, ou plutôt d'affolement, cela me paraît certain ; mais qu'il n'y ait eu que cela, voilà ce que je ne saurais admettre, tout en comprenant fort bien pourquoi M. de Broc n'a pu y voir autre chose.

Son livre, en effet, n'est pas une histoire ; c'est un pamphlet en deux volumes ; et, par delà la Terreur, il n'est pas difficile de voir qu'il vise la république. L'idée seule de révolution est odieuse à l'auteur. Il croit que les souverains ont des droits, tandis que le seul droit imprescriptible que nous reconnaissions, c'est celui du peuple de se gouverner par lui-même. Aussi ne nous entendrons-nous jamais avec lui. Il semble que pour lui cette doctrine démocratique ait dû nécessairement enfanter la Terreur, et c'est pour jeter un discrédit sur la doctrine qu'il étale si complaisamment « tant d'actions barbares et de scènes repoussantes. » Il ne s'en cache pas d'ailleurs. « Si, dit-il, l'on n'ose pas toujours absoudre les monstres qui semblent n'avoir rien de commun avec l'humanité, il est des esprits trop disposés à séparer les doctrines perverses des bourreaux qu'elles ont enfantés. »

C'est dans la même intention polémique que l'auteur com-

pare sans cesse la révolution à l'ancien régime, pour montrer combien celle-ci fut plus tyrannique que celui-là. Le fait est incontestable; mais la comparaison ne prouve pas grand'chose. L'état de révolution est un état exceptionnel. De plus la guerre extérieure, le péril national, quoi qu'en dise M. de Broc, explique bien des choses. Mais surtout, si vous voulez être juste, ce qu'il faut mettre en regard de l'ancienne monarchie, ce n'est pas la révolution, c'est ce qui en est sorti, je veux dire non pas même l'empire, mais la démocratie moderne, si large et si libérale dans sa force, qu'elle ne songe pas même à imposer silence à ses plus acharnés adversaires. H. W.

RABELAIS. SES VOYAGES EN ITALIE, SON EXIL A METZ, par *Arthur Heulhard.* — 1 vol. in-8°. Paris, Librairie de l'Art, 1891.

Les physionomies changent avec les années, non seulement du vivant des personnages, mais plus encore après leur mort. Ainsi en est-il de Rabelais. Longtemps, jugeant l'homme d'après l'œuvre, on a fait de l'auteur du Pantagruel un lettré sans doute, un humaniste à la culture encyclopédique, un de ces puissants cerveaux du seizième siècle où fermentent toutes les ivresses de la science, mais surtout un joyeux vivant, aux appétits sensuels, à la morale indulgente et facile, à la parole plus libre encore. L'image laissée dans les esprits était celle du bon curé de Meudon, humant sous la tonnelle le divin jus de la treille, et souriant d'un œil égrillard à la gente jouvencelle. Tout cela désormais disparaît dans la légende. Le Rabelais d'aujourd'hui est tout autre. Nous n'avons qu'à rappeler aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle* le portrait qu'en a tracé pour eux une plume trop bien informée pour n'être pas fidèle [1]. Correct autant que séduisant, familier des plus grands seigneurs, il a partagé leurs goûts délicats et n'a jeté le froc que par répulsion pour la grossièreté monacale. La preuve en est dans la protection dont l'ont couvert les hommes les plus considérables du temps, magistrats, hauts dignitaires, princes de l'église même, et dans les témoignages d'estime que

[1] *Rabelais, sa vie et son œuvre,* par M. Paul Stapfer. Livraisons de juillet, août et septembre 1888.

nous révèle leur correspondance. Peut-être néanmoins serait-il sage de ne pas trop presser la valeur de ces certificats de bonnes mœurs. Ces lettrés de la Renaissance formaient entre eux, on le sait, comme une sorte de franc-maçonnerie, cimentée par les affinités intellectuelles. Buvant à longs traits aux sources du naturalisme antique, tout aux joies de l'esprit et aux séductions de l'art, leur complaisance aux faiblesses de la chair était grande, et le savoir, à leurs yeux, jouissait de toutes les immunités. N'oublions pas non plus qu'à trop différencier le caractère de l'écrivain de celui du livre émané de sa plume, ce dernier devient une étrange énigme psychologique et qu'on ne voit pas trop ce qu'on gagne à en faire une œuvre plus voulue que sincère.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, l'ouvrage que nous annonçons constitue une nouvelle et fort savante étude sur Rabelais. Fragmentaire, il est vrai, car, ainsi que le titre l'indique, il ne s'agit pas d'une biographie entière, mais seulement de certains points jusqu'ici peu éclaircis d'une existence passablement vagabonde et par là même malaisée à suivre. L'auteur, M. Arthur Heulhard, est un fureteur qui a fouillé un peu partout, et pour qui, en particulier, le seizième siècle n'a plus de mystères. Rabelais, malgré sa renommée, si peu connu de fait, ne pouvait moins que tenter cet esprit curieux; aussi s'y est-il attaché de toute sa ténacité et en a-t-il fait son bien propre et incontesté. Ne parvenant pas à l'embrasser d'une seule étreinte, il s'y est repris à plusieurs fois et a porté successivement, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, l'effort de ses recherches persévérantes. *Rabelais et son maître, Rabelais chirurgien, Rabelais légiste* ont, à divers intervalles, mis le public au bénéfice de ces investigations, et, en serrant toujours de plus près l'homme ainsi surpris sous ses différents aspects, ont fini par l'éclairer d'une lumière inespérée. Aujourd'hui, c'est un travail plus important encore qui continue l'œuvre entreprise. En attendant un futur volume réservé à la vie de Rabelais en France, voici, avec les pièces à l'appui, le savant commentaire de ses divers séjours à l'étranger, plus nombreux et plus prolongés qu'on ne l'avait d'abord supposé.

A vrai dire, sur ces voyages non plus, les documents directs n'abondent guère; mais des renseignements glanés de droite



et de gauche y suppléent, et, à force de pénétration et d'inférences heureuses, de ces rayons épars habilement rapprochés jaillissent bien des révélations. Le personnage lui-même se dérobe toujours un peu; nous le voyons, au second plan, dans une perspective fuyante; mais le cadre et tout l'entourage, fidèlement reconstitués, le relèvent de leur relief, et, par reflet, prêtent à ses traits une expression qui n'en paraît pas moins authentique.

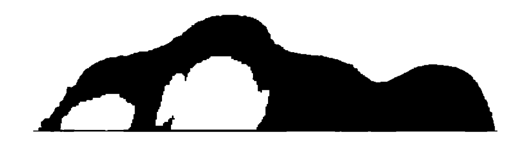
Les deux frères du Bellay sont, dans le tableau, les deux figures surtout en vue; mais Rabelais était à eux, selon l'expression du temps. A quatre reprises, il les a accompagnés en Italie. Attaché à leur personne en qualité de médecin, il semble avoir été pour eux mieux qu'un simple commensal, un ami, un confident, et, durant ces missions au moins, il a vécu de leur vie. Les montrer dans leur rôle et leurs poursuites diverses, c'est, par l'œuvre à laquelle il a été associé, le peindre lui-même. Très en faveur auprès de François Ier, mêlés à toutes les grandes affaires de leur pays, l'esprit largement ouvert aux aspirations du siècle, ils se distinguaient également l'un et l'autre par leur libéralisme et par leur culture. Jean, le cardinal, n'était pas seulement un diplomate, en cour de Rome, tout aux intérêts français; passionné pour l'antiquité, il profitait de sa présence dans la cité des papes pour enrichir ses collections par des fouilles auxquelles l'érudition de son médecin se prêtait avec non moins d'ardeur qu'aux soins de sa santé. Magnifique en tout, sa riche nature s'épanouissait dans le luxe d'une grande existence, et, à juger de l'homme par le train de sa maison, par l'éclat de sa dépense et par la fête entre autres donnée par lui au peuple romain à l'occasion de la naissance d'un fils de France, fête toute pantagruélique, racontée et sans doute aussi dirigée par Rabelais, on peut croire qu'entre celui-ci et son maître les points de contact étaient nombreux. L'autre frère, Guillaume, sire de Langey, n'était pas moins remarquablement doué. Homme d'action et de conseil, vaillant capitaine, négociateur habile, aussi fin lettré que tolérant et dégagé de préjugés confessionnels, il avait par-dessus tout l'âme citoyenne, et, dans la lutte contre Charles-Quint, poussait sans relâche à l'alliance avec les princes protestants. Au cours des événements, la Savoie et le

Piémont ayant été occupés par les armées françaises, ce fut lui qui se trouva chargé de l'administration et de la défense de ces nouvelles provinces, et il y dépensa sans compter son patrimoine et ses forces. Durant les trois dernières années de sa vie, de 1539 à 1542, nous le voyons s'y multiplier pour faire face à une situation pleine de périls ; et, associé à ses travaux multiples, Rabelais, à la fois son médecin, son secrétaire et un peu son factotum, doit avoir partagé dans une bonne mesure les fatigues de cette fiévreuse existence, où le bruit des armes faisait diversion aux veilles studieuses.

Tout cela était en partie connu, mais vague et mal défini. Le mérite de M. Heulhard est d'avoir bien précisé les détails et d'en avoir marqué la corrélation soit avec les fluctuations politiques du temps, soit avec la publication des divers livres du Pantagruel. Ce séjour de Turin, en particulier, en a pris une importance qu'on ne lui soupçonnait pas. La découverte, de même, que Rabelais, à ce moment, a figuré sur la liste des personnages attachés à la cour, comme maître des requêtes du roi, est une de ces trouvailles qui, dans son apparente insignifiance, suffit cependant pour modifier des appréciations. Ce titre, dû sans doute au crédit des du Bellay, a beau avoir été purement honorifique, il prouve au moins la faveur et marque la position sociale.

Ajoutons encore, comme renseignement, que le livre de M. Heulhard, fruit de longues recherches, est un livre de luxe autant que d'érudition. L'impression, très soignée, est relevée par de nombreuses et curieuses illustrations, entre autres par le portrait de Rabelais lui-même, gravé à l'eau-forte d'après le tableau que possède la Bibliothèque publique de Genève. Ce masque a-t-il été pris sur le vif ? La toile paraît dater du seizième siècle ; malgré des détériorations et des repeints fâcheux, la physionomie se distingue par un accent très personnel des types de fantaisie dans lesquels s'est donné carrière l'ingéniosité des peintres et des sculpteurs ; aussi exerce-t-elle une fascination étrange. Authentique, ce portrait vaudrait à lui seul toute une biographie. En tout cas, on ne saurait l'oublier, et, après l'avoir contemplé, il est difficile de n'en pas garder l'empreinte dans l'image qu'on se fait en soi-même de l'auteur du *Gargantua*.

F. D.



AURORA LEIGH, par *Elisabeth Barrett-Browning*. — 1 vol. in-12. Paris, Albert Savine.

Voici en quels termes M. Taine apprécie l'œuvre d'Elisabeth Browning, dont la traduction française vient de paraître en seconde édition : « Œuvre étrange qui est un chef-d'œuvre; encore n'ai-je pas de place pour dire combien, après vingt lectures, il me paraît beau.... Autrefois, l'épopée roulait sur des fondations et des destructions de cités, sur des combats de dieux ; elle roule ici sur des combats d'idées et de passions, sur des transformations de caractères. Elle a pris pour matière, au lieu du dehors, le dedans ; et, si large que soit le cadre épique, le dedans est assez riche, assez grand pour le remplir. »

Le critique parle, cela s'entend, du poème original ; il ne pouvait être qu'amoindri par une traduction, si intelligente fût-elle. Imaginez la *Légende des siècles* mise en prose anglaise, et vous aurez une idée des incompréhensibilités auxquelles se heurtent, en pareil cas, le traducteur, et après lui les lecteurs. Bien qu'on se soit efforcé de simplifier *Aurora Leigh*, on n'y a pas complètement réussi, et peut-être une adaptation eût-elle été préférable à une traduction. Ainsi aurait-on pu supprimer des images, des tirades, des longueurs que fait pardonner, et souvent même apprécier, la beauté de la forme poétique, mais qui, transportées dans une langue étrangère et dépouillées de leur brillante enveloppe, déroutent l'esprit ou le fatiguent.

Malgré les imperfections inhérentes à un travail de ce genre, la traduction d'*Aurora Leigh* est éminemment intéressante et suggestive ; le premier étonnement passé et les lenteurs du début franchies, on se laisse empoigner, et de plus en plus, par les péripéties émouvantes de ce drame intérieur, par cette imagination ardente, cette âme de feu qui palpitent entre toutes les lignes, par la grandeur des problèmes agités et la noblesse de leurs solutions.

Aurora Leigh a pour thème la méprise de deux cœurs qui s'aiment mais se séparent, au moment où ils devraient s'unir pour toujours, parce qu'ils croient découvrir entre eux des incompatibilités absolues d'aspirations et que, trop absolus l'un et l'autre parce qu'ils sont jeunes, ils ne veulent pas se faire

les sacrifices qui leur apporteraient le bonheur. Aurora Leigh juge de toutes choses en poète et fait peu de cas de ce qui n'appartient pas au domaine spirituel ; son cousin, au contraire, professe une certaine pitié pour les idéologues et cherche la régénération de l'humanité par des moyens exclusivement matériels. Après bien des années de douloureuses expériences, ils se retrouvent, ayant appris de la vie à respecter l'union intime qui doit régner entre le monde de l'esprit et celui du corps, et alors leurs deux voix s'unissent, selon l'expression de M. Taine, en un long duo douloureux, délicieux, d'un accent si exalté et si intense qu'il n'y a rien au delà. A.

ERICA, par *Edna Lyall.* Traduit librement de l'anglais, par Mme E. C.-B. — 1 vol. in-12. Lausanne, Georges Bridel et Cie, 1891.

Qui n'a pas lu l'*Autobiographie d'une médisance ?* L'éloge de son auteur n'est plus à faire : chacun se souvient du succès qu'a obtenu ce livre, si finement observé. Le nouvel ouvrage de Mme Edna Lyall est particulièrement intéressant : c'est l'étude très approfondie d'un caractère sincère, comme ceux que les romanciers modernes se plaisent à nous dépeindre, mais différant de ceux-ci par sa noblesse et son dévouement absolu. Les personnages qui entourent l'héroïne sont presque tous sympathiques. On peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas toujours donné le beau rôle aux chrétiens, et d'avoir idéalisé ou poétisé les athées ou libres penseurs qu'il met en scène ; mais s'il a eu le courage de signaler les ridicules de certains esprits étroits et le mal que ceux-ci peuvent faire, par leur manque de tolérance et de charité, à la cause du christianisme, il a mis dans les rangs de celui-ci des hommes qui vous gagnent le cœur au premier abord. C'est grâce à eux qu'Erica, élevée dans l'athéisme, est amenée à croire en Dieu. Malgré sa conversion, elle ne reste pas moins fidèle et dévouée à son père, qui, lui, n'abandonne jamais les idées erronées mais généreuses pour lesquelles il a combattu toute sa vie et pour lesquelles il meurt. Ce roman doit avoir pour effet de nous convaincre qu'une âme généreuse et un cœur sincère sont compatibles avec toutes les opinions, et que celles-ci sont toujours respectables quand ceux

qui les ont se montrent prêts à souffrir pour les défendre. Le récit est si dramatique et le caractère d'Erica si captivant qu'on ne quitte plus le livre une fois qu'on l'a commencé et qu'on le trouve trop court. Il peut être mis entre toutes les mains, et ceux qui le liront passeront d'agréables moments, tout en faisant d'utiles retours sur eux-mêmes.

Nos compliments à la traductrice, qui a réussi à se faire oublier. V.

CHANGARNIER, par le *comte d'Antioche.* — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1891.

Il y a de fortes personnalités appelées, semble-t-il, à un grand rôle dans le monde et qui, néanmoins, après un éclat passager, trompant l'attente générale, disparaissent de la scène et finissent par s'éteindre dans l'oubli. Ainsi en a-t-il été du général Changarnier. A la chute de la monarchie de juillet, en 1848, tous les yeux étaient sur lui. Dans la brillante phalange d'officiers que la conquête de l'Algérie avait mis en vue, il était certainement le plus capable, le plus admiré, le plus populaire; il possédait à un haut degré les vertus du soldat, le don du commandement, et ne redoutait point les responsabilités. C'était, au dire de chacun, un meneur d'hommes. Par la hauteur du caractère, aussi bien que par son ascendant sur l'armée, il paraissait, au milieu des débris du trône renversé, comme le plus ferme appui de l'édifice social ébranlé jusque dans ses fondements. A réitérées fois, sa présence d'esprit, son coup d'œil, sa promptitude d'exécution avaient prévenu l'émeute menaçante et sauvé l'état de l'anarchie. Aussi la confiance qu'il inspirait avait-elle fait concentrer en ses mains un pouvoir exceptionnel, le commandement de la division militaire de Paris et celui de toutes les gardes nationales de la Seine. L'avenir, à ce moment, pouvait-on croire, était à lui, et nul ne s'étonnait qu'il lui suffit, pour rassurer l'assemblée législative contre les violences césariennes entrevues, de la couvrir de son prestige personnel en lui adressant ces paroles souvent rappelées : « Mandataires de la France, délibérez en paix ! » Et voici, quelques mois à peine s'étaient écoulés, qu'arrêté de nuit dans son lit, jeté à Mazas, puis exilé de France, il retom-

bait dans l'obscurité de la vie privée et pouvait méditer à loisir sur l'inanité des résolutions les plus fermes aux prises avec les puissances qui maîtrisent l'humanité.

Jeu de la fortune aveugle ! s'écrie-t-on peut-être. Et cependant, si l'on y regarde de près, sous la fatalité des circonstances, on ne tarde pas à reconnaître des causes profondes qui expliquent les faits. Homme d'action avant tout, le général Changarnier n'avait ni le flair politique ni la souplesse des habiles qui discernent les signes des temps et tendent leur voile au vent du jour. En ces moments de crise où chaque détermination portait, il a commis deux erreurs : il s'est mépris sur un personnage et sur une situation. Dans le prince dont le suffrage populaire venait de faire le président de la république, il n'a pas su démêler l'empereur Napoléon III. Il dédaignait trop ce silencieux pour craindre en lui le conspirateur. Jusqu'à la dernière heure, il a cru pouvoir le manier à sa guise et n'a pas voulu reconnaître dans les avances mêmes qui lui étaient faites, et qu'il repoussait du reste avec hauteur, les signes évidents du coup de force qui se préparait. Il s'est trompé sur l'homme parce que tout d'abord il se trompait sur la révolution elle-même dont il était témoin. La démocratie ne lui était pas seulement antipathique, elle lui était étrangère. Famille, éducation, discipline professionnelle, tout l'éloignait de la foule. A travers les clameurs de l'émeute, qu'il méprisait, il n'entendait pas le sourd grondement des masses populaires émergeant des bas-fonds sociaux à la vie politique ; il ne discernait pas dans cette poussée humaine, inconsciente, aveugle, irrésistible, la nouvelle puissance, la puissance du nombre, avec laquelle il fallait désormais compter, et, tandis qu'il rêvait de restauration monarchique, la France se donnait au César d'aventure qui, dégagé des traditions du passé, répondait mieux à ses instincts égalitaires.

Cette erreur, Changarnier l'a payée de son éphémère popularité. Tandis que ses camarades d'Afrique, ses subordonnés d'autrefois, arrivaient, avec l'empire, à la renommée et aux honneurs, lui, rongeant son frein, se voyait condamnné à assister en simple spectateur aux grandes guerres où le premier rôle aurait dû lui revenir. La destinée lui a été cruelle, du moins aux yeux de celui qui mesure l'homme au retentis-

sement du nom ; mais si le caractère l'emporte sur le rôle et si l'adversité est la pierre de touche de la dignité morale, il faut bien reconnaître que jamais il ne s'est montré plus grand que dans l'inaction, si contraire à sa nature, à laquelle il s'est volontairement résigné pour ne pas transiger avec le respect qu'il se devait à lui-même. Aimant mieux s'annuler que s'abaisser, ce sacrifice même lui a valu une auréole de vertu antique que l'oubli de la foule ne saurait obscurcir.

Puis la fortune a parfois, du vivant même de ceux que tour à tour elle élève et précipite, de bien saisissantes rencontres, et il était réservé à Changarnier d'en faire l'expérience. C'était en 1870, après la défaite de Reichshofen ; l'armée française était en pleine retraite, et Napoléon III, avec son état-major, à Metz. La pluie tombait à flots, mais le ciel n'était pas plus sombre que les noirs pressentiments qui pesaient sur les cœurs. Un vieillard de soixante-dix-sept ans, en habits civils, arrivait à pied, le parapluie à la main, au quartier-général et demandait l'empereur. « Sire, lui dit-il en l'abordant, je viens partager le sort de votre armée. » Cet intrus, on le devine, c'était Changarnier lui-même, le proscrit du deux-décembre, qui, en présence de l'invasion, ne se souvenait que de la patrie. Poliment, mais froidement accueilli, consulté parfois, plus rarement écouté, il n'en assista pas moins, quoique sans rôle actif, aux douloureuses péripéties de la lutte engagée, témoin impuissant des fautes commises et de la catastrophe finale. Mais, en ces circonstances, où se moissonnait ce qui avait été semé, sa présence seule ne parlait-elle pas suffisamment ? N'était-il pas comme le spectre vengeur qui surgissait du passé pour en rappeler les crimes, au moment où la tardive mais implacable Némésis s'apprêtait à les frapper ?

Telle fut la vie de Changarnier, dramatique souvent, belle et digne toujours. Racontée par son biographe, M. le comte d'Antioche, avec autant de sûreté d'informations que d'indépendance d'esprit, elle propose à la France, en l'un de ses enfants les plus héroïques, un grand exemple de mâles vertus ; elle fait mieux que d'éveiller l'intérêt, elle porte haut les cœurs et les fortifie au contact d'un grand caractère. F. D.

Le comte de Palène, par *Jean de la Brète*. — 1 vol. in-12. Paris, Plon.

Après avoir écrit *Mon oncle et mon curé* et avoir obtenu, par ce roman si gai, si original, un succès des plus encourageants, il devenait difficile à M. Jean de la Brète soit d'abandonner le genre qu'il avait entrepris, soit d'y réussir une seconde fois aussi brillamment, car ce genre, très plaisant, est aussi très restreint. A prendre toujours pour héroïnes de romans des jeunes filles fantasques, plus ou moins révoltées, sinon contre les convenances, du moins contre l'étiquette sociale, on risque fort de tomber dans le faux, surtout si, pour faire jaillir l'esprit à toutes les pages du livre, on place à côté de ces émancipées honnêtes d'autres personnages d'humeur assez étonnante, tels que le comte de Palène, par exemple. Et cependant, sans avoir tous les charmes de *Mon oncle et mon curé*, l'ouvrage que nous annonçons en est arrivé à sa seconde édition ; c'est que les qualités de romancier de M. Jean de la Brète sont réelles, et que sa verve, son imagination, le parfum d'innocence que répandent autour d'eux ses personnages, lui rendent propices les malheureux lecteurs de cette époque, où tant de romans voient le jour et où si peu sont dignes d'être lus.

A.

Œuvres posthumes de Julie Hasdeu. — 3 vol. in-16. Paris, Hachette, 1890.

Les trois volumes parus sous ce titre font vivement regretter la fin prématurée de leur auteur, enlevée à dix-huit ans, au moment où son jeune talent promettait la plus brillante floraison.

Une conférence donnée à Florence par le comte de Gubernatis ; une notice et une lettre de MM. Boutroux et Leger, professeurs au Collège de France ; une préface et un avant-propos du père de Mlle Hasdeu, ainsi que des notes de ce dernier, éparses dans les trois volumes, nous donnent de nombreux et intéressants détails sur la rare précocité et sur la diversité de talents de cette jeune fille, sur les remarquables études qu'elle commença à Bucarest

et continua à Paris. Elle préparait sa licence en philosophie, en attendant le doctorat ès-lettres. En même temps, elle cultivait avec succès la peinture, la musique et la poésie. La maladie vint mettre un terme à cette activité. Elle languit quelques mois et revint mourir dans son pays natal, en septembre 1888.

Julie Hasdeu appartenait à une famille où les lettres étaient cultivées depuis trois générations. Elle parlait avec la même facilité l'anglais, l'allemand, le roumain. Mais pourtant le français était sa langue préférée. « Longtemps avant son départ pour Paris, avant même d'avoir pu prévoir que c'est là qu'elle fera ses études, dès l'âge de huit ans, elle rêvait, elle pensait, elle écrivait en français. »

De son vivant elle n'a rien publié, se trouvant trop jeune et désirant revoir et corriger ses cahiers avant de les livrer au public. C'est son père, philologue éminent, professeur à l'université de Bucarest, qui a entrepris de nous faire connaître son œuvre inachevée. « Ma tâche s'est bornée, nous dit-il, à dépouiller les manuscrits, collationner les brouillons et coordonner les volumes. » A-t-il été bien inspiré en nous donnant sans critique et sans choix tout ce qui était sorti de cette plume de dix-huit ans? Je voudrais le croire ; mais il me paraît plutôt avoir compromis le succès de la publication.

Trois volumes ont déjà paru : deux de poésie, qui témoignent d'une grande facilité, de beaucoup de fraîcheur de sentiments, d'un talent plein de promesses, mais non encore mûr. Un troisième donne des canevas de romans, drames et pièces de théâtre et des études littéraires qui sont parmi les meilleures pages qu'ait laissées l'auteur. Un quatrième est sous presse, et, si nous en croyons un passage de la préface, il y a encore matière pour quatre ou cinq autres volumes. C'est beaucoup, c'est trop même, et nous craignons que l'intérêt du lecteur ne faiblisse en dépit du talent réel de Mlle Hasdeu. Deux petits volumes de vers et de prose, où il n'y eût eu que la fleur, me sembleraient avoir mieux servi sa mémoire. J'ai quelque scrupule à le dire, car le sentiment qui a dicté cette publication est de ceux qu'il serait cruel de froisser ; mais je ne puis m'empêcher de penser que le monument aurait eu plus de prix si l'on avait eu plus de souci de la valeur des matériaux.

H. W.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DES ÉCOLES DE DESSIN. — LES CARRELAGES HISTORIÉS DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE, par *Adolphe Guillon* et *Henri Monceaux*. — ELÉMENTS D'ANATOMIE DES FORMES, par *Edouard Cuyer*. — LES IVOIRES, par *Ernest Bosc*. — ELÉMENTS DE BOTANIQUE ORNEMENTALE, par *Alfred Keller*. — LE LAVIS ET L'AQUARELLE APPLIQUÉS AUX ARTS INDUSTRIELS ET DÉCORATIFS, par *Gaston Gérard*. — 7 cahiers in-16. Paris, librairie de l'Art, 1887-1890.

Fondée, il y a quelques années, par M. René Ménard, la *Bibliothèque populaire des écoles de dessin* n'a pas cessé dès lors, sous la direction de M. Cougny, inspecteur des écoles de dessin de la ville de Paris, de poursuivre avec succès le programme qu'elle s'était tracé. Une trentaine de courtes et substantielles monographies ont marqué sa place parmi les publications les plus propres à vulgariser les connaissances nécessaires aux arts industriels et ont rendu déjà des services appréciés. Il suffit d'ailleurs de relever, comme nous venons de le faire, les titres des derniers en date de ces opuscules, pour indiquer la nature de leur contenu ainsi que le champ que se propose d'embrasser la collection entière. Chacun de ces petits traités, rédigé par un spécialiste, condense avec autant de clarté que de savoir la matière qui lui est propre ; de nombreuses gravures en facilitent l'intelligence, et la modicité du prix enfin contribue à faire de l'ensemble un moyen efficace de culture populaire. L'élève ne sera pas seul à en bénéficier en y cherchant un commentaire à l'enseignement de l'école ou à l'apprentissage professionnel ; quiconque s'intéresse aux arts décoratifs pourra y puiser sans peine des renseignements précieux. F. D.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME LII (TROISIÈME PÉRIODE)

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1891. — Nos 154-156.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Imp. Georges Bridel & Cie.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & Cie.